G. FLOURNOIS
1st was 1683

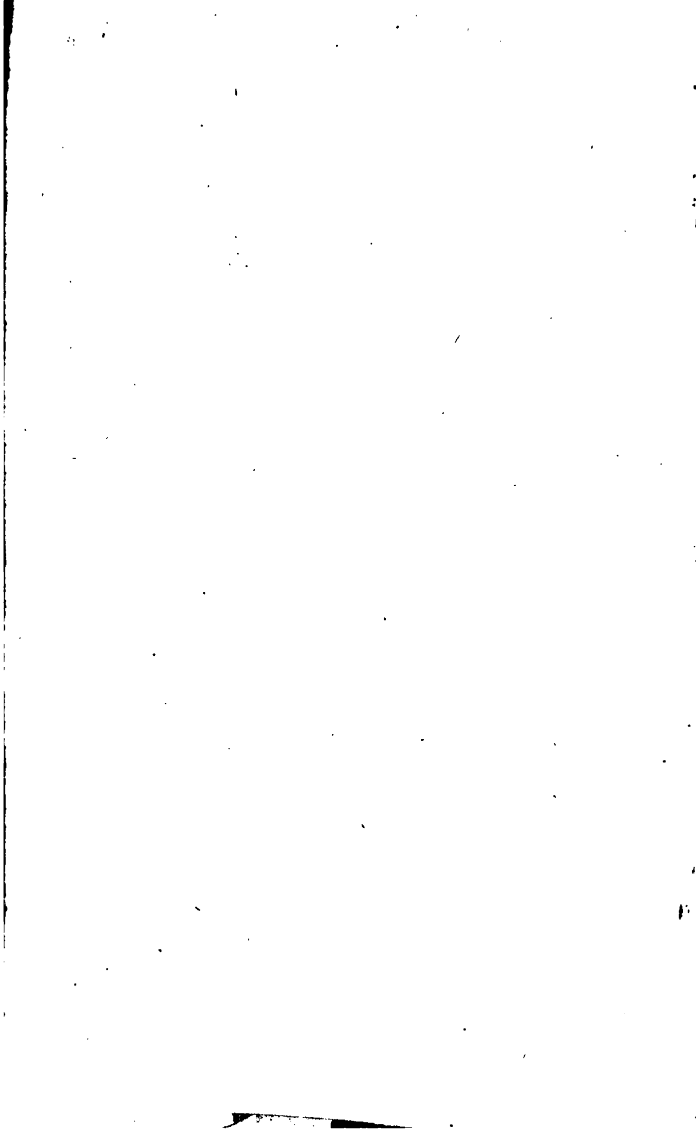







Patience White
Feb the 22

P W



P. B



# LES ENTRETIENS DES VOYAGEURS SUR LA MER.




A COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAU, & se vend à *LONDRES*, chez FRANÇOIS & PAUL VAILLANT, Libraires dans le Strand où l'on trouve un assortiment général de toute sorte de Musique.

MDCCIV.





# A MESSIEURS LES COMMIS DE SA MAJESTÉ POUR LA VISITE DES LIVRES DÉFENDUS

MESSIEURS,

*Ce n'est pas une chose rare de vous voir confisquer des Livres, mettre en prison ceux qui en font venir, & vous porter aux dernieres rigueurs contre ceux qui en sont chargez: Mais c'en est une, qui jusques à present n'a pas été vûë, & qui ne le sera peut-être pas dans l'avenir, qu'un Auteur que vous avez marqué en encre rouge, dont vous avez mal-traité les Ouvrages, vous ose pourtant offrir le dernier de ses Livres, quoy qu'il y ait une espece d'inhumanité de vous les presen-*

*presenter, puis que c'est en quelque façon les livrer aux flammes : comme on faisoit les enfans qui étoient offerts à Moloch, qui tout innocens qu'ils étoient, ne laissoient pas d'être exposez au feu pour expier les crimes de leurs Peres.*

*Il est vray que si d'un côté vous travaillez à leur destruction, vous travaillez d'un autre à les faire vivre & à leur donner une estime qu'ils ne s'atireroient pas, si vôtre haine & vôtre animosité contr'eux ne les rendoit remarquables, & ne donnoit aux esprits une legitime curiosité, pour juger si c'est avec justice que ces pauvres Livres sont les objets de vôtre aversion. C'est assurement une œuvre merveilleuse de la Providence, que croyant abattre vous bâtissez : Vous étes les Ministres des Jesuites pour supprimer plusieurs bons Livres, & Dieu vous a choisis malgré vous pour être ses Ministres afin de leur donner un nom & une reputation qu'ils n'auroient pas, ou qu'ils n'auroient qu'en partie si vos oppositions ne les faisoient paroître. Il leur arrive à peu près comme aux saints Martyrs, dont le zele, la pieté & la constance n'auroient jamais fait de bruit dans le monde sans leurs persecuteurs, qui par la dureté des tourmens qu'ils leur ont fait souffrir leur ont fourni les occasions de faire briller les grands dons dont Dieu les avoit favorisez.*

*Certes cette conduite de la Providence Divine n'est pas moins merveilleuse que d'avoir donné aux serpens les plus venimeux, des antidotes souverains contre leur morsures, & aux poisons les plus mortels des remedes contre leur malignité. Plus vous vous obstinez à empêcher que les bons Livres n'entrent dans le Royaume, plus, dis-je vous vous montrez severes sur ce point-là, plus*

vous

*vous donnez de goût aux François de les voir, d'en faire venir, quelque danger qu'il y ait & quoy qu'il en coûte, & de les lire avec avidité; Car tel est le naturel de l'homme qui dedaigne ce qu'on luy permet, & qui court après ce qu'on lui defend, & entre tous les hommes les François sont ceux qui desirent le plus fortement ce qu'on leur a interdit, & qui malgré les défenses, tâchent par toutes sortes de moyens de se satisfaire.*

*Je ne nie pas que vôtre Charge en general ne s'étende sur tous les livres qui pourroient préjudicier à la Doctrine Catholique, aux bonnes mœurs ou à l'Etat, en favorisant les heresies, les vices, ou les ennemis de la France: Mais, Messieurs, si vous avez un peu de conscience vous avoüerez de bonne foy, qu'on vous a recommandé plus fortement la suppression & la sévérité contre les livres qui découvrent les monopoles des Jesuites & les ruses du Clergé, que contre les livres simplement libertins, & qui ne font que corrompre les bonnes mœurs. Non seulement vous avez suivi ce conseil, mais on vous a vû suspendre vôtre rigueur contre des livres veritablement méchans, pour la faire tomber sur ceux que les Jesuites, ou leurs créatures seules, appelloient de méchans livres, parce qu'ils découvroient leurs fourberies & leurs impuretez.*

*Vous avez fait, Messieurs, comme Ponce Pilate qui relâcha le Brigand Barrabas qui meritoit la mort au milieu des tourmens, & fit mourir Jesus Christ le Juste & l'innocent par excellence (je ne me servirois pas de cette allegorie si je ne parlois à des Catholiques, grands partisans de ces sortes de figures de Rhetorique) ainsi dis-je vous avez relâché les méchans livres, vous avez*

*été des aveugles volontaires pour ne point voir les dommages qu'ils pourroient apporter, & vous avez déployé vôtre fureur contre ceux en qui il n'y avoit rien à redire, sinon qu'ils reprenoient ouvertement & courageusement les crimes des Scribes & des Pharisiens de ce siecle.*

*Si j'étois de l'humeur de nos aversaires, qui se servent de toutes sortes de voyes pour pousser leur animosité aussi loin qu'elle se peut étendre, j'amplifierois cette allegorie en disant, que nos averses parties ont suivi l'exemple de ces Juifs furieux qui crioient à Pilate* Ote, ôte, crucifie, si tu laisses aller ce prisonnier tu n'es point ami de Cesar: *Car on a crié de même à vos oreilles d'ôter de dessus la terre nos livres, à qui l'on a imputé, qu'ils perdoient le respect envers la Majesté du Roy tres-Chrêtien, & qu'ils contenoient des faussetés & des calomnies atroces; on vous a dit que si vous ne les condamniez vous n'aviez point ses interêts à cœur, & que vous en répondriez un jour devant son Trône: cette menace vous a effrayez, & vous avez par un pur mouvement de Politique & contre vos consciences, condamné ceux dont vos ames reconnoissoient interieurement l'innocence. Vous me direz ici qu'il n'y a aucun rapport entre nos livres, où se decouvrent plusieurs defauts, & Jesus Christ qui étoit le Saint des Saints & le Parfait des Parfaits, je l'avouë ingenûment: mais la conformité de vôtre procédure avec celle de Pilate, & celle des Jesuites avec celle des Scribes & des Pharisiens est si grande, qu'il seroit bien difficile d'en trouver une plus aprochante dans toutes les Histoires saintes & profanes.*

*Selon la coûtume de ceux qui dédient des livres,*

je

*je devrois ici faire l'éloge de vos vertus, & élever jusques au Ciel la maniere dont vous vous aquittez de vos Charges; Mais, Messieurs, de bonne foy je ne vous connois point, cela est cause que je ne diray rien de vos vertus, crainte de vous attribuer des qualitez que bien loin d'avoir vous ne connoissez seulement pas, ce qui seroit en quelque façon, vous rendre ridicules. En outre, Messieurs, vous pouvez reconnoître à ma maniére d'écrire que mon genie n'est point du tout flateur, & que mon naturel me porte à dire à chacun ses veritez selon que je les connois: comme donc vous étes en mon endroit des Mecenas assez particuliers, souffrez que je vous dédie un Ouvrage assez extraordinaire, accompagné aussi d'une Epitre dédicatoire assez rare, en vous faisant toucher au doigt vôtre prévarication.*

*En effet, Messieurs, vous ne pouvez pas nier qu'on ne vous ait ordonné de faire toute la diligence possible pour vous informer où vous pourriez trouver des livres qui font toucher au doigt l'injustice & la perfidie jointes avec le danger qu'il y a de persecuter les Huguenots, & qu'ayant trouvé quelques-uns de ces livres on ne vous ait ordonné d'user de toutes sortes de rigueurs contre ceux qui en auroient été trouvez chargez. Vous ne pouvez pas nier, dis-je, que ceux qui vous ont ordonné de telles choses n'ayent une espece de confusion des livres qui soûtiennent le droit des Réformez, & qui étallent une bonne partie des ruses indignes & des stratagemes honteux dont on se sert pour anéantir leur Religion. Si la procédure de Messieurs du Clergé étoit juste ils n'auroient pas de dépit contre ceux qui la mettent en évidence, ils ne feroient pas condamner leurs livres,*

*vres, ils n'en défendroient pas la lecture, & ils ne feroient point de mauvais traitemens à ceux chez qui on en trouveroit. Mais parce que les livres qui ont paru depuis quelques mois, ont découvert bien des mysteres qui ne font gueres d'honneur à divers Catholiques, on a trouvé qu'il étoit bien plus court de les supprimer que de les traiter de faux & de menteurs.*

*Je diray bien plus, Messieurs, vous ne sçauriez donner aucune raison valable pourquoy vous condamnez nos livres. Mais comment en donneriez vous, puis qu'on n'en peut donner aucune touchant les vexations inouïes & les perfidies dont on use contre les Réformez, en cela je vous excuse. Pourquoy épargneriez vous des livres qui sont une chose morte, puis que ceux qui vous mettent en campagne n'épargnent pas les Temples qui sont plus précieux que les livres, ni les fideles qui sont plus précieux que les Temples: les grandes injustices des Grands font mépriser les petits excès des petits. Nous sommes accablez de tant de maux & de si cruels, que nous ne prenons pas garde à ceux que vous nous faites.*

*Si l'on pouvoit ajoûter foy à vos paroles, vous passeriez dans nos esprits pour être trez-zelez, tant pour l'Eglise Catholique que pour le bien de la France. Par malheur pour l'Eglise Catholique vous ne luy faites pas beaucoup d'honneur de supprimer les livres qui mettent ses maximes au jour, car vous ne les pouvez pas tous brûler en France dans un même feu, vous n'en tenez pas les Auteurs en vôtre puissance, & quand cela seroit que vous les auriez tous faits mourir & que vous auriez brulé leurs Ouvrages, d'autres Ecrivains s'éleveroient en plus grand nombre & plus*

habi-

*habiles que les prémiers, qui étalleroient à la vûë du Soleil toutes les malignitez & les ruses des grands averſaires de la Religion. Mais comment pourriez-vous paſſer pour zelez, puis que le zele veritable eſt toûjours uniforme & ne ſe dément jamais, que l'on n'eſt pas zelé en certaines choſes plûtôt que dans d'autres, & en de certains temps & dans de certaines ſaiſons, ce qui eſt le propre plûtôt de l'hypocriſie que d'un veritable zele.*

*Vous ne ſçauriez nier que vous n'ayez eu de l'indulgence pour quantité de méchans livres qui courent aujourd'huy par le Royaume, & que vous ne ſçûſſiez qu'ils étoient méchans, & que vous étiez obligez de vous ſervir de vòtre autorité contre eux. Pourquoy avez-vous été froids & lâches à faire perquiſition des livres libertins & impies, & pourquoy avez-vous été ardens à rechercher les livres dont tout le crime étoit de découvrir les injuſtes procedures du Clérgè? Les premiers que vous avez ſupportez n'avoient rien que de dangereux & de criminel, vôtre devoir & ce zele que vous voulez aujourd'huy faire valoir dans le monde, vous obligeoit au moins à vous en enquerir, à les enlever, à ôter aux hommes ces malheureuſes occaſions de pecher & d'offenſer Dieu dont la gloire vous devoit animer, vous avez donc été lâches là où vous deviez être promts, & vigilans où vous deviez eſtre pareſſeux, vous avez été des emportez & des violens là où vous n'euſſiez ſçû témoigner trop de moderation & de prudence.*

*La raiſon d'une conduite ſi contraire à vôtre devoir, la voici. C'eſt que l'honneur des Jeſuites vous a été plus cher que la gloire de Dieu,*

*que leurs recommandations ont eu plus de pouvoir sur vos esprits que les commandemens du Tout-puissant, & par consequent vous avez mieux aimé vous opposer à des traitez qui, selon les calomnies des Jesuites, parloient peu respectüeusement du Roy, qu'à des livres par lesquels la Majesté de Dieu a été directement offensée & outragée, il me semble pourtant qu'un interest reél & essenciel de Dieu, vous devoit toucher encore plus qu'un interest imaginaire du Roy. Certes, Messieurs, dites tout ce qu'il vous plaira, toutes les eaux de l'Ocean ne suffiroient pas pour vous laver de cette tache.*

*Ou vôtre Eglise est ce que nous la soutenons être, à sçavoir la fausse Eglise, ou bien elle doit condamner vos manieres d'agir: Vous luy voulez ôter les livres des Huguenots pour la purger de toutes les Héréfies, & vous luy laissez les livres des Athées, des profanes & des libertins, pour en faire une école d'Athéïsme & de dissolution. Je vous prens par vos propres raisonnemens, vous dites qu'un des plus seurs moyens pour détruire les Héréfies, c'est d'exterminer les livres des Heretiques, par la même raison, il faut pour arrêter les semences de l'Athéïsme brûler les livres des Athées, & en faire une soigneuse recherche, si vous ne le faites pas, & que vous n'ayez de l'emportement que contre les livres Hérétiques, vous êtes d'étranges Catholiques qui soufrez plus volontiers les Athées que les Heretiques, supposé & non concedé, que nous soyons des Heretiques. Voilà certes un bel honneur que vous faites à vôtre Eglise que vous décriez & détruisez plus par ce moyen que vous ne l'avancez.*

*Il ne faut pas que vos Partisans viennent dire pour*

*pour vous excuser, que vous faites des poursuites contre les livres qui offensent la Divinité & les bonnes mœurs, il est vray que s'il vous en tombe quelqu'un entre les mains vous le supprimez: Mais on ne voit pas que vous vous mettiez en peine de rechercher ceux qui peuvent vendre ou acheter ces sortes de livres. On ne voit personne qui soit en peine à Paris pour avoir chez soy le* livre de Spinosa, la Critique du Pere Simon *ou quelque autre livre encore plus abominable. Mais d'avoir* la Politique du Clergé, les Derniers Efforts de l'Innocence affligée, *ou* les Lettres Sinceres d'un Gentilhomme François. *Voilà le crime des crimes, malheur à celuy chez qui se trouvera quelqu'un de ces livres, quoy que pourtant ils ne contiennent rien qui puisse fournir le moindre prétexte de se plaindre aux ennemis des Reformez.*

*Si l'on en croit la voix publique, Messieurs, on vous reprochera que vous n'avez pas ignoré que divers particuliers avoient chez eux* la Critique du Pere Simon, Spinosa, *ou quelque autre livre qui n'est pas moins réprouvé, que vous connoissez ces particuliers par leurs noms & par leurs surnoms, cependant vous ne leur avez rien dit, vous les avez tolerez contre vôtre devoir. Au contraire on ne peut pas dire que vous ayez usé d'aucune grace envers les livres qui montrent les injustices qu'on fait aux Réformez. Justifiez vous là-dessus si vous le pouvez, desavoüez les faits les plus clairs & les plus manifestes, il n'y a qu'une impudence de cette nature qui puisse mettre vôtre honneur à couvert, encore ne vous sauvera-t-elle pas si le peuple ne continuë à vouloir être vôtre duppe & celle des Jesuites.*

*Tout ce que vous apportez donc de vôtre zele prétendu en faveur de vôtre Mere Sainte Eglise, n'est qu'un sac moüillé dont vous vous couvrez contre la pluye : Voyons maintenant si vous avez meilleure raison de faire parade de vôtre zele pour le bien & l'utilité de la France. Qui considerera de prés vôtre employ & vos occupations, verra que vous jettez insensiblement, les fondemens d'une Inquisition, & que ce qu'on commence par lès livres on le pourra finir par les personnes, car vous mettez la planche pour d'autres. Par tout où l'Inquisition est établie, la recherche des livres en général, la censure, la défense avec les peines de ceux qui en portent, est de la Jurisdiction des Inquisiteurs hors à Venise, où par politique, on a établi des Juges pour prendre ces sortes de connoissances.*

*Vous voyez par là Messieurs, que vous ne pouvez pas vous vanter d'être fort zelez pour la France vôtre patrie, puis que vous luy voulez imposer un joug qu'il ne sera pas en vostre pouvoir de luy ôter quand il vous plaira. Ce que vous faites à present semble être peu de chose, mais Dieu veüille que de cette étincelle on n'en voye pas quelque jour sortir un grand embrasement, vous êtes des Inquisiteurs de livres, c'est un titre que vous ne pouvez pas nier, vous estes, dis-je, des inquisiteurs de livres sur qui vous deployez toute vôtre rage, sans en pouvoir être des Juges competens.*

*Sçavez-vous bien, Messieurs, que ce n'est pas peu de chose d'absoudre ou de condamner un livre, & qu'il y faut penser aussi meurement que quand il s'agit de sçavoir si un accusé est coupable ou innocent, vous croyez parce que vous ne faites*

*incurir*

*mourir personne, & que vous ne faites point repandre de sang, être hors de blâme. Mais sçachez que si par vous & par vôtre moyen la verité vient à être outragée, Dieu n'en tirera pas une vengeance moins éclatante, que celle qu'il tire des meurtriers & des mauvais Juges. Songez bien serieusement à ceci, si les livres que vous condamnez, & que vous confisquez avec les dernieres rigueurs sont bons, il faut que vous soyez des méchans ou des bêtes, pour condamner ce qui est juste ou pour ne le pas connoître. Or, Messieurs, s'il y avoit quelque méchanceté dans ces livres vous n'auriez pas manqué de la faire paroître pour justifier vôtre jugement & vos procédures, ce que vous n'avez pourtant pas fait, quoy que vous eussiez bien desiré le pouvoir faire, de-là on peut inferer ce que vous êtes, je ne veux pas m'expliquer mieux.*

*Je ne puis pourtant me taire de ce que ceux qui vous ont donné la commission de faire enquête des livres defendus, vous connoissoient déja bien, & ne se sont pas trompez dans le choix qu'ils ont fait de vous. Pour vous parler plus clairement, vous êtes les executeurs de la volonté des Jesuites, qui ont fait intervenir l'autorité du Roy pour vous obliger de faire ce que vous faites. On sçait qu'ils vous mandent quels livres il vous faut rechercher, vous faites la fonction de Prevôts & d'Archers en leur endroit, comme ils font celle de Juges au vôtre. En suite ils vous font être les bourreaux non sanglans, des meilleurs livres, que vous enlevez de la vûë & de la presence des hommes, sans ce que vous faites sentir à tous ceux à qui appartiennent les livres quand vous les avez une fois saisis, qui ressentent les effets de*

*de vos rigueurs d'une telle maniere, qu'ils ont sujet de s'en souvenir long-temps, & vous leur faites connoître qu'ils vous ont été recommandez de bonne part.*

*Si vous témoignez vôtre charité d'une si étrange maniere à ceux que vous trouvez saisis de livres défendus, que ne feriez-vous point aux Auteurs si vous les teniez, & s'ils avoient à comparoître devant vôtre Tribunal? Pour mon particulier, Dieu me fasse la grace de ne vous connoître pas mieux que je ne vous connois, & de ne tomber jamais sous vôtre Jurisdiction, car je vous crois d'une humeur assez liberale pour vouloir vous revancher de l'Epître Dedicatoire que je vous adresse, & me la payer en la monnoye dont les Jesuites payent ceux qu'ils n'aiment point.*

*Je n'abuseray pas, Messieurs, de vôtre patience par une plus longue lecture, dans l'esperance que j'ay d'estre mieux instruit de vos procedures, & de vous faire connoître en même-temps à tout l'Univers: car il est raisonnable que puis que vôtre pouvoir s'étend en partie sur les livres, les livres aussi vous fassent connoître, & publient vôtre nom par toute la terre. Comme celuy d'Herode s'est rendu celebre en faisant mourir plusieurs enfans innocens, de même le vôtre fera du bruit dans les siecles à venir, quand on sçaura que vous avez été les tyrans des bons livres. Je voudrois bien pouvoir finir ma lettre, comme on les finit ordinairement toutes, mais je vous assure que j'ay toutes les repugnances imaginables de me dire, vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur, car je ne suis pas d'humeur à me dire, ni à prendre la qualité de valet des valets des Jesuites, encore si c'étoit au sens du*

*Pape,*

*Pape, qui qand il se dit le Serviteur des Serviteurs, ne laisse pas de trancher du Roy des Rois, il y auroit dequoy se consoler. Comment donc finiray je ma lettre? ce sera en vous souhaitant autant de probité, de bonne foy, de vertu & de pieté, que ceux qui vous mettent en campagne ont de mauvaise foy, de vice, d'impieté & de perfidie.*

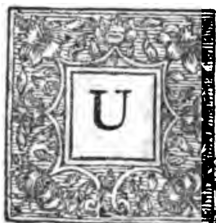
## Avertissement

Ce livre a esté imprimé pour la primiere fois en 1683.





# LES ENTRETIENS DES VOYAGEURS SUR LA MER.



UN Ancien étant interrogé de quelle chose il se repentoit en sa vie : *D'aucune*, repondit-il, *sinon d'être allé par Mer en un lieu où je pouvois aller par terre :* Voilà une parole digne de la ridicule vanité d'un Philosophe Payen. Je croi que ce bon Personnage s'étoit bien ennuyé en la compagnie avec laquelle il se trouvoit quand il fit ce voyage, de plus je suis persuadé que c'étoit un Philosophe Epicurien, c'est à dire, qu'il aimoit la vie & la bonne chere, qui sont deux choses dont on n'est pas fort assuré sur la Mer. Peut-être que s'il eut eu le même bonheur que moi, il auroit bien changé de sentimens, & qu'il n'auroit jamais voulu voiager autrement, dans l'esperance d'en jouïr encore une fois en sa

vie

vie ; Je m'y suis trouvé en une si bonne compagnie, que je conte pour rien la mauvaise chere que j'y ay faite, & le retardement de plusieurs jours que l'opiniâtreté des vents nous a causé.

*Je* m'étois rendu de Paris à Roterdam, esperant d'y trouver quelque Bâtiment qui fit voile au Sond. J'appris là que si je voulois aller à Amsterdam, j'y trouverois un Vaisseau qui partiroit dans trois jours, & qui avoit été loüé expressement par des Personnes de qualité, la plûpart Françoises de Nation, pour les porter à Hambourg. Je suivis ce conseil, je partis de Rotterdam & m'en trouvay bien, j'arrivay le jour suivant à Amsterdam, on me fit parler au Maître du Navire, qui consentit à me recevoir, pourveu que j'eusse l'agrément de ceux qui avoient fait le marché avec luy. Je crus qu'en leur faisant civilité ils voudroient bien me souffrir, & je me disposois à leur rendre visite, quand j'en vis venir quelques uns vers le Port qui faisoient transporter des coffres dans le Vaisseau : Je m'approchois d'eux pour leur faire mon compliment, mais j'en fus empêché par la joye que j'eus de reconnoître le plus apparent d'entre eux, qui étoit un Capitaine François de grand merite que j'avois connu autrefois. Nous nous caressâmes, nous nous embrassâmes en veritables amis, & comme je luy eus dit que je voulois m'embarquer sur le même Vaisseau, il m'en témoigna de la joye & me donna parole du consentement de tous les autres : le jour même je fis porter mes hardes dans le Vaisseau

ſeau pour partir le lendemain. Le jour venu je me rendis au Port à l'heure préciſe ; & j'y trouvay toute la compagnie qui s'y étoit renduë ; J'en fus reçû avec plus de civilité que je n'eſperois, & nous n'interrompimes nos complimens que pour nous mettre ſur les Chaloupes qui nous devoient porter dans nôtre Bâtiment.

Avant toutes choſes, je croy que mon Lecteur me ſçaura bon gré, ſi je luy fais une ſuccinte deſcription des perſonnes qui étoient dans le Vaiſſeau. Je commenceray par les Dames, il y en avoit premierement une qui paroiſſoit âgée de cinquante ans, & qui malgré ce nombre d'années portoit ſur ſon viſage les agréables reſtes d'une excellente beauté : on peut dire que ſi l'âge avoit effacé quelquesuns de ſes charmes, il avoit ſervi en même temps à rendre ſon eſprit accompli en toutes les belles connoiſſances, on l'appelloit Madame de Broſſes. Elle avoit auprès d'elle une niéce, nommée Mademoiſelle de Sainte Phale, qui ètoit une perſonne acomplie tant pour l'eſprit que pour le corps, & ſi la fortune luy avoit été auſſi favorable que la Nature, elle auroit été une des heureuſes Demoiſelles du Monde. Outre ces deux Dames, nous avions encore deux Demoiſelles de Hambourg, qui pour la beauté & la bonne grace ſecondoient fort bien Mademoiſelle de Sainte Phale. Elles s'exprimoient aſſez bien en François pour des Allemandes, & faiſoient voir un brillant d'eſprit dans leur entretien qu'on ne trouve gueres dans celles de cette Nation. Elles avoient demeuré quelque temps en Hol-

lande

lande pour rendre visite à une tante, & leur pere même qui les aimoit extremement les étoit venu querir pour les ramener. Pour Mademoiselle de Sainte Phale, j'en parleray plus amplement, quand je reciteray son Histoire.

La Compagnie des hommes estoit composée d'un jenne Seigneur de Dannemarc, nommé le Baron de R.C. gentilhomme de grand merite & de grande naissance, qui revenoit de ses Voyages & qui, pour avoir vû Mademoiselle de Sainte Phale de trop près, aimoit mieux s'en retourner par mer avec elle, que de faire le chemin par terre sans la voir; La Compagnie dis-je étoit composeé de ce Baron, d'un Gentilhomme de Suede, d'un Gentilhomme de France, d'un Capitaine François qui alloit chercher de l'employ dans les Païs du Nort, & d'un Capitaine Allemand qui avoit été envoyé à la Haye par un Prince de l'Empire, pour y negocier des affaires d'importance. Le Pere des deux Hambourgeoises, qui étoit un Marchand fort riche, dont le nom m'est échappé, en estoit aussi, mais quant à ses filles je me souviens fort bien que l'aînée avoit nom Leonora & l'autre Sophie. Outre ceux là, il y avoit encore trois personnes dans notre vaisseau dont on ne put jamais bien sçavoir la profession, nous jugeâmes pourtant que deux êtoient des Jesuites déguisez, dont l'un se faisoit nommer Monsieur Simon, & l'autre Monsieur Joli. Le troisiéme étoit un inconnu, François de nation, qui se faisoit appeller Monsieur de B. V. que nous primes pour un Ministre, qui ne vouloit pas se faire connoitre.

Jamais entre tant de personnes de Religion & de Nations differentes, on n'a vû dans les commencemens un si bon accord : Il est vray que nos deux prétendus Jesuites vers la fin ne voulurent plus avoir de part dans nos conversations. Au reste tout le monde avoit de l'esprit, étoit de belle humeur, & ne parloit que de rire, & d'inventer des divertissemens. J'excepte les personnes de service qui étoient dans le vaisseau, & dont il n'est pas nécessaire de faire mention.

Quand nous fûmes tous embarquez chaçun aborda les personnes qui luy plûrent le plus, pour moy je me tins auprès de nos Dames Françoises, les deux belles Hambourgeoises étoient avec elles, le Baron Danois, les deux Gentilshommes François & Suedois voulurent être de la compagnie. Le Capitaine Allemand, avec le Marchand de Hambourg se promenerent sur le tillac pour parler des nouvelles du temps, & les trois Hommes de lettres s'entretinrent ensemble du flux & reflux de la Mer & de la Navigation.

Il faut que je vous avouë ma foiblesse (dit Mademoiselle de Sainte Phale) je ne puis resister à l'envie que j'ay de demander à chacun sa Religion; j'ay toujours oüi dire qu'en Hollande il y en a une si grande diversité, qu'on ne sçauroit guere se trouver en compagnie sans y voir des personnes d'une croiance diverse, & je ne doute point que dans ce vaisseau nous ne nous rencontrions de cinq ou six sentimens quant à la Foy. Pour moy (ajoûta-t-elle) je me declare, je suis de la Religion Réformée, & Madame de Brosse, ce Gentilhom-
me

me & le Capitaine François en font aussi profession. Je crois que vous êtes des nôtres (dit-elle en me regardant) de sorte que si nôtre Religion étoit aussi forte en nombre dans le monde, à proportion comme elle est dans ce vaisseau, nos affaires n'iroient pas si mal qu'elles vont. Pour moy je suis Protestant en plusieurs manieres (dit le Baron) car je le suis de Religion & de condition. Je n'entens pas (répondit Mademoiselle de Sainte Phale) ce que vous dites Protestant de condition. Je vous le vay expliquer (luy dit le Baron à l'oreille) je vous proteste que je ne sçaurois vivre loin de vous. Et moy aussi, je suis Protestante de plus d'une maniere, car je vous proteste que je ne fais aucun cas des cajolleries de vos semblables. Les Hambourgeoises étoient Lutheriennes, leur Pere & le Capitaine Allemand & le Gentilhomme Suedois professoient la même Religion. Nôs trois Hommes de lettres furent un peu surpris quand on leur vint faire cette question. Monsieur de B. V. se détermina le premier en disant, quand il s'agit de faire une confession de cette nature, il ne faut avoir ni crainte des hommes, ni politique du monde, c'est pourquoy je vous dis sans dissimuler, que je suis Réformé, ou comme on parle en France, Huguenot. A peine eut-il achevé ce mot, que les deux Messieurs qui étoient avec luy le regarderent avec étonnement; mais ils se remirent à l'instant. En Espagne où l'Inquisition exerce son empire avec hauteur (dit Monsieur Simon,) elle n'a pourtant rien à voir sur les vaisseaux, quand ils ont fait voile, &

quoy

quoy ( continua-t-il ) fait-on en Hollande, où l'on est si jaloux de sa liberté, & où le Nom de l'Inquisition est tant en horreur, ce qui ne se fait pas en Espagne? c'est en verité ce qui est surprenant, toutefois afin qu'on ne nous fasse pas nôtre procès comme à des muets, je diray, pour mon compagnon & pour moy, que nous sommes Catholiques Romains. On s'adressa en suite à deux passagers qui se trouverent être Juifs, le Maître du Navire étoit Anabaptiste, le Pilote Armenien, deux des Matelots étoient Sociniens, les autres avec les Valets & les Femmes de Chambre, étoient Réformez, Lutheriens, ou Catholiques. De sorte qu'il se trouva sept Religions différentes dans un Vaisseau assez petit.

C'est une terrible chose ( dit là-dessus Monsieur Simon ) que de tant de personnes, il n'y en aura de sauvées que celles qui sont dans la veritable Eglise, qui est l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine, qui ne peut errer ni cesser d'être, car elle subsistera jusques à la fin des siecles. Sans mentir vôtre Eglise est comme ces grands Matamores d'Espagne, qui pour n'avoir personne qui veuille prêcher leurs louanges, les prêchent eux-mêmes ( dit le Gentilhomme François. ) Et je vous laisse à penser, dit Monsieur de B. V. si cette Eglise qui dit hautement, qu'elle ne se veut point soûmettre à l'autorité des Saintes Ecritures, & qui veut juger souverainement des controverses, même de celles où elle est interessée, je vous laisse à penser, di-je, si elle peut être la vraye Eglise, hors de la quelle il n'y a point de salut.

Je vois bien ( repondit Monsieur Simon ) en

en riant, que nous aurons des affaires dans ce Vaisseau; hé bien patience nous sommes entre vos mains. Vous étes aussi assurez (dit Madame de Brosses) que vous sçauriez l'être en lieu du monde; Mais si quelqu'un des nôtres étoit embarqué sur un Vaisseau dont les Jesuites fussent les Maîtres, il n'y auroit peut-être pas de seureté pour luy. Je voudrois bien que vous me dissiez (sans luy donner le loisir de répondre) pourquoy vous autres qui professez la Religion Romaine, vous appellez Catholiques? Car il me semble que vous n'entendez pas bien la signification de ce mot, ou que vous en abusez extremement. Ce que vous dites-là (dit le Capitaine François) est tres-juste, car je trouve que le nom de Chrêtiens, nous distingue bien mieux des Infidelles, que celuy de Catholiques. Ce ne seroit-pas assez (repliqua Monsieur Simon) car il faut un nom qui nous distingue non seulement d'avec les Infideles, mais aussi d'avec les Heretiques qui usurpent ce nom de Chrêtiens, & c'est ce que fait le nom de Catholique, qui marque en celuy qui le possède, une croyance conforme à celle de l'Eglise Catholique, qui ne peut errer.

Cette frivole distinction que vous apportez ne vous justifie pas, dit Monsieur de B. V. Si nous considerons la premiere origine de ce mot de Chatholique, nous trouverons que les Apôtres en mettant cet Article au Symbole qu'ils ont fait, *Je crois l'Eglise Catholique*, ont voulu seulement montrer que l'Eglise du Seigneur ne pouvoit pas être renfermée en une seule Nation, mais qu'elle devoit être

répanduë par toutes les Nations de la Terre, c'est pourquoi ils se sont servis de ce mot de Catholique qui veut-dire Uuiverselle. La raison sur quoi je me fonde, est claire & manifeste. Quelques Apôtres doutoient si la Parole de Dieu, & les Mysteres de l'Evangile devoient être annoncez aux Gentils, & à la verité nul d'entr'eux n'en avoit reçu aucun commandement particulier jusques à S. Paul. Mais aprés que l'Esprit de Dieu leur eut enseigné ce qu'ils devoient faire, ils resolurent entre-eux qu'on ne feroit plus de distinction entre les peuples qui embrasseroient le Christianisme, que les Juifs en recevant l'Evangile n'auroient pas des prérogatives plus grandes que les Gentils, & qu'ils composeroient un même corps mystique, sçavoir l'Eglise du Seigneur qui seroit nommée Catholique, c'est à dire Universelle. Admirez ici avec moy, l'erreur dans laquelle ceux de Rome sont tombez. Premierement ils ont interpreté le mot de Catholique comme s'il vouloit dire *Orthodoxe*, puis ils ont ajoûté le mot de *Romaine*, car ils se nomment Catholiques Romains, pour en tirer cette conclusion défectueuse & absurde, que la vraye Orthodoxie ne se trouve que dans l'Eglise Romaine. Qui a jamais oüi une contradiction semblable? Le mot d'Eglise Catholique represente une Eglise répanduë en tous les lieux du monde où l'Evangile a été prêché, & où il s'est trouvé des ames qui ont crû en Jesus Christ, & le mot Romaine, la restraint à la seule Ville de Rome, ou à son territoire. Certainement il n'y a aucun esprit bien sensé qui puisse croire

que

que quand les Apôtres firent mention de l'Eglise Catholique, ils crussent qu'on y ajoûteroit le mot de Romaine; & Messieurs de Rome ont voulu faire voir qu'ils étoient plus habiles gens que les Apôtres, en suppleant à une chose à laquelle ils n'avoient pas bien pensé.

Monsieur Simon, voyant que ce discours plaisoit à la Compagnie, fit voir qu'il étoit un Homme qui entendoit le monde. Il répondit donc d'un air gai: Messieurs les Heretiques, quand vous étes en des lieux où vous ne craignez rien, vous avez vos railleries dont vous ne sçauriez vous corriger, mais patience; Monsieur de B. V. assure que le mot de Catholique ne veut dire que l'Universalité, & moy je soûtiens qu'il signifie l'Universalité & l'Orthodoxie. Ne voit-on pas dans l'Histoire des Conciles que le sentiment le plus sain & le plus juste étoit le sentiment du plus grand nombre? & qu'on fait toûjours une opposition des Catholiques aux Heriques? C'est ce qui fait voir que ni vous ni tous les Ministres de vôtre Religion, n'avez pas compris ce mot de Catholique. Hé que veut dire ceci, Messieurs les Reformez, vous n'étes qu'une petite poignée de gens, & vous osez pourtant dire que vous étes l'Eglise Universelle? Certes ce que vous dites-là est plus capable d'exciter de la pitié que du courroux.

Il me semble pourtant, répondit Monsieur de B. V. que votre ame est plus susceptible de colere que de pitié. Vous mettez les Conciles en avant, cet exemple ne vous sert de rien. Car tous les vrais Conciles se sont, non seulement conformez à la Doctrine du Consile de Jerusa-

lem qui a été le premier Concile, mais encore en la maniere de proceder, qui fut de se tenir à la pluralité des voix sur un sentiment, & partant pour désigner la pluralité, on se servoit du nom de Catholique, & on appelloit le sentiment qui étoit condamné, du nom d'Heresie, & ceux qui ne vouloient pas se soûmettre à la détermination du Concile, du nom d'Heretiques. Mais il ne s'ensuit pas pour cela que le nom de Catholique en sa propre signification veuille representer la pureté dans la Doctrine. Car il y a eu des Conciles, selon le sentiment même de Messieurs de Rome, où l'Heresie a trouvé un plus grand nombre de partisans que la verité, & où parconseqent l'Orthodoxie ne se rencontroit qu'avec le petit nombre. Nous sçavons tous qu'au Concile d'Arimini il y avoit six cens Evêques Ariens ou environ, & seulement vingt-cinq Orthodoxes. Si vous appellez ces vint-cinq du nom de Catholiques, vous vous écartez de la vraye signification de ce mot qui désigne l'Universalité, ou du moins la pluralité ; & si vous appellez du nom de Catholiques les six cens Ariens, parce qu'ils étoient en plus grand nombre, vous contredisez à l'interpretation que vous faites du nom de Catholiques.

Quant à ce que vous dites, que nous ne sommes qu'une poignée de gens, je l'avouë, mais c'est seulement aux yeux des hommes; car cela n'empêche pas que l'Eglise du Seigneur ne puisse s'étendre jusques aux Païs les plus éloignez, & sur les Nations les plus barbares. Mais pour vôtre Eglise Romaine que vous voulez qui soit tout à la fois & Universelle & visible,

ble, je trouve qu'elle n'est reconnuë qu'en une bonne partie de l'Europe ; car combien de peuples Chrêtiens y a-t-il qui ne veulent reconnoître ni le Pape, ni les Traditions Romaines ? Sans parler de ceux qui sont en Europe qui sont en tres-grand nombre, combien de Chrêtiens y a-t-il en Orient ? de Grecs, de Coftes, de Georgiens, d'Armeniens ? Et au Midi tout ce vaste Empire des Abyssins ? Mais quand même toutes ces Nations voudroient se soûmettre au peuple Romain, combien de Mahometans & d'idolatres qui ne se soucient point du Pape, & même ne le connoissent point ? En verité l'Eglise Romaine est autant éloignée d'être l'Eglise Universelle, que les Cieux le sont de la Terre.

Dites-moy, je vous prie, comment vous prétendez que vôtre Eglise soit l'Eglise Universelle, dit Monsieur Simon ? Pour bien entendre ce que je veux dire, repondit Monsr. de B. V. il faut sçavoir que le but des Saints Apôtres n'a jamais été de croire, ou de vouloir insinuer que toutes les Nations du monde devroient quelque jour embrasser l'Evangile : Mais seulement quelques particuliers d'entre les Nations, dont Dieu touche les cœurs, si bien qu'ils embrassent les promesses annoncées dans l'Evangile, & c'est en ce sens qu'elle est appellée Universelle. C'est ce qui nous est magnifiquement representé au chapitre 7. de l'Apocalypse, où S. Jean s'exprime en ces termes. *Aprés ces choses je regarday, & voici une grande multitude que nul ne sçauroit nombrer, de toutes Nations & Tribus & Langues & Peuples, qui se tenoient devant le Trône, & en la*

 *presence*

*preſence de l'Agneau, vêtus de longues robes blanches, & qui avoient des palmes en leurs mains, & elles crioient à haute voix* LE SALUT EST DE NÔTRE DIEU, QUI EST ASSIS SUR LE TRONE, ET DE L'AGNEAU.

Nous ſommes les membres de cette Egliſe Univerſelle, parce que nous croyons à la même parole qu'ils ont crû: Veritablement cette Egliſe eſt inviſible aux yeux des hommes, qui ne peuvent pas ſçavoir ce qui ſe paſſe dans les cœurs des autres: mais encore qu'une choſe ſoit inviſible, cela n'empêche pas ſon exiſtence. Voilà pourquoy nous diſons, je croy l'Egliſe Univerſelle. Car quant aux Egliſes Particulieres qu'on voit ſur la terre, ce ſont des moyens dont Dieu ſe ſert pour former ſon Egliſe Univerſelle, & il n'eſt pas attaché à ces Egliſes, ni il ne leur a pas fait la promeſſe de les faire durer juſques à la fin du monde. Nous voyons qu'il les arrache d'un lieu, qu'il les plante dans un autre, qu'il expoſe les unes à la perſecution & au ravage des ennemis de la verité, & qu'il delivre les autres glorieuſement. C'eſt ce qui arrivera juſques à la fin du monde que le nombre des Elûs ſera rendu complet.

Vous avez une coûtume, Meſſieurs de Rome, pour déclarer que vous profeſſez la Religion Romaine, de dire, je ſuis Catholique. Si vous diſiez, je ſuis de l'Egliſe Catholique, vous parleriez plus correctement, mais quand vous dites, je ſuis de la Religion Catholique, ou je ſuis Catholique, vous ne ſçavez ce que vous dites. Car vôtre Religion ne peut pas être appellée Catholique ou Univer-

ſelle,

selle, comme je l'ay prouvé, ainsi vous ne pouvez pas dire je suis de la Religion Universelle. Dire aussi je suis Catholique, qui est autant dire que je suis Universel, est une chose qui n'est pas suportable, à moins qu'on ne change la signification de ce mot, pour lui en donner une autre, ce qui est ridicule.

Je trouve (dit le Gentilhomme François) que nos Rois de France, qui ont pris le nom de Tres-Chrêtiens, ont été mieux conseillez que les Rois d'Espagne, qui ont pris celuy de Tres-Catholiques. Car le premier titre semble regarder uniquement la gloire de Jesus Christ, & la devotion qu'on a envers luy; au lieu que le mot de Catholique désigne seulement, selon l'usage des Papistes, une devotion particuliere pour le Siege Romain, c'est a dire qu'en se nommant Catholique au sens de Rome, on fait une profession ouverte d'un honnête esclavage. Il y a une autre raison (dit le Baron) que vous ne sçavez pas, les Rois d'Espagne comme aspirans à la Monarchie Universelle se font nommer Tres-Catholiques, toutefois pour couvrir leur jeu ils sont bien-aises qu'on interprete ce mot de Catholique par dire qu'ils sont les tres-humbles serviteurs du Pape.

Chacun soûrit à ce discours. Mais on rit tout-à-fait à ce que dit le Capitaine Allemand. Pour moy si j'étois femme, & que je fusse de la Religion Romaine, je ne voudrois jamais souffrir qu'on me nommât Catholique, ou Universelle, car les malicieux presupposeroient que je ferois des faveurs à tout le monde, ou que j'en recevrois, & je ne voudrois

être qu'a mon mari, ou tout au plus à quelque ami. Les Dames furent les premieres à rire de cette boufonnerie, qui fournit encore une occasion de parler à Monsieur de B. V.

Cependant Monsieur Simon & Monsieur Joly étoient assis en un coin, qui ne témoignoient pas tout le mécontentement qu'ils recevoient de nôtre conversation. Egayez-vous, Messieurs les Huguenots, dit Monsieur Simon, avec un soûris forcé, pendant que vous étes sur mer, & ne vous avisez pas d'aller porter vôtre belle humeur en Espagne, ou en Italie, ni même à Paris. Je vois bien que quand je défendrois l'Eglise Catholique par les meilleures raisons du monde, je n'avancerois rien, tant vous étes endurcis dans vôtre malice. Vous a-t-on contredit en quelque chose? (dit Madame de Brosses) n'avez-vous pas parlé autant qu'il vous a plû? ne vous a-t-on pas écouté avec atention? au reste vous ne devez pas être fachez si l'on vous répond modestement.

Vrayement (dit Monsieur de B. V.) si Monsieur Simon est faché de ce qu'on a dit, il le seroit bien plus de ce qui me reste à dire. Dites, dites, ce que vous avez sur le cœur, dit Monsieur Simon, vous faites autant de mal à le penser. Puis que vous le voulez bien, reprit le premier, je le feray. J'ay tort, ajoûta-t-il, de dire que les Papistes ne peuvent pas se nommer Catholiques, ni appeller leur Religion la Religion Catholique. Elle l'est & tres-Catholique. Il est vray, que ce n'est pas à cause que toutes les Nations du monde la reconnoissent pour la vraye Religion, mais parce

parce qu'elle est composée des Religions de toutes les Nations, & qu'à cet égard c'est une Religion Universelle ; Quelques-uns de ses Dogmes & de ses Ceremonies sont tirées des Juifs, elle en a qui sont tirées des anciens Heretiques, d'autres sont tirées des Payens, & puis, pour ne dégoûter pas les esprits, on a plâtré ce phantôme composé de diverses matieres, d'une teinture de Christianisme. Ce n'est pas assez de vous avancer ces choses je vous les va prouver.

Je vois bien selon le debut que vous faites, dit Monsieur Simon, que vous voulez me pousser à bout, mais souffrez que je m'éloigne & vous direz ce qu'il vous plaira. Non, Monsieur (répondit Monsieur de B. V.) plûtôt que de dire des veritez qui vous offensent j'aime mieux me taire ; & nous parlerons d'autre chose. Il est bien difficile (dit le Gentilhomme Suedois) estant sur un Vaisseau avec des personnes de diverses Religions, de ne point entrer dans la controverse, quand ce ne seroit que pour se desennuyer. Ha ! s'il ne tient qu'à vous occuper (dit Mademoiselle de Sainte Phale) je vous proposeray un sujet ample & riche qui consiste en nôtre misere, & en celle de nos pauvres Eglises Réformées. J'ay acheté, répondit le Baron, quelques livres qui en parlent assez, sçavoir la Politique du Clergé & les Lettres Sinceres, après ce que ces livres en disent, je ne crois pas qu'on puisse rien y ajoûter de nouveau. Comment seroit-il possible (répondit Mademoiselle de Sainte Phale) que ces livres eussent tout dit, veu qu'on a commis depuis qu'ils ont paru,

de nouvelles inhumanitez, & qu'on a inventé de nouveaux ſtratagemes pour nous achever de ruïner, s'il eſt poſſible?

Toutes choſes ont leur temps, ma niéce (dit Madame de Broſſes) conſiderez qu'il eſt tard, & que nous aurons du temps pour nous entretenir. Je vous le promets (dit le Maître du Navire) car le vent vient de changer, ce qui nous pourroit arrêter quelques jours au Vlie. On apporta en meme tems le ſouper, qu'on ſervit ſur deus tables, puis après avoir ſoupé le ſommeil nous ſaiſiſſant, chacun ſe donna le bon ſoir & alla ſe repoſer. Je ne ſçay pas ſi les autres dormirent, mais je peux dire que je repoſay auſſi tranquillement, qu'un homme que la fortune reſpecteroit, au lieu que je ne ſçay que trop par une longue experience que c'eſt une cruelle.

Le lendemain je fus me promener ſur le tillac à la pointe du jour, j'y trouvay préſque tous les hommes, dont les uns ſe promenoient comme moi & les autres liſoient. Je m'approchay de Monſieur Joly, qui quoy qu'il ne dit pas grand choſe, paroiſſoit pourtant n'avoir pas moins d'eſprit que ſon compagnon: Il liſoit un livre aſſez commun maintenant, c'eſt le livre de Monſieur l'Abbé Maimbourg. Eſt-il poſſible (luy dis-je) que vous ajoûtiez foy à ce livre? Vous ne l'aimez pas (répondit-il en ſoûriant) parce qu'il découvre admirablement l'eſprit du Calviniſme, & qu'il fait voir que la rebellion marche toûjours d'un même front avec l'Hereſie. Monſieur Maimbourg eſt bien-heureux (repartis-je) d'avoir oſé écrire non ſeulement des impóſtu-

impostures manifestes, mais des absurditez; & de trouver des personnes qui reçoivent avec veneration toutce qu'il dit, & qui en un besoin, feroient son Apologie & celle de son livre? Ce n'est pas le tout, il faut en venir aux preuves, repliqua-t-il. Ouy, luy dis-je, & prenant son livre, j'allois luy faire voir des faussetez que j'y avois remarquées.

Nous ne parlions pas si bas, que le Capitaine & le Gentilhomme François qui étoient assez prés de nous, ne nous entendissent; ils voulurent avoir part à nôtre entretien, Monsieur Simon, & le Marchand de Hambourg vinrent aussi avec le même dessein. Il me semble (dit Monsieur Simon) que vous parlez de Monsieur Maimbourg & de son Histoire? Ouy, continuai je, & j'ajoûteray à ce que j'ay dit qu'il *n'est* guere honorable à un homme de son âge, d'avoir écrit une Histoire dont on luy peut reprocher la fausseté tant qu'il vivra, & qui ternira sa memoire à jamais.

Cela ne doit pas vous surprendre (dit le Gentilhomme) croyez vous, puis que le Pere Maimbourg n'a pas fait scrupule de toucher certaines choses qui fâchent extremement la Cour Romaine, qu'il doive respecter les Huguenots, grands ennemis de la Societé, & les siens en particulier? Tenez pour certain, que tant qu'il vivra il écrira contre nous, & que tant qu'il écrira ce ne seront que des impostures. Tout doucement (dit Monsieur Simon) vous étes un peu promts, Messieurs les Huguenots. Et vous autres Jesuites (repartit-il promptement) vous étes des atrabilai-

res en qui il ne faut gueres se fier. Monsieur Simon fut si surpris de ce compliment brusque, que nous le remarquâmes tous, mais le Capitaine qui étoit un homme plus posé, rompit l'aigreur de l'un & de l'autre en prenant la parole.

Il est constant (dit-il) que le Pere Maimbourg n'a composé son Histoire du Calvinisme, que dans la seule veuë de détruire la bonne opinion que tout le monde pourroit avoir de la fidelité des Huguenots envers leur Souverain, & particulierement pour les rendre odieux au Roy même. Pour cet effet il a fallu décrier & leur Religion, & les actions de leurs Ancêtres dans l'esprit de Sa Majesté, & de peur qu'elle ne jettât les yeux sur des Auteurs qui racontent assez fidelement les choses (comme sont Messieurs de Thou & Mezeray, qui ont plûtôt écrit en gens d'honneur & de conscience, qu'au gré de la Cour & des Jesuites) ni sur de certaines choses que d'autres Historiens, même les plus passionnez, avoient écrit, & dont les Jesuites ne croioient pas que S.M. dut avoir connoissance; pour l'eviter, dis-je, ils ont fait composer au P. Maimbourg une Histoire telle qu'ils la vouloient, dont ils ont fourni les memoires, qu'ils ont revûë, corrigée, augumentée, ou retranchée comme ils ont voulu, qui n'est point rebutante par sa longueur, & qui est au contraire assez agréable par son stile. Cette Histoire est passée d'abord entre les mains du Roy, de Monseigneur le Daufin, de tous les Princes, de toute la Cour, & des Dames même; Et si elle n'a pas obtenu tout le

ſuccès qu'on s'étoit propoſé, on peut dire qu'elle a fait quelque effet ſur les eſprits.

Cependant, quoy que ceux qui ont dreſſé les premiers fondemens de cet ouvrage euſſent beaucoup de malignité dans le cœur, il en eſt arrivé un bien, c'eſt que nos ennemis même ont découvert les motifs de leur haine contre nous, & qu'ils n'ont pû s'empêcher de declarer les artifices par leſquels ils tâchent de ſurprendre l'eſprit de ſa Majeſté. Monſieur Joly vouloit parler, mais le Capitaine ne lui en donna pas le loiſir. Il me ſemble, dit-il, que je devine l'objection que vous me voulez faire, mais attendez, je vous prie, peut-être ſerez-vous aſſez en peine pour me répondre.

Toute la raiſon dont on s'eſt ſervi pour porter les Rois de France qui nous ont perſecutez à le faire, a été de leur dire que comme il n'y avoit qu'un Dieu ſur tout l'Univers, une Loy & un Roy en France, on ne devoit y faire profeſſion auſſi que d'une même Foy. Et cette Foy à laquelle les Sujets ſe doivent conformer, ce doit être ſans doute la Foy du Prince. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y eut qu'une Religion dans tous les Etats du monde, & que cette Religion fut la veritable, mais puis que cela ne ſe peut, il me ſemble qu'il vaut bien mieux laiſſer la religion telle qu'elle eſt, que de violenter les conſciences.

Mais (dit Monſieur Simon) qu'eſtimez-vous qu'un Prince doive plûtôt faire, ou ſe conformer à la croyance de ſes ſujets, ou bien obliger ſes ſujets de ſe conformer à la ſienne? Car vous ne pouvez pas nier que l'union dans

la Foy ne soit un bien si excellent que chacun ne le doive procurer de tout son possible. Il ne faut faire ni l'un ni l'autre, dit le Capitaine, car en matiere de Religion il ne faut point de complaisance humaine, mais il faut se conformer simplement à la parole de Dieu qui est la parole de verité.

Il est tres-veritable, dis-je, que la plûpart de ceux qui approchent des Rois les flattent si fortement que la croyance du Prince doit servir de modele à tous les sujets, comme sa volonté leur sert de Loy, qu'ils se laissent vaincre par cette frivole raison. Veritablement les Princes par leur puissance peuvent avoir de plus belles choses que les autres hommes, voilà pourquoy on dit par excellence, la Maison du Prince, le Cheval du Prince, les Armes du Prince, parce que les hommes particuliers quelques riches qu'ils soient, n'oseroient porter leur ambition si haut que d'en avoir de plus belles ni même d'égales. Mais ce n'est pas la même chose de la Foy d'un Prince, qui pour être Prince, n'aura rien de plus excellent que la foy des particuliers. Si l'on dit que la Loy du Prince étant la régle des actions de tous les Sujets, la Foy du Prince doit être aussi la régle de leur croyance : Je réponds qu'il y a bien de la differeuce ; car un Prince sera plus fortuné pour trouver d'habilles Jurisconsultes, sages & sçavans, pour établir une bonne Loy par leur conseil, qu'il ne sera heureux pour trouver de bons Theologiens sans passion & sans orgueil, pour dresser une bonne croyance selon la parole Dieu. Ce que je dis est si veritable, que nos adverses

parties

parties ne l'oseroient nier.

Je diray plus (dit le Gentilhomme François) c'est que les courtisans qui ont voulû faire valoir cette raison sous les regnes de Henri second, François second, Charles neuviême, & Henri troisiéme, ne l'ont tirée que des Payens. Car d'où vient que les Empereurs Payens ont été si irritez contre les Chrêtiens ? C'est parce qu'ils croyoient que c'étoit une chose indigne & honteuse pour eux, qu'il y eut dans l'étenduë de leur Empire, des gens qui osassent avoir une autre croyance & un autre culte que leurs Souverains. Ce qui sembloit être en quelque façon un mépris, comme si les Sujets avoient eu l'ambition de vouloir être plus sages que leurs Princes, & indiquer tacitement qu'ils étoient dans l'erreur. Et il ne faut pas dire que des monstres en violence & en cruauté, se sont laissez seduire par ces raisons affectées, tels que Neron, Domitien, Decius & Maximin, puisque des Empereurs tres-vertueux comme Trajan, Adrien, Antonin le Debonnaire, & Marc-Aurele en ont été vaincus, tant il est vray que les Princes se laissent entrainer par ce qui flatte leur autorité.

Là-dessus Monsieur de B. V. qui s'étoit levé plus tard que les autres, étant venu joindre enfin la compagnie, & ayant entendu ce qui avoit été dit : Il en faut revenir-là, dit-il, que la Foy du Prince ne peut pas, de necessité, être la foy du sujet. Car la Foy ne regarde proprement que les choses spirituelles & éternelles, dont Dieu n'a donné la commission aux Princes en aucune façon. Nôtre

Seigneur

Seigneur n'a jamais dit aux hommes, *Allez, consultez vos Princes touchant leur Foy, & conformez-vous à ce qu'ils croiront, car nul n'aura la vie éternelle s'il ne croit ce que croit son Prince.* Si, dis-je, Jesus Christ avoit parlé ainsi, les Princes auroient droit de se faire obeïr, ils agiroient au nom & en l'autorité de nôtre Seigneur, & ils pourroient dire alors qu'ils travaillent veritablement au salut des ames. Mais voici ce que dit le Fils de Dieu. *Enquerez-vous diligemment des Ecritures, car par elles vous aurez repos à vos ames.* C'est donc les Saintes Ecritures qu'il faut consulter sur une telle matiere, & non pas les Princes qui peuvent errer & qui errent effectivement.

Ce livre à encore été composé à une autre fin, c'a été pour insinuer au Roy deux choses: L'une que les Huguenots sont des Heretiques, & l'autre que l'Heresie est toûjours accompagnée de l'esprit de rebellion. Touchant le premier point, j'en laisse la discution aux Theologiens à qui elle apartient, & pour le second, il est faux en toutes les manieres. Car on peut voir des Heretiques qui sont gens pacifiques & se soumettant aux loix. On voit dans les Provinces Unies plusieurs Religions differentes, mais une tres-bonne union au reste entre les Citoyens, & une fidele obeissance au Magistrat. Au contraire, on voit que ceux qui se vantent d'être de si bons & de si devots Catholiques, sont de grands broüillons, dont je ne veux point apporter d'autres exemples que l'Angleterre. Enfin il faut que je tranche le mot, les Huguenots n'ont jamais été appellez rebelles que par les ennemis du Roy & de l'Etat.

Je répondray un autre jonr à ce que vous dites maintenant, dit Monsieur Simon. Il ne vous faut pas demander si vous croyéz legitimes les moyens dont on se sert contre vos Eglises pour les dissiper, & qui sont marquez à la fin du livre de Monsieur Maimbourg. Mais je vous-drois bien sçavoir si vous ne les croyez pas bien & prudemment inventez, pour venir à bout de vôtre opiniâtreté? Le Capitaine, le Gentilhomme, Monsieur de B. V. & moy nous prîmes tous la parole pour répondre; M. Simon nous voyant tous quatre de bonne volonté, s'écria:

*Mon Dieu que d'Ennemis,*
*Qui aux champs se sont mis,*
*Et contre moy s'élevent.*

Il prononça ces paroles si haut que Madame de Brosses les entendit en sortant de sa chambre, & regardant serieusement Monsieur Simon, elle lui dit:

*Aussi dira l'Eternel au méchant*
*Pourquoy vas-tu mes édits tant prêchant*
*Et prens ma Loy en ta bouche maligne*
*Vû que tu as en haine discipline.*

Voilà continua t-elle, les reproches que Dieu fait à ceux qui se servent de l'Ecriture Sainte mal-à-propos. Cette reprimande si juste troubla un peu Monsieur Simon, mais sa confusion redoubla quand il vit que tout le monde rioit de bon cœur. Mademoiselle de Sainte Phale contribua encore à son étonnement, en disant: Je ne m'étonne pas si en France on parle de retrancher le chant des Pseaumes aux Réformez, car ils font application à leurs ennemis de tout ce que David dit des siens propres.

O bien Messieurs & Mesdames, dit Monsieur

ſieur Simon, ſi vous avez aſſez ri vous aurez la bonté de me répondre touchant ces moyens. Qu'en dirions-nous (dit le Capitaine) ſinon que le venin ſe trouve en la queuë du Scorpion? mais il me ſemble que jamias on n'a oüi parler d'aucune choſe qui ſoit plus contre la juſtice, & contre la bonne conduite. Et àlors prenant le livre des mains de Monſieur Joly, il y lût ces mots. *Premierement le Roy a fait agir ſa Juſtice avec beaucoup de fermeté, en faiſant abattre les Temples que les Huguenots avoient uſurpez depuis plus de ſoixante ans, & défendant l'exercice de leur Religion Prétenduë en une infinité de lieux où il ſe faiſoit contre les Edits même qui les favoriſoient le plus.* Il eſt vray que quatre ou cinq Temples ont été bâtis depuis l'Edit de Nantes; mais ſans uſurper aucune choſe ſur les particuliers ni ſur le public, les Réformés ayant été exacts à payer ſoit la place, ſoit les materiaux. Mais, dit-on, ils ont été bâtis contre le conſentement du Roy. Quoiqu'on n'ait pas beſoin du conſentement du Roy pour prier Dieu, pour s'inſtruire en ſa parole, ni pour chanter ſes louanges, il eſt pourtant vrai, qu'on n'en a jamais bâti un ſeul ſans en avoir eu l'approbation des glorieux Predeceſſeurs de ſa Majeſté: Mais parce que ceux qui avoient la charge d'obtenir ces Permiſſions ne croyoient pas qu'on vint jamais à rompre une parole donnée ſolennellement, ils ne ſe ſont pas ſouciez de prendre de plus amples précautions contre la malice de leurs ennemis, qui voyant leur trop grande ſimplicité en ont fait le profit que chacun voit. Maimbourg appelle cela une *uſurpation*.

*pation.* Ha ! que si l'on avoit été aussi soigneux à s'enquerir de ce que le Clergé, & sur tout les Jesuites, possedent des Domaines du Roy, & de ce qu'ils ont saisi sans permission, la France n'en seroit que mieux, & le Roy que plus riche, au lieu que personne maintenant ne profite de nôtre desolation.

Il semble qu'une paisible subsistance devoit mettre à couvert de la desolation ces pauvres Temples, & que la fidelité inviolable des Réformez devoit être considerée & leur servir de bastion. Il semble même qu'il falloit attendre que les Réformez eussent fait quelque chose qui eut merité qu'on usat de rigueur envers eux, selon qu'on le pratique d'ordinaire, en n'ôtant jamais les Privileges à une communauté, qu'elle ne s'en soit renduë indigne par quelque grande faute. Mais nos ennemis ont bien vû que d'attendre cela, c'étoit renvoyer l'execution de leurs desseins aux Calendes Greques. Les Jesuites qui sont nos ennemis capitaux, n'observent pas tant de ceremonies pour venir à leur but, & pourvû qu'ils ayent la Toute-puissance du Roy à leur commandement, ils se moquent des scrupules.

Toute l'Europe connoit clairement, que ce n'est que par une chicane toute pure qu'on a enlevé les Temples des Réformez, les peuples tout-aveuglez qu'ils sont, & tout-emportez qu'ils sont dans leur aveuglement, ne laissent pas d'appercevoir que jamais on n'auroit mis en avant des raisons si frivoles, si l'on avoit voulu suivre les voyes de la justice. Cependant le Pere Maimbourg a le front d'appeller cela un acte *de justice & de fermeté* de la

part

part du Roy. Certainement le Roy ne fut jamais ni le premier Inventeur, ni le premier Auteur d'une telle procedure : si une semblable pensée étoit tombée dans l'esprit de sa Majesté, comme elle est fort prudente, elle auroit consideré de plus près si en pensant rendre service à Dieu elle ne luy faisoit pas une injure. En effet quand les Princes agissent par eux-mêmes, on ne voit pas qu'ils s'emportent contre le bois & contre la pierre, ni contre des bâtimens pour les faire démolir, à moins qu'ils ne craignent que les ennemis de leurs Etats ne s'en emparent, & ne s'en rendent les maîtres ; ou qu'on n'ait commis dans ces lieux quelque grande abomination, ou bien qu'ils n'ayent servi d'habitation à quelques criminels de leze-Majesté.

Voici donc la veritable origine de nos maux: C'est la passion des Jesuites, qui regardoient ces lieux comme autant de forts contre leurs erreurs. C'est pourquoy ils n'ont jamais laissé le Roy en repos, qu'il ne les ait fait explaner. En cela ces bons Peres ont fait comme les chiens, qui ne pouvant mordre le bras qui les a frappez, font tomber toute leur rage sur la pierre qui les a touchez ; de même ces grands Partisans de l'erreur ne pouvant ni entendre ni nuire à la parole de Dieu ; qui leur est odeur de mort à mort, ils s'en prennent aux lieux où elle est prêchée. Non, Messieurs, je vous le dis encore une fois, le Roy n'a jamais fait ces choses de son propre mouvement, encore qu'il ait ordonné les Edits, & qu'il l'ait fait croyant bien faire. Combien de fois arrive-t-il que pour de bonnes fins on fait des

des actions injustes. Toutefois il ne s'ensuit pas que pour donner un nom avantageux aux choses, on les fasse être ce qu'on les nomme.

En verité il faut avoüer que la haine a aveuglé le Sieur Maimbourg, d'appeller un acte de justice ce qui n'en est aucunement un, la justice ne va jamais sans la pieté. Et quelle pieté est-ce là ? quel zele pour la gloire de Dieu d'avoir privé tant de milliers d'ames de leurs exercices spirituels, en ruïnant les Temples & en interdisant les assemblées publiques des Réformez pour leurs exercices de Religion ? Je n'ignore pas que la réponse de nos ennemis est toute prête, c'est, disent ils, pour éteindre l'heresie, & pour augmenter l'Eglise Catholique. Mais qu'est-il arrivé ? ce qui étoit bien aisé à prévoir ; que les gens de la Religion n'ayant point d'exercice en divers lieux, & ne voulant point aller à la Messe (pour laquelle il est assez facile de concevoir du mépris, si on considere bien attentivement de quelle façon J. Christ s'exprime dans son Evangile, & de quelle façon il a institué sa Sainte Cene) ils ont employé les sacrez jours du repos aux promenades, aux jeux, & aux débauches, & les cœurs de quelques-uns se dépoüillant peu à peu de la pieté, se sont accoûtumez facilement à la licence & à l'indevotion.

Les Jesuites sont trop rafinez pour ne pas prévoir que cela arriveroit ainsi : mais ils se soucient bien peu que les Impies se multiplient en France, pourvû que le nom & la memoire de la Religion Réformée y soit enleve-

ſevelie. Ces Temples tout chetifs qu'ils étoient leur faiſoient peur, il leur ſembloit que c'etoit des Citadelles qui les tenoient en bride, & des Forterefſes qui arrêtoient l'impetuoſité de leurs courſes. Si les Réformez avoient voulu faire de leurs Temples des Brelans ou des maiſons de débauche ; jamais ils n'auroient apporté cette froide raiſon, qu'ils étoient bâtis depuis l'Edit, on les auroit ſoufferts comme on ſouffre tous les rendez-vous des libertines & des libertins, qui pourvû qu'ils ayent un grain de Catholicon ſur la langue, ſont regardez comme des gens de bien.

Mais les Jeſuites avec toute leur habileté ſe ſont trompez en cet endroit, car ils ſe ſont fondez ſur cette fauſſe maxime, que les hommes ne peuvent pas être ſans Religion, & que par conſequent ſi l'on vouloit leur faire embraſſer une autre croyance & un autre culte que celuy qu'ils avoient reçu de leurs peres, il ne falloit que leur empêcher l'exercice de leur culte ordinaire, & qu'ils embraſſeroient le culte qu'on leur propoſe plûtôt que de manquer de Religion. On voit par mille & mille exemples, qu'il n'eſt point de chûte ſi familiere aux hommes que celle de l'indevotion, d'où l'on paſſe facilement dans l'indifference pour la Religion, & quelquefois dans l'Atheïſme, comme on n'en voit que trop d'exemples ſcandaleux.

Voila donc certes un bel acte de juſtice & de fermeté, de reduire les gens à n'avoir point de Religion. Car on ne peut pas forcer l'eſprit de l'homme à croire tout ce qu'on luy propoſe ; & la Religion Romaine avec ces ceremo-

remonies superſticieuſes rebute plûtôt les eſprits qui ont de l'intelligence qu'elle ne les attire. N'auroit il pas été plus à propos de laiſſer aux Reformez leurs Temples & leurs Aſſemblées ? Car je poſe en fait que quelques-uns iront à la Meſſe ſeulement par complaiſance, ou par des conſiderations humaines, mais combien d'autres n'en voudront pas oüir parler, qui perdront inſenſiblement toute la teinture qu'ils avoient de la pieté.

Quant aux ames vrayement devotes & conſtantes dans la profeſſion de la verité, il ne faut pas croire que pour n'avoir point de Temples elles s'en écartent. Il arrivera en nos jours ce qui eſt arrivé en l'Egliſe primitive, lors qu'on ferma ou qu'on démolit les Temples des Chrêtiens. On s'imaginoit que le Chriſtianiſme finiroit, & qu'il n'en ſeroit jamais plus parlé. Qu'arriva-t-il ? l'exercice de la Religion ceſſa, mais la Religion fut conſervée dans les cœurs vrayement Chrêtiens, ce fut un feu caché deſſous la cendre, & une lumiere miſe ſous le boiſſeau, le temps vint que ce feu jetta de plus grandes flâmes que jamais, & que cette lumiere fut tirée de deſſous le boiſſeau, pour être miſe ſur le chandelier & éclairer de tous les côtez. Je veux dire que l'Evangile, malgré tous ces efforts des Payens, ſe repandit plus que jamais. La même choſe arrivera en ces derniers temps que les hommes démoliſſent les Temples où l'Evangile eſt prêché ; car que font-ils ? ils détruiſent ce que les hommes ont bâti ; mais ils ne peuvent rien ſur les vrais Temples de Dieu, à ſça-

à ſçavoir ſur les cœurs des fideles, qui ne ſont pas un ouvrage de main d'homme. La même main qui les poſſede, eſt celle qui briſe la puiſſance des Rois, quand ils veulent étendre leur autorité ſur les droits de Dieu. Voilà ce que mon eſprit m'a pû fournir pour ce premier article. Je vous prie que je prenne un peu de relâche.

Ce que le Capitaine dit-là fut écouté avec beaucoup de ſatisfaction de nôtre petite aſſemblée, il fit voir qu'il étoit un homme de bon ſens, & qu'il s'entendoit plus qu'à faire la guerre. Hé bien, que dira là-deſſus Monſieur Simon (dit Mademoiſelle de Sainte Phale,) je diray, répondit-il, que Monſieur le Capitaine défend fort bien une mauvaiſe cauſe, & que ſon bel eſprit brille à parler des Jeſuites comme il luy plaît, & à leur imputer des choſes auſquelles peut-être ils ne penſerent jamais. Vous ſeriez en un beſoin leur Avocat (luy dit encore Mademoiſelle de Sainte Phale) & peut-être qu'en les défendant vous défendriez vôtre propre cauſe. Je vois, Mademoiſelle, répondit-il, vôtre malice, & où vous en voulez venir. Mais ne perdons pas de temps, Monſieur le Capitaine a encore beaucoup de choſes à dire que je feray bien-aiſe d'entendre.

Je vous aſſure, répondit le Capitaine, que quand vous ſeriez ce que je vous ſoupçonne d'être, je ne dirois pas un mot de moins de ce que j'ay ſur le cœur. J'en étois au ſecond moyen dont parle le Sieur Maimbourg, où il déclare que *le Roy a fait voir ſa juſtice en ôtant aux méchans Catholiques la malheureuſe*

*liberté*

*liberté de changer de Religion. & aux Huguenots convertis, celle de se moquer de Dieu & des hommes par l'apostasie, & par un infame retour au Calvinisme qu'ils avoient abandonné.*

Il faut bien dire, continua-t-il, que la passion aveugle quelque-fois tellement les meilleurs esprits, qu'elle leur fait faire des fautes lourdes & grossieres, & même contre leurs propres interêts, car elles tendent au renversement de leurs desseins. Par exemple, voici le Clergé & particulierement les Jesuistes, qui protestent qu'ils veulent procurer l'honneur, l'avantage, & l'étenduë de l'Eglise Catholique, & de la Religion qu'elle enseigne: Mais s'ils font des choses qui dègoûtent les peuples de la devotion qu'ils peuvent avoir pour la Religion & pour l'Eglise Romaine, c'est assurement détruire plûtôt qu'édifier. En effet, comme il y a une infinité de personnes de bon sens qui demeurent dans la Religion Romaine, parce qu'elles ont le malheur d'y être nées, ou qui perseverent dans cette Religion, parce qu'elles la croyent bonne; si elles voyent qu'on maltraite les gens pour les obliger à y perseverer, ou qu'on les menace de les accabler de maux: Si, dis-je, elles pensent à ces choses, ne viendront-elles point à considerer qu'il faut que ceux qui en agissent ainsi ayent tres-mauvaise opinion de la Religion Romaine, & qu'ils la croyent bien défectueuse, puis qu'ils veulent y retenir les esprits par la contrainte? Car il n'est rien de si veritable que la perseverance doit être quelque chose de tout-à-fait libre, ou bien elle perd de son prix.

Mais cette question appartient plutôt à des Theologiens qu'à un homme de ma profession, & si Monsieur de B. V. vouloit nous dire ce qu'il en pense, il obligeroit beaucoup cette compagnie, & il me tireroit de peine.

Vous me faites plus d'honneur que je ne merite, de me croire un Theologien (répondit Monsieur de B. V.) Toutefois, vous croirez de moy ce qu'il vous plaira, je ne veux pas me faire presser davantage pour vous dire ce que je pense sur ce second moyen. Nous apprenons bien, ajoûta-t-il, en lisant l'Evangile que nôtre Seigneur promet la vie éternelle à ceux qui seront constans dans la profession de sa verité, & qu'il menace de son indignation éternelle ceux à qu'il arrivera d'en user autrement, c'est-à-dire de lâcher le pied & de le renier. A l'égard de retenir les gens par force dans une Religion; Quels preceptes de l'Evangile, ou quelle parole de Dieu proposera-t-on pour soûtenir un tel attentat ? Tous les Saints Apôtres & tous les Docteurs de l'Eglise primitive ont suivi cette régle, qu'il faut que la perseverance soit libre, ou bien elle perd sa vertu. C'est pourquoy ils ne se sont point servis d'autres armes pour engager les hommes à la constance dans la verité, que de la verité même, qui est une épée aiguë à deux tranchans. Et toute la peine qu'ils ont imposée aux deserteurs de la verité, c'a été de les declarer Apostats solennellement, & de publier qu'ils étoient retranchez de la Communion des Saints.

Au contraire, on a vû que les Auteurs des fausses Religions, ou ceux qui en étoient les Protecteurs, s'estimant trop foibles du côté

de

de la raison, ont employé les armes temporelles & la Puissance seculiere pour engager ceux qui en faisoient profession à y persister jusques à la fin. On voit encore plusieurs Edits des Empereurs Romains, remplis de grandes menaces de peines capitales & de supplices horribles contre tous ceux qui abandonneroient la Religion Payenne pour embrasser la Chrêtienne. Les Empereurs Ottomans usent de la même procedure, & exterminent par une mort cruelle, tous ceux qui abjurent les impostures de leur faux Profete. La même chose est observée par tout l'Orient & le Midi, de sorte qu'on peut dire que maintenant on a pris pour modele les Payens, les Barbares, & les Mahometans. Et j'oseray dire même, que c'est-là un des grands caracteres d'une mauvaise Religion & d'une mauvaise cause lors qu'elle maintient par la force & par la violence ce qu'elle ne peut pas garder par l'équité.

En effet, il semble que ce n'est pas sans raison, j'entens une raison humaine & politique, que les defenseurs des fausses Religions en usent ainsi. Car il est constant que si un homme vient à croire que la Religion dans laquelle il est né, n'est pas la veritable, il ne craindra pas ses anathemes ni ses excommunications : il ne se souciera pas d'être retranché d'une Communion qu'il rejette. Il le faut donc retenir par d'autres frayeurs, sçavoir par celles des peines qui luy pourroient être infligées. Cependant c'est une chose claire comme le jour, que ceux qui se servent de la violence pour retenir les ames de leur côté, font paroître évidemment qu'ils craignent que

les hommes ne les abandonnent après avoir reconnu leurs abus.

Mais je veux prendre nos averses parties par leurs propres raisons. Quand ils parlent de leur Eglise ils n'ont point d'autres sentences dans la bouche sinon, que c'est l'Epouse de J. Christ, la Jerusalem mystique, la Ville du grand Roy, que hors d'elle il n'y a point de salut, & que les portes d'Enfer ne luy nuiront jamais. Voilà certes des caracteres bien capables d'arrêter les ames par l'esperance, sans qu'il faille faire agir la terreur des peines pour les sauver, car on ne les sauvera jamais malgré elles. On peut bien empêcher un homme de se noyer, de se pendre, ou de se tuer soy-même: mais on ne le peut pas empêcher de se damner soy-même. On peut lier les bras à un furieux, on peut le charger de chaînes, on peut l'enfermer dans un cachot, de peur qu'il ne fasse du mal, ni aux autres, ni à soy-même: mais quels liens imposera-t-on à l'esprit qui croit ce qu'il veut, & méprise ce qu'il veut, & en quelles prisons le renfermera-t-on pour le fléchir? Voici un commencement d'Inquisition qui s'établit en France, par lequel tous les François sont liez & obligez, non pas de croire ce qu'ils trouveront le meilleur, mais de maintenir jusques à la mort la Religion du Prince. Il n'y a point de milieu maintenant, il faut que tous les Catholiques qui auront été desabusez, se resolvent à l'avenir, à une espece de Martyre s'ils veulent abandonner la superstition, ou à fouler aux pieds l'Esprit de grace s'ils veulent y persister. Je sçay que le nom d'Inquisition est odieux aux François,

avec

avec le temps on trouvera bien le moyen de l'introduire sans se servir du nom & des formalitez de l'Inquisition d'Espagne. Mais il n'est pas juste que je poursuive un discours dont Monsieur le Capitaine peut paler avec plus de connoissance que moy.

Monsieur de B. V. ayant cessé de parler, le Capitaine continua son premier discours. Si le Roy, dit-il, avoit consulté son Parlement plûtôt que nos ennemis inexorables, il auroit appris, qu'un tel Edit étoit bien capable d'arrêter plusieurs de ceux qui chancellent dans la Religion Catholique Romaine, mais que ce bien étoit trop petit au prix de la grande brêche qu'il feroit d'un autre côté à la Religion du Païs, par l'impression qui resteroit aux peuples, qu'il faut qu'on reconnoisse pour fort défectueuse cette Religion, puis qu'on veut la faire garder aux peuples par force. Effectivement il me semble que si la Religion n'imprime pas d'elle-même un certain respect aux peuples, c'est en vain qu'on voudra employer les peines & les supplices pour la faire observer. Au contraire, il se trouvera qu'avec le temps, les peuples en auront encore plus de mépris, & que ce que les hommes avoient pensé devoir fortifier leur croyance la détruira quelque jour. Et voilà ce que je vous peux dire pour le present sur ce point là.

Touchant les Relaps, l'abus & la bévûë ne sont pas moins énormes, je n'en diray pas grand chose aprés ce qu'en a dit l'Auteur des Lettres Sinceres. On les châtie, disent les Papistes, parce qu'ils retombent dans l'Heresie; Hé bien, s'ils se veulent perdre qu'ils se perdent? Pré-

tent-on sauvér les gens par force, & malgré qu'ils en ayent? Qui a jamais oüi dire qu'en retenant les gens par contrainte dans une Religion qu'on leur a fait embrasser par violence ou par surprise, on les puisse sauver? Que tous ceux qui composent des Panegyriques en faveur de la Religion Romaine s'avancent ici, & qu'ils me disent si la seule profession exterieure qu'on en fait est capable de sauver les ames? Je suis bien assuré qu'ils n'oseront soûtenir une chose semblable, car il s'en suivroit de là que les portes des Cieux seroient ouvertes aux hypocrites, à qui nôtre Seigneur declare expressement qu'elles seront fermées. Or on ne peut nier que tous ceux qui restent dans l'Eglise Romaine contre leur gré, n'assistent à ses mysteres que du bord des levres, ce qui ne sçauroit les sauver. Ainsi c'est une chose ridicule de vouloir tenir le corps dont l'esprit est ailleurs.

Le Pere Maimbourg s'exprime ici plaisamment, car il dit *qu'on a ôté aux méchans Catholiques la malheureuse liberté de changer de Religion, & aux Huguenots convertis celle de se moquer de Dieu & des hommes*. Je prens ici à témoin Monsieur de B. V. si Dieu n'a pas laissé aux hommes un reste de liberté, non pas à l'égard du bien mais à l'égard du mal, afin que chacun reconnût que s'il perissoit cela arrivoit par sa propre faute, volontairement & non point par contrainte? Je me souviens d'avoir lû, que quand Dieu donna sa Loy à son Peuple par le ministére de Moïse, il dit seulement: *Je mets aujourd'huy devant vos yeux la vie ou la mort*. Et il faut admirer ceci

qu'en-

qu'encore que l'esprit de servitude regnât sous l'Ancien Testament, Dieu n'avoit point voulu toucher pourtant à ce reste de liberté originelle qu'il avoit laissée aux hommes, afin de les rendre tout-à-fait inexcusables devant son Tribunal.

Aujourd'huy les ennemis de nos Eglises, prétendent être plus sages & plus justes que Dieu, ils veulent ôter cette liberté que Dieu a laissée. Je crois qu'ils voudroient bien avoir le credit de mettre à neant les promesses de Dieu, comme ils ont eu celuy de faire abolir les Edits qui empêchoient que nous ne fussions les victimes de leurs méchancetez. Ce qui me surprend le plus, c'est que les grands Partisans du Franc-Arbitre & ses défenseurs sont ceux qui parlent d'ôter la liberté. Qui a jamais oüi parler d'une plus énorme contradiction? Les Catholiques Romains prétendent soûtenir que le choix de la vie ou de la mort éternelle dépend de la liberté de choisir qui est en l'homme, & neanmoins on veut aujourd'huy retenir les hommes par force dans la voye qu'ils croyent la plus mauvaise.

Je n'ignore pas que l'intention du Sieur Maimbourg, n'est pas de parler de la liberté de l'esprit, mais seulement de la liberté exterieure de l'éxercice de la Religion, qu'on ne veut pas permettre à ceux qui auront une fois été membres de l'Eglise Romaine. Mais à quoy sert d'ôter cette derniere liberté, puis que la liberté de l'esprit reste toûjours aux hommes? on les peut attacher & renfermer dans des cachots pour les empêcher d'aller aux prêches; mais qui est-ce qui empêchera

leurs esprits d'y voler ? S'ils veulent abjurer une Religion dont ils reconnoissent la fausseté, ils n'ont qu'à le vouloir un peu fortement, & Dieu accepte leur abjuration : il les separe dès ce moment de la communion où ils êtoient, pour les annexer à la Communion des Saints : Cela se pouvant faire, quoy qu'on ait son corps renfermé dans une basse-fosse. Voyez s'il ést possible d'ôter à l'homme la liberté qu'il a de se jetter dans le parti qu'il veut en matiere de Religion ?

Permettez-moy (dit Monsieur de B. V.) de vous interrompre, non pas pour vous contredire, mais plûtôt pour soûtenir ce que vous avancez. Dieu, selon que nous l'aprend l'Ecriture Sainte, demande sur toutes choses le cœur de l'homme, c'est à dire sa volonté, *Mon fils donne-moy ton cœur*, (dit le Sage) & pourquoi ? c'est que *Dieu sonde les reins & les cœurs :* Voilà pourquoi il ne faut pas se jouër avec luy, ni prètendre le contenter par un culte exterieur où le cœur n'ait aucune part, car voici le reproche qu'il fait à son peuple, *ce peuple ici*, dit-il, *m'approche bien de ses levres, mais son cœur est éloigné de moy ;* & encore plus aux Pharisiens, qui n'étalloient rien que de belles & pompeuses apparences, pendant qu'au dedans ils n'étoient que soüillure & qu'erreur.

En verité on peut dire que nos ennemis sont plus endurcis & plus aveuglez que Pharaon, d'avoir inventé une telle chose. Car il faut tenir pour constant que le seul exercice exterieur de la Religion Romaine est capable de sauver les ames sans le consentement du cœur,

ou

ou il faut établir le contraire. Si on établit une fois le premier, on peut bien dire que la Religion Romaine est la plus ridicule Religion qui soit sous le Soleil. Je sçay bien qu'ils ne luy feront pas ce deshonneur, de soûtenir une telle chose, & qu'ils diront que ce n'est que pour empêcher les hommes de se moquer ouvertement de Dieu : Mais ils retombent dans une absurdité qui n'est pas pardonnable. Car puis que selon eux, c'est se moquer de Dieu que d'abandonner la Religion Romaine, & que toutefois ils avoüent qu'ils ne peuvent pas empêcher les cœurs des hommes de faire ce qu'il leur plaît ; ils ne peuvent donc pas les empêcher d'abandonner la Religion Romaine interieurement, & que selon cette supposition, ils ne se moquent de Dieu. Ce n'est pas publiquement, diront-ils ; toujours, dira-t-on, Dieu est moqué, & c'est ce que vous n'avez pû empêcher. Et même bien loin d'avoir chassé les moqueurs du milieu de vous, vous les avez retenus par force, il a semblé que vous prissiez plaisir à les voir, & que vous ayez mieux aimé les contrarier que de travailler à la gloire de Dieu.

Dites-moy, je vous prie, Monsieur Simon, dit-il en s'adressant à luy, vous ne pouvez pas me nier que ceux qui ne donnent que les apparences à une Religion, ne se moquent de cette Religion-là, & ceux qui veulent retenir par force les ames dans cette Religion-là, retiennent les moqueurs de la Religion-même. Or en retenant les moqueurs, que sont-ils eux-mêmes que de plus grands moqueurs de leur Religion propre ? & c'est ce que nous

pouvons dire de ceux qui ont conseillé au Roy qu'il falloit ôter la liberté d'abandonner la Religion Romaine, & qui se sont servis du pretexte que ceux qui l'abandonnoient se moquoient de Dieu & des hommes. Car ils sont eux-mêmes de grands moqueurs de Dieu & du Roy.

Toutefois il ne faut pas être surpris de cela, car il semble que l'hypocrisie soit le vray caractére de l'Eglise Romaine; Adore-t-on Dieu du bord des levres quelque part? c'est chez elle. S'il y a quelque ame au milieu d'elle qui serve Dieu de bonne foy, c'est quelque simple: Mais la plûpart de Messieurs les Prelats, & tous Messieurs les Jesuites sont assez bien connûs, & on voit bien que s'ils font bonne mine c'est pour garder le *Decorum*, pendantque leur cœur n'est attaché qu'à leurs passions & à leurs intrigues secrettes. Prenez-les moy tous, depuis le Souverain Pontife jusques au plus petit Clerc, pour voir s'ils ne s'étudient pas bien plus à paroître Saints, qu'à l'être effectivement. C'est pour cela que les Cardinaux observent une si grande gravité, & que toute la race des Moines feint d'être détachez du monde. Ils diroient volontiers avec ces profanes, dont parle Esaye: *Ne m'approche pas, car au prix de toy je suis Saint.* Mais dans leur ame ils se connoissent assez bien. Toutes ces haires & ces disciplines des Moines, tous ces jeûnes & ces obediences ne sont mises en usage que pour éblouir les yeux du peuple, car il est impossible qu'ils ignorent que Dieu exige bien un autre service que celuy-la. Cela étant il ne faut pas trouver étran-

trange qu'ils souhaitent que tout le monde leur ressemble, car comme les bigots & les superstitieux voudroient que tout le monde fut bigot & superstitieux comme eux, aussi les hypocrites voudroient que tout le monde suivit leur exemple.

Les plus grands Hommes perdent quelque fois le jugement en rafinant trop. Qui auroit jamais cru que les Jesuites avec toute leur ruse & toute leur penetration, donnassent eux-mêmes occasion aux Réformez de se moquer de leur Societé ? Et sur tout Monsieur Maimbourg, qui ne pensoit guere à ce qu'il faisoit, quand il composoit son Livre de l'Histoire du Calvinisme, dans laquelle il exalte des choses qui sont fort à blâmer, même selon la croyance de l'Eglise Romaine & des Catholiques qui ne sont point hypocrites. Voici sur quoy je me fonde.

Premierement on ne peut pas nier que tous ceux qui ont dessein d'abandonner l'Eglise Romaine, ne l'abandonnent déja de cœur, quoique par des considerations humaines ils en fassent encore une profession exterieure. En second lieu il faut qu'on m'avoue que ceux qui s'éloignent dans leur cœur de la Religion Romaine la haïssent ou la meprisent & son culte aussi. On oblige par de grandes menaces & par des exemples de rigueur, tous ceux qui ont été à la Messe, d'y aller toute leur vie. Selon la croyance de l'Eglise Romaine Christ est present réellement & localement entre les mains du Prêtre, & le même Christ, disent-ils, qui est entré au Ciel, qui connoit toutes nos plus secrettes pensées ; de sorte

qu'il connoit bien ce qui se passe dans le cœur de tous ceux qui assistent dans ces Eglises, ceux qui ont le cœur èloigné de luy & qui ne l'adorent que par force, & parce qu'il connoit ces choses il s'en tient offensé. Mais combien plus doit-il être offensé contre ceux qui luy amenent ces gens dont la vûë seule l'offense? ne prennent-ils pas plaisir eux-mêmes à outrager Jesus Christ en les lui amenant par force? Il n'y a personne qui oze faire paroître devant son Prince un homme que son Prince ne peut pas souffrir, l'amener par violence c'est encore pis; & voici qu'on fait à Dieu ce qu'on n'ozeroit faire au Roy. Certainement c'est se moquer de Dieu en sa presence & dans sa propre Maison, d'obliger ses ennemis d'y venir.

Combien de gens y a-t-il en France qui vont à la Messe avec repugnance, & qui n'y iroient point si on ne les y forçoit? parce que ne croyant pas que Christ y soit present réellement & localement, ils sont persuadez que c'est une abomination d'adorer ce qui n'est point Dieu; & comme il croyent que c'est une abomination, il leur est bien facile de se moquer en eux-mêmes de cette épouventable stupidité du peuple. Mais c'est ici où je prens à témoin tous les Docteurs Catholiques Romains, & même les Jesuites nos principales parties, si on peut faire une plus sanglante injure à Jesus Christ que de se moquer de luy devant ses propres Autels? Cela étant ne seroit-il pas plus à propos de laisser sortir de l'Eglise Romaine ceux qui ne veulent pas assister à ses devotions, & qui suivant sa croyance, n'y peuvent

pas

pas assister sans profanation ? C'est ici où si les Prêtres faisoient leur devoir, ils feroient une serieuse exhortation à tous ceux qui n'ont pas la Foy Romaine, de sortir de leurs assemblées, & de ne s'y trouver jamais.

Mais je vois bien où le mal tient Messieurs du Clergé; c'est qu'en verité ils ne croyent pas, non plus que les autres, que Christ soit present réellement & localement à la Messe : Parce que la Messe leur apporte du profit, ils la soûtiennent, ils la défendent tant qu'ils peuvent, ils obligent le monde d'y assister & de faire profession de la Religion Romaine; ce qui attire toûjours quelque benefice pour échauffer la cuisine. Au lieu que si on laissoit aller tous ceux qui ne croyent ni la Transsubstanciation ni le Sacrifice par les mains du Prêtre: ou même si on leur disoit amiablement de se retirer, dans peu d'années les Eglises se trouveroient vuides, & les pauvres Prêtres auroient les dents bien longues.

Nous voyons aussi par le peu de respect que la plûpart des Catholiques apportent quand ils sont à la Messe, qu'ils ne croyent pas que Christ y soit present de la maniere qu'ils le disent. Car s'ils le croyoient ainsi, il n'y auroit aucun d'eux qui ne tremblât de frayeur. La maniere dont ils se comportent est assez connuë, & nous donne assez à penser que tout leur fait n'est que pure grimace; s'ils ne témoignoient pas plus de reverence en la presen- du Roy qu'ils en ont devant leur prétendu S. Sacrement de l'Autel, on ne manqueroit pas de les jetter par les fenêtres. Il ne faut pas donc s'étonner s'ils veulent obliger les autres

d'aller à la Messe de quelque maniere que ce soit, sans faire reflexion si Dieu en peut être offensé : Car comme les Saints, par un motif de charité, voudroient que tous les hommes fussent comme eux, aussi les méchans & les hypocrites, par un motif d'envie, voudroient que tout le monde leur ressemblât, ce qui est le propre des diables qui sont bien-aises d'avoir des compagnons & d'offense & de peine.

Ne trouvez-vous pas donc que Maimbourg a bonne grace d'imputer à ceux à qui Dieu a touché le cœur, qu'ils se moquent de lui ? Les plus grands moqueurs & les plus insignes profanes ne s'en moquent ils pas mieux ? j'entens ceux qui nous veulent obliger de faire comme eux ? Ce n'est pas d'à present seulement que les coupables imputent aux innocens les fautes qu'ils commettent eux-mêmes ; ils suivent l'exemple des femmes débauchées qui se pressent d'appeller une honnête femme putain, de peur d'être prévenuës, & pour éluder les soupçons qu'on pourroit concevoir de leur impudicité. Ainsi les Jesuites nous accusent tres-injustement de nous moquer de Dieu, parce que nous aurions un tres-grand sujet de le leur reprocher. Mais Dieu jugera quelque jour ceux qui sont les veritables moqueurs.

La raison qu'ils donnent pour prouver que les Papistes convertis, & les prétendus Relaps se moquent de Dieu, est que les Papistes ont promis de persister dans la Religion Romaine, ou leurs parens pour eux, quand ils ont été baptisez ; & que les Relaps se sont engagez de demeurer toûjours dans la Religion qu'ils ont embrassée, sçavoir la Romaine.

Mais

Mais ces raisons sont des raisons en l'air. Car en deffendant aux Catholiques d'abandonner la Religion Romaine, n'est ce pas ôter aux hommes la liberté que Dieu leur a donnée? Ces gens ne trouvent pas bon ce que Dieu a ordonné, & prétendant être plus sages que la Sagesse même, ils veulent annuller ce qu'elle a fait. C'est en vain que l'Ecriture dit, *Eprouvez toutes choses & retenez ce qui est bon*; il y a pourtant des gens auprés de sa Mejesté qui l'exhortent d'enlever ce que Dieu a accordé à tous les enfans d'Adam. A quoy sert d'avoir un entendement pour discerner, une volonté pour se déterminer, & une parole de Dieu pour lire; si on n'a pas la liberté de choisir ce qu'on trouve qui est le meilleur?

Mais, objecte-t-on, il y a tant de fiecles que la Religion Romaine est établie. Elle est affermie par tant de Conciles, elle est reçûë par tant de peuples; prétendez-vous être plus sages que toute l'antiquité & que tout le monde? Je répons ici que toutes ces raisons pourroient valoir quelque chose, si toute cette antiquité & ce nombre de peuples suffisoit pour assurer une conscience; mais selon la croyance même de l'Eglise Romaine, on est toujours en doute de son salut. Dieu se payera-t-il de cette raison, quand on luy dira qu'on s'est reposé sur tous ces Conciles & tous ces Docteurs? *Vous aviez ma parole*, répondra-t-il, *pourquoy ne vous y étes-vous pas tenus? Pourquoy avez-vous preferé le témoignage des hommes au mien? Ne sçaviez-vous point que vous répondriez en vos propres personnes devant mon Jugement, & que chacun portera son propre fardeau? Qui ceux dont en*

*qui*

*qui vous vous étes fiez vous sauvent, & que ce bras de la chair sur lequel vous vous étes appuyez vous delivre en ce jour ici où je dois vous juger sur le mépris que vous avez fait de mon Nom, de ma parole, & même des exhortations de mon Esprit.*

Or maintenant, une personne qui fait ces reflexions, & qui ensuite après avoir lû la parole de Dieu en est tellement vaincuë, qu'elle abandonne les erreurs où elle avoit été plongée jusques alors, dira-t-on qu'elle se moque de Dieu? c'est une accusation de neant, & il ne faut pas s'arrêter à ce qu'en disent les hommes, mais faire une chose qui donne gloire au Seigneur, qui réjouït les Anges, & qui édifie l'Eglise. Ne sçait-on pas que les méchans donnent les noms aux choses non pas selon la verité, mais selon leurs passions? Cela ne dêtournera donc jamais un homme de-bien de son droit chemin, & ne l'empêchera jamais de suivre les avertissemens du Saint Esprit.

Je viens maintenant aux prétendus Relaps, car c'est eux qu'on accuse principalement de se moquer de Dieu & des hommes. Pour ce qui est de se moquer des hommes, je l'accorde, encore n'est-ce pas de tous en general, mais seulement de ceux qui croyoient les avoir envelopez dans leurs erreurs. Messieurs de l'Eglise Romaine se fondent sur cette pratique du monde, où l'on dit qu'un homme se moque d'un autre quand il retire une parole qu'il lui avoit donnée. La-dessus on dit que les Huguenots qui avoient promis d'aller à la Messe, se sont moquez de ceux à qui ils avoient

donné

donné leur parole. Mais considerons, je vous prie, la plûpart de ceux qui sont revenus parmi nous, & nous trouverons que ce sont des personnes qui avoient été seduites dès leur jeunesse, ou plongées dans de mauvaises affaires, ou tentées par de grandes esperances. N'est-il pas juste que des personnes qui viennent à se reconnoître puissent se dedire d'une parole mal donnée? Car il me semble que ce qui est permis pour des choses beaucoup moindres que le salut des hommes, doit être permis pour le salut même. On casse tous les jours des promesses exigées par violence, on annulle des mariages où une des parties aura été surprise, & cela se fait afin que les trompez se puissent moquer des trompeurs. Et pour le salut, si on a été seduit, si on a été abusé, on sera contraint, de peur de se moquer des hommes, de persister dans une Religion qu'on ne regarde que comme une moquerie de Dieu, & voici comment je le prouve.

Toute personne de la Religion Réformée qui ne se revolte, s'il faut ainsi dire, que par desespoir ou par ambition, & non pas par foiblesse d'esprit, ne perd pas tout-à-fait l'estime qu'elle faisoit de sa premiere croyance. Toutefois elle se moque de Dieu, parce qu'elle abandonne la verité que Dieu luy a expressement défendu d'abandonner. Or que font ici les ennemis de la verité? ils aiment mieux qu'on se moque de Dieu que d'eux; & parce qu'ils n'ont pas de pretexte plausible pour se venger de la moquerie qu'ils ont reçûë, il faut qu'ils mettent Dieu de la partie, & qu'ils disent que les prétendus Apostats &

les

les prétendus Relaps se moquent de Dieu & des hommes, afin de rendre cette accusation plus atroce.

Mais je soutiens que la Messe principalement est une moquerie de Dieu & de Jesus Christ. N'est-ce pas une belle chose de representer avec des postures, des simagrées, & des tons de voix ridicules, une chose aussi sainte que la Passion de nôtre Seigneur ? Ne seroit-ce pas se moquer du Roy nôtre Sire, si l'on faisoit representer ses merveilleux exploits sur un theatre de Charlatans par des Scaramouches & des Gautiers Garguilles ? A beaucoup plus forte raison l'on ne doit pas representer la Passion de nôtre Seigneur, par des manieres plus capables d'exciter la risée que la devotion dans des ames bien sensées, qui ne peuvent s'empêcher de détester une si mauvaise application des plus beaux passages de l'Ecriture Sainte. Certes si on n'appelle cela une moquerie, je ne sçay quel nom on luy pourra donner. Si donc un homme retire son pied par une legitime repentance, d'un lieu où l'on se moque publiquement de Dieu & de Jesus Christ, il n'y a personne qui puisse raisonnablement appeller cela une moquerie de Dieu.

Mais comment seroit-il possible qu'en abandonnant l'Eglise Romaine on se moquat de Dieu ? Nous sçavons tous qu'il y a un engagement de Dieu avec les hommes, pourvû qu'ils gardent ses Commandemens, & qu'ils persistent dans sa verité. C'est ce que nous sçavons & dont nous ne pouvons nous départir en aucune façon sans nous moquer de luy: Ceux

qui

qui ne voyent pas que cette verité se trouve dans l'Eglise Romaine aussi pure que Dieu l'a donnée, ne sont-ils pas obligez par Dieu & leur conscience de la chercher ailleurs ? Cela leur est expressement ordonné, & c'est ce que font les Catholiques Romains quand ils se convertissent de bon cœur. Et pour ceux qui se repentent d'avoir eu la foiblesse d'adherer à l'Eglise Romaine, ils sont semblables aux personnes alterées, qui voulant goûter de toutes sortes d'eaux, aprés s'etre satisfaites, reviennent enfin au Rocher d'Israël de qui découle la source d'eaux vives, je veux dire Jesus Christ, qui seul a les paroles de vie éternelle. Mais, Messieurs, & Mesdames, ajoûta-t-il, il n'y a personne de vous qui ait la charité de m'avertir que je parle trop long-temps & que je pourrois ennuyer la compagnie.

Je crois, dis-je, que personne ne s'est ennuyé que Messieurs Simon & Joly, mais où sont-ils ? je ne les vois plus : Ils s'étoient effectivement retirez ; ne pouvant entendre plus long-temps un discours où vray-semblablement ils devoient prendre peu de plaisir. Ils sont peut-être plus avisez que tous vous autres, car considerant qu'il étoit déja tard, ils sont allez se jetter sur leurs provisions (dit le Maître du Navire) & si vous me croyez vous ferez comme eux, aussi bien est-il prés de midy ; Nous le crûmes, & nous trouvâmes que le diné nous attendoit, pendant lequel on parla peu & on mangea de bon appetit.

Le plaisir que le discours de Monsieur de B.V. avoit donné à la compagnie obligea le Capitaine de le prier de continuer à nous entre-

tretenir ſur les mêmes matieres. Monſieur de B. V. s'en excuſa. Enfin les Dames terminerent ce differend en priant Monſieur de B. V. de parler des choſes qui regardent la conſcience & la Religion, & le Capitaine François de celles qui regardent la Politique. Pour Meſſieurs Simon & Joly, ils ne nous rejoignirent plus, dont nous ne fûmes pas marris, tant pour avoir la liberté de tout dire, que de peur que s'ils étoient ce que nous les ſoupçonnions, ils ne nous joüaſſent quelque tour de Jeſuites. Tout le monde retourna ſur le tillac & ſans perdre de tems, quand le Maître du Navire eut donné à chacun un couſſin au-lieu de ſiege, Monſieur de B. V. commença.

Selon le reglement qu'on vient de faire voici un article qui eſt de ma juriſdiction (dit Monſieur de B. V.) ſçavoir le troiſiéme moyen dont fait mention le Sieur Maimbourg : *C'eſt de caſſer toutes les Sages-femmes de la Religion, & de leur ſubſtituer des Catholiques.* Ceci eſt de l'invention des Jeſuites & montre leur malice de cent lieuës loin. On voit clairement que c'eſt pour enlever les enfans des Proteſtans à leurs peres, & les élever dans une autre Religion, car on ne veut pas paſſer encore à cette extremité de violence & d'injuſtice que d'entrer par force dans les maiſons des Réformez pour leur enlever leurs enfans d'entre les bras, cela ſentiroit trop la tyrannie. Mais on agit maintenant d'une maniere que ceux de la Religion n'auront pas le mot à dire, & il faudra qu'ils envoyent leurs enfans chez les Catholiques & qu'ils payent leurs penſions. Car les enfans étant baptiſez, ſelon la maniere

maniere de Rome & par des Catholiques il faudra qu'ils soient élevez dans la Religion Catholique: Pour qu'ils soient baptisez dans la Religion Catholique il faut casser toutes les Sages-femmes de la Religion, leur en substituer de Catholiques, défendre à ceux de la Religion de se servir d'aucune autre, & commander aux Sages-femmes Catholiques de baptiser tous les enfans comme les trouvant en danger de mort.

Venons maintenant aux raisons dont le Pere Maimbourg se sert; *afin*, dit-il, *de pourvoir au salut des enfans*. Certainement voilà une grande charité, assurement si ceux qui conseillent ces choses étoient aussi zelez pour leur propre salut qu'ils feignent de l'être pour celuy d'autruy; on ne verroit pas qu'ils suivissent le biais qu'ils suivent. Je m'étonne en verité, de la conduite de nos ennemis, ils ont un zele ardent qui les ronge pour la pretenduë conversion de nos enfans, & ils abandonnent le soin des grands, comme s'ils croyoient qu'aprés le baptême il soit impossible d'être damné. Il me semble qu'ils feroient beaucoup mieux de penser au salut de leur monde, que de s'inquieter de ceux qui ne sont pas de leur Eglise.

Voit-on qu'ils se mettent en peine de faire abandonner aux avares & aux ambitieux leurs passions? Tâchent-ils de convaincre les Athées & de corriger les débauchez? Deployent-ils leur zele contre les jureurs & les blasphemateurs? Tous ces gens-là se damnent & risquent, non pas d'aller aux Limbes de l'Eglise Romaine, mais en enfer directement; neanmoins

neanmoins on laisse tous ces méchans dans leur mauvais train, & faire tout ce qu'ils veulent, sans émouvoir la charité ni le zele du Roy contre eux, qu'on fait seulement agir contre les enfans des Huguenots. Est-il possible qu'ayant une si grande charité pour nous ils soient insensibles pour eux-mêmes ? mais cela fait voir clairement qu'on ne veut pas tant le salut des ames dans l'Eglise Romaine, qu'on la veut voir grossie par le nombre de personnes de quelque qualité qu'elles soient.

La conduite de l'Eglise Romaine & de ses Docteurs n'est-elle pas plaisante ? ils établissent des absurditez, & ils veulent nous y assujettir: Ils disent que les enfans qui meurent sans le baptême de l'eau, sont privez éternellement de la vûë de Dieu, & pour obvier à cet inconvenient ils établissent une impertinence qui est beaucoup plus atroce, car ils permettent aux Sages-femmes de baptiser les enfans. Voilà une Ordonnance tres-injuste, contraire à la Loy de Dieu, à l'Evangile, & à la raison, qui défendent aux femmes d'exercer aucunes charges Ecclesiastiques quelques petites qu'elles soient, beaucoup moins par consequent ont-elles le pouvoir d'administrer un tel Sacrement: Et un tel baptême à le bien considerer, n'est pas un baptême, mais c'en est seulement un phantôme.

On a caché le nom d'un Cardinal fort estimé, mais on n'a pas caché son étrange avanture. Ce Cardinal étant né de fort pauvres parens se poussa par son merite à toutes les charges Ecclesiastiques, jusques-là qu'il fut trouvé

trouvé digne de la Pourpre. Sa Nourrice sçachant le rang où il étoit fut curieuse de le voir, & crut en recevoir quelque present, elle alla donc à Rome, il la reçût favorablement; & cette femme ne pouvant pas lui témoigner mieux son amitié que par les contes de son enfance, elle luy declara qu'elle n'auroit jamais crû le voir venir à un âge parfait, ni élevé si haut aprés l'avoir vû entre ses bras comme moribond, ce qui l'avoit obligée de le baptiser elle-même. Vous m'avez baptisé (dit le Cardinal tout émû) & au nom de qui? Oh vous étes bien baptisé, reprit-elle, je sçay bien comme il faut faire. Encore au nom de qui ma bonne mere, ne me tenez pas plus long-temps en peine (dit le Prelat.) Au nom, dit-elle, de la bonne Nôtre-Dame. A ce mot-là il demeura comme pâmé quelque temps: Mais êtant revenu de son trouble, il fit des plaintes fort pitoyables; *Est-il possible que tout ce que j'ay fait*, disoit-il, *soit de nulle valeur à cause de mon baptéme mal administré? j'ay tant sacré de personnes, celles-là en ont sacré tant d'autres, & les uns & les autres ont baptisé tant de millions d'ames, est-il possible que tout ce monde soit damné à cause de moy? Il se trouve maintenant que je ne suis pas Chrêtien & toutefois vous me voyez un des Princes de l'Eglise.* Le lendemain il remplit tout le Conclave de ses gemissemens, mais on tient pour maxime en l'Eglise Romaine, de ne se retracter pas d'une chose mal ordonnée, quelque inconvenient qu'il en arrive. Si on n'avoit pas donné la permission aux femmes de baptiser, jamais ce malheur-là ne seroit arrivé.

Il y

Il y a un point du Concile de Trente, qui pose en fait, que l'intention & l'attention du Prêtre sont necessaires au baptême, de sorte que si un enfant est baptisé contre l'intention ou sans l'intention du Prêtre, il doit être estimé commé n'étant point baptisé. Certes les enfans qui sont baptisez par les femmes sont fort exposez à être baptisez sans intention; les femmes ont leurs passions qui leur occupent l'esprit, & le distrayent tellement que les enfans sont toûjours, sur un tel baptême, en danger de leur salut sans que l'on y remedie. Les Papistes disent pour s'excuser, que ce n'est qu'en cas de necessité qu'elles ont ce privilege; mais en cas de necessité, pourquoi ne leur permet on pas la confession, & sur tout à l'égard des femmes? car selon le sentiment de l'Eglise Romaine, un homme qui meurt sans confession est aussi bien privé du salut qu'un enfant qui meurt sans baptême. Toute cette conduite est un rafinement de celle des Egyptiens, & je n'en feray pas une plus ample mention, parce que d'autres gens que moy l'ont montré amplement. J'ajoûteray seulement, que Maimbourg pour justifier cette procedure, dit *qu'aussi bien les Huguenots croyent que le baptême de l'Eglise Catholique est bon;* & cite là-dessus la Confession de foi de nos Eglises, qui s'exprime ainsi, *que la substance du baptême est demeurée dans l'Eglise Romaine.* Mais il n'ajoûte pas ce qui est dit un peu aprés: *Cependant à cause des corruptions qui y sont, on ne peut y presenter les enfans sans se polluer.*

Nos averses parties veulent paroître fort zelez pour le salut des enfans, *c'est un grand acte de*

*de justice*, dit le Sieur Maimbourg, *d'empêcher qu'on ne risque leur salut.* On diroit à l'entendre que le plus grand danger des enfans est avant leur baptême, car depuis qu'ils sont baptisez, ils les abandonnent, comme s'il étoit impossible qu'ils pechent dés qu'ils sont baptisez. C'est ce qui fait voir qu'il n'y a que de la fausseté dans leur zele & dans leur charité. Car une personne qui a un veritable amour pour quelqu'un, l'aime perpetuellement, sans que les années puissent diminuer la force de cet amour.

La plûpart des Directeurs de l'Eglise Catholique croyent avoir peut-être fait leur devoir d'avoir mis un homme par son baptême dans le train d'être bon Catholique, aprés cela ils luy laissent faire assez ce qu'il veut, hormis qu'ils prennent garde d'assez prés sur ses actions, de peur qu'il ne retombe dans la prétenduë heresie. Mais s'ils travailloient effectivement au salut des hommes jamais ils ne les perdroient de vûë, jamais ils ne leur oublieroient les exhortations, ils ne leur proposeroient que des exemples de vertu & de crainte de Dieu, ils soûtiendroient les foibles, ils arrêteroient les violens, en un mot ils agiroient bien d'une autre maniere qu'ils ne font pas. Ce qui montre évidemment qu'on n'a à cœur le salut des hommes que par forme, & pour observer un reste de bien-seance. Finissons, c'est assez parlé d'une chose dont la folie est si manifeste. Passons au quatriéme moyen qui consiste en l'abolition des Chambres my-parties. C'est une matiere qui est de la competence de Monsieur le Capitaine, & je me prepare à l'entendre avec plaisir. Je croi

que toute la compagnie est de mon sentiment.

Le Capitaine alloit commencer, mais nôtre Vaisseau étant arrivé à l'heure même au passage du Vlie, nous fûmes distraits par un changement de temps assez prompt, accompagné d'un vent si terrible & d'une pluye si forte, que les Dames qui n'étoient pas accoûtumées à une telle danse, furent promptement se renfermer dans leurs lits. Mrs. Simon & Joly plus pâles qu'à l'ordinaire, vinrent nous voir sur le tillac. Enfin de peur d'embarasser les Matelots nous descendîmes dans nos chambres, où nous ne fûmes pas une heure que le Ciel reprit sa premiere serenité, mais la Mer resta toûjours assez émûë & nôtre Vaisseau fort agité.

Quand sur le soir la mer fut dans son premier calme, nous nous rassemblames tous, & l'on se fit des railleries. Hé bien Messieurs ? à quel Saint vous étes vous recommandez durant cette bourasque, dit le Gentilhomme aux deux feints Jesuites. Nous ne vous le nommerons pas (dit Monsieur Joly) car vous en feriez des railleries qui nous attireroient une seconde tempête plus horrible que la premiere ; qu'il vous suffise que peut-être nous sommes la cause du salut de tout le Vaisseau. Vous avez plus la mine d'avoir attiré la tempête que de nous en avoir delivrez, dit Madame de Brosses. Il y a des gens, continua-t-elle, qui portent avec eux le malheur & la colere du Ciel, & qui sont cause que tous ceux qui sont en leur compagnie participent à leurs maux. C'est vous Madame, (répondit Monsieur Simon) c'est Monsieur de B. V. c'est Monsieur le Capitaine, qui

qui avez irrité le Ciel par vos railleries sanglantes contre les choses les plus saintes, & contre un Ordre qui a si bien servi l'Eglise, & à qui vous ne voulez un mal de mort que parce qu'il a trouvé moyen de reprimer vôtre Heresie. Monsieur Simon dit cela d'un ton si aigre, que nous le regardâmes tous sans rien dire, à la fin pourtant, Monsieur de B.V. luy dit froidement, assurement vous étes ce que je vous soupçonne, sçavoir un Jesuite & vôtre compagnon aussi. Oui nous sommes tels, répondit-il, & ce nom nous est trop honorable pour le dissimuler. Tout doux, mes Peres, dit le Gentilhomme François, à present que nous vous connoissons nous vous traiterons avec plus de respect. Vrayement, continua-t-il, nous ne croyions pas être si heureux que d'avoir des compagnons de Jesus dans nôtre Vaisseau, nôtre voyage ne peut qu'être fort heureux. Raillez, raillez, Messieurs, (répondit Monsieur Simon) tout vous rit.

Je voudrois pourtant bien vous faire une question (dit Mademoiselle de Sainte Phale) Pourquoy vôtre Ordre s'appelle-t-il la Compagnie de Jesus, & ne porte-t-il pas le nom de son Fondateur comme les autres Ordres? Mademoiselle, répondit-il, je vous le diray une autrefois, quand nous serons hors de la presence de ces Messieurs les rieurs. C'est sans doute la modestie qui vous retient (dit Monsieur de B. V. à Monsieur Simon,) mais je vous épargneray cette peine. Et se tournant vers Mademoiselle de Sainte Phale, il luy parla ainsi. C'est parce, Mademoiselle, que Loyola s'en allant à Rome, un Crucifix de bois luy parla, & luy promit qu'il luy seroit

favorable. Hé quoy, mes Perés, vous n'avez point de meilleure raison que cela? Je vous dis (répartit Monsieur Simon) que pour le present je ne veux pas vous en parler. Je le crois bien, dit-elle, car vous avez honte d'une raison si frivole. Est-il possible que vôtre Fondateur, qui apparemment étoit un homme d'esprit, n'ait pu trouver d'autre appuy qu'une fable des plus grossieres, pour prendre ce titre, jusques-là qu'il a fallu se servir d'une souche de bois & dire qu'elle a parlé? Et quand cela seroit vray, tout ce que vous pouvez prétendre c'est d'être des compagnons de ce Jesus de bois qui a parlé à Loyola; car pour le Seigneur Jesus qui habite dans les Cieux, & qui gouverne tout cet Univers, je ne crois pas que vous prétendiez bien serieusement être ses compagnons. Pour s'appeller les compagnons de quelqu'un il faut avoir quelque conformité avec lui: Quelle conformité avez-vous avec Jesus Christ, & en quoy l'imitez-vous?

Courage Mademoiselle, repliqua M. Simon, vous debutez bien, je vous promets de vous donner une paisible attention, car je veux voir jusques où pourra s'étendre la malignité des femmes Huguenotes, aprés avoir connu celle des hommes. Hé bien, mon Pere, repartit-elle, je vais vous satisfaire. Je dis donc qu'entre les compagnons il y a de la conformité, vous ne verrez pas dans le monde deux personnes d'un naturel opposé, lier ensemble une amitié solide. Ce manque de conformité fait le principe de l'aversion qu'on voit souvent regner entre les hommes sans qu'ils

qu'ils se soient offensez, & comment dira-t-on qu'encore qu'on ne voye aucun rapport entre le Sauveur du monde & vous, vous ne laissez pas d'être ses compagnons? Ressemblez-vous à Jesus Christ du côté de la sainteté? vôtre Morale & vos actions disent le contraire. Est-ce du côté de l'humilité? vous avez le cœur trop haut. Est-ce du côté de la pauvreté? vous étes tous de grands Seigneurs. Est-ce du côté de la simplicité? vous étes plutôt des Renards & des Vautours que des Agneaux, & des Colombes. Jesus Christ à fui les honneurs & vous les affectez. Il a été le méprisé & le moqué d'entre les hommes & vous vous érigez réellement en compagnons des Princes, comme vous prenez le titre de compagnons de Jesus. Il a été un homme de douleurs, sçachant ce que c'est que de langueurs, & vous vivez dans l'abondance & les delices: Il a pardonné à ses ennemis, & vos inimitiez sont éternelles. Il a prié pour ceux qui l'outrageoient, & vous outragez ceux qui ne vous ont jamais rien fait. Il a protesté que son Regne n'étoit point de ce monde, & vous voulez regner ici bas; où est donc cette conformité pour que vous puissiez vous appeller ses compagnons?

Qu'est ceci, mes Peres, vous ne pouvez pas dire seulement comme le mauvais brigand (car la comparaison avec le brigand converti ne vous convient nullement.) Celui-là au moins pouvoit dire qu'il étoit compagnon de Jesus Christ à l'égard du genre du supplice, du temps, & du lieu. Regardez combien il est étrange qu'un brigand qui est

mort damné, avoit encore plus de raison que vous de se dire compagnon de Jesus. Comme on place ordinairement auprés des Crucifix ceux des brigands, sans doute celuy du mauvais brigand parla à vôtre Pere Ignace, & luy promit d'estre son compagnon. Car mes Peres la conformité qu'il y a entre ces sortes de gens & vous, nous pourroit bien faire croire quelque chose de semblable. Les brigands sont des Jesuites sauvages, & les Jesuites sont des brigands cachez & civilisez; à moins qu'on ne dise que vous étes les compagnons de Judas Iscariot, qui étant disciple de Jesus & de sa compagnie pouvoit en certain sens être appellé son compagnon. Mais je ne croy pas que vous vouliez vous servir de cette raison.

Pour des rapports avec Judas Iscariot vous en avez assurement, tant du côté de l'avarice, que des trahisons & de l'hypocrisie. Ces trois caracteres vous sont aussi naturels & propres, que la noirceur aux corbeaux, encore dit-on qu'il y a certains Païs dans le Nort où les corbeaux sont blancs. Mais je ne sçay en quel Païs du monde on trouvera un Jesuite qui soit homme de bien. Et ne croyez pas que je ne vous puisse prouver la ressemblance qu'il y a des Jesuites avec Judas Iscariot, il me sera plus facile de le faire qu'au Pere Simon de l'écouter tranquillement. Il voulut luy répondre, mais pour ne luy en donner pas le temps, elle continua ainsi.

Peut-être prétendez-vous, mes Peres, que comme Jesus a frequenté, ou plûtôt n'a pas dédaigné la compagnie des Peagers & des gens
de

de mauvaise vie, il peut bien vous accepter pour compagnons. Mais voudriez vous bien que ce fut aux mêmes conditions, sçavoir de vous repentir & de vous amender ? Il n'y en a point entre vous qui voulut renoncer à ses passions, de sorte que les Brigands, les Peagers & Judas ont encore une raison plus plausible de s'appeller compagnons de Jesus, que vous ne l'avez. Nonobstant cela vous ne vous rebutez pas, & sans regarder si Jesus peut être offensé d'un tel attentat, vous persistez dans vôtre resolution.

Que veut dire ceci, mes Peres, les Anges les plus sublimes se glorifient seulement d'être ses Ministres ; & des hommes enfoncés dans le peché & dans les intrigues du monde les plus iniques, se vantent pourtant d'être ses compagnons ? Croyez-vous que le Seigneur de gloire ne se tienne pas offensé d'une si grande presomption ? Vous osez dire du Roy des Rois ce que vous n'oseriez dire du moindre de tous les Princes de la terre ? Des hommes tres-impurs osent pourtant se qualifier les compagnons de celuy qui est le Saint des Saints & le Parfait des Parfaits. A-t-on jamais oüi parler d'un tel abandon d'esprit ? Et ce qui est pire encore, c'est que j'ay oüi dire que jamais on n'a pu vous obliger d'abandonner un titre si mal pris ; ce n'étoit pas assez que de l'avoir osé, il a falu que vous ayez agravé vôtre offense par l'opiniâtreté.

De tous les crimes que les hommes sont capables de commettre, je n'en trouve point qui approche tant de celuy qui a chassé les demons du Ciel. Ils prétendoient de se faire

égaux à Dieu, & vous, mes Peres, vous vous érigez en compagnons de Jesus Christ: Et comme ceux-là sont déchûs de toute leur felicité & privez pour jamais de la vûë de Dieu, ainsi par cette horrible vanité qui vous a saisis, Dieu vous a tellement abandonnez qu'il n'y a gueres de pechez que vous ne soyez capables de commettre. Comme les diables vous tentez les hommes, vous étes impitoyables comme eux, vous étes les maîtres des tresors de la terre comme eux; il ne vous manque plus que d'être les Princes de l'air & de vous rendre invisibles quand il vous plaira, & vous leur ressemblerez en toutes les manieres. Vôtre Fondateur sans doute n'ignoroit pas cette conformité, mais de peur qu'on ne l'en soupçonnat lui & tout son Ordre, il a pris un nom propre à faire croire toute autre chose.

C'est en cet endroit où la colere saisit le Pere Simon, il se leva sans rien dire à la compagnie & son compagnon le suivit; ils allerent parler au Maître du Navire & s'entretinrent un quart d'heure avec luy. Nous nous doutâmes bien de ce que ce pouvoit être quand nous vîmes descendre la Chaloupe en Mer, où se mirent nôtre Maître de Navire & le Pere Joly, qui s'en allerent aborder un autre Vaisseau éloigné du nôtre seulement de la portée du Canon. Ils n'y demeurerent pas longtemps sans revenir à nous pour prendre le Pere Simon avec leurs hardes. Ils descendirent donc de notre vaisseau & partirent sans nous dire adieu, ce que nous leur pardonnâmes par le plaisir qu'ils nous avoient fait de nous quiter.

Pendant que tout ceci se faisoit, le Baron

Danois

Danois disoit à Mademoiselle de Sainte Phale; Vertu! que vous étes une dangereuse personne. Qui auroit jamais crû que sous des yeux si doux, vous eussiez caché la cruauté que vous avez eu de pousser à bout deux pauvres Jesuites qui ne pensoient point en mal? Ce n'est pas mon humeur d'en user ainsi, répondit elle, mais si vous sçaviez ce que j'ay enduré d'un Jesuite, vous aprouveriez l'aversion que j'ay pour toute leur Societé. Vous m'étes bien obligez, ajoûta-t-elle en parlant à tous ceux qui étoient dans le Vaisseau, de ce que je vous ay delivrez de deux personnes que vous ne regardiez qu'avec déplaisir, non plus que moy.

La nuit vint pendant que nous causions, ce qui obligea tout le monde d'abandonner le tillac, car aussi étoit il heure de souper. D'abord qu'on fut dans la chambre des Dames, Mademoiselle Leonor dit à Mademoiselle de Sainte Phale, dés le moment que je vous ay vûë vous m'avez gagné le cœur; mais ce que vous avez fait paroître d'esprit aujourd'huy m'a tellement ravie en admiration, que je ne sçay comment je pourray me separer de vous. De grace contez nous à ma sœur & à moy vôtre histoire, car je ne doute point qu'il n'y ait autant de choses merveilleuses, que dans vôtre personne. Oui, Mademoiselle, je vous donneray cette satisfaction, & je seray bien-aise de contenter une personne pour qui je sens que j'ay une tendresse particuliere, répondit Mademoiselle de Sainte Phale en l'embrassant. Hé quoy Mademoiselle, dit Mademoiselle Camille, vous donnez tout à ma sœur & vous ne me regardez pas

seulement? cependant je vous assure que j'ay pour vôtre personne autant de respect & de tendresse qu'elle en sçauroit avoir. Ne vous plaignez pas de moy sans m'avoir entenduë, reprit Mademoiselle de Sainte Phale en l'embrassant aussi. Aprés cela on se mit à table, où l'on se divertit durant tout le repas de la colere des Jesuites, & aprés quelques momens de conversation, on se donna le bon soir & on finit cette journée qui nous auroit paru bien longue, sans les incidens qui arriverent, & les beaux & sçavans discours que nous entendîmes, qui nous aiderent à passer le temps insensiblement.

*Fin du Premier Entretien.*




SECOND



# SECOND ENTRETIEN DES VOYAGEURS SUR LA MER.

LE vent qui étoit toûjours contraire retardant nôtre voyage, & nous arrêtant au Vlie malgré nous, le Capitaine, le Gentilhomme François, le Gentilhomme Suedois & le Marchand de Hambourg resolurent d'aller dans l'Isle de Vlie, tant pour s'y promener, que pour s'y rafraîchir, & nous y acheter de nouvelles provisions. Quant aux Dames, comme elles virent la Mer assez agitée, elles n'oserent jamais se mettre dans la Chaloupe, qui leur sembla un bâtiment trop petit pour les grandes vagues qu'on voyoit. Le Baron Danois & moy fumes les seuls qui restâmes pour tenir compagnie aux Dames. Ce fut alors que les deux Demoiselles de Hambourg firent souvenir Mademoiselle de Sainte Phale de ce qu'elle avoit promis le jour precedent. Vous êtes bien ponctuelles, Mesdemoiselles, leur répondit-elle en riant, toute-fois puis que ma

parole est donnée il la faut tenir. Le Baron & moy demandâmes de pouvoir y assister. Oui, Messieurs, repartit-elle, car plus il y aura de gens qui me plaindront & plus cela apportera de soulagement à mes douleurs. Nous allâmes alors nous mettre tous cinq en une place où nous pouvions être assez commodement sans être interrompus. Et aussi-tôt que chacun se fut placé, Mademoiselle de Sainte Phale commença ainsi.

Messieurs & Mesdemoiselles, vous vous figurez de goûter bien du plaisir au recit de ma vie. Mais je vous avertis que j'ay peu de choses agréables à vous raconter, au contraire j'en ay une infinité de tristes à vous dire. C'est dont je crois vous devoir avertir afin que vôtre attente ne soit point trompée & que vous n'ayez rien à me reprocher. Je suis de Bourgogne, d'une Maison qui fait profession de la Religion Réformée depuis plus de cent cinquante ans, & d'une Noblesse assez ancienne. Mon pere qui s'appelloit Monsieur d'Omberval, avoit été Mestre de Camp, & avoit obtenu de fort belles Charges, & il seroit peut-être parvenu aux principales, s'il avoit, comme beaucoup d'autres, été moins scrupuleux pour la Religion. C'étoit un homme prudent, sage & devot. Il avoit fait de belles actions en sa vie qui le faisoient fort considerer, & cependant jamais je n'ay rien vû de plus doux & de plus pacifique dans sa maison. Mon pere n'a jamais eu qu'une sœur pour qui il a eu toûjours beaucoup de tendresse, & cette sœur c'est Madame de Brosses qui est ici avec moy: Et quoy que j'aye encore ma mere je suis pourtant plus obli-

obligée à ma tante qu'à ma mere, comme vous l'apprendrez dans la suite.

*L*'Amour qui prend quelquefois plaisir à exercer sa force sur l'esprit des plus sages, fit faire une chose à mon pere qu'il n'auroit pas manqué de desapprouver dans un autre. Car il le rendit amoureux de ma mere, qui étoit en son temps une des plus belles filles & des mieux faites de la Province, outre que c'étoit un grand parti, tant pour l'alliance que pour les biens; mais qui aussi estoit Catholique. Sa beauté ni ses autres avantages n'auroient pas seduit mon pere si son cœur avoit été libre. Il aima ma mere dans les commencemens pour suivre la maniere des jeunes gens qui ont toûjours quelque inclination, mais il l'aima en suite si fortement, que ma mere qui l'entendoit loüer à tout le monde vint aussi à l'aimer, & ils parlerent de se marier ensemble.

En verité c'est une chose admirable que l'Amour, il trouve des expediens à toutes choses, & leve les plus grandes difficultez. Mon pere a toûjours été jusqu'à sa mort un Huguenot capable de se faire brûler pour sa Religion. Ma mere étoit une Catholique des plus fermes & des plus obstinées, chacun d'eux bien loin de vouloir se ranger à la Religion de la personne qu'il aimoit, vouloit que l'autre se conformât à sa croyance: Enfin quelques mediateurs, dont le plus grand étoit l'Amour, les firent accorder à ces trois conditions: Qu'ils seroient épousez premierement par un Prêtre & en suite par un Ministre: Qu'ils ne se parleroient jamais de Religion: Et qu'enfin pour les enfans qui naîtroient de

leur mariage, si c'étoit des fils ils seroient de la Religion du pere; & si c'étoient des filles elles seroient élevées dans celle de la mere. Tous ces articles ont été fort bien observez de part & d'autre, & sur tout le silence en matiere de Religion, ce qu'ils faisoient par prudence afin de ne se pas broüiller, car ils se connoissoient pour des gens extremement fermes sur ce chapitre.

Je n'ay qu'un frere qui nâquit un an aprés leur mariage, & pour moy je vis le jour seulement dans la quatriéme année. Ils eurent bien d'autres enfans, mais nous sommes les seuls que Dieu leur a conservez. Mon pere prit grand soin de l'éducation de mon frere pour le fortifier principalement sur les points de sa Religion, que son Precepteur luy enseignoit à mesure qu'il apprenoit à lire & à écrire. Ma mere ne prit pas moins de soin de moy pour me faire élever dans la Religion Romaine, on me donna une Gouvernante qui étoit une vraye hypocrite. Mon frere dés sa plus tendre jeunesse témoigna une grande aversion pour la Religion Catholique, & quoy qu'il eut pour moy une affection incroyable, il ne pouvoit pas s'empêcher en me parlant de m'appeller tres-souvent petite idolatre. Une fois il entra dans mon cabinet où trouvant divers portraits de Saints & de Saintes que j'avois, il fit de la barbe à celles-ci, des oreilles d'ane & des cornes de Cerf à ceux là; quelquefois il badinoit avec mes Chapelets & les faisoit rouler d'un bout de la chambre à l'autre, & faisoit encore tant d'autres choses que si Monsieur Maimbourg l'eut veu faire, il auroit dit, voilà l'esprit
de

de l'heresie qui se manifeste dés l'enfance. J'avois beau le quereller je n'avançois rien ; enfin ma mere le surprit un jour, qu'elle le vit avec un certain déguisement de Jesuite, & elle le traita d'une maniere qu'il n'osa y revenir de trois jours. En un mot on eût crû que tout petit garçon qu'il étoit, il avoit dessein de me faire mépriser la Religion Catholique.

Ces premieres folies de l'enfance étant passées, il se poussa tellement luy-même qu'à l'âge de douze ans il sçavoit lire, écrire, & parler passablement Latin & Allemand. Mon pere qui étoit fort satisfait de son inclination & du soin de son Precepteur, resolut de les envoyer à Saumur tous deux avec un valet, où je le laisseray pour parler de moy. Je fus élevée par ma mere comme il plût à son Confesseur. Je ne reciteray point tout ce qu'on me faisoit faire & tout ce qu'on me faisoit dire tous les jours, les raisons, les histoires, les préjugez dont on tâchoit de m'armer contre le Calvinisme. Plusieurs fois ma mere fut dans le dessein de me mettre en pension dans un Convent, mais enfin elle perdit cette pensée quand elle fit reflexion que je n'y pourrois rien apprendre qui fut digne d'une fille de qualité.

Sans m'amuser à vous entretenir de ma jeunesse je vous diray qu'à l'âge de dix-sept ans je fus aussi grande que vous me voyez, & assez bonne Catholique : Il est vray que je commençois à avoir divers doutes dont je n'osois m'expliquer à personne, tant sur l'Eucharistie que sur le Merite des œuvres, le Purgatoire & la Confession auriculaire ; & quoy que je fisse tout ce que je pouvois, il me fut impossible de

me

me soûmettre ni à l'autorite de l'Eglise; ni à celle du Curé. Ma mere qui connoissoit que j'étois curieuse, & qui apprehendoit que ma curiosité ne me portât à vouloir être plus sçavante qu'il ne faut l'être dans la Religion Romaine, crût qu'il me faloit occuper l'esprit. On me fit apprendre à danser, à chanter, à joüer du Clavessin, & à dessiner. On me fit lire les Romans, les Comedies & la Poësie, & enfin on me permit d'assister avec ma mere aux plus belles Compagnies qu'il y eut aux environs de nôtre maison. Ma mere me permit aussi de faire le voyage de Paris avec une de mes tantes, mon pere y ayant consenti, j'y demeuray environ six mois pour voir tout ce qu'il y a de plus curieux à la Cour. Je revins avec ma tante & mes cousines au commencement de l'hyver, & ma mere me voyant l'air plus libre & plus dégagé qu'auparavant m'en aima davantage, & je devins sa confidente d'une chose assez plaisante.

Mon frere ayant demeuré six ans à Saumur où il avoit fait assez de progrés dans les langues & dans la Philosophie, mon pere resolut de l'envoyer ailleurs, pour apprendre à monter à cheval, à faire des armes, & les Mathematiques: En six mois il s'y rendit sçavant, & dans tous ses exercices aussi. Enfin l'impatience d'apprendre toûjours le prit, il demanda permission à mon pere de faire un tour à l'armée, & mon pere qui vit bien que s'il ne la luy accordoit pas, il étoit homme à la prendre de soy-même, la luy donna; & lui envoya de l'argent. Il y alla donc en qualité de Volontaire avec un de nos parens, qui luy

donna

donna de si bons conseils, & que mon frere suivit si bien, qu'en peu de temps il passa pour un homme de cœur, de vertu, d'honneur, & de merite, parmi tous ceux de l'armée.

Mon pere recevoit tous les jours des nouvelles de l'estime qu'on faisoit de mon frere, à qui l'on offrit une assez belle charge pour un jeune homme, à condition qu'il changeroit de Religion, ce que mon frere refusa genereusement; & de peur qu'il ne fut plus fortement tenté, ce parent le renvoya à mon pere. Mon frere donc revint ayant été prés de dix ans absent de la maison paternelle. Je n'entreprendrai point de vous dire la joye que nous eumes tous de le voir & de trouver en luy la bonne mine, le courage, l'adresse, avec le grand air du monde, & mille autres belles qualitez. Mon frere me témoigna aussi une surprise obligeante de me trouver telle qu'il me voyoit, & nous renouvellâmes cette affection à quoy le sang nous obligeoit, & qui étoit augmentée par une estime mutuelle que nous avions l'un pour l'autre.

D'autre part mon frere étoit fort regulier à faire sa cour à ma mere, ayant pour elle un attachement & un respect tout particulier. Ce fut ici où je reconnus bien que l'amour des meres tend plûtôt vers leurs fils que vers leurs filles; car ma mere ne pouvoit pas se passer de la vûë de mon frere, elle luy parloit familierement, & luy l'entretenoit si bien qu'elle en étoit tres-satisfaite. Cependant ma mere ne luy osa jamais dire un seul mot sur la Religion, de peur de rompre la promesse qu'elle avoit fait à mon pere, & de luy être en ex-

exemple

exemple pour faire la même chose en mon endroit. Cela pourtant la faisoit soûpirer, ce que je remarquay environ quinze jours aprés l'arrivée de mon frere, un jour que j'étois seule avec elle dans sa chambre, & que mon frere ne faisoit que de la quitter.

J'étois assez familiere avec ma mere pour oser luy demander le sujet de son affliction. Je suis, dit elle, une des heureuses femmes qui vivent en France, car rien ne me manque qu'une seule chose qui n'est pas impossible, & que je n'ose pourtant esperer. Ma mere, luy répondis-je, je ne comprens rien en ces obscuritez. Je le crois bien, repartit-elle, mais je vais vous les expliquer. Vous sçavez jusques à quel point j'aime vôtre pere & vôtre frere, & certes l'un & l'autre ont des qualitez qui meritent bien la tendresse d'une femme & celle d'une mere : Mais quand je pense qu'ils sont tous deux des Heretiques, n'ayant aucune part dans l'Eglise Catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut, & que s'ils meurent en cet état-là ils seront damnez éternellement, le cœur me fend, & plus ces deux personnes ont de merite & de vertu, plus aussi leur malheur inévitable me donne de compassion. Il y a des momens où je souhaiterois ardemment que mon mari & mon fils ne me fussent pas ce qu'ils sont afin d'être dispensée de les aimer, car leur malheur ne me seroit pas si sensible. Pour ce qui est de vôtre pere, la connoissance que j'ay de son opiniâtreté dans l'erreur, fait que je le plains moins, mais pour vôtre frere qui est jeune, n'y a-t-il point de moyen de le retirer de ce gouffre? Et un peu aprés,

tenant

tenant ses yeux attachez sur moy, elle me dit, ne voudriez-vous point m'aider & parler vous-même à vôtre frere? Ni vôtre pere ni moy nous n'oserions rompre les grands sermens que nous avons faits, quoy que mon Confesseur m'en ait souvent promis la dispense. Mais, ma mere, luy dis-je, mon frere est sçavant, si je luy parle d'une telle chose il en faudra venir à la dispute, & il me terrassera au premier mot. Hé bien ma fille, dit-elle, n'entrez pas en dispute avec luy, proposez-luy seulement quelques avantages du monde & vous verrez ce qu'il vous dira.

Quoy que ma mere soit une femme d'esprit, elle ne penetra pas l'issuë de cette affaire, qui étoit pourtant assez facile à prévoir. En proposant à mon frere qu'il changeât de Religion, c'étoit luy donner le moyen de me faire la même proposition, & il avoit cet avantage sur moy qu'il pouvoit parler avec connoissance, ayant assez bien étudié les deux Religions, ce que je ne pouvois pas faire, veu qu'on avoit bien plus travaillé à me remplir l'esprit de préjugez contre les Huguenots, qu'à me fortifier contre eux par des raisons solides. Le même jour nous eûmes un entretien assez singulier. Mon frere qui n'avoit de conversation familiere qu'avec ma mere ou avec moy, passoit les jours avec nous. Quand j'étois dans ma chambre, il m'y venoit chercher, & nous joüions aux échets, ou nous nous entretenions de diverses choses, car pour mon pere il étoit trop serieux pour qu'on osât luy parler familierement. Mon frere me trouva lisant mes Heures. Que faites-vous

là,

là, ma sœur. Je prie Dieu pour vôtre conversion, mon frere. Voilà qui va bien, voilà une bonne sœur, dit-il, qui a le salut de son frere en recommandation. Mais, ajoûta-t-il, avec un soûris moqueur, en quelle langue de grace le priez-vous ? est-ce en Latin ou en François ? Et me prenant mes Heures, il se trouva qu'effectivement, il y avoit des Oraisons Latines, ce qui lui fit dire, je ne doute point que vous ne parliez Latin puis que vous le lisez ; & là-dessus il se mit à me jargonner deux ou trois mots. Je ne pûs luy répondre moitié de dépit & moitié de honte, car je vous avouë que c'est le premier abus de l'Eglise Romaine qui m'a frapée, de prier Dieu en langage inconnu, & que je n'ay jamais crû qu'il falut en user ainsi.

Je priois Dieu pour vôtre conversion, luy dis-je, mais je vois bien que de prier pour un moqueur, ce seroit offenser la Majesté Divine, c'est pourquoy je m'en veux abstenir comme d'un peché. Mon frere vit bien que je n'étois pas contente de luy. Il ne pût pourtant s'empêcher de poursuivre avec sa maniere railleuse. Ma chere sœur, je vous suis obligé du soin que vous croyez prendre pour mon salut : mais prenez bien garde qu'en pensant travailler pour le salut de mon ame, vous ne travailliez à ma damnation : Mais j'espere que Dieu n'exaucera pas des requêtes qui me seroient tres-dommageables si elles étoient exaucées. Et pour ne rien devoir à vôtre charité, je vous diray, ma sœur, que je prie Dieu aussi de tout mon pouvoir qu'il vous retire de la superstition dans laquelle vous

vous avez été elevée. Il dit ces derniers mots avec un air si sérieux, que je n'eus pas la force de luy répondre, aussi ne m'en donna-t-il pas le temps.

Il faut que je vous parle franchement comme à une sœur que j'aime, continuat-il, que pensez-vous faire de prier Dieu en Latin ? croyez-vous que cette langue soit plus agreable à Dieu, que vôtre langue maternelle ? Pourquoy est-ce que nôtre Seigneur a fait reposer son Saint Esprit sur les Apôtres en forme de langues de feu, sinon pour nous apprendre qu'on pouvoit invoquer son nom & chanter ses loüanges en toutes sortes de langues ? Qu'est ce donc qui oblige vos rêveurs de Docteurs à nous donner des modeles de prieres & à nous prescrire un culte tout en Latin ? Certainement les Juifs ont plus de raison que les Catholiques Romains, car ils font leurs prieres en Hebreu qui est la langue Sainte que Dieu lui même a mise en usage. Mais pour la langue Latine il n'y a rien qui nous puisse persuader que c'est une langue plus cherie de Dieu qu'une autre.

Je vois bien, mon frere, luy répondis-je, que je suis bien loin de vous convertir. On m'en a pourtant donné la charge, ajoûtai-je en riant. Et qui donc vous a donné cet ordre, dit-il ? Celle qui vous a donné la vie temporelle, continuai-ie, & qui voudroit bien vous donner la vie éternelle s'il étoit possible. C'est donc ma mere, repartit-il, qui dédaignant d'employer sa science contre moy, se contente de m'envoyer sa fille pour me fermer la bouche. Or ç'a ma sœur, ajoûta-t-il, en

riant de toute sa force, courage! acquittez-vous de la commission qu'on vous a donnée. Citez-moy l'explication des Peres sur l'Ecriture, les Decrets des Conciles Universels, & l'Histoire de tous les siecles: Mettez en campagne Aristote & Descartes, & si vous voulez tous les Docteurs Scolastiques: Montrez-moy par des raisons convainquantes, que vôtre Eglise est la vraye Eglise, & je feray gloire de vous obeïr.

La colere me saisit tout d'un coup si fortement que je n'en fus pas la maitresse. Je luy donnai un coup de busc sur les doigts assez ferme, en lui disant, je vous apprendray à vous railler de moy. Hé quoy ma sœur, dit il encore en riant, je vois bien que vous sçavez déja imiter les persecuteurs de nos Eglises qui tâchent de remporter par la force, ce qu'ils n'ont pû obtenir par la raison & par les caresses. Ce petit reproche me donna de la confusion que mon visage lui fit connoitre. Ce n'est rien, dit-il, je vous pardonne de bon cœur, mais il faut que vous me disiez positivement tout ce que vous a dit ma mere. Ma mere, luy repartis-je, croit que vous pourrez devenir un jour un bon Catholique Romain, pourvû qu'on vous observe de prés. Et sur quoy se fonde-t-elle, repartit-il, pour avoir une telle opinion? Sur ce que vous luy avez dit qu'on avoit retranché trop de ceremonies dans l'Eglise Réformée, & par là elle croit que vous étes fort dégoûté de la Religion de Calvin. O la bonne femme, s'écria-t-il, qu'elle va vite en besongne, & qu'elle croit facilement ce qu'elle desire. Mais encore, ajoûta-t-il, vous

a-t-elle

a-t-elle dit de me presser là-dessus, & que luy avez-vous promis ? Je luy ay promis que je vous en parlerois, & que je ne m'amuserois point à disputer avec vous. Vous prétendez donc, ma sœur, dit-il, que je me rende sans combat ? c'est ce que je ne feray jamais, ni pour le temporel ni pour le spirituel. Vous disputerez contre moy s'il vous plaît. Je ne disputeray point, répondis-je, & j'aime mieux vous laisser dans vôtre erreur. Ah si vous ne voulez pas disputer contre moy, je veux disputer contre vous, & tout à l'heure preparez-vous à vous défendre.

A l'instant même, sans me donner le loisir de parler, il prit un petit Crucifix qui étoit sur ma table : Que pensez vous faire de cela, me dit-il ? Cela me sert à me souvenir de mon Sauveur, luy répondis-je. Est-il possible, que vous ayez besoin d'une semblable chose, pour vous souvenir de vôtre Sauveur ? ne sçauriez-vous y penser sans avoir un Crucifix devant vos yeux ? En verité vôtre devotion est bien foible, si vous ne pouvez pas penser à Dieu que vous n'ayez devant vous cet amusement. Mais vous sçavez bien, ajoûtay-je, que nôtre esprit est distrait, & qu'il faut souvent le ramener à son but, par la vûë de certains objets qui fixent nos pensées. Je vous prens par vos propres raisons, me dit-il : C'est le Crucifix que vous regardez qui vous distrait de la contemplation que vous devez faire de Jesus Christ. Car, ma sœur, quand vous regardez le Crucifix, vous ne sçauriez vous empêcher de dire en vous-même, voilà l'Image de mon Sauveur, & quand vous pensez à l'image, vous ne pen-

ſez pas à Jeſus Chriſt directement. Comme vous voyez qu'il eſt impoſſible de voir une perſonne & ſon portrait dans le même moment, de même il eſt impoſſible d'avoir devant ſes yeux une image, & de ne penſer qu'à l'original. Si donc vous ne pouvez penſer à Jeſus Chriſt que vous n'ayez un Crucifix devant les yeux, c'eſt une marque que vôtre pieté eſt bien languiſſante, puis qu'il faut qu'elle ſoit excitée par un ſi chetif moyen. Vous dites que vôtre eſprit eſt tellement élevé à nôtre Seigneur, qu'il ne penſe point du tout à l'image. A quoy vous ſert-elle donc ? ne pourriez-vous pas vous en paſſer, pour faire ce que vous commande la parole de Dieu qui eſt d'adorer Dieu en eſprit & verité? croyez-vous que la vûë d'un marmouſet vous inſpirera des penſées convenables à vôtre ſalut ? & n'attendez vous pas de la vûë de Dieu en eſprit par le moyen de la priere, des benefices beaucoup plus grands & plus particuliers ? Revenez donc à vous-même, & ayez honte de vous ſervir d'un moyen que Chriſt n'a jamais approuvé & qui détourne l'eſprit de ſes plus ſaintes meditations.

Les choſes qui tombent ſous les ſens, & à qui on donne une reſſemblance exterieure, qui dépend de la volonté ou de l'habileté des Peintres ou des Sculpteurs, eſt bien plus capable d'enfoncer les hommes en des penſées vaines & frivoles que de les en tirer. Auſſi voit-on que la plûpart des Catholiques ſe laiſſent aller inſenſiblement à la devotion de l'image plûtôt que de l'original. Vous dites-là ce qu'il vous plait, mon frere, luy répondis-je : & vous nous impoſez des choſes qui ſont fort éloignées

de

de nôtre pensée. Je ne vous impute rien que je ne veuille bien vous proûver, reprit-il. N'est-il pas vray qu'entre tous les Crucifix & toutes les Images de Jesus Christ; il y en a qui sont beaucoup plus honorées les unes que les autres? Vous verrez de grands Crucifix dans les Eglises, devant qui tout le monde se prosterne, ce sont de grands Seigneurs au prix de ces pauvres Crucifix qui sont sur les Ponts & sur les grands chemins, qui sont trop heureux si quelqu'un entre mille leur donne un coup de chapeau.

Si tous les Crucifix ne servent qu'à vous figurer vôtre Sauveur attaché à la Croix, ils ont tous une même dignité, & vous ne devez faire aucune acception des uns plus que des autres, puis que leur dignité ne vient ni de la matiere dont ils sont composez, ni de l'adresse de l'ouvrier qui leur a donné la figure, telle qu'elle étoit dans son imagination. Pourquoy faites-vous donc une si grande difference entr'eux, qu'à peine daignez vous regarder les uns, pendant que vous ployez le genouil devant les autres: Que répondez-vous à cela? Je dis, repliquai-je, que si nous mettons quelque distinction entre les images, c'est parce que les unes nous representent plus naïvement & plus naturellement nôtre Seigneur que les autres; & qu'ainsi elles sont plus capables d'échauffer nôtre zele. De maniere donc que vôtre zele dépendra en partie de la main du Sculpteur ou du Peintre, repartit-il en se moquant, je crois que vous voulez rire d'alleguer des raisons de cette nature. Mais sçachez que si c'est une chose bonne de se servir des ima-

ges pour aider à la devotion, selon vôtre fondement il faut rendre un même honneur à toutes les images, aussi bien aux mal-faites qu'aux bien-faites, parce que comme j'ay dit, elles ne tirent pas leur dignité, ni de leur matiere, ni de leur figure, mais de l'Original dont elles sont les images, ou plûtôt du but que les hommes ont eu de les établir pour leur representer Jesus Christ. Que si vous faites une difference entre les images, soit pour être plus precieuses, soit pour être mieux travaillées; & que vous honoriez plus les unes que les autres, vous montrez par là que vôtre esprit pense plus à l'image qu'à l'original, & vous ne sçauriez vous excuser de tomber dans une espece d'idolatrie.

D'idolatrie, intetrompis-je, je ne suis pas encore si ignorante que je ne sçache bien la difference qu'il y a entre les images & les idoles, & je ne crois pas qu'on me puisse accuser d'idolatrie puisque j'adore mon Sauveur dont j'ai l'image devant moy. Il faut appeller idolatres ceux qui croyent qu'il y a quelque divinité dans les images mêmes: mais ceux qui ne les regardent que comme des representations, & qui ont l'esprit seulement tendu vers l'original, ils ne meritent pas ce nom. Plusieurs Catholiques, repartit mon frere, & même la plûpart, croyent qu'il y a une vertu cachée dans certaines images, Crucifix, ou autres Statuës, qui leur fait faire des miracles, pendant que les autres n'en font point. Tout le monde accourt à ces images faisant des miracles, & abandonne les autres: Je vous deman-

demande si ce monde qui court à ces images, ne croit pas qu'effectivement elles ont quelque vertu divine, ou s'il les revere comme des images simplement? Si ces gens disent que Dieu a choisi ces images-là pour manifester sa vertu plûtost que d'autres, ils font une injure à son infinie Majesté de vouloir qu'elle accompagne de son efficace des choses mortes, ouvrages de mains d'hommes, & que les mêmes hommes peuvent détruire. Et d'où procedent donc les miracles qu'elles font, luy dis-je? Pour la plûpart de ces miracles, répondit-il, ce sont des impostures, comme je pourrois vous en conter une infinité d'exemples: Et quant à ceux qui sont arrivez effectivement, ce sont des choses que Dieu a permises, & qui sont à ceux qui les voyent & qui y croyent, une veritable marque de sa colere. Il les a livrez à leur esprit reprouvé & à l'efficace de l'erreur, comme il permit que les Enchanteurs de Pharaon fissent des miracles. Je veux croire que des Crucifix ont pleuré, que d'autres ont parlé, que d'autres ont ri, que d'autres ont baissé la tête: Le diable a travaillé dans ces occasions & non pas Dieu, car quand Dieu déploye ses miracles, il ne se sert pas des images, ni des idoles des hommes, si ce n'est pour les renverser, comme il arriva à Dagon devant l'Arche de l'Alliance: Mais il fait voir sa vertu dans les hommes mêmes, en les rendant, selon qu'ils sont orgueilleux ou humbles, les objets de sa justice redoutable, ou bien celui de ses compassions.

C'a toûjours été le propre du demon de faire regner l'idolatrie dans le monde, il l'a fait

selon qu'il a veu que les hommes étoient fins ou grossiers, à present qu'il voit qu'ils sont plus rusez que jamais, il leur propose une sorte d'idolatrie plus delicate & plus déguisée. Je diray même que les Conducteurs de l'Eglise Romaine, semblent concourir à faire la volonté du diable. Car pourquoy recommandent-ils si fortement aux peuples le culte des images, sinon pour les empêcher qu'ils ne se forment pas l'idée d'une Religion purement spirituelle ? Car selon leur maxime, il faut toûjours tenir les esprits bas & rampans, afin qu'ils se laissent mieux gouverner & qu'ils soufrent leur tirannie sans contradiction, ce qui est aussi la maxime du demon. Et comme aujourd'huy les peuples semblent être plus rafinez qu'ils n'ont jamais été, il n'a garde de venir proposer aux plus subtils une idolatrie grossiere, telle qu'il la fait regner dans les Païs Barbares. Il leur offre une idolatrie subtile, qui s'exerce sous un autre nom, & sous d'autres manieres, & cette derniere sorte d'idolatrie consiste dans le culte des images, tel qu'il est pratiqué dans l'Eglise Romaine. Car le Prince des tenebres connoit bien que l'esprit de l'homme est trop foible pour se porter de soy-même à un culte spirituel, & qu'il est, au contraire, fort facile de le faire tomber en un culte plus grossier, en luy déguisant les choses; c'est pour ce sujet qu'il a inventé le culte des images, faisant semblant au commencement, de ne les proposer que comme des aides pour servir Dieu plus facilement: Mais il sçavoit bien que les images ne manqueroient pas d'être aux hommes une pierre d'achop-

d'achoppement, & qu'ils passeroient sans qu'ils s'en apperçûssent, de l'adoration de Dieu & de son culte, à l'adoration & au culte des images directement & simplement, sans se soucier de l'original.

L'Eglise Romaine fait aux peuples, ce qu'on fait aux enfans qu'on amuse par des poupées, car on amuse les peuples par des images, comme si quelque Divinité y étoit renfermée, ou que Dieu voulut manifester sa vertu par de tels organes : & certes c'est avec raison que les bigots & les bigottes qui courent aprés ces folies, doivent être traitez en enfans. O ma sœur, ajoûta-t-il, si vous sçaviez comment Dieu agit par sa parole, & de quelle façon elle nous excite à la pieté ; comment elle éleve nos ames dans le Ciel pour y chercher Jesus Christ regnant éternellement ; vous ne tarderiez pas un seul moment à brûler tous vos Crucifix & toutes vos images.

Brûler ? répondis-je toute étonnée, voilà un conseil tout à fait impie, & digne d'un Heretique. Qui a jamais oüi parler de brûler le portrait de ce qu'on honore, qu'on respecte & qu'on aime le plus ? N'est-ce pas faire une injure atroce à Jesus Christ ? Oui, ma sœur, brûler, je vous le dis brûler, & que cela ne vous gendarme point. Ne devons-nous pas nous défaire de tout ce qui attache nos esprits à la matiere, & nous en défaire afin que jamais nous ne les voyons devant nous ? Nôtre Seigneur ne dit-il pas, *Si ta main droite te fait chopper, coupe-la, & si ton œil droit te fait chopper arrache-le ?* A beaucoup plus forte raison, doit-on se priver de ces pierres

de ſcandale, ſi elles nous font pecher en quelque façon, & en cela nous ne devons pas craindre d'offenſer Dieu, ſous pretexte que les images que nous détruiſons ſont ſes images : Car ce ſont des images que Dieu n'a point commandé qu'on luy dreſſat, il n'a point preſcrit ſon culte par leur moyen, les hommes les ont faites ſelon leur caprice & leur imagination, ils les ont expoſées au peuple non pour la gloire de Dieu, mais pour leurs deſſeins ſecrets, ou par un zele mal reglé. Or nous devons detruire tout ce qui va au renverſement de la gloire de Dieu.

Vous avez bien ouï parler de ce miraculeux Serpent d'airain, que Dieu luy-même avoit fait faire pour la gueriſon de ceux qui étoient mordus par les Serpens brûlans? car on n'avoit qu'à le regarder pour être ſoulagé. Ce Serpent-là avoit trois grandes prérogatives, qu'aucune de vos images n'a jamais eu ; premierement Dieu avoit commandé qu'on le fit, ce qu'on ne peut pas dire d'aucune image ; ſecondement pluſieurs grands miracles arriverent par ſon moyen, des miracles indubitables, faits à la face de tout un peuple & d'une maniere facile, car il ne falloit que le regarder & l'on étoit gueri à l'inſtant d'un mal tres-funeſte, & tres-douloureux ; le plus beau Crucifix n'a jamais rien pû faire d'approchant : Enfin il étoit une figure de Jeſus Chriſt qui nous a delivré, en le regardant par la foy, de la piqueure du veritable Serpent brûlant. Car voici ce que dit S. Jean dans le 14. chapitre de ſon Evangile : *Comme Moïſe éleva le Serpent au deſert, ainſi faut-il*

*que*

*que le Fils de l'Homme soit élevé.*

Voilà des raisons tres-puissantes en apparence, non seulement pour le conserver, tant en memoire des miracles passez, que pour être une image de celuy qui devoit venir; mais même pour le reverer. Et le peuple d'Israël sembloit être plus excusable de l'adorer que vous ne l'étes d'adorer vos Crucifix, parce qu'il leur étoit une image de celuy qu'ils ne connoissoient que fort imparfaitement: Au lieu que maintenant que Christ est venu, & que nous en avons une connoissance beaucoup plus parfaite que les anciens Juifs, nous n'avons pas besoin d'une image materielle pour nous representer ce Divin Sauveur. Or qu'arriva-t-il a ce Serpent d'airain? Le Roy Ezechias, qui étoit un bon Prince & craignant Dieu, voyant que le Peuple d'Israël luy faisoit des encensemens, il le brisa & le reduisit en poussiere. S'il avoit mal fait, il en auroit été puni, ou repris du moins; au contraire son regne fut fort heureux, & beni de Dieu, parce que sans s'arrêter aux scrupules du vulgaire, il avoit ôté un sujet d'idolatrie à ce peuple: Voyez par-là combien c'est une chose agreable à Dieu de détruire tout ce qui nous peut faire errer, sans qu'aucune raison nous en doive détourner.

Dieu même, afin d'ôter tout ce qui auroit pû seduire la devotion du peuple & la faire degenerer en superstition, sur tout lors que son Evangile devoit être prêché, ne permit-il pas que son Arche de l'Alliance fut brulée dans l'embrasement de Jerusalem? C'estoit pourtant l'Arche de l'Alliance, où il manifestoit

ſa preſence d'une maniere ſi particuliere, que par tout où on la portoit, il faiſoit paroître des merveilles éclatantes de ſa Majeſté; il ſeparoit les rivieres; il faiſoit tomber les murailles des Villes; il faiſoit trébucher les idoles devant elle; il faiſoit mourir par milliers tous ceux qui oſoient regarder dedans; il frappoit les Philiſtins de playes douloureuſes & honteuſes; il puniſſoit de mort ceux qui l'oſoient ſeulement toucher, il beniſſoit ceux chez qui elle logeoit. Toutefois, dis-je, Dieu permit à la fin que cette Arche perit dans le ſac de Jeruſalem, afin d'ôter aux Juifs tout ce qui pourroit les empêcher d'embraſſer l'Evangile.

Je ne vous dis pas ces choſes pourtant, ma ſœur, ajoûta-t-il, pour vous faire brûler vos Crucifix & vos images; mais ſeulement pour juſtifier le mot dont je me ſuis ſervi. Car il n'eſt pas raiſonnable de brûler une choſe à moins que nous ne craignions qu'elle ſoit cauſe de nôtre chûte: On peut conſerver les Crucifix comme on conſerve les choſes indifferentes, on peut même les preferer à toutes les autres images, & je ne puis approuver en cela le zele indiſcret & aveugle de quelques Huguenots qui ne s'amuſoient qu'à mettre en pieces les ſtatuës, & à brûler les images qu'ils rencontroient devant eux. La veritable pieté n'agit point par des principes d'emportement, elle ſe contente de retirer ſon pied du mal, ſans donner du ſcandale aux foibles. Il eſt bien vray que Dieu donne ſouvent aux peuples une ſalutaire inſpiration de ſe defaire des choſes qui les ont pû faire errer, ſelon la Profetie

d'Eſaïe

d'Esaïe, *& il aviendra en ce temps-là que l'homme jettera aux taupes, & aux chauves-souris les idoles faites de son argent, & les idoles faites de son or, qu'on luy aura faites, pour se prosterner devant elles.* Comme effectivement cela arriva quand les tenebres du Paganisme commencerent à se dissiper, je peux dire aussi que la même chose a été faite quand la vraye lumiere a fait disparoître les tenebres du Papisme.

Mon frere voyant que je prenois un grand plaisir à l'écouter, & que ses discours me touchoient, alloit continuer quand nous entendimes du bruit vers la porte de ma chambre, ce qui me fit pâlir, parceque si ma mere nous eut écoutez, j'aurois fort mal passé mon temps, & peut-être mon frere aussi: Mais luy plus hardi que moy alla ouvrir la porte, & il se trouva que c'étoit mon pere, qui entra & d'un visage riant, avoüez, mes enfans, dit-il, que je vous ay fait une belle peur: Je ne viens pourtant pas ici pour vous troubler, ni pour rompre un entretien qui m'est fort agreable. En suite s'adressant à moy, je sçay bon gré, dit-il, à vôtre frere de ce qu'il vous dit, & à vous aussi de ce que vous l'écoutez; je vous ajoûteray seulement ce mot, ma fille, si Dieu touche vôtre cœur par son moyen, ne regimbez point contre l'aiguillon, & ne vous obstinez point contre le Saint Esprit quand il parlera à vôtre conscience. Vôtre frere fait ce que je devrois faire si je n'avois égard à des sermens indiscretement faits, de ne jamais parler de Religion à mes filles, & dont je pourrois bien me

dispenser, si je ne considerois que Dieu m'a donné un fils assez bien instruit & assez zelé pour s'aquitter de ce devoir.

Vrayement, mon pere, vous me pouvez bien donner cette liberté, lui dit mon frere, voilà ma mere qui a commandé à ma sœur de me venir tenter pour changer de Religion. Vous conspirez donc, Justine, avec vôtre mere pour seduire vôtre frere, reprit mon pere, je suis bien-aise de le sçavoir, nous userons de represailles. Mais, mes enfans, ayez une autrefois plus de prudence quand vous parlerez, car si vôtre mere vous avoit écoutez, comme cela pouvoit arriver, il y auroit eu un beau vacarme, & Ferdinand auroit bien peu dire qu'il n'est plus le mignon de Madame sa mere. Après cela mon pere se retira pour nous laisser continuer nostre discours. Cependant mon frere mit un jeu d'échets sur la table, avec des vers qu'il tira de sa poche.

Cette précaution ne fut pas inutile, car ma mere avoit ses espions qui l'avertirent que mon pere & mon frere étoient dans mon cabinet. Comme elle est extremement défiante sur les matieres de conscience, elle craignit qu'en voulant gagner mon frere elle ne me perdit, & elle vint pour écouter ce qu'on disoit. Mon frere avoit laissé la porte de mon cabinet ouverte, & je découvrois tous ceux qui pouvoient mettre le pied dans ma chambre; j'apperçûs donc ma mere & je fis signe à mon frere qu'elle étoit-là, il fit semblant de joüer. Ma mere voyant que je l'avois apperçuë entra, & nous voyant joüer elle nous dit en riant, ah, jeunesse, jeunesse, ne vous trou-

trouvera-t-on jamais occupée qu'aux jeux & qu'aux bagatelles ? Je crois, luy répondit hardiment mon frere, que vous étes d'accord avec mon pere pour nous quereller. Et pourquoy vous a-t-il querellé, poursuivit-elle ? Il m'a reproché que je ne faisois que perdre mon temps, & m'a dit que dans trois jours il me veut renvoyer à l'armée. Vôtre pere a dit cela, reprit ma mere ? ha! il n'en sera pas le maître. Je n'ay qu'un fils, je demeure dix ans sans le voir, & à peine est-il arrivé qu'il le veut arracher d'entre mes bras. Je vous jure qu'il n'en sera pas le maître, je voudrois bien sçavoir ce qu'il prétend que vous fassiez à l'armée, sinon que vous vous fassiez casser la tête ? Certes vôtre pere est un pere dénaturé.

Ah, Ferdinand, Ferdinand, continua-t-elle, vôtre mere vous aime bien plus tendrement que cela. Non seulement elle veut que vous viviez pour être sa consolation, mais elle donneroit bien encore la meilleure partie de son sang pour vous aquerir une autre vie permanente à jamais, dont vous n'aurez jamais esperance de jouïr tant que vous serez ce que vous étes. Je vous remercie du meilleur de mon cœur, dit-il, ma mere, de la charité que vous avez pour moy ; c'est assez, ma mere, que ce soit par vous que je jouïs de la vie humaine, car pour l'autre vie je l'attens de celuy qui a formé mon ame. Mais, mon fils, vous n'étes pas dans le chemin pour l'obtenir. Je vous entens, ma mere, vous me voulez persuader qne la Religion Romaine est la seule qu'il faut suivre pour aller au Ciel, mais comment voulez-vous que je croje que cela

puisse être, puis qu'elle ordonne à tous les Catholiques d'être dans une perpetuelle défiance & dans un doute continuel de leur salut. Certainement je ne peux pas croire qu'une chose me donnera la beatitude lors qu'elle m'ordonne de douter si j'en seray participant.

Ma mere resta muette, & quoy que ce soit une femme d'esprit elle ne put pourtant parer ce coup. Mon frere qui vit bien qu'il avoit trop parlé, raccommoda ce qu'il avoit dit en ajoûtant, qu'il ne vouloit pas absolument condamner la Religion Catholique, dans laquelle on observoit des choses qu'il approuvoit fort, qui étoient pourtant improuvées par la plûpart des Huguenots: Et qu'au contraire la Religion de Calvin lui sembloit un peu trop nuë & dépouillée de ceremonies. Dans ce moment on vint appeller ma mere qui ne dit que ces deux mots, je prie Dieu & la sainte Vierge qu'ils vous éclairent, puis elle s'en alla. Cependant comme il étoit tard, nous ne pûmes pas continuer nostre conversation.

J'ay voulu, mes cheres Demoiselles, vous reciter ces choses tout au long, dit Mademoiselle de Sainte Phale, pour vous marquer les moyens dont Dieu s'est servi pour me faire connoître sa verité, ce que j'ay à vous dire dans la suite est encore plus curieux que le commencement. Je juge bien, par ce que vous avez dit, lui repondit Mademoiselle Leonor, que l'histoire de vôtre vie doit avoir quelque chose de fort particulier, ce que je desire d'apprendre avec bien de l'impatience; mais comme il est déja tard & que vous avez assez parlé, je crois que vous serez bien-aise de dîner

ner avant que de continuer une relation si charmante. Il se trouva effectivement que le dîner étoit prest, qui fut fait en un moment; après quoy on se promena un peu sur le tillac, d'où l'on retourna dans la chambre de Mademoiselle de Sainte Phale qui continua son histoire sans se faire prier.

La nuit qui suivit le jour où mon frere me dit tant de choses, se passa sans que je pusse fermer les yeux; je sentois bien que mon frere avoit raison, & avant même qu'il m'eût rien dit j'étois déja dégoûtée de beaucoup de choses de l'Eglise Romaine. Je ne pûs m'endormir que sur le matin, & je fis un songe qui me rendit rêveuse plus que tout le reste. Il me sembloit que je voyois mon pere malade à la mort, qui me disoit; Justine, Dieu qui vous ravit vôtre pere selon la chair veut vous en servir, mais il ne le veut qu'à condition que vous le servirez en esprit & en verité, ce que vous ne sçauriez faire tant que vous ferez profession des superstitions dans lesquelles vous avez été élevée: Si vous les rejettez & que vous embrassiez la Religion de nos Eglises, vous serez horriblement persecutée & privée de tous vos biens, mais pourtant la fin de vos jours sera heureuse; vous les terminerez en paix & en tranquillité d'esprit, & au sortir de cette vie vous passerez dans une autre, au prix de laquelle celle qui nous semble la plus heureuse n'est pourtant qu'une veritable misere: Au contraire si vous resistez à la volonté de Dieu, vous mourrez miserablement dans les troubles & le desespoir qui seront les avant-coureurs d'un malheur éter-

 nel.

nel. Là-dessus il me sembloit que mon pere rendoit l'esprit effectivement, je m'éveillay les larmes aux yeux, durant trois jours je fus inquietée du souvenir de ce songe, & je pris la resolution de me faire instruire par mon frere touchant ma Religion & touchant celle des Huguenots.

A peine étois-je sortie du lit que mon frere vint dans ma chambre, aussi-tôt que je le vis je donnay quelque commission à ma femme de chambre, & luy sans perdre de temps, me dit, ma sœur, je viens vous donner le bon jour, & je ne viens pas les mains vuides, car ce que je vous apporte vaut plus que la Couronne de nôtre Roy. Vous êtes bien enrichi de cette nuit, luy dis-je en recevant le present, qui étoit un Nouveau Testament relié fort propremant. Vous disiez hier, ajoûta-t-il, que vous vous serviez de vôtre Crucifix pour vous exciter à la pieté. Laissez de grace vôtre Crucifix, & lisez l'Ecriture Sainte, vous verrez si la parole de Dieu n'est pas aussi forte qu'un marmouset est impuissant. Je le remerciay & je luy promis de suivre son conseil, puis il se retira pour aller faire sa cour à ma mere, à quoy il étoit fort regulier.

Quand il fut sorti j'ouvris le Nouveau Testament, & je vis qu'il avoit écrit au frontispice du livre ces mots de l'Apocalypse; *Voici je me tiens à la porte & je frappe, si quelqu'un entend ma voix & m'ouvre, j'entreray chez luy & je souperay avec luy & luy avec moy.* Je compris bien l'intention de mon frere, & je ne manquay pas de m'en faire l'application. Je me reti-

retiray dans mon cabinet où je lûs dans l'Evangile toute l'histoire de la Passion, de la Mort & de la Resurrection de notre Seigneur telle qu'elle est décrite aux XXVI. XXVII. & XXVIII. chap. de Saint Matthieu. Cette lecture me toucha si fortement que de ma vie je n'ai prié si bien Dieu ni de si bon cœur. Ma priere faite je continuay ma lecture, & je vis que plus je lisois plus cette parole se faisoit un passage dans mon ame qui me remplissoit d'une joye inexprimable. Mon frere vint me prendre pour me conduire dans la chambre de ma mere, qui étoit étonnée de ma negligence, mais avant que je sortisse de ma chambre je ne manquay pas de serrer mon Nouveau Testament, que toutes sortes de raisons m'obligeoient de conserver.

D'abord que ma mere me vit elle me dit, Vous étes bien paresseuse aujourd'huy ; & me considerant de plus prés ; Quelle langueur avez-vous dans les yeux, je gage que vous n'avez, ajoûta-t-elle, pas dormi & que vous avez passé une bonne partie de la nuit à lire quelque Roman ? Je fus bien-aise de luy laisser croire ce qu'elle voulut, c'est pourquoy je ne lui répondis point. Mon pere vint qui nous invita d'aller au jardin, où pendant que mon pere & ma mere se promenerent d'un côté, mon frere & moy nous promenames d'un autre. Ce fut-là où je remerciay mon frere encore une fois, & où luy ouvrant mon cœur, je lui fis connoistre que je trouvois dans l'Eglise Romaine des choses que je ne pouvois supporter ; & que pourtant je ne pouvois aussi me resoudre à l'abandonner. Ma sœur, répondit-il, il ne faut jamais

mais abandonner une chose sans en avoir examiné les raisons, & sur tout en matiere de Religion. Tenez-vous à la Religion dans laquelle vous avez été instruite jusques à ce que vous soyez convaincuë que ce n'est pas la meilleure; & qu'il en est une qui a cet avantage; car alors vous ne pouvez pas en conscience vous tenir à ce que vous croyez le plus défectueux, & negliger ce qui est plus parfait. Ce jour-là nous eûmes un entretien de deux heures touchant la Transsubstanciation. Le lendemain il me parla de la Justification par les œuvres. Un autre jour il me parla du Sacrifice que le Prêtre offre pour les vivans & pour les morts. Mais où il s'attacha le plus, ce fut à me prouver que l'Eglise Romaine ne pouvoit être la vraye Eglise. Ce seroit une chose trop ennuyeuse si je vous rapportois tout ce qu'il me dit là dessus; & les raisons dont il apuya ce qu'il disoit me persuaderent que j'étois dans la fausse Eglise, & me firent prendre la resolution de me ranger à la veritable.

Trois semaines se passerent durant tous ces entretiens: Quand je trouvois des raisons pour opposer à celles de mon frere, je luy resistois, mais il repliquoit en me confondant toûjours. Enfin je luy fis connoistre les dispositions de mon esprit qui le réjouirent. Il trouva pourtant cette affaire d'une telle importance, qu'il crût en devoir parler à mon pere, ce qu'il fit; tellement qu'un jour que ma mere étoit occupée à revoir certains contes, mon pere me fit appeller dans sa chambre, où je trouvay mon frere. Ma fille, me dit-il, j'ay appris des nouvelles qui me sont fort agreables,

dois-je

dois-je les croire ? étes-vous bien disposée à rejetter les superstitions dont vous avez été abusée jusques à present ? Oui, mon pere, & s'il vous plaît de m'entendre, je vous satisferay. Il me fit diverses questions, ausquelles je répondis à son gré ; c'est assez pour aujourd'huy, dit-il, retournez auprés de vôtre mere. Cependant, ma fille, si vous persistez constamment dans cette sainte resolution, je vous assure que quoy qu'il vous arrive, la benediction de Dieu ne vous manquera jamais, & que vôtre Pere Celeste exaucera du Ciel les vœux de vôtre pere selon la chair. Ces paroles si tendres arracherent des larmes de mes yeux. Je vois bien, répondis-je, que Dieu m'ouvre l'entendement de plus en plus, je me recommande à vos bonnes prieres, afin qu'il me fasse connoître encore mieux sa verité. Oui, Justine, oui, ma fille, dit-il d'un cœur tout attendri, je vay prier pour vous dans mon cabinet : Mais ce n'est pas assez, il faut aussi que vous adressiez vos humbles prieres à nôtre bon Dieu abondant en gratuitez éternelles, afin qu'il paracheve son ouvrage. Et vous Ferdinand, ne manquez pas de faire la même chose, & ne présumez pas d'avoir converti vôtre sœur, mais attribuez-en la gloire à Dieu qui est le seul maître des cœurs.

Comme ma mere étoit toûjours occupée, suivant le commandement de mon pere je m'en allay dans mon cabinet pour me recommander à Dieu ; aprés l'avoir prié, je me sentis plus ferme dans mon dessein, & le cœur plein de consolation, en attendant ce que Dieu feroit naître de favorable pour executer mon dessein.

D'un

D'un autre côté, ma mere ne dormoit pas ayant en tête d'attirer mon frere à sa croyance. Mon frere qui est assez fin ne rejettoit pas absolument cette proposition, il ne l'approuvoit pas non plus, mais il luy laissoit concevoir quelque esperance qu'il pourroit être fléchi un jour. Combien de fois avons-nous ri entre nous de cette bisarre avanture? Ma mere croyoit pouvoir faire changer son fils, elle se servoit de sa fille pour ce sujet; & mon pere se servoit de son fils pour attirer sa fille, ce qui lui reüssit à la fin, au lieu que le desir & les entreprises de ma mere tournerent à sa honte.

Plus je m'avançois dans la vraye connoissance, plus il étoit besoin aussi d'user de circonspection pour tromper ma mere, car si elle eut seu un seul mot des choses que mon frere me disoit, elle étoit femme à me faire enlever par force, & à me faire mettre dans un Convent pour toute ma vie. Il arriva alors deux choses qui servirent à la tromper plus que jamais. L'une fut qu'un Gentilhomme Catholique luy fit parler pour m'obtenir en mariage. Quoy que ma mere eut resolu ce mariage elle ne voulut pourtant rien conclure sans en parler à mon pere, avec qui elle a toûjours vêcu dans une grande union. Mon pere ne voulut pas se servir de son autorité en cette occasion. Comme ma fille, dit-il, a été élevée dans vôtre Religion, je vous en laisse toute la conduite, & vous en pouvez disposer comme il vous plaira. Cependant, Madame, puis que vous voulez bien encore me consulter, je vous diray franchement ma pensée. Le jeune homme dont vous me parlez

lez, quoique veritablement d'une bonne famille, est d'une maison qui est fort endettée. D'ailleurs j'apprens que ce jeune Gentilhomme est assez débauché, une fille aussi sage que la nôtre merite une meilleure fortune. Pourtant, Madame, vous en étes la maîtresse, je crois que vous ne ferez rien qui ne soit conforme à vôtre prudence, & ainsi je donne les mains à tout ce que vous trouverez bon. Enverité, dit ma mere, puis que vous en usez si bien, je vous assure que vous serez le maître de sa destinée, & que pourvû qu'elle épouse un Catholique, je n'auray point d'autre volonté que la vôtre. J'avois envie, répondit mon pere, de vous proposer un jeune Gentilhomme Catholique, dont les moeurs, la sagesse & la douceur me plaisent extremement: C'est, Madame, le fils de vôtre cousine germaine, Madame de...... C'étoit justement dire ce qu'il faloit à ma mere pour la rejouïr, car elle aime fort ce cousin, qui à la verité a des qualitez bien dignes qu'on l'estime. Je vous remercie, dit ma mere, de la préference que vous faites de mes parens, je ne vous en osois pas parler, mais puisque je vous vois des sentiments si favorables pour luy, je souhaiterois de les voir unis au plûtôt. Je le souhaiterois avec vous, répartit mon pere, mais il faut tâcher de luy faire obtenir auparavant quelque Charge à l'armée, & dire que nous ne voulons pas donner nôtre fille à un simple Volontaire, afin de la luy faire avoir ; ses parens qui sont puissans ne manqueront pas de luy faire donner de l'employ. Ma mere trouva ce conseil fort bon, & se resolut de se

con-

confier en mon pere plus que jamais elle n'avoit fait.

L'autre chose fut, que mon pere fit une fausse confidence à ma mere, touchant mon frere. Il me fâche fort, dit-il, de ce que Ferdinand perd son temps ici à faire le casanier, & si ce n'étoit la tendresse que je vois que vous avez pour luy, je l'aurois déja renvoyé à l'armée, ou bien faire un voyage en Allemagne ou en Angleterre. En un autre temps, ma mere auroit répondu aigrement, mais mon pere venoit de luy témoigner tant de complaisance, qu'elle n'osa pas le contredire. Monsieur, dit-elle, j'ay été dix ans sans voir mon fils unique, à peine y a-t-il deux mois que je jouïs de sa vuë, & vous me le voulez ôter. Non, Madame, je ne vous le veux point ôter, mais je crains qu'il ne s'en aille, car je vois que la vie oisive & tranquille qu'il mene en ce païs, n'est pas selon son humeur. Il luy faut une vie active, il s'ennuye en effet, car on ne peut pas toûjours joüer, se promener, chasser & discourir; ces choses servent au délassement de l'esprit, mais elles ne le satisfont pas. Laissez-moy luy parler, dit ma mere, peut-être qu'il changera de sentiment quand il m'aura entenduë. Où est-il? je veux luy parler tout à l'heure. Je crois qu'il est dans le jardin, dit mon pere. Aussi-tôt ma mere me fit appeller pour y descendre avec elle.

Nous trouvâmes mon frere assis auprés d'une fontaine en profonde meditation, & qui rêvoit sur les moyens qu'il faloit tenir pour me faire abjurer les erreurs Romaines. Nous le surpri-

surprimes en cet état, & ma mere le fit revenir de cet assoupissement, en luy donnant un petit coup sur l'épaule. Qu'avez-vous, Ferdinand, dans l'esprit qui vous rend si rêveur, luy dit-elle, ce n'est pas vostre coûtume? Je vous l'avoüeray, ma mere, dit-il en la regardant tristement, quoy que je ne l'aye pas osé dire à mon pere. Je voudrois bien retourner à l'Armée, que voulez-vous que je fasse ici à garder les charbons? Otez ces choses de vôtre esprit, luy répondit ma mere, pourquoy vous iriez-vous faire casser la tête, & me rendre la plus desolée de toutes les meres? Que pensez-vous que je devinsse si j'avois perdu mon fils unique, auquel j'ay mis mes plus belles esperances? Encore s'il y avoit quelque apparence de vous avancer, mais les choses sont reduites en un tel état, qu'il ne faut rien esperer en faveur de ceux de vôtre Religion: Quand vous auriez fait toutes les plus belles actions du monde, & que vous auriez rendu au Roy tous les services imaginables, tout cela sera conté pour rien tant que vous serez Huguenot. Mon frere ne répondit rien, il jetta seulement un grand soûpir. Ma mere crût voir dans le fond de son cœur ce qu'elle n'y voyoit point. Vous soûpirez, Ferdinand, & vous ne dites mot, dit-elle, & moy je vous dis encore une fois, que tant que vous serez Huguenot, vous ne serez jamais avancé. Mais je vous parleray plus amplement demain au matin, ne manquez pas de vous rendre dans ma chambre. Allez, continuez vôtre chemin, & pensez à ce que je viens de vous dire.

Quand il nous eut quittées, ma mere me

dit, vôtre frere improuve diverses choses dans la Religion de Calvin, il en approuve dans la nôtre, de plus il a de l'ambition, allons, ma fille, poussons à la roue, d'une maniere ou d'autre nous gagnerons cet esprit. Ce sera avec bien de la peine, répondis-je, il est plus ferme que vous ne pensez. Il n'importe, repliqua-t-elle, le merite en sera plus grand devant Dieu, travaillez de vôtre côté, & je travailleray du mien. Nous voyons tous les jours des conversions qui paroissent plus difficiles que la sienne, & même comme impossibles, qui ne laissent pas de réüssir. Si vôtre frere se laisse conduire à la raison plûtôt qu'aux conseils de vôtre pere, je luy mettray des sçavans en tête, ausquels il faudra qu'il se rende: Et s'il a de l'ambition, je luy feray parler à des personnes qui ont du pouvoir, & qui ne manqueront pas de faire sa fortune, dont on luy donnera toutes les assurances qu'il desirera. Tâchez seulement qu'il se rende capable de conseil, & sur tout qu'il ne redise rien à vôtre pere.

Mon frere dés qu'il fut hors de nôtre presence, remonta à l'appartement de mon pere, & lui fit le recit de tout ce que ma mere luy avoit dit. Mon pere luy dit à son tour, tout ce qu'il avoit dit à ma mere pour l'empêcher de découvrir toutes leurs partiques, & puis il ajoûta: Je vois bien où cette bonne femme en veut venir, mais s'il plaît au Seigneur, tous ses desseins iront à neant, & les miens réüssiront. Peu de temps aprés que je fus revenuë avec ma mere, comme je la vis occupée à donner quelques ordres, je courus à l'appar-

partement de mon pere où je trouvay mon frere. D'abord que mon pere me vit, il me dit, hé bien! vous travaillez de concert avec vôtre mere, pour la conversion, ou plûtôt pour la perversion de vôtre frere. C'est encore trop peu, répondis-je, de deux femmes contre un homme, aussi ma mere a-t-elle dessein de mettre des Docteurs en tête à mon frere, contre qui il ne pourra pas se défendre. Et là-dessus je racontai tout ce que ma mere m'avoit découvert de ses desseins. Voilà un bon avis, me dit mon pere, mais retournez de peur que vôtre mere ne s'apperçoive que vous étes venuë me parler. C'étoit ainsi que mon pere & ma mere joüoient au plus fin. Ma mere à la fin n'y trouva pas son compte. Mon frere me dit depuis, que mon pere parût chagrin du tour imprévû que les choses prenoient. Je prévois, dit-il à mon frere, que vous allez être exposé à de grandes tentations. Je ne crains pas les raisons des Sçavans, mais je crains les raisons des Puissans, quand ils vous representeront les Charges, la prosperité & les delices qui vous accompagneront si vous embrassez la Religion Romaine. Vous étes jeune, & les fumées de l'ambition s'emparent bien plus aisément de l'esprit des jeunes gens, que de celui de ceux qui sont dans un âge plus avancé. Ne vous fiez point en vous-même, mais en Dieu seulement. Je sçay que si je me fie sur mes forces, dit mon frere, je suis le plus foible de tous les hommes, mais si je mets ma confiance au Seigneur, je suis plus fort que tout l'Univers ensemble. Aprés cela mon pere luy donna

la liberté de se retirer, & le reste du jour s'écoula sans qu'il se passât rien de considerable.

Le lendemain mon frere fût à l'appartement de ma mere, il la trouva dans son cabinet, où elle le fit entrer, & luy commanda de s'asseoir auprés d'elle : Et comme il en faisoit difficulté, elle luy dit, Ferdinand je me dépoüille aujourd'huy de mon caractere de mere pour vous parler en bonne amie, asseiez-vous ici auprés de moy sans vous le faire dire davantage. Mon frere ayant obeï sans repliquer, elle luy parla ainsi d'un ton fort tendre & en versant quelques larmes.

Je ne peux jamais jetter les yeux sur vous, sans avoir le cœur agité de passions contraires. Quand je considere que j'ay en vous un fils sage, honnête & vaillant, je suis portée à me rejoüir & je m'estime bien heureuse, car Dieu n'a pas fait cette grace à toutes les meres. Mais quand je considere d'un autre côté que ce fils que j'aime, qui est si bien fait, qui est estimé de tout le monde, & qui a les inclinations si belles, a été élevé dans une Religion fausse & heretique, & qu'il y persiste ; je verse des larmes ameres, & je suis fâchée de vous avoir mis au monde. O Ferdinand, Ferdinand, si vous sçaviez tout ce qui se passe dans mon cœur, & la compassion que j'ay de vous, vous auriez plus de complaisance pour moy que vous n'en avez. Elle n'en pût pas dire davantage, les sanglots ayant arrêté son discours.

Mon frere qui fut touché de la voir si émeuë luy répondit, ma mere, vous ne jettez pas une larme

larme qui ne me perce le cœur. Pourquoy abandonnez-vous vôtre cœur à tant de tristesse? Je sçay bien, ma mere, que c'est une compassion maternelle que vous avez pour moy, mais peut-être est-ce une compassion aveugle & qui part de vos préjugez. Je veux que vous reconnoissiez jusques ou va la déference que vôtre fils a pour vous. Je vous declare donc que si on me peut convaincre que je suis dans une fausse Religion, je suis tout prêt d'embrasser celle qu'on me prouvera être la meilleure, car je ne veux point me conduire par opiniâtreté, mais par raison. Pour cet effet je me défais aujourd'huy de tous les préjugez que je pourrois avoir en faveur de ma croyance, & contre la votre, pour embrasser vôtre religion si je la trouve la meilleure, ou persister dans la mienne si je trouve que c'est la veritable. Ma mere se rejouït extremement de cette declaration, & elle dit, je vous prens au mot, souvenez-vous de tenir vôtre parole. Oui, ma mere, je m'en souviendray. Si on me peut convaincre que je suis dans l'erreur, il ne faut pas que j'y reste. C'est à dire, repliqua ma mere, que si je trouve quelqu'un qui leve vos doutes & vos scrupules, vous vous rangerez avec nous. Oui, ma mere, dit-il, je le feray avec joye, car je serois bien malheureux, si connoissant le mauvais chemin je voulois pourtant n'en point sortir. Si vous voulez aussi, ajoûta ma mere, je vous feray parler à des gens qui vous pourront avancer, & vous donner de belles charges, si vous vous rangez à leur parti. Toutes choses ont leur temps, répondit mon frere en

F riant,

riant, il ne faut pas que je sois exposé à tant d'assauts à la fois. Cela étant fait, mon frere se leva, & ayant fait la reverence il se retira, & laissa ma mere assez satisfaite de cet entretien: Car elle crût avoir fait un grand progrés sur l'esprit de mon frere, elle se flata même qu'il ne faisoit ces façons que pour tourner casaque de meilleure grace, comme ces places qui attendent le canon pour faire leur capitulation.

Il ne resta plus rien à faire qu'à prendre le jour, car pour la personne qu'on devoit opposer à mon frere, ma mere avoit choisi son Confesseur, le Pere Matthieu Jesuite, persónage assez sçavant, mais plus confit en malice qu'en science. Jay éprouvé quelques-unes de ses malices, c'est ce qui est cause que je hay cet Ordre si fortement, & que je maltraitay hier ces deux Freres déguisez. Enfin on convint du temps, sçavoir le lendemain du jour que mon pere devoit partir pour aller solliciter un procés qu'il avoit au Parlement de Dijon. Ma mere avoit interest que mon pere ne sçût rien de tout ce qu'elle pratiquoit, & mon pere avoit interest de feindre qu'il n'en sçavoit rien. Pour mon frere & moy nous faisions bonne mine. Enfin la veille du jour que mon pere devoit partit, comme nous étions prés de souper, mon pere dit à mon frere, allez preparer vos hardes dés que nous aurons soupé, car je veux que vous veniez avec moy. Ma mere en fut toute allarmée. Que dites-vous, Monsieur, que Ferdinand s'en aille avec vous, prétendez vous nous laisser ici seules? Madame, dit mon pere, il est temps qu'il

qu'il commence de s'instruire des affaires de la maison, vous sçavez de quelle importance est le procés que je vay solliciter, il faut bien que j'aye quelqu'un pour me soulager. Ma mere étoit si interdite qu'elle ne sçavoit comment faire pour rompre ce coup. Qu'avez-vous, Madame, luy dit mon pere, il semble que l'absence de Ferdinand vous fâche plus que la mienne? J'esperois, répondit-elle, me consoler avec le fils de l'absence du pere, mais puis que vous avez resolu de l'emmener avec vous, allez vous-en tous deux, à la bonne heure. Hé bien, Madame, je vous le laisse, dit mon pere, puis que vous le desirez si fortement, mais je vous recommande qu'il ne s'écarte pas de la maison jusques à mon retour: Je ne luy veux pas donner son congé, que je ne me sois entretenu amplement avec luy. Quand mon pere eut fini nous nous mîmes à table, avec grande envie de rire de la peine où ma mere avoit été.

Après souper, ma mere qui avoit des parens dans le Parlement de Dijon, se retira dans sa chambre pour leur écrire, & pour leur recommander le procés de son mari. Cependant mon pere nous fit monter mon frere & moy dans la sienne. Quand nous fumes en sa presence, après avoir rêvé quelque temps, il nous dit: Mes enfans, je n'ignore pas ce qu'on a dessein de faire dans ma maison en mon absence: Je sçay Ferdinand qu'on va mettre vôtre perseverance à l'épreuve, vous allez entrer dans un chemin où plusieurs personnes tombent, & presque tous ceux qui tombent font des chûtes mortelles. On vous promet-

tra de grands avantages ; mais ſçachez que Dieu eſt le ſeul qui vous peut donner les avantages temporels, & les biens éternels. Sur toutes choſes je vous recommande de vous humilier devant luy, & de le prier qu'il vous inſtruiſe, qu'il vous aſſiſte, & qu'il vous ſoûtienne par la force invincible de ſon Saint Eſprit.

Mon frere répondit avec une modeſte hardieſſe, mon pere, Dieu m'a fait la grace de joüir de la lumiere par vôtre moyen, j'eſpere qu'il m'accordera auſſi celle de vous imiter dans vôtre perſeverance: Et permettez-moy de vous dire, que quand vous me feriez un exemple de foibleſſe, comme vous m'en étes un de conſtance, je ceſſerois d'imiter vôtre exemple, pour me conformer à celui de mes ancêtres. Oui, mon fils, ſi Dieu m'abandonnoit juſques-là, je vous permets non ſeulement de ne me ſuivre point, je vous ordonne encore de me haïr. Mais l'Eſprit de Dieu m'aſſure, que ni moy ni vous, ne ſerons pas en cette peine, dans cette eſperance, je prie nôtre Seigneur qu'il vous beniſſe. A l'inſtant mon pere paſſa dans ſon cabinet, & en apporta un ſabre de Damas, qui étoit beaucoup plus precieux par la bonté de l'acier que par les pierreries dont la garde eſtoit garnie, quoi qu'elles fuſſent aſſez conſiderables. Aprés ma benediction, lui dit-il, voici le plus riche preſent que je vous puiſſe faire, c'eſt mon épée, qui eſt auſſi celle de vôtre ayeul, & de vôtre biſayeul, avec laquelle ils ont ſervi glorieuſement la Religion & le Roy. Ils l'ont trempée dans le ſang des ennemis de la Foy & de l'Etat, & moy-même

me je m'en suis heureusement servi en mon temps. Mon frere se mit à genoux, & mon pere tirant l'épée du fourreau, luy dit : Aujourd'huy je vous remets mon épée aux conditions qu'elle m'a été remise, c'est que vous ne l'employerez jamais que pour le service de Dieu & du Roy vôtre Maître & legitime Souverain. Ne suivez point le train de ces temporiseurs & lâches politiques, qui abandonnent nos pauvres Eglises, soûtenez-les autant qu'il sera en vôtre pouvoir, & si elles perissent perissez avec elles. Veüille le Dieu fort des Batailles, la faire prosperer en vôtre main; afin qu'elle passe aussi honorablement entre les mains de vos enfans, qu'elle m'a été remise, & que je vous la remets. Alors il luy donna un petit coup du plat de l'épée sur le bras, & la remettant dans le fourreau il la lui donna, & l'obligea de se lever. Mon frere aprés l'avoir reçûë, la tira encore une fois hors du fourreau, & la baisant au milieu de la lame il la posa à terre, & se remettant à genoux, il dit à mon pere : Mon pere, aprés les deux grands presens que vous m'avez faits, vous ne devez pas être surpris si je manque de paroles pour vous remercier, permettez-moy que j'embrasse vos genoux; mais mon pere le relevant l'embrassa, & luy donna quelques avis pour sa conduite.

J'avois été presente à cette action, & j'en avois été touchée. Mon pere me regardant attentivement, me dit, n'étes-vous point jalouse du present que j'ay fait à vôtre frere? J'aime trop mon frere, luy dis-je, pour en-

vier les presens que vous luy faites, pourvû que j'aye part à vôtre benediction, qu'il ait l'épée j'y consens. Je vous donneray & ma benediction & un present, répondit mon pere, que je n'estime pas moins que celui que j'ay fait à vôtre frere. En ce moment il me donna un petit portrait en mignature d'une femme qui en son temps avoit été une tres-belle personne, la boite étoit aussi enrichie de pierreries. Voilà le portrait de ma mere, continua-t-il, que je vous donne; Elle a été en son temps un exemple de vertu & de pieté, j'espere que vous imiterez une ayeule d'un si grand merite. Il faut que je vous dise ceci d'elle, qu'elle fut élevée comme vous dans la Religion Romaine, par une tante qui l'enleva; neanmoins comme Dieu luy avoit donné une grande penetration d'esprit, elle n'eût pas de peine à discerner la verité d'avec le mensonge. J'espere, dis-je, ma fille, que vous marcherez sur ses pas en plus d'une maniere, & que le present que je vous fais est mis en bonnes mains. Je voulus me mettre à genoux pour recevoir ce present avec plus de respect, comme avoit fait mon frere, mais mon pere qui connut mon dessein ne le voulut pas permettre, & en m'embrassant tendrement, il me donna sa benediction, aprés quoy il me fit quelques remontrances.

Justement comme tout étoit achevé, ma mere arriva, qui railla mon pere sur ce qu'il tomboit dans la faute qu'il luy reprochoit, de ne pouvoir pas se passer de ses enfans. Mon pere ne fit pas semblant de l'avoir entenduë, car il luy dit, Madame, voulez-vous que je

vous

vous dise adieu, ce soir, ou demain au matin? Demain au matin, dit ma mere, nous voulons déjûner avec vous. Et bien à demain au matin, dit mon pere. Voilà comment il s'absenta de sa maison pour donner lieu à une chose dont il avoit connoissance, quoy qu'il fit semblant de l'ignorer.

Il n'en étoit pas éloigné de mille pas que ma mere envoya querir son Confesseur, qui vint pendant que nous étions au jardin, ma mere, mon frere & moy. Regardez, dis-je à mon frere, comment vous pourrez tenir ferme contre un vieillard confit dans la dispute & les livres. Et pourquoy non, répondit-il, David qui n'étoit qu'un enfant & qui n'avoit qu'une fronde & des pierres, terrassa pourtant Goliat qui étoit un Geant armé de toutes pieces. Cet exemple, luy répondis-je, ne fait pas une regle, c'est une chose tres-rare que le foible surmonte le fort, mais c'en est une tres-ordinaire que le fort batte le foible.

Mon frere auroit répondu, si le Jesuite ne fût pas venu le saluer. Ils se firent force civilitez, & le Pere qui s'entendoit à flater, dit à mon frere les choses du monde les plus obligeantes; il y répondit fort modestement: Mais à son tour il se jetta sur les loüanges du Pere avec de certains petits traits d'adresse, qui firent juger au Jesuite que cet esprit luy donneroit plus de peine qu'il ne s'étoit figuré. Ma mere voyant que la place où nous étions n'étoit pas propre pour l'entretien, nous fit entrer dans un cabinet de verdure, où il y avoit des sieges & une table d'ardoise, elle s'assit d'un côté avec le Jesuite, & mon frere

& moy nous nous mîmes de l'autre : voilà l'ordre des seances de cette fameuse conference.

Mon Pere, dit ma mere au Jesuite, quand nous eûmes tous pris nos places, voilà mon fils que je vous presente, comme on presente un malade au Medecin afin qu'il luy fasse recouvrer la santé. Je ne crois pas être malade d'esprit, dit mon frere, & pour le corps je me porte assez bien graces à Dieu comme vous voyez. Il n'y a point de maladie plus dangereuse, dit le Jesuite, ni plus contagieuse que l'Heresie, qui infecte entierement les meilleurs esprits, & les fait tomber dans la damnation. Je vois bien où vous en voulez venir, dit mon frere, c'est de me montrer que je suis plongé dans cette horrible maladie de l'ame, sçavoir l'heresie, & puis vous voudriez me persuader que j'en serois délivré en me rangeant dans vôtre parti. Pour le premier je ne sçay pas comment vous osez m'appeller heretique, ay-je quelque croyance qui ne soit pas conforme à l'Ecriture Sainte, & qu'elle condamne? c'est dont je ne me suis pas encore apperçû, ni moi ni tous les autres Réformez.

Il ne faut pas croire, dit le Pere, que les Heretiques soient seulement ceux dont les sentimens sont condamnez par l'Ecriture, mais encore ce sont ceux qui s'écartent de la croyance de l'Eglise. Car l'Eglise juge souverainement les Heretiques, & l'Ecriture est une chose morte que les Heretiques tordent, & à qui ils donnent le sens qu'il leur plaît, s'en servant même quelquefois comme de colomnes pour apuyer leurs dogmes les plus pernicieux: Mais pour l'Eglise elle est vivante, elle prononce

ce les arrêts, & les explique elle même, quiconque s'éloigne des fondemens qu'elle a posez, est heretique & hors de là voye du salut.

Je vois bien, dit mon frere, que vous étes de l'opinion de tous les Docteurs Catholiques Romains: Et que l'Ecriture Sainte ne vous étant pas favorable, bien loin de la recevoir pour juge, vous voulez luy ravir son autorité, pour en revêtir vos Traditions, qui ne sont aprés tout, que de inventions d'hommes.

Cela engagea le Jesuite à faire un long discours des Traditions & de la parole non écrite; il tâcha de prouver que l'Ecriture Sainte n'étoit pas parfaite; il allegua l'Ecriture contre elle-même, *Jesus fit beaucoup de miracles, qui ne sont point écrits en ce livre*, & encore, *Il y a plusieurs choses que Jesus a faites, lesquelles étant écrites de point en point, je ne pense pas que le monde même pût contenir les livres qu'on en écriroit.* Il passa en suite à la citation des anciens Docteurs de l'Eglise, Tertullien, Cyprien, Saint Hierôme, & divers autres: Il en vint même jusques-à dire que l'Eglise est par dessus l'Ecriture, dont les livres ne sont authentiques, que parce que l'Eglise les a declarez tels: D'où enfin il tira cette conclusion sur le principe qu'il avoit établi, que si l'Eglise a le pouvoir d'autoriser une Doctrine, de la discerner d'avec une Apocriphe ou prophane, en un mot de luy donner la force & de l'établir, à meilleur titre a-t-elle le droit d'interpreter l'Ecriture, & partant qu'il ne faut point d'autre interpretation de l'Ecriture, que celle qui se trouve

dans l'Eglise. Ce Pere allegua tant de raisons que je ne m'en sçaurois souvenir. Il n'en est pas de même de la réponse de mon frere que j'écoutay avec bien du plaisir, & qu'il me donna en suite en manuscrit, tellement que l'ayant luë souvent, je l'ay presque retenuë par coeur.

Mon Pere, répondit-il au Jesuite, vous avez parlé tant qu'il vous a plû, sans que je vous aye interrompu: Je vous prie de m'acorder la meme grace. Je commence par protester contre toutes les choses que vous venez de dire, & je soûtiens que les Livres sacrez, qui contiennent la parole de Dieu, sont les fondemens du salut. L'Eglise doit puiser son instruction de cette source, comme ayant seuls, & d'eux-mêmes, l'autorité de décider tous les differens & toutes les controverses. Je diray plus, que l'Ecriture porte avec soy sa seule & veritable interpretation, qu'il n'est pas permis de chercher ailleurs que là. C'est, mon Pere, ce que j'entreprens des vous faire voir par l'autorité, par l'histoire, & par la raison, aprés quoi je vous laisseray tirer la conclusion qu'il vous plaira.

Premierement, Dieu luy-même s'explique la-dessus dans le Deuteronome, *Vous n'ajoûterez rien*, dit-il, *à la parole que je vous commande, & vous n'en ôterez rien, tout ce que je vous commande vous le garderez pour le faire, vous n'y ajoûterez rien, & n'en ôterez rien.* Certainement voilà de terribles paroles, vôtre Eglise n'y a-t-elle point contrevenu? C'est ici où tous les Docteurs Romains devroient baisser la tête de confusion, en voyant que leurs

Pre-

Predecesseurs ont ajoûté, non pas un iota, mais des troisiémes tables à la Loy de Dieu, qu'ils ont composé des cinquiémes Evangiles, & que pour un seul passage ils ont canonisé les livres Apocriphes qui n'ont point été dictez par le Saint Esprit. Mais écoutons ce divin Esprit comment il s'exprime dans l'Evangile de Saint Jean. *Celuy que Dieu a envoyé annonce les paroles de Dieu, car Dieu ne luy a point distribué son Esprit par mesure.* Et Jesus Christ dit dans le même endroit, *Je ne prens point témoignage des hommes.* Ce qui renverse entierement tout ce qu'on pourroit dire en faveur des Traditions. Qu'est-ce que n'en dit pas nôtre Seigneur aprés Esaïe le Profete? *Ce peuple s'approche de moy de sa bouche & m'honore de ses levres, mais son cœur est bien éloigné de moy; Ils m'honorent en vain, enseignant pour doctrine les commandemens des hommes.* Ce qui nous apprend que ce n'est pas d'à present qu'on a voulu introduire des traditions dans l'Eglise, mais qu'elles ont toûjours été rejettées. Je me souviens là-dessus d'avoir lû un excellent mot dans les Proverbes. *Toute la parole de Dieu est épurée, c'est un bouclier à ceux qui ont esperance en elle; n'ajoûte rien à ces paroles, de peur que l'Eternel ne te reprenne, & que tu ne sois trouvé menteur.* Hé que direz-vous là-dessus, Messieurs les Protecteurs de la Tradition, que Saint Paul anathematise en parlant aux Galates, lors qu'il dit, *si nous-mêmes, ou un Ange du Ciel vous évangelise autrement que ce que nous vous avons évangelisé qu'il soit anatheme.* Faudra-t-il dire ici que les Docteurs de l'Eglise ont plus de pou-

voir que Saint Paul? car ils évangelisent autrement que ce grand Apôtre des Nations. Et il ne faut point dire ici que Saint Paul anathematise ceux qui apporteront un Evangile contraire, il dit seulement un AUTRE EVANGILE, c'est à dire un Evangile different, comme font ceux qui recitent des miracles, & qui les attribuent à Jesus Christ, quoy qu'il n'en soit fait aucune mention dans les Evangiles. Enfin Saint Pierre que vous qualifiez du nom de Prince des Apôtres, & à qui vous voulez que le Seigneur ait remis une supreme autorité, voici ce qu'il dit, *La Prophetie n'a point été jadis apportée par la volonté humaine, mais les saints Hommes étant poussez du saint Esprit ont parlé.* Voilà, mon Pere, qui est exprés, voilà qui est clair, & ce grand Apôtre étoit persuadé que ce que le saint Esprit avoit prononcé ne pouvoit point être autorisé par les hommes. Pourquoi prétendent ils donc donner autorité à l'Ecriture par leurs Gloses & leurs Approbations?

C'est une chose manifeste que jamais Apôtre n'a crû qu'il fut permis aux hommes pour nombreux, sçavans & sages qu'ils fussent, d'ajoûter à l'Ecriture. Et certainement si les Docteurs avoient ce privilege, les Apôtres qui étoient les bases & les piliers de l'Eglise l'avoient dans une plus grande étenduë, toutefois ils ne l'ont osé faire, & ils ont regardé cet attentat comme une espece d'impieté & de sacrilege. Combien donc sont coupables ceux qui dans la suite n'ayant ni la dignité, ni la mesure d'esprit qu'avoient les Apôtres, ont pourtant osé porter leur folie jusques dans

le

le Sanctuaire, & joindre à la sacrée parole de Dieu des imaginations humaines. Il n'y a pas un homme qui ait le moyen d'entrètenir des serviteurs, qui leur permette d'ajoûter ou de diminuer à ses commandemens. Et toutefois il semble que vous voulez faire croire à Dieu qu'il n'a pas bien pensé à tout ce qu'il devoit dire pour nôtre salut, & qu'en sa Loy il a oublié quelque article dont il se repose en suite sur la bonne intention des hommes. Cela est-il tolerable, mon Pere? Le saint Esprit dit *que toute la sagesse de l'homme n'est que folie devant Dieu, que Dieu l'a confonduë;* & neanmoins Dieu souffriroit que cette sagesse humaine entreprit & d'ajoûter des Traditions à sa parole, & d'en pouvoir juger souverainement?

Il n'y a point de Docteurs quelques sçavans qu'ils soient, qui puissent rendre raison de tant de parfums, de sacrifices, & de purifications qui furent précisement commandez dans la Loy Ceremonielle, cependant ces choses étoient les moindres. Or comment se peut-il faire que nous qui ignorons entierement la raison des moindres choses que Dieu a ordonnées, soyons si presomptueux que de vouloir disposer des plus grandes? Car l'Eglise Romaine n'a inventé ses Traditions que pour avoir la liberté d'établir tout ce qu'il luy plairoit. Par là on dispose du sejour des ames aprés la mort, on a mis leurs peines à prix, le salut est en vente, le Paradis est à l'enchere, & tout cela parce qu'il nous plaît, & parce que nous l'avons ainsi forgé: Il nous semble bon & nous voulons que les Ecritures

saintes le disent en dépit qu'elles en ayent.

Il y a une telle disproportion entre la sublimité & l'excellence de l'Ecriture sainte, & la foiblesse de nos entendemens, qu'on ne trouvera rien de semblable dans le monde. *Trouveras-tu le fonds en Dieu en le sondant? Trouveras-tu en perfection le Tout-puissant? Ce sont les hauteurs des Cieux qu'y connoîtras-tu? Ce sont les profondeurs des Enfers qu'y avanceras-tu?* Vous trouverez cela dans le livre de Job touchant la Providence Divine, & je peux dire la même chose de la parole de Dieu, que nous ne devons pas prétendre de pouvoir penetrer, beaucoup moins de la vouloir juger.

Je me suis souvent étonné de l'effronterie accompagnée de blasphême, de nos ennemis, d'oser dire que l'Ecriture sainte n'étoit pas parfaite. Je veux les convaincre de sa perfection par deux exemples, l'un pris de la Loy de Rigueur, & l'autre de la Loy de Grace. Le premier ce sont les dix Commandemens compris en deux Tables, & le second est l'Oraison Dominicale comprise en six articles. Qui eût été assez hardi d'entreprendre d'etablir cela? Car nous voyons bien que Dieu seul a pû être l'Auteur d'un tel ouvrage: Et quand tous les Legislateurs du monde auroient été ensemble, ils n'auroient sçû composer une Loy dans laquelle on pût comprendre en dix paroles tous les pechez du monde. Et tous les Docteurs de l'univers ensemble ne sçauroient composer une Priere dans laquelle en six articles on renferme tous les souhaits qui peuvent entrer dans un entendement raisonnable. Qui a jamais oui dire
que

que le plus grand s'autorisât par ce qui est moindre.

Je sçay bien que vous me direz ici que l'Eglise est inspirée de l'Esprit de Dieu, & qu'ainsi elle peut juger quels livres sont Canoniques & quels livres ne le sont pas. Mais, mon Pere, ce que vous appellez l'Eglise n'est pas toûjours animée par l'Esprit divin, & quand elle l'est ce n'est pas pour entreprendre de juger souverainement des points de l'Ecriture, mais c'est pour s'y soûmettre avec reverence: Et ce n'est proprement que pour empêcher les particuliers de juger de quelque livre s'il est authentique ou s'il ne l'est pas, car en ce cas-là il faut se soûmettre au jugement de l'Eglise qui reconnoit les livres qui partent de l'Esprit de Dieu, & ceux qu'on leur veut joindre, qu'on appelle Apocryphes, qu'elle rejette. Voilà toute l'autorité que l'Eglise peut avoir, qui ne doit pas être regardée comme s'étendant sur l'Ecriture pour y ajoûter, mais pour porter les peuples à connoitre ce qui peut être Canonique & ce qui ne l'est pas. Cette autorité est à peu prés comme celle de nos Parlemens qui reçoivent les Lettres Patentes de sa Majesté, qui reconnoissent son seing & ses sceaux; ils les verifient; ils les publient; ils en font sçavoir la teneur aux peuples, mais ils ne les composent pas; ils ne les signent pas; ils ne les scellent pas, & ils n'oseroient rien y ajoûter de contraire ou de nouveau. Les hommes au contraire, osent faire à Dieu ce que jamais aucun Conseil n'a osé faire à son Prince.

Répondez-moy, mon Pere, les Orfévres sça-

ſçavent bien connoître l'or d'avec le cuivre, mais ils ne peuvent pas faire que l'or ſoit de l'or, car il l'eſt déja ſans eux: Ils peuvent bien encore mêler de l'argent ou du plomb avec de l'or, mais ils ne peuvent pas faire que cet argent ou ce plomb qui eſt mêlé avec l'or ſoit converti en or. Il en eſt ainſi de l'Egliſe, ſon intelligence peut bien s'étendre à connoître ce qui eſt le veritable or de la parole de Dieu & ce qui ne l'eſt pas, mais elle ne peut pas établir une nouvelle parole de Dieu. Les hommes peuvent bien auſſi compoſer des écrits, & même être aſſez effrontez pour les joindre avec la parole de Dieu, mais il ne s'enſuit pas pour cela qu'ils leur donnent le veritable caractere de la parole de Dieu.

On préche tant parmi vous, que l'Egliſe donne l'autorité à l'Ecriture, & que par conſequent il faut qu'elle ait encore une plus grande autorité, juſques-à pouvoir ajoûter ſes Traditions aux ſacrez Cahiers. Mais tout bien conté, l'Egliſe n'a point d'autre autorité que d'annoncer aux peuples, que ce qu'on appelle l'Ecriture ſainte eſt veritablement la parole de Dieu: Car comme l'or ne laiſſe pas d'être de l'or, encore qu'il n'y ait perſonne qui diſe voilà de l'or, ainſi l'Ecriture ſainte ne laiſſeroit pas d'être la parole de Dieu & d'être authentique, quand il n'y auroit point d'Egliſe pour dire aux hommes, *cette parole que vous liſez eſt la vraye parole de Dieu.* D'ailleurs je dis que le Canon de l'Ecriture ſainte ayant été reconnu dans les premiers Conciles, nous devons recevoir leur détermination ſans plus former aucune difficulté là-deſſus. Et

ſans

sans plus faire de questions dans l'Eglise sur l'autorité de l'Ecriture, on doit se soûmettre à ses Arrêts qui sont la verité & la justice même.

En effet, mon Pere, s'il faloit que l'Eglise jugeât souverainement de la Doctrine contenuë dans les livres de la sainte Ecriture, il faudroit supposer que dans l'Eglise il y a & y aura toûjours, des hommes aussi remplis du saint Esprit que ceux qui ont écrit ces Livres sacrez, ce qui est faux de toute fausseté; car la foiblesse, l'aveuglement, l'ignorance & la malice de ceux qui combattent la sainte Ecriture, témoignent qu'ils n'ont pas seulement la moindre étincelle de l'Esprit divin; de maniere qu'il n'appartient point aux hommes de juger de la Doctrine, ni d'interpreter ce qui est contenu dans les Livres sacrez. Si vous me dites que les hommes ayant reçû le saint Esprit en peuvent juger, je répons que tous ceux qui ont reçû l'Esprit de Dieu en ces derniers temps, le témoignent en se soûmettant humblement à la parole de Dieu.

Mais, j'ay des raisons encore plus fortes que celles-là. Quelle apparence y a-t-il que les hommes qui se reconnoissent trop foibles pour être sauvez, soient assez puissans pour autoriser les Livres où sont contenus les moyens de leur salut? Dieu qui est jaloux de sa gloire leur a-t-il donné sa parole pour être abandonnée à leur discretion? pour être controllée & contestée, & afin qu'ils y ajoûtassent ce qui leur sembleroit bon? Est-ce une chose possible ou licite que les ignorans jugent souverainement de la science? Permet-

tra-

tra-t-on aux aveugles-nez de discourir des principes de la lumiere, & ne se moquera-t-on pas d'eux s'ils entreprennent de le faire? A beaucoup plus forte raison les hommes qui ne sont que des aveugles & des ignorans ne doivent pas juger de la lumiere celeste, & de la plus sublime de toutes le sciences.

N'est-il pas vray, mon Pere, que sous l'Ancienne Alliance Dieu parla une fois à son Peuple pour luy donner sa Loy, tellement que cette Loy étant donnée, il ne fut pas en la liberté du peuple d'y ajoûter rien de nouveau, mais seulement il étoit obligé à l'obeïssance. Il est vray que les Levites exposoient la Loy au Peuple, mais comment faisoient-ils? ils consultoient la Loy même pour l'expliquer, sans aller chercher des interpretations hors de cette loy, comme on fait parmi vous. Et quoi que cette nation incredule ait été souvent assurée de la verité des promesses de Dieu, & que Dieu pour cet effet ait envoyé plusieurs fois de grands Profetes, qui étoient comme ses Ambassadeurs qui portoient parole de la venuë du Messie, il ne s'en est jamais trouvé un seul qui ait dit au Peuple, *Faites ceci ou cela de plus que la Loy n'a ordonné: car elle ne peut pas remedier à tout.* Au contraire, voici ce qu'ils ont dit: *Gardez la Loy & les Ordonnances que le Dieu de vos Peres donna à Moïse son Serviteur.* Ces grands hommes étoient inspirez extraordinairement, toutefois ils n'entreprennent pas pour cela de controller la Loy de Dieu, ni de forger de nouveaux commandemens; ils recommandent l'obeïssance à la Loy seulement. Je dis cela pour

pour répondre à ceux qui disent que le même Esprit qui a parlé par la bouche de ceux qui parloient, & conduit la main de ceux qui écrivoient, est le même qui anime les Docteurs de l'Eglise Catholique pour juger sainement de la doctrine de la Foy comprise dans l'Ecriture Sainte; car il me semble qu'ils doivent le même respect à la parole de Dieu, que luy ont rendu les Profetes, qui n'ont jamais osé toucher à une chose si sacrée, & qui n'ont rien voulu y ajoûter de nouveau.

Je peux dire la même chose de l'Evangile. Dieu ayant une fois fait parler ses Ambassadeurs, & fait entendre sa bonne volonté par leur moyen, il a retiré cet esprit de revelation, aussi bien que la vertu des miracles, & ne nous a laissé que l'esprit d'obeïssance. Car Dieu connoissoit trop bien le méchant naturel de l'homme si on luy laissoit la liberté d'acourcir, d'alonger, ou d'inventer ce qu'il lui plairoit. Certes, encore qu'il y ait beaucoup d'heresies sur la terre, il y en auroit infiniment plus, si les hommes avoient la liberté de donner de l'autorité à l'Ecriture, car quoi qu'on leur eut donné leur instruction par écrit, ils n'ont pû s'empêcher de la falsifier, de la corrompre & d'y faire des Gloses en dépit du Texte.

Il est vray, que l'ancienne Eglise des Juifs a eu une tradition. Eleasar, Phinée, & tous ceux qui anciennement avoient été les témoins oculaires des merveilles que Dieu avoit faites par la main de Moïse, l'avoient aprise à leurs enfans, & ces choses s'étoient communiquées de main en main, dans les familles

milles qui avoient conservé le veritable culte. Mais cette tradition n'avoit rien de nouveau, elle ne contenoit rien au delà de la Loy, & de la parole de Dieu écrite. Si les traditions de l'Eglise Romaine avoient apporté autant de circonspection à l'égard de l'Evangile, on ne s'en plaindroit pas comme on fait. Toutefois comme les hommes ne sçauroient longtemps manier une chose sans la salir, les Juifs abuserent de cette tradition de leurs peres, & y ajoûterent de leurs inventions propres; de sorte que c'étoit déja une chose toute corrompuë au temps de Jesus Christ nôtre Seigneur, comme il leur en fait des reproches fort souvent dans son Evangile.

Il semble aujourd'huy que les Docteurs Catholiques veüillent entierement se regler sur la maniere de faire des Anciens Rabins, Scribes, Pharisiens, & Docteurs Juifs: Et que comme ceux-là se glorifioient de servir Dieu, non pas simplement selon qu'il avoit ordonné en sa Loy, ce qui leur sembloit trop peu de chose, & un moyen trop facile pour être sauvez; mais selon la tradition, car ils étoient devenus si présomptueux, qu'ils estimoient, que c'étoit-là la grande perfection du culte divin. De même les Docteurs de l'Eglise Romaine estiment que c'est peu de chose d'avoir reçû l'Evangile, il leur semble que Jesus Christ a oublié une partie des choses qu'il y faloit mettre, & que les Docteurs Romains venant à son secours, ont parachevé cet ouvrage, que Saint Pierre, Saint Paul, tous les Apôtres, & Jesus Christ luy-même avoient laissé imparfait. Quelle absurdité impie est-ce là, que pour

donner

donner credit à la tradition il faille tâcher de décrier l'Ecriture, & dire qu'elle étoit imparfaite.

Mon frere n'auroit pas achevé sitôt, quoy que le Jesuite l'eut voulu interrompre plusieurs fois, si ma mere qui ne pouvoit dissimuler le dépit qu'elle avoit contre son fils, n'eût éclaté en quelque façon. Croyez-vous, dit-elle, qu'il n'y ait à parler que pour vous? Non, Madame, laissez luy dire tout ce qu'il voudra, dit le Pere Matthieu, nous luy répondrons en suite. Pour moy je fis semblant de dormir durant toute cette conference, qui dura depuis midi jusques à quatre heures, ce qui fit grand plaisir à ma mere qui craignoit que je ne prisse trop de goût aux paroles de mon frere. Et à dire le vray jamais je n'ay entendu de discours qui m'ait tant plû que le sien, qui me sembloit un peu trop sçavant pour luy. Je ne m'en étonnois pourtant pas, quand je considerois l'inclination qu'il avoit pour les sciences, & la beauté de son esprit; outre le soin que mon pere avoit pris pour le cultiver. Ainsi, Mesdemoiselles, si je vous parois aujourd'huy un peu plus docte que les filles ne sont ordinairement, faites-en tout l'honneur à ma memoire, & non pas à mon esprit.

Le Jesuite qui croyoit mieux persuader mon frere en particulier, dit à ma mere qu'il vouloit l'entretenir seul. Tant qu'il vous plaira, dit mon frere, & là-dessus ils se leverent tous deux, & demeurerent deux grandes heures en conference. Cependant ma mere étant restée dans le cabinet avec moy, me dit: Est-il possible, Justine, que vous n'ayez rien enten-

du

du du tout de la conference ? Non, ma mere, hors le commencement, & je vous prie que je n'y assiste plus, car ce n'est pas mon affaire. Vous n'en devriez pas estre dégoûtée, répondit-elle, car il me semble que vous y avez assez bien dormi. Je ne sçay ce que je dois penser de vôtre frere, ajoûta-t-elle, tout ce qu'il a dit ne se rapporte point à l'esperance qu'il m'avoit donnée. De plus il me semble que vôtre pere l'a fait étudier comme s'il en vouloit faire un Ministre. Ma mere, répondis-je en riant, mon frere est un trop bon Soldat, pour être un jour Ministre ; au reste la science ne fait point de mal, hormis aux femmes à qui elle gâte la cervelle.

Je tâchois par des discours de cette nature, d'adoucir le chagrin que ma mere pouvoit avoir contre mon frere, & que sa franchise lui attiroit. Mais le retour du Jesuite gâta tout, il tira ma mere à part, & luy parla durant une bonne demie heure. Mon frere pendant ce temps-là me fit le recit de tout leur entretien secret, qu'il conclut en me disant, nous allons voir un beau vacarme. La chose arriva ainsi, car ma mere ayant conduit le Jesuite jusques à la porte, revint à nous avec un visage où à tout moment la pâleur faisoit place à la rougeur, & la rougeur à la pâleur. Je tremblois de la voir, mais ses paroles augmenterent ma peur & ma tristesse. Allons nous-en à la maison Justine, je vous défens de parler à vôtre frere pour jamais, & je vous défens à vous Ferdinand, de vous presenter devant moy tant que je vivray. Vous m'avez malheureusement trompée, & c'est le moins

que je doive à vôtre trahison envers moy.

Quoy que ces reproches fussent fort sanglans, mon frere n'en parut pas surpris, il se retira sans rien dire, en faisant une grande reverence: Et le soir même il alla coucher à une metairie qui appartenoit à mon pere, à une lieuë de là, & employa tout le lendemain à la chasse, ne revenant coucher que le soir au Château, pour y jouër un stratageme qui réussit.

Pour ma mere, quand la premiere fougue de sa colere fut passée, elle fut fâchée de s'être emportée, car la tendresse qu'elle avoit pour son fils étoit si puissante, qu'elle se rendit victorieuse de toutes ses autres passions. Sçachez, dit ma mere, ce que fait vôtre frere, sans qu'il paroisse que je m'en informe. Il vient de sortir d'ici à cheval avec son valet & un laquais, dis-je, & ils ont mené les chiens avec eux, je crois qu'il y a une partie de chasse en campagne. Voilà qui va bien, dit-elle, feignant d'être plus tranquille qu'elle n'étoit en effet. Nous soupames sans rien dire, & elle jettoit des soûpirs de temps en temps, & moy je rêvois à diverses choses.

Je passay cette nuit là fort tristement. Je vous laisse à penser si une personne de mon sexe qui medite une si grande affaire, qui en entraîne tant d'autres; & qui se voit tout en un coup privée de ses seuls appuis, ne doit pas être bien étonnée. Ma mere avoit ses inquietudes aussi bien que moy, elle auroit bien voulu que mon frere fut revenu le premier. Mais elle l'avoit chassé, il n'y avoit pas d'apparence qu'il voulut s'exposer au hasard d'un nouvel affront. De le rechercher c'étoit une

démarche qu'elle trouvoit indigne d'elle. Elle fut tout le jour dans ces peines. Pour mon frere, il arriva le soir avec son valet, & au lieu de monter dans la chambre où nous prenions nos repas, il monta dans la sienne. Ma mere m'envoya comme le jour precedent, je le trouvay dans sa chambre avec son valet, ses coffres & ses malles toutes ouvertes, son linge & ses habits tous étendus, & luy s'habillant de l'habit qu'il portoit à l'Armée, pendant que son valet secondé d'un laquais ajustoit toutes ses hardes. Bon, dit-il, d'abord qu'il me vit, j'étois en peine comment vous dire adieu, mais vous voici. Comment, mon frere, que prétendez-vous faire, luy dis-je toute émûë? Tout à l'heure je vous répondray, me dit-il. Hà vous voulez vous en aller, lui dis-je, & à l'instant je descendis pour porter cette nouvelle à ma mere, à qui je n'ay jamais manqué de respect en ma vie que cette fois là. Hé bien, ma mere, luy dis-je, voilà le fruit de vôtre emportement, mon frere s'en va, que répondrez-vous à mon pere quand il vous demandera ce que vous en avez fait? luy qui vous a chargée de le representer. Vous avez faussé la parole que vous aviez donnée à mon pere, que jamais vous n'exhorteriez son fils à changer de Religion, & quand vous ne l'avez pû attirer, vous l'avez chassé cruellement. Ah que mon pere a été bien plus religieux observateur de la sienne, car il ne m'a jamais parlé de ma Religion ni de la sienne.

Ma mere, durant que je luy faisois ces reproches étoit plus morte que vive, je luy aurois

rois pu dire des choses encore plus dures, qu'elle y auroit été insensible. En ce moment même on me vint dire que mon frere me vouloit parler, j'y retournay, & je trouvay son valet sur la montée, qui portoit la malle & les pistolets de son maître. Je luy dis, mon ami ne te presse pas tant, arrête jusques à ce que j'aye parlé à ton maître. Fay seulement ce que je t'ay commandé, s'écria mon frere. Je montay dans sa chambre, & je le trouvay tout botté qui n'attendoit que moy. Hé bien que veut dire cet emportement, luy dis-je, est-il possible que vous voüliez vous en aller? restez avec nous, je feray vôtre paix avec ma mere. Vous vous vantez, me dit mon frere d'un air railleur, de plus que vous ne pouvez, je connois assez bien ma mere, pour n'esperer pas un si prompt retour. Vous sçavez, ma sœur, si je luy ay donné sujet de me dire tout ce qu'elle m'a dit, & de me traiter de la maniere qu'elle m'a traité. Mais, ma sœur, vous voyez qu'il se fait tard, je prie Dieu qu'il vous benisse, ajoûta-t-il en m'embrassant, sans que je luy pûsse dire un mot, & aprez cela il sortit de la chambre, & se defit de moy sans que je pûsse le retenir. Comme il descendoit les degrez, ma mere qui l'entendit l'appella, Ferdinand, dit-elle, venez parler à moi. Il vint, & ma mere le regardant, lui dit, en quel équipage vous vois-je, & où voulez-vous aller? Je veux aller si loin, répondit-il, que vous n'aurez pas sujet de craindre que je me presente à vos yeux, ni que je vous fasse voir un fils odieux qui pourtant n'a pas merité vostre hai-

 ne.

ne. Osez-vous bien partir, dit-elle, sans le consentement de vôtre pere ? Quand mon pere sçaura pour quel sujet je me retire, il me pardonnera fort facilement, & consentira que je m'éloigne de ces lieux. Pour vôtre consentement vous me l'avez donné, & d'une façon qui me penetre le cœur, car vous m'avez chassé de vôtre presence en des termes tres-injurieux. Je n'ay donc plus rien à faire dans ce Château qui me seroit plus affreux qu'une prison, puis que j'ai perdu les bonnes graces de ma mere, & peut-être l'affection de ma sœur. Si vous me voulez accorder une grace, permettez-moy que je vous baise la main, c'est la derniere que vous m'accorderez.

Non, dit ma mere, par un contre-temps fort peu de saison, feignant d'estre bien plus en colere qu'elle n'estoit. Hé bien, ma mere quoique vous me refusiez si peu de chose, dit-il, je prie Dieu neanmoins qu'il vous ait toûjours en sa sainte protection, & qu'il vous donne des sentimens plus doux envers ma sœur, mais je crains bien que cela n'arrive point & qu'elle ne soit tres-malheureuse avec vous. Toutefois, ma mere, le Ciel vous demandera un jour compte de vos enfans. Ayant dit cela il m'embrassa une seconde fois, mais il ne fut jamais en mon pouvoir de luy dire un mot ; Ayant fait une profonde reverence il se retira & descendit dans la cour. Ce fut alors que ma mere s'asseant sur un fauteuil s'abandonna à la douleur sans dire aucune parole, sinon. O mon Dieu, que feray-je ! Vous étes une des heureuses meres qui vivent d'avoir un tel fils, lui dis-je, & dans peu de

temps

temps vous allez être une des plus affligées. Vous sçavez, ma mere, que vous avez tort, pourquoy luy avez-vous refusé la petite faveur de vous baiser la main ? En un autre temps je n'aurois pas dit ces choses impunément, mais j'étois en un tel état que je craignois fort peu sa colere. Sans attendre sa réponse, je courus à la cour pour faire un dernier effort: ma mere en fit un autre, car elle se leva brusquement de son siege & alla aux fenêtres, d'où voyant mon frere à cheval qui faisoit ajuster ses étriers, elle cria aux valets, fermez les portes qu'il ne sorte point. Mon frere ne faisant pas semblant de l'entendre, leur cria d'une voix menaçante, si quelqu'un d'entre vous prétend de s'opposer à mon passage je luy feray passer mon cheval sur le ventre. J'étois descenduë à la cour, & empoignant la bride de son cheval je lui dis, ce sera donc à moy à qui vous ferez ce traitement, car resolument je ne lâcheray point prise. Hé ! ma sœur, ma chere sœur, me dit-il, en laissant couler quelques larmes, qu'il vous suffise de ces larmes que je vous donne, je vous fais juge vous-même si je peux demeurer ici ? Ma mere cependant étoit descenduë elle-même, & oubliant tous ses ressentimens, son visage s'étoit couvert de larmes. N'étes-vous pas bien dénaturé, Ferdinand, luy dit-elle, de vous en aller pour jamais à cause d'un petit mot fâcheux que je vous ay dit ? Dieu m'est témoin, si je ne vous quitte pas avec tous les regrets du monde: Mais, ma mere, ne m'avez-vous pas chassé tres-injustement, parce que j'ay parlé selon ma conscience ?

Ce fut dans cet endroit si tendre que cette agreable narration fut interrompuë par le Maître du Navire, qui nous obligea d'aller souper ; car ces gens-là ne se soucient pas fort d'être complaisans. Nous attendîmes avec peine au lendemain pour sçavoir le reste de l'histoire de Mademoiselle de sainte Phale, mais la consideration que nous avions tous pour elle, nous fit vaincre nôtre curiosité.

*Fin du Second Entretien,*



TROI-



# TROISIE'ME ENTRETIEN DES VOYAGEURS SUR LA MER



'HISTOIRE de Mademoiselle de Sainte Phale avoit quelque chose de trop particulier pour ne souhaiter pas d'en entendre la suite; outre qu'elle avoit tant de grace à la raconter qu'elle auroit attiré l'attention des plus severes Critiques, & donné du plaisir aux plus melancoliques esprits. D'abord qu'elle fut habillée nous luy fûmes donner le bon-jour le Baron & moy, & nous la trouvâmes avec les deux Demoiselles de Hambourg. Mademoiselle Leonor nous voyant entrer luidit, voici des gens qui s'impatientent de sçavoir la suite de vos avantures, aussi bien que ma sœur & moi. Bien, répondit Mademoiselle de Sainte Phale, puis que je l'ay promis j'y satisferay: pour cet effet retournons au lieu où nous étions hier, le temps qui est assez beau nous y convie.

Quand nous y fûmes Mademoiselle de Sainte Phale voyant par nôtre attention & nôtre silence que nous languiſſions après ſon hiſtoire, elle pourſuivit en cette maniere.

J'en étois demeurée ſur ce que mon frere répondit à ma mere : Si vous vouliez, ajoûta-il, que je ne répondiſſe pas au Pere Matthieu, vous m'en deviez avertir & je n'aurois rien répondu ; mais vous m'avez laiſſé la liberté de parler perſuadée qu'il me fermeroit la bouche, cela n'a pas réüſſi, je luy ay tenu tête, & voilà tout mon crime : C'eſt pour ce ſujet que vous dites que je vous ay trompée, que je vous ay trahie, & que vous m'avez défendu d'approcher de vous, ni de parler jamais à ma ſœur, comme ſi j'étois le plus grand criminel du monde. Et bien, ma mere, c'eſt pour jamais auſſi que je vous quitte, & que j'abandonne cette Maiſon & les pretentions que je peux avoir en France. Ma mere accordez-moy la grace que je vous baiſe la main, quoy que vous me l'ayez déja refuſée je ne peux m'empêcher de vous la demander encore. Ma mere ne fit pas alors la faute qu'elle avoit faite, car elle tendit les bras à mon frere, en lui diſant, vous m'avez vaincuë, mon fils. N'eſt-il pas poſſible que celle qui vous a chaſſé vous rappelle ? ne pourray-je point adoucir ce cœur endurci ? prétendez-vous que celle qui vous a mis au monde vous faſſe une reparation d'honneur, ou qu'elle vous demande pardon à genoux ? A peine eût elle achevé ces paroles que mon frere deſcendit de cheval, ſe jetta aux genoux de ma mere & les arroſa de ſes larmes, ſans pouvoir rien dire.

Ma

Ma mere le releva & l'embrassa, tous ceux de la maison étoient dans la cour & pleuroient aussi bien que nous. Nous crûmes tous que l'affaire étoit terminée, & comme j'avois toûjours tenu la bride du cheval, je la remis à un valet en luy commandant qu'il le remenât dans l'écurie. Arrête, lui cria mon frere. Qu'y a-t-il de nouveau, dit ma mere? C'est qu'il faut que je m'absente de cette maison, ou que le Pere Matthieu en soit banni, voyez qui des deux vous voulez retenir & qui vous voulez chasser?

Vous me poussez à bout, Ferdinand, dit ma mere, changeant de ton & de visage, Insolent vous m'osez proposer de chasser mon Confesseur, vous abusez de ma tendresse & de mes larmes, mais vous n'en abuserez pas toûjours. Et moy, dit mon frere en se couvrant, je n'abandonnerois pas une mere qui ne met point de difference entre un Jesuite pernicieux & un fils respectueux? Ah! c'est trop demeuré dans cette maison, dit-il en remontant à cheval. J'étois au desespoir de la maniere dont ma mere en usoit, & cessant de tenir la bride du cheval: Allez, dis-je à mon frere, vôtre ressentiment est juste, éloignez vous d'un lieu où l'on vous traite d'une maniere si indigne: Pour moy je ne tarderay pas à me mettre dans un Convent. Non, ma sœur, demeurez pour prendre soin de mon pere, peut-être que ma mere reconnoissant la faute qu'elle fait aujourd'huy ne voudra pas traiter sa fille comme son fils. Adieu mes amis & mes amies, dit-il aux femmes de chambre, valets, servantes & laquais, qui se mettant

tous à genoux devant le cheval firent un cri si grand que je n'en ay jamais entendu de semblable; car mon frere étoit fort aimé. Otez-vous de là, mes enfans, leur dit-il, je serois marri de vous faire du mal, ne vous ayant fait que du bien, mon cheval pourroit blesser quelqu'un. Otez-vous, leur dis-je avec colere, voulez-vous que mon frere reste ici pour y recevoir des affronts tous les jours, pendant qu'un miserable Jesuite y fera le maître absolu?

Ma mere me regardoit avec des yeux qui marquoient bien que son ame étoit partagée par des passions contraires & violentes, elle m'appella, & moy ne doutant point que ce ne fût pour en être mal-traitée, je ne laissay pas d'aller à elle. Justine, dit-elle, je vous pardonne les choses que vous dites, conseillez moi sincérement, que dois-je faire? Je n'hesiterois pas entre vôtre frere & le Pere Matthieu pour sçavoir lequel des deux je dois chasser, s'il ne me sembloit pas que ce dernier peut me mettre au chemin du salut mieux qu'aucun autre Confesseur: D'un autre côté ma conscience & la Nature me font mille reproches de ce que je laisse aller mon fils pour une cause si legere. Je ne peux pas bien vous conseiller, mais, ma mere, s'il vous plaisoit que je disse à l'oreille à mon frere ce que vous me dites là, peut-être seroit-il fléchi; usez-en, dit-elle, comme vous jugerez à propos. Il descendit pour la seconde fois de cheval & vint parler à ma mere en particulier.

Vous sçavez, mon fils, luy dit-elle, combien

bien je suis delicate sur ce qui regarde la conscience. Vous me proposez aujourd'huy qu'il faut que je bannisse presentement mon Confesseur ou vous; je voudrois bien vous conserver tous deux. Mais, Ferdinand, vous voulez que je me declare; la Nature me parle en vôtre faveur, & la conscience me parle en faveur du Pere Matthieu. Donnez-moy conseil, Ferdinand, que dois-je faire? je l'ay demandé à vôtre sœur, mais elle a refusé de me le donner. Parlez-moy de grace avec le même desinteressement que s'il ne s'agissoit pas de vous, & agissez avec moi plûtôt en ami qu'en fils. Ma mere, pour me conformer à vôtre volonté, je vous diray qu'il vaut mieux en general écouter la voix de la conscience & lui obeïr qu'à celle de la Nature, neanmoins comme il arrive que bien souvent la conscience se conduit plûtôt par les préjugez que par la justice, il arrive assez souvent aussi qu'il est plus seur d'écouter la voix de la Nature que celle de la conscience.

Et pour venir au fait du Pere Matthieu: Vous le voulez retenir parce qu'il vous semble necessaire pour la direction de vôtre conscience. Certes la condition des hommes est bien miserable quand ils viennent à croire que leur salut dépend de la volonté de certains hommes & des caresses qu'on leur fait: Il y a des Medecins qui ont aquis un tel empire sur leurs malades, que ceux-cy croyent que leur vie ou leur mort est en leur main. On pourroit appeller à bon droit ces sortes de Medecins les Tyrans des malades, comme on pourroit appeller la plûpart des Confesseurs

G 5 les



les Tyrans des consciences. Le Pere Matthieu est un de ceux-là, il a gagné un si grand ascendant sur vôtre esprit, que vous recevez ce qu'il dit comme des Oracles, & vous craignez de vous mettre mal avec luy, parce qu'il vous semble être un grand Ami de Dieu & son grand Favori.

Or, ma mere, si vous me permettez de parler, continua-t-il, vôtre conscience ne doit pas s'embarasser pour un homme qui n'a point de conscience. Car outre qu'il est Jesuite, & ce mot seul renferme bien des choses : N'est-ce pas luy qui vous a inspiré une partie des choses que vous m'avez dites, & qui vous a conseillé de me bannir de vôtre presence. Mettre mal une mere avec son fils c'est une oeuvre du diable ; ainsi, ma mere, il se trouvera que vôtre conscience vous exhortera à vous défaire d'un homme si dangereux, si vous daignez la consulter comme il faut. Et si vous me voulez croire vous prendrez un autre Confesseur qu'un Jesuite, car ces Messieurs-là ne sont jamais contens qu'ils n'ayent tout-à-fait imposé aux consciences le joug qu'il leur plaît, & voilà le beau fruit de vos Confessions auriculaires. Parce qu'en sçachant tout ce qu'une personne fait & tout ce qu'elle pense, il est facile aprés de la tourner à son plaisir & de luy imposer le fardeau qu'on veut.

Soit que ma mere se rendit de bonne foy aux raisons de mon frere, ou bien qu'elle en fit semblant, elle promit, de congedier le P. Matthieu, & elle lui envoya en même temps quelqu'un pour luy signifier cette resolu-

lution. Cependant nous retournâmes à la maison, où d'abord que mon frere se fut débotté il nous revint voir. Ma mere qui n'a rien de mediocre en haine & en amitié, fit des caresses à mon frere ausquelles il ne s'attendoit point. Pour vous Justine, me dit-elle, je me souviens de tout ce que vous m'avez dit, il me semble qu'il faloit tenir le parti de vôtre mere plûtôt que celuy de vôtre frere: mais je vous fais grace à cause de luy.

Pendant tout le souper mon frere entretint ma mere des maux que les Confesseurs faisoient dans les familles, dans les Villes & dans les Royaumes. Il faut avoüer, dit-il, que la confession auriculaire a été en usage dans l'Eglise Primitive: mais elle fut abolie presque par tout l'Orient par Nectarius Patriarche de Constantinople, à cause qu'un Diacre écoutant en Confession une jeune veuve, & connoissant ses infirmitez, la seduisit par ce moyen. Et il ne faut point douter qu'une femme qui a donné connoissance de son peché & des passions de son cœur, ne s'abandonne fort facilement à celuy qui en a la connoissance. D'un autre côté la Confession sert beaucoup à tirer ce qu'on peut des familles pour faire des fondations, chanter des Messes, & pour sçavoir les secrets des Rois & les tourner du côté qu'on veut. Ces raisons étoient trop vraisemblables pour ne persuader pas ma mere qui en resta assez satisfaite. Me voulez-vous croire, ajoûta mon frere, pour achever de la gagner, ne prenez jamais aucun Moine pour vôtre Confesseur mais tenez-vous en à vôtre Curé, comme plusieurs qui aprés avoir tâté des uns & des

autres en reviennent toûjours là.

Mademoiselle de Sainte Phale ne pût pas continuer son histoire, parce que nos Voyageurs du Vlie revenoient dans une Chaloupe, & qu'elle ne vouloit pas la reciter devant tant de témoins; outre que ces Messieurs qui revenoient avoient assez de choses à raconter. Aussi ne firent-ils tout le jour que se railler les uns les autres, de certaines petites avantures qui étoient arrivées, soit aux uns, soit aux autres, comme il en arrive souvent entre les Voyageurs, mais ces choses ne valent pas la peine d'en faire part aux lecteurs, & tout le jour se passa ainsi: Les Dames mêmes furent si peu serieuses ce jour-là, qu'il n'y eut pas moyen d'avoir une conversation sur des matieres importantes, comme on l'avoit euë auparavant.

Le jour suivant qu'on n'étoit plus de si belle humeur, Madame de Brosses dit, Monsieur de B. V. & Monsieur le Capitaine ont si bien passé leur temps, qu'ils ont oublié ce qu'ils doivent à Monsieur Maimbourg, car ils se sont chargez de faire quelques remarques sur ces moyens dont il fait mention pour détruire nôtre Religion. J'ay pris un tel goût à ce qu'ils ont dit, que je ne les laisseray pas en paix qu'ils n'ayent dit tout ce qu'ils vouloient dire: Et afin qu'on ne perde pas de temps inutilement, je vous diray qu'on en étoit demeuré au quatriéme moyen, qui consiste dans l'abolition des Chambres My-parties. Si je ne me trompe, répondit le Capitaine, il y avoit quelques termes qui valent bien la peine d'être relevez. Voici le livre, dit le Suedois, lisez.

lisez les propres mots, si vous le jugez à propos. Le Capitaine ayant pris le livre des mains du Suedois, il y lut les mots suivans:

*En quatriéme lieu, en cassant & en abolissant les Chambres My-parties, qui par le partage affecté que les Juges Huguenots faisoient le plus souvent en faveur des criminels de leur fausse Religion, les mettoient à couvert du châtiment qu'ils meritoient, & d'une Chambre de Justice faisoient un azile de scelerats qui joignoient à l'heresie les autres crimes qu'ils avoient commis. Outre que Henri IV. en établissant ces Chambres, s'étoit reservé le pouvoir de les incorporer aux Parlemens comme on a fait.* Je ne sçay lequel est le plus grand, ou la malice de nos ennemis de faire entendre des choses à sa Majesté, aussi fausses que celles-là, ou la bêtise du Sieur Maimbourg de les debiter, & de s'exposer à la honte que chacun luy peut faire, de n'avoir rien à mettre en avant que des calomnies grossieres, & qui se détruisent elles-mêmes.

Quelle apparence y a-t-il que des Juges de la Religion qui avoient des Collegues Catholiques, pussent favoriser les criminels de leur Religion, quand ils auroient eu l'ame assez basse pour cela? étoient-ils les maîtres de leur Chambre pour venir à bout d'une telle chose? Tout ce qu'ils pouvoient faire c'étoit de suspendre, ou de moderer l'extreme rigueur dont souvent la passion des particuliers vouloit accabler de pauvres innocens. S'ils avoient voulu soûtenir les criminels, n'auroient-ils pas été exposez aux reproches, & même au châtiment de leur Souverain, qui ne les au-

roit pas laissez subsister si long-temps, s'ils avoient été ce qu'on leur impute. Mais tous les gens d'honneur Catholiques leur rendront toûjours un témoignage authentique de leur probité & de l'exactitude de leur Justice ; & ce témoignage est d'une plus grande valeur que la calomnie d'une Moine défroqué.

Comme les Huguenots n'ont jamais manqué d'ennemis, s'ils avoient voulu faire éviter la peine que meritoient les criminels de leur Region, un attentat de cette nature auroit fait un éclat terrible. Il n'y a aucun Juge pour inique qu'il soit, qui ne rende la Justice, quand il sçait qu'il est éclairé de prés & que le Prince le fait épier : De maniere que quand les Juges Huguenots n'auroient pas marché droit, l'interest de leur reputation les auroit toûjours empêchez d'user d'aucune indulgence. En effet quels criminels Huguenots ont échappé la rigueur des loix par la connivence des Juges de leur Religion ? Si le Pere Maimbourg étoit obligé d'en venir aux preuves, je crois qu'il seroit fort embarassé, & qu'il faudroit pour se tirer d'un si mauvais pas, qu'il eut recours aux distinctions & aux équivoques Jesuitiques.

On fait aujourd'huy si peu d'estime des Réformez, que si on trouvoit quelque raison apparente pour les charger d'une infamie publique, on ne manqueroit pas de le faire : Cependant ce support des criminels que leur impute le Sieur Maimbourg, s'il estoit véritable étoit une raison bien suffisante pour les noircir à jamais eux & leurs descendans. Quelqu'un s'en est-il plaint au Roy ? les murmures

res des peuples sont-ils venus jusques en sa presence ? On n'a eu garde de les accuser ouvertement de prévarication, car leurs ennemis sçavoient bien que rien ne détourneroit ceux qui seroient accusez, de se presenter devant sa Majesté même, & de requerir d'être punis s'ils étoient trouvez coupables, ou que leur innocence & leur probité fussent hautement reconnuës. Mais ce qui fait voir clairement qu'il n'y a rien de tel, c'est que dans la Declaration par laquelle le Roy abolit les Chambres My-parties, on n'apporte aucune autre raison pour les supprimer, sinon le bon plaisir de sa Majesté.

On n'avoit garde de dire rien de semblable, car on sçavoit que ces Chambres étoient Mi-parties; c'est à dire composées d'autant de Catholiques que de Réformez, comment se seroit-il donc peu faire que les juges Catholiques eussent connivé avec les Protestans pour sauver les criminels? & pourquoy ceux-là ont-ils souffert depuis tant d'années qu'à leurs yeux la Justice n'ait point été exercée? pourquoy n'en ont-ils pas fait leurs plaintes? Ne sont-ils pas coupables de toutes les injustices qu'on a faites par leur silence? Certainement ce n'est pas ici l'interest des Juges de la Religion, c'est celui de tous les Parlemens, qui ont toutes les raisons du monde d'être scandalisez de ce qu'avance ici ce Jesuite, qui offense à tort & à travers les Juges Catholiques avec les Huguenots, & qui de peur d'épargner ceux-ci, aime mieux calomnier ceux-là.

Encore s'il disoit seulement, que les Chambres n'usoient pas d'une juste rigueur contre les

les criminels Huguenots ; mais il passe bien plus avant, il dit que l'on faisoit d'une Chambre de Justice un *Azile de scelerats* : C'est ici où son extravagance appaise la juste indignation qu'on pourroit avoir contre luy, car que dira-t-on à un homme qui est hors du sens, & que sa passion a tellement transporté, qu'il ne sçait ce qu'il dit, ni pourquoy il le dit ? Certes il ne faloit plus pour couronner ce chef d'œuvre, que dire (au bout d'une Histoire remplie d'autant d'impudences que de faussetez) que les plus grands & plus justes Senateurs de l'Univers étoient pourtant les Protecteurs des crimes & des criminels. Mais sans m'amuser plus long-temps à répondre à cet esprit autant imbecille que malin, je vay vous faire voir la veritable cause qui a fait supprimer ces Chambres.

Ce qui a le plus irrité nos ennemis contre ces Chambres, c'est qu'ils ont veu qu'elles les empêchoient d'opprimer qui il leur plaisoit, & qu'on n'y condamnoit pas ceux contre qui ils avoient intenté des accusations tres fausses. Les Jesuites entre-autres, fort avides des biens & des possessions d'autruy, qui ne songent qu'à joindre champ à champ, & vigne à vigne, pour augmenter tous les jours leurs revenus & leur puissance, étoient marris d'avoir ces Chambres en tête qu'il n'y avoit point d'apparence de gagner. Car sans faire trop de reflexion sur les sollicitations de ces Beats, elles rendoient la Justice comme elle doit être renduë, & les renvoyoient confus avec toutes leurs pretentions.

D'autre part, quand il plaisoit à un Curé chicaneur de ruiner quelqu'un de la Religion, il

il se trouvoit bien loin de son compte, à cause de ces Chambres qui pesoient les accusations & les défenses au poids du Sanctuaire, & qui sans regarder à l'apparence des personnes ni à la tonsure des Prêtres, rendoient aux actions ce qui leur étoit dû. Et puis que les Edits du Roy permettoient aux Réformez de vivre en repos avec le libre exercice de leur Religion, ces Chambres étoient établies pour maintenir la vigueur de cet Edit, & pour prendre garde que ni les Catholiques ni les Huguenots n'en enfraignissent quelques articles.

Or comme la subsistence de cet Edit & la tranquillité des Huguenots étoient des choses trés-odieuses aux Moines, & sur tout aux Jesuites qui font mieux leurs affaires dans les troubles que dans un Etat pacifique & bien policé, où l'on ne leur permet pas d'étendre leurs Philacteres comme ils voudroient, jamais ils n'ont pû vivre contens qu'ils n'ayent vû l'une & l'autre à bas. J'ay lû que quand on abatit la Pyramide qui fût dressée contre les Jesuites lors qu'ils furent bannis de France; & que par leur retour ils obtinrent de la faire ôter afin d'abolir en quelque façon la memoire de leurs attentats, la premiere piece qui fut enlevée, ce fut la representation de la Justice qui étoit au sommet de la Pyramide : D'où l'on prit sujet de dire que le retour des Jesuites & leur rétablissement avec le renversement de la Pyramide, étoient un vray renversement de la Justice. Je peux dire en quelque façon la même chose de cette ferme colomne, l'Edit de Nantes, dressé pour la conservation de la Justice & de

la

la bonne Union entre les François, elle n'a pu être mise à bas sans renverser la Justice & même la parole Royale.

Nous ne nous plaindrions pas si nos Peres n'avoient experimenté, que d'être jugé par des Juges Catholiques, c'étoit autant que d'être jugé pas ses averses parties. Car bien que divers Juges Catholiques soient des gens d'honneur & de vertu, incapables de commettre une lâcheté ni de faire une injustice, il y en a beaucoup d'autres qui prêtent l'oreille aux Moines, & qui ne se servent presque de leur credit que pour opprimer les Huguenots soit en general soit en particulier. Car il faut sçavoir que ceux qni déferent aux conseils des Moines ne leur déferent pas mediocrement, mais ils se rendent tout-à-fait les Ministres de leurs passions, ils agissent avec le même emportement & le même aveuglement que les Moines; de sorte qu'on peut dire qu'ils ont revêtu leur esprit turbulent, & moitié de gré, moitié de force, ils entraînent les plus moderez dans leurs sentimens.

A quels excés est-ce qu'on n'en viendra point, puis qu'il n'y aura plus personne pour rendre justice aux Huguenots, & que ceux qui ont les intentions droites n'oseront jamais les témoigner de peur de s'exposer aux mêmes calomnies de nos ennemis? En plusieurs lieux on enleve dêja les enfans par violence, & on les met dans les Convents: On sauve la vie à ceux qui veulent changer de Religion quoy qu'ils meritent la mort, & on la fait perdre à ceux qui veulent perseverer quoi qu'ils ne meritent peut-être pas cette rigueur: D'autres

sont

sont abîmez dans les procés qu'on leur intente, on recherche tout ce que la chicane peut avoir de plus artificieux pour les consumer, sans qu'aucun ose entreprendre de les défendre de peur d'être regardé comme Protecteur des Heretiques.

On remarque en effet beaucoup d'antipathie entre les bons Juges qui vont leur droit chemin sans se laisser fléchir ni par les flateteries ni par les menaces, & les Moines qui sont la plûpart du temps passionnez jusques à la fureur, & qui voudroient toûjours porter les choses aux extremitez, comme il a parû aux troubles de la Ligue. Aussi voit-on que ceux-ci disent de ceux-là, qu'ils sont à demi Heretiques dans leur cœur : Car il ne suffit pas pour être bon Catholique selon eux, de croire tout ce que l'Eglise Romaine croit, il faut avoir un esprit violent & emporté ; il faut croire que de quelque injuste severité dont on use contre les Huguenots, on fait toûjours un sacrifice agreable à Dieu.

Il est vray qu'on ne passera pas si-tôt à maltraiter les Huguenots, car on craindra de découvrir aux peuples que la seule passion joué ici son jeu ordinaire ; & les Parlemens rendront encore quelque temps Justice à ceux de la Religion : Mais avant que peu d'années * s'écoulent ils changeront bien de conduite si quelque grand changement n'arrive dans l'Etat. On appellera les Réformez devant leurs Tribunaux où ils seront toûjours condamnez ; ils seront battus & mal-traitez sans qu'ils osent se plaindre ; ils seront pillez & volez sans oser se

*Ce livre a été Composé en 1682.*

se défendre. Les calomniateurs & les faux témoins n'ont qu'à se preparer, on leur donnera de l'employ, sans qu'ils doivent craindre la trop rigoureuse perquisition des Juges, pourvû qu'ils veüillent bien s'entendre avec les Jesuites pour perdre les Huguenots.

Il faut que je vous découvre une autre malice du Pere Maimbourg, quoy qu'à la verité il y ait encore plus de bêtise que de malice, quand il dit que des Chambres de Justice on avoit fait des azyles pour les scelerats, qui joignoient à l'Heresie tous les autres crimes qu'ils avoient commis. L'Heresie donc selon luy est contée entre les crimes. Certes voilà un homme bien mal-avisé d'aller ainsi découvrir aux Huguenots les finesses de l'Eglise Romaine. Un homme a beau être homme de bien, devot sans affectation, juste & équitable en toutes ses actions, pacifique avec ses prochains, respectueux envers son Roy, tout cela ne luy servira de rien, il sera jugé heretique & par conséquent criminel, aprés quoy on viendra à déliberer des moyens pour l'ôter du monde. Mais il ne faut pas le trouver étrange: Puis que l'on souffre parmi les Catholiques quantité de gens indignes de vivre, pourvû qu'ils ayent seulement une teinture exterieure de Catholicité Romaine, on peut bien traiter en criminels les innocens qui rejettent cette Doctrine. On n'a jamais vû aucun Etat débordé où les méchans ont été tolerez sous ombre qu'ils étoient de la Religion autorisée, que les bons n'y ayent été persecutez, parce qu'ils n'étoient pas de cette Religion-là. Ce qu'il y a de pis en cela, c'est que les Catho-

liques

tiques mêmes patiront quelque jour d'avoir permis une consequence si damnable ; quand les Ecclesiastiques desirant se défaire de quelques-uns d'entre eux ; leur imputeront qu'ils sont heretiques, ce qui les rendant en même temps criminels, ils seront enfin poursuivis à toutes rigueurs.

Cette maxime qui porte que l'Heresie est un crime ; est extremement dangereuse. Car premierement, c'est la vraye procedure de l'Inquisition qu'on tâche par toutes sortes de moyens d'introduire en France, & qui en sera un jour la ruïne si Dieu n'a pitié de nous. En second lieu, c'est ouvrir la porte à tous les calomniateurs. Car quand un homme accusera un autre d'être Huguenot, ce qui sera bien plûtôt cru que s'il l'accusoit d'être sorcier, si on traite cela comme une affaire criminelle il le perdra facilement. Enfin elle est honteuse à tant de braves gens qui ont vêcu en Huguenots, même à l'Ayeul de nôtre Roy. Dira-t-on qu'il a été criminel parce qu'il n'a pas été de la Religion du Pape, on ne le peut assurer sans que cela rejaillisse sur la gloire de ses Descendans. Le lieu & les personnes qui ont établi cette maxime en avoient établi une autre, dont tout le venin ne parût pas du premier abord ; sçavoir qu'il étoit permis de tuer les tyrans. Les gens d'un entendement mediocre ne découvrant pas ce qu'il y avoit de caché là-dedans, trouverent cette proposition assez raisonnable. Mais les gens de bon sens virent bien où elle tendoit, & qu'elle ne devoit point être soufferte. Car disoient-ils, les Jesuites posent pour fondement, que l'agré-

ment & le bon plaisir du Pape fait les legitimes Rois, & que ceux qu'il n'a point approuvez doivent être reputez pour tyrans. Si là-dessus un Roy est regardé comme un tyran par le Pape qui ne le peut supporter, voilà sa vie exposée à la discretion, non seulement des plus méchans hommes, mais des plus bigots. On peut dire la même chose de cette proposition que l'Heresie est un crime ; elle paroit d'abord vouloir soûtenir le droit de Dieu & la verité en combattant l'erreur, mais il se trouvera à la fin que c'est un piege qu'on tend aux personnes. En Espagne on n'en use point autrement quand on veut se défaire de quelqu'un des Grands. On luy impose ce qu'il n'a peut-être jamais pensé, sçavoir qu'il est heretique : on le jette dans les prisons de l'Inquisition, où l'on donne de si bons ordres sur sa personne, que jamais on n'en entend plus parler.

Messieurs & Mesdames, avant que de quitter cet article, je ne peux m'empêcher de parler encore de cette expression, que les Juges de la Religion faisoient d'une Chambre de Justice un azyle de scelerats. Si ce personnage avoit eu quelque reste de prévoyance, il auroit bien pensé qu'en tâchant de parler contre les Chambres My-parties, il ouvroit luy-même la porte aux Huguenots pour parler contre les Convents & les Monasteres qu'on fait servir tous les jours de refuge aux criminels, qui y trouvent pour protecteurs, ceux qui se disent les amis, les bien-aimez de Dieu, & ses vrais serviteurs, qui les font sortir sous des habits déguisez. Combien de

fois

fois n'ont-ils pas resisté à la Justice en face? & quand ils voyoient qu'ils ne pouvoient pas s'opposer à son pouvoir, ils ont fait sortir travestis, ceux qu'ils avoient protegez; ce qu'ils font encore tous les jours. Et certes ils le peuvent bien faire, car il se voit assez frequemment que les méchans s'aident les uns aux autres, esperant qu'à la pareille ils pourront leur rendre un jour le même service dans le même besoin, veu que les Moines se trouvent aussi volontiers dans les maisons de débauche, que les méchans se sauvent dans les Convents.

Permettez-moy, Messieurs, que je passe tout d'un temps au dernier moyen mentionné dans le livre du Pere Maimbourg (& là dessus se remettant à lire, il prononça ces mots.) *Enfin en ôtant à tous ceux qui s'obstinent dans l'Heresie, toute esperance de pouvoir prétendre desormais aux faveurs qu'on n'est nullement obligé de leur faire: Je veux dire aux dignitez, aux commandemens, aux Charges, aux Offices, & à toutes sortes d'emplois, de services & de fonctions: sur tout dans la Maison du Roy où ce grand Prince ne veut plus souffrir ceux qui sont hors de la Maison de Dieu, qui est l'Eglise Catholique.*

Voici justement ce qui est dit dans l'Apocalypse, *qu'il y aura un certain temps que nul ne pourra ni vendre ni acheter s'il ne porte la marque de la Bête.* En verité ceux qui ont donné ce conseil à sa Majesté, luy ont donné un tres-pernicieux conseil & fort contraire à son service. Car quand il seroit vray que la Religion Réformée seroit une Heresie

refie ( comme le Pere Maimbourg voudroit bien le perſuader de ſa pleine autorité ) toûjours on ne peut nier qu'il ne puiſſe y avoir des Réformez gens trés-fideles & bien capables de ſervir le Roy en toutes ſortes d'emplois ; & toutefois le Roy de peur de faire quelque bréche au zele qu'il a pour l'Egliſe Catholique, n'en veut admettre aucun & chaſſe ceux qu'il a auprés de luy. En cela le ſervice du Roy reçoit bien plus de dommage que les particuliers de la Religion. Quand un maître congedie un bon ſerviteur par la ſuggeſtion de quelques médiſans, il y pert plus que le ſerviteur même.

Mais il n'y a point de mal dont il ne puiſſe arriver quelque bien. Si les gens de la Religion n'ont aucune part aux Charges ni aux affaires, ils n'en auront point auſſi aux mauvais ſuccés, & leurs ennemis n'auront rien à leur reprocher de ce côté là. Tout bien conté c'eſt une faveur que Dieu leur fait, quoi-que pour le preſent elle ſemble aſſez rude à quelques-uns. Car telle choſe pourroit arriver, qu'ils ſeroient tres-marris d'avoir été à la Cour. Ce fut un coup merveilleux de la grace de Dieu, que durant que les troubles de la France ſe tramoient ſecrettement, les gens de la Religion s'en trouverent tous éloignez, car je crois que s'il en étoit reſté deux ou trois ſeulement, on n'auroit pas manqué de les charger de tout le deſordre. L'impertinent Auteur de la Réponſe à la Politique du Clergé oſe bien dire que les gens de la Religion ont été les premiers la cauſe des troubles de la Ligue.[1] Auſſi bien long-temps avant que le Roy ſe

fut

fût declaré, leurs services étoient si peu reconnus, qu'on peut dire qu'ils servoient le Roy plûtôt par devoir que sous l'espoir des recompenses; car quand le Roy regnant leur voudroit du bien, qui osera répondre que ses successeurs heriteront de son affection. Nos Ancêtres croyoient que les services qu'ils avoient rendus à la Couronne attireroient à jamais sur leur posterité l'amour des Souverains, & à peine sommes-nous à la troisiéme generation que tout est oublié: Ce qui servira de leçon pour ceux qui vivent maintenant & leur aprendra que quand même le Roy regnant les aimeroit, rien ne les peut asseurer que quelqu'un de ses descendans ne cassera pas ce qu'il auroit fait, puis que dans le regne present on défait ce qui a été fait sous le regne de Henri IV. O que c'est une belle chose de servir fidelement & constamment son Prince, mais que c'en est une bien frivole de le servir sous esperance d'en être recompensé: Car il est facile à un calomniateur de détruire en deux jours les services essenciels de trente & quarante ans, qu'on aura rendus à son Prince aux dépens de sa vie & de ses biens.

*Maimbourg dit qu'on ote à tous ceux qui s'obstinent dans l'Heresie, toute esperance de pouvoir prétendre desormais aux faveurs qu'on n'est nullement obligé de leur faire.* Que veut dire ce Pere par ces derniers mots, *qu'on n'est nullement obligé de leur faire.* Je crois bien que son but est de dire que le Roy n'est obligé de donner aucune Charge ni aucun employ aux gens de la Religion, tant qu'ils seront de la Religion; mais cette expression ne laisse pas d'entraîner plu-

sieurs absurditez. Car premierement le Roy n'est obligé à personne des choses qui luy sont duës, ainsi le Roy n'est nullement obligé de répandre ses faveurs sur qui que ce soit sinon sur les Etrangers : D'où il s'ensuit que le Roy n'est obligé ni aux Catholiques, ni à ceux de la Religion. Cependant, ce n'est pas là le but du Sieur Maimbourg qui voudroit faire croire que le Roy est obligé aux Catholiques & ne l'est point aux Huguenots. Car un Roy ne pese pas volontiers la valeur des services au poids de la Religion, mais il les pese en eux-mêmes. D'autre-part Maimbourg en disant, que le Roy n'est point obligé de faire des faveurs, à ceux qui s'obstinent, voudroit bien faire présuposer qu'il est par consequent obligé d'en faire à ceux qui abandonnent la prétenduë Heresie. Mais je repondrai, que ceux qui abandonnent la Religion Protestante le font en consideration de la Religion Romaine ou de l'interest du monde. Si c'est pour la Religion Romaine le Roy ne leur est point obligé. Si c'est pour faire plaisir au Roy, ce n'est pas par persuasion ; à cet égard leur conversion est interessée, & par consequent les prive de l'honneur que Maimbourg pretend leur estre deu.

On a crû encore faire quelque grand opprobre à ceux qui n'ont pas voulu se revolter en les mettant hors de la maison du Roi. J'avouë que les esprits mal-faits en auront conçû de la mortification, mais ceux qui sçavent bien qu'on ne peut pas servir à deux maîtres ; & que la volonté des Rois ne s'accorde que fort rarement avec celle de Dieu, ne s'en seront

gueres

gueres souciez. On ne leur retranche rien qu'ils ne soient obligez d'abandonner un jour, & vous pouvez conclure de là que ceux qui se sont revoltez pour conserver leurs charges, ont fait un miserable profit. Mais il faut examiner la raison qu'allégue ici le Sieur Maimbourg. Ce grand Prince, dit-il, ne veut plus souffrir dans sa Maison ceux qui sont hors de la Maison de Dieu qui est l'Eglise Catholique.

N'a-t-il pas bonne grace ce Pere ? Il parle avec autant d'assurance que s'il disoit les choses du monde les plus raisonnables, quoi qu'il en avance deux tres-absurdes. L'une c'est que l'Eglise Romaine est la Maison de Dieu. Et l'autre, que si l'Eglise Romaine est la Maison de Dieu, le Roy ne doit souffrir aucune personne dans sa Maison qui ne soit de l'Eglise Romaine, afin de n'avoir personne qui ne soit de la Maison de Dieu. Je laisse à Monsieur de B. V. à vous décider le premier point parce qu'il appartient à la Theologie, & qu'il est plus grand Docteur que je ne suis.

Monsieur de B. V. répondit au Capitaine en soûriant, vous me laissez toûjours les matieres les plus épineuses à discuter, comment prétendez-vous que je dise en un quart d'heure ce qui peut être la matiere de tant de volumes ? J'espere pourtant que pourvû que je fournisse à vôtre esprit une carriere pour s'exercer en des meditations utiles, ce sera assez pour le present. On appelle l'Eglise Romaine la Maison de Dieu. Je sçay que la Maison Mystique dans laquelle Dieu habite, doit être en quelque façon digne de luy. On ne dira pas d'une étable à pour-

ceaux, ou d'un miserable taudis de berger, c'est ici le Palais du Roy, c'est ici où il tient sa Cour. On sçait bien que dans les lieux où habitent les Rois on ne voit que propreté & que magnificence. S'il en est ainsi, comment peut on soutenir, que Dieu qui habite dans les Cieux dans une lumiere inaccessible, habite dans l'Eglise Romaine où l'idolatrie & la superstition regnent, où les vices abondent, où les commandemens des hommes sont préferez aux siens, où il n'est maître que par forme & par bien-seance, en un mot où celuy qui s'est arrogé la charge de son Lieutenant fait observer ses ordonnances sur de grandes peines pendant qu'il souffre qu'on meprise les siennes.

Si l'on dit que l'Eglise Romaine est la Maison de Dieu, il faudra dire aussi que la Ville de Rome, qui est le cœur de l'Eglise Romaine, doit être la chambre d'honneur de cette maison, ce qui ne se peut avancer sans blaspheme. Car, ou il faut présupposer que la Ville de Rome est la plus sainte de l'Univers, qu'elle n'est habitée que par des vertueux & des gens qui ont la gloire de Dieu profondement gravée dans le cœur, ce qui est un mensonge si atroce, que les enfans mêmes sont persuadez du contraire; ou bien il faut poser en fait, que Dieu peut habiter en des lieux soüillez des plus horribles abominations, ce qui est encore un blaspheme pire que le premier. Aussi les plus impudens de nos adversaires n'en viendront pas à ce point d'impiété, ils aimeront mieux soûtenir que l'Eglise Romaine est sainte, ce qui est si manifestement faux, qu'il n'a pas besoin d'une refutation

ration plus particuliere.

Voyons maintenant ce que nos ennemis prétendent bâtir sur ce faux principe, que le Roy ne doit point souffrir dans sa Maison ceux qui sont hors de la Maison de Dieu. J'avouë une chose, c'est que tous ceux qui sont de la Maison du Roy sont tous Catholiques Romains, mais pour avoüer qu'ils soient de la Maison de Dieu, c'est ce que je ne sçaurois m'imaginer. N'y a-t-il point dans cette maison là de jureurs, n'y a-t-il point de blasphemateurs, n'y a-t-il point de menteurs, n'y a-t-il point d'hypocrites, sans parler encore de quelques autres vices plus crians? Cela ne se peut nier, il faut donc avoüer qu'il y a dans la Maison du Roy des gens qui ne sont point de la Maison de Dieu: Par consequent cette raison dont le Pere Maimbourg veut faire parade, est une raison de nulle valeur, & ne serviroit pas contre les Réformez si le Roy n'étoit prévenu contre eux.

Or-çà, Messieurs, je suppose qu'il n'y a dans la Maison du Roy, ni jureurs, ni menteurs, ni hypocrites, ni autre telle race de gens. Toutefois parce que c'est dans les Palais des Rois que le monde étale sa pompe & sa magnificence, & que les delices abondent; à cause de cela, dis-je, rarement les Maisons des Rois sont elles les Maisons du Dieu vivant. Il y a une telle antipathie entre Dieu & le monde, que là où le monde exerce son empire, Dieu n'y habite point & il en retire son Esprit. On me dira ici qu'il y a des Rois & des Princes doüez de la crainte de Dieu & de plusieurs grandes vertus: Mais ceux qui sont tels se contentent, autant qu'ils peuvent, de faire de leurs Palais des

écoles de pieté : Au reste ils ne prétendent pas que tous leurs domestiques soient de la Maison de Dieu, parce qu'ils sçavent bien que la plûs grande partie n'en prennent pas le chemin.

Madame de Brosses voyant que Monsieur de B. V. avoit cessé de parler lui dit. Vous dites qu'il est impossible que l'Eglise Romaine soit la Maison de Dieu, je vous soutiens le contraire. Alléguez vos raisons Madame ( répondit-il avec un peu de dépit) je les écouteray avec plaisir. Les Papes ne se vantent-ils pas, continua-t-elle, d'être comme un Dieu en terre en se croyant infaillibles & indépendans ? n'y a-t-il pas eu des flateurs qui les ont nommez ainsi & n'ont ils pas soufert ces flateries ? Les Jesuites sur tout en ont parlé en ces termes-là en plusieurs de leurs livres. Or comme Monsieur Maimbourg a été Jesuite, qui sçait s'il n'a point ici une reservation mentale, & s'il ne veut pas dire que l'Eglise Romaine est la maison de ce Dieu en terre sans penser au Dieu du Ciel ? Ah ! Madame, dit-il en riant, je vous quitte la partie, & je ne doute point que s'il vous plaisoit de faire l'Apologie du Sieur Maimbourg, vous ne la fissiez aussi bien que vous avez défendu maintenant sa cause. En prenant la chose de ce biais, ajoûta-t-il, jamais nom ne fut mieux donné. Car à un Dieu aussi étrange comme peut être le Pape de Rome, il faut aussi une maison fort étrange & une famille fort étrange, nous voyons assez toutes ces choses dans la Ville de Rome, & dans toute l'Eglise Romaine.

Voilà tout ce qui se dit ce jour-là. Le lendemain

demain le Capitaine nous voyant tous assemblez dit, j'ay encore quelque chose sur le cœur contre le Pere Maimbourg. Pourquoy, dit Mademoiselle de Sainte Phale, l'appellez-vous le Pere Maimbourg? ne sçavez-vous pas qu'il n'est plus Jesuite, qu'il a été fait Religieux seculier? & si la renommée ne ment point, le Roy luy va donner pour ses peines une fort riche Abbaïe: Il a même voulu qu'on le sçût puis qu'il dit dans sa Preface de l'Histoire du Calvinisme, *Ainsi n'étant plus Jesuite maintenant par l'ordre de* N. S. *P. le Pape, & par la permission que le Roy a donné de l'executer, je seray de la grace de sa Majesté, tout ce qu'il luy plaira, pour la servir avec plus d'ardeur, de zele & de liberté que jamais.*

J'ay manqué, répondit le Capitaine, je devrois l'avoir nommé Monsieur Maimbourg comme j'ay fait diverses fois; Je suis pourtant excusable, parce que trouvant dans son livre le vray genie Jesuitique, cela m'a persuadé que s'il en a quitté l'habit, il n'en a pas quitté les inclinations ni les habitudes, & même qu'il ne les quittera jamais; de sorte que s'il sçavoit que je l'appelle le Pere Maimbourg cela lui feroit plaisir. Outre que ce nom de Monsieur Maimbourg a quelque chose de si nouveau pour l'oreille & pour la langue, qu'on a de la peine à le nommer ainsi. Mais il ne faut pas que cela me fasse perdre ce que j'en voulois dire.

Ce bon personnage voudroit tourner contre nous la raison qu'apporta le Chancelier de l'Hôpital, pour l'abolition de l'Edit de Juillet fait en l'année 1561. *où il dit qu'il faut que*

*les Edits s'accommodent aux personnes & aux temps, & non pas les temps & les personnes aux Edits.* Et là-dessus il veut que nous trouvions bonne la suppression des Edits qui ont été faits en nôtre faveur ou en faveur de nos Peres. Je répons à cela, qu'encore que ce grand Chancelier eut des sentimens favorables pour nôtre Religion, & qu'il en fut même dans son cœur, ce qu'il a dit ne peut pas servir de regle aux infracteurs des Edits, ni à nous de loi pour ne nous pas plaindre. Mais examinons de plus prés ce que ce docte Chancelier a dit & pourquoy il l'a dit. On avoit fait un Edit violent par un pur mouvement de haine; & qui ne pouvoit qu'avoir des suites tres-funestes à la France, dont les esprits revenus de leur emportement, ne pensoient qu'à chercher des moyens plus moderez pour appaiser les troubles du Royaume. Il se trouvoit pourtant encore des personnes qui étant tres-marries qu'on ne traitât pas les Réformez avec toutes sortes de rigueurs, remontroient qu'il ne faloit pas enfraindre les Edits, & c'est là-dessus que le Chancelier leur répond, qu'il faloit que les Edits s'accommodassent aux temps & aux personnes, & non pas les temps ni les personnes aux Edits. En effet, où en seroit-on s'il faloit que dés qu'une fois une chose a été ordonnée elle dût toûjours être, quoique l'injustice en parût manifeste. Mais on ne peut pas dire la même chose des Edits faits en faveur des Huguenots qui n'ont jamais fait que du bien à la France, & qui à cause de cela meritoient d'être conservez avec autant de soin que la Loy Salique & les autres Loix fondamentales de l'Etat.

Si

Si cette maxime étoit valable la France ne seroit plus Royaume, mais une Province de l'Espagne; car elle tend au renversement de la Loy Salique, qui ne permet point que la Couronne tombe en quenoüille. Le Roy d'Espagne Philippe second, voyant que les mâles de la famille des Valois venoient à manquer, demanda le Royaume pour sa fille l'Infante Isabelle-Clara-Eugenia, qui étoit petite fille de Henri second, & niéce des trois derniers Rois de cette Maison. Il auroit donc falu, selon le dire du Sieur Maimbourg, qu'alors la Loy s'accommodât aux temps & aux personnes, & si l'on avoit suivi ce conseil la Couronne ne seroit pas dans la famille des Bourbons. Ce qui nous apprend qu'une Loy ou qu'un Edit dont l'experience nous fait connoître la bonté, ne doivent jamais être rompus par quelque raison que ce soit. Mais s'il arrive qu'une Loy ou qu'un Edit soient introduits par le seul mouvement de la passion, ils doivent être supprimez comme des choses pernicieuses.

J'ay encore la memoire toute fraîche de ce que je lisois il n'y a pas long-temps dans le livre du Prince de Machiavel, dont vous connoissez assez la politique damnable. Voici ce qu'il dit, si je ne me trompe, dans le chapitre dix-huitiéme, *Un Prince prudent & avisé ne doit point garder la foy quand une telle observation luy est préjudiciable, & que les occasions & les necessitez qui luy ont fait promettre sont passées & éteintes.* Voilà proprement où le Pere Maimbourg a puisé ce qu'il avance pour autoriser la suppression des Edits

faits en nôtre faveur. Mais parce qu'il n'étoit pas si insensé que d'aller citer Machiavel, il a été ravi d'alléguer les paroles de Monsieur de l'Hôpital, quoiqu'en leur donnant un sens directement contraire à l'intention de ce grand Chancelier. Car confrontons avec les siennes les paroles de Maimbourg qui dit, *Ces Edits ont été faits par l'urgente necessité des temps & pour certaines raisons, qui ne subsistant plus maintenant, ont par consequent ôté toute la force à ces Edits qui n'étoient fondez que sur ces raisons.*

Ne trouvez-vous pas que Monsieur Maimbourg a été en une bonne école, & que le Disciple en sçait à peu prés autant que le Maître ? Aprés cela devons-nous nous étonner si on ne nous garde point la foy ? La fidelité des Huguenots a sauvé la France, à cause de cela on leur a ottroyé l'Edit de Nantes : Mais à present que la France est bien éloignée de craindre les dangers où elle s'est vûë, il faut aussi supprimer l'Edit de Nantes à cette heure que les temps ont changé. Voilà par ce moyen la bonne foy ôtée d'entre les hommes, & la confiance que les Sujets peuvent avoir sur la parole de leur Prince enlevée, qui est pourtant la vraye Pierre angulaire d'un Etat.

J'ajoûteray seulement un mot à ce que vous dites (dit Monsieur de B. V.) c'est que ceux qui conseillent aux Princes l'abolition des Edits quand ils sont justes, n'ont pas lû l'Ecriture, ni je ne crois pas qu'ils s'en soucient ; car nous y voyons des marques de l'observation de la foy admirables : Et sur tout à l'égard de Josué qui étoit entré à main armée dans le Pais des Cananéens & des Amorrhéens, & qui avoit

reçû

reçû un commandement de Dieu bien exprés de n'épargner aucune de ces Nations. En effet les Israëlites se montrerent bien quand ils tuerent tous ceux qu'ils trouverent dans Jericho & dans Haï, & brûlerent ces deux grandes Villes, dont ceux de Gabaon étant épouventez userent d'un stratageme pour se delivrer de la mort. Ils sçavoient qu'encore que le peuple d'Israël ne fit aucun quartier dans cette guerre, neanmoins les Principaux étoient fort religieux observateurs de leurs promesses: Que firent-ils ? ils envoyerent des Ambassadeurs qui jouerent si bien leur jeu, qu'on crut qu'ils avoient été envoyez par une Nation fort éloignée, & qu'on fit une Alliance avec eux. Trois jours aprés on découvrit que leurs Villes étoient fort proches & sur le passage du peuple d'Israël, qui murmura fort de ce qu'on les vouloit épargner: Mais tous les Principaux dirent à toute leur Assemblée, *Nous avons fait serment par l'Eternel nôtre Dieu & pourtant nous ne les pourrions maintenant toucher: faisons leur ceci, & qu'on les laisse vivre afin qu'il n'y ait point de colere contre nous à cause du serment que nous avons fait.*

C'est grand dommage qu'il n'y avoit dans ce Camp des Machiavelistes ou des Jesuites: Les premiers auroient dit, que nul n'est obligé de garder la foy contre ses propres interêts: Et les autres auroient dit, que pourvû qu'on eût une bonne intention, on pouvoit, au reste, rompre la foy quand on y trouvoit de l'avantage. Mais quoy! la Politique de Dieu est diametralement opposée à celle des Machiavelistes. Car Dieu recommande expres-

sement l'observation de la foy, même au dommage de celuy qui a juré, afin qu'il ne varie point sur les choses qu'il a promises. Au lieu que les Machiavelistes permettent à celuy qui souffrira quelque dommage, de rompre non seulement sa parole, mais de plus, ils luy conseillent de le faire s'il y trouve son profit.

Ce qui me surprend le plus, c'est que Monsieur Maimbourg qui fait tant l'habile dans son Livre aussi bien que le fidele Historien, n'ait pas consideré la consequence de ces paroles. Car en France où se donne la liberté de rompre des Edits solemnels, parce, dit-on, qu'ils ont été donnez par l'urgente necessité des temps & pour certaines raisons, qui ne subsistant plus maintenant, ont par consequent ôté toute la force à ces Edits qui n'étoient fondez que sur ces raisons.

Or comme on se sert de cette damnable maxime pour ne garder aucune foy aux Réformez sur les affaires de leurs Eglises, on s'en servira aussi quelque jour avec les Etrangers pour les affaires politiques: Et quand ils s'en plaindront, on leur remontrera que les Traitez faits avec eux n'ont été faits que dans une urgente necessité, & que cette necessité venant à cesser on est dispensé de garder le Traité. Je ne m'étonne plus si l'on méprise les Traitez de Westphalie & de Nimegue: Ceux qui ont foulé aux pieds un Edit aussi solemnel que celuy de Nantes, ne font pas grand scrupule de ne point garder des Traitez qu'ils n'ont été obligez de faire que de peur de se voir opprimez par une trop grande puissance, aussi mainte-

tenant que cette frayeur a cessé, on s'est moqué de ces Traitez : Et c'est justement ce que dit Monsieur Maimbourg, qui découvre ici ce qu'on tient caché, quand il dit que ces Edits ont été faits par des raisons qui ne subsistant plus maintenant, ont par consequent ôté toute la force à ces Edits qui n'étoient fondez que sur ces raisons.

S'il avoit été aussi bon François qu'il en fait semblant, il auroit été plus soigneux de sauver leur honneur, & n'auroit pas decouvert une raison qui ne se dit jamais qu'à l'oreille de peur d'effaroucher les consciences tendres. Quiconque voudra desormais se fier à nous pourra bien à bon droit passer pour simple & pour benest ; car nous nous vantons de ne sçavoir pas garder la foy, & nous en donnons des raisons qui feroient rougir tout-autres personnes que nous. Au moins c'est-là l'idée que le Sieur Maimbourg voudroit donner de nous, & comme si nous n'étions pas assez décriez, il faut qu'il ajoûte encore ce trait afin de nous rendre tout-à-fait infames envers les autres Nations. Mais Dieu soit loüé que tous les François n'ont pas étudié la Morale relâchée des Jesuites, ni encheri sur Machiavel, & composé des Commentaires sur ses Ouvrages qui sont encore plus dangereux que le Texte.

Non seulement cette pernicieuse raison est capable d'empêcher les Etrangers de faire jamais aucun Traité avec la France, mais de la leur faire regarder comme une perpetuelle ennemie qu'il ne faudra jamais épargner, comme ne pouvant rien attendre de bon & de certain de ses promesses & de ses Traitez. Mais

de plus, cela détruira quelque jour la societé civile, on n'osera plus vendre, ni acheter, ni échanger. Tout le commerce viendra à cesser, parce que chacun dira que ce qu'il a promis, il ne l'a promis que dans l'urgente necessité de ses affaires, qui venant à cesser il est dispensé de tenir ce qu'il a promis. C'est ce qui sera cause que les François tomberont dans le mépris où étoient autrefois les Carthaginois, & comme autrefois on disoit *Fides Punica*, on pourra dire à l'avenir *Fides Gallica*. Encore en seront-ils quittes à bon marché s'ils en sont quittes pour le mépris qu'ils en recevront, & si cela ne leur attire pas quelques affaires si fâcheuses qu'ils ne s'en pourront jamais tirer.

Au reste il seroit à souhaiter qu'il n'y eut qu'une Religion dans un Etat, afin que les esprits fussent unis par le lien de la foy, comme les cœurs le sont par le lien de la societé civile. Mais ce ne sont pas des graces qu'il faille attendre des hommes quelque pouvoir qu'ils ayent, il n'y a que celuy là seul qui sonde les esprits & qui fléchit les cœurs qui puisse les tourner comme il luy plait. Il vaudroit donc bien mieux par l'ardeur de nos prieres tâcher d'obtenir cette grace de Dieu, que d'inciter les Princes, comme font les Jesuites, à vouloir de haute-lutte que leurs sujets embrassent leur croyance, soit qu'ils la trouvent bonne, soit qu'ils la trouvent mauvaise.

Cependant le Sieur Maimbourg ne fait pas son compte sur ce pied là, il pretend que les voyes qu'on suit maintenant sont infaillibles : Et il voudroit quasi nous faire croire que la volonté, la faveur ou la rigueur du Roy ont au-

tant

tant d'efficace que le Saint Esprit pour la conversion des cœurs. C'est donc par cette conduite si juste, si sage & si douce, dit-il, que ce grand Prince a sans comparaison plus fait pour la conversion des Protestans, sans bruit, sans éclat, sans tumulte, que tous les Rois ses Predecesseurs par les supplices, par les armes & par les victoires qu'ils ont remportées sur eux. Bon Dieu, est-il possible qu'on appelle conversions, des changemens où l'interest, la crainte de la misere & l'esperance d'une bonne fortune ont seulement part. Il est évident dés-là, que ce Jesuite donne une plus grande vertu à l'argent & aux Charges, qu'au Saint Esprit & à ses operations.

Admirez de grace, avec moy, la béveuë de ce personnage, qui dit à la fin de son livre, que la seule veritable Religion ne se trouve que dans l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine, & un peu plus haut il parle de l'argent qu'on a déboursé pour les prétendus nouveaux convertis. Voilà certes une plaisante Religion où l'on achete les ames; je crois que c'est pour rire qu'on la nomme la veritable, car on n'a jamais payé personne pour luy faire croire ce qui est vray. Car ce qui est bon & ce qui est vray donne une assez grande curiosité de soy-même, sans qu'il faille y joindre l'argent pour en augmenter le desir.

Mais c'est ici où l'infirmité de l'Eglise Romaine se manifeste pleinement. La vûë de ses Mysteres rebute plûtôt les ames qu'elle ne les attire, quoy que ces Mysteres soient accompagnez d'une grande pompe exterieure. La Predication de sa Doctrine de quelque maniere

niere qu'on la déguise n'est d'aucune vertu. Que faut-il donc faire pour convertir les Heretiques ? l'argent fait tant de miracles, peut-être fera-t-il encore celuy de leur conversion, voilà ce que se sont imaginez les Jesuites. Si le Sieur Maimbourg avoit été à la place de Saint Pierre, il n'auroit pas rejetté Simon le Magicien, en luy disant, *Que ton argent perisse avec toy, de ce que tu as estimé que le don de Dieu se puisse acquerir par argent :* Mais au contraire il auroit dit, *Prenons, prenons cet argent, il nous servira à faire des conversions, si nous ne l'employons pas mieux.*

Puis que je suis sur ce propos, vous me permettrez bien de faire quelques remarques sur la conclusion de ce digne livre, qui se rapporte parfaitement bien au commencement & à toute la suite de son discours, où l'on découvre beaucoup de malice & peu de jugement. Il exalte fort le changement de quelques miserables, & parle *d'une multitude incroyable de ceux qui font tous les jours abjuration :* Ne diriez-vous pas que la presse y est si grande qu'il n'y a presque plus de Huguenots en France ? Mais ceux de nos aversaires qui sont mieux instruits que luy, sçavent que le nombre des apostats de nos Eglises est si petit, qu'à peine est-il perceptible dans nos Assemblées publiques. Cependant c'est la politique de la Societé de faire gloire de certains progrés qu'elle n'a jamais faits, à l'exemple des Soldats qui s'attribuent des victoires qu'ils n'ont point remportées.

Il parle en suite de divers autres qui ont de la *disposition* à embrasser la Religion Romaine : *mais qui pour avoir un specieux pretexte de*

*leur changement voudroient qu'on les contraignît.* Il faut avoüer en verité que la faveur du Roy est d'un grand secours au Sieur Maimbourg, car sans cela il seroit regardé comme un miserable Ecrivain qui ne sçait ce qu'il dit. On est bien-aise d'être contraint pour une chose qu'on desire, quand on n'ose la faire à cause du respect qu'on a pour quelqu'un, ou quand on est retenu par la pudeur. Une fille sera bien aise qu'on la contraigne d'épouser un Amant qu'elle aime, & elle feindra de faire par obeïssance ce qu'elle fait par inclination. Mais quand on ne craint ni les censures, ni les reproches, ni l'indignation de personne, c'est une chose ridicule de se faire contraindre. Tout le monde sçait bien que l'Autorité Royale met ceux qui se rangent à la Religion Romaine à couvert non seulement de tous leurs parens, mais encore à couvert des procedures de la Justice & de leurs créanciers pour quelques années ; qu'ont-ils donc besoin de souhaiter qu'on les contraigne pour embrasser une Religion qui se vante d'être la veritable, & dans l'exercice de laquelle ils n'ont rien à apprehender du côté des hommes.

Je crois que l'intention de ce Pere n'est pas bien connuë de tout le monde, c'est pourquoy je veux découvrir ce que j'en peux penetrer. Quoy qu'on ait déja commis de grandes violences contre les Reformez, en razant leurs Temples, en enlevant les enfans à leurs peres, en troublant le repos des mourans, en envoyant des dragons en quelques endroits & en les tourmentant par divers moyens que Maimbourg appelle des *voyes sans éclat, sans*

*bruit & sans tumulte*; on medite pourtant de faire encore pis qu'on n'a fait. Et de peur que les plaintes & les gemissemens qu'on en fera en France ne retentissent dans les Cours Etrangeres, & ne décrient les François par tout le monde, on tâche de prevenir les esprits par cet artifice; que les gens de la Religion Protestante ont des sentimens favorables à la croyance Romaine, mais que voulant être contraints par bien-seance pour sauver leur honneur, l'on s'est servi des moyens rigoureux, puis qu'ils ne vouloient pas se rendre qu'ils n'eussent vû la bréche & les soldats prets de monter à l'assaut. Cependant qu'on visite bien la France de côté & d'autre, on verra que tous ceux qui veulent se revolter le font sans attendre la contrainte, & que ceux qui veulent persister dans la vraye foy ne cedent pourtant pas à la contrainte & à la violence. Ce qui montre évidemment la fausseté de cette supposition du Pere Maimbourg, que plusieurs Protestans ont des dispositions à embrasser la foy Romaine & qu'ils voudroient déja qu'on les contraignît.

En suite le Sieur Maimbourg chante le triomphe avant la victoire, il fait son conte qu'il n'y aura bien-tôt plus de Reformez car voici les termes passionnez & choisis dont il se sert: *Le funeste embrasement du Calvinisme qui a fait tant de ravages en France, & dont il ne reste presque plus aujourd'huy que la fumée, sera bien tôt entierement éteint.* On diroit que c'est une chose déja faite, & que les mesures en étant prises par les Jesuites, elles sont infaillibles, il leur semble que nous sommes

si bas que nous ne sçaurions jamais nous relever. Mais souvenez-vous que quand même toutes ces centaines de milliers de Huguenots qui sont encore en France, auroient embrassé la Religion Romaine, Dieu ne laisseroit pas de conserver son Eglise au milieu de la France. Et ce ne seroit pas la premiere fois que cela seroit arrivé, car puis que Dieu a conservé son Eglise, même au milieu des idolatries, que personne ne la voyoit sinon celuy qui la protegeoit, il la peut bien conserver encore. Achab & Jesabel croyoient avoir si bien fait pecher le Peuple d'Israël aprés Bahal, qu'aucun d'entre eux ne se souvenoit plus du Puissant Eternel des Armées & même Elie eut cette opinion. Car voici ce que dit ce grand Profete. *J'ay été grandement émû à jalousie à cause de l'Eternel des Armées, d'autant que les Enfans d'Israël ont delaissé ton Alliance, ils ont démoli tes Autels, & ont tué tes Prophetes avec l'épée, & je suis demeuré moy seul, & ils cherchent ma vie pour me l'ôter.* Mais voici ce que Dieu luy répond. *Je me suis reservé sept mille hommes en Israël de reste, sçavoir tous les genoux qui ne se sont point fléchis devant Bahal, & toute bouche qui ne l'a point baisé.* Il sembloit au temps d'Athanase que tout le monde fut devenu Arien, toutefois ce changement fut comme une nuée qui passa comme l'avoit prédit ce saint Docteur. De cette même maniere, quoy que puissent faire les ennemis de la vraye foy, jamais ils ne pourront enlever du monde tous les vrais adorateurs. Ils peuvent bien faire des maux par la permission de Dieu (qui, comme aux Dia-

Diables, leur lâche la bride jusques à un certain degré) Ils peuvent bien abolir les Eglises particulieres, mais ils ne pourront rien contre l'Eglise Universelle qui est invisible aux yeux des hommes. Et quand tout ce nombre innombrable de Huguenots qui sont en France viendroient à tomber dans l'apostasie, Dieu feroit sortir de l'Eglise Romaine de nouveaux soldats pour en combattre les superstitions, & tireroit de Babylon même des gens qui mettroient plus clair que jamais ses abominations en évidence.

Lors que Rome fleurissoit bien plus qu'elle ne fait, que tous les Princes avoient bonne opinion du Siege Romain, & que les peuples trembloient au bruit des tonnerres du Vatican; on n'a jamais pû exterminer les Vaudois, éteindre les Albigeois, abolir les Wiclefites, ni vaincre les Hussites, qui étoient les Protestans & les Réformez de leur temps. Le Sieur Maimbourg dira ici qu'on s'y étoit mal pris, que tous ces moyens violens sont plus capables d'irriter les esprits que de les attirer, & que la conduite qu'on tient maintenant réüssira selon toutes les apparences. Mais celuy dont le bras est assez robuste pour delivrer son Eglise de la main des Puissans, est grand en conseils pour la tirer des pieges que luy tendent les Renards de ce siecle.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Eglise du Seigneur est exposée aux embûches, aussi bien qu'à la violence de ses ennemis. Ceux qui ont prétendu rétablir le Paganisme ne se sont pas toûjours servis du fer & du feu, & les Empereurs

pereurs qui ont fait le plus de mal sont ceux qui ont employé les ruses, & des moyens plus doux en apparence, mais plus pernicieux en effet pour parvenir à leurs fins. Or il n'y a personne qui ait lû les Histoires, qui ne connoisse bien que les voyes dont se servent nos persecuteurs, ont une grande conformité avec celles de ces anciens persecuteurs de l'Elise, qui voyant que la peau du lion éfarouchoit, ont employé la peau du renard. Toutefois ils ne sont pas venus à bout de leurs desseins, ils sont morts avec le regret de les avoir vûs avorter, & l'Eglise Chrêtienne a subsisté malgré leurs efforts. Nous pouvons dire la même chose des persecutions qu'on nous fait en nos jours: Nos aversaires s'imaginent avoir un succés selon leurs intentions, mais ce bras du Tout-puissant qui a si heureusement travaillé pour delivrer l'Eglise des complots des Payens, n'est point racourci : Il peut nous delivrer par des moyens que nous ne concevons pas, dés que par un veritable amendement de nos offenses nous aurons fait nôtre paix avec Dieu, qui est justement irrité contre nous de ce que nôtre vie & nos mœurs n'ont pas été conformes à la sainteté de nôtre croyance.

Enfin, voici les derniers mots du Sieur Maimbourg. *Et comme nous sommes tous unis dans la Monarchie Tres-Chrêtienne, par le lien d'une même Loy, qui nous oblige tous également à l'obeissance que nous devons rendre inviolablement à un seul Roy que Dieu nous a donné, j'espere que nous le serons aussi par le lien d'une même foy & de la seule veritable Religion qui ne se trouve que dans l'Eglise Catholique, Apostolique &*

*& Romaine, l'unique bergerie de Jesus Christ, sous un seul & Supreme Pasteur qui en est le Chef visible, étant le successeur de Saint Pierre & le Vicaire de Jesus Christ.*

Le Pere Maimbourg dit justement ce qu'il faut dire pour rebuter les Réformez qui sont bien instruits & qui craignent Dieu, en leur parlant du Pape. Et quand ses esperances d'un changement general de tous les Huguenots seroient bien fondées, ce qu'il avance est capable de leur faire changer ce dessein, s'il leur pouvoit tomber dans l'entendement. L'Auteur des Moyens seurs & honnêtes pour ramener les Heretiques, parle bien plus judicieusement, quand il fait voir que les Papes & la domination du siege Romain sont un obstacle invincible à leur reduction. Je vous prie considerez les quatre titres que donne Maimbourg au Pape, Supreme Pasteur, Chef visible de l'Eglise, Successeur de S. Pierre & Vicaire de Christ, qui luy conviennent aussi peu qu'à moy celui de plus grand Monarque du monde si je voulois vous faire croire que je le suis.

Car pour le premier titre de SUPREME PASTEUR, il ne convient qu'à Jesus Christ, & les fideles n'en reconnoissent point d'autre. Christ se nomme luy-même le bon Berger qui met sa vie pour ses brebis; & en parlant des Gentils il ajoûte: J'ay encore d'autres brebis qui ne sont point de cette Bergerie, il me les faut aussi amener & elles orront ma voix; & il y aura un seul Troupeau & un seul Berger. Voilà le vray & le Souverain Pasteur qu'il faut reconnoître, & non pas

pas un ambitieux Evêque de Rome. Saint Pierre luy-même reconnoît ce Souverain Pasteur dans sa premiere Epitre, lors qu'il dit. *Quand le Souverain Pasteur apparoîtra, vous recevrez la Couronne incorruptible de gloire :* Toutefois au dire des Papistes, quand saint Pierre écrivit cette Epitre J. Christ l'avoit dêja établi Souverain Pasteur. Mais puis que saint Pierre en connoit un autre que luy, il ne prétend pas parler de soy, mais de Jesus Christ. Et si S. Pierre le premier prétendu Evêque de Rome a bien dit cela, pourquoi est ce que les flateurs des Pontifes Romains nous viennent dire, qu'ils sont les Supremes Pasteurs ? Car s'il sont au dessous de nôtre Seigneur ils ne peuvent pas être appellez Supremes, puis qu'il y a une puissance par dessus: car on ne peut pas être tout ensemble Supreme & Subalterne.

Mais sans m'amuser à refuter ce titre orgueilleux que les Evêques de Rome se sont attribuez, puis que tant de Docteurs l'ont fait: Je vous diray seulement qu'il semble que la parole de Dieu nous veüille donner l'idée des Evéques de Rome en nous faisant la description des faux Pasteurs. Jesus Christ dit luy-même que celuy qui n'entre point par la porte de la Bergerie des brebis, mais qui y monte par ailleurs, est larron & brigand. Quand nous concederions que les Evêques de Rome sont établis pour être Evêques Universels & Supremes Pasteurs, il est constant qu'ils se sont rendus indignes de ce Nom & de cette Charge, parce qu'ils ne montent point à ce haut degré par une legitime vocation, mais par des voyes obliques, les uns pas simonie en achetant les voix

voix à beaux deniers comptant, les autres par violence & tous par brigue : De sorte que le nom de brigands & de larrons leur convient beaucoup mieux que celuy de Supremes Pasteurs qu'ils s'attribuent. Pour nous qui sommes mieux instruits des choses, nous nous garderons bien de reconnoître pour Supremes Pasteurs, ceux qui semblent plûtôt vouloir imiter les loups ravissans que Jesus Christ qui est le vray Pasteur. Ezechiel dit en parlant des mauvais Pasteurs, chapitre 34. *Malheur sur les Pasteurs d'Israël qui se sont repûs eux-mêmes, les Pasteurs ne paissent-ils pas le Troupeau ? Vous en mangez la graisse & vous vous vêtez de la laine, vous tuez ce qui est gras, mais vous ne paissez point le Troupeau.* Jamais passage peut-être ne convint mieux aux Papes qui au lieu de paître le Troupeau tondent sa laine ; enlévent sa graisse, en un mot, pillent tous les jours la substance des peuples, & au lieu de prendre soin de leur instruction, les devorent. Toute l'Europe est témoin de l'insatiabilité & de la tyrannie de ces étranges Pasteurs. O qu'on peut bien dire d'eux ce que disoit Ezechiel des Pasteurs d'Israël, *Vous les avez maîtrisées avec dureté & avec tyrannie.* Que ne diroit point ce Prophete s'il voyoit de ses yeux ce prétendu Supreme Pasteur avec une triple Couronne sur la tête, seant sur un Trône, attirant à soy la substance des peuples, & donnant des Arrêts sanglans contre tous ceux qui ne le veulent pas reconnoître ? S'il a été scandalisé des Pasteurs d'Israël & de leur conduite, dans quel étonnement n'entreroit-il pas quand il verroit que celuy-là veut être

ap-

apellé le Pasteur Universel, qui par toutes ses actions témoigne qu'il est le Tyran Universel.

Certainement tous ceux qui reconnoissent le Pape pour un Supreme Pasteur, sont terriblement abandonnez de Dieu à leur aveuglement. Il n'y a rien de si manifeste que l'orgueil, l'avarice, la cruauté, la luxure, l'hypocrisie, & la negligence des Pontifes Romains, & toutefois avec cela on veut que nous les reconnoissions pour vrais & pour Supremes Pasteurs. Qui a jamais vû que les Pasteurs veüillent trancher du Prince & du Monarque? se faire baiser les pieds quand ils sont assis sur leur siege, se faire presenter la serviette par les plus grands Rois ou par leurs Ambassadeurs, & se faire tenir l'étrier quand il montent sur leur Mule comme font les Papes?

De quelque raison qu'on veüille colorer toutes ces actions de vanité, on ne sçauroit nier qu'elles ne soient entierement contraires à un Pasteur des ames, en qui l'on ne doit rien voir reluire que l'humilité, la modestie, la sainteté & le zele. Le bon Berger, dit nôtre Seigneur, met sa vie pour ses brebis: Allez alleguer ce passage aux Evêques de Rome, ils vous diront qu'ils sont tous prêts de mettre leur vie pour leurs brebis, mais qu'on les sollicite seulement de quelque chose où ils puissent prévoir que leur gloire & leurs interêts en pourroient souffrir de la diminution, vous verrez qu'ils porteront toutes choses à l'extremité, & qu'ils rempliront plûtôt toute l'Europe de misere que de relâcher un point

 de

de leurs prétentions. Voilà certes de beaux Pasteurs qu'on ne peut appeller Supremes qu'en méchanceté, parce qu'ils la portent autant loin qu'elle se peut étendre, car pour leurs vertus, ou pour leur superiorité prétenduë, plusieurs l'honorent exterieurement qui s'en moquent dans leurs cœurs.

Au reste ce titre de Souverain Pasteur est un attentat sur Jesus Christ à qui il appartient spécialement. Adhere au Pape & le reconnoisse en cette qualité-là qui voudra, je sçay bien que les fideles ne reconnoîtront jamais d'autre Souverain Pasteur que Jesus Christ, & qu'ils regarderont toûjours comme un Imposteur toute personne qui prétendra à un titre semblable. De tous les Papes il n'y en a qu'un seul à qui les Huguenots ajoûtent foy (car pour saint Pierre ils ne le content point au rang des Papes) & ce Pape a été Gregoire le Grand, encore ne reconnoissent ils en luy qu'une seule parole qu'ils approuvent comme étant tres-raisonnable, c'est que tout Evêque, Patriarche ou Archevêque qui prend le titre d'Evêque Universel, est l'Antechrist ou le Precurseur de l'Antechrist. Ainsi voilà un Pape qui condamne tous ses Successeurs s'ils veulent prendre ce titre qui est encore moins orgueilleux que celuy de Supreme Pasteur.

En second lieu Maimbourg donne le titre au Pape de CHEF VISIBLE de l'Eglise. Ce titre est encore plus ridicule que l'autre: car nos averses parties ne peuvent pas nier que Christ ne soit le Chef de l'Eglise, ce que l'Ecriture affirme si souvent & si fortement, que de la vouloir combattre c'est tomber dans une plus

plus grande fureur que les Payens, les Juifs & les Turcs. Mais parce que le Pape a toûjours voulu conserver le titre de Chef, pour accommoder ce differend, on a forgé deux Chefs de l'Eglise, l'un invisible & l'autre visible, & l'on dit que l'un a donné toute sa puissance à l'autre sur l'Eglise Militante, sçavoir le Chef invisible qui est Jesus Christ, à celuy qui est visible sçavoir le Pape.

Selon les Docteurs de Rome on diroit que Jesus Christ nôtre Seigneur pour être invisible est incapable de conduire son Eglise, qu'ils soutiennent devoir être visible (comme si ce qui nous fait être de l'Eglise, sçavoir la foy & la crainte de Dieu, étoient des choses visibles.) Il faudroit donc nier la Providence Divine qui fait tant de merveilles par des moyens invisibles à la chair & au sang. Or si Jesus Christ est un Chef de l'Eglise, ce n'est pas un Chef sans vertu & qui n'y soit mis que par honneur, mais c'est un Chef qui est agissant par la vertu interieure de son Esprit qu'il envoye sur ses membres, & aussi par une protection de son Eglise miraculeuse. Mais venons au troisiéme titre.

Nous avoüons bien tous que le Pape est le Chef de l'Eglise Romaine que nous ne regardons que comme une fausse Eglise, comme le grand Mufti est le Chef des Mahometans. Le Chef est conforme au corps corrompu comme luy; & comme de Jesus Christ vrai Chef de l'Eglise dêcoulent sur elle toutes sortes de benedictions spirituelles, ainsi du Pape Chef de la fausse Eglise découlent sur elle toutes sortes d'abominations & d'erreurs.

Il semble à nos ennemis qu'il faille juger du Regne de Jesus Christ comme des Royaumes du monde ; car quand un Roy sort de son Etat avec une Armée il établit un Regent pour le conduire en son absence, parce qu'il ne peut pas être par tout, dedans & dehors son Etat, dans son Armée & dans son lit de Justice, & qu'il ne peut & ne doit pas laisser son Royaume sans qu'il y ait quelqu'un qui ait en main les principales resnes du Gouvernement. Mais ils se trompent bien de former un semblable jugement, car Christ comme Dieu est dans les Cieux & sur la Terre, de sorte qu'il n'a pas besoin d'un VICAIRE pour conduire son Eglise dont il connoit les necessitez : Tellement qu'on ne peut luy donner ce Vicaire sans luy faire injure & sans présupposer qu'il ne connoit pas tous nos besoins, ou que par son éloignement de nous ils est incapable de nous regir & qu'il luy faut par consequent donner un Lieutenant.

Mais quand cela feroit, quels droits & quelle preference est-ce qu'a l'Evêque de Rome plus que les autres Evêques, pour être tenu pour le Vicaire de Christ ? Est-ce parce que le Seigneur a fait quelque distinction de S. Pierre, d'avec les autres Apôtres ? Et qu'est ce que les Eveques de Rome ont de commun avec S. Pierre ? ont-ils la sainteté de cet Apôtre ? ont-ils son zele ? ont-ils la vertu de faire des miracles, qu'ils joignent au titre de VICAIRES DE CHRIST celuy de SUCCESSEURS DE SAINT PIERRE ?

Les Pontifes de Rome voudroient faire à

Jesus

Jesus Christ ce que nos Maires du Palais faisoient à quelques-uns de nos Rois, qu'on appelloit fainéans, qu'ils tenoient renfermez dans leur Palais comme dans une prison honorable afin de leur faire mieux observer la gravité, disoient ils, & d'obliger les peuples a un plus grand respect, pendant qu'eux-mêmes gouvernoient le Royaume en vrais Souverains, sans reconnoître rien au dessus d'eux que le Tonnerre, & celuy qui le lance. Ils voudroient, nous persuader que Dieu leur a laissé la terre à regir, & principalement l'Eglise Militante, tandis qu'il ne s'est reservé que le gouvernement des Cieux.

Certes il n'y a point de Prince qui ne fit voler la tête de dessus les épaules à toute personne qui entreprendroit de se faire son Lieutenant par force, & qui après avoir usurpé cette Charge, voudroit faire valoir ses ordres au préjudice de ceux du Prince. Pouvons nous donc nous imaginer que Dieu qui est un Dieu jaloux, céde sa gloire a un autre & ne s'offense pas qu'on luy donne un Vicaire, & encore un Vicaire monstrueux par ses vices & ses abominations? Ce n'est donc pas une petite offense contre Christ de s'imaginer qu'il ne sçauroit conduire son Eglise sans un Lieutenant, & d'avoir choisi pour ses Lieutenans les hommes les plus vicieux & les plus méchans; même des hommes qui voudroient se faire regarder plûtôt en vrais Rois qu'en Lieutenans.

Touchant le titre de SUCCESSEURS DE S. PIERRE. Comment veut-on reconnoître pour Successeurs de S. Pierre, ceux qui

n'en ont absolument aucun caractere. Caligula, Neron & Vitellius se pouvoient appeller Successeurs des Cesars, parce qu'au moins ils pouvoient se vanter qu'ils étoient assis sur le Trône des Cesars, mais cela n'a pas empêché que le Senat Romain ne les ait appellez les ennemis de l'Etat. Peut-on appeller Successeurs de ce grand Apôtre ceux qui ont acheté les voix par l'argent, ou qui les ont extorquées par la force des armes, ou qui sont parvenus à ce Siege par finesse? Quelles brigues ne fait on pas encore, quels partis ne voit-on pas entre les Cardinaux pour donner un Successeur à S. Pierre? Et s'il est vray que les Saints sçavent tout ce qui se passe sur la terre, comme on l'assure en l'Eglise Romaine, ce grand Serviteur de Dieu ne doit-il pas être bien étonné & bien indigné en même temps, de ce que ces galands de Papes osent prendre ce titre, eux qui ne voudroient pas faire la moindre chose de ce qu'il ordonne aux Pasteurs, & qui font même le contraire, ne s'occupant que d'affaires Politiques, & prétendant plûtôt se faire considerer comme des Princes que comme des Evêques. Ils amassent de grands tresors, ils vivent delicieusement, ils se mêlent de toutes les intrigues, ils font eux-mêmes la guerre.

Certainement il n'est pas possible, que nos plus grands ennemis tels que peuvent être les Jesuites, reconnoissent dans les Papes tous ces Titres: Ils sont trop éclairez pour croire que des hommes qui abusent d'une telle maniere de leur puissance, qui sont enfoncez plus que les autres dans le monde, & dont les moeurs

sont

sont fort éloignées de la pureté Chrêtienne, puissent être ni Supremes Pasteurs, ni Chefs visibles de l'Eglise, ni Vicaires de Christ, ni Successeurs de Saint Pierre. Et tous ceux qui croyent ces choses, montrent bien évidemment qu'ils n'ont jamais connu Jesus Christ pour luy donner un tel Vicaire, ni ses brebis pour leur donner un tel Supreme Pasteur, ni l'Eglise pour luy donner un tel Chef, ni Saint Pierre pour luy donner un tel Successeur.

Et quoy que les Jesuites élevent les Papes jusques au Ciel dans leurs Sermons & dans leurs Ecrits, la Politique seule le leur fait faire: Car on sçait bien qu'ayant besoin de la protection des Papes dans les commencemens, ils les ont flatez, ils se sont soûmis en esclaves à leur volonté, ils ont publié leur Supreme Autorité, même au dessus de celle des Rois, il n'y a point de titres qu'ils ne leur ayent donné. Mais pour montrer qu'il n'y avoit que de l'hypocrisie dans leur fait, c'est qu'ayant sçû que Sixte cinquiéme qui commençoit d'approfondir dans leurs mysteres, où il avoit découvert une ambition sans bornes, avoit dessein de les humilier (ce qu'il auroit fait, si ces braves Jesuites étant d'accord avec le Roi Catholique Philippe II. qui avoit découvert que Sixte lui vouloit enlever le Royaume de Naples, ne l'eussent empoisonné) ils l'empoisonnerent, sans se souvenir qu'il étoit le Supreme Pasteur, le Chef de l'Eglise, le Successeur de S. Pierre & le Vicaire de Christ. Et ils firent ce qu'auroient refusé de faire ceux qui ne regardent le Pape que comme l'homme de Peché, le

fils du Diable & le grand Antechrist.

D'où vient ceci qu'en France & par tout ailleurs on se moque des Bulles des Papes, qui n'osent plus excommunier les Princes ni les Peuples? Sont-ils devenus plus debonnaires ou plus patiens que leurs Predecesseurs? Nullement, mais ils en font la mine, & ne veulent pas porter les choses aux extremitez, car ils n'ignorent pas qu'il n'est aucun Roy, ni aucun Prince qui ne les connoisse bien pour tout autre chose que pour être Vicaires de Christ, les Chefs de l'Eglise, les Supremes Pasteurs & les Successeurs de S. Pierre: Toute la bonne opinion qu'on avoit d'eux, de leur sainteté, de leur autorité, de leur infaillibilité s'est évanouïe il y a longtemps, & si on leur porte encore quelque honneur, c'est qu'on a honte de donner sujet aux peuples de dire qu'on avoit été trompé.

En effet, ce ne seroit pas un petit deshonneur aux Princes & aux Monarques de la Chrêtienté qui rendent leurs hommages au Pape en la personne de leurs Ambassadeurs, qui luy baisent les pieds, qui luy tiennent l'étrier quand il monte sur sa Mule, & qui luy presentent la serviette quand il lave ses mains. Car s'ils permettoient qu'on dit, que le Pape n'est ni le Vicaire de Christ, ni le Successeur de S. Pierre, il se trouveroit qu'ils auroient rendu leurs hommages à un Imposteur & à un homme de neant, & non seulement eux, mais aussi leurs Ancêtres. Voilà pourquoy ils jugent qu'il vaut mieux continuer toûjours à croire ce qu'ils croyoient du Pape, outre les autres raisons politiques qu'ils peuvent avoir.

D'au-

D'autre part, si l'on croioit que tous ces titres fussent legitimement dûs au Pape, on se conduiroit d'une autre maniere. La Sorbonne n'oseroit alors censurer ses Bulles, & la Cour de Parlement n'entreprendroit pas de les faire brûler par la main du Boureau comme cela est arrivé. Quel Roy ou quel Prince oseroit resister au Vicaire de Christ, quand même il s'agiroit des droits de sa Couronne? Ils ne sont pas si simples qu'ils ne sçachent bien que resister au Vicaire de Christ, c'est resister à Christ, comme se rebeller contre le Lieutenant du Roy, c'est se rebeller contre le Roy. Mais il est permis de resister à un homme qui usurpe le titre de Lieutenant de Roy, & qui s'attribuë faussement une autorité que le Prince ne luy a point donnée. Ainsi quand les Princes resistent au Pape il faut bien qu'ils soient persuadez qu'il n'est point le Vicaire de Christ, ni le Successeur de S. Pierre, & partant qu'ils peuvent bien luy tenir tête s'il ose trop entreprendre.

Je vous dis qu'en France, quelque bonne mine qu'on face, jamais on n'a moins crû que ces titres pompeux appartinssent au Pape. Et sur tout à present qu'on recherche les vieux droits de Regale, qu'on dispute sur l'Infaillibilité du Pape, & qu'on oblige tout le monde à signer que le Concile est au dessus du Pape. Certes s'il est vray qu'il soit le Vicaire de Christ, le Supreme Pasteur & le Successeur de Saint Pierre, c'est avoir bien peu de respect pour luy, & quoy que Messieurs du Clergé & les Courtisans apportent ici plusieurs distinctions, il n'y a distinction qui les

justifie, car ils pechent ou contre la pieté ou contre le bon sens.

S'ils croient de bonne foy que le Pape est le Vicaire de Christ, &c. ils ont un tort extreme de faire tout ce qu'ils font, ils commettent un crime de leze-Majesté divine & humaine, dont ils ne se peuvent pas laver, en voulant le priver de ses droits & faisant des choses qui tendent insensiblement à un schisme. Et s'ils n'en croient rien, il est vray qu'ils ont raison de dépouiller un usurpateur des choses qu'il avoit saisi injustement, mais ils s'abusent bien lourdement, quand ils veulent obliger les Hugnenots à croire ce qu'ils ne croyent pas, & à reconnoître un Chef dont eux-mêmes commencent de se moquer.

Maimbourg, que vous voyez, qui à la fin de son livre fait le bon valet & le zelé, n'auroit pas écrit son Traité de la Decadence de l'Empire, dans lequel il fait voir les usurpations des Pontifes avec assez de netteté, s'il avoit cru que les Pontifes étoient Supremes Pasteurs. Il auroit justifié leurs actions, publié que tous les Royaumes de l'Univers leur appartenoient, & qu'il faut generalement leur laisser faire tout ce qu'ils entrepennent, que leur resister c'est resister à Dieu.

Or, Messieurs, voyez, je vous prie, l'impossibilité qu'il y a que les gens de la Religion embrassent de bon cœur le Papisme. Reconnoîtront-ils le Pape de bonne foy pour le Supreme Pasteur des ames, &c. quand ils ont des raisons invincibles pour croire le contraire? Pour les reduire là il faut les priver

ver entierement de leurs entendemens, autrement ils ne sçauroient trouver dans le Siege d'orgueil, de toutes sortes de profanations & d'abominations, l'humilité & la sainteté qu'on luy impute. D'autre part, n'est-ce pas une chose autant impie qu'extravagante, de les vouloir obliger à croire ce que ne croyent pas leurs plus violens persecuteurs.

En verité, il faut que j'admire ici les œuvres merveilleuses de la Providence Divine. Car les auteurs de nos maux en nous maltraitant pour nous obliger d'adherer à la Religion Romaine, découvrent hautement, que la pieté ni le zele, n'ont point de part en toutes leurs entreprises, car ils attaquent en même temps le Chef de l'Eglise & le Vicaire de Christ, selon eux, ce qui découvre à tout le monde que le pretexte qu'on prend est un faux pretexte. Ce n'est pas tout, le Siege Romain a tant tempêté, qu'il falloit arracher la vie à tous les prétendus Heretiques, qu'à la fin on a resolu de les persecuter à outrance & de ne leur laisser aucun repos qu'ils ne se rangent à la Religion de Rome : Mais voici que le même bras que Dieu permet qui afflige les Huguenots en France, s'éleve contre Rome, la brave & la menace, de sorte qu'elle moissonnera selon ce qu'elle a semé, & qu'elle n'aura pas grand sujet de se réjouïr de nôtre défaite.

Monsieur de B. V. en auroit bien dit davantage, car il étoit en belle humeur de discourir, & il étoit aisé de juger par l'attention que nous apportions tous, que nous prenions grand plaisir à l'entendre, jusques-là qu'il

étoit assez tard avant que nous pensassions à prendre nôtre refection. Mais le Maître du Navire qui avoit déja interrompu nos entretiens plusieurs fois, les vint encore interrompre : En verité, dit-il, je n'ay jamais eû de passagers dans mon bord qui aimassent tant à discourir ou à écouter que vous, & qui se souciassent moins de manger. Nous obeimes donc tous à nôtre Maître de Navire en une chose où il s'agissoit de nôtre santé. Aprés le diné, nous nous amusâmes à divers petits jeux jusques bien avant dans la nuit, ce qui fut cause que le lendemain on se leva assez tard, & que toute cette journée se passa sans entretien, chacun étant attaché à sa petite occupation particuliere.

Cependant le vent étant toûjours contraire, nous n'osions nous mettre en pleine mer, & cette contrarieté commençoit à nous chagriner ; car le retardement ne plaisoit à personne qu'au Baron, qui étant fort amoureux de Mademoiselle de Sainte Phale, craignoit mortellement le moment auquel il faudroit se separer d'elle. Cette separation n'étoit pourtant gueres moins fâcheuse aux deux belles Hambourgeoises qui ne pouvoient pas durer un seul moment absentes de cette belle Françoise, qui répondoit aussi par mille caresses engageantes aux marques de leur amitié. Quant au Baron qui deux ou trois fois voulut lui faire une declaration dans les formes, elle luy dit, attendez que vous sçachiez toute mon histoire, & vous verrez si vous devez vous engager où il n'y a rien à esperer pour vous ; le Ciel a disposé de moy & de mes affections, que cela

vous

vous suffise. D'ailleurs, je crois que c'est vous vouloir assez de bien, que de vous prier de ne vous engager pas à servir une personne, qui quoy qu'elle ait beaucoup souffert, n'est pas pourtant au bout de tous ses malheurs. Le Ciel vous reserve quelque chose de meilleur, auprés de qui vous trouverez un bonheur plus solide & plus assuré qu'avec moy.

Le Baron se preparoit à faire quelque belle repartie, mais Mademoiselle de Sainte Phale ne luy en donna pas le loisir; car voyant que Monsieur de B. V. se promenoit seul, elle l'appella pour luy demander une plus ample explication des choses qu'il venoit de dire. Etes-vous bien assuré, lui dit-elle, qu'en France on se moque de tous ces titres pompeux qu'on donne au Pape? Oui, Mademoiselle, repartit-il, car bien qu'on ne fasse pas éclater la moquerie par des mépris injurieux & effectifs, on donne pourtant assez à connoître aux Evêques de Rome, qu'on ne se soucie gueres d'eux: Et eux comme rusez & fins font semblant de n'y prendre point garde, sans faire connoitre sur leurs visages toute l'amertume dont leurs cœurs sont remplis.

Par exemple, ajoûta-t il, on parle de faire un Patriarche en France & de détacher ce Royaume de l'obeïssance du Siege Romain. Je sçay bien qu'on tient maintenant ce dessein fort secret, mais toutes ces querelles d'Allemand qu'on cherche aux Pontifes, sont la marque de quelque grand dessein & font connoistre qu'on voudroit obliger le Conseil du Pape à témoigner quelque marque de haine pour avoir le pretexte de faire un schis-

me, mais la Cour de Rome qui est aussi fine que la Cour de France, voit bien toute cette trame, & n'a garde de se laisser aller à quelque emportement; elle fait l'aveugle, la sourde, la stupide, l'insensible pour éviter de se fâcher, parce qu'il luy seroit honteux de faire paroître son courroux sans faire éclater sa vengeance, & qu'elle ne peut faire agir son ressentiment sans redouter quelque facheux revers, vû la disposition presente des esprits, sur tout en France où les Jesuites ont trahi le Pape, & où le Clergé montre assez par ses actions qu'il est détaché de ses interêts.

A l'heure que je vous parle, le Pape & la Cour de Rome regardent la France comme un Etat interieurement Schismatique, & qui n'est plus tenu que par des considerations humaines & politiques. Ce jugement là est fondé sur les actions mêmes & la procedure du Roy qui ne peut pas agir de la maniere qu'il agit avec le Pape, & le regarder comme le Supreme Pasteur, le Chef visible, &c. Car si jamais on vient à rétablir les libertez de l'Eglise Gallicane dans leur entier, voilà toute l'autorité des Papes renversée en France, & bien loin des les regarder comme les Supremes Pasteurs, les Vicaires de Christ, les Chefs de l'Eglise, & les Successeurs de Saint Pierre, on ne les regardera plus que comme des Imposteurs, des Usurpateurs & des Loups déguisez.

Je reviens à Maimbourg & à la digne conclusion de son Histoire du Calvinisme, il faloit certainement que la queuë de ce monstrueux livre

livre fut aussi infame que la tête & tout le corps. Bien plus, il semble qu'il ait voulu se reserver pour debiter à la fin ses plus insignes méchancetez, & ses plus grandes extravagances. Mais ces choses requierent un plus grand loisir pour en parler, & je pourray vous en entretenir quelque jour avec plus d'exactitude.

C'est de son addition à la page 175. impression de Hollande, touchant l'Angleterre, voici comme il s'en exprime : *mais il y a lieu d'esperer, qu'un jour viendra que Dieu dissipant par la force de la lumiere de sa grace, les tenebres qu'un funeste schisme suivi de l'Heresie a répandu depuis plus d'un siecle sur l'Angleterre, fera de nouveau briller aux Anglois le Soleil de sa verité, qui reünira les esprits dans la profession de cette même foy que saint Gregoire leur fit annoncer. On pourroit sans doute leur proposer de tres-puissans motifs pour les porter à cette réünion absolument necessaire à leur salut, mais je ne veux maintenant pour cela que cette belle declaration que la Duchesse d'Yorck, Princesse d'un excellent esprit & d'un tres-grand merite, a voulu faire avant sa mort,* & en un mot tout ce qu'il dit en suite : Sur quoy je vous diray pour le present en passant, que l'Angleterre se souvient avec horreur, de la tyrannie que les Papes ont exercé sur elle durant le douziéme & le treisiéme siecles, faisant du salut des ames le moindre de leurs soucis. Les playes qu'ils luy ont fait sont encore sanglantes, & ne sortiront jamais de la memoire des Anglois, hors de ceux qui sont traîtres à Jesus Christ & à leur Patrie. Il y a toutes les apparences qu'on ne souhaite si ardemment

de

de la voir réünie à la Papauté, que pour luy faire éprouver une plus cruelle servitude que jamais. Cette feinte charité du salut des Anglois est une amorce, dont, s'il plaît à Dieu, ni les Rois ni les peuples d'Angleterre ne seront plus trompez, le passé les rendra sages pour l'avenir. Et comme ils voyent que les Papes d'aujourd'huy sont autant ambitieux que leurs Predecesseurs, ils peuvent juger par les conspirations qu'on a formées contre eux, de quelle volonté la Cour Romaine est portée envers eux.

Touchant la declaration de la Duchesse d'Yorck, elle a toutes les marques d'être une chose faite à plaisir, comme la donation de Constantin. Il ne faut pas être fort penetrant pour en découvrir la fausseté, mais c'est assez pour ce soir, l'heure qu'il est nous convie au repos.

Monsieur de B. V. ayant fini son discours, chacun trouva qu'il avoit raison & se retira en son quartier. Le lendemain matin, je vis Mademoiselle de Sainte Phale accompagnée seulement des deux Hambourgeoises & du Baron, j'allay les joindre & quand elle nous vit tous assemblez: Je vois bien ce que vous exigez de moy, dit elle, c'est un tribut dont il faut que je m'aquitte. Oüi, Mademoiselle, répondit le Baron, vôtre histoire nous a trop donné de curiosité pour ne souhaiter pas d'en sçavoir les suites. Elle, sans répondre, entra dans sa chambre, & ayant fait asseoir tout le monde, poursuivit la narration de ses avantures en cette maniére.

*Fin du Troisiéme Entretien.*



# QUATRIE'ME ENTRETIEN DES VOYAGEURS SUR LA MER



OUS étes surpris, Messieurs & Mesdemoiselles, d'entendre reciter une histoire fort differente de celles qu'on lit ordinairement, où l'on ne parle que d'amour, & nullement de la Religion ni de la conversion des ames : Mais donnez-vous patience mon temps viendra,

*Nous devons deux tributs, la franchise & la vie:*
*L'un & l'autre sont mis entre les mains du sort.*
*Et l'Amour a son heure, aussi bien que la Mort.*

dit-elle en riant, j'ay fait cette experience là contre mon attente. Car les agreables réveries de l'amour ne s'insinuent pas aisement dans un coeur tout occupé des soins de son salut & des pensées Celestes, c'est ce qui vous sur-

ſurprend ; mais vôtre ſurpriſe ceſſera quand vous m'aurez entenduë.

Mon frere perſuada preſque ma mere de prendre un autre Confeſſeur : Et s'il avoit continué de luy parler comme il avoit commencé il en ſeroit venu à bout. Mais l'amour qui dans ce temps-là s'empara de ſon cœur luy fit negliger une choſe ſi utile, & dont puis aprés arriverent de grands maux, tels que j'en ſuis hors de France. Ce qui arriva ſeulement ſix mois aprés, & voici comment.

Mon pere ayant demeuré à Dijon, & y ayant terminé ſes affaires en quinze jours de temps, écrivit le jour même qu'il partit pour ſon retour ; de ſorte que comme nôtre Château n'eſt éloigné de Dijon que de trois grandes journées, nous l'attendions au quatriéme jour : cependant il ne vint point ni ce jour là, ni le cinquiéme, ni le ſixiéme, ni le ſeptiéme. Ma mere & moy commencions à nous affliger, & mon frére vouloit en aller ſçavoir des nouvelles, mais le huitiéme jour, que mon frere étoit parti de grand matin, nous les vîmes entrer dans le Château environ ſur le midi. Cette venuë nous cauſa bien de la joye, & pour moy vous jugez bien que ſelon les diſpoſitions de mon eſprit j'avois plus beſoin de la conſervation de mon pere, que ſi mon ame s'étoit trouvée en un autre état. Aprés les careſſes que nous luy fimes, ma mere voulut ſçavoir la cauſe de ſon retardement. C'eſt, dit-il, que j'ai trouvé à Dijon un de mes anciens amis que j'avois connu à l'armée, & qu'ayant renouvellé la connoiſſan-

ce nous avions resolu de partir en un même jour, & comme son Château n'est qu'à une petite journée de Dijon où il voyageoit plus souvent que moi, je m'étois remis sous sa conduite comme sçachant mieux les chemins, enfin dans une journée nous arrivames chez luy, & ce fut alors qu'il me pria d'entrer, & il m'en pria si instamment que je fus obligé de mettre pied à terre quoi qu'avec un peu de regret pourtant. Voyant que je ne restois pas volontiers, je vous feray voir, me dit Monsieur de Roche-Blanche, quelque chose dans ma maison que vous avez vû & que vous ne serez pas marri de revoir. Le Château étoit beau, bien entretenu & d'une apparence que mon pere consideroit avec plaisir. Ce n'est pas, dit Monsieur de Roche Blanche, ce que je veux vous faire voir, & ayant demandé où étoit sa femme, on luy répondit qu'elle étoit au jardin, & ne voulant pas permettre qu'elle fut avertie nous y allâmes ensemble.

Nous la trouvâmes, ajoûta mon pere, dans une allée de charmes, avec son fils & trois de ses filles. Je vous avoüe que je fus surpris de ce qu'ayant des enfans en état d'étre mariez elle avoit pourtant conservé sa beauté, mais ce qui me surprit encore le plus, ce fut de voir dans son visage de certains traits qui ne m'étoient pas inconnus. Pour elle, elle me consideroit avec la même attention, & peut être avec la même surprise. Monsieur de Roche-Blanche rioit de nous voir l'un & l'autre, cependant nous étions toûjours muets. A la fin, mon pere rompit le premier le silence. Monsieur de Rohe-Blanche avoit raison, dit-il,

dit-il, de me prometre qu'il me feroit voir quelque chose de si rare que je ne me repentirois jamais de l'avoir vû. La Dame répondit fort civilement à cette galanterie, & le mari aprés les avoir assez embarassez par cette vuë & s'en être diverti, voulut luy même leur apprendre leurs noms aux uns & aux autres. Ah, Monsieur, dit-il à mon pere, est-il possible que vous ayez oublié Mademoisel-de Grassans, & vous Madame, avez-vous mis hors de vôtre memoire Monsieur de Ponsins (qui étoit le nom que portoit mon pere en sa jeunesse, & que mon frere a porté aussi, & qu'il n'a quitté que depuis neuf ou dix mois pour prendre celuy d'Ombreval: Car pour moy on m'a appellée Sainte Phale dés ma jeunesse, avec toutes les apparences du monde que je ne perdray jamais ce nom si Dieu n'a pitié de moy.) Ce mot débroüilla en un moment l'esprit de Madame de Roche-Blanche & celuy de mon pere, qui se reconnoissant, recommmencerent à s'embrasser & à se faire beaucoup de civilitez, mais mon pere fut interrompu de ce devoir par les honnêtetez que luy firent le fils & la fille de Monsieur de Roche-Blanche.

Pour vous débroüiller ce mystere, il faut sçavoir qui mon pere durant les Guerres qui s'étoient faites en Catalogne où il fit son apprentissage des armes, dans un quartier d'hyver avoit connu Mademoiselle de Grassans le meilleur parti de la Religion qu'il y eut alors en toute la Guyenne. Et sans parler de ses grands biens, sans contredit c'étoit une personne qui avoit avec la beauté des qualitez

mer-

merveilleuses & au dessus de son sexe : Mon pere l'aima, & peut-être que son cœur eût été accepté si la belle n'eût eu déja disposé du sien en faveur d'un homme de grand merite. Toute fois elle ne laissa pas d'avoir pour mon pere un fonds d'estime & d'amitié que les années n'avoient pû diminuer, comme plusieurs fois elle l'avoua à son mari, qui sçachant le plaisir qu'il luy feroit, ne manqua pas d'amener mon pere chez lui pour renouveller cette ancienne amitié. Car quoi que Monsieur de Roche-Blanche soit Poitevin, il est venu demeurer en Bourgogne à cause de la riche succession d'un sien oncle qui le fit son heritier. Mais comme mon pere & luy avoient changé de nom, cela fut cause qu'ils ne s'étoient point connus ni frequentez, comme le font des Gentils-hommes qui sont d'une même Religion.

Mon pere fut quatre jours dans cette Maison regalé comme pourroit être un Prince. Enfin ce voyage produisit quelque chose que vous apprendrez, car mon pere trouva le fils & la fille de Monsieur de Roche-Blanche si fort à son gré, qu'il prit une resolution en leur faveur qu'il ne découvrit pas pourtant encore alors, attendant de voir chez lui ceux qui luy avoient fait tant d'accueil ; ce qu'ils luy promirent, parce que dans quelques semaines Monsieur de Roche-Blanche vouloit rendre visite à une parente dont la Terre n'étoit distante de celle de mon pere que de deux lieuës, & qu'il devoit y mener son fils & sa fille & passer chez nous à son retour.

Mon frere continua de se mettre dans les

bonnes

bonnes graces de ma mere mieux que jamais, & luy tenoit toujours quelques discours tendant à changer de Confesseur. J'étois aussi plus libre que je ne l'avois jamais été, car je passois les jours entiers dans le cabinet de mon pere qui acheva de me persuader d'abandonner les superstitions Romaines, dont il me fit voir la folie & l'impieté, & voyant que j'aimois la lecture il me donnoit souvent la clef de son cabinet où je lisois durant des jours entiers l'Histoire des Martyrs, pendant que ma mere croyoit que je joüois à l'Ombre avec mon pere & mon frere ce qui m'arrivoit aussi assez souvent. Ce livre des Martyrs acheva de fixer mon esprit dans le dessein d'embrasser la Religion.

Mon pere me voyant fort attachée à cette lecture, me dit un jour, vous pouvez voir dans ce Livre des exemples admirables de constance, non seulement en des hommes faits & en des courages fermes, mais Dieu s'est servi bien souvent de l'imbecillité des femmes & des enfans pour publier ses loüanges. De jeunes filles comme vous, élevées encore plus tendrement & de plus haute qualité, ont enduré la mort joyeusement, il n'y a eu ni ardeur de flammes, ni tranchant d'aucune épée qui ait pu vaincre la magnanimité de leurs cœurs ; seriez-vous bien dans le besoin aussi constante que ces jeunes Heroïnes ? Mon pere, luy répondis-je, je vous avoüe que je regarde la mort comme quelque chose de fort horrible, & sur tout une mort au milieu des flammes, il n'y a cœur si genereux ni esprit si Philosophe qui ne fremisse en luy-même à la pensée d'un tel

tel supplice. Ce n'est pas donc par leur vertu ni par leurs forces propres que ces jeunes filles ont vaincu la mort & ses horreurs, mais c'est par l'assistance du S. Esprit. Ainsi, mon pere, toute foible & toute craintive, que je suis j'ay cette ferme foy en nôtre Seigneur que s'il m'appelloit à de telles souffrances, il me feroit la grace de les surmonter. Oüi, me répondit-il, ce que vous dites là est tres-bien pensé, car on a vu que de tres-grands Docteurs & des Evêques celebres ont fait de vilaines chütes, pendant que des Païsans, des femmes & des enfans se sont tenus debout: Les premiers en présumant trop d'eux-mêmes ont été abandonnez à eux-mêmes, & sont tombez, & les autres ne s'assurant que dessus leur Sauveur ont été maintenus & fortifiez parce qu'ils étoient fondez sur la Roche.

Je vous avertis, continua-t-il, qu'il est bon d'être preparé aux plus cruels évenemens, car outre que la preparation aux grands maux nous les fait trouver moindres que nôtre imagination ne s'étoit figurée, elle nous aide à supporter les petits maux qui nous paroîtroient grands si nos esprits n'étoient pas munis de fermeté. Je prévois que vous serez exposée à de grandes tentations, car vous serez attaquée d'un côté par les flâteries, les caresses & les larmes d'une mere qui vous aime, & de l'autre il vous faudra essuyer les persecutions de vos parens, les douleurs, la prison ou l'exil, & peut-être la mort, car toutes ces choses sont les appanages des nouveaux Convertis. Vous quitterez ces Croix d'or, d'argent, de bois & de pierre que vous reverez maintenant, pour porter

ter la vraye Croix du Seigneur, c'est à dire les afflictions & les opprobres de ce monde. J'espere, repliquay-je, que Dieu qui me donne ce saint desir ne laissera pas son œuvre imparfaite, mais qu'il l'achevera à sa gloire & pour mon salut. Ce jour-là nous n'eûmes pas une plus longue conversation, sinon que mon pere me dit qu'il souhaitoit de m'entretenir encore une fois là-dessus. Mais ce ne peut pas être si-tôt, ajoûta-t-il, parce que je pense à vous de plus d'une maniere, là-dessus je me retiray sans faire aucune reflexion sur ces derniers mots. Cependant le temps passa insensiblement, & un jour assez fatal pour moy arriva.

Mon pere & ma mere descendirent quelques semaines après dans le jardin, où ils nous inviterent à les suivre mon frere & moy, ce que nous fimes : Et pendant que mon pere & ma mere s'entretenoient sur certains nouveaux compartimens qu'ils vouloient qu'on fit à leur parterre, cet entretien-là ne nous plaisant pas, nous nous écartâmes d'eux & nous allâmes nous promener dans quelques allées couvertes, où aprés avoir parlé de diverses choses, la chaleur venant à se rendre insupportable nous primes le chemin d'un Salon qui est au fonds du jardin, que mon pere a été soigneux d'enrichir de Peintures assez curieuses. Il y avoit entr'autres dans un même Tableau le portrait de mon frere habillé en Guerrier, & le mien sous l'habit d'une Amazone, il n'y avoit pas trois mois qu'il étoit achevé. Nous étions prêts d'entrer dans le Salon quand nous entendimes la voix de deux per-

personnes qui se parloient, mais le ton de leur voix nous étoit inconnu. Nous fûmes curieux de prêter l'oreille & nous ouïmes une voix d'homme qui disoit, vous vous souvenez bien de ce Peintre qui passa chez nous, qui nous dit qu'il sortoit d'ici & qu'il avoit peint Monsieur de Ponsins & Mademoiselle de Sainte Phale en habit de Guerrier & d'Amazone. Que dites-vous, ma sœur, de ces yeux, de cette bouche, de cet air de grandeur répandu sur ce visage ? Si vôtre liberté ( luy répondit une voix de fille d'un ton charmant ) est à demi perduë pour avoir vû un portrait, que sera-ce quand vous aurez vû l'original ? vous mourrez infailliblement. Mais ajoûta-t-elle, considerez aussi le portrait du frere, qui n'est pas moins digne d'estre remarqué que celuy de la sœur. Je crois, luy répondit la voix d'homme, que le portrait du frere ne vous touche pas moins que je suis touché par celuy de la sœur, car je vois que vous le regardez fort soigneusement, & si vous ne mourez pas quand vous verrez l'original, du moins vous serez bien blessée. Vous n'étes pas trop sage, repartit l'autre voix, ils sont dans le jardin & peut-être entendent-ils tout ce que nous disons, ôtons-nous d'ici qu'on ne nous surprenne en une occupation si badine. Vous ne m'arracheriez pas d'auprés de cet aimable portrait, dit le frere, si je n'étois assuré de trouver l'original dans ce jardin : à l'instant ils sortirent tous deux, & nous ne voulumes pas faire semblant de les avoir entendus.

Cependant mon frere & moy avions gran-

de envie de rire & de nous railler l'un l'autre : Nous n'entrâmes point dans le salon comme nous en avions fait dessein, mais nous continuâmes nôtre promenade. Enfin au détour d'une allée nous apperçûmes à l'autre bout un jeune homme & une Demoiselle vêtus tres-richement, dont la taille, le port, la démarche n'avoient rien que de grand. Cette rencontre imprévûë, quoy que dans une distance assez longue, nous fit faire alte à tous quatre par l'étonnement où nous fûmes, & en suite nous nous avançâmes. Plus nous approchions plus je trouvois ces nouveaux venus bien faits, enfin mon frere & l'étranger impatiens hâterent le pas, & chacun laissa derriere celle qu'il conduisoit ; ils se rencontrerent au milieu de l'allée & s'admirant l'un l'autre ils se firent cent caresses & cent amitiez. Cependant nous venions l'autre Demoiselle & moy avec un peu moins de précipitation, plus je la considerois plus je la trouvois aimable, elle me regardoit aussi fort attentivement, mais nous fûmes interrompuës, elle par mon frere & moy par le sien, qui nous vinrent saluer. Ce que ces Messieurs dirent fut dit avec un certain desordre dont nous ne leur sçûmes pas mauvais gré. Mais pour la Demoiselle, elle & moy nous nous fimes un accueil, où, quoyqu'il y eut beaucoup de tendresse, & de sincerité, il y eut pourtant plus de presence d'esprit.

Il n'est pas mal-aisé de deviner que c'étoit Monsieur de Haute-Cour & Mademoiselle de Garissolles sa sœur, le fils & la fille de Monsieur & de Madame de Roche-Blanche. Je ne

ne vous diray rien de ces deux personnes, si-non que Mademoiselle de Garissolles est le veritable portrait de sa mere en beauté, en esprit, & eu vertu. Quant au frere, outre qu'il est tres-bien fait de sa personne, n'ayant rien que de noble dans toutes ses manieres, il se fait aimer & estimer de tout le monde. Je crois que nous le verrons à Hambourg, c'est pourquoy je ne m'attacheray pas à vous en faire une plus exacte description, outre que je pourrois vous paroître un peu suspecte.

Nous continuames nôtre promenade sans nous souvenir qu'il faisoit chaud: Mon frere qui dés cette premiere entrevûë fut frappé de la plus forte passion qui puisse s'emparer d'un cœur, comme il me l'avoüa depuis, se mit à entretenir Mademoiselle de Garissolles, & moy j'eus en partage Monsieur de Haute-Cour. A peine avions-nous commencé un discours qu'un laquais nous vint appeller pour nous rendre là où étoit la compagnie. Je ne vous sçaurois exprimer les caresses que me firent Monsieur & Madame de Roche-Blanche, ni celles qu'ils firent à mon frere. Ma mere aussi étoit ravie de voir deux personnes si admirables, comme sont Monsieur de Haute-Cour & sa sœur, elle baisa plus de cent fois cette derniere, elle luy dit cent choses obligeantes, à quoy elle répondit toûjours en personne d'esprit & de bon sens.

Jamais il n'y a eu plus de joye entre huit personnes ni une plus grande union. Les peres & les meres se dépoüillant de leur gravité, voulurent revenir aux anciens passe-temps

de la jeunesse, la danse, la musique, les jeux regnerent : & par une émulation qu'on eût dit qui étoit concertée, quoy qu'elle ne le fut pas, Monsieur de Haute-Cour entreprit de se mettre bien dans l'esprit de ma mere, ce qui luy réüssit. Mon frere fut aussi fort consideré de Madame de Roche-Blanche avec qui il eut de grandes conversations en particulier.. Pour Monsieur de Roche-Blanche & ma mere ils furent d'abord grands amis par la connoissance qu'ils avoient des secrets de la Nature : Monsieur de Roche-Blanche qui a beaucoup voyagé & beaucoup lû, & qui a un esprit fort penetrant, en apprit plusieurs beaux à ma mere, de sorte qu'ils resolurent d'entretenir un commerce de lettres touchant leurs secrets & les doutes qu'ils pourroient avoir là-dessus. Pour mon pere & Madame de Roche-Blanche ils avoient aussi de grandes conversations ensemble, tellement qu'il n'y avoit personne de nous qui ne fut occupé & qui ne prit grand plaisir de l'être.

Je ne vous parlerai pas de tous les divertissemens que nous eûmes pendant une semaine entiere, ni du Ballet que nous joüâmes, où Monsieur de Haute-Cour & sa sœur parurent sous la figure d'Apollon & de Diane, le premier avec un habit de toille d'or & la seconde avec un habit de toille d'argent. Mon frere representoit le Dieu Mars, & moy la Deesse des Arts & des Sciences ; car nous avions ces habits dans la maison aussi neufs que le premier jour qu'ils furent portez, quoy qu'ils eussent été faits du temps de Henri IV. Et mon pere que j'avois vû toû-

toûjours assez grave étoit celuy qui nous mettoit toûjours en train.

Toutefois tout le monde n'avoit pas tant abandonné son cœur à la joye, que mon pere & Madame de Roche-Blanche ne jettassent les fondemens d'une chose fort serieuse & à quoi nous ne sçaurions trop penser: voici comment nous le découvrimes, Mademoiselle de Garissolles & moy. Nos deux freres & nos deux Amans, je peux bien avancer ce mot, s'étoient levez un jour de grand matin & avoient fait une partie de Chasse, de sorte que nous ne les vîmes que vers le soir: Mon pere pendant ce temps là voulut regaler ses hôtes dans une Grotte qui étoit au jardin, où ma mere se promena avec Monsieur de Roche-Blanche, Madame de Roche-Blanche étant avec mon perè dans un cabinet de verdure d'un autre côté. Par hasard nous approchâmes, Mademoiselle de Garissolles & moy, du cabinet de verdure où je reconnus clairement la voix de mon pere. Mademoiselle de Garissolles reconnut aussi la voix de sa mere. Une même curiosité nous entra aussi-tôt dans l'esprit, pour sçavoir si des personnes qui s'étoient aimées dans leur jeunesse, qui avoient été vingt-cinq ans sans se voir ni s'écrire, seroient gens à conserver une étincelle de cet ancien amour: Les jeunes gens promettent tant qu'ils s'aimeront éternellement, que c'étoit une experience à faire: Nous prêtâmes donc toutes deux l'oreille & j'ouis fort distinctement la voix de mon pere, qui, s'il ne parloit pas d'amour, parloit au moins de mariage.

Pource qui eſt de mon fils, diſoit-il, il eſt tel que j'ay ſujet d'être content de luy, il a du bon ſens & de l'eſprit paſſablement, & les inclinations portées à la juſtice & à la vertu. A vous dire le vray je voudrois bien le voir pourvû de bonne heure, tant parce que c'eſt mon fils unique & que je deſire de le voir marié durant ma vie, que parce que je crains que les parens de ma femme ne l'aillent engager dans quelque mariage dont je ne ſerois pas content. Vous ſçavez, Madame, avec quelle paſſion je vous ay aimée; la Providence Divine a diſpoſé autrement de vous & de moy; mais peut-être benira-t-elle ce que j'ai envie de vous propoſer, ſçavoir le mariage de mon fils avec Mademoiſelle vôtre fille. La propoſition que vous me faites eſt trop avantageuſe, dit Madame de Roche-Blanche, pour n'y pas donner les mains, je vous puis dire que vous aurez quelque conſolation de l'avoir auprès de vous. Oüi, Madame, repliqua mon pere, les vertus de la mere reluiſent dans la fille, & c'eſt ce qui me fait deſirer qu'elle entre dans ma maiſon & qu'elle ſoit la compagne inſeparable de mon fils. Peut-être, Madame, que veu le malheur du temps où nous vivons, vous n'étiez pas moins en peine que moy pour luy trouver un parti digne d'elle. Vous donnez au but, reprit-elle, & vous me tirez d'un grand ſouci. Le Seigneur veüille benir nos bonnes intentions, là-deſſus ils ſe toucherent à la main. Madame de Roche-Blanche s'engagea de faire ratifier à ſon mari cet accord, & mon pere d'y faire conſentir ſa femme. Et nos enfans qui ſont les parties inte-

interessées ne leur dirons-nous rien, dit mon pere? Je crois qu'ils sont plus en peine d'obtenir nôtre approbation, répondit Madame te Roche-Branche, qu'ils ne seront fâchez que nous les ayons mariez sans leur en rien communiquer.

Ce que nous entendîmes Mademoiselle de Garissolles & moi, lui fit monter un vermillon aux joüës qui donna de l'éclat à sa beauté, elle tint les yeux baissez en terre sans les oser lever jusques vers moy: Mais je la tiray de cette rêverie en luy disant, ma chere sœur, permettez-moy que je vous donne le premier baiser, en l'embrassant, elle m'embrassa de même, mais avec quelque confusion. Nous fûmes obligées de mettre fin à nos caresses pour entendre Madame de Roche-Blanche qui continua de parler ainsi à mon pere.

Vous m'avez fait une proposition, dit-elle, je vous en veux faire une autre & pour un autre mariage. Je vous entens, dit mon pere, & j'y donne les mains de tout mon cœur, observez seulement que c'est une chose où il faut proceder avec grande circonspection. C'est du mariage de ma fille avec Monsieur vôtre fils dont vous voulez parler; elle est de la Religion dans son cœur, comme je vous l'ay dit, mais sa mere est Catholique Romaine jusques à la bigotterie: je n'attens rien qu'une favorable occasion pour faire declarer ma fille, & c'est en cela que je vous prie de m'assister de vos conseils & de vôtre secours quand il en sera besoin. Les parens de ma femme sont puissans, elle est assez emportée sur le sujet de la Religion, peut-être pourtant que

nous trouverons les moyens de la gagner. Quand vous ne me donneriez pas les esperances que vous me donnez, repartit-elle, je ferois par devoir de Chrêtienne ce que je dois faire comme amie, confiez-vous en moy. Ils supposerent que ni Monsieur de Haute-Cour ni moy ne ferions pas les difficiles, & là dessus ils se toucherent encore à la main.

Eh bien ma double sœur, me dit Mademoiselle de Garissolles, nous n'avons rien à nous reprocher, & vous rougissez aussi bien que moy. Ces paroles furent suivies d'un second embrassement que nous nous fimes, aprés quoy une si forte envie de rire nous prit, que nous fûmes obligées de nous ôter de là de peur d'être découvertes par le bruit que nous faisions. Quand nous fûmes en pleine liberté de parler haut nous nous dîmes cent plaisanteries. Cependant nos deux freres étant revenus de la chasse nous étoient venus chercher au jardin où ils nous trouverent. A leur vûë nôtre envie de rire recommença, nous fimes pourtant bonne mine, & nous nous donnâmes parole de ne leur rien découvrir de ce que nous sçavions, parole que nous observâmes tellement quellement, comme vous pouvez vous l'imager.

Mon frere prenant Mademoiselle de Garissolles par la main se promena dans une autre allée & me laissa à Monsieur de Haute-Cour, qui me regardant fixement me dit, vous avez bien de la joye aujourd'huy, Mademoiselle, que je serois heureux si vous me pouviez communiquer une petite partie de cette joye qui brille dans vos yeux.

Mon-

Monsieur, luy répondis-je, je ne sçaurois vous communiquer cette joye en me voyant. Si cela étoit possible, il faudroit aussi que je pusse vous communiquer ce qui se passe dans mon cœur, interrompit-il; mais vous étes heureuse & je suis bien malheureux, car vous ne sçauriez participer à ma melancolie, ni je ne sçaurois participer à vôtre joye. Comme ma joye, luy dis-je, n'est fondée que sur une bagatelle, vôtre melancolie n'est peut étre aussi fondée que sur peu de chose, ainsi vous n'avez pas sujet de m'estimer fort heureuse, ni vous fort malheureux. Je sens, repliqua-t-il, mes propres maux dont personne ne peut concevoir la grandeur. Cependant vous étes de belle humeur, lui répondis-je, vous chantez, vous dansez, vous jouez à mille petits jeux, il faut que vötre melancolie soit bien honteuse qu'elle n'ose se produire, ou bien hypocrite qu'elle sçache si bien se cacher. C'est là la cruauté de mon sort, d'éstre obligé de rire, chanter & danser pendant que mon cœur gemit sous ses fers, encore ne suis je pas si malheureux maintenant comme je le seray quand je serai sorti de ce Château. Dans le même moment que je vous ay vûë je vous ay aimée, & j'ay pris la resolution de vous aimer éternellement: c'est une chose que j'ay voulu vous apprendre, parce qu'il ne seroit pas juste que vous ignorassiez avant mon départ pour l'Armée, que vous étes la premiere personne à qui j'ay donné mon cœur, & que vous serez la derniere; car ou vous accepterez mes vœux, ou les dangers inévitables de la guerre m'ôteront bien-tôt de ce monde.

Cette declaration si hardie dissipa tout d'un coup ma joye, ce que je ne pûs m'empêcher de luy témoigner. Est-ce pour me mortifier que vous me dites ce que je viens d'entendre, luy répondis-je froidement ? assurez-vous que vos railleries ne me feront pas perdre ma bonne humeur. Si ce que je vous dis vous offense j'en suis extremement fâché, mais je ne sçaurois me repentir de vous l'avoir dit. Je vous assure que je vous parle avec la plus grande sincerité du monde, faites-moy la faveur d'en être persuadée, c'est tout ce que je vous demande maintenant, & si je démens la parole que je vous donne, jugez-moy éternellement indigne de me presenter devant vous. Je vous ay aimée dés le moment que je vis vôtre portrait; la vûë de vôtre admirable personne a augmenté dans mon cœur une passion qui ne s'éteindra jamais, & la consideration de vos vertus a achevé ce que vôtre beauté avoit commencé.

J'avois presque envie de me fâcher, mais la connoissance que j'avois des conventions de mon pere avec Madame de Roche-Blanche, le grand amour que mon frere avoit pour Mademoiselle de Garissolles, & les belles qualitez de Monsieur de Haute-Cour me desarmerent en un moment, & je restay sans dire mot. Vous ne me dites rien, me dit-il d'un air passionné. Que voulez-vous que je vous dise, luy dis-je, en le regardant fixement, vous me dites des choses si nouvelles que j'en suis toute surprise ? Qu'il vous suffise que vous êtes le seul qui m'ose dire de telles choses sans me fâcher, l'estime que je fais de vôtre personne me retient dans la moderation,

&

& si mon ame étoit capable de quelque passion, vous êtes celuy de tous les hommes à qui je donnerois la preference. Mais, Mademoiselle, me dit-il, oseray-je esperer que si quelqu'un touche jamais cet illustre cœur ce sera moy? Je vous permets, lui répondis-je, de donner le sens à mes paroles qui vous sera le plus favorable, aprés cela n'exigez rien de moy. Il se seroit jetté à mes pieds pour m'exprimer mieux sa reconnoissance, mais la crainte qu'il eut d'être vû en cette posture le retint. Effectivement nous apperçûmes dans le memê moment les quatre personnes dont nous dépendions, ce qui fit que nous rejoignîmes mon frere & Mademoiselle de Garissolles. Aussi-tôt que nous fûmes approchez nous nous regardâmes, & nous jugeâmes bien que nous avions eu une même avanture; nous ne pûmes même nous empêcher de soûrire. Mon frere qui est moins serieux que Monsieur de Haute-Cour, dit; Ah je devine bien de quoy vous riez, c'est à nos dépens, mais cela n'est pas genereux. Nous avions tous deux la bouche ouverte pour luy répondre, quand nous fûmes abordez de Monsieur & de Madame de Roche-Blanche, de mon pere & de ma mere. Or ça, dit ma mere, quoique les discours que vous tenez vous donnent peut-être de la satisfaction, ce sont pourtant des viandes creuses, & là-dessus ils nous emmenerent pour manger.

Jamais peut-être il ne s'est vû repas où l'on fût de si belle humeur, & je puis même dire que les peres & les meres surpasserent leurs enfans. Aprés qu'il fut achevé, Monsieur de Roche-Blanche, dont l'humeur est naturelle-

ment fort portée à la joye, dit; avec la permiſſion de Monſieur & de Madame d'Ombreval, je veux aujourd'huy entretenir Mademoiſelle de Sainte Phale. Soit, dit ma mere, pourvû que vous me laiſſiez Monſieur de Haute-Cour. Je vous l'abandonne, continua Monſieur de Roche-Blanche. Or çà, dit mon pere, puis que vous faites ainſi vos partages, je prendray Mademoiſelle de Gariſſolles, je ſçay bien que je feray du déplaiſir à quelqu'un, mais je ne ſçaurois qu'y faire. Il ne reſte plus que nous deux à pourvoir, dit Madame de Roche-Blanche à mon frere, voulez-vous bien me tenir compagnie? Je ſerois, dit-il, un fils bien dégeneré ſi je ne trouvois pas une ſatisfaction particuliere d'avoir l'honneur d'entretenir une perſonne pour qui mon pere a eu des ſentimens ſi tendres. Aprés que tous ces partages furent faits, nous nous promenâmes tous dans une allée de charmes qui faiſoit le tour du jardin, à une diſtance les uns des autres aſſez grande, & ce fut-là où Monſieur de Roche-Blanche me tint ce diſcours.

Mademoiſelle, dit-il, dés le premier moment que je vous ai veuë je n'ai peu m'empêcher de former deux ſouhaits, l'un que vous euſſiez abjuré les ſuperſtitions de Rome: mais l'autre eſt un ſouhait temeraire & intereſſé que je ne vous oſe pas bien dire. Pour voſtre premier ſouhait, répondis-je, il eſt à moitié accompli, car j'ay des ſentimens ſi avantageux de la Religion dont vous faites profeſſion que je deſire paſſionnement d'y mourir: Et comme l'heure de la mort eſt une choſe

fort

fort incertaine, je voudrois bien dés ce moment me ranger à vôtre Eglise. Pour l'autre souhait je ne sçay que vous répondre, puis que je n'en sçay pas le sujet. Vous me réjouïssez de m'apprendre les bonnes dispositions où vous étes, me dit-il, & cela m'enhardit de vous dire l'autre chose que j'ay sur le cœur. Mon fils, seroit aveugle, s'il ne reconnoissoit en vous les perfections que j'y reconnois, & je ne luy pardonnerois pas cette faute s'il manquoit de vous faire hommage de son cœur, comme c'est un devoir dont je crois qu'il se fera aquitté: Moy qui suis son pere vous assure que la plus forte passion que j'aye, c'est que vous répondiez à ses vœux. Ma fille, car il m'est impossible de vous appeller autrement, vous trouverez toûjours en moy un second Monsieur d'Ombreval, qui aura pour vous toutes les tendresses dont il peut être capable. Pendant qu'il me disoit ces choses je sentois que la rougeur me montoit au visage. Ha, ma fille, dit-il en soûriant, expliquez-moy si cette rougeur que je vois peinte sur vôtre visage est favorable ou non à mes intentions. Vous sçavez bien, luy dis-je, que je ne suis pas maîtresse de mon sort & que je dépens de mon pere & de ma mere. Eh bien, ma fille, continua-t-il, si ceux dont vous dépendez consentent à ce que je desire ne leur obeïrez-vous pas sans repugnance? Ah, Monsieur, repartis-je, c'est trop me presser. Je vous avouë ma faute, repliqua-t-il, mais je souhaite trop ardemment de vous voir dans ma maison pour ne vous découvrir pas l'envie que j'en ay, vôtre vertu, vôtre

sagesse, vôtre douceur m'ont charmé bien plus que vôtre beauté, vôtre naissance, & vos grands biens, tellement que j'ose me promettre avec l'aide du Seigneur, que vous y trouverez la joye & le repos de vôtre vie. S'il étoit bien-seant à un pere de vanter ses enfans, je vous dirois que mon fils a toutes les qualitez d'un Gentilhomme bien-né, je n'avanceerois pas ces choses si la voix publique ne luy rendoit ce témoignage, & je luy feray à cause de vous un avantage que je ne ferois pas s'il épousoit un autre parti.

Comme tout ce discours avoit quelque chose de fort embarassant pour moy, je voulois le détourner & parler en faveur de mon frere. Il n'a pas besoin, dit Monsieur de Roche-Blanche, qu'on parle pour luy, je regarde avec bien du plaisir la passion qu'il a pour ma fille, & je voudrois bien que le bonheur de mon fils eût d'aussi belles apparences de son établissement prochain qu'il en paroît pour l'établissement de ma fille : mais c'est trop long-temps chercher à penetrer dans les secrets de vôtre coeur. Ce n'est pas là le grand sujet pour lequel j'ay souhaité de vous entretenir, le voici: c'est qu'ayant appris de Monsieur vôtre pere les bonnes dispositions où vous étiez pour rejetter les erreurs de l'Eglise Romaine je vous offre ma personne, ma maison, mes biens, ma famille, & mon fils si vous desirez de vous en servir pour le besoin que vous en avez. Au reste, Mademoiselle, faites au plûtôt une abjuration qui ne vous peut être que fort salutaire : En suite de quoy il me tint encore plusieurs discours, & me

donna

dona de bons conseils dont je luy restay fort obligée : Enfin nous nous rejoignîmes tous, & c'est alors que Monsieur & Madame de Roche-Blanche, mon pere & ma mere nous laisserent, pour parler entre eux, dont les jeunes gens ne furent pas marris.

Je ne vous rediray pas ni ce que nous dîmes entre nous quatre, ni ce que me dit Monsieur de Haute-Cour en particulier; mais je ne dois pas vous taire l'entretien que j'eus le soir avec ma mere, quand chacun se fut retiré dans sa chambre. Hé bien, me dit-elle, Justine, Monsieur de Haute-Cour vous aime, & sans doute il n'a pas manqué de vous le dire. Ma mere avoit envie de connoître si je ne serois point émûë à une question si impreveuë. Mais j'avois oüi ce jour là des choses qui m'avoient si bien instruite que je ne me déconcertay point. Monsieur de Haute-Cour, dis-je, est homme, il est galant, il est bien-fait & il croit qu'il est de son devoir d'en conter à toutes celles de nôtre sexe. Et que luy avez-vous répondu, me dit-elle ? Je luy ay répondu d'une maniere si peu serieuse, qu'il a bien reconnu que je n'étois pas une fille à me laisser prendre par des cajoleries. Vous me faites-là, reprit elle, un portrait de Monsieur de Haute-Cour qui n'est pas conforme à l'idée que j'en ay. Je le trouve si sage, si honnête, j'ay reconnu dans l'entretien que j'ay eu avec luy, tous les caracteres d'un homme d'esprit & & d'une belle ame, & vous voudriez me faire accroire par le portrait que vous en faites, que c'est un de ces éventez qui font une profession ouverte de coquetterie, c'est ce qui me fait

fait croire que vous me cachez vos sentimens. Les gens comme luy, répondis-je hardiment, sont sages avec les sages, & jeunes avec les jeunes. Ma mere ne répondit rien, sinon qu'elle branla la tête & se mit à soûrire. Je luy demanday congé pour me retirer. J'ay, dit-elle, encore un mot à vous dire, touchant Monsieur de Haute-Cour que je trouve si honnête & doüé de tant de bonnes qualitez, que si sa Religion n'y faisoit un obstacle, ce seroit l'homme de France qui me plairoit le plus, & que je vous souhaiterois pour mari préferablement à tous les autres. Ma mere, luy dis-je, vous ne vous souvenez pas que vous avez déja disposé de moy en faveur du fils de vôtre cousine. Ah, si Monsieur de Haute-Cour, repartit-elle, vouloit se ranger à la Religion Catholique, ce beau parent dont vous me parlez pourroit bien tourner ses yeux ailleurs. J'eus alors une pensée assez malicieuse pour abuser ma mere, qui réüssit. Je vous diray, ma mere, ajoûtay-je, que Monsieur de Haute-Cour est veritablement honnête homme, il m'aime passionnement, il feroit toutes choses pour m'obtenir & mêmes celles qui vous paroissent les plus difficiles, je l'estime beaucoup, mais je ne le sçaurois aimer ni ne l'aimeray jamais, quand même il se feroit Catholique Romain pour me plaire. Peut-étre l'aurois-je aimé, mais la connoissance que j'avois que vous me destiniez pour vôtre parent, fait que j'ay de l'indifference pour tous les autres hommes. Vous m'avez temoigné de le vouloir, ainsi je vous obeïs, au reste mon esprit ne se peut pas tourner à tous vents.

Que

Que dites-vous là, Mademoiselle Justine, me dit-elle en corroux ? Sçachez insolente que je vous apprendray à vous conformer à mes intentions ; ôtez-vous de devant moy de peur que je ne vous fasse sentir jusques à quel point vous m'avez irritée : Ce que je fis sans luy repondre une seule parole, car je la connoissois assez bien.

J'allay me coucher aprez cet entretien, l'esprit rempli de toutes les choses qui m'étoient arrivées ce jour là. Je ne vous diray pas tous les mouvemens de mon cœur, dont le principal étoit l'amour dont mon ame commençoit de se rendre susceptible. Les belles qualitez de Monsieur de Haute-Cour avoient fait impression sur moy, la connoissance que j'avois de la volonté de mon pere & de celle de ma mere jointe à la passion de mon frere, m'autorisoient, & me firent prendre une affection pour lui que je n'aurois pas prise si-tôt sans cela : outre que je vis bien selon l'état de mes affaires, que je ne pouvois pas faire l'amour dans les formes. Toutefois je ne laissay pas de reposer assez bien cette nuit, la multitude de mes pensées ne troubla point mon sommeil, ce qui me seroit arrivé si je n'avois eu qu'une seule passion en tête.

Je ne faisois que m'éveiller, quand je vis entrer ma mere dans ma chambre : Ma mere, luy dis-je, vous venez me quereller de ce que je suis si paresseuse. Non, Justine, dit-elle, demeurez au lit seulement, & ayant fait commandement à ma femme de chambre de sortir : Vous ne me mîtes pas hier, dit-elle, dans une petite colere, mais ne parlons plus

de

de cela, vous me dites un mot, sur lequel j'ay rêvé toute la nuit, en parlant de Monsieur de Haute-Cour; vous dites, il m'aime passionnement & il feroit toutes choses pour m'obtenir. Croyez-vous, dit ma mere, que l'amour qu'il a pour vous fut capable de luy faire embrasser la Religion Catholique? Je ne puis pas, repartis-je, vous répondre positivement là-dessus, mais je sçay bien qu'il m'aime aussi fortement qu'on ait jamais aimé, & qu'il est un Huguenot moins opiniâtre que mon pere, ni que mon frere, il est homme à croire conseil je vous en assure. Hé bien, ma fille, puis que cela est, ne feriez-vous pas bien-aise de servir de moyen pour sauver une personne aussi bien faite que Monsieur de Haute-Cour? Quel merite n'aurez-vous pas devant Dieu de vous être engagée pour l'attirer dans la vraye Eglise? D'autre part, quel bonheur ne vous seroit-ce point d'avoir un mari aussi bien fait que luy? n'avez-vous pas des yeux pour voir que Monsieur de Masse (c'étoit le nom de son parent) n'a rien qui en approche? J'ay consideré ces choses, luy dis-je, mais l'opinion que j'avois que vous me destiniez pour Monsieur de Masse me l'a fait toûjours regarder d'une autre maniere que je ne regarde les autres hommes. Maintenant que vous me faites connoître vôtre volonté, apprenez-moy de grace ce que je dois faire pour vous plaire? Ah! voici ma fille repliqua-t-elle, ce n'est point cette insolente qui me facha hier au soir. Voici donc ce que je veux: témoignez tant de complaisance à vôtre Amant qu'il ne puisse jamais se défaire

de

de l'amour qu'il a pour vous, tellement que pour vous posseder on le puisse porter à faire tout ce qu'on voudra. Allez, pensez bien à ce que je vous dis & gardez le secret. Cela dit, elle m'embrassa & sortit de ma chambre.

Mon frere cependant s'y étoit glissé je ne sçay comment, & s'étoit caché derriere la tapisserie, d'où il sortit quand il vit ma mere éloignée. C'est ainsi, me dit-il, que vous servez d'instrument pour la perversion des ames, ma soeur ? sçavez-vous que ce qu'on vous ordonne de faire s'appelle un maquerellage spirituel, & que c'en est un effectivement: Mais quel nom donnera-t-on à la chose, quand la maquerelle spirituelle doit se livrer corporellement & se marier, pour parler en bon François, avec celuy dont elle a débauché l'esprit de la verité ? Attendez seulement que je sois levée, Monsieur l'impudent, & nous verrons si vous oserez me parler comme vous faites ; sortez de ma chambre cependant. Hé, ma soeur, qui ne vous connoîtroit croiroit que vous étes bien irritée, mais je ne viens pas ici pour me quereller avec vous, il me semble que me connoissant railleur de mon naturel, vous ne devez pas me considerer comme si je disois les choses par malice. Je viens vous prendre pour ma confidente, & pour vous servir de confident. Nous parlerons de cela dans quelques momens, cette chambre, luy dis-je, n'est pas propre pour l'entretien, rendez-vous à nôtre salle basse où je me trouveray bien-tôt. Aprés cela il s'esquiva comme il étoit venu & ma femme de chambre rentra un moment aprez,

aprez: Je me fis habiller, puis je sortis pour me rendre à la salle où je trouvay mon frere qui m'attendoit.

D'abord qu'il m'apperçût il me dit, il faut avoüer que depuis la venuë de Monsieur de Roche-Blanche & de sa famille, je trouve un grand changement en ma personne. Je crois, luy dis-je en riant, que la seule Mademoiselle de Garissolles a operé tout ce changement, sans que son pere ni sa mere y ayent rien contribué. Il est vray, dit-il, mais ne croyez pas que ce soit la beauté seule de cette charmante fille qui m'ait captivé, son esprit, son humeur, & mille rares qualitez qu'elle possede m'ont vaincu, & tellement vaincu que si je ne suis uni d'un lien indissoluble avec elle, jamais je ne jouïray d'aucun contentement en ce monde. A ce que je vois, luy repondis-je, je sçay plus de nouvelles de vôtre bonheur que vous-même. Et pourquoy, repartit-il, méchante que vous étes tardez-vous à me les apprendre? Et pourquoy, luy repartis-je, étes-vous si glorieux, que depuis que vous avez une maitresse vous ne daignez pas vous souvenir que vous avez une sœur? & à l'instant je luy appris tout ce que j'avois entendu au jardin. Et Mademoiselle de Garissolles, dit-il, étoit-elle avec vous? oüi, mon frere, repliquay-je, elle y étoit. Et que dit-elle, reprit-il avec transport, n'a-t-elle point témoigné de déplaisir d'une telle resolution? Mademoiselle de Garissolles, dis-je, a oüi cela comme une personne qui a beaucoup de merite & de vertu.

Ce fut justement en cet endroit qu'elle entra

dans

dans la salle avec son frere. Ah, je vous surprens tous deux en grande conference, dit-elle. Il est vray, dit mon frere, que ma sœur me disoit des choses si agreables & où je prens tant d'interest, que tout autre que vous ne m'auroit pas fort obligé de nous venir interrompre. Nous nous retirerons donc, ajoûta-t-elle. Ah non, Mademoiselle, reprit-il, il faut que je vous fasse part de nôtre secret, quoy qu'il vous soit déja connu. Vous avez causé, me dit-elle: J'en ay usé comme une bonne sœur, luy répondis-je, qui ne pouvoit pas tarder d'annoncer à un frere qu'elle aime combien il est heureux: j'étois en peine comment je pourrois le faire de la bonne maniere. Mais.... Mais, interrompit Monsieur de Haute-Cour, j'ay une sœur aussi bonne & aussi fidele que Monsieur de Ponsins. Nous nous regardâmes, Mademoiselle de Garissolles & moy, & nous nous serions fait quelques reproches n'eut été que nous étions aussi coupables l'une que l'autre; enfin nous crûmes qu'il étoit mieux pour l'une & pour l'autre de se pardonner mutuellement. Nous renouvellâmes nôtre amitié, nos deux freres se jurerent une union éternelle, même j'en vins jusques-là que je ne pûs dissimuler à Monsieur de Haute-Cour les sentimens que j'avois pour luy, & Mademoiselle de Garissolles fit si bien parler ses beaux yeux, que mon frere eut tout sujet de croire que son cœur ne luy seroit pas moins favorable.

Je ne vous rediray pas tout ce que nous nous dîmes ce jour-là, qui fut le dernier de la visite de Monsieur & de Madame de Roche-Blanche. Mon frere eut un entretien secret avec Monsieur de Haute-Cour, de la maniere

niere qu'il faloit agir pour tromper ma mere, il l'a vit separement l'aprés-dîné, & l'entretint une heure & demie dont elle parut assez contente. Toute la compagnie se trouva au jardin où la gayeté ne regna pas comme les autrefois, dans la pensée que nôtre petite societé naissante s'alloit separer. Ma mere eut encore un entretien avec Monsieur de Haute-Cour & un autre avec Monsieur de Roche-Blanche; mon pere s'entretint avec Mademoiselle de Garissolles & avec moy, & mon frere avec Madame de Roche-Blanche, ce qui fut dit ne vaut pas la peine de vous étre redit. Le lendemain nos chers Hôtes, aprés nous avoir fait des adieux fort tendres, monterent en Carosse pour faire leur visite, & nous laisserent fort satisfaits de les avoir vûs & fort affligez de leur départ.

Comme mon frere avoit averti mon pere des desseins de ma mere sur Monsieur de Haute-Cour, il trouva que cette conjoncture étoit assez favorable & qu'il faloit l'amuser par quelque esperance de cette nature, j'en eus la commission. Mon frere avoit communiqué ses pensées à Monsieur de Haute-Cour qui agissant de concert avec nous, m'écrivoit des lettres si passionnées qu'il sembloit devoir oublier toutes choses pour me posseder. Mon frere d'un autre côté, quoy qu'il fut assuré du consentement de mon pere pour la recherche de Mademoiselle de Garissolles, ne laissa pas de prier ma mere de lui en parler & il répondit favorablement; En un mot toutes choses alloient un assez bon train, quand tout d'un coup je me vis déchoir de cette douce

douce tranquillité où je vivois en attendant le temps propre pour me declarer.

Ce coup si funeste que je crois qu'il me faudra pleurer éternellement, c'est la mort de mon pere, avec qui je peux dire que toute ma joye est morte & tous mes plaisirs ensevelis: Il tomba malade quelques jours aprés le départ de Monsieur de Roche-Blanche, son mal fut si prompt & si violent qu'à peine commença-t-il de se plaindre que nous craignîmes tous pour sa vie: Dés le premier jour qu'il se mit au lit il prédît qu'il ne s'en leveroit jamais. Cette maladie imprevûë & si dangereuse mit ma mere dans un tel accablement que nous crûmes qu'elle tiendroit compagnie à mon pere, qui dans le fort de son mal parla toûjours avec la même moderation & le même jugement que quand il étoit en sa pleine santé: Il falut porter ma mere sur un lit où sa foiblesse la retint tellement qu'elle ne pût se faire porter que deux fois auprés du lit de mon pere, encore fut-ce avec toutes les incommoditez imaginables. Cependant elle voulut que je fusse toûjours auprés de luy pour luy rendre mes services, & je crois que Dieu l'ordonna ainsi afin que je pusse avoir des entretiens plus familiers avec mon pere, qui me dit des choses que je ne pourray jamais oublier: entre autres un certain jour qu'il m'apperçût au chevet de son lit, il me tint ce discours.

Ma chere fille, j'abandonnerois cette vie avec joye si je voyois vôtre personne hors du bourbier de la superstition comme vôtre cœur. Je m'étois toûjours flatté que Dieu se serviroit de moy pour une si bonne œuvre, mais je

je vois maintenant qu'il a decreté dans son Conseil éternel une autre main que la mienne pour un si grand ouvrage, dont je benis son saint Nom, comme en effet nous devons le benir de toutes choses: Et parce que je sens que ma vie s'écoule peu à peu, & qu'en peu de temps vous ne verrez plus de moy que ce miserable corps mort, profitez des momens que vous pouvez m'entendre pour retenir mes discours & en faire vôtre profit.

Jamais personne n'a eu le dessein que vous avez & ne l'a effectué qu'il n'ait été accablé, s'il faut ainsi dire, de malheurs sans nombre: Quand on se propose d'embrasser la verité, il faut se proposer aussi en même temps d'entrer dans la valée de larmes & dans le chemin couvert d'épines; c'est à dire de souffrir des angoisses si dures & si cruelles qu'elles ne peuvent être surmontées que par une grace du Ciel toute particuliere: C'est ce qui est cause que plusieurs de ceux qui mettent leur pied dans cette carriere, quand ils voyent que les travaux, les miseres & les opprobres y sont dans une enchaînure perpetuelle, s'en retirent pour continuer leur route dans le chemin de la joye & des plaisirs du monde, dont neanmoins la fin sont les larmes & les grincemens de dents.

Combien de choses ne vous faudra-t-il point endurer avant de pouvoir executer vostre sainte resolution: peut-être sera-t-elle découverte: peut-être si vôtre mere vient à la découvrir qu'elle vous fera enlever par force & mettre dans un Monastere, sans conter les autres mauvais traitemens qu'elle vous fera.

Peut-

Peut-être aussi qu'on vous fera toutes sortes de caresses pour vous fléchir, & qu'on n'employera là rigueur que quand on aura vû que vous aurez resisté aux promesses & aux avantages du monde. Voyez, Justine, si vous étes capable de résister à toutes ces diverses tentations, car si vous vous sentez foible pour soûtenir toutes ces épreuves, il vaut mieux que vous demeuriez telle que vous étes; vous ne scandaliserez pas tant les hommes, ni n'offenserez pas Dieu si griévement.

Je suppose que vous résistiez à tous ces maux & à toutes ces violences que vous recevrez de la part des Papistes, vous éprouverez d'autres mortificatoins de la part des Reformez qui ne sont moins terribles & qui sont inévitables. Ne jugez pas de l'integrité de leurs mœurs par la sainteté de leur Religion, vous ne trouverez chez eux ni la pieté, ni la charité, ni la modestie, ni la patience, ni le détachement du monde que vous vous imaginez qu'ils ont. Bien peu d'entr'eux auront égard à ce que vous aurez fait, & ceux qui y auront égard le feront d'une maniere si foible & si contrainte que vous serez scandalisée de voir que leurs cœurs soient entierement destituez de zele.

Voyez, ma fille, vous étes élevée delicatement dans la maison de vôtre pere, vous étes sortie d'une Famille tres-ancienne & tres-illustre dans la Province; vous ne devez apparemment sortir de la maison de vôtre pere que pour entrer dans celle d'un époux qui soit digne de vous. Mais, helas! que je crains que vous ne soyez bien

éloignée de ce bonheur, s'il vous arrive d'être reduite à sortir de vôtre Païs, pour aller chez les Etrangers: Vous vous y trouverez attaquée ou de la misere, ou des maladies, ou des persecutions de vos parens, peut estre de tous ces maux ensemble. Vôtre cœur élevé dans la grandeur, la delicatesse & les plaisirs, pourra-t-il bien se voir méprisé par l'indigence où vous serez reduite? Ne regrettera-t-il point les oignons d'Egypte? Pourra-t-il se resoudre à tomber tout d'un coup du faîte de la prosperité dans l'abîme de l'aversité? Parlez, Justine, étes-vous resoluë à supporter tous ces maux, ou même d'autres plus terribles, suivant qu'il plait à Dieu de disposer les affaires du monde?

Une des premieres reflexions que j'ay faites dés le moment que j'ay lû l'Ecriture sainte, répondis-je, ç'a été de me disposer à porter la Croix du Seigneur Jesus si je me disposois à le suivre, & partant je me suis fait une idée aussi terrible qu'il se puisse des tribulations que nous devons endurer; neanmoins elle n'a pû m'empêcher de desirer d'être jointe à l'Eglise du Seigneur.

Dieu vous fortifie, continua mon pere, dans cette sainte resolution, & vous soûtienne par l'efficace de son Esprit: Si vous l'invoquez bien ardemment & sans relâche, il vous donnera des consolations qui vous feront regarder tous vos maux comme des choses legeres. Souvenez-vous, ma fille, qu'il n'est rien de si honorable que d'abandonner la pompe & les plaisirs du monde pour suivre Jesus Christ dans ses opprobres, ni de si beau

que de se ranger sous sa conduite dans le moment où il semble que les siens même l'abandonnent. Ne vous rebutez point pour les difficultez, & quand vous devriez vieillir dans la misere & dans le mépris, considérez que toutes vos douleurs ne seront qu'un moment au prix de l'immortalité glorieuse qui vous attend.

Je vous represente toutes ces difficultez les plus terribles qu'il se puisse, afin de preparer vôtre esprit de bonne heure à la constance pour les suporter patiemment: mais peut-être Dieu vous fera-t-il cette grace de ne vous y pas exposer: toutefois il est bon d'être prêté à toutes sortes d'évenemens. Vous avez pris souvent plaisir à lire l'Histoire des Martyrs, c'est le meilleur livre sur lequel vous puissiez jetter les yeux aprés l'Ecriture sainte; ne vous lassez jamais de le lire, vous y trouverez de quoy vous instruire & vous affermir dans la verité, & vous y verrez aussi des exemples de toutes sortes de personnes, propres à vous confirmer dans la perseverance de la vraye Religion jusques à la mort.

Pendant que mon pere me disoit ces choses je m'étois jettée à genoux & je baisois ses mains sans pouvoir proferer une parole: mon pere poursuivit son discours & me donna sa benediction en ces termes, me mettant sa main droite sur la tête: Ma fille, Dieu qui déploye sa grande vertu sur les personnes mourantes qu'il aime, me fait connoître, d'une maniere incomprehensible à la chair & au sang, que vous accomplirez mes esperances touchant vôtre entiere conversion, & que vous persevererez

dans la verité que vous avez déja embraffée interieurement ; c'eſt pourquoy je prie nôtre Seigneur abondant en gratuitez éternelles qu'il vous veüille benir de ſes benedictions ſpirituelles par Jeſus Chriſt nôtre Seigneur : que ſa vertu reluiſe dans vos infirmitez, & ſa loüange dans vôtre baſſeſſe : qu'il vous rende victorieuſe des embûches qu'on vous dreſſera & des violences par leſquelles on voudra vous opprimer: je le prie encore qu'il ſoit vôtre Pere & que ſon ſaint Eſprit vous guide en toutes vos voyes, afin que vôtre vie ſe paracheve à la gloire de vôtre Dieu. Pere Celeſte, dit-il, joignant les mains & les élevant vers le Ciel, je te recommande cette pauvre brebis que tu as commencé d'appeller à toy, delivre-la de la gueule des bêtes raviſſantes, c'eſt ta creature, c'eſt ton image, elle eſt rachetée par le Sang precieux de ton Fils bien-aimé ; ne laiſſe point ton œuvre imparfaite, mais veüille la faire entrer dans ta Bergerie ſpirituelle qui eſt ton Egliſe, pour être aſſurée d'entrer dans ta gloire. Exauce, ô Dieu, les prieres d'un mourant qui t'invoque au Nom & par le merite de ton Fils unique nôtre Sauveur.

Quand mon pere eut achevé, je luy baiſay encore la main & je ne pûs luy dire que ces mots; Monſieur, . . . Je ne veux plus, interrompit-il, que vous m'appelliez ainſi, je ſuis vôtre pere. Et bien, mon pere, dis-je, je ſuis ſi diſpoſée à faire vôtre volonté, que je ſuis prête de vous obeïr en ce même moment ſans garder aucune meſure, quoy qu'il m'en doive arriver. Non, mon enfant, il faut que vous ſçachiez que la vraye pieté ne ſe conduit

pas

pas avec aveuglement : Je diray à vôtre frere ce que je juge convenable, vous luy obeïrez & vous vous en trouverez bien.

Mon frere entra dans la chambre en ce moment : Ie suis bien-aise de vous voir, luy dit mon pere, pour vous recommander vôtre sœur, car il faut qu'à l'avenir vous luy teniez lieu de pere, quelque mal qui vous en puisse arriver. Confiez-vous à Monsieur & à Madame de Roche-Blanche pour luy faire faire son abjuration, & aprés cela vous l'envoyerez chez nos parens en Allemagne. Vôtre mere en murmurera, mais il vaut mieux obeïr à Dieu qu'aux hommes, gardez en toutes vos actions le secret que requiert une affaire d'une si grande importance, sur tout qu'on ne sçache point par quelle route vôtre sœur sera sortie du Royaume, ni en quel endroit elle se sera retirée. J'ay disposé mes affaires d'une telle maniere que l'argent ne vous manquera point pour une telle expedition, si vous en avez besoin pour le reste, agissez selon vôtre jugement, & priez Dieu sur toutes choses qu'il veüille vous inspirer les moyens les plus propres pour venir à bout de vos desseins. Quant à mes autres affaires, vous en userez comme je vous l'ai ordonné, & principalement touchant vôtre mere, que vous respecterez tout le temps de vôtre vie comme c'est vôtre devoir, & comme sa vertu & l'affection qu'elle a pour vous le demandent.

Mon pere en étoit là, & auroit continué son discours, mais une défaillance le prit, sans doute pour avoir fait un plus grand effort que sa foiblesse ne luy permettoit ; j'en fus si épouven-

ventrée que je jettay un grand cri, tous les domestiques y accoururent, enfin nous fimes revenir mon pere de cet évanoüissement : Il demanda un Ministre, mon frere dit, j'ay envoyé en chercher un, mais il ne peut être ici que ce soir. Hé bien, dit mon pere, cela ne m'empêchera pas de mourir en bon Chrêtien. Il desira voir ma mere, & je l'allois querir, mais elle entra dans la chambre si pâle & si défaite que je crus qu'elle expireroit avant mon pere. Madame, lui dit-il, voici le temps & le moment de nôtre separation, aprés avoir vêcu ensemble d'une si grande union: J'ay souhaité de vous voir pour deux raisons; l'une pour vous remercier de tant de soin que vous avez eu pour moy & de cette affection que vous m'avez témoignée; l'autre afin que vous soyez presente à ma mort, & que vous jugiez s'il est possible que ceux qui meurent au Seigneur, comme je suis seur qu'il m'en fera la grace, soient damnez comme vos Confesseurs vous obligent de le croire.

Ma mere ne pût entendre ces tristes paroles sans se laisser tomber de douleur sur le lit de mon pere. Helas ! Monsieur, dit-elle, que ne m'est-il permis de mourir avec vous; que prétendez-vous que je fasse dans ce monde aprés avoir vécu si doucement avec vous. Je vous conjure, Monsieur, si je ne vous ay pas servi comme vous le meritiez, de le pardonner à mon ignorance. Madame, dit mon pere, j'ai toutes sortes de sujets de me louer de vous, aussi recommandai-je à mes enfans de vous obeïr jusques à la mort (leur conscience sauve toutefois) & s'ils ne le font pas qu'ils

soient

soient privez de ma benediction. Mais, Madame, il est temps que je finisse cet entretien pour penser à des choses plus importantes, car les momens me sont précieux. Et s'étant tû quelques momens & ayant pris une cueillerée d'une potion cordialle, il fit cette priere d'une voix assez intelligible, aprés avoir prié ma mere d'être attentive & de ne se fâcher point de ses paroles.

Dieu Tout-puissant & Misericordieux, Pere de nôtre Seigneur Jesus-Christ, je me prosterne devant ta Divine Majesté du plus profond de mon ame, pour te remercier de tant de graces & de la protection dont tu m'as si particulierement favorisé dans tout le cours de ma vie, que je ne puis dire autrement sinon, O Eternel tous tes bien-faits sont sur moy, que te rendray-je pour toutes tes gratuitez? Et toutefois, ô mon Dieu, je n'ay pas laissé de t'offenser en mille maniéres: mes pechez passent en nombre les cheveux de ma tête; le cours de ma vie en a été une continuelle enchaînure: toute ma vie j'ay peché contre toy, ô Eternel, contre toy proprement; je merite d'éprouver toute ta colere, & de ressentir ta plus grande rigueur: si tu veux me traiter selon ta Justice, il faut que je porte en mon ame & en mon corps les marques de ton épouventable courroux. Toutefois ta gratuité abonde encore par dessus mes pechez & surpasse ta Justice; c'est pourquoy quelque frayeur que mes pechez me donnent, je me confie pourtant, par Jesus Christ mon Sauveur, qu'ils me seront pardonnez, qu'il n'en sera plus de memoire, que le Sang répandu de

toutes mes souillures, & que je comparoîtrai en assurance devant ton Trône, qui sera pour moy un Trône de grace; mon cœur anticipant déja la delivrance de cette prison corporelle vole jusques à toy,

*O Dieu des Armées combien*
*Le sacré Tabernacle tien*
*Est sur toutes choses aimable*
*Mon cœur languit, mes sens ravis*
*Defaillent aprés tes Parvis,*
*O Seigneur Dieu tres-desirable*
*Bref cœur & corps vont s'élevant*
*Jusques à toy grand Dieu vivant.*

Délie ces foibles liens, mon Dieu, qui m'attachent encore au monde, éleve à toy mon esprit, & que ses aîles luy viennent des sacrées inspirations du tien; accompli..... Il auroit parlé devantage sans sa foiblesse. Il dit seulement à mon frere, Ferdinand lisez-moy le XVII. chap. de S. Jean, avéc les Pseaumes XXV. XXVI. & XXVII. comme ils sont dans la prose; & comme mon frere lisoit ces paroles du Pseaume XXVII. recherchez ma face a dit l'Eternel, mon pere les redit en vers aprés luy.

*J'ay dedans moy apperçû mon courage,*
*Comme en ton Nom m'avertissant ainsi,*
*Employe-toy à chercher mon Visage,*
*Tu vois, Seigneur, que je le cherche aussi.*

Au même instant il perdit la parole & rendit l'esprit. Mon frere, qui jusques-là avoit toûjours tenu ferme pour faire plaisir à mon pere, se laissa aller à la douleur, ma mere & moy en fimes de même, quelques domestiques qui étoient entrez, s'empresserent pour nous secourir & nous ôterent de là, jamais on

on n'a vû une pareille desolation. Mon pere conduisoit sa maison avec tant de douceur & d'ordre mélés de severité, que tous ses domestiques l'aimoient, & trembloient portant devant luy. Ils avoient donc perdu ce bon maître, mais de plus, ils voyoient la femme dans un état peu different de celui du Mari, & le fils & la fille dans un état peu different de celui de leur pere. Mon frere comme le plus robuste, revint le premier de son évanoüissement, & prit un soin particulier de ma mere & de moy, qui fus plus long-temps dans le sincope que les autres: j'avois grande raison d'etre affligée, car ce m'eût été un grand bonheur de mourir en ce moment là.

Jamais on n'a vû un tel accablement: ma mere passoit les jours & les nuits à se plaindre: mon frere dont l'esprit est fort actif, sembloit avoir perdu toute sa vivacité, & pour moy, je traînois une vie languissante, esperant qu'à la fin la douleur m'accableroit tout-à-fait, & qu'ainsi je serois exempte de tant de maux que mon pere m'avoit annoncés, & qui ne furent que trop veritables. Mon frere cependant mit ordre aux obseques de mon pere qui furent faites honorablement, & où assisterent plusieurs personnes de la premiere condition, que la vertu & la grande probité de mon pere avoit rendu ses admirateurs.

Ce ne fut là qu'un commencement de malheur pour moy; je me suis trouvée en d'autres si grands, que je regarde comme une espece de miracle de ce que je n'ay pas succombé sous leurs attaques. Je me suis vûë tout d'un coup privée de mon pere par la mort,

éloignée de mon frere par l'absence, & separée de ma mere par une haine implacable qu'elle avoit conçuë contre moy, & dont selon toutes les apparences, elle ne devoit jamais revenir.

Ma mere m'avoit donné une fille Catholique pour me servir, la plus méchante, la plus dangereuse & la plus hypocrite qui fut dans tout le Royaume. Mon pere & mon frere m'exhorterent plusieurs fois de me garder d'elle, ce que je fis, de sorte qu'elle ne pût jamais sçavoir tout ce qui se passoit entre mon pere, mon frere & moy, quelque soin qu'elle apportât pour en être instruite. Cela la faisoit desesperer, car ma mere l'avoit mise auprés de moy pour espionner mes actions, & luy avoit promis de grandes recompenses si elle luy découvroit tout ce qu'elle sçauroit, tant ce qui me regardoit en particulier que les autres de la maison. Je n'avois pû si bien faire que je n'eusse serré en sa presence de certains papiers dans ma cassette, dont jamais je ne luy ay voulu confier la clef. Ces papiers étoient écrits de la main de mon frere, & c'étoit les entretiens qu'il avoit eus avec le Pere Matthieu & des éclaircissemens qu'il me donnoit sur divers points de Controverse.

Quand je fus malade, ma femme de chambre s'avisa de me prendre la clef de ma cassette: j'étois dans un si grand abattement & negligeois tellement toutes choses, que j'avois oublié de prendre mes précautions ordinaires, même quand j'ouvris ma cassette je ne pris pas garde si quelque chose me manquoit. Cependant cette friponne de Soubrette crut

qu'al-

qu'allant porter ces papiers à ma mere durant le fort de son affliction elle ne luy en sçauroit aucun gré ; & fut les porter elle-même au Pere Matthieu , y ajoûtant de bouche tout ce qu'elle voulut. Le Pere Matthieu ayant ces papiers entre les mains résolut de se vanger de mon frere , & de m'empécher déxecuter mes desseins.

La premiere chose qu'il fit, fut de rendre visite à ma mere , à qui il se contenta seulement d'adresser quelques discours, sans découvrir entierement ce qu'il avoit sur le cœur. Ma mere n'y prit pas garde durant qu'il luy parloit, mais y ayant pensé depuis , elle l'envoya prier de revenir la voir ; & le bon Pere qui s'attendoit bien à ce message, ne laissa pas perdre cette occasion pour executer ce qu'il avoit déja resolu. Comme je connois ma mere , je crois qu'elle luy fit confidence de tout ce qu'elle vouloit faire , & sur tout de mon mariage avec Monsieur de Haute-Cour : Comme aussi je connois le Pere Matthieu pour un malin & rusé renard, je crois qu'il montra à ma mere qu'elle étoit abusée. Toutefois je ne puis rien assurer de positif là-dessus, & je ne raisonne ainsi que par les suittes qu'eût leur entretien.

Je remarquay bien que ma mere n'étoit plus si affligée qu'à l'ordinaire , qu'elle ne s'entretenoit plus avec mon frere ni avec moy avec son ancienne familiarité , qu'elle entroit quelque fois brusquement dans ma chambre , qu'elle en furetoit tous les endroits & qu'elle avoit de grands entretiens avec ma femme de chambre. Tout cela me fit ouvrir

les yeux & croire que je pourrois bien être trahie par cette malheureuse. Mon frere n'étoit point à la maison, étant obligé de faire divers voyages pour mettre ordre aux affaires de la famille, je n'avois personne en qui me confier : Enfin je fus tout-à-fait allarmée quand un des domestiques vint me dire, Mademoiselle, je ne sçay pas ce qu'on minute de faire dans le Château, mais je vois de certains preparatifs qui ne me plaisent point, & vôtre femme de chambre n'a pû se taire & nous a dit, qu'avant qu'il fut trois jours on verroit un beau changement. Je demeuray quelque temps pensive, enfin je dis à ce garçon, tu sçais où est mon frere, prens le meilleur des chevaux de l'écurie, va le chercher & le ramene incessamment. Si vous vouliez me donner un billet, me dit-il, il en viendroit peut être plus promptement, je courus donc écrire ce billet dans ma chambre.

MON TRES-CHER FRERE,

*Vôtre presence m'est tellement necessaire ici, que si vous tardez de vous y rendre une heure seulement, vous courez risque de perdre une sœur qui vous aime plus que sa vie. Adieu, mon frere, j'ay plus besoin de vôtre secours que vous n'en avez de mes paroles, je n'ay pas le temps de vous mander tout ce qui se passe ici.*

J'avois

J'avois laissé la porte de ma chambre ouverte, ma-traîtresse-de fille vit que j'écrivois, elle se cacha pour sçavoir ce que je ferois aprés avoir écrit: elle vit que je donnay ma lettre au valet, qui fut si ponctuel que le cheval fut prest quand je luy remis le billet: elle courut le dire à ma mere, qui envoya pour faire arrêter & dévaliser le valet, mais il étoit déja si loin, que tout ce qu'on fit fut inutile. Ma mere se douta bien que je découvrois ce qu'on tramoit contre moi, sans me rien dire elle me regarda long-temps de travers & eut de nouveaux entretiens avec ma fille de chambre, qui fit des choses en ma presence qui me devoient bien donner quelque soupçon que j'étois à la veille de mon malheur, car elle serroit toutes mes hardes dans des coffres. Je passay tout ce jour à lire la Bible ou en prieres, car je sentois en moy un pressentiment que je devois estre exposée à de grandes afflictions.

Vers le soir, ma mere me fit appeller pour venir luy parler dans le jardin, je fremis à cette nouvelle, je descendis pourtant, je trouvay ma mere seule dans une allée qui me regarda d'un oëil de colere sans me dire mot, je ne luy dis rien non plus, & nous gardâmes ainsi quelque temps le silence. Vous avez le cœur bien fier, Mademoiselle Justine, me dit-elle, qu'il faille que je vous parle la premiere. Hé, bon Dieu, luy dis-je, ma mere, qu'est-ceci? est-ce à moy de parler avant vous, ne dois-je pas attendre vos commandemens? Elle ne répondit rien, mais elle continua à se promener & moy avec elle.

Un moment aprés je vis entrer deux hommes inconnus dont l'un avoit assez bonne mine, ma femme de chambre, avec d'autres qui portoient quelques hardes qui m'appartenoient étoit avec eux.

Je regardois toutes ces choses sans sçavoir qu'en juger, quand ma mere dit tout haut à ces deux hommes, tout est-il prêt? Oüi, Madame, répondit le plus apparent, tout est prest. Alors ma mere se tournant de mon côté, me dit ces cruelles paroles: Fille ingrate, fille perfide qui m'avez trompée, le jour est venu auquel je me vengeray de vos trahisons & de celles de vôtre frere, en vous empêchant d'executer vos damnables projets; une grille dans laquelle je vous renferme pour toute vôtre vie me répondrá de vôtre personne & de vos actions. Allez, suivez ces hommes à qui j'ay donné mes ordres, si vous ne le faites pas on vous traînera là où je veux que vous soyez. La colere où me mirent ces dernieres parolles me porta à luy dire, Me traîner, Madame, la colere vous aveugle: Et levant un bras vers le Ciel, je m'écriai, je prens aujourd'huy Dieu à témoin de la perfidie & de la trahison qui m'est faite, & je le prie de me delivrer de vos mains, ce que j'espere qu'il fera. Adieu, Madame, aprés la lâcheté que vous venez de commettre, il n'y a lieu dans le monde où je ne sois mieux qu'auprés de vous, & luy tournant le dos je donnay la main au plus apparent de ces hommes. Je sortis du jardin par une porte qui rendoit au grand chemin où je trouvay un Carosse à quatre chevaux, & quatre Cavaliers,

j'entray dans le Carosse avec ma femme de chambre & ces deux hommes. Je fus plus de deux heures sans dire une parole, tant de lassitude & de chagrin, que de la colere où j'étois contre mes ravisseurs: je ne voulus pas seulement m'informer quelles gens ils étoient, ni par quels motifs ils étoient entrez dans les interêts de ma mere, & étoient devenus les ministres de ses violences.

Ma femme de chambre fut assez impudente, pour oser m'insulter dans mes disgraces en me riant au nez, & me disant, prenez courage; Mademoiselle, vôtre condition n'est pas si mauvaise que vous vous imaginez. Elle l'est au dernier point, luy répondis-je froidement, d'avoir devant mes yeux une miserable telle, que peut-étre, le monde n'en porte pas une semblable. Voilà ce que c'est, répondit-elle, que de faire son devoir, pour bien faire mal en avient: Vous ne me voulez du mal que parce que je me suis opposée à vos intentions qui étoient portées à la perte de vôtre ame. Si vous ne faites taire cette scelérate, dis-je aux deux hommes qui étoient avec nous, je me jetteray de ce Carosse en bas au hasard de me tuer. Vertu, Mademoiselle, dit-elle, vous parlez aussi haut que si vous étiez toûjours à Ponsins, peut-être ne ferrez-vous pas mal de vous accoûtumer à changer de ton. L'insolence de ces paroles me fit pâlir de colere, & un de ces hommes voyant mon dépit peint sur mon visage, imposa silence à la Soubrette en lui disant, Si vous ne vous taisez je trouveray un moyen de vous faire

taire

taire dont vous vous repentitez. Cette menace luy ferma la bouche.

Pendant nôtre marche la nuit se rendit si obscure qu'en traversant un Bois nôtre Cocher prit une route pour une autre. Les Cavaliers qui m'escortoient crierent de tous les côtez pour voir si on répondroit & chercherent quelque logement pour se rafraîchir, mais rien ne répondit à leurs cris que les échos du bois. Nous n'avions rien pris avec nous, enfin il falut se resoudre à passer la nuit là où nous étions : Les deux hommes eurent la discretion de sortir du Carosse, apaprés l'avoir fermé, plus par précaution contre ma fuite que pour me garantir du froid & du serein comme ils disoient. J'avois souffert tant de fatigues ce jour-là, & j'avois reposé si peu les nuits precedentes, que je dormis sans peine jusques au matin, que nos gens se trouverent encore plus en peine que le soir d'auparavant : Ils se voyoient au milieu d'un Païs inconnu, égarez dans une forest fort vaste par un grand brouillard, en des chemins extremement mauvais, sans guides, sans vivres, & sans esperance d'en recouvrer d'aucun lieu.

On détela les chevaux, on ôta la bride de ceux des Cavaliers, qui furent plus heureux que leurs Maîtres qui jeûnerent. Cet accident imprévû me réjouït, parce que ma tristesse m'avoit tellement dégoûtée que je n'avois nul appétit. Et bien, mes amis, leur dis-je, vous m'avez enlevée pour me faire mourir de faim, je prendray la mort en patience mais vous me tiendrez compagnie. Ma femme de cham-

chambre se desesperoit, cependant j'eus la joye de l'insulter à mon tour. Malheureuse créature, luy dis-je, tu és cause de ma mort, mais le Ciel qui est juste veut que tu meures avec moy, & au lieu qu'il m'envoyera la mort pour ma consolation, il te l'envoyera comme un supplice dû à tes perfidies.

Ces paroles faillirent à la faire desesperer, car elle n'eut pas le mot à me répondre. Il étoit plus de midi à ma montre que nous étions toûjours au même lieu, & le broüillard restoit toûjours si épais que nous ne voyions pas mieux nôtre route que durant la nuit. Enfin on resolut d'envoyer nos quatre Cavaliers en quatre endroits différents du Bois pour prendre langue & nous apporter quelques provisions; trois revinrent au même lieu où nous étions, aprés avoir bien fait des détours & eu bien de la peine. Ce fut alors que je crûs tout de bon qu'il nous faudroit mourir de faim, & mon corps qui n'avoit pris aucune nourriture depuis prés de deux jours, ne pût resister à une défaillance. Je tombay donc évanoüie & j'eus bien de la peine à revenir, quoi qu'on m'eût toute baignée d'eau sale qu'on trouva là & qu'on me jetta sur le visage.

Comme je revenois de mon évanoüissement le quatriéme de nos Cavaliers arriva, qui nous dit qu'à une lieuë & demie de là nous trouverions un bon Village: il avoit amené avec luy un guide pour nous conduire. Je rentray dans le Carosse où n'ayant plus la force de me soûtenir il falut me coucher de

mon

mon long, ceux qui me tenoient compagnie se placerent le mieux qu'il purent pour ne me pas incommoder, & au bout de quelques heures, nous arrivâmes au Village qu'il étoit déja nuit, à la grande joye de tout nôtre monde, hormis de moy. Ce fut à ce Village que j'essuyai de nouvelles avantures : mais vous me permettrez bien de vous en differer le recit jusqu'à une autrefois.

Les divers incidens de la vie de Mademoiselle de Sainte Phale, & la grace naïve avec laquelle elle les racontoit, nous rendoit merveilleusement attentifs. Quand nous vîmes qu'elle avoit acheve, nous raisonnâmes sur cette grande diversité de choses, & nous tombâmes tous d'accord que nous avions bien lû des Histoires & des Nouvelles; que nous en avions bien oüi reciter, mais que nous n'avions jamais rien oüi ni lû de semblable. Ce que je trouve qui me choque, dit Madame de Brosses, dans tout ce que vous venez de nous apprendre, c'est que vous vous dépeignez comme une personne qui n'a rien de si fortement dans l'esprit que le salut de son ame, & cependant vous ne vous cachez pas trop que vous n'ayez aimé Monsieur de Haute-Cour, & que vous ne l'aimiez encore : Il n'est pas possible que l'amour du Ciel & l'amour de la Terre puissent trouver place en même temps dans un cœur. Souvenez-vous de ce que dit S. Jean, *N'aimez point le monde ni les choses qui sont au monde : Si quelqu'un aime le monde l'amour du Pere n'est point en luy.*

Je

Je suis seure, Madame, que vous parlez contre vos sentimens, ou que vous m'avez mal entendue, car je crois vous avoir dit que si j'ay eu quelque penchant en faveur de Monsieur de Haute-Cour, ce n'a pas été tant à cause de ses belles qualitez, que par la connoissance que j'avois de la volonté de mon pere; de plus si j'ay eu quelque inclination pour luy elle n'a jamais été si forte qu'elle ait pû me faire oublier mon devoir. Je demande à tous ceux qui sont ici présens si un amour aussi foible que le mien & aussi raisonnable, est capable d'éteindre l'amour de Dieu dans un cœur? & si un tel amour ne peut pas se rencontrer avec la devotion de même qu'avec la plus exacte vertu? Voilà Monsieur de B. V. ajoûta-t-elle, qui defendroit bien ma cause s'il vouloit & qui ne sçauroit refuser d'être mon Avocat.

Je n'ay jamais rien soûtenu de semblable, dit-il, mais pourtant je ne vous dédiray pas, puis que vous me faites l'honneur de me le commander. La plûpart des hommes ne sçavent faire aucune distinction entre l'amour & la convoitise, quoy que l'amour soit plûtôt divin qu'humain, & la convoitise plûtôt brutale qu'humaine. Quand je parle ici de l'amour qui a quelque chose de divin, je veux parler de l'amour que nous devons porter à tout ce qui est beau, car Dieu étant la perfection de la beauté, on ne peut rien voir de beau dans l'Univer qui ne soit, en quelque façon, un rayon & une émanation de cette beauté parfaite & incomprehensible, & qui ne nous porte à l'aimer. De là vient que les Anciens ont dit, qu'il

n'y a point de cœur qui puisse être sans amour, & que l'amour est tellement attaché à la vie, qu'on ne peut pas la passer sans avoir de la passion pour quelque chose. Comme la plûpart des hommes sont ridicules, ils se sont imaginez que les hommes ne pouvoient pas vivre sans l'amour des femmes, ni les femmes sans l'amour des hommes : Comme si la beauté ne se trouvoit seulement que dans la nature humaine, qui pis est, c'est que la nature humaine est si dépravée qu'elle ne peut gueres aimer la beauté qui peut être en elle, sans convoitise. Et c'est dans cette vûë que la parole de Dieu défend aux fideles d'aimer le monde & les choses qui sont au monde, parce, dis-je, que les hommes selon leur corruption tombent bien plus dans un amour sensuel que dans un amour spirituel.

Pour moy je suis du sentiment, qu'un honnête & legitime amour se peut rencontrer avec l'amour divin dans une même ame, aussi bien que l'amour conjugal, paternel & filial, qui ne sont pas incompatibles avec l'amour que nous devons avoir pour Dieu : Et comme passer les mesures dans l'amour conjugal, paternel & filial, est un peché; au contraire, demeurer dans les justes bornes d'un honnête amour n'a rien de criminel ni rien de défendu.

Pour Mademoiselle de Sainte Phale, je ne la sçaurois blâmer d'avoir aimé; au contraire, je la blâmerois si elle ne l'avoit pas fait. L'amour en soy-même n'est pas une passion dont personne doive rougir, il est loüable

quand

quand il est bien placé & qu'il ne nous fait pas oublier nos devoirs. Maison trouve étrange qu'elle ait pensé à l'amour dans le même temps qu'elle pensoit à sa conversion. Si son amour avoit précedé sa conversion & s'il en avoit été le motif, je la trouverois digne de blâme. Mais quoy elle a aimé celuy qu'on luy destinoit pour époux, il y a là-dedans plus de raison que de passion, car elle a pensé à un établissement pour le reste de ses jours, & n'en déplaise à Madame de Brosses, elle ne la peut railler sans injustice.

J'attendray, Mademoiselle, à la fin de vôtre narration, à vous declarer la satisfaction que j'ay eu d'en entendre une partie. Je me doute bien, ajoûta-t-il, que le bruit de vôtre conversion n'aura pas manqué de mettre nos ennemis en furie, qui auront été étrangement irritez de ce que vous les avez abandonnez dans un temps où ils font grand parade du changement de divers malheureux qui n'ont pû supporter le moindre trait de l'aversité, & qui croyant s'en tirer se sont perdus.

A vous dire le vray, repondit-elle, une des choses qui m'a le plus rebutée de la Religion Romaine, c'est que j'ay été convaincuë par l'Ecriture Sainte, & par ma raison, que la vraye Eglise ne peut pas être si riche & si opulente que l'est l'Eglise Romaine : j'entends d'une richesse exterieure & perissable, car on sçait bien que d'ailleurs l'Eglise est riche en graces & en faveurs de Dieu, mais ces faveurs sont purement spiri-

tuelles.

tuelles. Au contraire la fausse Eglise n'est que triomphe, pompe & vaine gloire, & c'est proprement tout ce qui se voit dans l'Eglise Romaine, qui n'étale rien que de magnifique aux yeux des hommes.

Cette consideration a été la premiere qui m'ait ébranlée, & plus on a persecuté les gens de la Religion, plus je les ay aimez: La compassion que j'ay eu de leur sort m'a inspiré le desir de vouloir être instruite de leur doctrine, & je n'ay pû prendre cette instruction sans en être vaincuë. Il est vray que j'ay raisonné fort long-temps avant de me déterminer, mais à la fin je me suis renduë à la force de la verité, qui est plus efficacieuse mille fois avec sa simplicité & sa naïveté naturelle, que le mensonge avec tout son fard & ses artifices.

Quoi qu'il fût bien tard, nous nous plaisions si fort à ces entretiens, que nous ne nous appercevions pas que la nuit étoit fort avancée, cela fut cause que chacun se retira pour souper & pour se coucher, & nous dormîmes tous assez bien. Le vent ayant changé la nuit, nôtre Maître de Navire fit lever les ancres & mettre les voiles au vent; de sorte que sans que nous nous en fussions apperçûs, nous passâmes le Vlie & nous nous trouvâmes dans l'Ocean, où nôtre Vaisseau fut si agité durant trois jours, que nous ne pûmes pas nous entretenir. Enfin nous entrâmes dans l'embouchure de la Riviere d'Elbe, où le vent s'étant afoibli nous eûmes tout le loisir de recommencer nos entretiens:

tiens : Mais ce doit être la matiere d'un autre volume, car auſſi bien eſt-il temps que celuy qui a écrit ces choſes, joüiſſe de quelque repos s'il eſt poſſible, quoi qu'il ſoit bien difficile de joüir du repos dans un temps auſſi expoſé aux deſordres & aux revolutions comme eſt le nôtre.

*Fin de la Premiere Partie des Entretiens des Voyageurs ſur la Mer.*





# LES ENTRETIENS DES VOYAGEURS SUR LA MER.

*SECONDE PARTIE.*

Dans laquelle on traite de plusieurs affaires concernant l'Etat & la Religion.




A COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAU, & se vend à *LONDRES*, chez FRANÇOIS & PAUL VAILLANT, Libraires dans le Strand où l'on trouve un assortiment général de toute sorte de Musique.

M. D C C I V.





*E me serois bien passé de faire une Preface à mon Livre, si je ne l'avois regardée comme un moyen commode pour répondre aux objections de mes amis, & pour contenter les personnes raisonnables qui se donneroient la peine de lire mon Livre. La Premiere Partie des Entretiens des Voyageurs sur la Mer ayant été donnée au public, je reçûs une lettre d'un de mes plus intimes amis, qui me demandoit si les avantures de Mademoiselle de Sainte Phale étoient veritables ou non, si j'avois voulu écrire une Histoire ou un Roman, & si les personnages que je faisois parler avoient une autre existence que dans mon imagination.*

*Cette demande me fit voir le tort que j'avois de ne m'être pas expliqué, & que cette méprise m'alloit faire passer pour un faiseur de Romans. Cette pensée me donna du chagrin & du dépit dont une autre lettre me tira: elle m'étoit écritte par un autre ami qui est un de ces politiques craintifs, qui me fit de grands reprocbes sur la maniere dont je traitois le Sieur Maimbourg & les Jesuites, disant que j'exposois par là ma personne à la cruauté de leurs ressentimens, & que je ne faisois*

*que les aigrir davantage contre nos Eglises : Il me remontroit aussi qu'on ne sçauroit agir avec trop de circonspection & de mesures pour éviter les dangereuses extremitez où nous sommes à la veille de tomber à toute heure : Cette lettre là me donna moins de chagrin que l'autre parce que je sçavois le moyen de me justifier.*

*Le jour suivant, je reçûs une lettre d'un autre ami pleine de reprimandes, qui me reprochoit que je mêlois les choses graves avec les badines, les maximes d'Etat & de Religion avec les amusemens du monde, qu'il m'en avoit déja averti quand je mis au jour les Lettres Sinceres : mais que j'étois un incorrigible & que je ne suivois que mon sens & ma tête. Trois jours aprés je reçûs une quatriéme lettre, qui me censuroit de ce que je ne prenois pas assez de peine pour polir mes expressions ; que plusieurs reconnoissoient par là que je n'étois pas né François, & que sur ce prejugé ils pouvoient se rebuter de lire mes Ouvrages, la delicatesse de la langue etant montée à un si haut point, qu'on ne trouve aujourd'huy rien de beau si l'on n'y donne un certain tour particulier, & conforme au goût de la Cour.*

*Ces lettres qui me furent envoyées en une même semaine, me firent souvenir du bon personnage Job, à qui ses serviteurs venoient annoncer coup sur coup des choses fâcheuses. Je raisonnay longtems sur la diversité du naturel des hommes & de leurs affections, en quatre lettres j'observay quatre sentimens differens, & j'admiray que ce que les uns estimoient insupportable, les autres n'en disoient rien, & trouvoient par consequent passable, ce que d'autres ne pouvoient souffrir. J'eus une fois dessein de répondre à mes quatre amis : mais*

*mais quand j'eus consideré qu'il me faloit écrire quatre grandes réponses apologetiques, qui peut-être n'auroient aucun succés, je pris un parti conforme à mon naturel paresseux, qui fut de les laisser censurer & critiquer mon Ouvrage autant qu'il leur plairoit.*

*Je ne persistay pourtant pas longtems dans ce sentiment, quand j'eus consideré que ce que mes amis pouvoient dire, plusieurs Lecteurs le pouvoient dire aussi, & que quoi qu'on ne pût pas arracher les préjugez de tous les esprits, il faloit toûjours tâcher de se justifier auprès des personnes raisonnables. Et là dessus je me resolus de faire une Preface, non pas dans le dessein de contenter tout le monde par ce moyen, mais au moins afin qu'on ne me puisse pas rendre criminel, & que je ne puisse pas me reprocher à moy-même que j'aye épargné quelque peine pour éclaircir les doutes que les Lecteurs auroient pû avoir.*

*Je répondray donc premierement à ceux qui doutent si j'ay écrit une Histoire ou un Roman, que tous les personnages que je mets sur le tapis, sont des personnes vivantes, quoy que j'aye déguisé ou caché leurs noms: parce que quelques-uns d'entr'eux desirant faire encore un tour en France pour tâcher de tirer quelque chose de leurs biens, leur liberté de parler chez les Etrangers, n'auroit pas manqué de leur attirer de terribles affaires. Je quittai Hambourg lors que Madame de Brosses avec Messieurs d'Ombreval & de Haute-Cour devoient partir pour la Pomeranie avec ces deux illustres Demoiselles qu'ils aimoient si tendrement, & qui devoient les recompenser de toutes leurs disgraces en les épousant.*

*Qu'on traite tant qu'on voudra l'Histoire de*

*Mademoiselle de Sainte Phale de fiction, celle qui en est l'Heroïne ne la traite pas ainsi, & me veut un mal de mort d'avoir exposé aux yeux & à la critique de tout le monde, des choses qu'elle n'avoit recitées qu'en confidence à ses amis & à ses amies. Je ne doute point qu'à l'heure presente elle ne me traite comme un perfide & comme un ingrat, & que la plus grande grace qu'elle me fasse, ne soit de m'appeller indiscret d'avoir mis au jour avec ses avantures les plus secrets sentimens de son cœur. Mais l'obligation où nous sommes tous de travailler à la satisfaction du public l'a emporté sur toute autre raison, & je ne sçaurois me repentir d'avoir écrit les avantures de Mademoiselle de Sainte Phale, voyant combien elle est aimée, combien elle a fait verser de larmes à plusieurs belles de ma co noissance, & combien j'ay été querellé de l'avoir laissée si long-temps languir de faim dans un bois. J'ay regr. t d'une seule chose & pour laquelle je luy demande mille excuses, que j'aye osé écrire son Histoire & que je ne l'aye point accompagnée de cette grace inimitable dont elle l'a racontée. Outre que je n'ay pas la memoire fort heureuse, & qu'il m'a falu quelquefois suppléer aux choses que j'avois oubliées.*

*J'ay sçû depuis que je suis en ce païs, que ces quatre illustres personnes étoient l'admiration & les délices du Nort, ce que je crois facilement, car en France il y en a tres-peu ou point qu'on leur puisse mettre en parallelle. Touchant les autres personnages, sçavoir le Capitaine François, le Gentilhomme François, & Monsieur de B.V. les deux premiers devoient partir dans quelques jours pour la Pologne, & le dernier pour Copenhague. Le Capitaine est un homme d'honneur, de vertu &*

*de*

*de pieté assez connu en France, où il auroit obtenu de grands emplois, si on ne les lui eût mis à un si haut prix qu'il a perdu l'envie de les acheter si cherement. On ne peut pas mieux en faire l'éloge, qu'en disant ce que disoit Mademoiselle de Sainte Phale, qu'il étoit trop brave pour un sçavant, & trop sçavant pour un soldat. Le Gentilhomme François a aussi beaucoup de merite, quoy qu'il n'ayt ni l'étude, ni l'intelligence, ni l'experience du Capitaine. Pour Monsieur de B.V. il a souffert diverses disgraces & en souffre tous les jours sans murmurer, & sans que pourtant il se desiste de faire tout son possible pour combattre de vive voix & par écrit, les ennemis de la Religion & de nos Eglises, il vit en homme privé & retiré du monde pour des raisons particulieres. Comme les autres personnes qui étoient avec nous dans le Vaisseau, ont la plûpart du temps gardé le silence, je n'en parlerai pas à mes Lecteurs, qui peuvent être persuadez que je ne les veux point abuser, en leur presentant des Heros qui n'ont jamais eu lieu dans l'être des choses.*

*Je crois que j'auray un peu plus de peine pour contenter ces esprits craintifs qui se font une frayeur de toutes choses, & qui veulent cependant nous faire passer leur lâcheté pour prudence. Je ne me repens point de ce que j'ay dit contre le Sieur Maimbourg, ni d'avoir dédié la Premiere Partie de mes Entretiens* à Messieurs les Commis sur les Livres défendus. *O que si j'avois sçû alors ce que je ne sçûs que trois jours aprés, qu'on avoit fait brûler à Paris par la main du Bourreau* la Critique Generale de l'Histoire du Calvinisme de M. Maimbourg, *je n'aurois pas manqué d'élever un si noble zele jusqu'au*

*Ciel, ni de marquer avec quelle fermeté heroïque, & quel courage intrepide ils le firent jetter aux flammes: & de peur que comme un autre Phenix elle ne renâquit de ses propres cendres, ils les firent jetter, ces cendres, au vent. C'étoit bien le moins qu'ils deussent à M. Maimbourg, le grand Champion de l'Eglise Romaine; le grand Corrupteur de l'Histoire, & le Prince des flatteurs de ce siecle, qui ne s'est pas soucié pour parler au gré de la Cour, d'exposer sa reputation au mépris & à la raillerie de tout le monde, en avançant impostures sur impostures & absurditez sur absurditez, sans choix & sans discernement.*

*Plusieurs voudroient que je gardasse de grands ménagemens envers nos ennemis, comme s'ils étoient encore capables de quelque remords & de quelque retour. Vaine & frivole imagination de nôtre sagesse qui se forge des songes elle-même pour s'abuser. Avons-nous encore quelque chose à perdre? ne nous a-t-on pas menacé qu'on vouloit entierement arracher du milieu de nous ce qui faisoit nôtre consolation? certes les maux qu'on nous peut faire encore, n'égaleront jamais ceux qu'on nous a faits: Ainsi nous n'avons plus de mesures à garder avec ceux qui n'en gardent plus. Si la prudence nous enseigne à ne point porter les choses à l'aigreur, elle nous apprend aussi que quand nos ennemis font profession d'être inexorables, c'est une grande folie de se mettre à leur discretion. Durant les Massacres de la S. Barthelemi, il y eut des gens si troublez, qu'ils se mirent à genoux & baiserent les pieds de ceux qui avoient meurtri leurs peres, mais en vain, ils ne pûrent jamais les flechir. Ainsi n'esperons pas,*

*que ceux qui ont fait démolir nos Temples, qui nous ravissent nos biens & nos enfans, puissent être adoucis par nôtre humilité, au contraire nôtre lâcheté pousse ces ames barbares à resoudre nôtre entiere perte.*

*Si ces esprits timides se plaignent de moy, de ce que je pousse trop loin le juste ressentiment que j'ay des injustices criantes que l'on fait à nos pauvres Eglises; combien plus auront-ils sujet de s'allarmer par les choses que je découvre dans cette Seconde Partie, & sur tout par ce que je dis du Pere la Chaise grand distributeur des Benefices de France avec Monsieur l'Archevêque de Paris. Je n'ay pas dû me taire de ce personnage qui ne manquera pas d'être le flambeau fatal qui embrasera la France, si Dieu n'en a pitié dans ses grandes compassions. Il a juré la ruine de nôtre Religion, il tire de la vanité du mal qu'il nous fait, & s'en glorifie en toutes les occasions. Et nous épargnerions celuy qui nous accable tous les jours de nouveaux maux; qui ne peut être flechi par nôtre patience, & qui prend de l'audace de nôtre foiblesse. Si nous le faisons la posterité se moquera de nous, d'avoir voulu fléchir celuy qui étoit inflexible & qui ne fait aucun cas de toutes sortes de loix, pour accomplir ses maximes Jesuitiques qui sont son unique Evangile.*

*Comment épargnerions-nous aussi les Jesuites qui sont les pestes & les fleaux de Dieu dans tous les lieux où ils sont, beaucoup plus que ne le sont les Turcs ni les Barbares? Ne sont-ce pas des Viperes que la France nourrit dans son sein, & qui ne manqueront pas de lui faire des morsures empoisonnées? Que dis-je? ils la mordent déja, & l'effet de leur venin paroît depuis long-temps, car*

*ils la divisent contre elle-même, ils employent un de ses bras à tronçonner l'autre. Qu'on prenne garde au mal qu'ils ont fait à l'Empire, qui est un mal récent que chacun peut voir de ses yeux & toucher de ses mains. Leurs conseils sanguinaires ont attiré le Turc en Europe par le desespoir des pauvres Hongrois, envers qui ces cruels n'ont pas voulu permettre qu'on usât de la moindre douceur. O si les Etats Chrêtiens prenoient garde à cet exemple parlant & convainquant, & sur tout la France qui en est aujourd'huy infatuée, ils verroient bien que la conservation de ces gens, est leur mort & leur ruïne. Mais il faut dire ici qu'ils ont des yeux & qu'ils ne voyent point; qu'ils ont des oreilles & qu'ils n'entendent point; qu'ils ont des entendemens & qu'ils ne comprennent point; qu'ils ne sçavent point les choses qui appartiennent à leur paix, par l'assistance qu'ils donnent à ces grands Auteurs des desordres & de la desolation de l'Allemagne*

*Quant à ceux qui se plaignent que je mêle les choses serieuses avec les badines, je leur répons que je parle des choses selon l'ordre de nos conversations: Si ces Entretiens étoient une invention de mon esprit, je n'aurois rien dit que de grave ou d'enjoüé: Mais comme la Providence Divine, encore que nôtre vie soit fort courte, nous donne occasion tantôt de pleurer & tantôt de nous réjouïr, ainsi en arrive-t-il dans nos conversations que nous sommes fort souvent obligez de diversifier. Au reste je crois que les narrations divertissantes que je fais ne sçauroient être si divertissantes qu'elles n'apportent avec elles quelque profit, & que les serieuses ne sçauroient être si serieuses, que leur utilité ne soit accompagnée de quelque plaisir.*

*Enfin je viens au reproche sur ce que je ne prens pas assez de peine pour polir mes expressions & qu'il semble que je ne sois pas né François, &c. Je crois écrire d'une maniere claire & intelligible, sans art & sans façon, & je crois écrire aussi d'une maniere assez forte & touchante. Si cela n'avoit été, mes Ouvrages auroient souffert le rebut du public comme beaucoup d'autres, au lieu que j'ay sujet de me loüer du bon accueil qu'on leur a fait. Si j'écrivois pour Messieurs les delicats sur la langue, je tâcherois de m'accommoder à leur goût, mais j'ay bien d'autres gens à contenter qu'eux (à qui il ne faut que de beaux mots & de belles paroles, c'est à dire de la fumée & du vent) car il faut que je contente les personnes de bon sens de l'une & de l'autre Religion, qui veulent des raisons fortes & solides, & non pas des raisons embellies seulement du fard de quelques paroles arrangées avec grand artifice.*

*En verité je ne puis m'empêcher de rire de ces Messieurs, qui pour donner un beau tour à leurs pensées, les défigurent si fort qu'elles attirent le mépris de tout le monde. A force de rafiner ils tombent dans l'extravagance, & pendant qu'ils se baignent dans leurs imaginations, les autres rient de la gêne qu'ils se sont donnez pour leur plaisir, & du malheureux succés de leurs desseins: On ne me fera pas ce reproche là, car mon stile fait assez connoitre le peu de soin que j'ay pris de l'ajuster. Mais comment mon stile seroit-il épargné étant negligé comme il est, puis que Messieurs les Critiques sont en dispute entr'eux touchant la force des expressions & la valeur des mots, les uns voulant en mettre de vieux au billon & en introduire d'autres en leur place, pendant que d'au-*

*d'autres Critiques prennent le parti des malheureux, & de là naît une guerre entre Messieurs les Grammairiens dont-on ignore la fin.*

*Bien plus, Messieurs les Courtisans se donnent la liberté de forger tous les jours de nouvelles phrases, qui ont leur vogue comme les modes. Messieurs de l'Academie Françoise prétendent que ce droit leur appartient, & que toute la langue Françoise est de leur jurisdiction ; ils traitent d'attentat tout ce qu'on peut entreprendre pour la réformation de la langue, & sur ce point là ils se croyent infaillibles. Toutefois Messieurs du Port-Royal ne sont pas d'avis de leur ceder le droit de forger des termes nouveaux & extraordinaires, cherchans à se consoler par cette petite autorité qu'ils se donnent, du peu de credit qu'ils ont à la Cour. Parmy tant de têtes differentes & tant de personnes qui tendent à réformer la langue, qui ne s'entrentendent point, & qui souvent ne s'entendent pas elles-mêmes, un Ecrivain qui n'aura point d'autre dessein que de former son stile au goût des delicats ne pourra jamais reüssir, parce que s'il est approuvé des uns il sera rejetté des autres.*

*Qu'on dise tant qu'on voudra de moy que je ne suis pas né François, je ne m'en offenseray point ; les maximes de la France sont aujourd'huy si étranges qu'il n'y a ni honneur ni bonheur d'en tirer sa naissance. C'est ce que je ne dis pas tout seul, mais aprés quantité de bons François & même des Catholiques, qui gemissent en leurs cœurs de voir la maniere dont elle est gouvernée au gré des Jesuites ses propres ennemis. C'est-là ce que je m'efforce de prouver, & non pas d'accommoder mon stile, comme l'on voudroit,*

au

*au plaisir des prétendus beaux esprits de ce siecle, qui feront consister toute leur gloire, s'ils veulent, à être bons Grammairiens, c'est un avantage que je leur cede de bon cœur & avec joye.*

*Je les supplie en même temps d'être persuadez, que je n'iray pas les flatter ni m'humilier bassement devant eux, pour attirer leur bien-veillance, comme en ont usé quelques Auteurs avec tres-peu de succès. Le temps m'est trop cher, & mon travail trop précieux, pour le hasarder ainsi. Si l'ouvrage que je leur presente leur agrée il n'est pas besoin que je le justifie, ils luy feront une partie de l'acceuil que l'on a fait aux Livres de quelques Auteurs Anonymes. S'il ne leur agrée pas, toutes les apologies que j'en pourrois faire & toutes les justifications dont je voudrois me servir, aussi bien que l'encens dont je voudrois faire profusion sur mes Lecteurs, ne serviroient de rien qu'à augmenter leur mépris. Ainsi donc je les laisse dans la pleine & entiere liberté de censurer, de blâmer ou de critiquer tout ce qu'il leur plaira. On ne peut pas empêcher les Corbeaux de croasser dans l'air, les Grenoüilles de faire du bruit dans les marêts, ni les Loups de hurler dans les bois, bien moins les sots presomptueux de contredire & de critiquer toutes choses dans les ruëlles.*

*Je tombe d'accord qu'on ne voit que trop de mauvais Livres, parce que le nombre des mauvais Auteurs, n'est que trop grand. Il y en a même qui font des fautes si lourdes qu'aucune charité ne les peut excuser, tant ils pechent contre le bon sens, contre les bonnes mœurs & contre la bonne foy : Mais aussi il faut avoüer que le nombre des habiles Lecteurs est aussi rare à proportion*

*portion que celuy des habiles Ecrivains, car pour juger sainement d'un Livre il faut avoir un esprit éclairé & dépoüillé de tous préjugez, qualitez qui sont plus rares aujourd'huy dans le monde qu'elles n'ont jamais été. Les Pedans veulent force citations; les Enjoüez veulent des choses gayes; les Prudes en veulent de graves; les Sçavans de sçavantes; les Delicats dans la langue ne regardent qu'à la beauté & à la regularité des expressions. En un mot chacun veut qu'un Auteur soit conforme à son humeur, c'est ce qui cause cette grande querelle entre les Auteurs & les Lecteurs qui ne finira qu'avec le monde. Les Lecteurs, se plaignent de l'insuffisance des Auteurs, & les Auteurs se plaignent de l'incapacité des Lecteurs: Les uns & les autres ont droit en certaines choses, & tort en d'autres.*

*Aprés la reception qu'on a fait à mes Ouvrages precedens, je pourrois avoir quelque bonne opinion de mes productions. Je reconnois pourtant qu'elles ont leurs defauts, dont je n'ay pû les exempter: je les soûmets de bon cœur au jugement des personnes prudentes & doüées de probité, sçachant bien qu'elles ne peuvent pas manquer de charité pour suppléer à mes fautes, par la connoissance qu'elles pourront avoir que je ne travaille que par un bon motif, sçavoir pour soûtenir le droit de nos Eglises qu'on tâche d'opprimer; & qu'ayant une si bonne intention, je suis au moins digne qu'on me supporte en ce que je puis avoir de défectueux.*

LES



# LES ENTRETIENS DES VOYAGEURS SUR LA MER.

## *SECONDE PARTIE.*

## LIVRE PREMIER

A Peine avions nous laissé l'Ocean pour entrer dans le fleuve de l'Elbe, qu'un vent de Nort-Oost se declara contre nous, & devint même si fort, que nôtre Maître de Navire ne jugea pas à propos de contester contre luy. Il se disposa donc à luy laisser passer sa furie, ayant fait jetter l'ancre à trois lieuës plus haut que l'embouchure de l'Elbe: Et parce qu'il vit quelque chagrin sur nos visages causé par ce retardement, il nous consola en nous disant, qu'au bout de deux jours la furie du vent passeroit, & en

& en nous exhortant de passer le temps cependant le mieux que nous pourrions.

Comme nous songions à suivre ce conseil, nous jettâmes les yeux sur Mademoiselle de Sainte Phale pour la prier de continuer son Histoire : Mais quelques discours qu'il y eut entre le Capitaine Allemand & le Marchand de Hambourg (touchant un autre Marchand de leur connoissance qui étoit tombé malheureusement entre les mains de l'Inquisition d'Espagne) furent cause que pour quelques momens, on ne s'entretint que de l'Inquisition qui s'exerce en Espagne & de ses manieres de faire. Sur quoi Mademoiselle de Sainte Phale dit : Je ne suis jamais entrée dans le conseil de nôtre Roy, ni je n'ay jamais eu d'entretien avec personne qui sçût tout ce qui s'y passe, mais je jurerois bien qu'on y propose des choses pour les établir en France, qui ne sont gueres moins étranges que l'Inquisition d'Espagne.

Pardonnez-moy, ma Niéce, (luy dit Madame de Brosses) si je vous dis ce que le Gouverneur Festus disoit à S. Paul; *Le grand sçavoir vous rend insensé* : ou du moins on peut dire que le zele que vous avez pour la Religion vous fait voir des choses qui ne sont point, & qui ne seront jamais. Le genie du Roy & celuy de la France sont directement contraires à un établissement de cette nature, qui seroit capable de jetter le Royaume dans les plus horribles confusions où il ait jamais été vû. Je crois que vous seriez bien en peine de nous prouver ce que vous avancez là. Je feray, Madame, (repartit la Niéce) ce qu'il

vous

vous plaira que je sois, insensée si vous le voulez ainsi : mais prenez garde que je ne sois de ces sortes de folles qui ont quelque-fois le don de Prophetie.

La Tante alloit repartir, quand Monsieur de B. V. l'en empêcha en disant, Mademoiselle de Sainte Phale raisonne assez juste, & je donnerois assez dans son sentiment si je ne craignois aussi de passer pour insensé dans l'esprit de Madame de Brosses. Car nous avons de fortes conjectures pour croire qu'on veut faire quelque chose de semblable, & que les fondemens d'une espece d'Inquisition sont déja posez en France; avec de grandes apparen-qu'on ne s'en tiendra pas là. N'est-ce pas une espece d'Inquisition, d'obliger ceux qui sont nez Catholiques, d'être tels tout le temps de leur vie quelque remords qu'ils en sentent en leur conscience ? Ce soin qu'on prend pour s'informer si les Ministres n'ont point fait quelque exercice dans les lieux qui leur sont défendus par les Declarations du Roy, ne tient-il pas de l'Inquisition ? On n'oseroit aujourd'huy faire la Priere à un malade; on n'oseroit chanter un Pseaume pour sa propre consolation. Bien plus, à peine nos Ministres & nos Anciens osent-ils rendre de simples visites à leurs amis & à leurs parens, qu'on leur en fait aussi-tôt une affaire. Que peut-on juger d'une telle conduite ? sinon qu'on en vient peu à peu à cette tyrannie qu'on exerce en Espagne sur les esprits aussi bien que sur les corps. Tous ces petits commencemens que l'on veut faire passer pour n'être que des expediens propres à empêcher le progrés de l'He-

resie,

refie, font des indices certains qu'on machine de terribles chofes pour les introduire. En effet comme les Pilotes experts n'attendent pas à voir la Mer irritée & les vents déchaînez pour dire, *nous aurons une forte tempête à essuyer*, mais qu'ils jugent par le calme & par de certaines petites ondes qui paroiffent fur la furface de l'eau, que l'orage doit bien-toft éclater : De même les habiles gens n'attendront pas à dire ; on veut établir l'Inquifition en France, quand elle fera établie effectivement, mais ils jugeront qu'on le veut faire par les aparences qu'on en voit. Il n'eft pas mal-aifé de croire ce qu'on voit, ni de deviner ce qui eft arrivé & je vous dis que dés à prefent on peut juger de ce qu'on veut faire, par ce qu'on a déja fait : Ainfi donc par ce que nous avons vû, & ce que nous voyons tous les jours, nous pouvons tres-bien inferer qu'on veut établir une Inquifition en France.

Si nous pouvions lire dans les cœurs de nos adverfes parties, nous verrions qu'ils meditent, non feulement comment ils nous pourront ruïner, mais encore comment ils nous pourront empêcher de nous relever de cette ruïne, & comment ils pourront abolir le nom avec les herefies des Huguenots. Quelles voyes prendront-ils pour venir à bout d'un tel deffein, finon celles qui ont déja été prifes pour un même but, & qui ont heureufement réuffi ? Et quelles font ces voyes ? c'eft l'établiffement de l'Inquifition, le feul moyen, difent nos ennemis, par lequel l'Efpagne eft exempte d'herefies, & qui apportera le même bien en France fi elle y eft introduite. Car vous m'a-
voüerez

voüerez que s'ils se servoient d'un remede moins farouche & moins barbare, peut-être seroit-ce une peine perduë.

Je confesse que nous ne pouvons pas nous vanter d'avoir entendu dire quelque chose de semblable à quelqu'un des Conseillers d'Etat ou des premiers Ministres de sa Majesté. Il n'est tombé aucune lettre ni aucun memoire entre nos mains qui nous prouve qu'on ait une telle pensée, & que nous puissions produire aux yeux de nos adversaires pour les couvrir de confusion. Mais quoy? les actions ne parlent-elles pas assez? attendrons-nous qu'on nous ait jetté dans le plus profond abîme de malheurs qui nous puisse arriver pour dire qu'on a dessein de nous perdre? Non certainement, n'en déplaise à Madame de Brosses, il ne faut point se flatter, l'on voit un commencement d'Inquisition en France : plus nous irons en avant, plus aussi nous verrons qu'elle avancera, & possible la verra-t-on plus cruelle & plus terrible qu'elle n'est en Espagne, selon la disposition des esprits & les diverses occurrences qui pourront arriver.

Je vois bien (répondit Madame de Brosses) que vous prennez le parti des jeunes gens: Mais neanmoins, vous ne me pouvez nier que l'Inquisition étant accompagnée de cruauté & de barbarie, les peuples n'ayent pour elle une aversion insurmontable. Je ne suis qu'une femme, mais encore ne suis-je pas si ignorante que je ne sçache qu'on a voulu autrefois introduire l'Inquisition en France, & qu'on y a perdu son temps & sa peine. Car s'il y a quelque peuple dans tout l'Univers qui ait en

aversion

averſion l'Inquiſition ce ſont les François, qui ſe laiſſeront plûtôt mettre en pieces que de permettre qu'on leur impoſe un joug ſi cruel & ſi honteux. Mais comment eſt-ce que cela ſeroit poſſible? puiſque le Roy d'Eſpagne n'a jamais pû l'introduire à Naples qui eſt un Royaume qui luy appartient; & qu'il n'a peu obliger les Napolitains à ſuivre l'exemple des Eſpagnols. Bien plus, un tel deſſein a fait perdre au Roy d'Eſpagne les Provinces-Unies qui pour s'exempter de ce joug, prirent les armes, lui firent la guerre & ſe rendirent libres & ſouveraines. Ce qui doit ſervir d'exemple à tous les Princes pour leur apprendre que ce Tribunal ne peut que leur être fatal quand ils voudront l'établir dans leurs Etats. Quant aux François, il n'y a peuple ſous le Soleil moins diſpoſé à la recevoir, ni plus prompt à ſe porter aux plus terribles extremitez plûtôt que de ſouffrir ce mal: Aſſurez-vous qu'avant que nos ennemis puiſſent obtenir ce qu'ils deſirent on verra bien du ſang répandu, & des deſolations de toutes ſortes, tant qu'à la fin ils seront obligez de laiſſer cette entrepriſe, s'il eſt vray qu'ils l'ayent conçûë.

Je répondrois Madame (repartit Monſieur de B V.) à l'objection que vous me faites: mais Monſieur le Capitaine s'aquittera beaucoup mieux que moy de cette fonction, car ce ſont là des matieres de politique & d'hiſtoire, dans leſquelles il eſt plus verſé que moy. Le Capitaine François s'excuſoit, & vouloit que Monſieur de B. V. continuât la converſation. Quand il s'agira (repartit celuy-ci) de matiere de controverſe ou de Re-ligion,

ligion, j'en parleray peut-être à mon tour, mais pour ce qui est des autres sujets, je cederay toûjours la place aux plus habiles, & je tâcherai de profiter de leurs raisons.

Il n'y a point (repliqua le Capitaine) de temps plus mal employé que celuy qui se perd en paroles inutiles, c'est pourquoy j'aime mieux me rendre que de contester contre vous. Madame (dit-il en s'adressant à Madame de Brosses) vous faites une objection qui paroit assez plausible à ceux qui n'en examinent que la superficie: mais il ne faut pas croire qu'une chose étant une fois arrivée elle doive arriver toûjours, le changement des moindres circonstances trouble ordinairement l'ordre des évenemens. Vous croiez que parce qu'on n'a pû autrefois introduire l'Inquisition en France on ne l'y introduira jamais, la consequence n'est pas valable, car la disposition des esprits & de toutes choses est toute autre qu'elle n'étoit alors. Jamais peut-être on ne prit plus mal son temps pour introduire l'Inquisition dans le Royaume qu'on le prit autrefois. Et jamais il n'a été mieux pris qu'il l'est maintenant pour un établissement de cette nature; de sorte que si l'on laisse passer une occasion si favorable sans en profiter, il n'y a pas d'apparence qu'elle revienne jamais.

Quand on parla d'introduire le S. Office, c'étoit durant le regne de François second; car quoique Henri second son Pere fut ennemi mortel des Huguenots, qu'il faisoit brûler sans misericorde, il n'aimoit pourtant pas les Maximes d'Espagne, & sur tout il abhorroit

horroit son Inquisition : Mais son fils luy ayant succedé fort jeune & sans experience, il fut facile de luy persuader que s'il vouloit purger son Etat des nouvelles erreurs, il faloit qu'il se servit de l'Inquisition, qu'il n'y avoit point de moyen plus seur pour arrêter le progrés d'un venin qui gagnoit païs insensiblement : Il donna les mains à ce conseil, mais on reconnût dans la suite mille impossibilitez pour le succés. Les gens de la Religion étoient alors fort braves, & peu d'humeur à se laisser brûler volontairement ni poignarder ; Ils avoient à leur tête des Princes du sang & de grands Seigneurs : Ils avoient des places fortes, & les Protestans d'Allemagne les assuroient de leur secours : Ils étoient en grand nombre, bien hardis & bien unis. Outre cela il y avoit une infinité de mécontens parmi les Catholiques, le Roy avoit fort peu de vigueur pour se faire obeïr, la Reine Catherine de Medicis sa mere distinguoit ses interêts d'avec ceux de son fils ; de sorte qu'il ne s'est, comme j'ay dit, jamais trouvé un temps moins propre pour un tel établissement que celui là.

C'est maintenant toute autre chose, si le Roy entreprend d'établir l'Inquisition dans son Etat, cela réüssira (humainement parlant.) Il a mis les gens de la Religion si bas qu'ils ne le peuvent être gueres davantage. Qui s'opposera à sa volonté s'il souhaite une telle chose, puisque toute l'Europe ne l'a pû détourner de faire ce qu'il vouloit ? Que n'a-t-il point fait dans son Etat ? & que n'a-t-il point fait au dehors ? Dans son Etat il a rogné les

ailes

aîles de sa Noblesse, il a reduit les Huguenots au point que chacun sçait, & il a fait ce que cinq ou six Rois n'ont pas pû faire en cent-cinquante ans. Il a éloigné les Princes de la direction des affaires, & il les a remises à des personnes qui n'ont point d'autre lustre que celuy qu'il leur a donné. D'autre part on a chargé les peuples de tant d'impôts qu'ils ne peuvent plus subsister, & qu'ils sont plus miserables qu'en ces temps malheureux où leurs Rois étoient prisonniers des ennemis. Cependant où est l'homme qui ose murmurer, ni ouvrir la bouche, bien loin de resister à son Prince? On leur a mis à tous un joug sur les épaules plus rude que celuy que portent les sujets du Grand Seigneur, & fort approchant de la servitude : ils n'ont pourtant osé s'en plaindre, il a fallu qu'ils ayent rongé leur frein en silence. Et qui croira aprés cela que l'établissement de l'Inquisition en France soit une chose aussi difficile qu'on s'imagine?

En effet, qui s'opposera à cela si le Roy le veut ainsi? Le Roy, dis-je, aujourd'huy regnant qui porte son autorité plus haut & au delà de tout ce qu'ont fait ses Predecesseurs en douze cens ans. Les Princes s'y opposeront-ils? il faut croire que non, puisqu'ils n'ont pas eu la vigueur de conserver les droits que les loix de l'Etat attachent à leur naissance: & puisqu'ils ont laissé prendre pied à de petits compagnons, sans doute qu'ils ne voudront pas s'évertuer pour s'opposer à une chose qui ne les regarde pas directement. On peut dire la même chose des Officiers de la

Couronne qui étant, pour la plûpart, des personnes que le Roy a élevez d'une basse naissance jusques au dégré d'élevation où ils sont, ne sont pas gens pour s'opposer à sa volonté; non pas même pour luy faire de tres-humbles & tres-sinceres remontrances, dans la crainte de ruiner en un moment, une fortune qu'ils ont eu beaucoup de peine d'établir en plusieurs années. Il ne faut pas s'attendre aux Parlemens qui ne sont plus ce qu'ils ont été, & sur qui l'interest particulier l'emporte par dessus le zele public.

Pour le Clergé, il se rendra le solliciteur de cette introduction, s'il ne l'est déja, en quoy il ne manquera pas de se faire une playe qui luy cuira long-temps: Car l'Inquisition ne luy fera pas moins de mal qu'aux autres corps de l'Etat, au contraire il éprouvera qu'elle luy est beaucoup plus dommageable qu'aux heretiques; mais quoy le repentir viendra trop tard, *serò sapiunt Phryges.* Pour les Huguenots, il n'en faut pas parler puisque c'est contre eux principalement qu'on dresse cette batterie: De plus ils seront alors si clair semez qu'ils ne pourront trouver leur salut que dans la fuite. Je vous laisse à penser, s'ils n'ont pas été capables dans leur prosperité, d'empêcher la démolition de leurs Temples & l'infraction de leurs Edits; ce qu'ils pourront faire lors qu'on les chassera comme on chasse des bêtes sauvages & des loups-garoux.

Quant à la Noblesse Françoise, la plus genereuse qui soit au monde, elle a été traitée depuis quelques années, d'une si terrible maniere,

hiere, sans qu'elle ait osé s'en plaindre, qu'il ne faut pas attendre qu'elle s'oppose à un établissement dont les suites dangereuses ne sont pas encore bien connuës. Et peut-être pourtant sera-ce plûtôt contre elle qu'on dressera cet épouventable Tribunal que contre les miserables reliques des Huguenots. Enfin quant aux peuples, aprés avoir vû avec quelle patience ils ont enduré tant de nouvelles impositions & de nouveaux subsides qui les ont appauvris & reduits à la besace, il ne faut pas croire qu'ils veüillent s'opposer à la volonté du Souverain, quand il entreprendra de les charger de l'Inquisition pour faire le comble de leurs malheurs. Bien plus, on se servira de l'aveuglement des peuples pour leur faire demander ce qui les bridera plus que les Citadelles & les garnisons.

On a beau dire que les François sont braves, genereux & incapables de supporter une servitude honteuse. Je l'accorde pour les temps passez, mais maintenant ils sont bien changez, ils sont dans un abatement & une consternation qui ne se peuvent imaginer. Dans cet esprit d'étourdissement qui les possede, ils sont capables de recevoir tous les fardeaux dont on les voudra charger, en dûssent-ils être accablez: Ils se sont tellement mis en tête que rien ne peut resister aux volontez du Roy, qu'ils sont disposez à toutes les souffrances & à toutes les avanies qu'on leur voudra faire ressentir.

Qu'on ne m'objecte point cette fausse bravoure avec laquelle nous courons à la mort, & nous faisons tuer joyeusement dans les ba-

tailles, ou aux sieges des villes. L'interest seul nous fait faire ces choses, & non pas une veritable magnanimité: Si nous avions le courage de nos Peres, nous ne nous démentirions pas non plus qu'eux, qui faisoient paroître la grandeur de leurs ames non seulement au milieu des combats, mais encore en des discours hardis & respectueux à leurs Rois, quand ils faisoient quelque chose de contraire au bien de leur Etat.

On sçait bien à la Cour la foiblesse de tous les sujets de sa Majesté, c'est pourquoy on n'a garde de laisser passer cette disposition presente des esprits, sans en retirer l'utilité qu'on s'est proposée. Sans attendre que les François soient revenus de leur létargie pour les enchaîner, on prendra le moment qu'ils sont assoupis pour les charger d'un fardeau qui ne sera jamais enlevé de dessus leurs épaules. Aprés avoir vû de quelle maniere il ont avalé les breuvages amers qui leur ont été presentez, il ne faut point douter que si la Cour veut introduire l'Inquisition, ils ne la reçoivent avec la même tranquillité qu'ils ont reçû toutes les autres charges, dont on les a accablez, quoi que peut-être ils en grincent les dents en leur particulier.

Qu'on ne me dise point non plus que les François sont impatiens. Je répons que s'ils l'ont été il ne le sont plus, jamais peuple ne s'est si bien dépouillé de ses biens pour augmenter les revenus de son Prince comme a fait le Peuple François. Jamais la Noblesse n'a été si endurante, il semble qu'elle ne soit plus ce qu'elle étoit autrefois. En General le monde

étant

étant devenu intereſſé eſt auſſi devenu craintif, chacun apprehende pour ſes champs, ſes vignes, ſes poſſeſſions. Il y a encore ceci, que les François ſont dans une telle défiance les uns des autres, que quand il feroient tous tres-bien intentionnez dans le fonds, aucun d'eux n'oſeroit ſe declarer de peur d'être lâchement trahi & abandonné par ceux en qui il auroit crû pouvoir ou devoir prendre confiance. Il ne faut donc pas inferer de ce que ſi l'Inquiſition n'a pû autrefois être reçûë dans le Royaume, elle ne le ſera jamais : car c'eſt aſſurément une conſequence fauſſe & erronée.

Touchant le Royaume de Naples, on ne doit pas eſtre ſurpris ſi les Napolitains qui avoient de grands privileges, ſçachant les ravages que l'Inquiſition faiſoit en Eſpagne, n'ont point voulu l'admettre. Ils ſçavoient bien que c'étoit un moyen pour perdre impunément tous ceux qu'on vouloit perdre : Que ce Tribunal ne fondoit pas ſes jugemens ſur les actions ni ſur les paroles des hommes ſeulement, mais ſur leurs ſoûpirs, s'ils ne les pouvoient retenir, ſur leurs larmes s'ils n'en étoient pas les maîtres, ſur un clin de leurs yeux, ſur un geſte innocent, & méme ſur les faux témoignages de toutes ſortes de gens : Qu'il n'y avoit aucune miſericorde ni aucune douceur à eſperer du côté des Inquiſiteurs : Que c'étoit une eſpece de bonheur de ſe tirer d'entre leurs mains par la perte de tous ſes biens, & de n'y laiſſer point la vie : Que ce Tribunal ſe ſervoit de tortures épouventables ; non pour arracher la verité de la bouche des patiens, mais pour leur faire avoüer tout ce qu'on deſiroit.

Enfin qu'ils n'envoyoient aux supplices ceux qu'ils vouloient faire mourir qu'aprés leur avoir fait souffrir des choses beaucoup plus dures que la mort.

On connoissoit à Naples cette terrible maniere de gouverner dont se servoit l'Inquisition, les Espagnols n'en faisoient pas les fins, au contraire ils menaçoient les Napolitains sur tout la Noblesse, des dernieres rigueurs quand une fois elle y auroit pris pied. C'est aussi ce qui porta la Noblesse & le peuple aux soûlevemens, qui obligerent les Espagnols à se déporter de vouloir introduire le S. Office dans un païs où l'Inquisition auroit continuellement des démêlez avec les Gouverneurs & avec le peuple.

Les Espagnols crûrent que les habitans des Païs-Bas ayant l'esprit autant doux que les Napolitains l'avoient remuant & entreprenant, porteroient ce fardeau librement; mais ils se tromperent, car ces peuples qui avoient des privileges fort considerables, & qu'on vouloit neanmoins reduire à l'esclavage & à une tres-malheureuse condition, si on avoit introduit l'Inquisition dans leur païs, s'y opposerent fortement. Et comme on s'opiniâtra à les en vouloir charger, ils s'opiniâtrerent à ne le vouloir point être, & de là est venuë leur liberté.

Les Espagnols firent alors des fautes qu'on ne feroit pas à present en France. Car premierement ils présumoient trop de leurs forces, s'imaginant d'imposer la loi non seulement à tout le Royaume de Naples, mais encore à toute l'Italie & à toute l'Europe. En second

second lieu ; ils méprisoient trop les forces des peuples, dans l'opinion où ils étoient qu'on ne les oseroit jamais regarder en face, & qu'on s'estimeroit trop heureux de condescendre à tout ce qu'ils voudroient. Enfin jamais ils ne cacherent leurs desseins, ils aventirent nettement les peuples qu'ils en vouloient faire les victimes de leurs passions.

On se garde bien de faire ces fautes en France, où l'on n'admire rien pour être grand, & où l'on ne méprise rien pour être petit. Et sur tout on se gardera bien de dire qu'on veut introduire l'Inquisition (car quoi que le Roi ni son Conseil ne redoutent aucunement la mauvaise volonté de son peuple, lui & son Conseil sont pourtant bien-aises de faire leurs affaires en seureté.) Premierement donc il faut présupposer qu'on bannira ce mot *d'Inquisition* de la bouche des François comme un mot odieux & de mauvais augure. On en inventera quelque autre dont la prononciation offensera moins les oreilles delicates. Ce seroit une grande pitié, si parmi tant de beaux esprits dont la France abonde, il ne se trouvoit pas quelqu'un qui pût inventer un nouveau nom, pour servir de voile à une chose qui de soy-même est le grand objet de l'aversion des peuples.

Il faut encore croire qu'encore que l'Inquisition qu'on établira en France soit la même dans le fonds que celle d'Espagne, on en variera pourtant les formalitez & les pratiques pour deux raisons : L'une afin qu'il ne soit pas dit que les François sont les imitateurs des Espagnols, & qu'ils ont pris quelque chose

d'eux, ce qui assurément seroit honteux à nôtre Nation, de se voir appellée le singe d'une nation qu'elle hait & qu'elle ne peut supporter; au lieu qu'en changeant les formalitez & les pratiques on pourra se vanter qu'on n'a rien appris des Espagnols : L'autre, que ce qui rend l'Inquisition d'Espagne si odieuse aux peuples, ne vient pas tant de sa malice intérieure que de ses formalitez, qui frappent les sens & scandalisent tout le monde. On voit par experience qu'on hait plus un homme de mauvaise mine, quoy qu'il ne soit pas peut-être des plus méchans dans le fonds, qu'un homme de bonne mine qui aura une tres-méchante ame. Et partant quand on établira l'Inquisition en France, on y observera toutes les maximes fondamentales de celle d'Espagne; toute la difference sera que l'une sera vêtuë à la Françoise & l'autre à l'Espagnole.

Je diray bien plus, que si les Espagnols ont le don d'inventer, les François ont le don de rafiner sur leurs inventions. Ainsi ils tireront la quinte-essence de toutes les procedures Espagnoles, & en feront un composé qui n'aura jamais eu son pareil. En un mot comme tel souvent se laisse gagner par une Courtisane qu'il voit bien ajustée & bien fardée, qui s'il la voyoit telle qu'elle est *in puris naturalibus*, ne daigneroit pas la regarder seulement : Ainsi on déguisera si bien l'Inquisition, on l'ajustera avec tant de soin, que les peuples eux-mêmes demanderont qu'on l'introduise chez eux.

Le Capitaine s'étant arrêté, comme pour reprendre haleine, Madame de Brosses lui dit,

dit, vous avez allégué de bonnes raisons; toutefois je ne me rens pas encore, il faut que vous me prouviez que le Roy veut bien introduire l'Inquisition dans son Etat. Car tout de bon je trouve que c'est agir contre son interest, d'établir un Tribunal chez lui qui se donne la liberté de casser ce que font les Rois, & qui ne permet pas qu'on glose ni qu'on ose contredire ses Arrêts. Comment donc est-ce que le Roy qui est fort jaloux de son autorité, ira admettre des choses qui vont à la diminution & peut-être au renversement de cette autorité? C'est assurément ce qui est hors de toute apparence.

Je suis ravi que vous me fassiez cette objection (répondit le Capitaine) peut-être aurois-je oublié de vous dire certaines choses essencielles dont vous me faites souvenir. Si l'Inquisition est introduite en France, ce ne peut être que par la volonté du Roy. Et comment (dites vous) est-il possible que le Roy ait pris une telle resolution ou qu'il la puisse prendre, puisqu'elle est si contraire au bien de l'Etat? Je répons là-dessus, que le Roy n'auroit jamais pris de telles resolutions, si elles ne luy avoient été conseillées, car ces resolutions ne conviennent pas à sa prudence, & à l'affection qu'il doit avoir pour son peuple.

Le Roy est fort sensible à l'affection qu'il a pour la Religion Catholique, & à cette passion merveilleuse qu'il a pour la gloire. A l'egard de la Religion Catholique & de l'envie qu'il a de supprimer la pretenduë heresie Huguenotte, il dit une fois solemnellement à Monsieur de Ruvigni, qu'il souhaiteroit d'a-

voir perdu un de ses bras, & que tous ses sujets n'eussent qu'une Religion. Or il ne faut point douter que sa Majesté ayant proferé de telles paroles, ayant desolé entierement tous les Protestans de son Etat & les ayant reduits dans le desespoir, elle ne soit ravie de trouver quelque moyen & quelque expedient qui ferme pour jamais la porte à l'heresie, & qui delivre ses Successeurs de l'embarras où ont été ses Predecesseurs, & de la peine où ils se sont trouvez. Sa Majesté juge tres-bien que tous ses Successeurs n'auront pas la force de genie dont elle est pourvûë, & qu'ainsi c'est faire une grande œuvre de charité de les tirer du souci où ils pourroient être, si encore une fois la Religion Protestante venoit à s'introduire en France.

Je ne doute point que les Conseillers du Roy qui font profession de nous haïr, n'ayent cherché tous les expediens imaginables (Eux qui sont assez fertiles en malices) pour empêcher que l'Eglise Catholique ne reçoive une seconde brêche, qui seroit peut-être plus cruelle que la premiere que luy firent Luther & Calvin: Mais aprés tout il est apparent qu'aucun expedient n'aura pû les satisfaire, que celuy qui aura trouvé le secret d'épouventer les esprits, & de mettre un tel frein aux langues des hommes qu'il n'y ait aucun d'eux qui ose découvrir le secret de son cœur, si ce cœur n'est pas absolument Catholique Romain. Ce n'est pas assez qu'il y ait des Parlemens & des Intendens de Province, qui ayent des ordres secrets & publics de s'opposer au retour de l'heresie, qu'il y ait des cham-

chambres ambulatoires & ardentes, & d'autres choses de cette nature. Il faut de plus un Tribunal si severe & si clairvoyant que personne n'ose souffler : que tout le monde se défie les uns des autres, jusques-là que les peres ne s'estiment pas assurez auprés de leurs enfans, ni les maris auprés de leurs femmes. De cette façon chacun étant dans la défiance, & personne n'osant découvrir son interieur à son intime ami, de peur d'en être trahi & déferé au S. Office, on verra évanouïr peu à peu les traces que la Religion Réformée aura pû laisser dans les coeurs.

Un bon Chanoine me disoit un jour innocemment que la connoissance des sciences avoit amené l'heresie, & que si les François étoient demeurez dans la simplicité de leurs peres, (il ne vouloit pas dire l'ignorance) on n'auroit pas vû la paix & l'union de l'Eglise déchirée par des schismes & par des heresies. J'ay depuis reflechi sur ce qu'il me disoit, & j'ay conclu que si l'Eglise Romaine pouvoit ramener l'ignorance & la superstition dont le monde étoit infecté il y a trois ou quatre siecles, elle ne s'y épargneroit pas. En effet on remarque qu'il n'y a point de gens qui soient plus en seureté de l'Inquisition que les ignorans & les superstitieux, parce qu'on croit avec assez de vraysemblance, que tant qu'ils seront tels ils n'iront pas découvrir ce qu'on veut tenir caché. Au contraire, tous les sçavans & tous les esprits habiles sont suspects d'avoir découvert les abus ; c'est pourquoy on les examine de prés, & si l'on découvre qu'ils aient des sentimens qui ne soient

pas conformes à ceux de l'Eglise, leur procés est fait.

Il n'y a donc point d'autre moyen pour rendre le repos à l'Eglise Catholique Romaine que de ramener cet heureux temps, où toute la Religion ne consistoit qu'en des pelerinages, des vœux, & des dons immenses faits à l'Eglise: où les visions des Prêtres & des Moines étoient reçûës avec plus de respect que les Oracles de l'Ecriture Sainte ne le sont maintenant: où chacun sans s'enquerir de son salut & de sa foy, s'en remettoit à ce que croyoit son Curé ou son Confesseur, dont les conseils valoient plus que les commandemens de tous les Rois. Ces heureux temps enfin où les Predicateurs n'étoient point obligez d'étudier & où l'on amusoit les hommes par des choses qu'ils ont bien de la peine à regarder maintenant, sçavoir les Reliques. Mais ce qui étoit encore le meilleur, c'est qu'alors les hommes trembloient au seul son de la voix du Pontife Romain, ils se le representoient comme un autre Jupiter armé de foudres, dont les coups s'étendoient jusques sur les ames. Maintenant on ne croit rien de tout cela, ou si on en croit quelque chose ce n'est que par feinte; parce que les hommes s'étant adonnez aux sciences, n'ont plus voulu croire que ce qu'ils ont trouvé conforme au bon sens & à la raison. Pour la lie du peuple elle n'a été de tout temps & ne sera jamais qu'une bête.

Je dis donc, que si on pouvoit lire ce qui se passe dans le cœur de nos adversaires, on reconnoîtroit qu'ils n'ont point d'autre but que de rétablir l'ignorance & la superstition dans

leur

leur ancien lustre, parce que ce sont les deux piliers & les deux arcs-boutans de la tyrannie Ecclesiastique Romaine : Otez l'ignorance & la superstition du cœur des hommes, vous la verrez bien-tôt tomber en ruïne : Rétablissez l'ignorance & la superstition, & vous verrez cette Hierarchie plus florissante que jamais. Mais comment fera-t-on pour faire rentrer les hommes dans leurs anciennes tenebres ? Il faut faire ce qu'on fait en Espagne, épouvanter les esprits par des menaces terribles, afin qu'ils n'osent rien apprendre, qu'ils n'osent s'enquerir de rien, qu'ils n'osent rien enseigner. De cette façon on verra la troisiéme generation parfaitement ignorante, & superstitieuse par consequent, puisque l'ignorance engendre & entraîne toujours aprés soy la superstition.

Je veux croire que ceux qui conseillent à sa Majesté d'établir une espece d'Inquisition dans son Royaume, ne sont pas si simples de luy dire que s'il veut tenir l'heresie éloignée de son Etat, il faut qu'il y fasse entrer la superstition & l'ignorance. Ce grand Prince les renvoyeroit bien loin : Ils se servent donc d'autres pretextes & d'autres raisons. Je pose pourtant en fait que s'ils vouloient faire un aveu de bonne foy, ils confesseroient que c'est là leur grand dessein, & que l'Inquisition est le seul moyen qui puisse retablir la Hierarchie Romaine dans son premier lustre, dont elle est déchûë, non seulement depuis qu'il y a des Lutheriens, mais encore depuis qu'il y a des sçavans & d'habiles gens dans le monde, qui ont voulu connoître si ceux qui gouver-

noient leurs consciences avoient la probité & la capacité requises pour une telle charge.

Au reste ceux qui ont representé au Roy que s'il vouloit avoir un Royaume florissant, & attirer les benedictions celestes sur sa Personne & sur son Etat, il devoit non seulement bannir une heresie qui avoit troublé la France durant tant d'années, mais qu'il estoit encore obligé de prendre de si bonnes mesures que jamais elle n'y rentrât: & que comme l'humeur Françoise est fort curieuse de nouveautez, & que plus on luy défend une chose, plus elle la desire, il faloit luy mettre un frein si serré qu'elle fût contrainte de surmonter ses affections naturelles; lui ont dit que cela ne se pouvoit faire que par l'établissement d'un tribunal qui ait quelque chose qui approche de l'Inquisition d'Espagne.

Il est aisé de croire que le Roy qui a le discernement excellent, ne se feroit pas rangé à des raisons de cette nature, mais on en a ajoûté d'autres qui sont de grands poids auprés d'un Prince qui aspire à porter l'autorité Royale plus loin qu'elle n'a jamais été portée en France. C'est que comme il peut trouver diverses oppositions de la part de ses sujets, un Tribunal de l'Inquisition établi en France le tirera de peine, & le défera des esprits les plus remuans & les plus à craindre, quand on les aura recommandez aux Inquisiteurs, & qu'on leur aura promis une part aux confiscations pour les recompenser de leurs peines, & pour les maintenir en bonne volonté de servir la Cour.

C'est par des services de cette nature que l'In-

l'Inquisition s'est maintenuë en Espagne contre les brigues des Grands & les clameurs des peuples, qui vouloient qu'on l'ôtât comme une tyrannie abominable. Les Rois étoient incertains de ce qu'ils devoient faire, mais les braves Inquisiteurs sçûrent si bien plaider leur cause devant Charles-Quint & Philippe second, qu'ils la gagnerent; quoy que les Grands d'Espagne apportassent des raisons tres-fortes & tres-puissantes. Car ils disoient que les Inquisiteurs n'agissoient point par des motifs de charité ni de zele, mais par celuy d'une avarice insatiable & de l'ambition damnable de se faire grands aux dépens des premieres têtes, & à la ruïne des principales familles de l'Etat: Qu'il étoit honteux au Roy & préjudiciable à l'Etat que des Moines ignorans, orgueilleux & de basse naissance, entreprissent de juger souverainement & définitivement de grands Seigneurs, & de les livrer au bras Seculier pour les executer selon leur caprice: Que ces ames viles & abjectes en vouloient principalement aux ames nobles & genereuses, & que celles-ci ne pouvoient être abandonnées à la discretion de celles-là, sans commettre une injustice manifeste, & faire une brêche irreparable au Royaume; puisque les Moines étant naturellement poltrons étoient aussi naturellement cruels, & ne gardoient aucunes mesures dans leurs cruautez.

Ces raisons toutes fortes qu'elles sembloient être, ne furent pas si persuasives que celles des Inquisiteurs, car ils représenterent: Que si l'on ne leur laissoit pas une entiere liberté d'agir selon leur maniere accoûtumée, l'heresie

pourroit prendre des racines si profondes dans l'Etat que jamais elle n'en pourroit être arrachée : Que ce n'étoit pas assez que les Petits fussent sujets à ce saint Tribunal, que les Grands le devoient reconnoître & y être soûmis, puisqu'ils étoient aussi bien en état de tomber dans l'heresie que les Petits. Mais la raison invincible qu'ils apporterent & qui gagna le Prince en leur faveur, ce fut que quand il se voudroit défaire de quelqu'un qui luy seroit devenu suspect, ou bien qui seroit tombé dans son indignation : s'il n'y avoit pas de preuves contre luy pour le faire trouver criminel d'Etat, le saint Office le pourroit beaucoup mieux servir qu'aucun autre tribunal, par la facilité qu'il a de perdre un homme en persuadant le monde qu'il avoit des opinions erronées en matiere de foy, ou bien qu'il avoit méprisé quelque ceremonie ou quelque mystere de l'Eglise.

Ce fut dans ce piege que donna Philippe second, quand il laissa prendre une telle autorité à l'Inquisition, qu'il voulut bien s'y soûmettre, & qu'il abandonna son propre fils à sa cruauté. On peut dire que l'Inquisition servit le Roy, en luy fournissant un pretexte pour faire mourir un fils contre qui ce Roy extraordinairement soupçonneux avoit conçû de grands ombrages ; Et le Roy servit l'Inquisition en luy sacrifiant un grand Prince qui n'auroit pas manqué de se ressentir un jour de l'affront que les Inquisiteurs avoient fait à la memoire de son grand Pere l'Empereur Charles-Quint, dont ils casserent le testament & qu'ils furent sur le point de declarer heretique. Ce

fut

fut par un Arrest de l'Inquisition que le pere fit mourir son fils : & le prétendu saint Office satisfit son desir aux dépens de la vie de ce pauvre Prince, qui eut le malheur de naître d'un pere qui fit paroître en toute sa vie une humeur sombre, cruelle & dénaturée, & de tomber entre les mains du plus barbare Tribunal de l'Univers.

On s'est servi encore depuis, de l'Inquisition pour perdre ce fameux Antonio Perés, Secretaire d'Etat de Philippe second, son grand Ministre & son grand confident. Ils se brouillerent sur ce que Perés faisant l'amour pour son Maître à une tres-belle Dame, jugea qu'il devoit parler pour luy-même, & que cela luy réüssiroit beaucoup mieux : Il le fit. Cela vint aux oreilles du Roy qui en eut un dépit mortel, & qui forma aussi-tôt le dessein de le faire perir cruellement. Perés eut quelque soupçon de ce qu'on machinoit contre luy, ce qui fut cause qu'il se sauva en Arragon, dont il ne pouvoit être arraché pour être amené en Castille, mais il faloit qu'il fut jugé sur le lieu, & que le Roy se vint rendre sa partie ou qu'il y envoyât des Avocats. Le Roy qui ne vouloit pas pousser Perés juridiquement, n'ayant aucun moyen pour le faire trouver criminel, le voulut faire enlever, mais le peuple d'Arragon jaloux de ses privileges, s'y opposa fortement, ce qui causa une grande émotion dans tout ce Royaume. Enfin on s'avisa de mettre l'Inquisition en campagne qui le fit enlever ; mais le peuple qui avoit encore les armes à la main vint tirer le pauvre Perés d'entre les griffes de ces bêtes feroces. Heureux ! d'être

tre échappé de ces prisons, où l'on trouve moyen de faire trouver l'innocence criminelle. Ce qui nous apprend que si l'Inquisition est un moyen apparent pour purger un Etat de l'heresie & des heretiques, c'est aussi un moyen secret & seur aux Souverains pour perdre ceux qu'ils ne peuvent faire perir par les voyes ordinaires de la Justice.

Il n'y a gueres de Princes & de Rois qui n'ayent quelque mécontentement contre quelqu'un des principaux Seigneurs de leur Etat, dont il voudroient bien être delivrez : mais la prudence, le courage & la bonne conduite de ceux qu'on veut faire perir, si elle est soûtenuë de leur innocence, les tire d'affaire. O qu'une justice comme l'Inquisition, qui sçait trouver des taches au Soleil, est alors d'un grand secours! car on fait perir ceux sur qui on n'avoit aucune prise, & tel qui n'a jamais rien fais contre le devoir de bon sujet, & qu'on ne peut faire mourir comme criminel d'Etat, est condamné comme heretique. Combien de fois a-t-on vû des Seigneurs dont le grand merite & les rares vertus attiroient l'admiration des peuples, & contre qui leurs Souverains concevoient tant de jalousie qu'ils en étoient cruellement tourmentez, se maintenir pourtant en seureté? S'il y avoit eu alors une Inquisition établie chez eux, n'est-il pas vray qu'elle les auroit facilement tirez de peine, en imputant à ces Seigneurs des choses à quoy peut-être ils n'avoient jamais pensé.

On ne sçait quelquefois comment recompenser des personnes qui auront rendu de grands services; leur presence seule sera fâcheuse & sem-

semblera accuser tacitement le Prince d'ingratitude : Il y aura du danger d'ailleurs de les rendre trop grands, de peur qu'ils n'en deviennent fiers, presomptueux & entreprenans. Il ne faudra que les faire tomber dans les pieges de l'Inquisition, ils se tiendront trop heureux s'ils en peuvent sortir la vie sauve. Voila un payement aussi pour tous ces grands importuns, qui prétendent avoir rendu des services si essenciels, qu'ils croyent qu'on leur doive accorder plus qu'ils ne demandent. C'est en cette monnoye que l'Espagne a payé quelques-unes de ses créatures, & c'est en ces mêmes especes que la France payera quelque jour ceux qui se seront sacrifiez pour son service ; à moins que l'Inquisition ne daigne les marquer au bon coin pour être des Catholiques à l'épreuve, & qui lui sont entiérement dévouez.

Il y a des esprits hardis & entreprenans en France, il est vray, qu'ils sont en petit nombre, & que tout le reste des François est terriblement plongé dans la consternation. Mais comme il ne faut qu'un déterminé pour encourager une multitude épouventée, l'Inquisition aura l'oeil sur tous ceux qu'on soupçonnera capables de grandes entreprises & de vigoureuses executions. On les écrira en encre rouge, on les fera épier soigneusement, & lors qu'ils y penseront le moins, ils se trouveront pris & renfermez. Les Princes qui craignent qu'on ne s'opose à leur Tirannie, tiennent ces sortes de gens pour fort utiles ou pour fort dangereux, aussi font ils ce qu'ils peuvent pour se les attirer par des bienfaits, mais s'ils ne veulent pas les gagner, ils s'en

déiont

défont par divers moyens, dont le plus seur & le plus secret est l'Inquisition, qui agit d'une maniere si étrange, que quand un homme est sous sa puissance, il ne peut être conté entre les vivans ni entre les morts.

Les Sçavans ne sont pas quelquefois moins suspects aux Princes que les autres, quand leur science est jointe à un grand esprit & à un grand courage. N'a-t-on pas vû des Presidens au Parlement s'opposer directement à la volonté des Rois, & raisonner d'une maniere si forte qu'ils entraînoient dans leurs sentimens tous ceux de leur Corps, & qu'ils étoient maîtres des peuples ? Ah que ces sortes de sçavans sont dangereux & contraires aux desseins des Souverains, aussi les regarde-t-on de mauvais oeil la plûpart du temps, & quand on trouve l'occasion de les precipiter dans quelque abîme on n'y manque jamais : Le mal est que ces occasions viennent rarement, mais si l'on établissoit une Inquisition en France, on les empêcheroit bien de penetrer dans les affaires d'Etat, non plus que dans celles de la Religion : Ils seroient saisis lors qu'ils y penseroient le moins, & renfermez dans des cachots sous si bonne garde, qu'on n'en auroit non plus de nouvelles que des Moines qu'on a mis *in Pace*. Les Peres Inquisiteurs se porteroient d'autant plus volontiers à en purger le monde, que naturellement ils les haïssent & ne les peuvent supporter craignant qu'ils ne voyent trop clair dans leur conduite, & qu'ils ne parlent aussi trop clairement de ce qu'ils ont vû & de ce qu'ils ont appris. Quand donc il plaira à sa Majesté d'établir un

S. Of-

S. Office dans toutes les Provinces de son Royaume, & de luy désigner ces Sçavans qu'on veut ôter du monde, aucun des autres Sçavans n'osera branler, ou bien il faudra qu'il passe par des épreuves dans lesquelles on a vû succomber les ames les plus constantes. On a vû quelque-fois les maux que ces Sçavans ont fait quand ils sont sortis de France & qu'en se retirant en Angleterre, en Flandres, ou en Hollande, par des Ecrits merveilleux ils ont découvert des mysteres d'Etat qu'on vouloit garder sous un silence éternel : Si l'on avoit établi une Inquisition en France, elle auroit bien trouvé moyen d'attraper dans ses filets tous ces Messieurs les habiles: Elle les auroit mis en si bon lieu & en un tel état, que jamais il ne leur auroit été permis, ni même il ne leur eut pris envie d'écrire contre le gouvernement, les maximes & les secrettes pratiques de la France. Mais patience, ce qu'on n'a pas fait se pourra bien faire, on a trop d'interest de veiller sur ces gens là pour ne trouver pas quelque moyen de s'en délivrer, sans que cela fasse de l'éclat dans le monde.

Il y a aussi des personnes d'une probité si connuë & d'une vertu si éclatante, qu'elles sont ordinairement l'objet de l'admiration & de la veneration des peuples : Et quoy que ces sages & ces vertueux ne soient pas des gens fort entreprenans, qu'au contraire ils affectent une grande moderation en toutes choses, cet amour & ce respect que les peuples leur portent déplaisent pourtant aux Souverains, dans la crainte qu'ils ont qu'il ne leur prenne envie de remuer, & de se prévaloir de l'inclination

tion

tion que la multitude a pour eux ; car un seul de ces personnages assisté d'un sçavant, homme d'esprit, est capable de remuer toute une ville, & d'y faire tout changer à son gré comme on en a vû des exemples dans les guerres civiles durant la minorité du Roy. Mais si une fois l'Inquisition vient à s'introduire dans la France, il ne faut pas avoir peur qu'ils fassent aucun mal ; on ne leur donnera ni le temps ni le loisir de remuer l'Etat ; ils seront si bien enfermez qu'on pourra répondre de leurs actions. Et il sera d'autant plus facile de les perdre par le moyen de l'Inquisition sans crainte de murmure, que naturellement le peuple étant superstitieux, s'imagine qu'aussitôt qu'un homme est accusé d'être heretique, il faut qu'il le soit necessairement : Au lieu qu'il n'y auroit pas moyen de s'en défaire si on les vouloit poursuivre par les voyes de la Justice, sur des crimes qu'on leur auroit intenté ; car leur probité & leur vertu parleroient toûjours en leur faveur, & feroient connoître au monde que l'envie seule & la jalousie de leurs ennemis les a fait perir.

Enfin il y a des personnes riches & puissantes, dont les Princes voudroient fort souvent posseder les biens pour acommoder leurs affaires, parce qu'ils trouveroient en un monceau des sommes amassées de longue-main. Il est fâcheux de charger un peuple & de le faire crier à l'oppression pour les obtenir, mais de tirer toute la quinte-essence d'un homme, il n'y a personne qui en murmure, au contraire les envieux s'en réjouissent : Et comme les riches sont ordinairement avares, & que les

avares

avares sont fort haïs, si ceux-ci viennent à être dépoüillez, la joye devient publique, il ne manque qu'un pretexte pour les faire perir: Mais qu'on introduise seulement l'Inquisition en France elle trouvera des expediens par millions pour les abîmer, à condition toûjours qu'elle aura sa part de la proye, selon la loüable coûtume pratiquée en Espagne. Outre que c'est une politique assez connuë, que dans un Estat despotique nul ne doit être riche que le Prince, parce que si un homme riche ne fait pas du mal effectivement, il suffit qu'il en puisse faire, & qu'il donne de la crainte, pour avoir droit de le dépoüiller de ses richesses, en quoy on lui fera accroire qu'on l'oblige: comme quand on arrache à un insensé l'épée dont il se peut faire du mal.

Dans le dessein qu'on a d'établir en France un gouvernement despotique de même qu'en Turquie (jusques-là qu'on m'a assuré qu'on avoit envoyé à Constantinople, à Andrinople & par tout où est la Cour du Grand Seigneur, des personnes tres-habiles & tres-déliées, pour considerer tout le fin de la politique des Turcs, & en faire leur rapport en France & pour rafiner encore par dessus si c'étoit une chose possible) on ne peut le faire que par la longueur du temps, & en tâchant d'ôter tous ceux qui pourroient conserver dans leur sang quelques restes de cette ancienne generosité Françoise, & qui sont capables de s'y opposer, ce qui pourroit avoir des suites facheuses: un seul qu'on fera perir sera capable d'en épouvanter mille, & de leur faire abandonner toutes leurs plus bel-

les resolutions, sur tout quand on verra subsister ce redoutable Tribunal, qui sera toûjours prest à foudroyer, & qui ne sera jamais las d'user de severité & de rigueur.

Si les François sont accoûtumez au joug, ils le seront encore mieux quand ils seront soumis au Saint Office, qui les empêchera bien de dire ce qu'ils veulent & ce qu'ils pensent, qui leur apprendra à être un peu moins éventez ou fanfarons qu'ils ne sont, & à prendre un peu de flegme. Ayant été tenus de court & sous la ferule pendant quelques années, il ne faut point douter qu'ils ne reçoivent alors le joug qu'on leur voudra imposer quelque honteux & cruel qu'il soit : Il sera bien facile de faire des esclaves de ceux à qui on avoit déja ôté l'essence de la liberté, & de lier les mains de ceux dont les esprits sont attachez à la chaîne.

Ce sont des gens sans connoissance qui croyent qu'on en veut à la Religion seulement, la Religion ne sert que de pretexte. Je sçay des gens dans le Conseil du Roy qui crient à sac à sac contre les Réformez; & qui cependant dans le fonds de leurs cœurs ne sont pas marris qu'il y ait des Huguenots, pour pouvoir, sous le voile d'agir contre eux, déployer mille nouveautez qu'ils ont meditées de longuemain. Plusieurs Catholiques zelez s'éjoüissent de nos maux, & ne considerent pas qu'ils en payeront les pots cassez, & que nous ne serons pas les seuls dans la souffrance. La politique a plus de part aux mauvais traitemens qui nous sont faits que la Religion ; de maniere qu'on peut bien croire que quand on

remuera

remuera quelque chose dans l'Etat, ce ne sera pas contre les Huguenots que tout le mal se déployera.

Je ne puis m'empécher de rire, mais c'est un rire où le dépit & l'indignation ont plus de part que la joye, de voir des Princes, des grands Seigneurs, des Gentils-hommes, qui se réjoüissent de nos miseres & qui ont la lâcheté de nous insulter. Ils sont si aveuglez qu'ils ne voyent pas que la même puissance qui nous opprime, est celle qui les met dans la bassesse où nous les voyons: Nos maux & leur abaissement partent des mêmes conseils. On est prest d'ensevelir dans un même tombeau la pureté de nôtre Religion, avec les restes de la liberté de la France: ce qui fera connoître dans les siecles à venir que cette Religion étoit la meilleure, & qu'elle n'a été ôtée que quand on a voulu changer la nature du gouvernement en l'empirant.

Messieurs du Clergé qui font de grands feux de joye de nos calamitez, & qui font éclater par tout leurs triomphes insolens, ne voyent pas les consequences de nôtre mal. L'interest de la cuisine, s'il m'est permis de parler ainsi, fait qu'ils se réjouïssent de nôtre défaite, mais ils ne voyent pas que cette puissance qui nous a renversez est la même qui les reduira au petit-pied. Jamais le Clergé ne manquera de faire cette faute, de se rendre le solliciteur de l'introduction d'une forme d'Inquisition pour s'opposer à la renaissance du Calvinisme: mais il ne manquera pas aussi de se faire une playe qui saignera long-temps, dont la douleur ne cessera jamais & qui ne sera jamais fermée.

Il éprouvera que l'Inquiſition eſt un mal beaucoup plus dangereux pour lui que les heretiques, qui font ſeulement des playes avec la langue & avec la plume. Mais l'Inquiſition leur en fera avec le fer & le feu dont les cicatrices ſeront éternelles.

Quoique ce que le Capitaine entreprenoit de prouver parut être un paradoxe, il alleguoit pourtant des raiſons ſi fortes, qu'il donnoit beaucoup de vray-ſemblance à tout ſon diſcours ; juſques-là que Madame de Broſſes luy dit en riant, vous en pourriez tant dire qu'à la fin je me rendray. Pour moy (ajoûta Mademoiſelle de Sainte Phale) je ſuis bien-aiſe d'être hors de France, car je ne fais aucun doute qu'on ne vienne un jour à y brûler les gens pour la Religion : C'eſt à mon avis la plus dure de toutes les morts, pour laquelle je me ſens le plus d'averſion ; outre qu'ils ont cette vilaine mode à l'Inquiſition, de baillonner les gens : cela ſeroit fort mortifiant pour moy de ne pouvoir pas dire mille belles choſes que j'aurois ſur le cœur. Aſſeurez-vous ma Niéce (dit Madame de Broſſes) que ſi vous regardez comme une choſe ſi horrible d'être brûlée vive, vous n'aurez jamais grande envie de haranguer ſi vous y étes condannée. Le Maître du Navire qui nous avoit interrompus diverſes fois, nous interrompit encore pour nous avertir qu'il étoit plûtôt heure de manger que de diſcourir.

Aprés le dîner chacun s'occupa le mieux qu'il pût pour ne s'ennuyer point : le Gentilhomme François & le Capitaine Allemand jouerent aux échets : le Suedois s'amuſa à li-

re : le Capitaine François & Monsieur de B. V. s'entretinrent en particulier & se dirent bien des choses : Madame de Brosses se joignit à eux, si bien que nous restâmes nôtre petite societé ordinaire, sçavoir Mademoiselle de Sainte Phale, les deux belles Hambourgeoises, le Baron Danois, & moy. Le hazard ne nous a pas ainsi separez des autres sans mystere (dis-je à Mademoiselle de Sainte Phale.) Nous vous avons laissée dans un bois mourant de faim, apprenez-nous de grace par quel moyen vous avez recouvré la vie & la liberté.

Il y a des gens (repartit-elle) qui trouvent une grande consolation à reciter leurs malheurs, & quand ils ne trouvent pas des hommes pour les écouter, ils parlent aux choses inanimées : Je ne suis pas de cette humeur, car c'est un redoublement d'affliction pour moi de reciter mes adversitez passées ; je me vaincray pourtant moy-même afin de vous faire plaisir, s'il est vray que vous en trouviez en des choses qui sont si peu dignes de vôtre attention.

L'un de nos Cavaliers qu'on avoit envoyé prendre langue, avoit veritablement été plus heureux que les autres, mais il avoit été si étourdi qu'il avoit oublié de prendre des vivres, ou de nous amener un guide pour nous tirer de ce bois, que je ne sçaurois appeller heureux ni malheureux, parce qu'alors j'envisageois la mort d'un oeil assez indifferent : j'étois couchée dans le carosse, occupée seulement en priéres & en des meditations spirituelles. Courage Mademoiselle (me dit le

plus âgé des hommes à qui ma mere m'avoit remise) nous venons d'apprendre qu'il y a un village à une heure & demie d'ici, où vous vous reposerez & où vous vous rafraîchirez. J'espere (repartis-je) que je mourray avant que d'y arriver, & qu'ainsi Dieu me delivrera des violences de ma mere, & vous de la honte d'en être les Ministres. Madame d'Ombreval vous aime avec une veritable tendresse (repartit-il) & ce n'est que parce qu'elle craint que vous vous perdiez vous-même, qu'elle desire de vous mettre en un lieu où vous sejournerez jusques à ce que vous ayez repris de meilleures pensées que celles que vous avez, & qui ont obligé Madame vôtre mere d'en user comme elle a fait. Quoy que ces paroles eussent quelque chose d'insolent, je me contentay seulement de luy dire, Dieu est juste & il rend tôt ou tard aux hommes selon la malignité de leurs desseins.

Vous vous étonnerez peut-être, de ce que ma mere avoit abandonné sa fille unique à la discretion de deux hommes, de quatre Cavaliers, & d'une Fille de chambre dont elle connoissoit la méchanceté. Il faut que je vous dise pour la justifier, que ces deux hommes étoient en quelque maniere alliez de nôtre maison; que le plus âgé avoit toûjours témoigné une grande passion pour les interêts de ma Mere, qui de son côté aimoit ce personnage & luy faisoit du bien; de sorte que celuy-ci qu'on appelloit Monsieur de Rabours, étant assez à l'étroit, avoit raison de s'entretenir bien avec ma mere qui luy payoit ses services. Ma mere en cette occasion l'envoya appeller,

peller, luy découvrit son dessein, luy donna ses ordres & lui fournit les moyens pour m'emmener dans un Cloître jusques à nouvel ordre. Le plus jeune étoit un fort honnête garçon, de bonne mine, neveu de l'autre; qui auroit bien voulu m'entretenir en particulier, si j'avois été moins veillée de son Oncle & de ma Femme de chambre.

La nuit s'approchant, ma Femme de chambre sortit du Carosse, & l'Oncle s'en alla donner quelques ordres aux Cavaliers & au cocher pour le lendemain: ce qui donna occasion au jeune Rabours de dire; Mademoiselle, si vous avez été trompée, je l'ay été aussi, car je n'aurois jamais crû qu'on m'eût voulu engager à être complice d'un enlevement. Pour vous témoigner mon repentir, commandez-moy ce que je pourray faire pour vôtre service, & vous verrez que je m'en aquitteray en homme d'honneur. Me parlez-vous sincerement (répondis-je) car je suis en état de me défier de tout le monde aprés ce qui m'est arrivé. Si je vous trompe (dit-il) je veux que le Ciel m'extermine, mais vous me verrez agir d'une maniere que vous ne me soupçonnerez pas d'être double de cœur. Et moy (dis-je) si Dieu me fait la grace de me tirer vivante par vôtre moyen de tous ces embarras, je vous promets d'avoir toute la reconnoissance raisonnable que vous pourriez exiger d'une fille de ma naissance; allez faites le mieux que vous pourrez, je vous donne plein pouvoir d'en user pour ma delivrance comme bon vous semblera.

A peine avions-nous achevé de dire ce peu

de mots que ma Femme de chambre revint, & un moment aprés le vieux Rabours vint aussi avec un Païsan à côté de luy. Voici un bon homme (dit-il) qui nous est en quelque façon comme un Ange envoyé du Ciel qui s'offre de nous conduire au village de . . . . Etes-vous d'avis que nous y allions ce soir (me dit-il?) Ne sçavez-vous pas (répondis-je) d'un air froid que je n'ay point de volonté, faites ce que vous voudrez. Je crois Mademoiselle (dit le Neveu) que nous ferons bien d'y aller dés ce soir, & que tout le monde y sera mieux qu'ici. Faites ce que vous voudrez (leur dis-je) vous n'avez aucun pouvoir sur moy que Dieu ne vous l'ait donné, & qu'il ne vous puisse ôter. L'Oncle & le Neveu s'entretinrent quelques momens, le resultat de leur déliberation fut, qu'on fit commandement aux Cavaliers de brider leurs chevaux qui paissoient en toute liberté, & au cocher d'atteler les siens, tout cela fut fait dans un quart d'heure. Quand tout fut prest, le Païsan qui avoit une connoissance parfaite de tous les détours de la forest, monta sur le Carosse aprés qu'un petit vent eut dissipé le brouillard. La Lune paroissoit belle, de sorte que toutes choses sembloient contribuer pour nous faire sortir de cette Forest enchantée pour nous.

Il nous falut faire encore une heure de chemin avant d'en sortir, mais quand nous en fûmes une fois dehors, chacun de nous fut un peu consolé de ces disgraces dans l'esperance de se refaire au village, où nous arrivâmes qu'il étoit prés d'onze heures de nuit. Comme nous y entrions je tombai évanouie, & mon

éva-

évanouïssement fut si grand qu'on ne put me faire revenir à moi, quoi qu'on me jettât de l'eau au visage & qu'on me tourmentât beaucoup. Nostre carosse s'arrêta devant la porte du plus celebre des logis de ce lieu, où le vieux Monsieur de Rabours demanda s'il y avoit du logement pour nous. L'hôtesse répondit que toutes les chambres étoient prises par les gens d'un autre carosse, hormis deux qu'elle lui offroit s'il les trouvoit commodes, & en meme temps elle l'invita de les voir. Pour moy (dit le Neveu) je croi que nous devons prendre ce que nous trouverons, car comme elle est évanoüie, si elle vient à mourir entre nos mains, on nous accusera d'en être les meurtriers, & la mere même qui vous l'a remise, ne manquera pas de vous redemander la vie de sa fille, & de se rendre partie criminelle contre vous. Vous avez raison mon Neveu (dit l'Oncle comme je l'ay sçû depuis) portons-la en haut, son mal ne luy vient que de lassitude, de jeûne, & de fatigue; un moment de repos & de rafraîchissement la remettra, & demain nous continuerons nôtre route.

On me tira du Carosse avec toutes les apparences d'une personne plûtot morte que vivante; on me mit sur un lit, où quand je fus revenuë de ma defaillance, je me trouvai environnée d'une foule de personnes qui s'empressoient pour me secourir: il y avoit entr'autres deux fort belles personnes à mon chevet & une Dame qui paroissoit être leur mere. Je les regarday quelque temps avec ces yeux troublez qu'on voit en ceux qui sortent

d'une défaillance, & je dis : Est-il possible que je vive encore ! ah meilleure m'est la mort que la vie. Mademoiselle je vous prie de considerer (dit la plus âgée) que puisque nous ignorons ce que Dieu a ordonné de nous, le devoir d'une Chrêtienne est de se remettre à sa volonté, & de suivre l'exemple de Jesus Christ nôtre Seigneur, en disant avec luy, *non point ce que je veux, mais ce que tu veux, ta volonté soit faite.*

Madame (répondis-je) je vous suis bien obligée de toutes les assistances que vous donnez à une pauvre inconnuë, qui avant-hier étoit une des plus heureuses personnes du monde, & que vous voyez aujourd'huy errante, vagabonde; & même moribonde par la cruauté de sa mere qui la veut faire entrer dans un Convent par force. Mais Madame (ajoûtay-je) vous oseray-je demander à qui j'ay obligation des soins que vous prenez, car il me semble que vous ne parlez pas le langage des Catholiques Romains. Non, Mademoiselle (dit-elle) je ne le parle point, ni avec l'aide de Dieu, ne le parleray de ma vie, ni moi ni mes deux filles. Dieu soit loüé (dis-je alors) de ce qu'il me fait rencontrer des domestiques de la foy, & de ceux qu'il a éclairez par sa verité. Là-dessus je me souvins de ce que j'avois oui dire à mon pere en son lit de mort, & je m'écriai *O profondeur des richesses de la Sapience & de la connoissance de Dieu! Que ses jugemens sont merveilleux & ses voyes impossibles à comprendre!* On m'arrache de ma maison paternelle pour me faire rentrer dans un abîme dont je ne suis pas bien

sortie

sortie encore, & Dieu me fait rencontrer dans mon chemin des personnes qui me peuvent remettre dans le chemin du Ciel, si je m'en étois écartée.

L'Oncle & le Neveu qui étoient chargez de me conduire se regardoient avec surprise. A la fin l'Oncle perdit patience & me dit, Mademoiselle, je crois que vous aurez assez de force pour prendre à present de la nourriture, car il nous faut partir d'ici dans deux heures. Je suis lasse de voyager de nuit, répondis-je, & je vous déclare que je ne veux point partir qu'il ne soit grand jour. Mademoiselle, je ne vous le sçaurois acorder, j'ay mes ordres prescrits de Madame vôtre mere (repartit-il) que je n'oserois outrepasser. Ma mere vous a-t-elle commandé (repliquay-je en colere) de me faire mourir de misere & de faim par les chemins, & d'être mon bourreau comme il s'en est peu falu? Ce n'est pas être vôtre bourreau (répondit-il aussi en colere) quand on endure la même fatigue que vous, à la reserve de l'évanoüissement: Mais pour vous parler net, sçachez que j'ay mes ordres de ne m'arrêter en aucun lieu où il y auroit des Huguenots, & que je me garderay bien de les transgresser; c'est pourquoi, Mademoiselle, disposez-vous à partir dans deux heures au plus tard. Si vous m'arrachez d'ici (repartis-je) vous m'en arracherez donc par pieces, car j'aime mieux mourir que d'être plus long-temps entre les mains d'un brutal tel que vous étes.

Le Neveu qui m'entendit prit la parole. Mon Oncle, dit-il, il ne faut pas s'attacher entiérement à ce que vous a dit Madame d'Om-





breval, qui ne s'est jamais figurée, quand elle vous a donné ces ordres, que sa fille tomberoit dans les accidens où nous l'avons vûë. Il y a certaines choses où la prudence permet d'apporter des changemens. Monsieur mon Neveu (dit le vieux Rabours avec un soûris forcé) vous n'étes qu'un jeune homme, à qui il n'appartient pas de me donner conseil, aussi ne le suivrai-je pas. L'on verra (dit le jeune Rabours) qui s'en tirera de meilleure grace, & là-dessus il se leva & sortit de la chambre pour un quart d'heure.

Quand il fut sorti, il descendit dans une chambre basse, où étoient les Cavaliers qui bûvoient & se recompensoient du mauvais temps. Comme ils ne l'apperçûrent point entrer il prit leurs mousquetons & leurs pistolets, & en mouilla si bien l'amorce qu'ils ne pouvoient faire feu, sinon par miracle; il auroit bien voulu se saisir de leurs sabres, mais il ne les trouva point. Ayant fait cela il remonte & trouve sur le haut de l'escalier, un Gentilhomme qui luy dit, Monsieur est-il possible que cette Demoiselle qui est là soit la fille de Monsieur d'Ombreval Mestre de Camp autrefois.... & décedé depuis peu de mois? Oüi Monsieur, c'est elle-même (dit le Neveu.) Puisque c'est elle, repartit le Gentilhomme, avant qu'on l'enleve d'ici, nous nous couperons la gorge. Cela n'arrivera point (répondit Rabours) & je vous prie de m'y assister si vous aimez l'honneur. Expliquez-vous (repliqua le Gentilhomme.) Je m'expliqueray dans cette chambre; dit-il, & à l'instant il entra dans la chambre où j'étois.

Il trouva son Oncle qui me persecutoit toûjours pour me faire lever, je ne sçay ce qu'il auroit fait à la fin, mais la vûë de son Neveu qui se vint asseoir d'une contenance fiere au pied de mon lit, le rendit interdit. Mademoiselle (me dit son Neveu) ayez l'esprit en repos, je vous assure qu'on ne vous fera aucune violence que je ne tombe premierement roide mort à vos pieds. On s'est servi de moi à mon insçu pour être le Ministre d'une lâche action, maintenant que je connois l'injustice qu'on vous fait, je viens vous faire reparation d'une faute où ma volonté n'a point eu de part. Je suis delivrée, m'écriay-je avec transport, car je vois de moment en moment de nouveaux moyens que Dieu m'envoye. Vous ne les connoissez pas tous encore (dit Rabours) car voilà Monsieur qui vouloit se couper la gorge avec moy, croyant que j'étois de vos ravisseurs. A l'instant ce Gentilhomme me vint saluer, & me faire des protestations tres-obligeantes, à quoy je répondis le plus civilement que je pus, veu la nécessité où j'étois, & l'obligation que j'avois à ce Gentilhomme qui me secouroit si genereusement. Le vieux Rabours qui étoit sorti ne machinoit rien de mediocre : son Neveu qui s'en douta bien eut une secrette conference avec ce Gentilhomme & un sien compagnon fort brave & fort honnête homme. Le resultat fut, que les Dames se devoient retirer dans une chambre à part hors des insultes. La vieille Dame avoit peur de quelque malheur, mais Rabours l'assura qu'il n'y auroit point d'autre mal que du bruit & une vaine

frayeur, & qu'il avoit mis bon ordre qu'aucun malheur n'arrivât. Elles m'emmenerent donc avec elles dans leur chambre qu'on barricada, & au lieu de nous coucher, nous nous mîmes en prieres afin que Dieu détournât tout accident funeste.

A peine étions-nous retirées, que le vieux Rabours monta, suivi des quatre Cavaliers, qui avoient tous leurs pistolets à la ceinture, & leurs mousquetons à la main, dans le dessein de m'emmener de force, & de coucher par terre quiconque oseroit s'oposer à leur dessein: Ils trouverent le jeune Rabours à qui on avoit prêté un pistolet qu'il tenoit en une main, & l'épée nuë en l'autre, les deux Gentilshommes étoient dans la même posture; On avoit laissé la porte de la chambre ouverte, si bien qu'ils entrerent sans peine. Le vieux Rabours entra brusquement, en me demandant. Un des Gentilshommes nommé Monsieur d'Arbaux luy répondit, elle est allée se reposer en compagnie de personnes d'honneur avec qui elle est plus convenablement qu'avec des gens comme vous. Si elle ne vient tout à l'heure & si elle ne part incessamment je vay faire main-basse sur vous tous, & sur tout sur ce traître (dit-il montrant son Neveu.) Nous avons vû des gens plus redoutables que vous (repartit froidement le Gentilhomme) & vous n'étes pas des gens à nous faire peur.

Le vieux Rabours sans s'amuser à reponddre presenta le pistolet à la gorge de son Neveu; coquin (luy dit-il) fais-moy venir Mademoiselle de Sainte Phale, ou tu és mort.

Mon

Mon Oncle adressez-vous à d'autres qu'à moy, l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Cette parole méprisante fut cause que le vieux Rabours enragé ne garda plus de mesures, il voulut luy lâcher son pistolet dans la tête, qui ne prit pas feu comme le jeune Rabours le sçavoit bien : Luy cependant irrité se jette sur son Oncle, le porte par terre, & luy arrache son épée d'entre les mains. Les Cavaliers voulurent prendre le parti de l'Oncle, mais les Gentilshommes les empêcherent, ce qui obligea le vieux Rabours de crier; Qu'attendez-vous lâches, que ne tirez-vous? Ils ne se le firent pas dire deux fois, ils débanderent leurs mousquetons qui ne firent non plus d'effet que s'ils avoient été chargez & amorcez avec de la niege; ils eûrent recours à leurs pistolets, & ce fut la même chose. Les Gentilshommes indignez leur donnerent cent coups de plat d'épée, les jetterent par terre, & les foulerent aux pieds; ce qu'ils firent facilement, puisqu'ils avoient affaire à des gens qui étoient plus que demi-yvres: On leur ôta leurs mousquetons & leurs pistolets: Enfin le jeune Rabours me raconta le lendemain qu'on n'avoit jamais vû une si grande batterie sans répandre de sang.

Le vieux Rabours plus confus de m'avoir perduë, que du honteux succés de son entreprise, ne sçavoit quelles mesures prendre, car il craignoit que ma mere qui le faisoit subsister par ses charitez, ne l'abandonnât: Il trouva l'hôtesse levée à qui il demanda comment s'appelloit le Juge du village, qui se trouva pour lors absent. Ce burlesque combat s'étant

tant passé de la maniere que je viens de vous dire, ces trois Messieurs entrerent dans nôtre chambre en riant, & nous firent voir le butin qu'ils avoient remporté sur les ennemis. Aprés que nous eûmes ri quelque temps, la vieille Dame nous dit, ne rions pas encore, je crains que la suite de ceci ne soit fâcheuse, non pas tant de la part de ceux qui vous ont attaqué, que de celle de Madame d'Ombreval qui mettra toute l'Eglise Romaine en campagne pour se venger de cet affront quand elle l'apprendra. Vous n'avez rien à craindre (luy répondis-je) car il n'y a personne d'entr'eux qui connoisse mes liberateurs; si la tempête doit tomber sur quelqu'un ce sera sur le jeune Rabours, mais je trouveray bien le moyen de le mettre à couvert. Avisons seulement (dit Monsieur d'Arbaux) comment nous nous en irons demain, car il faut que Mademoiselle de Sainte-Phale s'en vienne avec nous si elle l'agrée. Cette offre étoit trop avantageuse pour moy pour la refuser, aussi l'acceptay-je de tout mon cœur.

Sur ces entrefaites, un des Cavaliers entra qui demanda à parler au jeune Rabours, qui ne le voulut point oüir qu'en presence de tout le monde. Il luy dit donc, qu'il reconnoissoit bien qu'il s'étoit malheureusement engagé dans une méchante affaire, & que s'il luy vouloit rendre son mousqueton & ses pistolets, il se retireroit dans sa maison. Et comment voulez-vous (répondit-il) que nous nous assurions sur vôtre parole, aprés ce que vous venez d'entreprendre, n'avons-nous pas sujet de croire que vous vous en serviriez con-

tre nous ? J'avouë, reprit le Cavalier, que vous avez raison de vous défier, toutefois si je me retire de ce pas dans ma maison, je crois que vous serez assez genereux pour m'y renvoyer mes armes, que je vous laisse dans cette esperance.

L'offre du Cavalier me parut assez raisonnable, si bien que je répondis pour Rabours, qu'on luy rendroit ses armes assurement s'il effectuoit sa promesse. Cependant je songeay que ce Cavalier pourroit m'être utile encore à quelque chose de plus. Mon ami (luy dis-je) combien vous a-t-on promis pour la corvée qu'on vous a fait entreprendre ? dites le moy franchement. Mademoiselle (répondit-il) je ne vous le veux pas cacher, Madame vôtre mere nous promit à chacun quatre Louïs d'or, dont nous en avons reçu chacun un, & Monsieur de Rabours devoit encore nous defrayer. Vous sçavez bien, luy dis-je, que ne m'ayant pas conduit au lieu où ma mere vous avoit ordonné de me mener, vous ferés frustrez du reste de vôtre payement ; encore Dieu veüille, qu'elle ne vous fasse rien de pis ; car vous pouvez bien faire vôtre conte que vous ne m'emmenerez pas, & que ceux qui m'ont tiré des mains de Rabours me garantiront de sa violence. Je vous ay dit, Mademoiselle, & je vous le dis encore (repartit le Cavalier) que je ne prens plus aucune part en tout ce qu'ils feront ; & que je me veux retirer chez moy. Je vous diray même que s'il s'agit, pour vous prouver mon repentir, de vous témoigner que je suis prest de vous défendre au peril de ma vie, je le feray de bon cœur.

Je

Je vous remercie, luy répondis-je, je trouve pourtant que vous pouvez me servir utilement sans exposer vôtre vie, & en le faisant, attendre de moy une plus grande liberalité que vous n'en pouviez esperer de ma mere quand même vous auriez bien réüssi dans vôtre projet. Allez vers vos compagnons, representez leur l'impossibilité qu'il y a de m'emmener, qu'ils ne seront jamais recompensez par consequent de ce qu'on leur a promis, mais que s'ils veulent s'en retourner chacun chez soy, je leur feray payer à chacun les quatre Loüis; je leur en feray une promesse à laquelle mon frere ne manquera pas de satisfaire quand je luy auray écrit en leur faveur. Pour vous, si vous faites cette affaire, il y a six Loüis sans ce que vous pouvez esperer de ma liberalité propre. Mes compagnons sont si yvres, dit-il, & si enragez qu'ils ne parlent pas de moins que de mettre le feu à la maison pour se venger de l'affront qu'on leur a fait : mais quand ils seront revenus à eux-mêmes, je pourray bien gagner quelque chose sur leur esprit. Vous pourrez les assurer encore, repartis-je, que mon Frere ne manquera pas de nous suivre, selon les avertissemens que je luy ay fait donner, & que s'ils ne font leur paix avec moy il les traitera sans misericorde.

Mademoiselle, repliqua le Cavalier, vous me faites penser à une chose assez plaisante, & qui pourra réüssir : Il faudra que quelqu'un de ces Messieurs feigne d'être un Cavalier envoyé par Monsieur de Ponsins, pour prendre langue & pour sçavoir si vous n'êtes point ici: J'instruiray l'hôtesse de ce qu'elle aura à di-

re,

re, si le Cavalier vous demande, vous paroîtrez à la porte de vôtre chambre, & selon ce qu'il vous dira vous luy répondrez. Cependant je mettray tous mes compagnons aux écoutes, & je leur feray une telle peur de la venuë de Monsieur vôtre frere, qu'ils monteront à cheval & se sauveront comme ils pourront, laissant Monsieur de Rabours pour les gages avec le Carosse.

Cet avis fut goûté par nôtre petite assemblée, on rafina même pardessus, l'un des Gentilhommes s'offrit de faire le Cavalier batteur d'estrade. Il se botta & s'équippa, fit accommoder son cheval & descendit par un escalier dérobé; il trouva son cheval prest, & monta dessus, & s'écarta dans de certains prez d'où il vint se rendre au grand chemin dès qu'il fut jour; il demanda à parler à l'hôte, l'hôtesse parut, Madame, luy dit-il, n'est-il point arrivé dans vôtre maison un carosse? Il en est arrivé deux, dit l'hôtesse. N'en est-il point venu un, dit le Cavalier travesti, dans lequel étoit une Demoiselle vêtuë en deüil, accompagnée de deux hommes, & d'une Femme de chambre, & escortée de quatre Cavaliers? Il en est arrivé un comme vous dites, & plût à Dieu ne l'avoir jamais vû, tant il a pensé causer de malheurs dans ma maison. Quoy ces gens y ont-ils causé quelque desordre? L'hotesse en cet endroit lui fit, avec des exagerations plaisantes, une narration de ce qu'il sçavoit déja parfaitement. Monsieur de Chables luy répondit (c'est le nom de ce Gentilhomme) madame ne vous mettez pas en peine, on vous payera liberalement le dommage qu'on vous

vous a causé, & si vous avez quelque ressentiment contre ces malheureux, vous aurez le plaisir de vous voir vengée dans deux heures. Ne m'en faites-vous point accroire ? repartit-elle. Pour vous faire voir, répondit-il, que je parle sincerement, sçachez que j'appartiens à Monsieur de Ponsins frere de Mademoiselle de Sainte Phale, qu'il est luy-même à une heure d'ici avec un nombre de Cavaliers qu'il a envoyé de tous côtez pour s'informer en quel endroit sera le carosse qu'il cherche : j'ay été assez heureux pour le trouver, je m'en retourne l'en avertir. Mais je voudrois bien auparavant dire un mot à Mademoiselle de Sainte Phale. Il n'y a pas d'apparence, dit l'hôtesse, elle est couchée, & je n'oserois la faire lever. C'est pour affaire de la derniere importance, tenez, voilà un écu faites moy ce plaisir, dit le Cavalier. L'hôtesse fit la reverence, & prit fort bien l'écu, disant qu'elle alloit faire son possible pour le satisfaire. Comme tout ceci étoit un jeu fait à plaisir je me trouvay levée, & en humeur d'ouïr le Cavalier, qui monta les dégrez ses pistolets sous son bras, & qui me rencontra à la porte de la chambre.

Je suis plus heureux, me dit-il, que je ne croyois être, Mademoiselle, d'avoir le bonheur de vous rencontrer, & celuy de vous parler. Monsieur vôtre frere est à deux petites heures d'ici tres-bien accompagné, trouvez le moyen de rester ici encore deux heures & vous serez entierement delivrée. Je crois, répondis-je, que ceux qui m'ont secouru dans mon besoin d'une maniere si gene-

nereuse, ne laisseront pas une si belle action imparfaite, & qu'ils m'assisteront encore bien pendant deux heures, mais je vous prie au moins, point de retardement. Non, Mademoiselle, nous n'avons garde d'y manquer. Aprés avoir dit cela il descendit; remonta à cheval; s'en retourna le grand galop, & revint par les prez; descendit derriere la maison, où un valet l'attendoit; il se débotta & remonta dans la chambre où nous étions, par l'escalier dérobé sans que personne s'apperçût de cette farce, que ceux qui la sçavoient. Nous en aurions ri, mais ce n'en étoit pas encore bien le temps.

Cependant Goujon ne joüoit pas moins bien son jeu d'un autre côté, (c'est le nom du Cavalier repentant) car il fut soigneux de faire écouter à ses compagnons tout le Dialogue de Monsieur de Chables avec l'hôtesse, & celuy qu'il eut en suite avec moy. L'hôtesse me dit, comme je parlois au Cavalier, vous ne devez pas avoir peur qu'ils vous entendent, car étant yvres comme des pourceaux, ils dorment aussi comme des cochons. Ils nous écoutoient pourtant fort attentivement, les premieres vapeurs de leur vin étoient passées, tellement qu'ils étoient plus capables de raisonnement & peut-être aussi de peur. Pour moy, dit Goujon, je m'en vay, je n'ay garde d'attendre la venuë de Monsieur de Ponsins, il ne fait pas bon se rencontrer devant luy quand il est irrité, je suis bien seur que s'il ne me trouve pas ici je feray ma paix avec luy, mais s'il m'y trouve, je puis bien m'attendre à être encore plus mal-mené que je n'ay été. A Dieu

mes

mes amis, je ne vous conseille rien, vous sçavez ce que vous avez à faire, vous prendrez le parti qu'il vous plaira; pour moy j'ay formé le dessein de me retirer pendant que j'en ay le temps, sans attendre davantage de coups.

Ces paroles prononcées par le plus brave des quatre, épouventerent les autres, qui premierement furent fort rêveurs, puis resolurent de se retirer. Mais comment ferons-nous cela (dit un des trois) nous avons non seulement perdu l'esperance des quatre Louïs, mais de plus on nous a ôté nos mousquetons & nos pistolets: aprés un tel affront je n'oserois retourner dans mon village, & j'aime autant attendre ici Monsieur de Ponsins au hazard de perdre la vie. Faisons mieux, dit Goujon, Mademoiselle de Sainte Phale est bonne & genereuse, allons luy demander pardon & nous soûmettre à sa volonté, il ne nous peut point arriver de mal de cela. Allons, dit l'autre, le cœur me dit que tout ira bien. Les deux autres Cavaliers ne tarderent pas à entrer dans ce sentiment; de sorte que Goujon me les amena, & luy qui parloit le mieux des quatre, porta la parole pour tous: voici à peu prés les termes de sa harangue. Mademoiselle, nous sommes ici quatre criminels repentans qui venons implorer vôtre misericorde. Nous confessons que nous avons failli: il est vray que quand on nous seduisit, on ne nous dit jamais que ce fut pour servir à un enlevement, & encore un enlevement d'une personne de vôtre merite. Mais quoy que nôtre ignorance puisse en quelque façon servir pour nôtre justification, nous aimons mieux

recou-

recourir uniquement à vôtre clemence, & vous prier de nous pardonner; nous partirons, s'il vous plait de nous faire rendre nos armes, & nous reprendrons le chemin de nos maisons.

Je ne vous veux point de mal de tout ce que vous avez fait contre moy, repartis-je, tant parce que vous avez été seduits, que parce que vous n'avez pas perdu le respect que vous me deviez, que lors que vous n'étiez plus à vous-mêmes; ainsi je vous pardonne de bon cœur: On vous rendra vos pistolets, pour vos mousquetons il ne vous seront restituez que dans vos maisons, parce que la prudence ne veut pas qu'on en use d'une autre maniere. Je vous assure aussi que mon frere vous pardonnera, & qu'il vous payera au delà de ce que ma mere vous a promis; je vous engage ma parole de cela devant tous les honnêtes gens qui sont ici. Ils témoignerent être contens de ce que je leur disois: Aprés cela ils se retirerent & allerent voir le vieux Rabours, qui faillit à se desesperer de ce changement: ils se querellerent, mais j'envoyay dire qu'ils partissent, & que je payerois la dépense, & leur tiendrois ma parole. Ils partirent donc environ les six heures du matin lors qu'il étoit déja grand jour.

Toutes choses étoient bien allées jusques-là, mais l'excés de mon bonheur faillit à causer des desordres plus grands que ceux dont je venois de sortir. Il se trouva que mon frere battoit effectivement la campagne, accompagné de Monsieur de Hautecour & de douze Cavaliers qui étoient tous, ou de la

Reli-

Religion, ou fort affectionnez à mon frere: Ils s'informerent de la route qu'on m'avoit fait prendre & prirent des guides qui les conduisirent dans le bois sans s'égarer comme nous avions fait. Cheminant toute la nuit il se trouva qu'ils n'étoient qu'à un quart de lieuë de ce village, quand ils rencontrerent nos quatre Cavaliers, qui en furent aussi-tôt investis. Monsieur de Hautecour & mon frere furent prests de les immoler à leur fureur. Goujon dit: Monsieur de Ponsins, je vous prie ne suivez pas le premier mouvement de vôtre colere, mais écoutez-moy. Nous nous retirons par la permission de Mademoiselle de Sainte Phale qui est libre, & qui nous a promis que moyennant que nous la laissassions, elle feroit nôtre paix avec vous.

Et où est-elle ma Soeur? reprît mon Frere. Elle est, continua Goujon, dans ce village que vous voyez devant vous en bonne compagnie. Mais si vous l'agréez nous vous y conduirons. Vous y viendrez bien de gré ou de force, dit mon frere, car si vous avez donné le moindre sujet de plainte à ma Soeur, ou si vous avez perdu le respect que vous luy deviez, asseurez-vous que vos vies m'en répondront. Oui, Monsieur, nous sommes ravis de cela, nous irons avec vous bien volontiers, dit Goujon: là-dessus on les mit au milieu des douze Cavaliers, & l'on reprit le chemin du village dans le temps que nous faisions apprêter le déjeuner, n'ayant pas eu envie de manger dans une nuit si tumultueuse. On oüit le bruit de tous ces Cavaliers dans la cour, je mis la tête à la fenê-

tre

tre & je vis Monsieur de Hautecour & mon frere. Je descendis le degré avec une précipitation à me faire rompre le coû, & je courus embrasser mon Frere. Ah, ma Sœur, étes-vous libre, me dit-il. Oüi mon frere je le suis graces à Dieu. Monsieur de Hautecour m'approcha dans ce moment, & me fit connoître par sa joye, la crainte qu'il avoit eu de me perdre, dont je luy sçûs bon gré dans le fonds de mon cœur.

Cependant ces deux Messieurs qui m'avoient si bien défenduë, la vieille Dame & ses filles descendirent: Je les presentay tous à mon Frere & à mon Amant: Je leur representay les bons offices que j'en avois recû, à quoy ces Messieurs ne manquerent pas de répondre aussi obligeamment qu'ils le pûrent. Le jeune Rabours ne jugea pas à propos de paroître avec eux, mais je ne manquay pas de leur faire connoitre la maniere dont il en avoit agi envers moi, ce qui les toucha si vivement qu'ils furent en impatience de le voir. Il parut enfin & ces deux Messieurs l'embrasférent & le remercierent de sa maniere d'agir noble & genereuse, en lui faisant des protestations sinceres de s'en souvenir toute leur vie.

Le vieux Rabours étoit couché sur un lit, l'esprit rongé de mille cruelles pensées. Il n'avoit point servi ma mere, & il avoit mortellement offensé mon frere & moy; sans parler de Monsieur de Hautecour, qui avoit aussi ses raisons d'être fâché contre luy. Ce fut un redoublement de frayeur, quand il oüit venir mon frere avec tout son monde. Le jeune Rabours interceda pour luy & mon frere

luy

luy répondit, à vôtre consideration je ferois des choses plus difficiles, quoy qu'il se soit extremement oublié de faire ce qu'il a fait; mais puis que Dieu m'a rendu ma Sœur, je suis content de tout. Vous étes libres mes amis, dit-il, en se tournant vers les Cavaliers qu'il avoit ramenez par force. Il y a plus, dis-je; je leur ay promis à chacun quatre Louis d'or s'ils vouloient se retirer & me laisser libre, ils l'ont fait. Et bien ma Sœur je leur en donne six à chacun. Si vous en donnez six à chacun, repliquay-je, il en faut dix à Goujon, dont je racontay à l'heure même la bonne action & l'adresse. Et bien j'encheriray encore par dessus & je luy en donneray douze, répondit mon frere. Ce n'est pas encore tout, dis-je, je vous demande grace pour ma Femme de chambre. Veritablement c'est contre elle que je suis le plus irrité, dit mon frere; cette malheureuse, à qui vous avez tant fait de bien, & qui vous est si obligée, a été assez méchante pour vous trahir: En verité j'ay de la peine à pardonner à une ame si lâche, neanmoins je le feray puisque vous le desirez, mais je me reserve pour toute satisfaction de luy faire peur.

D'abord que cette miserable creature fut arrivée dans le village, elle se jetta sur tout ce qu'elle trouva dans la cuisine, & se remplit si bien qu'elle ne songea du tout plus à moy; en suite le sommeil la pressant elle se jetta sur un lit, si bien que je ne la vis plus; elle dormit d'une telle maniere qu'elle ne s'apperçût jamais de tout le tintamare qui fut fait cette nuit là. On nous montra la chambre où elle

elle reposoit, où nous serions allez, si le jeune Rabours qui avoit été querir son Oncle, ne l'avoit amené moitié de gré & moitié de force ; il étoit plus pâle qu'un criminel qui voit approcher le moment qu'il doit recevoir le coup de la mort. Je vis son embarras, & j'en eus pitié. Je luy dis, Monsieur de Rabours, n'ayez point de peur, mon frere vous a déja pardonné & se dispose à vous donner des marques de sa generosité, plus grandes que toutes celles que vous avez reçû de ma mere durant vôtre vie ; sur quoy mon frere prit la parole & dit,

Monsieur de Rabours, Dieu qui connoit le secret de mon cœur, m'est témoin si je garde encore quelque fiel contre vous. C'est assez pour moy, que je voie vos desseins aussi heureusement renversez qu'ils avoient été malheureusement conçûs. Mais à quoy pensiez-vous quand vous vous rendites l'instrument de ma mere pour faire la violence à ma Sœur de la vouloir emmener dans un Convent contre son gré ? Où sont ces sentimens genereux & Nobles qui doivent regner dans un Gentilhomme ? Vous vous étes rendu le Ministre d'une chose que beaucoup de roturiers auroient refusée comme lâche & indigne d'eux. Il est vray que vous n'agissiez contre la fille que par le commandement de la mere, mais ne deviez-vous pas faire un juste discernement, & vous souvenir qu'il y a de certains commandemens où il est juste de ne point obeïr ? Quel droit aviez-vous sur ma Sœur pour vouloir l'enfermer dans une prison pour toute sa vie, ou du moins pour autant de temps que la rigueur de sa mere au-

roit duré ? Quel fruit attendiez-vous de cela ? des recompenses de ma Mere ? Croyez qu'avec le temps le dépit fait place à la voix de la nature, & que quand ma mere seroit revenuë à elle-même, elle auroit été fâchée de ce qu'elle avoit fait, & auroit fait tomber toute la force de son chagrin sur ceux qui avoient été trop promts & trop officieux pour la servir ? Quelle honte ne vous est-ce pas encore, que Monsieur vôtre Neveu vous ait appris vôtre devoir, & qu'il ait le premier reconnu le tort qu'il se faisoit de poursuivre une entreprise si peu honnête ? Je ne veux pas vous en dire davantage, mais je vous assure pour vous consoler, que vous trouverez auprés de moy plus de douceurs que vous n'en avez trouvé auprés de ma mere. Et là-dessus mon frere luy tendit la main en signe de parfaite reconciliation.

Le vieux Rabours vouloit répondre, mais mon frere voyant la peine où il étoit luy dit seulement, vous me parlerez une autrefois ; qu'il vous suffise que je tiens tout ce qui s'est passé comme non avenu. Mon frere alors entra dans la chambre où dormoit ma suivante. Il avoit avec luy mon Amant, quatre de ses Cavaliers & l'hôtesse. Cette miserable dormoit encore quand mon frere l'éveilla, la tirant brusquement par le bras en lui disant, traîtresse, où est ma Sœur ? Elle s'éveilla en sursaut, & fut quelque temps à le considerer sans pouvoir dire un mot. Parle, où est ma Sœur ? (continua mon Frere) veux-tu que je te fasse donner la torture tout à l'heure, & t'arracher la vie dans les tourmens ? Ça, c'est

trop

trop attendre qu'on m'apporte des cordes, je veux avoir le plaisir de voir mourir dans les plus violentes douleurs, la plus méchante creature qu'il y ait sous le Soleil. Ha Monsieur (cria-t-elle) elle s'est retirée dans une chambre ici-dessus où elle repose. Non mamie, dit l'hôtesse, vous vous trompez, il y a plus de trois heures qu'elle est partie avec ces Messieurs qui étoient avec elle en carosse, & les quatre Cavaliers. Et pourquoy (dit-elle en pleurant) ne m'a-t-on pas avertie qu'ils partoient afin que je m'en allasse avec eux? Le vieux Monsieur de Rabours (repartit l'hôtesse) a dit qu'il avoit ordre de Madame d'Ombreval de vous laisser au premier logis, & de continuer leur route sans vous; il est vray qu'ils ont payé pour vous, & que vous pouvez vous retirer sans que je vous demande rien.

Si vous ne luy demandez rien, je n'en fais pas de même, je luy demande ma Sœur, reprit mon frere, car elle n'ignore pas le lieu où on la meine. Non Monsieur, je vous jure que je n'en sçay rien, dit-elle. Tu ne me le veux pas dire coquine, dit mon frere, ça qu'on me la lie si serré qu'elle l'avouë malgré qu'elle en ait. Les Cavaliers alors s'approcherent avec des cordes, & des tenailles toutes rouges: elle fit des cris: elle versa des larmes: elle se jetta aux genoux de mon frere: elle embrassa ceux de mon Amant: elle se traîna par terre, s'arracha les cheveux, maudit sa destinée & sa méchanceté qui l'avoit reduite à un si malheureux état. Confesse méchante où est ta maîtresse? Helas! Monsieur,

je ne vous sçaurois dire, où elle est, reprit-elle, si vous avez dessein de me faire mourir, à la bonne heure, mais que vous servira-t-il de me tourmenter pour me faire dire ce que je ne sçay pas. Je crois bien effectivement qu'elle n'en sçait rien, dit l'hôtesse, par les raisons que je vous ay dites. Je le veux croire, mais il faut qu'elle meure, & qu'elle soit penduë au premier arbre que nous trouverons, qu'on m'aille chercher un Prêtre pour la confesser. Cet arrest acheva de la desesperer. Helas! mon Dieu, dit elle, j'ay trahi ceux qui se fioient en moy, & qui ne m'ont jamais fait que du bien, & je suis trahie par ceux en qui je me suis confiée ; on me rend ce que j'ay fait à ma bonne Maîtresse. Ah! Mademoiselle de Sainte Phale, ma bonne Demoiselle, où que vous soyez, je vous prie d'être persuadée que je meurs avec bien du regret de vous avoir trahie : helas! vous me l'aviez bien dit il n'y a pas deux jours, que Dieu est juste & qu'il me rendroit selon mes œuvres. Je me moquois de vous, mais je vois bien qu'il ne faut jamais se moquer de personne, beaucoup moins de ceux qui ont le don de Prophetie.

Mon frere & Monsieur de Hautecour avoient bien de la peine à s'empêcher de rire; pour moy qui l'écoutois d'une chambre voisine qui n'étoit separée que d'une simple cloison, je riois du meilleur cœur du monde. La vieille Madame de la Garde, ses deux filles, & Messieurs d'Arbaux & de Chables, en rioient aussi. Enfin je perdis patience & je criay, grace, grace. Ah! c'est la voix de ma bonne Maîtresse, s'écria la criminelle. Au nom de

Dieu,

Dieu, Mademoiselle de Sainte Phale, soyez-moy en aide, je n'ay plus d'esperance qu'en vous. Vous voilà érigée en Sainte durant vôtre vie, & toute Huguenotte que vous étes, me dit Monsieur d'Arbaux, vous voilà obligée d'assister une devote qui vous prie avec tant d'ardeur, autrement vous n'aurez point de chalans si vous manquez à la premiere invocation qu'on vous adresse. Je ne m'amusay pas à répondre à cette raillerie, mais je m'en allay dans la chambre où étoient mon frere & mon Amant. D'abord que ma Fille de chambre m'apperçût, elle me moüilla les pieds de ses larmes; elle les baisa; elle fit cent prieres, ausquelles je répondis en peu de mots:

Je n'ay pas attendu jusques à present à parler pour toy, j'étois assurée qu'on ne te feroit point de plus grand mal que la peur, quoy qu'à dire la verité je pouvois me venger de toi sans crainte d'en étre blamée: Mais ainsi n'avienne que lors que Dieu m'a delivrée si miraculeusement, je témoigne quelque animosité contre qui que ce soit; je te pardonne, & le pardon que je t'accorde est bien sincere. Je suis marrie que tu te sois fermée la porte à toy-même pour ne revenir jamais auprés de moy, la prudence ne voulant pas que je me confie en toy tout le temps de ma vie: Je te donneray pourtant dequoy te ressentir non seulement de ma bonté, mais aussi de ma liberalité. Vous étes ma bonne Maîtresse, répondit-elle, il n'appartient qu'à vous de faire des actions genereuses, c'est à present que je sens plus vivement le regret de

vous avoir offensée & ce regret ne m'abandonnera jamais. Je la fis lever, en suite elle demanda pardon à mon frere, & puis à mon Amant ; ils en eurent pitié & luy donnerent quelque argent ; j'ouvris aussi le coffret que j'avois, dont je luy donnay quelques hardes avec promesse de luy en donner davantage.

Pendant que ceci se passoit, on avoit préparé le dîner, où s'il n'y avoit pas des viandes delicates, il y en avoit assez pour nous, veu le bon appétit que chacun avoit qui les fit trouver delicieuses. On servit deux tables dont la plus grande étoit pour les seize Cavaliers, & mon frere deffendit aux siens en particulier de faire aucune raillerie aux autres, de peur de quelque nouvelle discorde. L'autre table étoit pour Madame de la Garde, ses deux filles, Messieurs ses deux Gendres d'Arbaux & de Chables, mon Amant, mon frere & moy, & les deux Rabours. L'on parla de tout autre chose que de ce qui s'étoit passé la nuit, afin de n'aller pas rouvrir de vieilles playes qu'on ne pouvoit pas dire être bien fermées.

L'après dîné nous ne fûmes pas sans de grands embarras pour sçavoir ce que nous aurions à faire. Premierement pour ce qui est de moy on étoit indéterminé touchant le lieu où je dévois me retirer : Et en suite de ce que le vieux Rabours devoit dire à ma mere, qui n'étoit pas femme à se payer de raisons en l'air.

Pour le premier article, Madame de la Garde m'offrit genereusement sa maison pour retraite, & d'une maniere si obligeante que je ne la pûs refuser, jusques à ce qu'on eût

pris

pris de nouvelles mesures avec plus de loisir. Touchant les excuses de Rabours, on n'en trouva point de meilleures que de faire croire qu'il étoit tombé malade dans un village, & que durant ce temps j'avois trouvé le moyen de m'esquiver déguisée, sans qu'on eut pû découvrir où j'étois, quelque diligence qu'on eut faite pour cela. J'avois un peu de répugnance à passer dans le monde pour une coureuse, mais mon frere me representa qu'il me faloit aussi bien sortir de France *incognito*, & qu'il me devoit suffire que je sçûsse que ma conduite étoit tres-innocente, & que mon frere avec mon Amant approuvoient ce que la nécessité me faisoit faire.

Quand on eut donné ces ordres & renvoyé les Cavaliers, excepté les quatre de ma premiere escorte qu'on garda quelque temps pour les renvoyer séparement aprez les avoir payez, on resolut de rester encore là tout ce jour, tant pour se réjouïr que pour se reposer la nuit. Mon frere entretint Madame de la Garde & ses aimables filles, dont l'une étoit femme de Monsieur d'Arbaux, & l'autre de Monsieur de Chables qui firent avec les deux Rabours une partie de jeu: ainsi Monsieur de Hautecour & moi restames libres.

La joye qu'avoit mon Amant de me voir délivrée, étoit extraordinaire. Il craignoit de m'avoir perduë pour jamais, ce qui seroit arrivé si l'on m'avoit conduite jusques au Cloître fatal, qui devoit être en quelque façon mon tombeau. Ma joye n'étoit pas peut-être moindre que la sienne quoy que j'en fusse plus Maîtresse. Mesdemoiselles, dit ici Mademoi-

 selle

selle de sainte Phale aux deux Hambourgeoises, quand vôtre heure sera venuë d'aimer vous excuserez peut-être mes sentimens : peut-être aussi serez-vous plus hypocrites que moy & tâcherez-vous de les cacher, s'il vous arrive d'en avoir de semblables. Je ne vous veux pas declarer ce que je ferois, répondit Mademoiselle Leonor. Je le crois bien, ajoûta-t-elle, car vous feriez encore pis que moy. De grace continuez vôtre narration, reprit Mademoiselle Leonor, & je vous répondray en suite.

Je ne vous diray pas tout ce que nous nous dîmes en cette occasion, car les Amans goûtent de certaines douceurs que ceux qui n'aiment point ne trouvent pas dans leurs entretiens. Je vous diray seulement que ne dépendant plus que de mon frere, dont j'avois l'approbation aussi bien que celle de feu mon Pere, je ne craignois pas de vivre avec moins de façon que si nous n'avions pas été engagez. Une chose me fâchoit, c'est que Monsieur de Hautecour ne trouveroit pas avec moy les avantages qu'il auroit trouvés si l'on ne faisoit pas aujourdhui en France des injustices atroces aux Réformez. J'en témoignay quelque regret à mon Amant qui me fit connoître, qu'il ne regardoit en moy que les qualitez de ma personne, & qu'il étoit d'humeur de me suivre par tout, si je le voulois souffrir : jusques-là qu'il voulut me donner des assurances de sa foy que je ne voulus pas recevoir, me contentant de sa parole comme il se contentoit de la mienne.

Nous demeurâmes si long-temps à nous entrete-

tretenir que mon frere nous vint interrompre, en nous proposant d'aller nous promener. Nous descendimes donc au jardin, où mon frere tira à part Monsieur de Hautecour, & s'entretint long-temps avec luy & le vieux Rabours qui leur découvrit bien des choses qu'ils ne m'ont jamais voulu dire de peur de me chagriner. Je sçûs seulement que ma mere en étoit venuë jusques là, que de me vouloir laisser dans le Convent pour toute ma vie, de desheriter mon frere, & de laisser la plus grande partie de son bien aux Jesuites : Le tout à l'instigation du Pere Matthieu, qui s'étoit rendu plus maître absolu de son esprit qu'il ne l'avoit jamais été.

Cette procedure de ma mere envers mon frere, m'offença plus que tout ce qu'elle m'avoit fait, car j'y trouvois quelque chose de fort dénaturé. Mon frere apprit cela assez froidement, & repliqua, à ce qu'il me dit, seulement : Ce sont les effets ordinaires de la Bigotterie, de dépouiller ses enfans propres, pour accommoder des étrangers & sur tout des Moines faineans. Mon frere remercia Rabours de cet avis, & ne pensa plus qu'à prendre ses mesures pour sauver ses droits paternels. Enfin Monsieur de Hautecour qui a le secret d'engager les esprits, luy parla si fortement & avec tant d'efficace, qu'il le rendit autant affectionné à le servir & mon frere & moy, comme il avoit été auparavant aveuglement attaché aux interêts de ma mere.

Le soir nous soupâmes encore plus joyeusement que nous n'avions dîné ; nous fimes une étroite amitié Madame de la Garde & moy,

chacun s'accommoda le mieux qu'il pût dans l'hôtellerie. Je couchay avec elle, il falut que je luy contasse de quelle maniere & par quels moyens j'avois embrassé la Religion Réformée: Elle en jetta des larmes de joye & de tendresse, & m'exhorta de ne demeurer point dans un si beau chemin, mais de faire ma declaration au plûtôt; ce que je resolus aussi.

Le lendemain, mon frere donna à l'hôtesse tout ce qu'elle voulut, & nous partîmes d'assez grand matin. Nous fîmes ce jour là une grande traite, enfin nous arrivâmes qu'il étoit nuit, au Château de Madame de la Garde, qui fit tres-bien les honneurs de sa maison, nous recevant avec grand accueil & mille caresses. Il faut avoüer que cette maison est une vraye école de pieté: on n'y lit que l'Ecriture Sainte, & on n'y parle que de matieres hautes & sublimes: Elle prit grand plaisir à la conversation de mon frere qui n'a pas perdu son temps dans les Academies. Je demeuray dans cette maison une quinzaine de jours avec bien du plaisir & de la douceur. Monsieur de Hautecour & mon frere y demeurerent seulement deux jours avec les deux Rabours, dont l'aîné étoit fort bien reconcilié avec moy. Au bout de ce temps mon frere & mon Amant reprirent le chemin de leurs maisons, dont l'une n'étoit qu'à deux journées, & l'autre qu'à trois du Château de Madame de la Garde; dans le dessein de se rejoindre & de me revenir voir bien-tôt. Nous prîmes la resolution aussi que j'écrirois dans quelques jours une lettre à ma mere, que je datterois de Londres; non pas sans dans l'esperance de me remettre bien avec

elle

elle que par une espece de déference dont je ne pouvois pas me dispenser.

Mademoiselle de Sainte Phale fut interrompuë en cet endroit, & ne put poursuivre sa narration, à cause d'un Vaisseau qui étoit assez proche du nôtre, & qui étoit équippé en guerre, portant le Pavillon de Dannemarc. Si je ne me trompe, dit le Baron Danois, le Roy de Dannemarc est dans ce Vaisseau, car je sçay qu'il doit faire un voyage dans la Comté d'Oldenbourg. Pendant que nous nous amusâmes à le considerer, on en tira un coup de canon, ce qui obligea nôtre Maître de Navire de faire descendre l'esquif pour aller parler à ceux qui commandoient ce Vaisseau. Le Baron Danois voulut aller avec luy, dont il eut sujet d'être satisfait; quoy qu'il se fut trompé quand il crût que c'étoit sa Majesté Danoise qui étoit en personne dans ce Vaisseau; mais en la place il y trouva un bon ami qui luy fit present de quelques bouteilles de vin d'Espagne & d'autres rafraîchissemens, avec lesquels il revint à nôtre bord. Il nous fit part de ses presens fort genereusement, ce qui nous aida à passer le temps une heure ou deux assez agreablement, en attendant qu'il plût à Mademoiselle de Sainte Phale de finir le recit de son Histoire.

*Fin du premier Livre.*



# LES ENTRETIENS DES VOYAGEURS SUR LA MER.

## *SECONDE PARTIE*

## LIVRE SECOND.

LA colation que nous avoit donné le Baron Danois étant finie, le Maître du Navire qui y avoit assisté, nous fit voir quelques taille-douces qui representoient divers miracles pretendus du Pere d'Aviano, assez fameux aujourd'huy dans le monde; & nous demanda ce que nous croyons de ces miracles qui passoient chez le vulgaire pour être tres-veritables. Il n'y a rien de si facile (luy répondis-je) que d'abuser un peuple qui ne regarde les choses que par le dehors, & qu'on trompe avec autant de facili-

té qu'un joüeur de gobelets trompe des enfans. Le peuple même contribuë autant qu'il peut à être trompé, & s'emporte contre ceux qui le veulent retirer de son erreur, de cette façon il donne beau jeu à ceux qui veulent abuser de sa credulité. De là vient que l'on voit tant d'impostures dans le monde, & que tant d'imposteurs se mettent en campagne tous les jours. Touchant le Pere d'Aviano je ne le veux pas mettre dans ce rang tout à fait, parce qu'à ce qu'on m'a dit, il n'a jamais prétendu de faire des miracles, & que les peuples malgré luy, luy ont donné cette qualité. En effet on voit bien par une supposition qu'il ajoûtoit, en parlant à ceux qui recouroient à luy pour obtenir quelque guerison estimée incurable, qu'il ne prétendoit pas à la qualité de faiseur de miracles; car il leur disoit, *si vous croyez vous serez gueris:* En quoy il avoit son échappatoire prête, parce que si les malades ne guerissoient pas, il leur pouvoit reprocher que leur incredulité y avoit apporté de l'obstacle.

La plûpart des Theologiens assurent que le temps des miracles est passé (dit Monsieur de B.V.) dés que les Apôtres ont cessé de vivre; parce qu'alors les esprits des hommes étant horriblement enfoncez dans les tenebres du Paganisme, il ne faloit pas moins que des œuvres extraordinaires, faites par le ministere de ceux qui leur prêchoient la Doctrine Chrêtienne, pour leur prouver quelle étoit la veritable Doctrine: Mais quand une fois cette Doctrine a été reconnuë, elle s'est fait des admirateurs & des partisans, par elle même; &

par-consequent il n'a plus été besoin de miracles, & ils ont cessé entierement.

Il y a pourtant des Theologiens qui soûtiennent qu'on verroit encore des miracles, s'il se trouvoit des hommes assez saints & assez aimez de Dieu, pour qu'il daignât déployer sur eux ses merveilleuses vertus, & si les peuples en general ne s'en étoient pas rendus indignes par leur dépravation. En effet il ne faut pas supposer que ceux qui ont fait des miracles les ayent faits sans commandement, & sans une secrette inspiration d'enhaut, tellement qu'il n'estoit pas en leur pouvoir de ne point obeïr aux ordres de Dieu. Ce qui nous apprend qu'ils ne faisoient pas ces miracles par leur volonté, mais par la pure & simple volonté de Dieu, sans laquelle ils ne devoient rien faire; & à laquelle ils ne devoient jamais desobeir.

De plus, tous ceux qui ont fait des miracles ont eu une humilité particuliere, se reconnoissant pour des Organes tres-indignes des grandes œuvres de Dieu, s'estimant moins que les autres hommes; & toutes les fois qu'ils parloient avec Dieu, ils ne se regardoient que comme de la poudre & de la cendre. Et plus Dieu les rendoit grands aux yeux des peuples (qui ont la foiblesse de regarder plûtôt à l'instrument qu'au bras qui le manie) plus ils se faisoient petits. Vous ne voyez pas dans le Nouveau Testament que les Apôtres se vantent de leurs miracles, ils n'en parlent presque jamais, ou s'ils en parlent, c'est d'une maniere si modeste qu'on reconnoît bien qu'ils ne prétendoient pas en retirer aucune gloire propre.

Il

Il faut encore une foy particuliere & distincte de la Foy justifiante, qu'on appelle la foy des miracles. Celle-là consiste dans une ferme confiance en la misericorde de Dieu par Jesus Christ ; & celle ci en une ferme persuasion que Dieu peut faire, & qu'il fera effectivement par leur ministere, telles & telles choses extraordinaires. En effet rarement quelqu'un de ces Saints personnages qui ont fait des miracles, a douté de la parole de Dieu, non plus que de sa puissance. Voyez avec quelle assurance Moïse fait ouvrir les gouffres de la terre pour y faire descendre Coré, Dathan & Abiram tous vivans. Voyez avec quelle assurance Elie fait descendre le feu du Ciel, qui consuma deux compagnies de cinquante hommes avec leurs Capitaines, & tant d'autres exemples qu'il seroit trop long de vous apporter.

Enfin il faut que ceux que Dieu aura choisi pour une telle chose, soient des gens fort unis avec luy par la pieté, détachez du monde & de ses embarras, fuyant de se rencontrer avec les Grands de la terre, & ne conversant avec les gens du monde que par la necessité qu'ils se font de les exhorter à la repentance & à la Foy. Hors de cela ils doivent fuir le commerce des hommes pour vacquer plus facilement à la contemplation des merveilles de Dieu & de sa parole. La raison de cela n'est pas difficile à donner, car on ne peut gueres être dans le monde sans s'y plaire, & on ne peut prendre plaisir au monde sans déplaire à Dieu, & par consequent sans être privé de sa communication. Moïse qui parloit familie-

milierement avec Dieu & dont il eſt dit, *qu'il s'entretenoit avec luy comme l'on s'entretient avec ſon compagnon & ſon intime ami*, paſſoit la plûpart du temps ſur la montagne de Sinaï, ou dans le Tabernacle ſeparé du peuple: Elie de même ne vécut-il pas dans les deſerts occupé en des meditations ſublimes: Jeſus Chriſt a fait la même choſe, ſe retirant ſouvent à part pour prier, comme les Evangeliſtes nous l'apprennent.

Je veux croire que nous ne ſommes pas dans l'impoſſibilité de voir des miracles: Mais je ne penſe pas qu'il y ait aujourd'hui aucun homme quelque grand ſerviteur de Dieu qu'il ſoit, qui puiſſe ſe vanter d'avoir ce don. Où eſt l'homme qui oſe dire qu'il a cette humilité, cette foy, & ce dégagement du monde qui ſont requis? Les Papiſtes nous vantent quelques-uns de leurs Saints & de leurs Fondateurs d'Ordres, qu'ils diſent avoir fait de grands miracles, parce qu'ils étoient douez de grandes vertus: Mais examinez de prés la vie de ces gens-là, liſez leurs Legendes & vous verrez un orgueil, une vaine gloire, un attachement au monde, & des foibleſſes qui rendent vaines toutes les louanges qu'on leur donne.

Et bien loin que les miracles de l'Egliſe Romaine, tendent à la gloire de Dieu & à la démonſtration de la verité de l'Evangile, nous voyons qu'au contraire ils n'ont pour but que d'enrichir de certains Convents, en leur atirant les liberalitez du peuple, de faire conſiderer certaines Images & certaines Reliques, de faire honorer les creatures plus que le Createur. Je vous laiſſe à penſer ſi des mira-

miracles de cette nature peuvent passer pour legitimes, & si l'on peut dire qu'ils ont été faits par l'autorité & la vertu de celuy qui a agi en ses serviteurs sous l'Ancien & le Nouveau Testament? Certes c'est avec raison que nous nous moquons de tant de miracles prétendus dont on nous bat les oreilles.

Selon ce que vous dites, dit Mademoiselle de Sainte Phale, tous les miracles de l'Eglise Romaine passeront chez vous pour fabuleux. Oüi Mademoiselle (repondit Monsieur de B. V.) Je crois bien qu'on y peut voir des prodiges, mais il faut bien se garder de confondre les prodiges avec les miracles. Ceux-ci n'appartiennent qu'à Dieu, qui étant l'Auteur & le maître de la nature, en change l'ordre quand il luy plaît, & va quelquefois au delà, le tout pour sa gloire & pour le bien de ses enfans. Mais les prodiges ont souvent, & la plûpart du temps, pour auteur le Prince des tenebres, qui les fait faire par ses Ministres. Il est arrivé qu'on a vû tout à la fois des miracles & des prodiges: ce fut quand Moïse fut envoyé avec Aaron son frere en Egypte. Moïse jetta sa Verge, & aussi tôt elle se convertit en Serpent, voilà un miracle, parce que cela fut fait par le commandement & par la conduite de Dieu. Les magiciens de Pharao jetterent leurs verges, & elles furent converties en Serpens, voilà un prodige parce que cela fut fait par la puissance du diable & par sa conduite: Mais pour faire voir que les miracles ayant Dieu pour auteur, anéantissent les œuvres du Demon, la Verge de Moise convertie en Serpent devora

vora les autres Verges des magiciens converties en Serpens, si bien qu'ils ne pûrent leur rendre leur premiere forme : Ainsi comparez les miracles des serviteurs de Dieu mentionnez dans l'Ecriture, avec les miracles pretendus & innombrables de tant de Saints & de Saintes de l'Eglise Romaine, vous trouverez que ceux-là detruisent ceux-ci, & qu'il y a autant de difference entre eux qu'il y en a entre la brillante clarté du Soleil & celle d'un malheureux feu follet.

Je ne veux pas nier que dans l'Eglise Romaine il n'y ait des prodiges, qu'on nomme abusivement miracles à moins que nous ne voulussions donner ce nom aux merveilles qui arrivoient chez les Payens. L'Esprit de Dieu ne nous cache point que dans la fausse Eglise, l'esprit de tenebres *fera des signes & des merveilles jusques à faire descendre le feu du Ciel pour entraîner à soy tous les habitans de la terre & seduire les Saints s'il étoit possible.* Ce qui n'a pas été dit sans sujet, car c'étoit pour nous insinuer que les signes & les merveilles qu'on voit arriver dans une Eglise, ne suffisent pas pour prouver qu'elle est la veritable Eglise, & qu'il faut y joindre la pureté de la Doctrine. Car à l'heure que je parle, on voit des prodiges bien plus étonnans chez les idolatres Orientaux, qu'on n'en voit chez les Catholiques; toutefois les Catholiques ne laissent pas de dire que malgré tout ce qu'ils font ils sont des idolatres.

Ce qui me rend les miracles du Pere d'Aviano fort suspects, c'est qu'on a bien été soigneux de les publier par tout, afin qu'aucun ne les

ne les ignorast ; mais on n'a point obligé les personnes qu'il avoit guéries, de se faire voir, ce qu'ils devoient faire sur tout dans les lieux où leurs infirmitez avoient parû durant plusieurs années. Est-il possible que d'un si grand nombre de gens qui ont ressenti l'efficace des miracles du Pere d'Aviano, nous n'en ayons pas vû un seul ? C'est ici en verité où la fraude se découvre ; car s'il étoit arrivé quelque chose de semblable, les Moines n'auroient pas manqué d'en faire de grandes fanfares, & de faire retentir leurs Chaires de la grande puissance que Dieu avoit donnée à ce Religieux. Au contraire on peut juger par leur silence, qu'ils n'avoient pas trop bonne opinion du succés de cette affaire, & qu'ils craignoient que le peuple ne vint à découvrir la fraude. En effet ils ne se sont pas trompez, cette grande reputation du Pere d'Aviano a été un vray feu de paille, tout d'un coup il a fait grand bruit dans le monde, & tout d'un coup il a été oublié, & ses miracles se sont évanouis je ne sçay comment.

Je ne suis pas le seul, ni les Réformez ne sont pas les seuls qui ont mauvaise opinion des miracles de l'Eglise Romaine : Plusieurs personnes sçavantes & de bon sens de cette même Eglise les tiennent pour fort Apocryphes. Il s'est même trouvé des Prelats qui ont fait faire des perquisitions si certains miracles arrivez dans leurs Dioceses étoient vrais ou faux, & qui les ayant trouvez faux, ont fait ôter des yeux du peuple les Images ou les Reliques qu'on disoit avoir fait ces miracles. De-là on peut juger que l'Eglise Romaine ne conserve

son

son credit que par des artifices indignes ; au lieu que si c'étoit la vraye Eglise, on n'y parleroit jamais de miracles à moins qu'ils n'arrivassent à la face de tout l'Univers.

Quoy que je sois presque le seul qui entretienne la conversation (dit le Capitaine François, voyant que Monsieur de B. V. ne disoit plus rien) je ne puis m'empêcher de continuer encore. Monsieur de B. V. vient de vous parler doctement des miracles, & il vous a fait voir qu'il ne faloit pas en chercher aujourd'huy dans le monde : Il vous a montré aussi que ceux qu'on attribuoit au Pere d'Aviano peuvent avec raison passer pour suspects. Et moi je vous dis qu'il y a un homme en France connu de tout le monde, & fameux parmi les Etrangers, qui fait des miracles celebres : Appellez-les prodiges, si vous voulez, il ne m'importe, mais qu'il vous suffise qu'à peine les siecles passez nous peuvent-ils produire un homme comme luy, & qu'à peine les siecles à venir en produiront-ils un qui le puisse egaler.

Je ne croyois pas, dit Madame de Brosses, être assez nouvelle en France pour n'avoir point oui parler des personnes qui y possedent des dons extraordinaires, & qui font du bruit dans le monde, mais je vois bien que je suis plus ignorante que je ne pensois : je crois pourtant selon toutes les apparences, qu'il y a quelque mystere caché là-dessous, c'est pourquoy je me prepare d'entendre quelque chose de divertissant. Ne vous remplissez point l'esprit de trop grandes idées, repartit le Capitaine en riant, de peur que vous n'ayez du regret de vous être trompée. Nous fûmes tous
de

de l'avis de Madame de Brosses, c'est pourquoy nous redoublames nôtre attention.

Je suis obligé de vous dire à la loüange de ce grand homme qui fait des choses si merveilleuses, que chacune de ses actions peut être regardée, non comme un miracle seul, mais comme un assemblage de divers miracles. D'ailleurs ils sont d'une telle nature qu'ils ne peuvent être niez ni desavoüez par les impies, les athées, les libertins, & toutes ces sortes de gens qui font profession de ne rien croire: Au contraire plus ils sont impies, athées & libertins, plus adjoûtent ils de foi à ces miracles, & les élevent jusques au Ciel. Qu'y a-t-il de plus admirable que de voir que ceux-là même qui nient les veritez éternelles, qui traitent de fables les revelations les plus sacrées, & les miracles les plus authentiques, avoüent de bouche, & croyent de cœur que l'homme dont je vous parle, a fait des choses à qui on ne peut donner aucun autre nom que celuy de miracles.

Je ne veux pas vous tenir davantage en suspens touchant le personnage dont je vous veux parler, vous le connoissez tous, puisqu'il est aussi connu que le Roy en France, c'est LE REVEREND PERE LA CHAISE. Il suffit, sans vous en faire d'autre éloge, de vous le nommer, pour vous faire comprendre que c'est le plus rare homme en ses manieres d'agir qu'il y ait peut-être sous le Soleil. N'attendez pas ici que je vous fasse une exacte description de ses qualitez, ni que je vous étale toutes ses actions, je laisse le soin aux disertes plumes & aux langues fecondes

de

de sa Societé, de faire un digne portrait du naturel & des actions de ce grand personnage: Car comme autrefois il n'appartenoit qu'à Apellés de faire le portrait d'Alexandre le Grand, aussi n'appartient il qu'à ceux de son Ordre de faire celuy du Pere la Chaise. Je crois qu'ils ne s'y épargneront point, & qu'ils ne dédaigneront point de s'aquitter d'un devoir si legitime ; & qu'ansi nous verrons un de ces jours quelque ouvrage digne d'eux & digne du Heros qui sera l'objet de leurs loüanges. Car je m'assure bien qu'on n'y épargnera pas les fleurs, ni l'encens ; la Societé ayant cela de propre, de sçavoir bien loüer ses enfans, & de ne leur épargner pas l'encens quoy que la plûpart du temps son encens donne plus de dégoût que de satisfaction à ceux qui le sentent.

J'entreprendray seulement de vous representer ce qu'on peut appeller l'Ouvrage de ce Pere: Quoiqu'il y ait d'autres personnes que luy qui y ayent travaillé, le principal honneur luy en est pourtant deu, aussi bien qu'à un Maître Architecte celuy d'un Edifice. Car bien qu'un Architecte soit assisté des Massons & des Charpentiers, toutefois tout le dessein, l'ordonnance & la perfection du bâtiment ne viennent que de luy ; & par consequent il attire sur soy les blâmes ou les loüanges selon le succés de l'édifice.

Ce que le Pere la Chaise a fait, c'est d'avoir tellement mis à bas le parti des Huguenots en France, qu'il ressemble à ces restes de bâtimens antiques, qui sont échappez à la barbarie des Goths & des Sarrasins. On voit ici

une

une Pyramide par terre ; là une statuë brisée ; là une colomne demi-ruinée , un Arc triomphal desolé, & toutes ces choses sont des marques évidentes d'une gloire passée & d'une misere presente. Ainsi qu'on se proméne parmi les Huguenots, on ne verra que des Temples ruinez & rasez , que des familles desolées ; ils ne sont plus rien de ce qu'ils ont été autrefois , & ils pourroient s'écrier avec les pauvres Troyens *fuimus Troes*. Ce miracle est si grand que pour en venir à bout il a falu faire d'autres miracles , & il n'y a homme au monde qui n'ait été étonné de les apprendre.

Vous sçavez quelle consideration on avoit en France pour les Réformez il y a environ vingt ou vingt-cinq ans. Ils vivoient paisiblement avec les Catholiques ; toutes choses leur étoient favorables ; les grands Seigneurs faisoient profession de leur croyance ; ils jouissoient d'une longue prosperité , que personne n'entreprenoit de troubler , sans en recevoir de la confusion : Jamais ils n'ont démenti le devoir de bons sujets , & sur tout ils témoignerent un tel attachement au service du Roy durant sa minorité , qu'on peut dire qu'ils affermirent la Couronne sur sa tête ; ce qui obligea sa Majesté ( lors qu'elle n'avoit pas encore laissé prendre l'ascendant aux Jesuites sur son esprit qu'ils ont eu depuis ) de leur rendre des témoignages avantageux de la satisfaction qu'elle avoit de leur conduite. Leurs Temples étoient alors tous sur pied , & s'ils avoient été d'humeur d'en demander de nouveaux , on les leur auroit octroyés , tant l'on étoit content d'eux. Leurs Chambres de l'Edit leur ren-

rendoient une justice entiere, sans permettre qu'ils fussent foulez sous le pretexte qu'ils étoient de la Religion. En un mot ils possedoient de richesses bien acquises, ils avoient de bons amis, ils étoient bien vûs du Roy & de ses Ministres. Le Clergé n'étoit point animé contre eux comme il l'est à present, ils étoient en grand nombre, enfin ils jouïssoient d'un bonheur trop grand pour que cette félicité fût durable. Mais qui auroit crû alors qu'ils seroient devenus ce que nous les voyons à present, tant les apparences étoient contraires à ces fâcheuses extremitez dans lesquelles ils sont maintenant plongez.

N'est-ce pas donc un grand miracle d'avoir mis par terre ceux qui étoient debout & qui sembloient être fondez sur la roche? Combien de choses n'a-t-il pas falu faire pour en venir là? Il en a falu faire de si grandes & de si difficiles qu'on n'y peut penser sans étonnement; car il a falu venir à bout de ce que les siecles à venir croiront entirement impossible, c'est de persuader au plus éclairé de tous les Monarques que les Huguenots étoient des rebelles, & que leur Religion étoit une heresie intolerable; sans lui donner le loisir d'examiner si ce que ce Pere mettoit en avant pour le lui persuader étoit veritable ou non.

Je vous ai dit que le Roy avoit donné des témoignages authentiques & avantageux de la satisfaction qu'il avoit des Huguenots, jusques-là qu'il en écrivit une Lettre à son Altesse Electorale de Brandebourg l'an 1666. Toutefois le R. P. L. C. a si bien travaillé, & a fait remuer des ressorts si extraordinaires,

res, que sa Majesté sans avoir été offensée, a changé de maniere d'agir avec ses sujets de la Religion, qu'elle témoigne maintenant haïr autant qu'autrefois elle les avoit aimez. On a perdu la memoire des services qu'ils ont rendu & de ceux qu'ont rendu leurs Peres, quand au peril de leurs vies, qu'ils couroient risque de perdre à tout moment, ils ont forcé la France de reconnoître ses legitimes Rois.

N'est-ce rien cela, d'avoir pû faire oublier des services si importans ? Les Anciens Poëtes faisoient grand bruit dans leurs vers d'un certain fleuve de Lethé ou d'Oubli, qui n'a jamais eu d'autre existence que dans leurs fictions. Quiconque, disoient-ils, bûvoit de l'eau de ce fleuve oublioit generalement tous les biens & les maux qui luy étoient arrivez durant sa vie, & perdoit tellement toutes sortes d'idées, que son entendement devenoit une table d'attente par ce moyen. S'il y avoit eu alors un P. L. C. on n'auroit pas été obligé de recourir aux fables, car il auroit fait voir qu'il avoit un art pour faire oublier les meilleurs services, malgré les protestations qu'on auroit fait d'en conserver une memoire éternelle.

Si ce que vous venez d'entendre vous paroît admirable, voici quelque chose encore de plus surprenant ; car non seulement il a fait oublier à la Cour les services importans des Réformez, mais même il leur a sçeu donner, dans l'esprit du Roy, un caractére tout contraire à celui qu'on leur a attribué, & qu'ils ont conservé pendant plus de quatre-vingts,

ou quatre-vingts dix ans, comme si la longueur du temps leur avoit fait changer de nature. Tous les Catholiques raisonnables & bons François avoüoient en ce tems là, que les Huguenots avoient puissamment servi pour soûtenir le Royaume dans le branle de sa chûte, étant prest de tomber entre les mains des Espagnols. Aujourd'huy on veut qu'ils n'ayent agi que par de purs motifs d'interest & d'ambition, & par l'envie qu'ils avoient de voir le Royaume troublé par leurs seditions. Dieu dit dans sa parole: *qu'il tire du mal le bien, & des tenebres la lumiere*, ce sont là ses miracles. Mais le P. L. C. en fait d'une autre nature, & tout opposez à ceux là, *car il tire du bien le mal, & de la lumiere les tenebres.* De la fidelité & des belles actions des Huguenots, il en prend occasion de dire qu'ils n'ont rien fait que par un certain esprit qui ne pouvoit subsister que dans les desordres.

Ce n'est pas encore là toute la beauté du miracle, la voici: C'est d'insinuer au Roy & à toute la Cour, que les Huguenots de ce temps-là, & ceux d'aujourd'huy, voudroient voir la France toute changée en Republique, parce, dit-on, que les Huguenots ont un esprit Republiquain, puisqu'ils font profession d'une Religion observée en Suisse, en Hollande & à Geneve, qui sont des Republiques. Belle & admirable raison! qui seroit bernée si le P. la Chaise ne daignoit s'en servir: car dans sa bouche elle change de nature: c'est une raison invincible, & il la soûtient si fortement qu'on croit aujourd'huy les Huguenots imbus d'une maxime qui ne leur est ja-

mais entrée dans l'esprit, en quoy il y a une double merveille à admirer.

Il n'est rien de si constant, que ceux qu'on appelloit les Catholiques zelez autrefois, ou bien le parti de la Ligue, voyant qu'ils n'avoient pû faire tomber la Couronne sur la tête du Roy d'Espagne, entreprirent au moins de la partager en divers lambeaus de Principautez & de Republiques. On ne s'en cachoit point dans les principales villes du Royaume, comme à Paris, à Toulouse, à Lion, à Bordeaux, à Rouen, qui devoient s'ériger en Republiques Souveraines comme Genes, Luques & d'autres villes d'Italie. Ceux qui vouloient cela étoient des Catholiques zelez à outrance, qui aimoient mieux voir la France déchirée en diverses pieces, que d'endurer un Roy Huguenot. C'étoit donc les Catholiques qui avoient l'esprit Republiquain. Neanmoins le Pere L. C. par un trait merveilleux, a fait qu'on soupçonne aujourd'huy les Huguenots d'une chose à laquelle ils n'ont jamais pensé, & dont leurs ennemis ont été convaincus. De là vient que les Catholiques passent pour bons Royalistes, & que les autres sont crus des Republiquains, parce qu'ils observent la Religion de Geneve.

En consequence de cela, ce bon Pere a si bien fait, soit en noircissant les Réformez, soit en donnant des idées odieuses de nôtre Religion, qu'on ne veut pas seulement nous ouïr ni nous voir. Et parceque nous sommes Huguenots, on nous traite comme des pestiferez, & on nous regarde comme des monstres: ce qui est une maniere d'agir toute extraor-

dinaire : Avec le temps peut-être persuadera-t-il le monde que nous sommes semblables à des Satyres, ou à des Centaures comme on le fait croire en Espagne & en Italie aux petits enfans pour les épouventer. Je crois pourtant que nous ne differons point de nos Peres, à qui l'on a donné tant de loüanges. Mais voici le point qui décide, il n'y avoit point en leur temps de Pere la Chaise, dont l'éloquence miraculeuse fut capable de les faire envisager autrement qu'ils n'étoient ; au lieu qu'à present il y en a un qui fait voir ce qui n'est point, & ce qui ne séra jamais, & qui fait évanouir ce qui est & le fait considerer comme s'il n'étoit jamais arrivé.

Puisque je suis sur ce sujet, je diray que ce Pere communicant sa vertu de faire des miracles aux Ministres qu'a le Roy chez les Etrangers, leur donne le moyen de persuader que tout ce qu'on fait aux gens de la Religion en France n'est rien, ou si peu que rien, & ce qui est fait passe pour non fait. Deux millions d'ames gemissent, leurs cris causez par l'oppression penetrent jusques aux Cieux : toutefois il n'y a rien de tout cela, disent les Ministres. D'un autre côté ils exagerent les emportemens de deux, ou de trois particuliers pour les imputer à tout le corps des Huguenots, & on les croit. Sans doute que le Pere la Chaise n'a pas manqué de les fournir de quelques bons talismans, dont la vertu consiste en ce que celuy qui les porte sur soy, pourra mentir à toute outrance, & que pourtant on ne laissera pas de luy ajoûter foy.

Mais le plus beau chef-d'œuvre de ce Pere,

re, c'est d'avoir mis à bas cette Colomne que Henri le Grand avoit luy-même dressée, qui étoit fondée sur les grands services des Huguenots, aussi bien que sur la parole Royale de ce Monarque, & les sermens solennels que ses deux Successeurs Louïs XIII. & Louïs XIV. ont fait à leur avenement à la Couronne. Il est assez manifeste que c'est de l'Edit de Nantes fait en faveur des Réformez, dont je veux parler, que le Pere la Chaise a fait mettre à bas. Aprés cela, qu'Hercule & que Sanson s'aillent vanter de leurs exploits. Le P. L. C. les a surpassez de beaucoup. Si le premier a soulagé Athlas & soûtenu durant quelque temps le fardeau des Cieux sur ses épaules; le P. L. C. l'a remué, il en a troublé l'ordre, & il a outragé impunément ceux en qui le Ciel prenoit part. Si Sanson en sa mort prit les colomnes de la maison où il étoit & les secoüa d'une telle force qu'en les arrachant de leur place, la maison en tomba, & que trois mille personnes furent tuées dans cette chûte, qu'est cela au prix de ce qu'a fait ce Pere durant sa vie? Il a tant secoüé cette colomne de l'Edit de Nantes qu'il l'a arrachée de sa place, qu'il l'a mise en pieces, & que par sa chûte on a vû tomber plus de trois cens Temples, ruïner ou chasser une infinité de familles, faire revolter plus de deux cens mille ames, & jetter la consternation dans le cœur de plus de deux millions de personnes.

Quel tremblement de terre a jamais causé une telle desolation? Quelles armées ont jamais fait, ou pû faire la moitié de ce que ce

Pere a fait ? Ce miracle s'est fait à la face de tout l'Univers, & est avoüé de toutes les Nations : & nous-mêmes qui nions les miracles, nous sommes obligez de confesser qu'il y a dans cette affaire quelque chose qui surpasse les forces & la conduite ordinaire de la nature : qu'un Religieux par ses discours, par ses raisons colorées, ait trouvé le moyen de s'insinuer si bien dans l'esprit de son Roy, que pour luy faire plaisir il ait mal-traité les meilleurs & les plus humbles de ses sujets, troublé leur repos, & inquieté leurs consciences.

Il faut que je vous dise encore un autre miracle de ce Pere, qui passe l'abolition de l'Edit de Nantes. C'est le grand secret d'acheter les ames à beau prix d'argent. On regardoit autrefois l'or & l'argent comme le plus lâche & le plus vilain moyen qui pût être employé pour la conversion des cœurs ; rien ne sentoit tant le commerce honteux & n'approchoit de si prés du maquerellage que cela ; si l'on faisoit quelque marché c'étoit fort en cachette. On est obligé aujourd'huy au Pere L. C. de ce qu'on fait cette affaire la tête levée. Ceux qui vendent leurs ames n'ont point de honte de les prostituer pour une somme d'argent, & ceux qui les achetent n'ont aucune confusion de les acheter : Les uns & les autres marchandent, ceux-là pour avoir plus, & ceux-ci pour donner moins, comme si on pouvoit donner un prix au salut à quelques deniers prés : que dis-je ? bien loin d'en tirer de la confusion, on en veut tirer de la gloire. Le grand maquereau des ames est le fameux Pelisson qui en tient le Bureau, ayant sous luy ses maque-

maquereaux subalternes. En un autre temps il n'y auroit pas eu assez d'encre en France pour noircir ceux qui font un tel commerce, ni assez de boue pour leur jetter au visage. Mais graces au Pere la Chaise, ce commerce n'a plus rien de criminel, il suffit que ce Pere declare qu'une chose est bonne pour qu'elle soit reputée telle. Autrefois ce commerce étoit infame, mais ce qui étoit infame & mauvais est devenu bon & honnête par le soin que le P. L. C. a pris de l'autoriser. Le croire autrement c'est tomber en peché mortel, & se mettre en état d'être damné éternellement.

On raconte qu'autrefois un Frere Jean de Roquetaillade, fort sçavant & hardi Predicateur selon son temps, eut l'honneur de prêcher devant le Pape & tout le Consistoire des Cardinaux; & que d'abord qu'il les vit si magnifiquement vêtus, & suivis d'un cortege pompeux; au lieu de prêcher il se mit seulement à dire, avec une mine & un geste fort dédaigneux; *Fi de S. Pierre, Fi de S. Paul.* Ce qu'ayant repeté plusieurs fois, le Pape, étoit prest de luy faire voir combien cette façon de faire l'avoit scandalisé. Mais il s'en justifia plaisamment, en disant, *Tres-Saint Pere, je n'ay pû contempler la pompe dont vôtre Sainteté est environnée, & cette magnificence qui accompagne les Illustrissimes Cardinaux, sans avoir en quelque façon du mépris & du dedain pour S. Pierre & les autres Apôtres, qui ont plus fait de cas de la misere que de l'abondance, & de la pauvreté que des richesses. Sans doute ils étoient bien abusez, & ils n'avoient pas l'esprit que vous avez: aussi n'ay-je pû contenir ma langue que je*

*n'aye dit en parlant d'eux, si de S. Pierre, si de S. Paul.*

S'il se trouvoit en nos jours des Freres Jean de Roquetaillade, ils pourroient dire la même chose que luy, en reprochant à ces grands Apôtres, de n'avoir pas sçû de quelle façon il faloit agir, pour porter les hommes à embrasser l'Evangile. Veritablement la force de la Predication est grande, envoyer des Missionnaires c'est quelque chose, mais le vray secret c'est de faire distribuer de l'argent : car le moyen que ceux qui sont dans la necessité puissent resister à la lueur de ce beau metal ? Il faudroit être terriblement opiniâtre pour ne pas se laisser vaincre au vainqueur universel de tous les hommes. Admirons donc ce miracle du R. P. L. C. qui a annobli & justifié le plus infame & le plus décrié de tous les moyens.

Jusques à present on s'étoit servi de l'argent pour toutes les choses humaines, il n'y avoit que le Ciel qui ne pouvoit être acquis pour aucune somme quelque grande qu'elle fût. Quoy que divers Papes se soient flattez de pouvoir vendre toutes choses, jusques à vendre des degrez de gloire ; le monde étoit à present desabusé de cette opinion : Mais d'abord que le R. P. L. C. s'est mis en campagne & qu'il a conseillé au Roy de distribuer quelques sommes aux heretiques pour se convertir, il a bien fait voir que l'argent étoit d'une grande vertu pour l'aquisition des choses spirituelles & celestes. Grande merveille de pouvoir acheter les ames des hommes qui sont immortelles, & que l'image du Prince gravée

sur

sur ce metal soit capable d'effacer l'image de Dieu emprainte dans les ames ! C'est le secret qu'a trouvé le grand Pere la Chaise, dont tous les bons Catholiques ne doivent pas moins se réjouïr, que les Alchimistes quand quelqu'un de leur cabale a trouvé le secret de faire de l'or.

Si nous reflechissons aussi sur tant d'Arrêts & de Declarations qui ont été renduës contre ceux de la Religion, il n'y en a point, si l'on y prend garde de prés, qui ne puisse être appellée un miracle particulier. Il est vray que ces Declarations & que ces Arrêts portent le nom du Roy, de son Conseil d'Etat, ou de son Parlement. Mais qui a inspiré au Roy ces pensées si rusées & si rafinées pour ruïner insensiblement les Huguenots, en les consumant à petit feu, & les amener par ce moyen à l'Eglise ? Qui, dis-je, a fait ce miracle, si ce n'est le Pere la Chaise ? miracle trés-grand à la verité en luy-même, & par comparaison avec ceux des Saints & des Saintes, mais des plus petits par comparaison avec d'autres qu'il a faits.

Par exemple chacun sçait avec quelle affection le Roy travaille pour le bien & la conservation de son Etat, qu'il augmente tous les jours; tous les Princes, les Officiers de la Couronne, les Parlemens, la Noblesse, le Clergé, le peuple, le secondent heureusement, le Pere la Chaise feint d'avoir le même zele: Mais il affecte de parvenir à ce but par des voyes differentes: & sous diverses raisons bien colorées. Il avance qu'on ne peut rien faire de plus avantageux pour le bien de

la France que d'en bannir entierement le Calvinisme. Il ne faut pas être grand politique pour deviner qu'un tel moyen est capable non seulement de luy faire une brêche qui ne sera jamais reparée, mais de plus de l'entraîner dans une ruine inévitable. Le Pere la Chaise par son beau langage endort tout le Conseil, & s'il n'entraîne pas tout le monde dans son sentiment, ceux qu'il ne peut pas entraîner il les épouvente. La France se deserte d'un bon nombre d'habitans, malgré les rigoureuses défenses du Roy; ils peuplent les Païs étrangers; peut-être reviendront-ils un jour l'épée au poing, tirer leurs freres de l'oppression. On voit bien cela, toutefois on n'ose rien dire de peur de déplaire au P. la Chaise; n'est-ce pas là un grand miracle? Il est vrai qu'il est contraire à ceux de Jesus Christ qui faisoit parler les muets, & voir les aveugles, au lieu que le Pere la Chaise rend muets ceux qui parlent, & aveugle les clair-voyans.

Par exemple, la Declaration du Roy renduë le 19. Novembre & registrée en Parlement le 2. Decembre 1682. touchant les malades & les mourans, a beau être dite la Declaration du Roy. Le Roy n'en fut jamais l'auteur, tout y sent le Jesuite, elle est sortie de la cervelle du Pere la Chaise, comme une autre Minerve de la cervelle de Jupiter, & il l'a conseillée au Roy. De là est venuë la plus horrible de toutes les injustices qu'on ait jamais fait, en troublant le repos de ceux qui en avoient alors le plus de besoin; ce qui nous donne sujet de porter envie à la condi-

tion

tion des Chrêtiens qui vivent sous la domination du Turc. Car quoi qu'ils soient environnez de Barbares & d'Infideles de tous les côtez, ils ont au moins l'avantage qu'on ne trouble point la tranquillité de leurs malades à la mort, & qu'ils peuvent alors suivre, avec toute liberté, les mouvemens de leurs consciences. Comment donc s'est-il pû faire qu'on ait permis & même ordonné en France une chose qui ouvre la porte aux fureurs d'une populace, & aux fraudes des Curez qui lors qu'ils ne seront pas honnetes gens, ou qu'ils seront animez d'un zele aveugle, pourront dire ce qu'il leur plaira? Mais c'est ici où consiste le miracle, que tout l'Univers condamnant une chose comme injuste, le P. L. C. ait peu la faire trouver juste à celuy qui par son autorité Souveraine, peut faire ce qui luy agrée & défaire ce qui luy déplaît.

N'est-ce pas encore un miracle que cette autre Declaration qui interdit pour jamais aux Sages femmes de la Religion d'exercer leur fonction, & qui ordonne aux Réformez de ne se servir que des Catholiques? Il n'y a rien de si repugnant à la raison, à la nature, & à la pieté que cette Déclaration là. Si toute autre personne que le Roy l'avoit voulu, & si toute autre personne que le P. L. C. l'avoit inventée elle passeroit pour le trait le plus barbare qui pût tomber dans l'entendement. Tel qui la loüe aujourd'huy & qui l'éleve jusques au Ciel, l'abaisseroit jusques au fonds des abîmes. C'est donc l'autorité du Pere la Chaise qui est cause qu'une chose méchante est trouvée bonne, & qu'elle

est reçûë pour telle, ce qui ne peut être arrivé que par une double fascination de ce Pere, tant à l'égard du Roy que de ses Ministres, par laquelle il fait voir aux uns & aux autres ce qui n'est point, ce qui ne fut & ne sera jamais, & les empêche de voir ce qui est réellement & de fait. Si l'on ne donne à ces choses là le nom de miracles, je ne sçay pas quel nom on leur peut donner qui leur convienne.

Et cette autre Declaration, qui porte que les enfans seront en état dés l'âge de sept ans de choisir quelle Religion il leur plaira, n'est ce pas encore un Miracle qui l'a produite? Sans parler de l'injustice palpable qui se voit en cette Declaration, il est manifeste qu'elle va directement contre le bon sens, qu'elle a exposé la France à la moquerie des nations étrangeres, & qu'elle en a eu de la confusion. Mais ce n'est pas dequoi il s'agit maintenant, il suffit de sçavoir que jamais on n'auroit fait un si grand pas de Clerc, si le Pere la Chaise qui en a été l'auteur, n'avoit eu le don des miracles. On a voulu croire qu'elle étoit bonne puisqu'il en étoit l'inventeur, & on l'a voulu mettre en execution, car il ne sera jamais dit que ce Pere ait conçû & resolu quelque chose dans son esprit qui soit demeurée sans accomplissement. En un mot, tous ces derniers Arrêts rendus contre nous, sont autant de miracles, l'on n'a jamais rien vû de semblable jusques ici, & l'on ne verra rien de tel ci-aprés.

Ne conterons-nous aussi pour rien l'adresse que ce Pere a pour empêcher que les plain-

tes

tes de deux millions d'ames ne puissent parvenir jusques aux oreilles du Roy, qui peut-être seroit touché des cris perçans d'une si grande multitude : Que dis-je, parvenir ? il n'y a personne qui les ose secourir, ni qui ose dire un mot en leur faveur. Quoi ! les plus grands scelerats auront encore quelque Avocat qui osera parler pour eux, & voici deux millions d'innocens qui ne trouvent point d'Avocat. Où est l'humeur genereuse des François ? où est leur charité ? où est leur noble impatience contre ceux qui oppriment les innocens ? S'ils voyent bien les injustices qu'on fait, ils voient bien aussi que nôtre desolation pourroit être suivie de celle de la France ; ils en gemissent dans leurs cœurs : Mais s'ils sont assez hardis pour donner quelques marques exterieures de leur pitié, le Pere la Chaise, chez qui la compassion passe pour un crime, ne les épargnera point, il les perdra au premier moment favorable qu'il en trouvera. Voilà des choses qui passent la portée de tout entendement, de sorte que nous ne pouvons pas leur refuser le nom de miracles, & même des plus grands.

Si le Pere la Chaise fait des miracles par l'argent, pour en faire des conversions, il ne s'en sert pas avec moins d'efficace pour diviser les Réformez les uns d'avec les autres ; pour en obliger quelques-uns à trahir leurs freres ; pour les porter à reveler tous les secrets, & pour les engager en des démarches facheuses & pernicieuses. Il n'y a Province, il n'y a ville, il n'y a Eglise, où il n'ait ses creatures gagnées. De là vient qu'il a une si exacte con-

noiſſance de nos foibleſſes, & qu'il ſçait de quel côté il nous faut attaquer pour nous faire des brêches. Ceux qui connoiſſent en general les Huguenots, qui ſçavent leur attachement à leur croiance, & leur zele pour leurs Egliſes, ne feront pas ſurpris ſi j'appelle un miracle le pouvoir qu'a eu ce Pere d'en ſeduire quelques uns, & de les attirer a ſeconder ſes volontez. Ce n'eſt pas en effet une petite affaire d'obliger des perſonnes qui ont quelque reſte d'honneur & de conſcience à y renoncer. On y penſe plus d'une fois avant que de ſe reſoudre à mériter les noms de traître, de fourbe, de parjure & de perfide. Il faut combatre ſouvent des années entieres avant que de pouvoir vaincre une ame: & bien ſouvent au moment qu'on croit l'avoir perſuadée, un remords vient qui détruit en un inſtant tout le progrés qu'on croyoit avoir fait ſur elle. Mais le Pere la Chaiſe ne s'eſt jamais trompé: il n'a pas ſeulement gagné quelques perſonnes, mais des centaines & des milliers. Et je croirois aſſez facilement ce dont il ſe vante, qu'il ne ſe paſſe rien dans les Synodes, dans les Conſiſtoires & chez les principaux d'entre les Réformez, qu'il ne le ſçache exactement. Voilà un miracle qui ne cede point à aucun de ceux dont j'ay déja fait mention.

Mais Monſieur de B. V. (dit le Capitaine aprés s'être arrêté un moment) prétendez-vous que je faſſe ici tout ſeul la Legende du P. L. C.? Non aſſurement, je n'en feray rien ſi vous ne m'aidez. Vous venez de nous dire de ſi belles choſes (repartit Monſieur de B. V.) qu'on

qu'on peut dire sans hyperbole que vous avez fait miracle ; pour moy qui me reconnois pour fort peu capable, je n'ay garde d'entreprendre de traiter une matiére où vous avez si bien réussi. Comme vos dons sont différens, dit Madame de Brosses, nous esperons que vous nous direz des choses différentes de ce qu'a dit Monsieur le Capitaine, & qui pourtant n'auront rien de moins agréable ni de moins solide. Mais, Madame (dit encore Monsieur de B. V.) Monsieur le Capitaine n'a dit que la moitié de ce qu'il devoit dire. Je satisferay à ma promesse, reprit celuy-ci, quand vous aurez obeï, aussi bien ai-je besoin de quelques momens de relâche pour penser mieux à ce que je dois vous dire encore. Je vois bien qu'il se faut rendre, (répondit Monsieur de B. V.) patience, c'est un mauvais pas dont il faut que je sorte.

Ne croyez pas, ajoûta-t-il, que Monsieur le Capitaine ait voulu faire quelque exageration quand il vous a dit que le P. L. Ç. avoit fait divers miracles, & qu'il en fera dans la suite plusieurs s'il vit encore quelque tems, dont toutes les nations seront dans l'étonnement. Je suis de la même opinion : car sans m'arrêter à la distinction que je vous ay faite tantôt des miracles & des prodiges, je tombe d'accord qu'il fait des choses si extraordinaires, que diverses actions d'autres hommes à qui l'on donne le nom de miracles, ne le meritent pas si bien que les siennes.

Premiérement ces actions ont cet avantage que personne ne les revoque en doute, comme il vous a été dit ; & que ceux-mêmes qui trai-

traitent de fables & de contes de vieille la plûpart des miracles qu'on publie dans l'Eglise Romaine, n'ont garde de traiter de fables les actions de ce Pere. Les maux que nous sentons, les calamitez dont nous sommes frappez, sont ces miracles dont nous sommes les objets. Nos Eglises, nos familles, nos Temples & nos personnes en sont des preuves indubitables. La plûpart des miracles de l'Eglise Romaine n'ont eu pour témoins que quelques Moines, ou quelques Religieuses, ou quelques personnes apostées pour ce badinage, ils sont pour l'ordinaire arrivez dans des païs éloignez de ceux où ont les fait valoir : On nous vient debiter en Europe ce qui se fait aux Indes, & aux Indes ce qui se fait en Europe, parce qu'on sçait bien qu'on aimera mieux le croire que de l'aller voir. Mais les Miracles du P. L. C. ne sont pas arrivez de nuit, ils ne consistent pas à surmonter la nature, comme par exemple à rendre la santé aux malades, la vûë aux aveugles & la vie aux morts. Ces miracles-là étoient bons du temps de Jesus Christ & de ses Apôtres. Le P. L. C. ne leur porte point d'envie, ce n'est point à cette gloire qu'il aspire, il y faut trop de façons & il ne s'en sçauroit bien accommoder.

Il faut en effet, comme je vous ay dit, être fort cheri de Dieu pour obtenir de luy ce don, & pour en être cheri il faut être humble, devot, détaché du monde & charitable : Toutes ces vertus ne sont nullement compatibles avec l'humeur de ce Pere quand il les faut observer rigidement & de cœur : il suffit qu'il sauve les apparences par un bel exterieur. Au

reste

reste il renonce à ces sortes de miracles qui demandent une vertu si penible & si austere, à laquelle quand même il s'y seroit adonné, il auroit perdu son temps & sa peine ; puisque Dieu qui auroit connu son cœur & vû ses intentions, auroit bien vû aussi que le seul desir de faire des choses extraordinaires & non pas l'amour divin, l'auroient rendu devot. Outre que quand il auroit été tel veritablement, il n'est pas assuré qu'il eut fait des miracles, parce que nous sçavons qu'entre tant de saints hommes cheris de Dieu, il s'en est trouvé tres-peu qui ayent reçû cet avantage, quoy que ceux qui ne l'ont pas reçû n'ayent pas été moins heureux, moins saints, ni moins illustres que ceux qui l'ont reçû.

Toutes ces raisons étoient suffisantes pour porter ce Pere à chercher une autre route pour se faire estimer dans le monde. Il a donc cru qu'il faloit faire des miracles de politique, d'adresse & d'intrigue, à quoy il avoit autant de dispositions naturelles qu'il en avoit peu pour faire des miracles d'une autre nature. Car il est naturellement fecond en stratagemes, il est hardi, sa conscience n'est point allarmée par des reflexions à contre-temps. Enfin il a été élevé par des maîtres tres-sçavans en l'art de tromper les hommes : il a été à la Cour, où il s'est fait distinguer par la beauté de son esprit : il a été aimé du Roy : il en a été élevé : il a sçu conserver son affection & même l'augmenter : De maniere que le Roy ne voit que par ses yeux dans les affaires de la Religion ; il ne parle qu'aprés l'avoir entendu ; en un mot à parler humainement, il est le tout-puissant

sur le Tout-puissant, & c'est là la source de tous ses miracles.

Je ne veux pas vous faire une repetition inutile de ses miracles, aprés ce que Monsieur le Capitaine vous en a dit. J'ajoûteray seulement que ses miracles ne sont pas inferieurs aux plus celebres que nous lisons dans les Histoires saintes & profanes: & même ce Pere a fait politiquement, ce que les saints hommes envoyez de Dieu n'ont fait que surnaturellement. Je vous en veux donner un exemple; & qu'on ne me vienne pas dire aprés cela qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans ce Pere ni dans ses actions; que ce qui s'est pû voir dans nos jours, s'est pû voir dans les siecles passez & se verra peut-être dans les âges suivans: C'est ce que je nie formellement par une raison invincible; qui est que comme Louis XIV. est le plus grand de tous les Monarques, aussi son Confesseur est la perle de tous les Confesseurs, en une infinité de manieres; & il n'appartient qu'à luy de broüiller & de changer tout l'ordre d'un Royaume.

Moïse fit autrefois de grandes merveilles avec sa Verge: il fit venir les grenoüilles jusques sur le Trône de Pharaon: il envoya les poux & les autres insectes sur les Egyptiens: il fit mourir leurs animaux: il les frappa de rogne & d'ulceres malins: il fit tomber la grêle: il envoya les sauterelles sur le païs, qu'il couvrit en suite de tenebres épouventables. Certes Moïse n'a rien fait avec sa Verge, que le Pere la Chaise ne l'ait fait avec sa langue. Moïse en jettant sa Verge en terre, elle se convertit en serpent; la langue de ce Pere est

la langue d'un homme veritablement, mais elle retient toûjours la nature du serpent, car il en fait des blessures mortelles. La Verge de Moïse changea les eaux en sang, & empuantit le fleuve; la langue du Pere la Chaise a empoisonné les choses les plus simples & les plus innocentes. Si Moïse & Aaron firent venir les grenoüilles jusques sur le Trône ou le lit de Pharao, ce Pere a fait venir les Jesuites qui sont des grenoüillles & des esprits immondes sur..... Cette comparaison nous semblant défectueuse, nous fîmes paroître sur nos visages l'étonnement qu'elle nous donna. Monsieur de B. V. qui s'en apperçut, dit, attendez Messieurs, je vous expliqueray ce que je vous ay dit, & tirant une petite Bible de sa poche, il y lût les mots suivans du seiziéme chapitre de l'Apocalypse.

*Et je vis sortir de la gueule du Dragon & de la gueule de la Bête & de la bouche du faux Prophetè, trois esprits immondes semblables à des grenoüilles; car ce sont des esprits diaboliques, faisans signes, qui s'en vont vers les Rois de la terre & du monde Universel, pour les assembler à la bataille de ce grand jour là du Dieu Tout-puissant.*

On ne peut nier, ajoûta-t-il, que le nom d'esprits diaboliques, la vertu de faire des signes, la sollicitation qu'ont fait ces esprits aux Rois de la terre pour les assembler en bataille contre Dieu, & contre son Eglise: On ne me peut nier, dis-je, que toutes ces choses ne conviennent admirablement aux Jesuites, qui sont des esprits immondes, issus du Dragon qui est le Diable; de la Bête qui est

le

le Pontife Romain, & du faux Prophete qui eſt leur General. Ils ſont immondes en leurs mœurs, car il ne faut que conſiderer leurs œuvres, leur doctrine, & il ne faut qu'examiner leurs Livres: ils font des ſignes, c'eſt à dire des miracles de même que le Pere la Chaiſe, quoy qu'ils ne ſoient pas à beaucoup prés ſi magnifiques que les ſiens: ils vont enfin vers les Rois de la terre qu'ils ſollicitent de vive voix & par écrit, en tous lieux & en tout temps, de faire des ligues & des alliances pour exterminer l'Egliſe. Le S. Eſprit avant que de nous faire cette deſcription qui déſigne ſi bien les Jeſuites, nous dit qu'ils étoient *ſemblables à des grenoüilles.* Ay-je donc mauvaiſe raiſon de dire que comme Moïſe envoya les grenoüilles par toute l'Egypte, & même juſques ſur le lit de Pharao, ainſi le Pere la Chaiſe a fait venir les grenoüilles Jeſuitiques juſques dans les endroits les plus ſecrets & les plus ſacrez du Palais de nôtre Roy.

Ce ſont auſſi ces mêmes hommes que nous pouvons comparer *aux poux, à ce mélange d'inſectes nuiſibles, & aux ſauterelles qui ſont la troiſiéme, quatriéme & huitiéme playes du païs d'Egypte.* Si Moïſe fit venir les ulceres ſur tous les Egyptiens; ce Pere a fait que pluſieurs François ſont devenus des conſciences cauteriſées, qui croient faire à Dieu un ſacrifice agréable en faiſant aux Huguenots tout le mal qu'ils peuvent. Si Moïſe fit tomber la grêle ſur toutes les campagnes d'Egypte, qui tua hommes, & beſtiaux, qui fracaſſa leurs maiſons, & deſola toutes leurs ſemailles; ce Pere a bien fait tomber une autre grêle ſur nous, qui a fra-

caſſé

caſſé tous nos Temples, & ravagé toutes nos poſſeſſions, de ſorte que nous en ſommes à demi-ruïnez. Si Moïſe fit tomber des tenebres épaiſſes ſur les Egyptiens, elles n'approchent point de celles que le Pere la Chaiſe va faire tomber ſur la France.

Il eſt vray qu'on peut objecter cette difference, que dans toutes les playes d'Egypte la contrée de Goſçen fut exceptée. Toute l'Egypte étoit frappée & ce petit canton où ſe retiroient les Iſraëlites étoit exempt: Mais le P. L. C. en veut principalement à Goſçen, s'il fait un mal aux Egyptiens, il en fait deux à Iſraël. Il luy envoye la vermine de la terre, & les ſauterelles de l'abîme: Il tâche d'y faire tomber les tenebres qu'il a déja fait tomber ſur le reſte de la France: Il y envoye les Anges exterminateurs; non pas un, mais pluſieurs; non pour tuer les corps, mais pour meurtrir les ames; non pour s'attacher aux premiers nez ſeulement, mais à tous les enfans d'une famille. Outre des Anges exterminateurs d'une autre nature, ſçavoir Monſieur de Marillac & ſes dragons, qui dans la Province de Poitou, ont mangé & conſumé en deux jours la proviſion que de pauvres Paiſans avoient amaſſé en deux ans, ſans parler des maiſons des Seigneurs & Gentilshommes que ces exterminateurs ont pillées. De cette façon là il n'y a perſonne d'entre nous qui nie que le Pere la Chaiſe n'ait fait des miracles, & qui n'avoüe qu'il en a fait d'auſſi grands que Moïſe, & même qui avoient quelque rapport myſtique avec les ſiens.

Puis que je ſuis ſur les affaires du Poitou, il ne

il ne faut pas que je taise un autre miracle du Pere la Chaise, que Monsieur le Capitaine a obmis, qui est pourtant tel qu'il ne trouvera jamais son semblable dans le monde. Des compagnies de dragons entrent dans une Province paisible: ils y font mille maux non seulement par la permission de l'Intendant, mais encore par son exprés commandement: ils y exercent toutes les cruautez dont ils se peuvent aviser, sans distinction d'âge ni de sexe. Je n'en veux pas faire ici une repetition superfluë, puisque les Livres en font assez de bruit, & que ces cruautez parlent elles-mêmes. Je diray seulement, qu'on croyoit que le Roy selon sa justice ne souffriroit jamais qu'on commit de telles barbaries impunément. Ce qui peut-être seroit arrivé, si ce Pere qui ne dormoit pas, n'eut si bien & si avantageusement parlé, & tourné l'affaire d'un si bon biais, qu'il fit trouver au Roy que ce qu'on avoit fait en Poitou étoit une chose legere & de neant; que les Réformez se plaignoient à faux, seulement afin de causer des troubles dans l'Etat: ce qu'il dit fut crû. Mais de plus Monsieur de Marillac, qui sous un autre regne auroit été assez en peine pour justifier une conduite aussi violente & aussi injuste que la sienne, fut appellé en Cour, non pas pour y rendre conte de ses actions, mais pour être fait Conseiller d'Etat. Voilà donc deux grands miracles du Pere la Chaise: l'un d'avoir reduit à rien les plaintes des Réformez, tellement qu'elles se sont évanouïes en fumée: & l'autre d'avoir mis un homme qui meritoit de finir ses jours

sur

sur un échaffaut, dans le premier & le plus honorable Conseil de l'Univers.

Je diray aussi un mot touchant le grand aveuglement des François: Graces aux soins qu'en a pris ce Reverend Pere, on les peut comparer aux statuës dont l'Ecriture Sainte dit: *Qu'elles ont des yeux, & qu'elles ne voyent point: Qu'elles ont des oreilles & qu'elles n'oyent point: Qu'elles ont des pieds & ne peuvent marcher: Qu'elles ont des mains & ne peuvent rien faire.* Ainsi la plûpart des François ont de l'entendement, & toutefois ils n'entendent point & ne raisonnent point. Un des grands miracles de l'Ancien Testament fut quand Elisée aveugla toute une armée de Syriens, & les mena ainsi aveuglez qu'ils étoient au milieu de Samarie. Le Roy d'Israël qui vit que ses ennemis luy étoient livrez à sa devotion dit à Elisée, *Frapperay-je?* Mais le Prophete ne le voulut pas permettre, & en ce moment il ouvrit les yeux des Syriens; il leur fit connoître le danger où ils étoient; il les fit soûmettre à des conditions raisonnables; enfin il les renvoya en paix. Le Pere la Chaise fera bien volontiers la premiere partie du miracle; il aveuglera les gens tant qu'on voudra; il les amenera jusques à deux doigts du precipice: mais pour les retirer du danger & pour leur rendre la vûë, il n'a garde de le vouloir faire, parce que ceux qui veulent avoir un empire sur les consciences ne le sçauroient avoir s'ils ne les aveuglent, & leur empire ne dure qu'autant que dure l'aveuglement. Si la conscience qu'on tenoit dans l'esclavage vient à jouir de la lumiere par quelque

que moyen, elle se tire de la sujetion où elle étoit auparavant.

N'est-ce pas en effet un aveuglement étrange de ne s'appercevoir pas que ce Pere fait proprement le personnage du diable, qui tourmentoit Job, quoiqu'il le fasse d'une telle maniere qu'on diroit que le diable a prescrit à ce Pere ce qu'il doit faire: Et là-dessus Monsieur de B. V. ayant pris sa Bible, il y lut tout le premier chapitre du Livre de Job, sur ce que *Satan se rencontra une fois devant l'Eternel avec ses enfans, & que l'Eternel l'ayant reconnu l'interrogea, d'où il venoit: De roder & tracasser par la terre, dit l'esprit de tenebres. As-tu point vu, luy demanda Dieu, mon serviteur Job, personnage craignant l'Eternel, & se détournant du mal? A quoy Satan, repliqua ainsi, est-ce pour neant que Job craint Dieu? ne l'as-tu pas ceint à l'environ, sa maison, & tout ce qui luy appartient? tu as beni l'œuvre de ses mains, & son betail a grandement foisonné en la terre; mais étens maintenant ta main, & touche tout ce qui luy appartient, s'il ne te blasphême en ta face.*

Ce sont là à peu prés les paroles que les Jesuites ont proferées contre ceux qui louoient nôtre innocence & nôtre fidelité. On a oui plusieurs fois le Pere la Chaise dire sur ce chapitre; *On fait tant de cas de la fidelité des Huguenots, je ne sçay s'ils sont de cœur ce qu'ils sont semblant d'être exterieurement. Il leur est bien facile d'aimer ceux qui leur font du bien: ils vivent en paix dans le Royaume, eux qui n'y devroient pas être tolerez: ils y sont elevez aux Charges: ils y acquierent des biens: ils sont mê-*

*mes*

*mes assez bien venus auprés du Roy. Tout cela prouve que c'est plûtôt l'interest que l'amour qu'ils ont pour le Prince qui les attache à l'Etat. Mais que sa Majesté les mette seulement à l'épreuve des afflictions, qu'elle les chasse de sa presence, & elle verra s'ils ne se laissent pas emporter aux plus étranges rebellions & aux plus furieux soûlevemens.*

Si le Pere la Chaise disoit ces paroles au Roy, comme il les disoit à une personne de grand merite, n'imitoit-il pas l'exemple de satan? Or il n'y a point à douter qu'il ne les lui ait dites, puisque le Roy pour éprouver nôtre fidelité, nous a accablez d'une iliade de maux. Je crois pourtant qu'il a encore quelqu'autre envie que celle d'éprouver nôtre fidelité, & que c'est vrayement en haine de nôtre Religion qu'il nous mal-traite. Joignons l'un avec l'autre, & nous trouverons que ce n'est que par les conseils de ce Pere que nous sommes mal-menez: Car il n'y a sortes de calomnies qu'il ne déploye contre nous, ni couleurs odieuses qu'il ne nous donne.

Si j'étois de l'humeur de nos averfaires qui tirent de l'Ecriture Sainte des Allegories odieuses afin de nous en faire l'application, je dirois que quand Job fut tenté, c'étoit quelque Jesuite sous la figure d'un diable, qui le tenta, & qui le calomnia, qui luy imputa qu'il blasphemeroit & maudiroit son Dieu. Mais je leur laisse de bon cœur toutes ces subtilitez. Je diray seulement, que plus on lit cette histoire, & plus on trouve de conformitez dans les circonstances de tout cet évenement, non seulement entre l'Ange Calom-

niateur & le Pere la Chaise, mais de plus entre Dieu & le Roy, le Saint homme Job & le parti des pauvres Réformez ; car il semble que le Roy nous ait abandonnés à la discretion de son Confesseur, à qui il a donné pouvoir de nous nuire en mille manieres. En effet comme Dieu dit à satan, *voilà tout ce qui luy appartient est en ta main, seulement ne mets point la main sur luy :* Et là-dessus le diable fit perir tout ce que Job avoit jusques à ses propres enfans, épargnant seulement sa personne que l'Eternel luy avoit défendu de toucher ; sans pouvoir obliger pourtant ce saint personnage à renier son Createur & son Dieu, selon ce qu'il s'étoit vanté de faire : Ainsi il semble que le Roy nous ait abandonnez à la discretion, ou plûtôt à la barbarie des Jesuites, & sur tout du Pere la Chaise. Toutefois avec de certaines limitations, qui sembloient au commencement reserver nos personnes & nos familles. La Societé donc ayant attiré l'autorité Royale dans ses sentimens ; elle a enlevé nos privileges ; rasé une bonne partie de nos Temples ; en un mot, elle a fait comme on dit en commun proverbe, *le diable à quatre :* esperant toûjours que les Huguenots, qui avoient été fort âpres pour maintenir la liberté de leurs exercices, ne manqueroient pas de faire quelques remuëmens, & c'étoit là où on les attendoit. Mais par une conduite impenetrable de la Providence Divine, ils ne se sont jamais laissé emporter à la moindre violence. Ainsi ils ont ôté à leurs ennemis le pretexte qu'ils cherchoient pour faire main-basse sur eux, comme sur des rebelles, plûtôt que comme sur

des heretiques ; de sorte qu'à present on est obligé de recourir au pretexte de l'heresie.

Ce coup ayant manqué à la Societé, les Jesuites ont mis encore le Pere la Chaise en campagne, pour representer au Roy que ce n'étoit pas assez de vexer ceux de la Religion en leurs biens, en leurs exercices publics de devotion, & en leurs charges ; mais qu'il faloit les serrer de plus prés & inquieter leurs personnes & leurs consciences. D'où l'on esperoit qu'il arriveroit infailliblement de deux choses l'une ; ou que les Huguenots ne pouvant endurer les affronts qu'on leur feroit, se porteroient à quelque coup desesperé ; ou bien que lassez de leurs miseres ils changeroient de Religion. On avoit fait entendre l'un & l'autre au Roy, mais on n'avoit pas beaucop insisté sur l'esperance de la rebellion, comme étant une chose qu'il étoit honteux de chercher. Les Jesuites disoient, il sera bien difficile que les heretiques s'empêchent de faire quelque incartade, quand on ira dans leurs maisons ravir leurs enfans dans leur propre sein ; puisque leurs peres qui étoient plus sages qu'eux, n'avoient pû s'empêcher de courir aux armes pour de moindres sujets.

C'est proprement ce que satan dit à Dieu en voyant que Job perdit tous ses biens & ses enfans en un jour, sans que tant de malheurs le fissent murmurer contre son Createur. *Chacun*, dit-il, *donnera peau pour peau, & tout ce qu'il a pour sa vie, mais étens maintenant ta main sur luy & touche sur luy-même, s'il ne te renie en la face. Et l'Eternel repondit à satan, voici il est en ta main, mais seulement garde sa vie, & ainsi*

*satan sortit de devant l'Eternel, & frappa Job d'un ulcere malin depuis la plante du pied jusques au sommet de la tête.*

Le P. L. C. a dit fort souvent en presence de plusieurs témoins, que ce n'étoit pas assez pousser les Heretiques que de leur ôter leurs Temples, leurs biens, & leurs Charges; mais qu'il faloit s'en prendre à leurs personnes, & ne leur laisser pas même jouïr de l'image du repos. C'est dans cette vûë qu'il a sollicité ces Arrêts cruels & violens qui ouvrent la porte aux Prêtres & aux Moines pour troubler la tranquillité des mourans; pour enlever les enfans à leurs peres, & arracher aux meres ceux qui sont nouvellement nez; & enfin pour traiter criminellement tous ceux qui entreprendront de perseverer dans la verité, malgré les promesses ou les menaces qu'on leur fait.

Il est vray que jusques ici on n'a pas encore lâché la bride à nos ennemis pour nous tourmenter à leur plaisir, ou pour nous ôter la vie, hormis en Poitou (où l'on n'a sçû si bien faire qu'on n'ait découvert une partie de tout ce que l'on trame) mais n'est-ce pas assez nous tourmenter que de nous ôter ce que nous cherissons le plus, comme étant nôtre chair & nôtre sang? Certes les extremitez ausquelles nos ennemis se sont portez ne sont gueres moins cruelles que les meurtres de nos personnes, Toutes ces cruautez & ces tortures exercées en Poitou sur tant de pauvres Païsans, sur tant de vieillards décrepits & de tendres enfans, ne sont pas moins criminelles devant Dieu que si l'on leur avoit ravi la vie par un massacre. Il est vray que la bonté & la douceur de nôtre

Roy

Roy ne sçauroit permetre qu'on répande le sang pour forcer les ames sur le point de la Religion: * Il y a même toutes les apparences du monde qu'il a ignoré & qu'il ignore encore ce qui s'est passé en Poitou. Toutefois il veut que nous soyons traitez rudement: & qui sçait s'il ne l'a point ordonné ainsi, pour voir si nôtre fidelité sera à l'épreuve de sa rigueur? & pour essayer si sa severité ne nous fera point sortir de nôtre devoir, voulant faire une experience de la verité de nôtre zele, & nous connoître par soy-même.

Mais Dieu soit loüé de ce qu'il ne nous a point laissé emporter par nos passions, de sorte que nous n'avons rien fait d'indigne du nom de bons & de fideles Sujets. Nos plus legeres fautes auroient été regardées comme des crimes horribles, & on n'auroit pas manqué d'imputer les emportemens de quelques particuliers à tout le Parti & à toutes les Eglises. Toute la secte des Jesuites étoit aux écoutes; les creatures qu'ils ont à la Cour parmy le Clergé & le Peuple, attendoient avec grande impatience l'heure de sonner le toxain contre nous, & de nous faire déchirer par la populace: Mais la moderation dans laquelle nous nous sommes tenus les a entierement deconcertez. Nous avons dit avec Job quand on nous a ôté nos Charges: *Dieu l'a donné, Dieu l'a ôté son saint nom soit benit.* Et comme l'Ecriture Sainte rend ce témoignage auguste à Job, *qu'en toutes ces choses il ne pecha point:*



* Si l'Auteur avoit sçu toutes les cruautés inouïes qu'on a exercé depuis l'année 1685. il auroit bien changé de langage.

De même, dans toutes les Histoires veritables qui paroitront dans les siecles à venir, toute la Terre sçaura que malgré les injustices & les violences qui nous ont été faites, nous n'avons jamais démenti par nos actions les protestations que nous avons faites d'être de bons & fideles Sujets du Roy jusques à la mort. Que le Pere la Chaise fasse gloire tant qu'il luy plaira de se servir des ruses & des voyes de satan pour nous obliger à parler ou à prendre les armes contre nôtre Roy; Dieu nous fera la grace d'avoir cette premiere patience de Job, sans avoir les foiblesses qu'il fit paroître dans la suite de ses maux, & qui diminuerent beaucoup du prix de cette admirable, pieuse & innocente constance, qu'il avoit montrée dans les commencemens de ses douleurs.

Vous étes peut-être surpris que je vous rapporte ici toute cette histoire de la tentation de Job; & que je fasse l'application de ce que le diable fit contre luy, à ce que le Pere L. C. a fait contre nous. Mais je l'ay fait pour justifier en quelque façon ce Pere, s'il n'avoit pû venir à bout d'un miracle qu'il avoit si bien entrepris qu'il sembloit être infaillible. Qui auroit pû s'imaginer que les Huguenots auroient tenu leurs mains dans leur sein, pendant qu'on leur auroit tenu le poignard sur la gorge? il n'en faut pourtant pas être étonné, le diable qui est un plus grand maître que le P. L. C. n'a jamais pû porter un homme tout seul à blasphemer contre son Dieu, & comment est ce que ce bon Jesuite auroit pu porter toute une multitude à s'emporter contre

son

son Roy ? Si l'impuissance du diable justifie l'impuissance du Pere la Chaise, la puissance de ce Pere paroit cependant en des choses où le diable a fait voir une impuissance tout à fait honteuse, & voici comment.

Il est dit dans le troisiéme de Zacharie, que ce saint Prophete vit en vision le Souverain Sacrificateur Jehosuah, qui étoit en la presence de l'Eternel, avec des vêtemens sales & déchirez, & satan qui étoit là debout pour le contrarier: Mais que l'Eternel rendit le diable confus, en luy disant, *Que l'Eternel te tance rudement, ô satan, voire l'Eternel qui a élû Jerusalem te tance rudement, n'est-ce pas ici ce tison recoux du feu ?* Chacun sçait que le Pere la Chaise fait tout ce qu'il peut pour nous contrarier: il y travaille par les calomnies, par les sollicitations, par les flatteries, par les importunitez, de vive voix, & par écrit, par luy-même, & par des personnes interposées. Nous n'avons pas l'avantage de nous presenter devant nôtre Roy, comme le Souverain Sacrificateur Jehosuah l'avoit de se presenter devant Dieu; & si nous avions ce bonheur ce ne seroit comme lui qu'en des vêtemens sales & déchirez, vû la douleur où nous sommes. Mais de quoy nous serviroit cela ? puisque sa Majesté ne dira jamais à ce Pere qui fait la vraye œuvre du diable: *Que le Roy te redargue, ô calomniateur, voire que le Roy qui a trouvé toujours de la fidelité en ses sujets de la Religion te tance rudement. Ne sont-ils pas ce tison recoux du feu des massacres & des embrasemens de la France & pourquoy l'irois-je encore livrer aux flammes pour le consumer entierement.*

Ha! que ce Pere se sent bien assuré qu'on ne luy dira jamais des choses semblables ni équivalentes, quoy que pourtant il fasse le vray métier du diable, qui est de calomnier: c'est son fort & son propre *quarto modo*, comme on parle ordinairement dans les Ecoles. Mais il faut avoüer pourtant que c'est quelque chose de bien mortifiant pour luy, de n'avoir jamais pû faire tomber les Huguenots, dans le piege qu'il leur avoit tendu avec tant d'adresse, pour les faire trouver rebelles. Ce Pere ne demandoit pas qu'ils tombassent dans une rebellion actuelle, mais seulement dans une apparence de rebellion, & en quelques defauts qui les pussent faire soupçonner. C'est alors qu'il auroit triomphé, & qu'il seroit venu à bout du plus difficile de tous ses miracles, qui consistoit à faire naître un pretexte pour exterminer entierement tous les Huguenots, sous ombre de soûlevement & de rebellion. Mais toutes choses ne réüssissent pas aux grands hommes, & Dieu qui est toûjours juste & jaloux de sa gloire empêche le succés de leurs plus beaux desseins.

Il avoit encore entrepris un autre miracle qu'il avoit mis en un assez bon train pour pouvoir esperer qu'il reussiroit infailliblement: c'est le dessein qu'il avoit sur l'Angleterre, qui échoüa sur le point fatal de l'execution. Il ne faut point trouver étrange si ce Pere est un peu mécontent de la Providence divine, qui a renversé ce qu'il avoit si bien concerté avec les Jesuites Anglois, Flamans, Espagnols & Italiens. Que ce miracle là luy auroit attiré d'hommages, s'il avoit pû remet-

tre sous le joug de Rome, cette fiere nation Angloise, qui avoit brisé ses fers depuis tant d'années. Ce qui est encore de fâcheux en toute cette affaire, c'est que les Anglois ont les Lettres de ce Pere, dans lesquelles il traitoit des miracles, & des moyens dont il se faudroit servir pour le succés; de sorte que sa reputation en a souffert quelque diminution; on a reconnu qu'il étoit un homme de sang, & qu'il ne trouvoit rien de trop difficile pour venir à son but. Bon Dieu quel miracle! de voir alors la mort violente d'un Roy, de toute sa Maison, de son Parlement, & de plus de trente mille personnes qu'on avoit proscrites, & qui n'auroient pas manqué de passer le pas.

Mais il n'en faut plus parler, il ne faut pas même s'en souvenir, s'il est possible; c'est un malheur passé qui a bien été capable d'alterer la reputation de ce Pere, mais non pas de la luy ôter: Car s'il n'a pû faire trouver les Huguenots rebelles par ses stratagemes, ni faire rentrer l'Angleterre dans l'esclavage, il a trouvé au moins le moyen de rendre les plaintes des Huguenots vaines. Quant à l'affaire d'Angleterre, luy & la Societé aidez de tous ceux qui y estoient interessez, ont si bien tourné la chose, qu'on traite aujourd'hui cette entreprise de fable & d'illusion, comme une chose inventée à plaisir, pour opprimer les pauvres Catholiques Anglois. Les Reformez de France ont beau faire toucher au doigt la tyrannie que les Intendans des Provinces exercent contre eux, au seul sujet de la Religion: Il n'y a rien de tout cela: Ce Pere les fait passer pour des visionnaires, qui

croyent souffrir ce qu'ils ne souffrent point, ou pour des fripons qui se plaignent à tort de ce qu'ils ne sentent pas, dans la veuë de rendre leurs ennemis odieux.

Je crois avoir satisfait, bien ou mal, à ce qu'on desiroit de moy, (dit Monsieur de B. V.) je vous prie d'ordonner à Monsieur le Capitaine qu'il s'aquitte de sa promesse. Vous étes demeuré en un assez bel endroit, vous auriez pû pousser plus loin vôtre pensée si vous aviez voulu, pourquoy nous privez-vous de la satisfaction que nous pourrions avoir de vous entendre, lui dit Monsieur le Capitaine? Je crois (repliqua Monsieur de B. V.) que vous n'avez rien à nous dire que de grand, c'est pourquoy je me tais: & vous Monsieur contentez la compagnie: ne nous faites plus attendre.

Assurément, dit le Capitaine, vous avez raison, je n'ay rien à vous dire que de grand, à cause du sujet dont je dois vous parler, sçavoir des Jesuites en general, & du Pere la Chaise en particulier. Je me souviens d'avoir vû autrefois un petit livre intitulé, *La Vie de Dom Louis de Haro, dans laquelle on traite de toutes les choses du monde & de plusieurs autres*. Si l'on imprime quelque jour les oeuvres ou les memoires du R. Pere la Chaise, voilà le titre qu'on pourra donner à son livre: le titre sera digne du sujet, & le sujet digne du titre.

Je suis obligé avant que de parler des miracles du Pere la Chaise, de vous faire voir ceux de la Société en general: Et je le dois d'autant plus, que ce Pere n'auroit jamais fait ce

qu'il a fait, ni été élevé au poste où nous le voyons, s'il n'avoit été Jesuite. La Societé l'a fait Confesseur du Roy, & l'education qu'elle luy a donné, l'a élevé & luy a donné le moyen de se faire plus considerer qu'aucun autre Confesseur ne l'ait été; depuis le fameux Pere Cotton, qui faisoit les deux personnages de Confesseur & de bouffon de Henri le Grand. Il faut donc que je parle premierement des miracles de la Societé.

On n'a jamais veu d'Ordre qui ait reçû plus de bien-faits de la France que celuy des Jesuites, & jamais Ordre n'a moins merité ses faveurs ni ne s'est monstré plus ingrat. Que dis-je, ingrat? cet Ordre en est venu jusques à ce point que de vouloir vendre la France aprés en avoir meurtri les Princes. Jamais pourtant Ordre n'a sçu si bien se maintenir au milieu d'une nation qu'il avoit mortellement offensée en plusieurs manieres. Je ne m'étonne pas aprés cela qu'il y en ait chez le Turc, le Persan, & le Mogol, & qu'ils soient bienvenus en tous ces pais: Pourquoy ne l'y seroient-ils pas, puisqu'ils le sont bien en France? où aprés les maux, les desordres, & les conspirations qu'ils y ont fait; aulieu d'en être chassez, ils y sont si bien établis & sont si puissans, que malheur à qui n'a pas pour eux toute la déference qu'ils croyent leur être dûë.

Quand la posterité apprendra qu'il y a eu des gens en France, qui ont commis ou fait commettre plusieurs attentats contre la sacrée personne de nos Rois; & qui ont formé une infinité de desseins contre leur Etat, qui ont tous éclaté & dont ils ont été convaincus,

aussi bien que de leurs intelligences criminelles avec les ennemis de la France, quelques équivoques, retentions mentales, & autres tergiversations dont ils ayent voulu se servir pour les desavouër ; & cela non seulement du temps de la ligue, mais dans le temps que la France étoit paisible sous le regne de Henri le Grand : Qu'il a paru une infinité de livres méchans & abominables que la societé a mis au jour : Plusieurs entreprises pour excroquer le bien des particuliers, & l'attirer : Diverses execrations qui se sont commises dans leurs maisons ; sans parler des meurtres secrets de leurs ennemis ; de ceux qu'ils ont fait empoisonner, & dont ils se sont défaits par des voyes cachées ; avec tant d'autres choses que je n'ay pas le temps de dire ; celles qu'il faut taire par discretion, & celles qui ne sont pas venuës à ma connoissance.

Quand, dis-je, la posterité apprendra ces choses, ne sera-t-elle pas étonnée ? Que dis-je ? elle sera épouventée, de ce qu'on a si long-temps toleré ces ennemis domestiques dans le cœur de l'Etat. Est-il possible, dira-t-elle avec raison, qu'on ait connu ces gens pour être des viperes, & qu'on n'ait pas eu le courage de les tirer des entrailles qu'ils devoroient ? A quoy a servi à nos Peres leur bravoure contre leurs ennemis du dehors, puisque dans leurs intestins ils nourrissoient des monstres alterez de leur sang & affamez de leur chair ? Les Rois étoient-ils sans yeux, qu'ils ne s'apperceussent pas de leurs méchancetez ? Les Parlemens étoient-ils sans mains, qu'ils n'empoignassent point ces galands-là ? Et les peuples

ples étoient-ils si abrutis, que d'encenser si long-temps comme des Dieux, ceux qui étoient moins qu'hommes par leurs foiblesses; & pis qu'hommes par leur malice?

Certainement ce qu'on souffre cette Societé par tout le monde, & sur tout en France, ne peut passer pour autre chose que pour un miracle. On a vû renverser des Monarchies pour quelques crimes qui avoient lassé la patience des peuples: La Societé regorge de crimes connus & inconnus, & cependant elle subsiste. Que dis-je? elle subsiste: Elle morgue insolemment toute la terre: elle ravit: elle pille: elle viole la foy: en un mot, il n'y a mal qu'elle ne fasse, & pourtant chacun tremble sous elle & n'ose seulement en murmurer. Il n'y a Prince Catholique qui ne soit bien-aise de les servir, & de leur rendre mille bons offices; de peur d'attirer sur eux leur haine inexorable, accompagnée de leur terrible puissance. Les Princes Protestans les redoutent aussi, sçachant bien ce qu'ils sçavent ordonner à leurs disciples. Voilà certes le miracle des miracles.

Je me suis souvent étonné comment quelques uns d'entr'eux se morfondent à loüer leur Societé de ses grands merites, & de ses insignes vertus. Ce champ est un peu sterile: outre que le nombre des moqueurs, des gloseurs, & des contredisans est infini, mais ils sçavent payer d'impudence. Peut-on assez estimer ce front d'airain qu'ils font paroître, soit pour soûtenir les actions les plus abominables, soit pour nier les plus constantes, soit pour loüer les plus meprisables? Ils n'ignorent pas combien ils

sont haïs dans le monde, & que ceux qui ont bonne opinion d'eux sont regardez aujourd'huy comme des niais & des sots ; neanmoins ils ne perdent pas pour cela le courage ni l'envie de se loüer. Il n'y a de sçavans, de vertueux, de devots, & de sages que dans leur Societé : ils ne sçavent parler que d'eux-mêmes : tout le reste du monde n'est rien sans eux. Il faut que le monde ait été bien miserable avant que leur ordre fût institué. Ils nous rompent les oreilles de la quantité de leurs miracles, & nous produisent un nombre de leurs *Martyrs*, qui surpasse ceux de tous les autres Ordres ; & aprés toutes ces choses nous ne les regardons pas comme des imposteurs & de faux Prophetes : c'est une espece de miracle.

Je me suis souvent diverti en lisant un certain livre qu'un d'entr'eux a fait, où il ne manque pas d'élever sa Societé jusques au Ciel. Il s'appelle *L'Image du premier siecle*, & quoy que vous ayez pû lire les sottises qu'il contient, dans les censures qui en ont été faites, neanmoins comme tout le monde qui est ici ne les aura peut-être pas vûës, je vais vous reciter ce qu'il dit en un endroit. *C'est une Societé d'hommes, ou plûtôt d'Anges* ; & ailleurs, *C'est une troupe choisie d'Anges, qui est prédite par Esaïe, Allez Anges prompts & legers.* pag. 410. 411. *C'est la voix publique presque de toute l'Europe que la Societé a rappellé les vertus d'exil, qu'elle a ressuscité les muses ensevelies, & rétabli la Doctrine dans les Ecoles.* pag. 27. des Prolegomenes : *Les Jesuites sont des esprits d'Aigles.* pag. 406. *C'est une troupe de Phenix, un Auteur ayant montré depuis peu qu'il y en a plusieurs.*

*sieurs.* Dans la Preface; *Ils ont changé la face de la Chrêtienté; ils ont fait fleurir partout la science du Christianisme, & la pureté des mœurs, au lieu de l'impieté, de l'ignorance, & du luxe qui y regnoient auparavant.* pag. 43. *Tous les Jesuites sont éminens en Doctrine & en sagesse; de sorte qu'on peut dire de la Societé, ce que dit Seneque: Il y a de l'inégalité où les choses éminentes sont remarquables; mais on n'admire point un arbre, quand tous les autres de la forest sont également hauts. Certes, de quelque côté que vous jettiez les yeux, vous ne trouverez rien dans la Societé qui ne pût être éminent par dessus les autres, s'il n'étoit parmi d'autres qui ont la même éminence.* Cette confusion tient fort du galimathias, pag. 401. *Ils sont tous des hommes mâles, ou plûtôt des Lions genereux qui ne sont étonnez d'aucuns perils,* ibid. *Je crois que tous ceux de cette Societé naissent le casque en tête.* pag. 30. *Quels hommes choisis, ô Dieu immortel! Quels foudres de guerre! Quelle fleur de Cavalerie! Quels appuis, & quels genies tutelaires! J'ose dire que chacun d'eux est capable des plus grandes choses, & vaut luy seul plus qu'une armée.* pag. 410. *L'Esprit du Seigneur anime tous ces nouveaux Sansons.* ibid. *Les moindres petits Jesuites Novices de cette Societé sont tous vieux, & ont comme cent ans: Ils sont tenus tels par tout le monde, qui les appelle Peres, quelques jeunes qu'ils soient; enfin c'est une Societé où tous les Freres sont conduits par la sagesse divine, qui est plus assurée que toute la Philosophie & la plus longue experience. J'ajoûte encore qu'ils sont appelez par Jesus, qui est la Sagesse Eternelle du Pere, à la Societé de ses travaux, & qu'ils assistent tous le*

*le monde avec une affection de Peres. Il n'y a personne entre eux à qui la gloire de la vieillesse ne soit dûë, qui n'accomplisse ses jours & son âge, & que l'on ne doive croire avoir vécu un siecle & davantage, quoy que sa mort paroisse precipitée.* pag. 36. *Les Jesuites sont des Heros intrepides.* pag. 401. *Un seul de cette Societé est quelquefois victorieux de tant d'ennemis, que vous jugeriez qu'une grande armée n'en pourroit pas vaincre aisément autant que luy seul.* pag. 419. *La Societé est ce tissu d'or, d'Hyacinte, de pourpre, & de graine deux fois teinte, que l'Ecriture appelle le Rationnel du Jugement, & les Grecs l'Oracle. Car quand je considere la forme carrée qu'il avoit, j'y découvre la Societé comme marquée dans cette figure, à cause qu'elle est répanduë dans les quatre parties du monde. Et quand j'envisage ces trois rangs de quatre pierres precieuses, qui representoient d'une maniere admirable la doctrine de la verité, je me remets en l'esprit les divers Ouvrages de plusieurs de cette Compagnie, qui bien que surpassant l'effort ordinaire de la nature, sont reconnus toutefois comme contenant la doctrine & la verité. Et lors que je pense que cet Oracle étoit porté sur la poitrine du grand Pontife des Juifs, il me semble voir cette tres-petite Societé qui est comme attachée sur la poitrine d'un plus saint Pontife, qui est le Pape.* pag. 622.

Je suis fort surpris que ce grand Panegyriste n'ait rien dit de leurs miracles politiques, & qu'il ne les ait pas mis au dessus de ceux des Prophetes & des Apôtres. Certes je ne puis regarder que comme un évenement extraordinaire & surnaturel, que les Jesuites ne soient pas tout à fait décréditez dans le monde. Si d'au-

d'autres personnes qu'eux avoient entrepris de se louer à perte de vûë, & avec aussi peu de jugement qu'ils le font ; ils seroient les premiers à s'en moquer & à les tourner en ridicules. Pourquoy donc ne leur fait-on pas ce qu'ils feroient aux autres, s'ils tomboient dans les fautes qu'ils commettent ? C'est en cela que consiste le miracle, qu'ils peuvent prononcer les plus grandes extravagances, & qu'elles passeront pour des veritez & pour des merveilles : Au lieu que les autres peuvent dire les plus belles choses du monde qui passeront peut-être pour des folies ou des mensonges.

J'avoüë bien qu'il y auroit un beau sujet de berner les Jesuites, sur les ridicules & fades loüanges qu'ils donnent à leur Societé dans presque tous leurs livres ; mais qui voudroit s'amuser à cela ? Ne seroit-ce pas *répondre au fou selon sa folie ?* Il n'y a point d'homme, s'il n'est tout à fait mal bâti, en voyant les éloges affectez qu'ils se donnent qui n'en conçoive du mépris. Il n'y a qu'à raporter leurs propres paroles, elles sont d'une telle nature qu'elles portent avec elles leur propre réfutation. Il me semble que j'entens ces flatteurs de Neron, de Caligula, de Domitien & d'autres semblables monstres, qui comparoient ces Princes aux Dieux, & qui les nommoient des Heros, quoy que ce fussent les plus infames & les plus méchans hommes de leur siecle.

Je ne vous parle de toutes ces choses que pour vous faire voir que leur impudence est un miracle inconcevable. Apres tous les

maux

maux qu'ils ont fait dans le monde, dont chacun se plaint : aprés tous les reproches qu'on leur a fait de leur ambition, de leur avarice, de leurs cruautez, ils se qualifient cependant *une Compagnie d'Anges, & se vantent qu'ils sont appellez de Jesus à la Société de ses travaux.* Si Mademoiselle de Sainte Phale avoit sçû cela, quand elle s'entretenoit avec le Pere Simon sur ce sujet, elle n'auroit pas manqué de luy en faire une plaisante raillerie. Mais j'ay d'autres miracles à mettre en avant que celuy-là, sans pourtant particulariser aucun fait; car s'il en faloit venir aux preuves & aux exemples nous n'aurions jamais fait, une matiere si riche ne pouvant étre épuisée.

Je ne veux pas non plus m'étendre sur ce qu'ils ont fait, & sur ce qu'ils font tous les jours à Rome, en Allemagne, en Espagne, en Angleterre, en Hollande, en un mot par toute l'Europe, sans vous parler de toutes les autres parties du monde. Une Compagnie si étendue que celle là & qui n'a pourtant qu'un cœur & qu'une volonté, doit être conduite par quelque genie plûs qu'humain. L'Apocalypse parle de certaines *profondeurs de Satan*, peut-être vouloit elle indiquer tacitement les Jesuites & tous leurs mysteres. Ce sont en effet des profondeurs que personne ne peut sonder. On ne peut pas dire que ce soient des profondeurs divines, puis qu'elles ne tendent qu'à l'enrichissement & à la grandeur de la Societé ; il faut donc que ce soient des profondeurs d'une toute autre nature.

On accorde à ces Peres tous les jours de nou-

nouvelles marques de faveur : on leur octroye ce qu'ils ne meritent aucunement, & on ne leur donne point ce qu'ils meritent. D'où viennent ces choses sinon d'une certaine prévention qu'on a pour eux ? & cette prévention qu'est-ce, sinon un aveuglement d'esprit ? & cet aveuglement qu'est-ce, sinon un miracle ? Car aprés tant de fourberies, tant de trahisons, tant d'attentats & tant de marques qu'ils ont données de leur endurcissement dans le vice, d'où vient qu'ils sont les bien-venus par tout; & que nous les voyons aujourd'huy les mignons de la fortune & des Princes ? Il me semble que (je ne diray pas la haute prudence) mais même le sens commun apprennent aux hommes, que quand quelqu'un nous a trompé une, deux, ou trois fois, il ne faut plus s'y fier ; beaucoup moins se doit on fier à ceux qui nous ont toûjours trompez, & qui n'ont jamais donné une seule preuve de leur bonne foy : Si on le fait on ne doit pas s'étonner si l'on tombe en ruine, puis qu'on en est soy-même l'instrument.

On me répondra peut-être, que les Jesuites de nos jours ne sont pas si méchans que ceux qui ont instruit les meurtriers des Rois. Je n'en sçai rien ; mais je sçai bien qu'on a vû partir de leurs mains une Morale qui ne promettoit pas une grande regeneration. (Je dis de leurs mains, parce qu'on n'a jamais pû les porter à la desapprouver.) Cette Morale semble n'être faite que pour se concilier l'agrément, & l'amitié des hommes ; car elle ne fait pas scrupule de les envoyer en Enfer fort doucement & sans bruit, en s'accommodant avec

leurs

leurs humeurs & leurs vices. On peut bien juger que ceux qui par des maximes si éloignées de l'Evangile, sont aussi fort éloignez de leur conversion, ne sont pas meilleurs que ceux qui les ont précedez : & ainsi nous pouvons regarder avec un juste étonnement, & comme un miracle qui a tres-peu de semblables, qu'on les laisse subsister.

Nous sçavons que les Jesuites ont trompé les Papes en faveur de la Maison d'Autriche, & qu'ils ont trompé la Maison d'Autriche en faveur de la France. N'est-il donc pas de la prudence de croire que la Societé trompera la France comme elle a trompé les autres Puissances ? parceque ne regardant qu'à leur interest, ils seront toûjours du côté des triomphans sans s'attacher à aucune Nation en particulier. C'est un grand abus en France, de s'imaginer qu'on les enchaînera par tant de bien-faits, que jamais ils n'abandonneront les interets de l'Etat. Pouvoit-on leur faire des faveurs plus essencielles, que celles qu'ils ont reçûës des Papes, à qui ils sembloient s'être devoüez aveuglément ? On a pourtant veu que dans les démêlez des Papes avec les Espagnols, les Jesuites étoient dans le parti de ceux-ci : Et le bruit court qu'ils empoisonnerent Sixte V. pour faire plaisir à Philippe second, ce Pape ayant fait paroître vouloir ôter le Royaume de Naples à ce Roy.

Touchant la Maison d'Autriche, ils n'ont rien épargné pour faire tomber la Monarchie Universelle dans ses mains, quoy qu'à la verité ils n'eussent en vûë que leur propre grandeur : Car ayant sur ceux de cette Maison,

tout

tout le credit qu'ils pouvoient desirer, ils esperoient qu'en l'élevant de plus en plus, ils auroient part à son élévation, outre les biens & les dignitez que cette Maison leur a accordé. Ils ne se sont pas contentez de former des souhaits, ni de donner des conseils pour ce sujet; ils ont travaillé eux-mêmes par toutes sortes de moyens, dont quelques-uns n'ont jamais été trouvez licites que dans leurs Ecoles. Les Empereurs de leur côté avoient donné des esperances si magnifiques à la Societé, que si elles avoient succedé, il n'y auroit point eu d'autres Princes en Allemagne que l'Empereur & les Jesuites, encore ceux-ci auroient-ils eu la meilleure part dans l'autorité. En effet ce conseil qui fut donné à l'Empereur Ferdinand second, de la restitution des biens Ecclesiastiques saisis par les Protéstans, ne luy étoit pas donné par les Jesuites pour augmenter les revenus de ses Domaines seulement; c'étoit principalement pour recompenser la Societé des grandes peines qu'elle avoit pris & qu'elle prenoit tous les jours pour l'accroissement de l'Empire.

Mais quand ces bons Peres ont vû que malgré tous leurs stratagemes, malgré tant d'armées & tant de batailles, elle n'a pû étendre d'avantage les limites de la Puissance Imperiale, qui ne pouvoit pas monter plus haut que le point où l'avoit mise l'Empereur Charles-Quint, qui sembloit être son periode d'où elle ne pouvoit que descendre: cette décadence ne plaisant pas à la Societé, qui ne sçauroit jamais se contenter de ce qu'elle possede: & voyant d'un autre côté que la France étoit brus-

 que,

que, gaillarde, riche, entreprenante, & gouvernée par un Roy aussi grand en genie qu'en prosperité, auprés de qui il y avoit beaucoup à profiter; cette illustre Compagnie de Jesus a trahi l'Empereur & le Roy d'Espagne de la maniere que chacun sçait, pour ne se donner pas à la France avec les mains vuides.

Or maintenant la France qui n'ignore pas leurs manieres de faire, devroit en profiter, assurée qu'elle est par l'experience du passé, que cette Societé ne suivant que la bonne fortune, si elle vient à tourner le dos aux François, les Jesuites feront la même chose; & se rangeront encore une fois dans le parti de ses ennemis. Il ne faut pas être grand devin pour deviner cela; mille exemples prouvent ce que j'avance. A moins donc que les François n'enchaînent la fortune, & qu'ils ne mettent un clou à sa roüe, ce qui n'est pas en leur puissance ni d'aucun homme qui vive, jamais ils ne pourront s'assurer sur les pompeux discours, & les plus forts sermens des Jesuites. C'est en ceci que consiste le miracle, de savoir faire qu'on se fie en eux: c'est ce qui donne à tout le monde un juste sujet d'étonnement, de voir qu'on les écoute & qu'on leur ajoûte foy. Et quoi qu'il n'y ait rien de plus véritable que ce qu'on dit en commun proverbe, *que les Princes aiment bien les trahisons, mais qu'ils haïssent les traîtres*; ce proverbe souffre pourtant ici une terrible exception. Car personne ne me sçauroit dire que les Jesuites n'ont pas fait ce que je leur impose, sans donner un démenti aux Predecesseurs de notre Roi & à leurs Parlemens: Pourquoy donc se fie-t-on en eux? Mes amis, c'est ici

ici le miracle, & un miracle, si grand qu'il ne pourra jamais être assez admiré, & que les Histoires ne le pourront jamais assez dignement dépeindre.

Il est vray qu'on est obligé de tout, ou d'une partie de ce miracle au Pere la Chaise, qui comme une Syrene, endort toute la Cour par son chant: Car il ne parle que de porter l'Autorité Souveraine plus haut qu'elle n'a jamais été, & au delà de toutes sortes de bornes; ses Confreres tiennent le même langage; qui ne croiroit là-dessus qu'ils aiment infiniment le Roy? Ce grand Prince le croit ainsi, par les empressements qu'ils témoignent pour son service. Mais qui ne sçait que c'est le propre des Favoris, qui ne demandent rien tant que l'élevation de leur Prince, estimans que plus il sera grand, plus aussi ceux qu'il honore de son amitié & de sa familiarité seront grands eux-mêmes.

Le Pere la Chaise sçait parfaitement ce point là, comme l'ayant bien étudié, aussi le met-il bien en usage. C'est ce qui fait que le Roy l'aime tous les jours plus qu'il ne faisoit, croyant n'avoir jamais rencontré d'organe si excellent pour toutes ses affaires de conscience, & pour une partie de celles du cabinet; c'est pourquoy il le favorise tous les jours par de nouveaux dons, & de plus il déploye sur la Societé des liberalitez inouïes. Le Pere la Chaise ayant fait ce grand miracle de persuader à sa Majesté que c'étoit une Compagnie en qui il pouvoit prendre une entiere confiance, comme étant tout à fait entrée dans les interêts de son Roy.

Voilà

Voilà qui va le mieux du monde pour le temps present; mais si nous formons des jugemens sur l'avenir par le passé, le Roy s'appuye sur un roseau brisé, capable de percer la main de celuy qui s'appuyera dessus. Aprés avoir fait percer le cœur de Henry le Grand qui n'avoit rien épargné pour les gagner, par caresses, par presens, & par clemence; il n'y a Prince qui ne puisse justement se défier d'eux, & qui ne doive craindre de voir quelques-uns de leurs disciples, imbus de leurs maximes, porter leurs mains sacrileges sur leurs sacrées personnes: A l'heure même qu'ils leur font le meilleur visage, & qu'ils se servent des plus belles protestations, c'est alors qu'il s'en faut le plus garder. Souvenez vous que les Jesuites qui font tant aujourd'huy les zelez & les empressez pour le bien & l'honneur du Roy & de la France, s'ils voyent un jour quelque changement au cours de sa prosperité, l'abandonneront infailliblement. Car ils sont trop politiques pour ignorer que quand un Prince cesse de faire des liberalités à son favori, par defaut d'affection ou de puissance, dés ce moment la disgrace du favori prend son commencement.

Admirez pourtant comme l'hypocrisie presente des Jesuites fait qu'ils sont bien-venus, & qu'on oublie leurs mauvaises actions; de même que les bonnes actions des Huguenots sont ensevelies dans un profond silence.

Qui auroit crû que dans le temps que les Huguenots prodiguoient leur sang pour le service du Roy Henri le Grand, & que les Catholiques bons François les appelloient les

Sau-

Sauveurs, les Conservateurs, & les Restaurateurs de la France? Qui auroit crû, dis-je qu'on les auroit reduits un jour au triste état où ils sont, sans avoir donné aucune prise à la malice de leurs adverses parties? Qui auroit crû qu'un jour leur condition deviendroit si dure, qu'ils envieroient celle des Chrêtiens soûmis aux Princes infideles? Qui auroit crû qu'on les tourmenteroit dés avant leur naissance jusques aprés leur mort? Certainement s'il s'étoit trouvé quelque Devin, quelque Astrologue, ou quelque Prophete qui eût predit ce que nous éprouvons, on l'auroit traité de méchant ou d'insensé, qui auroit osé imputer aux Successeurs d'un grand Roy des injustices énormes.

D'autre part, qui auroit crû dans le temps que les Jesuites faisoient les furieux; qu'ils inspiroient leurs sentimens à des fanatiques déterminez pour assassiner les Rois; qu'ils ne prêchoient que la sedition & que la guerre dans leurs dangereux sermons; qu'ils vomissoient mille imprécations & mille blasphêmes contre les Oints de l'Eternel; qu'ils faisoient tout leur possible pour faire tomber la Couronne de France sur la tête de Philippe second, & tant d'autres choses qui les rendirent avec raison, l'execration de toute la terre, & qui faisoient penser que jamais ils ne seroient vûs de bon œil: Qui auroit crû alors qu'ils seroient un jour les bien-venus & les favoris? Qui auroit crû alors qu'un Pere la Chaise viendroit; qu'il obtiendroit par son beau langage & par ses conseils pernicieux, ce qu'on n'a jamais pû remporter par la force des

armes, & que son autorité seroit telle qu'il feroit trembler tous ses ennemis & tous ceux de la Societé comme il fait aujourd'hui? Tombons donc d'accord que nous sommes au vray siecle des miracles, & que le Pere la Chaise en est le grand artisan; puisque toutes choses prennent un cours tellement different de celuy qu'elles ont eu autrefois, que si nos Peres pouvoient revenir sur la terre, ils seroient plus étonnez que nous ne le serions si on nous transportoit insensiblement en quelque nouveau monde, & parmi des Nations tout à fait barbares.

Que diroit ce grand Roy Henri le Grand, s'il voyoit ceux qui ont si bien instruit ses assassins, lever impudemment la tête, faire les Maîtres par toute la France, opprimer ceux qui ont détourné sa ruine & défendu sa sacrée Personne en faisant servir leur corps de bouclier pour le garantir contre la fureur des coups; les opprimer, dis-je, leur marcher sur le ventre avec une insolence intolerable, & les rendre les plus affligées personnes qui soient aujourd'huy sous le Soleil? Que diroient tous ces grands Princes qui le suivoient, qui ont été les témoins, & qui ont loüé hautement la courageuse fidelité de nos Peres; qui connoissoient bien les pratiques de la Societé, & tout ce dont elle étoit capable? Que diroient tous les Officiers de la Couronne, & tant de braves Seigneurs qui conçurent une si juste indignation contre la Societé, aprés l'attentat de Jean Châtel, instruit par Guignard Jesuite? Que diroient toutes ces grandes lumieres du Parlement, & ces

ces colomnes de la Justice, Messieurs Dolé, Durant, Robert, la Marteliere, Casaubon, Pasquier, & sur tout ces deux fameux premiers Presidens Messieurs Christophle de Thou, & Achilles du Harlay, & tant d'autres qui meritent le nom de grands hommes, qui ont jetté feu & flamme contre la Societé, qu'ils connoissoient bien, aussi rognoient-ils les aîles de son ambition. Je suis seur que s'ils pouvoient revivre, & qu'ils vissent l'Etat present de la France à moitié gouvernée par les Jesuites, ils se hâteroient de rentrer dans leurs tombeaux, pour n'avoir plus des objets si odieux devant les yeux.

Mais les Jesuites se soucient bien peu des morts, pourvû qu'ils soient les maîtres des vivans. Ils sont morts ces ennemis de la Societé; mais pour elle, elle est toûjours vivante, elle ne mourra jamais. Que la France & toute l'Europe perissent, la Societé ne sçauroit mourir avec elles, les autres parties du monde fourniront toûjours des Jesuites à l'Europe, si par hazard il en arrivoit quelque mortalité. Elle est vivante, principalement en France, & environnée de gloire plus que jamais, par cette puissance de faire des miracles dont le P. L. C. est si bien pourvû.

Voici un autre miracle: C'est une chose constante, & d'une notorieté publique, que les Jesuites n'ont pas moins d'ennemis aujourd'hui qu'ils en avoient autrefois: Que ces ennemis ne sont pas moins illustres en genie, en doctrine, & en vertus, que ceux qui les ont si bien étrillez: Que les Jesuites ne leur donnent pas moins de sujet de parler que

ceux qui sont la matiere des Plaidoyers de Messieurs Dolé, & de la Marteliere. Neanmoins personne d'entr'eux ne dit mot, & n'ose rien écrire, leurs langues sont devenuës muettes & leurs mains engourdies. Le Pere la Chaise la foudre à la main, a frappé leurs esprits de craintes & de terreurs paniques, il a arraché aux François la liberté d'écrire ou de parler contre luy, & contre ses confreres quoy qu'ils fassent. Cette nation autrefois si libre, que malgré cette ardente amour qu'elle a naturellement pour ses Rois, elle osoit censurer serieusement leur conduite, revere maintenant un Confesseur, elle tremble sous luy. Si elle a quelque mécontentement contre ses manieres de faire, elle se garde bien de les produire au dehors, mais elle l'étouffe dans son sein.

On crut autrefois que la Societé ayant été bannie de France, aprés le diabolique attentat de Jean Châtel, une superbe Pyramide ayant été élevée contre eux, dans laquelle on marquoit en abregé le sujet pour lequel ils étoient bannis à perpetuité, sur peine de perdre la vie si l'on trouvoit aucun d'eux en France, déguisé ou autrement: chacun s'imagina, dis-je que jamais ils n'y remettroient les pieds. Mais on se trouva bien trompé quand on vit qu'elle avoit eu le credit de se faire rappeller, & qu'un certain petit compagnon Maitre des Postes, nommé la Varenne, interceda si efficacieusement pour eux, qu'ils revinrent, malgré les remontrances fortes de Messieurs du Parlement & des plus gens de bien; conseil salutaire dont le mépris coûta la vie au Roy,

& bien

& bien des larmes à la France. Ils fléchirent le Roi, mais le Roy ne les fléchit point, puisqu'ils solliciterent le plus diabolique de tous les hommes, à porter ses mains sur sa Personne sacrée. Il le frappa mortellement au cœur, dans le milieu de sa Ville Capitale, sur le point de faire de si belles choses qu'il auroit fait oublier les actions les plus glorieuses de tous les Conquerans.

Aprés ce coup, que le monstre qui le commit, declara n'avoir été poussé à cette horrible pensée que par les instructions qu'il avoit reçûës des Jesuites, quand il se confessoit à eux, ou par celles qu'il avoit tirées de leurs Livres; chacun croyoit qu'on feroit passer tous les Jesuites de France par le fil de l'épée, & qu'ils éprouveroient à cette fois la rigueur de la Justice, puis qu'ils avoient abusé de la clemence des Rois. Les peuples demandoient qu'on abandonnât à leur discretion, ces boutefeux & perturbateurs du repos public, qui leur avoient ravi leur Pere & leur Prince tout à la fois. Les plus moderez pensoient qu'au moins on les chasseroit de France, & que cet exil seroit sans aucun retour: Mais rien de tout cela n'est arrivé, les Jesuites continuant leurs miracles ordinaires, endormirent si bien le nouveau Roy, la Reine sa Mere, les Princes, les Ministres d'Etat, les Officiers de la Couronne, & tout le monde, qu'ils se tirerent d'affaire: Outre qu'ils sçavoient bien que dans le changement qu'ils apportoient à la France, on ne penseroit peut-être pas à eux, ce qui arriva selon qu'ils l'avoient prémedité. Il y eut force murmures,

emportemens & menaces, & ce fut tout; car on ne se mit pas fort en peine d'en faire recherche, ni de les punir de la plus horrible des machinations qui puissent tomber dans l'entendement humain.

Cette tolerance des François si contraire & à leur humeur, & à l'amour qu'ils ont naturellement pour leur Souverain, a causé plus d'une fois bien de l'étonnement à tous leurs voisins. Par quelle raison, disoient-ils, est-ce qu'on souffre les Jesuites en France, aprés la connoissance qu'on a de leurs crimes? reste-t-il quelques doutes de leurs attentats? ne les ont-ils pas avoüez? ne les ont-ils pas défendus par des livres imprimez? ne les ont-ils pas loüez & canonisez, par maniere de dire? D'où vient donc qu'on n'extermine pas cette race traîtresse à la façon de l'interdit? Mais il ne faut pas être surpris si nos voisins parlent ainsi, les Jesuites n'ont pas encore déployé sur eux la force de leurs miracles, comme ils ont fait sur nous. Quand ils auront passé par les mains des Jesuites comme nous, & qu'ils seront devenus Paralitiques d'esprit comme nous, alors ils s'estimeront encore trop heureux de pouvoir baiser les pas de ces bons Peres, & de recevoir pour bon tout ce qu'ils ordonnent.

Tous les miracles passez n'approchent point pourtant des miracles presens de ce grand Pere la Chaise, qui a élevé aujourd'huy la Societé à un tel faite de grandeur qu'il n'y a Prelat, ni Prince qu'elle ne puisse regarder au dessous de soy. Tous les jours elle obtient de nouvelles gratifications, & elle croît à vûë

d'oeil.

d'œil. Elle a ruiné les Huguenots & dissipé les Jansenistes, de maniere que maintenant elle peut dire comme le mauvais Riche de l'Evangile. *Mon Ame tu as des biens à foison rassasie toy & te donne du plaisir;* Sans craindre que le Roy luy dise, *Ton ame te sera redemandée cette nuit, & que deviendront ces biens?*

Puisque je vous ay parlé des Jansenistes, il faut que j'ajoûte ce mot, que les Jesuites ne les ont pas pris en haine pour avoir quelques sentimens differens d'avec ceux de l'Eglise Romaine: Mais c'est dans l'apprehension qu'ils avoient que cette nouvelle secte ne vint enfin à les effacer, comme ils avoient effacé tous les autres Ordres. Elle n'a eu aucun but que de les perdre, sçachant tres-bien que si une fois les Jansenistes avoient pris pied, les Disciples de Loyola n'auroient pas été bons à donner aux chiens. Aussi ne se sont ils pas endormis, mais ils ont mis toute pierre en œuvre pour les étouffer dés leur naissance, dans la crainte où ils étoient d'en être étranglez si les Jansenistes devenoient une fois grands. A proprement parler c'étoit un interest politique qui divisoit la Secte naissante & la Secte dominante, car l'exaltation de l'une ne pouvoit manquer d'être l'abaissement & la ruïne de l'autre. Les Jansenistes s'y prenoient assez bien dans les commencemens; les apparences de leur doctrine, de leur vertu, & de leur probité étoient plus touchantes que celles des Jesuites; ils faisoient paroître un grand desinteressement de toutes sortes d'affaires & d'intrigues du monde; ils ne paroissoient point affamez d'honneurs &

de biens comme les Jesuites; on n'avoit rien à leur reprocher, ni dans leurs actions, ni dans leur Morale. Par là ils gagnoient tout le monde & se le conservoient par la politesse de leurs discours, & de leurs conversations.

Les Jesuites qui sont les personnes du monde les plus soupçonneuses, s'apperçurent bientôt de l'intention des Jansenistes, c'est pourquoy ils n'attendirent point que Messieurs du Port-Royal eussent executé les projets qu'ils avoient minutez. Mais comme ils n'avoient point d'autres raisons ni d'autres pretextes pour les perdre, que celles de la doctrine, les Jesuites entreprirent de faire paroître que les Jansenistes étoient des demi-Calvinistes, & dirent tout ce qu'ils pouvoient dire pour les décrier dans l'esprit des peuples. Ils attirerent les Papes dans leur parti, qui tonnerent, qui fulminerent, & qui firent rage contre les pauvres Jansenistes; qui penserent alors serieusement à vouloir se défendre de l'accusation qu'on leur faisoit d'incliner vers nos sentimens. Ce fut donc en nous attaquant & en disant pis que pendre de nôtre Religion & de nos Eglises. S'ils firent sagement ou non, je m'en rapporte aux Docteurs. Mais je sçay bien que les Jesuites rirent entre eux de bon cœur, de voir leurs ennemis aux prises les uns contre les autres, & comme ils parlent, l'heresie divisée & bandée contre soy-même. Voilà encore un miracle des Jesuites qui merite d'être noté.

Mais comme ceux-ci voyoient que les Jansenistes bien que mal-menez, n'étoient pourtant pas défaits ni rompus, ils mirent en

usage

usage un nouveau moyen pour les rompre, tellement qu'ils n'en pussent jamais relever. Ce fut de les obliger de signer ce Formulaire qui a tant fait de bruit. Pour cet effet on mit l'autorité Royale en campagne, qui interdisoit toutes sortes de Benefices à ceux qui ne voudroient pas le signer : & Messieurs les Jansenistes aimant à vivre grassement dans ce monde, selon la maxime des bons Religieux, signerent promptement le formulaire sans grand scrupule. Et de cette façon cette secte qui ne promettoit rien de bon aux Jesuites, fut supprimée dans sa naissance, dont ils furent si joyeux qu'ils ne pûrent s'empêcher de faire éclater leur réjouissance dans les spectacles publics de leurs Comedies.

Voilà donc l'homme dont je voulois vous parler, qui a fait des miracles qui ne seront jamais contestez, puisqu'ils sont palpables & visibles, & que ceux qui nient les miracles des Saints & des Saintes de l'Eglise Romaine, ne nieront jamais. Le Pere la Chaise tire ce témoignage de la bouche de ses ennemis, que jamais homme n'a fait ce qu'il a fait, & que peut-être jamais homme n'en fera autant. Pour ce qui me concerne ; je me suis aquitté le mieux que j'ai peu de la charge que je m'étois imposée. Ceux qui viendront aprés moy parleront beaucoup plus pertinemment d'un si grand sujet. On ne me peut toutefois ravir la gloire de leur en avoir frayé le chemin, & de leur avoir donné une idée magnifique pour parler convenablement de ce Pere.

Le Capitaine ayant fini là son discours, auquel nous avions bien pris du plaisir ; le

Capitaine François prit la parole & le remercia au nom de toute la compagnie d'une maniere assez singuliere, car il luy dit : C'est dommage que les belles choses que vous nous avez dites, se soient debitées entre les bords de ce Navire ; il auroit fallu pour vôtre honneur qu'elles eussent été prononcées en quelque belle assemblée de Jesuites, là où le Pere la Chaise eût presidé. Vous auriez si bien été recompensé de vos peines que de vôtre vie vous n'auriez entrepris de faire des harangues comme celle que nous venons d'entendre. Pour Monsieur de B. V. il ne pourroit aussi manquer d'obtenir quelque reconnoissance, pourvû qu'il voulût dire à Paris ce qu'il a dit ici. Le Pere la Chaise qui est aujourd'hui le grand dispensateur des Benefices, luy en donneroit quelqu'un à Monfaucon, & l'obligeroit en même temps à la residence.

Je crois, dit Mademoiselle de Sainte Phale, que ces Messieurs qui ont si bien parlé de ce Pere, nous feroient bien en un besoin son Epitafe, si par hazard nous apprenions que le Ciel, envieux de la terre, nous eût ravi ce grand homme. Oüi, je le ferois de bon cœur (reprit le Capitaine.) Et bien, répondit-elle, afin de faire quelque chose de beau, je vous conseille d'y penser dés à present, & de nous donner un plan de vôtre invention. Mademoiselle, reprit-il en riant, le Ciel vous a ornée de tant de graces, qu'on ne vous peut rien refuser : Laissez-moy quelques momens de loisir, & j'y vay travailler ; ayant dit cela, il tira ses tablettes, & il y écrivit ce que vous apprendrez dans la suite.

Il faut avoüer, dit le Marchand de Hambourg, que vous en voulez bien tous aux Jesuites, depuis que nous sommes en mer, nous n'avons passé aucun jour sans en parler. C'est aussi tout le mal que nous leur faisons, dit Madame de Brosses, mais eux au lieu de paroles, nous font sentir des effets. S'ils se contentoient de nous appeller des heretiques & des schismatiques, nous prendrions patience: mais ils nous font enlever nos enfans: ils font troubler nos malades: ils font démolir nos Temples, & en de certains lieux ils sont les appuis & les protecteurs de ceux qui commettent toutes sortes de cruautez contre nous. Aprés toutes ces choses là, comment voudroit-on que nous n'en parlassions pas comme nous faisons? Il est vray (dit Monsieur de B. V.) qu'on n'en peut guere parler sans en dire du mal, quand on en veut parler sincerement. Nous ne sommes pas les seuls de ce sentiment, une infinité de Catholiques de toutes sortes de conditions n'en parlent pas mieux. Au contraire ils les décrient d'une telle maniere, qu'apparemment si l'on vient jamais à les traiter comme ils le meritent, ils ne feront pas les derniers non plus que nous, à faire des plaintes. Pour le Pere la Chaise, comme tous les Benefices de France passent aujourd'hui par ses mains, & par celles de Monsieur l'Archevêque de Paris, on ne peut rien obtenir d'eux sans avoir leurs bonnes graces, & on ne peut avoir leurs bonnes graces sans condescendre à tout ce que les Jesuites veulent; ce qui fait que plusieurs personnes d'un tres-grand merite sont éloignées des em-

plois Ecclesiastiques, parce qu'ils ne veulent pas se soûmettre aux volontez ni aux desirs de ces deux personnages.

Le Capitaine nous revint joindre en ce moment là, pour nous faire voir ce qu'il avoit écrit; & comme c'est quelque chose d'assez rare de voir l'Epitafe d'une personne vivante, je crois qu'on me sçaura gré si je la couche ici tout au long. Messieurs, dit le Capitaine, je supose que le Pere la Chaise est mort, & qu'on luy a fait un tombeau distingué d'avec ceux de ses Confreres; mais non pas tel ni si magnifique que celuy des Princes & des grands Seigneurs; & sur cette supposition, je dis,

ARRETE ICI PASSANT.

*Que la mediocrité de ce Tombeau, ne te le fasse pas mépriser, comme s'il renfermoit les cendres d'un homme mediocre.*

*Veritablement tu ne verras point ici ce qu'on voit sur les sepultures des plus grands Monarques; sçavoir les Pyramides, les colomnes, les statuës, ni les trophées taillés sur le marbre, l'albâtre, le jaspe, ou le porphyre; ou sur le bronze, le cuivre, l'airain, l'argent ou l'or.*

*Le nom seul de celuy qui a son corps renfermé dans cette tombe, suffit pour la faire plus considerer que tous les plus illustres Monumens que l'art humain ait pû inventer pour rendre celebre la memoire des hommes.*

*Je crois, Passant, que tu devines le nom de celuy*

*celuy dont le corps repose sous cette lame, quoy que durant sa vie il ait fort haï le repos, jusques-là qu'il s'en est privé pour en priver les autres.*

*Mais comment auroit-il goûté la douceur du repos, puisqu'il est venu à bout de diverses choses qui surpassent tout entendement humain?*

*Ce que n'ont pas pû faire cinq ou six Rois avec toute leur autorite.*

*Ce que n'ont pas pû faire plus de quarante armées Royales, avec toute leur puissance.*

*Ce que n'ont pas pû faire tant de grands hommes d'Etat, avec tous leur esprit & toute leur adresse.*

*Ce que n'ont pas pû faire les excommunications, les anathemes, & les croisades du Souverain Pontife, avec les ligues de plusieurs Princes.*

*Ce que n'ont pas pû faire tant de devots, avec leurs voeux & leurs ardentes prieres pour l'obtenir des Cieux.*

*Ce que n'ont pas pû faire tant de massacres, de meurtres, ni de torrens de sang humain répandu.*

*Ce que n'ont pas pû faire tant de feux allumez, de rouës, & de tortures diverses, inventées seulement pour fléchir l'opiniâtreté des heretiques.*

*C'est ce que le Grand, le Fameux, l'Incomparable, le Merveilleux, & le Reverendissime P. L. C. a fait sans armées, sans excommunications, sans prieres à Dieu, sans massacres, sans tortures.*

*Il a éteint le Calvinisme en France, ou peu s'en faut.*

*Cet Ouvrage est si grand qu'on le pourroit appeller le* MIRACLE *par excellence, s'il n'en avoit fait un autre qui ne luy cede aucunement, s'il ne le surpasse même.*

*C'est d'avoir élevé la Societé des Jesuites à un plus haut point qu'elle n'a jamais été & d'avoir fait,*

*Que malgré la connoissance que tout le monde a de leur ambition, de leur avarice, de leurs vengeances, de leurs cruautez, de leurs déreglemens, de leurs attentats & parricides, ils sont aujourd'huy les grands favoris de la France.*

*Le Pere la Chaise a eu l'habileté de les faire trouver innocens, & de les faire considerer comme affectionnez au bien de l'Etat.*

*Dans cette supposition il n'y a ni honneurs, ni tresors en France ausquels ils ne puissent prétendre, & dont ne on leur laisse concevoir l'esperance.*

*Promenez-vous par tous les coins de la France, & vous ne verrez rien qui ne vous marque leur puissance qui s'est accruë à un tel point, par l'adresse du P. L. C. qu'ils sont en partie nos maîtres & nos Seigneurs, aspirant sans cesse à devenir nos Souverains.*

*Qui n'admirera aprés cela la force de celuy qui les a tant élevez.*

*Partant, vous tous, Papes, Empereurs, Rois, Cardinaux, Princes, Ministres d'Estat, Hommes d'affaires, Generaux, Soldats, Moines, Prêtres, & Devots, venez luy rendre vos hommages & confessez que ni vos plumes, ni vos canons, ni vos épées, ni vos discours, ni vos prieres, ni vos voeux n'ont jamais eu tant de pouvoir que sa langue.*

Et

*Et vous anciens Heros, taisez-vous & reconnoissez que vos triomphes ne sont que des amusemens & des songes, au prix de ceux de ce grand & trois fois grand Personnage.*

A l'ouïe de cette Epitafe d'une si rare & si nouvelle fabrique, chacun fit un éclat de rire, par où l'on conclut cette journée : il étoit tard & chacun alla chercher le repos dans son lit le mieux qu'il pût.

*Fin du Second Livre.*




LES



# LES ENTRETIENS DES VOYAGEURS SUR LA MER.

## *SECONDE PARTIE.*

## LIVRE TROISIE'ME.



Peine le jour eut-il commencé de paroître que nous nous levâmes tous, & nous fûmes surpris de nous voir tous debout, aussi bien ces trois belles Demoiselles qui paroissoient assez delicates, que nous autres hommes. Avez-vous bien reposé, dit Mademoiselle de Sainte Phale à Mademoiselle Leonor? Assez bien, répondit celle-ci. Vous étes bien-heureuse, dit la premiere. C'est que je n'ay point d'amour, ni de forte passion en tête, répondit la Hambourgeoise. Helas! repliqua Mademoiselle de Sainte Phale,

Phale, ce n'eſt point l'amour qui trouble mon repos, ce n'eſt point non plus le ſouvenir des malheurs paſſez qui me chagrine, ce ſont les malheurs preſens, & ceux de l'avenir qui menacent les perſonnes que je cheris. Car s'il ſe trouvoit que je fuſſe ſeule la victime de mes ennemis, encore me conſolerois-je: mais helas! dit-elle, en verſant quelques larmes, j'entraîne dans ma perte celle d'un frere, & celle d'un époux, & Dieu veüille que je ne ſois pas la cauſe innocente de la ruïne de leurs maiſons.

Monſieur de B. V. qui ſe trouva là avec moy, luy répondit d'une maniere qui la conſola en partie. Quoi que les ſouffrances, dit-il, ſoient le partage des gens de bien dans ce monde; il n'y a pourtant aucune ame ſi ſainte, ni ſi éclairée qui n'en murmure. Nous voudrions volontiers réformer le conſeil de Dieu, qui veut que ſes enfans ſouffrent; nous voudrions, dis-je, que Dieu nous lâchât la bride comme aux méchans, qu'il abandonne à eux mêmes, parce qu'étant dévoüez aux flammes éternelles, il leur laiſſe combler la meſure de leurs iniquitez. Il n'en eſt pas ainſi des fideles, Dieu les ayant prédeſtinez à l'heritage de ſon Royaume celeſte, il les éleve ſeverement, & les fait paſſer par pluſieurs rudes épreuves, mais à l'heure de leur mort il leur tient ſa promeſſe, & les introduit dans ſa gloire. Vous étes maintenant, Mademoiſelle, ajoûta-t-il, exilée dans un païs étranger, dénuée d'une bonne partie de vos plaiſirs & de vos commoditez, ne vous affligez pas de cela. Moins vous avez de biens, moins vous au-

rez

rez de peine à les quitter pour remettre paisiblement vôtre ame entre les mains de vôtre Sauveur.

A l'exemple de Monsieur de B. V. chacun dit tout ce qu'il put pour consoler Mademoiselle de Sainte Phale, qui enfin aprés avoir essuyé ses larmes reprit sa belle humeur. Nous la priâmes de nous achever son histoire, ce qu'elle consentit de faire fort obligeamment. Comme le jour étoit assez beau, nous allâmes tous sur le Tillac, où l'on fit porter des coussins & chacun ayant pris sa place, Mademoiselle de Sainte Phale commença ainsi la suite de son histoire.

J'étois dans le Château de Madame de la Garde, à qui j'avois recité toutes les choses qui m'étoient arrivées avant celles dont elle avoit été témoin elle-même : mon recit augmenta de beaucoup la tendresse qu'elle & ses deux illustres filles avoient déja pour moy. J'en reçus des honnêtetez & des civilitez dont je me souviendray toute ma vie, j'en recevois aussi des consolations à tous momens. Je ne vous exprimeray pas tout ce qui se passoit alors dans mon cœur, qui étoit dans un état peu tranquille : il suffit que je vous dise que l'on faisoit pour moy tous les jours mille petits jeux innocens ; des parties de promenade & de chasse ; des concerts de Musique, dans lesquels Madame de la Garde & ses deux filles, tenoient leur partie, avec Messieurs ses gendres, & chantoient des Pseaumes : à quoi je prenois un goût merveilleux, étant charmée tant par la force des paroles, que par la beauté du chant. Cela m'obligea de lire les Pseaumes, de les ap-

apprendre par cœur, & d'en étudier l'air pour ma consolation propre. Il faut à propos des Pseaumes, que je vous raconte une avanture assez singuliere.

A deux petites lieuës du Château de Madame de la Garde, il y a une montagne dans laquelle il y a des grottes assez celebres : nous fîmes partie pour y aller : on y porta le diné de grand matin, & nous y arrivâmes à dix heures avant midi : nous avions fait provision de flambeaux, de méche allumée & d'un fusil, pour parcourir toutes ces grottes. Nous déjeunâmes seulement avant d'y entrer, remettant à faire nôtre repas quand nous en serions sortis. Nous entrâmes donc dans les grottes à la faveur des flambeaux : nous ne fûmes pas à soixante pas, en passant d'une grotte en une autre, & nous enfonçant dans la montagne, qu'une horreur saisit les filles de Madame de la Garde & moy aussi. Madame de la Garde se moquoit de nous, & continuoit son chemin : enfin nous arrivâmes en un certain lieu, où il y avoit tant de concavitez & où ces concavitez faisoient tant de circuits dans la roche, que plusieurs echos repetoient distinctement, & répondoient au moindre bruit. Les anciens & premiers Chrêtiens, dit Madame de la Garde, loüoient Dieu dans les cavernes & les grottes des rochers, nous devons les imiter en cela : aussi bien sommes-nous sur le point de nous voir reduits à la même necessité. Ayant dit cela, elle commença le Pseaume quatre-vingt-dixiéme que nous suivîmes.

*Tu as été Seigneur nôtre retraite*
*Et seur recours de lignée en lignée,*

Même

*Même devant nulle montagne née,*
*Et que le monde & la terre fut faite,*
*Tu étois Dieu déja comme tu és.*

Nous faisions une pause à la fin de chaque vers, pour donner le tems aux échos de repeter ce que nous avions chanté, & avoir le plaisir de les entendre; ce qui nous divertissoit si agréablement, que nous commençions à n'avoir plus de peur. Mais quand nous eûmes chanté ce cinquiéme vers,

*Tu étois Dieu dêja comme tu és.*

nous entendîmes une voix qui venoit d'une concavité à côté de nous, qui acheva le couplet du Pseaume & chanta distinctement le vers suivant.

*Et comme aussi tu seras à jamais.*

Je ne sçay pas comment nous ne demeurâmes pas pétrifiez de la frayeur qui nous saisit. Madame de la Garde toute femme forte qu'elle est, en fut frappée: nos deux Gentilshommes en furent muets. Mais un second éclat de cette voix nous retira de nôtre létargie, elle chantoit le second verset de ce Pseaume.

*Quand il te plaît tu fais l'homme dissoudre*
*Disant ainsi; Creatures mortelles*
*Je vous enjoins de retourner en poudre.*
*Car devant toy mille années sont telles*
*Comme nous est le jour passé d'hier*
*Ou d'une nuit seulement un quartier.*

Nous nous rassurâmes à cette seconde fois de la frayeur que nous avions euë auparavant. Il n'y a rien à craindre, dit Madame de la Garde, là où l'on chante les loüanges de Dieu. Et partant je te prie, qui que tu sois homme ou Ange, de continuer. La voix repondit encore

core en chantant ces paroles du Ps. 137.

*Las! dîmes nous, qui pourroit inciter*
*Nos tristes cœurs à chanter la loüange*
*De nôtre Dieu dans une terre étrange.*

Plus nous entendions cette voix & plus elle nous ravissoit. Sommes-nous dans le Païs des Romans, dis-je, que dans des lieux aussi deserts que celuy-ci on ne laisse pas d'entendre des voix Angeliques? On ne se soucie gueres des Pseaumes, ni des loüanges de Dieu dans le païs des Romans, dit Madame d'Arbaux, ce qui me persuade qu'il y a ici quelque chose de mysterieux, que j'ay une envie démesurée de développer: voilà pourquoy je vay sçavoir d'où procede cette voix; qui recommença son chant, mais d'une maniere si pitoyable, que je ne sçay comment le rocher ne s'en amollit pas. Voici ce qu'elle dit.

*Approche toy en mon adversité*
*De ma pauvre ame, & retire ma vie.*
*Voire en dépit de la troupe ennemie*
*Viens me recourre en ma captivité.*
*Tu sçais tres-bien l'opprobre où je suis mis.*
*Quel deshonneur, quelle honte on m'a faite*
*Devant tes yeux sont tous mes ennemis*
*Et as d'iceux connoissance parfaite.*
*Opprobre m'a rompu le pauvre cœur*
*Las! je languis sans trouver assistance*
*D'homme vivant, quoy que j'eusse esperance,*
*Que l'on auroit pitié de ma langueur.*
*Quand j'attendois l'aide que je n'ay pas*
*Confort ni aide en nul lieu n'ay trouvée*
*Ils m'ont donné du fiel en mon repas,*
*Et de vinaigre ont ma soif abreuvée.*

Cette dolente voix aprés avoir chanté ces

paroles ne fit plus entendre que quelques soûpirs & & quelques sanglots. Madame de la Garde me dit, mon cœur m'avertit que c'est quelque Chrêtien de nos freres affligez, c'est pourquoy allons à luy pour le secourir. Elle se mettoit en effet en état d'avancer du côté d'où sortoit la voix, quand nous vîmes paroître un homme de fort belle taille, couvert d'habits qui paroissoient avoir été fort honnêtes autrefois; mais qui étoient si déchirez & si couverts de poussiere, que l'étoffe ni la couleur n'étoient pas connoissables. Le visage de cet homme étoit maigre, pâle, défait; il avoit sur sa tête un bonnet à la polonoise qui couvroit ses cheveux gris & herissez; une grande barbe blanche mal peignée & mal en ordre, pendoit à ce visage maigre. En un mot toute la personne de ce Solitaire avoit quelque chose d'extraordinaire & de surprenant Nous fremîmes tous en le voyant, & sans la presence de Madame de la Garde, dont la constance nous rassuroit encore plus que la presence de ces Messieurs qui nous accompagnoient, nous aurions pris la fuite. Mais nôtre frayeur cessa quand nous eûmes entendu l'entretien du Solitaire avec Madame de la Garde.

Loüé soit Dieu, dit-il, de ce que m'étant confiné dans ces grottes pour le reste de ma vie, j'ay eu la consolation d'y voir avant que de mourir des ames Chrêtiennes, qui n'ont point fléchi leur genoüil devant les idoles Romaines, ni participé à leurs abominations. En verité, ajoûta-t-il, j'avois oublié ce que c'étoit que la joye avant d'avoir le bonheur

de

de vous voir; mais maintenant mon cœur s'y abandonne entierement. Car je vois bien que Dieu ne m'a pas abandonné, puisqu'il me fait visiter par des personnes qui craignent son nom & qui l'invoquent en pureté & en verité.

Mon Dieu, repartit Madame de la Garde sans faire reflexion sur ce qu'il luy disoit, vous avez un ton de voix qui ne m'est pas inconnu, & qui a grand rapport à celuy d'un homme de grand merite de nôtre Religion, qui a disparu depuis quelques jours, & qu'on croit qui à été enlevé, sans qu'on sçache par qui ni comment, car on n'en a aucunes nouvelles. Elle luy dit ces derniers mots si bas qu'il n'y eut que luy qui les put entendre. Je crois, Madame, que vous me reconnoissez, car je vous reconnois aussi, repartit-il. Vous étes Madame de la Garde, le vray modelle de vertu, de pieté & de constance de tous ceux de la Religion, & je suis..... C'est assez, repliqua-t-elle, sans luy laisser nommer son nom à cause des laquais qui étoient la presens & qui portoient les flambeaux. Elle le tira à part pour luy parler: leur entretien dura environ une bonne heure. Pendant qu'ils s'entretenoient nous visitâmes quelques-unes de ces grottes, où nous ne trouvâmes rien de curieux. Nous en sortîmes du moment que nous vîmes que Madame de la Garde cessoit de s'entretenir avec le Solitaire, qu'elle convia fort de venir prendre part à nôtre repas: Mais il s'en excusa d'une maniere fort honnête & fort civile, & rentra dans son tenebreux domicile.

Vous ne croiriez jamais, mes enfans, dit Mada-

Madame de la Garde quand nous fûmes hors de la grotte, & qu'elle eut éloigné les laquais de nous par quelque commiſſion qu'elle leur donna ; que ce pauvre homme que je viens de quitter, ait été un homme autant conſideré par ſon zele, ſa pieté, ſa vertu & ſa charité que par ſes grandes richeſſes & ſon credit. On peut dire qu'il a été l'appuy des pauvres perſecutez pour la Religion : il a ſecouru de ſes biens ceux qu'on en avoit dépoüillez : il a ſoûtenu ceux qu'on vouloit opprimer: il a conſolé ceux qu'on vouloit affliger : il a tenu tête aux Docteurs, aux Grands, aux ſoldats, aux Prêtres, & aux Moines, quoy qu'il ne fut qu'Ancien de ſon Egliſe. Lors que la plus grande tempête a commencé de s'élever contre nous, & que le Paſteur de ſon Egliſe épouventé l'a abandonnée à la diſcretion de ſes ennemis, luy ſeul a tenu ferme & a ſoûtenu tous les aſſauts qu'on a fait à ce pauvre Troupeau. La rage des ennemis de la verité en eſt montée au comble contre luy : la moindre injure qu'on luy ait fait, ç'a été de luy ravir tous ſes biens. Il a été fugitif & errant par pluſieurs jours en danger d'être pris. Pendant ſa fuitte on a diſſipé cette pauvre Egliſe, dont les membres ſe ſont ſauvez quelques-uns en Hollande, d'autres en Angleterre, & quelques membres pourris ſe ſont revoltez. Pour luy, quand il ſçut toutes ces choſes, il ne voulut plus reſter en France, & prit la reſolution de ſe retirer en Allemagne. Comme il s'attendoit bien à l'orage qui à la fin l'a couché par terre, il avoit mis à part une raiſonnable ſomme d'argent, qu'il alla prendre, & ſans plus tarder il prit le chemin d'Allemagne,

magne, accompagné d'un jeune homme tres-honnête & trés fidele: mais sur son chemin il se trouva fort incommodé & en un lieu éloigné de toute habitation. Il vit ces grottes & il s'y retira par necessité. Cette solitude vint en suite à luy plaire, de sorte qu'il fit la resolution de s'y retirer & d'y achever le reste de sa vie. Il y a trouvé des commoditez ausquelles il ne s'étoit pas attendu, car il y a de certains détours qui le menent jusques au plus haut de la roche, là où il a son logement, étant en un lieu sain & sec, au lieu de l'air humide & étouffé qu'on respire dans cette grotte. Quant à ses provisions, ce jeune homme qui est avec luy les va querir de temps en temps. Mais nous en parlerons plus amplement une autrefois, songeons qu'il est tard, & que si nous voulons diner aujourd'huy, il est temps de commencer.

Cependant les laquais avoient été soigneux de mettre sur l'herbe, tout ce qu'on avoit apporté pour le repas. Nous nous assîmes donc à la maniere des Turcs, & nous aurions été assez en humeur de rire, si la surprenante avanture de la rencontre du Solitaire ne nous avoit rendus rêveurs. C'est en effet une chose si rare aux gens de la Religion de se retirer du monde de cette façon là, qu'un exemple seul peut passer pour un miracle. Vous étes étonnez de cela, dit Madame de la Garde, pour moy je ne le suis point. On fait en nos jours aux gens de la Religion ce qu'on a fait aux premiers Chretiens; faut-il donc trouver étrange qu'il se trouve en nos jours des hommes qui fassent ce qu'ont fait tant de saints

Personnages, qui se sont retirez autrefois dans les deserts & dans les grottes des rochers ? Les mêmes calamitez ne peuvent-elles pas nous inspirer les mêmes resolutions, quelques ridicules qu'elles puissent sembler aux gens du monde ?

Le repas étant fini, Madame de la Garde renvoya Messieurs d'Arbaux & de Chables dans la grotte, pour voir s'ils ne rencontreroient point le Solitaire, avec qui elle desiroit d'avoir encore un entretien. Ils le trouverent effectivement ; car ayant oüi leur voix, & même ce qu'ils disoient (cette grotte ayant cela de particulier que pour peu qu'on parle haut, la voix s'entend de tous côtés) il vint au devant d'eux & eut la complaisance de se rendre au bord de la grotte, tout en desordre qu'il étoit. On écarta les laquais de là, & quand nous fûmes en liberté, Madame de la Garde rompit la premiere le silence.

Ce n'est pas sans raison, dit-elle, qu'on dit que la verité ne se trouve que dans les deserts & dans les antres des rochers ; & que le mensonge a établi sa demeure dans les Palais de Rois ; puisque nous voyons ceux qui aiment la verité, tant dans la foy que dans leurs discours, chercher aujourd'hui les lieux les plus sauvages pour y habiter. Peut-être, repliqua le Solitaire, que la verité se rencontreroit dans les Palais des Rois, si l'éclat de sa splendeur ne les chagrinoit, & ne les tenoit en inquiétude. Ils ne veulent pas être éclairez de si prés, ni qu'on leur dise qu'ils ne sont que des hommes, pétris d'une même

pâte

pâte que les autres, & dont la mort est infaillible. Combien moins soufriroient-ils qu'on leur mit devant les yeux leurs vices, leurs débauches, leurs imperfections, & leur manquement de foy & de parole.

Faites-nous ce plaisir, dit Madame de la Garde, de nous dire naïvement les motifs qui vous ont pû obliger d'embrasser un genre de vie si étrange, tel qu'est celuy que vous menez à present. Je le veux bien (répondit-il.) Premierement c'est le déplorable état de nos Eglises, que je ne regarde pas seulement du côté des persecutions qu'on leur fait au dehors, mais encore par les reproches qu'on leur peut faire de s'être attirées ces persecutions par leurs manquemens, & par leurs vices. Je ne veux pas ici, Madame, faire le saint homme, car je me regarde comme un grand pecheur; toutefois je n'ay pû voir nos mœurs aussi corrompuës qu'elles le sont sans horreur. Nous avons imité les gens du monde, & même nous avons encheri par dessus eux. L'orgueil, le luxe, la dissolution, ont été parmi nous comme parmi les Payens. Nous avons encensé à nos vengeances, à nos animositez, à nôtre avarice, & à nôtre ambition. La plûpart de nos Pasteurs ont suivi ce même train. Helas Mesdames! helas Messieurs! (ajoûta-t-il en soûpirant) ne voilà pas un sujet propre à faire souhaitter de vivre retiré en quelque lieu à part loin d'une societé si scandaleuse, sans faire pourtant aucun schisme dans la croiance, ou dans le culte que nous professons?

Combien de fois ay-je dit en moy-meme, avec

le Prophete Jeremie, *A la mienne volonté que j'eusse au desert une cabane de voyageur, je m'y tiendrois, & j'y pleurerois les pechez de la fille de mon peuple.* Je l'aurois fait en verité si ma conscience ne m'avoit representé que ce n'étoit pas le temps de faire retraite quand il faloit marcher au combat, ni de se cacher quand il faloit se montrer aux foibles en la foy, pour leur être un exemple de constance. Je restay donc au monde dans la vûë de servir aux autres, & je profitay de ce temps pour avertir les Consistoires, les Pasteurs & les troupeaux, qu'une grande tempête s'élevoit; & que nous en serions plûtôt accablez que nous ne l'aurions apperçûë. Je passay pour un fanatique, un visionnaire, un faux devot, un Entousiaste, & tout ce qu'il vous plaira. On ne me crut point non seulement, mais on se moqua de moy.

Plut à Dieu que j'eusse versé tout le sang qui roule dans mes veines, & que je n'eusse pas été un veritable Prophete de malheurs! mais quand je n'aurois point prédit la tempête, elle n'eût pas manqué d'arriver pour cela. Certes ce n'est pas sans raison, que l'Ecriture Sainte appelle les hommes tantôt des sots, tantôt des insensez & des fous. Car quoy qu'on leur dise que le danger est inévitable, que le bras est levé pour leur donner le coup de mort, s'ils ne se repentent; ils perseverent pourtant dans leurs iniquitez, & ils comblent la mesure de leurs crimes; ils ne s'acheminent pas à leur ruïne, ils s'y precipitent; & il semble à les voir qu'ils ne seront jamais assez-tôt malheureux. Nous avons vû venir nos

maux

maux de loin & à pas lents : nous avons eu le loisir de les éloigner de nous par nos pleurs & nôtre repentance, & pourtant nous avons été si abrutis que nous n'avons pû ni pleurer ni nous repentir.

Enfin ces maux qui nous menaçoient depuis si long-temps, nous ont attrappé, dans le temps que nous les croyions les plus éloignez de nous. On a rasé nos Temples : on nous a interdit l'exercice divin en mille endroits où il étoit permis. Vous sçavez en un mot tout ce qu'on nous a fait, sans qu'il vous en faile faire une cruelle recapitulation. Combien de fois ay-je souhaité la mort & envié la condition de ceux qui se reposent au Seigneur ! O combien ay-je estimé heureux ceux qui ont été retirez devant que toutes ces grandes angoisses nous soient arrivées, qui comme des vagues, se sont entresuivies & emmoncelées l'une sur l'autre, & ne nous donnent aujourd'huy aucun relâche !

N'est-ce pas bien un grand sujet de haïr le monde & de se retirer en quelque lieu écarté pour y verser des pleurs en abondance, sans crainte d'aucune contradiction ? La cruauté s'est aujourd'huy tellement débordée contre nous, qu'on nous fait un crime de nos larmes. Nous sommes persecutez & toutefois nous n'osons pas le dire, ni nous servir du terme de persecution ni de persecuteurs. Il faut nous taire au milieu de nos tourmens : c'est être mauvais sujet que de dire qu'on est affligé, & que de gemir pour ce sujet là. Pour moy, comme j'avois le cœur gros de douleurs, il a fallu que je quittasse le commerce

des hommes pour venir me plaindre en liberté au milieu des plus profondes forêts, & dans les antres des rochers.

Mais ce qui m'a le plus porté à cette retraite volontaire, ç'a été que dans un voyage que j'ay fait à la Cour, tant pour les affaires de nos Eglises que pour les miennes, j'y ay vû la corruption montée à un si haut point, qu'elle n'étoit pas plus grande sous la regence de Catherine de Medicis, qui avoit exposé les Italiens sur ce grand theatre de l'Europe, où ils faisoient paroître tous les vices les plus horribles. Quels infames mots n'ay-je point oüi prononcer, même à la plus belle Noblesse du Royaume, dans leurs entretiens de table & de promenade, en parlant de leurs horribles & dénaturées débauches ? Les vices ordinaires passent aujourd'huy pour des vertus, pendant qu'on leur substitue ces horribles crimes qui ont fait autrefois ouvrir les Cieux & en ont fait découler des torrens de flammes & de souffre. Je ne parlerai pas des blasphemes horribles contre le nom de Dieu, qui sont tels que les demons n'en ont jamais vomi de semblables ; ni de mille autres abominations de cette nature dont le seul souvenir me fait horreur.

Je rêvois un jour sur ces choses-là, quand on me vint faire la proposition que si je voulois abandonner l'Heresie de Calvin & me soûmettre à la vraye Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, non seulement mes biens me seroient conservez, mais que de plus, je serois élevé à de hautes dignitez. Celuy qui me faisoit cette proposition étoit un des

grands débauchez de la Cour. Il me pressa fort, me remontrant que l'avantage étoit considerable & qu'il faloit en profiter pendant que la Cour étoit dans ces bons sentimens. Quand je serois Catholique, luy repartis-je, je me ferois Huguenot pour n'être pas d'une même Communion que vous. Hé quoy! que veut dire ceci (ajoûtay-je) que vous qui ne croyez pas en Dieu, vous m'exhortiez à me faire Catholique? Je vous assure, ajoûta-t-il, que le Roy ne veut plus souffrir qu'une Religion dans son Royaume, & que ceux qui ne voudront pas se conformer à sa volonté en se rangeant à la Religion Catholique.....

Le Roy, l'interrompis-je avec un dépit dont je ne fus pas le maître, feroit bien mieux, & plus seurement pour son Etat de le purger d'une infinité de débauchez, de blasphemateurs, d'athées, & de semblables canailles, que de traiter si indignement un grand nombre de bons sujets, qui n'ont point de plus grand defaut que de ne vouloir pas aller à la Messe.

Cette parole étoit trop sincere pour le siecle où nous sommes, aussi m'attira-t-elle une affaire si fâcheuse, que je n'eus point d'autre ressource que la fuite. O qu'il y a bien plus de seureté aujourd'hui dans le monde de gloser sur la conduite de Dieu, que sur celle des Rois de la terre. Mon delateur étoit connu par tout pour un prophane, un blasphemateur, un athée & un des plus grands débauchez de la Cour. Jamais pourtant on ne luy avoit dit mot sur ses déreglemens, jamais il n'en avoit été inquiété: & moy pauvre Huguenot pour une parole veritable que je lâcha

je me vois tout à coup un million d'ennemis en tête. Car j'eus d'un côté tous les libertins & les dissolus de la Cour, qui étoient piquez au vif de ce que j'improuvois leurs manieres de vivre, & qui disoient de moy que j'avois parlé avec irreverence du Roy & du Gouvernement : Et de l'autre j'avois à mes trousses la redoutable Societé des Jesuites, qui se faisoit un point d'honneur de me perdre, me traitant d'un des plus dangereux heretiques, qu'il faloit ôter du monde si l'on vouloit venir à bout des autres.

J'étois cependant tranquille chez moy, ne m'imaginant point qu'on me dût poursuivre avec tant de furie. La plus terrible de toutes les disgraces étoit prête de m'accabler que je ne me doutois de rien, mais un billet que je reçûs, me retira de cette securité : voici ce qu'il portoit.

*Aussi-tôt que vous aurez lu ce present billet, partez sans retardement. Il y a un parti formé contre vous si formidable, que quand vous seriez un Prince du Sang, encore succomberiez-vous. De tous les païs du monde, il n'y en a point de plus dangereux pour vous que la France, & de tous les endroits de la France, il n'y en a point qui vous soit plus fatal que Paris. Si vous y étes découvert, vous y serez plus malheureux que si vous étiez enfoncé dans le fonds de la Mer. Adieu, profitez de ce peu de paroles.*

Voilà un billet assez terrible, continua le Solitaire. J'avois pourtant disposé mon esprit à tant de cruels évenemens que toutes ces grandes menaces ne m'épouventerent point. Je me preparay doucement au départ, en prenant

nant congé de mes plus intimes amis, & je me rendis chez moy *incognito*, où je ne restay qu'autant de temps qu'il en faloit pour prendre une somme d'argent que j'avois amassée pour m'en servir dans l'occasion; & pour mettre à couvert certains papiers d'importance. Ce qu'ayant fait, je ne pensay plus qu'à sortir de France le plûtôt que je pourrois, accompagné d'un jeune homme, en la vertu & en la fidelité duquel je me confiois entierement.

Je ne vous nie point que je n'eusse quelque chagrin d'estre obligé de me retirer chez des étrangers, qui bien qu'ils fissent profession d'une même Religion que moy, n'avoient peut-être pas plus de vertu & de pieté que les Réformez François. Je sçavois assez par diverses relations de personnes vivantes, la tiedeur & l'indifference qu'ils avoient pour le service divin le plus pur; Mais quoy! il faloit ou se resoudre à la mort, ou à la prison perpetuelle en demeurant en France, ou en sortir pour être en seureté de ma vie, ou au moins de ma liberté.

En un Bourg qui étoit sur ma route, demeuroit alors un bon personnage de la Religion, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans: Je le connoissois de reputation & il me connoissoit aussi: je trouvay bon de luy rendre visite en passant & de luy demander conseil. Si j'étois en l'âge où vous étes, me repartit-il, je ferois ce que vous faites, & je fuïrois loin de la France avec plus de soin & plus de précaution que ceux qui vont sur la Mer, ne fuyent les côtes d'Alger & de Tunis. O que bien-heureux sont

ceux qui sortent d'une maison remplie de crevasses, & qui fait ventre de tous les côtez! Mais, Monsieur, luy repartis-je, la France est aujourd'huy si florissante qu'elle donne la loy à toute l'Europe qui tremble sous elle, tant elle est puissante. Quelles marques, me répondit-il, plus évidentes & plus certaines voulez-vous de la proximité de sa chûte, que cette corruption universelle qui y regne, depuis les plus grands jusques aux moindres? que cet orgueil insolent qui y domine, & que la persecution qu'on y fait aux fideles? Assurez-vous, mon fils, qu'une seule de ces choses a fait autrefois bouleverser des Empires qui étoient plus illustres dans leurs commencemens, que la France ne le sera dans le plus haut periode de sa grandeur. A beaucoup plus forte raison l'Etat où ces trois choses se rencontrent à la fois a-t-il juste sujet de craindre que sa ruïne ne s'en ensuive?

Ces paroles me penetrerent le coeur, continua le Solitaire, mais sur tout quand ce bon vieillard me dit: Vous sçavez bien ce que l'Ecriture Sainte nous dit, que les Jugemens de Dieu commencent par sa Maison. Il n'y a point de verité dans toute l'Ecriture Sainte que nous voyons mieux prouvée que celle-ci l'est, par des exemples sans nombre & tres-authentiques, dont nous en avons vû quelques-uns de nos yeux. Dieu a déployé ses châtimens sur nos Eglises du temps de nos Peres; elles ont été desolées & ravagées miserablement. Quand le temps de leur épreuve à été passé, Dieu s'est à la fin vengé de leurs ennemis; non pas seulement des chefs, ni des auteurs

teurs de leurs maux, mais aussi des peuples jusques à punir les enfans pour les iniquitez des Peres. Quand Dieu eut exercé ses Jugemens sur son Eglise, qui du temps de nos Ancêtres fut exposée aux massacres & aux brûlemens, il se tourna enfin contre nos ennemis, & par un juste arrest, on vit la France punie par elle-même des cruautez qu'elle avoit commises. Il n'y eut aucune ville considerable où le sang innocent eut été répandu, qui ne se vit exposée aux terribles fleaux de la peste, de la guerre, ou de la famine. Ceux qui avoient le plus crié contre les Huguenots, furent les premiers à ravager leur patrie; & enfin Dieu jetta en sa colere ces verges dans le feu: Encore auroit-ce été peu de chose si les seuls auteurs de nos maux avoient souffert; mais toute la France fut enveloppée dans la même peine, & dans la même indignation de Dieu.

Soyez certain qu'il y a un terme prescrit à la corruption, à l'insolence, & à la persecution du Clergé de France contre nos Eglises: & que quand on sera venu à ce terme, la longanimité de Dieu sera lasse de supporter plus long-temps les oppresseurs de ses Saints, les blasphemateurs de son nom, & les contempteurs de sa gloire. Quant à ce terme que Dieu s'est fixé avant que de donner à sa Justice la liberté d'agir, nul ne le sçait; car il y a des méchans que Dieu arrête tout court au commencement de leur carriere; il y en a d'autres à qui il lâche tellement la bride qu'il semble qu'il les ait oubliez: toutefois il les trouve tôt ou tard, & se rend magnifi-

que dans la vengeance qu'il en prend.

Mais sans m'amuser à vous prouver ce que je vous dis, je vous exhorte de vous souvenir que tout homme sage doit fuir de la France s'il la considere de prés. Nôtre Royaume est plus malade qu'on ne croit, & le moment auquel nous nous imaginons qu'il est au-dessus de toutes les craintes, c'est le moment, peut-être, que Dieu prendra pour l'humilier. Si une fois sa main s'appesantit sur les François, assurez-vous que ce ne sera pas pour peu de chose ni pour peu de temps. Quant à vous, mon fils, je trouve que vous faites bien de vous retirer de bonne heure & de faire comme ces oiseaux qui prévoyent les mauvais temps, & qui se mettent à couvert des orages en quittant la place. Allez, Dieu vous accompagne; pour moy je m'en vay le grand chemin de toute la terre, & j'espere que Dieu me fera la grace de m'enlever du monde, avant qu'il déploye sur nous ses plus terribles & derniers fleaux.

Quand j'eus pris congé de mon vieillard, dont les paroles avoient fait une grande impression sur mon esprit, je ne fis qu'y rêver jour & nuit durant tout mon chemin, jusques à ce que m'étant une fois écarté, je me trouvay à l'entrée de cette grotte dans laquelle une forte & assez longue pluye, m'obligea d'entrer. J'y trouvay un paisan qui passant par là y étoit entré aussi pour la même raison que moi. Il m'en dit tant de choses curieuses que je voulus là voir, & je promis au Paisan de le recompenser honnêtement s'il vouloit me tenir compagnie. Mon

offre

offre l'engagea ; il retourna aussi-tôt à son village, qui n'en étoit éloigné que d'un quart de lieuë ; il en apporta des chandelles, un fusil, de la méche, & de la ficelle pour nous en servir en cas de besoin, comme Thesée du filet d'Ariadne.

Avec toute cette provision nous entrâmes dans la grotte que nous visitâmes de tous les côtez. Enfin il me montra un chemin sur lequel on voyoit la trace de certains pieds d'hommes imprimez dans la roche. Nous suivimes cette trace, & par une espece d'escalier dérobé que l'art aidant à la nature avoit creusé, nous arrivâmes, en montant & en tournoyant, jusques au dessus de la roche que nous trouvâmes ouverte ; & qui recevoit un assez grand jour. On avoit ajusté une porte à cette ouverture, & même on avoit à grands coups de marteau, fait d'autres moindres ouvertures pour recevoir le jour. Enfin je trouvay que ce lieu là devoit avoir été la residence de quelque Hermite, qui étoit las du monde aussi bien que moy, & qui l'avoit fait ainsi accommoder. Le Paisan me confirma dans cette pensée, & me dit qu'il avoit oui dire à son Ayeul qu'un homme qui passoit pour saint, avoit long-temps demeuré dans cette grotte.

Dés que l'on m'eut dit cela, j'eus une pensée qu'on traittera, sans doute, d'extravagance. Je fis dessein d'essayer si je pourrois pratiquer ce genre de vie qu'avoient pratiqué autrefois les anciens Hermites : Je communiquay ma pensée au Païsan, qui me parut dans tous ses entretiens plus judicieux & plus honnête que

ne font pour l'ordinaire les gens de cette sorte. Je luy fis present de dix écus & je le conjuray de m'aider: je lui promis outre cela de luy payer au double & au triple toute la peine qu'il prendroit pour moy; & luy ravi du bonheur qui se presentoit à luy, me promit tout ce que je voulus. Ce soir là j'allay coucher dans son village, & je luy marquay tout ce que je voulois qu'il fit pour moy.

Il comprit fort bien mon but, & comme il étoit assez industrieux, il revint dés le lendemain à la grotte avec moy, où il prit la mesure de la porte, des chassis & du lit, & travailla si bien avec un de ses compagnons, qu'au bout de deux jours il vint la poser, y ayant ajusté une serrure: En un mot il travailla si heureusement, que je ne plaignis pas l'argent que je luy donnay. Il m'acheta outre cela diverses provisions, & me promit que lui & son ami me garderoient le secret. En effet ils m'ont tenu parole. Il me vient voir regulierement deux fois la semaine, outre cela j'envoye mon garçon au village, de sorte que rien ne me manque.

Ce genre de vie vous paroîtra peut-être étrange; il vous semblera rude d'être separé de tout commerce, & de n'avoir point de conversation avec personne: Cependant j'ose vous assurer que quand on s'est accoûtumé à la priere, aux loüanges de Dieu & aux saintes meditations, on y trouve des plaisirs que nous ne pouvons pas comprendre tant que nous sommes enfoncez dans les embarras du monde. Pour ce jeune homme qui s'est opiniâtré à me vouloir tenir compagnie, il s'accommode as-

sez

sez bien à mes inclinations, & je ne le contredis pas dans les siennes, parce qu'elles ne me paroissent pas vicieuses. Je luy laisse prendre les plaisirs de la chasse & de la promenade, sçachant bien que si la devotion n'est tres-libre, elle est entierement inutile & desagreable à Dieu, qui aime particulierement en cela, celui qui donne gayement.

Jamais je n'ay ressenti aucune incommodité par un changement de vie & de logement si extraordinaire, ce que j'attribue à une assistance de Dieu toute particuliere. Je n'ai point regreté non plus mes commoditez passées: si quelque souvenir m'a affligé ç'a été l'ancienne prosperité de nos Eglises, & la consideration de leur misere. Il m'arriva un jour de penser si fortement à cela, que le sommeil me surprit, & que je m'endormis assez profondement pour pouvoir faire un songe assez long, & qui pour sa rareté n'a jamais pû sortir de mon esprit, non plus qu'un autre que je fis peu de jours aprés. Si je ne craignois de vous ennuier, ajoûta le Solitaire, je vous les reciterois. Vous étes une personne si rare, luy répondit Madame de la Garde, que même vos songes doivent avoir quelque chose de mysterieux.

La consideration de ce songe, continua-t-il, m'a porté pour me délasser l'esprit, à peindre quelques tableaux énigmatiques de l'état present de nos Eglises, de celuy de nos ennemis, & de celuy de la France, dans l'esperance qu'un jour je les pourray remettre en des mains qui pourront les rendre publics, & que ces peintures pourront être de quelque utilité à ceux

ceux qui les verront. Comment, luy dit Madame de la Garde, vous étes aussi Peintre? Oüi, Madame, répondit-il, je l'ay été autrefois & avec assez de succès, quoy que je m'en sois caché, ne croïant pas qu'un homme qui pouvoit avoir des occupations plus nobles & plus importantes dût regarder celle-ci que comme un amusement. J'ay même cessé de manier le pinceau durant plus de vingt ans: & il n'y a que depuis que je suis devenu Hermite que j'ay repris cette occupation afin d'avoir une idée sensible de mes meditations. Je vous prierois bien de venir visiter mon étude, mais comme le chemin en est penible & même dangereux, je vous les vay querir. En même temps il rentra dans sa grotte, d'où il revint peu de momens aprés apportant quelques peintures roulées entre ses mains.

La premiere qu'il nous déploya representoit la vûe d'une platte campagne dans laquelle on ne voyoit rien que des Temples fort simples, sans clochers; quelques uns étoient encore debout, les autres étoient à demi-ruïnez: on en voyoit aussi dont on avoit découvert les fondemens, & d'autres dont à-peine pouvoit on reconnoître le lieu où ils avoient été. Vis à vis des Temples qui subsistoient, on voyoit plusieurs batteries de canon dressées, l'équipage des Canonniers étoit assez plaisant; car les uns avoient des Crosses comme les Evêques, des Mitres comme les Abbez, des habits extravagans comme les Moines, plusieurs avoient aussi des bonnets à trois cornes comme les Jesuites. Mais ceux-ci étoient employez

plûtôt

plûtôt à faire joüer les bombes & les mines qu'à servir le canon. Entre toutes ces batteries il y en avoit une principale sur laquelle on avoit écrit, *La grande batterie Royale.* Ceux qui commandoient les Canonniers qui faisoient jouër cette batterie, paroissoient ressembler parfaitement au Pere la Chaise, & à Monsieur l'Archevêque de Paris.

La seconde peinture representoit une femme, qui paroissoit avoir été trés-belle, mais l'affliction où elle étoit avoit effacé une bonne partie de sa beauté. Elle paroissoit fort brune, & de sa bouche sortoit un écriteau qui disoit, *Ne regardez point si je suis brune, car le Soleil m'a hâlée.* Ses habits sembloient avoir été fort riches, mais ils étoient alors déchirez. Elle soûtenoit d'une de ses mains, un grand livre qui avoit pour titre, *La Parole de Dieu.* Diverses personnes vêtuës diversement vouloient luy arracher ce livre & le mettre en pieces ; mais une main qui sortoit des Cieux, tenant une baguette leur donnoit sur les doigts & leur faisoit lâcher prise. Dessus la tête de la femme on avoit écrit, *Portrait de l'Eglise Chrêtienne Réformée.*

La troisiéme peinture representoit une mer orageuse, dessinée si parfaitement que la simple vûë en donnoit de la terreur. Et ce qu'on ne fait pas ordinairement dans les peintures, on y avoit representé les vents qui souffloient avec impetuosité & à jouës enflées, dont la Mer étoit émûë. Je remarquay que ces vents étoient dépeints à peu prés comme ils le sont dans les Poëtes, hormis que quelques-uns avoient des Mitres, des Chapeaux, des bonnets

nets carrez & des Coqueluchons. J'en vis un qui avoit une triple couronne qui faisoit rage de souffler, mais qui pourtant ne produisoit pas l'effet que faisoit un certain bonnet carré à trois cornes. Au milieu de toutes ces grandes vagues paroissoit une nasselle où étoient trois ou quatre personnes : elle étoit sans rames, sans voiles & sans gouvernail ; on y lisoit tout autour, *Sauve-nous nous perissons.* On lisoit dans un autre écriteau qui partoit d'un certain endroit des Cieux où l'on voyoit une parfaite sérenité : *Pourquoy avez-vous peur gens de petite foy ?*

Ce troisiéme tableau, dis-je, a quelque chose de plus obscur pour moy que les deux precedens. Cette nasselle que vous voyez, me repliqua le Solitaire, represente l'Eglise Chrêtienne Réformée. Cette mer agitée, ce sont les peuples & les Nations de la terre, qui nous sont representez dans l'Ecriture Sainte comme une abondance d'eaux, qui ne s'émeut jamais d'elle-même si les vents ne la font enfler, écumer, & sortir de ses bornes. Car les peuples ne s'emporteroient jamais contre l'Eglise, si les Papes, les Cardinaux, les Moines, & tout le Clergé ne leur soufflоient continuellement aux oreilles, que la meilleure action qu'ils puissent faire, c'est d'exterminer ceux qu'ils appellent des heretiques. Quant à la nasselle, c'est l'Eglise dans laquelle sont les vrais fideles, qui tous fideles qu'ils sont ne laissent pas d'avoir encore des restes d'incredulité, & qui dans la crainte d'être submergez & de périr s'écrient, *sauve-nous nous perissons.* Mais on nous peut faire aussi tres bien

l'ap-

l'application de ce que dit Jesus-Christ à ses Disciples. *Gens de petite foy pourquoy avez vous peur?* En effet si nous étions aussi fortement persuadez que nos Peres de l'assistance de Dieu, jamais cette assistance ne nous manqueroit, comme elle ne leur a jamais manqué.

La quatriéme peinture étalloit à nos yeux un puissant Leopard, qui ayant été long-temps enchaîné avoit enfin rompu ses chaînes. On voyoit plusieurs chasseurs qui faisoient tout leur possible pour s'en rendre les maîtres, & la plûpart de ces chasseurs avoient un habillement Jesuitique, ou du moins ils portoient quelque marque de leur devotion à l'Ordre; les uns dressoient des toiles pour le prendre: d'autres composoient des breuvages mixtionnez pour l'endormir: nul pourtant n'avoit encore été assés hardi pour luy attacher une chaîne autour du coû, qui étoit toute prête pour ce sujet; car cette dangereuse bête avoit étranglé quelques-uns des chasseurs & des chiens qui avoient osé l'approcher. Vous devinez assez tout ce que ce portrait signifie, ajoûta le Solitaire, quand vous apprenez que ce Leopard n'est autre chose que le Royaume d'Angleterre, que le Pape & les Jesuites souhaitent passionnement de faire retomber dans l'esclavage.

La cinquiéme peinture nous faisoit voir deux figures assez bisarres: L'une étoit d'une tres-belle femme, qui avoit une couronne sur sa tête, & un sceptre en ses mains. Elle portoit une robe de satin azuré toute parsemée de fleurs-de-lis d'or en broderie, mais qui étoit couverte d'un manteau de drap noir traînant jusques

jusques à terre, avec un petit collet à la façon des Jesuites & cette inscription au dessus, *La France est devenuë Jesuite.* L'autre figure étoit d'un Jesuite habillé justement à la maniere de son Ordre, à la reserve du manteau qui étoit different, car il étoit long, & tout parsemé de fleurs-de-lis, avec cette inscription, *Les Jesuites sont devenus François, pour se rendre les maîtres de la France.*

La sixiéme figure étoit du Pape d'aujourd'huy, pleurant à chaudes larmes la diminution de son autorité. Il avoit auprés de luy quelques Cardinaux qui tâchoient de le consoler, il preparoit une foudre d'excommunication contre la France, qui attendoit de pied ferme, en riant & avec un mépris insupportable, l'effet qu'elle produiroit: Ce qui obligeoit les amis du Pape de luy representer que c'étoit risquer son autorité de vouloir déployer la rigueur de ses Bulles, en un temps où le monde n'en avoit plus de frayeur; ce qui obligeoit le bon Pere de les cacher jusques à une meilleure occasion. On voyoit dans le même tableau comme les Jesuites abandonnoient le parti du Pape, & se jettoient dans le parti de la France comme le plus fort, apparemment ils ne soûtenoient plus ce qu'ils avoient soûtenu autrefois, *Qu'il appartenoit aux Papes de déposer les Rois, & de délier les sujets du serment de fidelité:* non qu'ils eussent changé de sentimens, ou qu'ils fussent devenus meilleurs, mais parce qu'ils voyoient que les affaires des Pontifes étoient si desesperées, qu'on ne pouvoit plus rien gagner avec eux.

La septiéme figure representoit la Justice

& la paix qui s'envoloient de la France avec la Religion Réformée, & en leur place succedoit un brouillard fort épais, duquel on voyoit sortir en suite mille éclairs & mille foudres. On voyoit même une main du Ciel qui jettoit sur la terre une si forte grêle qu'elle ruinoit toute l'esperance des laboureurs, & faisoit de la campagne un triste spectacle de desolation. Audessus du tableau on lisoit cette inscription; *Ainsi sera fait à la Nation qui aura foulé aux pieds les faveurs de Dieu.*

Une legere indisposition dont se trouva atteinte Madame de Brosses, empêcha Mademoiselle de Sainte Phale de continuer une narration à laquelle nous prenions tous beaucoup de plaisir : mais cet accident imprévû nous ayant tous mis en peine, & sur tout son illustre Niéce, il ne falut pas penser de continuer ce discours le reste de ce jour; aussi nous separâmes-nous pour chercher quelque autre passe-temps, en attendant qu'il plut au vent de se changer en nôtre faveur. La fortune qui nous étoit contraire en cela, nous fut favorable d'un autre côté: car de peur de nous laisser tomber dans cet ennuy que cause le trop grand repos, elle fit trouver à un de nos Matelots un memoire d'importance, écrit en François. Il le porta au Maître du Navire, qui nous le vint presenter en grande ceremonie.

Ce memoire fut reconnu de toute la compagnie pour appartenir au Pere Simon, qui en foüillant dans ses hardes ou dans ses poches l'avoit laissé tomber sans y prendre garde. Et comme il partit d'avec nous l'esprit rempli d'une colere sans égale, il ne s'apperçût pas

pas que ce memoire lui manquoit, quoique ce fût pourtant une piece essencielle, & tout-à-fait necessaire pour rendre son voyage utile. Ce memoire tomba malheureusement pour luy derriere un coffre, si bien qu'il ne fut vû de personne, car on auroit eu la charité de le luy rendre si quelqu'un l'avoit aperceu, mais il ne fut trouvé que quelques jours aprés, dans un temps où le Pere Simon étoit fort éloigné de nous : Et s'il vint à reconnoître sa perte ce fut sans doute avec une douleur inconcevable, de sçavoir qu'il ne pouvoit pas la reparer, ni recouvrer ce qu'il avoit perdu que par une espece de miracle; & qu'encore ne seroit-ce qu'aprés que son instruction, qui devoit être tres-secrete, sur tout par raport aux Huguenots, auroit été renduë tres-publique, puis qu'elle seroit tombée entre nos mains.

D'abord que nous eûmes en main une piece de cette nature, nous fumes aussi joyeux de l'avoir trouvée que le Pere Simon devoit être triste de l'avoir perduë. Je fus d'abord elû solennellement de nôtre petite assemblée pour en faire la lecture, parce (dit Monsieur de B. V.) que j'avois la voix plus nette & plus distincte qu'aucun autre. J'acceptay l'honnorable employ qu'on me donna, & sans perdre de temps je commençay de m'en acquitter avec applaudissement, ayant remarqué que tout le monde, jusques aux vents même gardoient le silence. Voici le titre de ce manuscrit.

In-

*Instruction donnée au Pere Simon voyageur dans les Païs du Nort,*

PAR LE PERE ***

MOn Reverend Pere,

Les marques que vous avez données jusques ici d'un zele infatigable pour le bien de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine : l'obeissance que vous avez toûjours témoignée aux ordres de vos Superieurs : la capacité que vous avez fait paroître en maniant heureusement certaines affaires delicates, dont on vous a commis la direction: la force de vôtre genie: vôtre rare doctrine & l'experience que vous avez de tout ce qui se passe dans le Septentrion, avec mille autres qualitez que vôtre modestie ne me permet pas d'étaler ici, ayant fait jetter les yeux sur vous à ceux qui ont tout pouvoir de disposer de nous, pour vous envoyer dans ces Païs où vous vous étes déja acquis de la reputation, avec des ordres fort importans & fort honorables; je n'ay pû m'empêcher de vous témoigner la joye que j'ay que vôtre merite soit reconnu tous les jours de plus en plus.

Il est pourtant vray, mon R. P. que de quelque merite que les plus grands hommes puissent être pourvûs, ils ne sçauroient être si parfaits qu'ils n'ayent besoin du conseil d'autruy. Il n'est pas necessaire que je vous prouve

prouve ce que vous sçavez aussi bien que moy, j'espere aussi que cette connoissance vous fera recevoir en bonne part les conseils que j'ay à vous donner, outre que je ne vous les donne pas moy seul, mais qu'un personnage pour qui vous avez une deference aveugle, vous les donne par moy. Ayez donc égard à luy, & ne me considerez aujourd'huy que comme son organe.

Je ne vous diray rien ici de ce que vous devez faire pour l'illustre Societé, dont nous avons tous deux l'honneur d'être membres. Je sçay que vous avez vos ordres secrets pour ce qui la regarde directement, & que vous étes trop sage & trop éclairé pour ne les suivre pas ponctuellement, puisque dans l'état où nous nous rencontrons, nous sommes établis, non pour déliberer ni remettre sur le tapis ce que de plus grands que nous ont déja resolu dans leur sacré conseil, mais pour obeir & pour éxecuter aveuglement ce qu'on nous ordonne de faire. Tout ce que j'ay à vous dire regarde seulement la conduite que vous devez tenir envers diverses sortes de personnes, avec qui vous aurez à traiter; & jusques où vous pourrez étendre vos discours dans les choses que vous aurez à leur dire: ce que vous devez recevoir comme une instruction generale qu'on donne à tous ceux qui sont, comme vous, députez dans des païs éloignez du grand commerce des hommes illustres, & où l'on ne peut pas prendre les conseils qu'on souhaiteroit bien, selon les incidens qui peuvent naître à tous momens: Ainsi il est necessaire que ceux qu'on envoye en ces lieux-là, soient pourvûs de bons

memoires

memoires pour leur servir en general, & qu'ils soient doüez de prudence pour remedier par leur presence d'esprit à tout ce qui peut arriver d'imprévû.

Mais sans consumer le temps en des paroles inutiles, je vous diray sommairement, que vous vous rencontrerez dans des païs où vous aurez à vous entretenir avec diverses sortes de personnes ; avec quelques-unes il faudra vous découvrir, & avec les autres il faudra vous cacher avec tous les soins imaginables. Premierement il y à la difference des Religions, qui vous doit obliger de changer de manieres d'agir selon les personnes avec qui vous aurez à traiter.

En general vous pouvez prendre plus de confiance aux Catholiques Romains qu'aux Heretiques, & encore entre les Heretiques il y en a dont vous devez plus vous défier que des autres ; par exemple les Lutheriens ne vous doivent pas être si suspects que les Calvinistes, avec qui vous devez étre dans une défiance presque perpetuelle.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Catholiques Romains dont il faille autant se défier que des plus dangereux herétiques. Tels sont ceux qui témoignent être mécontens de la conduite des Ecclesiastiques, & qui voudroient qu'ils fussent réformez & reduits à un état de vie plus conforme à leurs vœux, à leur devoir & à leur institution. Ces sortes de Catholiques qui ont un zele de cette nature, doivent étre considerez comme fort suspects : un secret important n'est pas en seureté dans leur sein : il est à craindre qu'ils ne le revelent, ou

qu'ils ne s'y opposent par une delicatesse de conscience à contre-temps, ou bien par l'union qu'ils pourroient avoir avec les heretiques.

Au contraire il y a de certains heretiques avec qui le danger est moins grand de s'ouvrir qu'avec ces Catholiques scrupuleux. Ceux d'entre les heretiques qui paroîtront avoir un grand attachement au monde, par les honneurs qu'ils ambitionneront, & les richesses qu'ils rechercheront, sont ceux à qui on pourra plûtôt se dévouvrir qu'aux autres, ni même qu'aux Catholiques faisant les consciencieux: Toutefois un homme sage ne leur ouvrira son cœur qu'autant qu'il sera necessaire pour les gagner, & non pas pour leur étaler tout ce qu'on sçait, de peur des grands inconveniens qui peuvent arriver d'un aveu si imprudent.

Quand vous aurez fait cette découverte des esprits, & que vous vous serez informé de leurs maximes & de leurs manieres d'agir particulieres, & que par là vous aurez reconnu ceux à qui vous pouvez confier une partie de vos pensées; vous pourrez dire aux Catholiques zelez que le parti Huguenot est entierement à bas, sans pouvoir se relever de sa chûte, principalement en France. Il faudra faire valoir le nombre des conversions, le rang & le merite des convertis: Vous pourrez même avancer hardiment sans crainte de contradiction, que leurs principaux Ministres ont eu des conferences célebres avec des Docteurs Catholiques Romains, dont ceux-ci sont sortis victorieux, & dont ceux-là se sont retirez confus, au grand scandale de tous les Hugue-

Huguenots, dont plusieurs voyans l'ignorante opiniâtreté de leurs Docteurs avoient abjuré leur heresie.

Voilà des bruits qui sont bons à faire courir, mais il faut bien prendre garde que ceux à qui l'on debitera toutes ces nouvelles, n'ayent aucune correspondance en France, ni directement ni indirectement, de peur qu'étant desabusez ils ne desabusent les autres; puisqu'il n'y a rien qui fasse tomber si facilement un homme dans le mépris que quand il est reconnu pour menteur. Toutefois quand un semblable malheur seroit arrivé, un homme d'esprit trouve bien moyen de raccommoder une faute faite par inadvertance: il faut pourtant le moins qu'on peut s'exposer à de semblables affaires, dont souvent le succés n'est pas avantageux. Aprés tout il n'est rien de si difficile que de détromper un peuple abusé par les nouvelles qu'on aura pris la peine de faire courir des païs éloignez.

La Societé donc vous donne une pleine licence de dire tout ce qu'il vous plaira, vray ou faux, pourvû que vous agissiez avec cette ferme intention de la servir par toutes vos démarches; & que vous en usiez avec discrétion, n'exposant point son honneur en general, ni celuy de l'Eglise Catholique, ni même le vôtre en particulier. Tant que vous en userez ainsi vous ne devez point douter que vous n'en soyez cheri, & qu'elle ne déploye sur vous ses faveurs les plus singulieres.

Vous ne devez donc pas faire scrupule de tenir vos sentimens particuliers toûjours cachez, ni même de parler contre vôtre pensée,

Puis qu'on vous permet, selon les occurrences des temps & des lieux, de changer d'habits, & de vous vêtir d'une maniere fort opposée à vos vœux & à vôtre profession, il est sans contredit qu'on vous permet de déguiser vos sentimens, encore plus que vôtre visage & tout vôtre exterieur. Vous vous souviendrez pourtant que vôtre ame ne doit souvent avoir aucune part à ce que dira vôtre langue, & que si quelquefois vous étes obligé de dire tous les maux imaginables de l'Eglise Catholique & de la Societé de Jesus, vous devez en user si discretement, que vôtre cœur ne soit jamais débauché par vos levres: J'espere pourtant que vous ne serez pas obligé d'en venir à cette étrange dissimulation, ni à vous cacher si soigneusement; car on ne se gouverne pas par tout le monde comme en Angleterre où nos Emissaires sont obligez de se déguiser avec tant de soin, qu'il faut qu'ils fassent bien souvent, & qu'ils disent des choses tres-contraires à leurs intentions.

J'ay à vous recommander particulierement un point d'importance, & je vous le recommande, non pas tant de ma part que de celle de nos Superieurs, qui sont aujourd'huy les arbitres de nôtre destinée: C'est que si la renommée a porté jusques en Pologne, Suede, & ailleurs la connoissance des manieres dont on se sert en France pour la conversion des Huguenots, & que vous voyez qu'on les improuve, alors vous niïez hardiment & formellement tout ce qu'on en dira, & qui pourroit être ignominieux à l'honneur de nôtre Mere Sainte Eglise. Par exemple, si vous voyez qu'on se scan-

ſcandaliſe de ce qu'on donne de l'argent pour acheter les ames aprés les avoir marchandées long-temps, & aprés avoir fauſſé la parole qu'on avoit donnée, vous niïez cela comme un meurtre, & vous diſiez que ce ſont des impoſtures que les Huguenots font courir, afin de décrier les converſions de ceux qui ſe ſont rangez à la Religion Catholique de bonne foy, & par une pure connoiſſance de la verité.

Que ſi vous voyez que ce bruit ait fait quelque impreſſion ſur les eſprits, en ſorte que vos negatives ne l'en puiſſent point arracher; il faudra biaiſer, & dire que veritablement le Roy a bien fait donner quelque argent, & même des ſommes conſiderables, mais qu'il l'a fait ſeulement par un ſimple mouvement de generoſité envers des perſonnes tres-pauvres & tres-miſerables, & non pas en vuë d'acheter leur converſion par quelques ſommes d'argent: Vous ajoûterez qu'on ne leur a diſtribué cet argent qu'aprés qu'on leur a fait enſeigner la verité par les ſermons & par les inſtructions des Miſſionnaires.

Si le bruit de ce qu'on a fait en quelques Provinces de France, & ſur tout dans le Poitou, ſe répand juſques dans le Nort; & ſi vous remarquez que cette conduite n'attire pas l'applaudiſſement de ces peuples-là, vous vous jetterez encore ſur la negative: en quoy vous ne devez être touché d'aucun remords, puiſqu'en France même il ſe trouve des gens qui oſent nier ouvertement une choſe qui s'eſt faite devant des milliers de témoins, & qui oſent donner le démenti à tout un peuple. Si toutefois la

 nega-

negative ne persuade pas le monde, vous pourrez prendre un autre parti, & dire que veritablement on a usé de quelques rigueurs dans le Poitou, mais qu'il n'y en a pas la centiéme partie de ce qu'on a dit. Vous ajoûterez que les gens de la Religion se sont attirez cela par leur maniere d'agir insolente, & que d'ailleurs on ne peut pas tenir les gens de guerre dans une telle discipline, qu'ils ne fassent toûjours quelque chose de plus qu'on ne leur ordonne.

Si vous appercevez qu'on fasse courir dans les païs où vous serez, certains libelles qui ont couru par la France, malgré les soins qu'on a pris de les supprimer, comme peuvent être *la Politique du Clergé*, *les derniers Efforts de l'Innocence affligée*, *la Critique generale de l'Histoire du Calvinisme par Monsieur Maimbourg*, *les Lettres sinceres d'un Gentilhomme François*, & quelques autres de cette nature, vous ferez vôtre possible d'enlever autant d'exemplaires que vous trouverez des uns & des autres, quoy qu'ils vous coûtent, si vous les voyez entre les mains de personnes qui s'en veüillent défaire; vous devez être seur que la dépense que vous ferez en cela vous sera amplement remboursée. Et parce que les personnes de condition qui ont de la curiosité, recherchent plûtôt ces sortes de livres que le simple vulgaire, qui se soucie fort peu de ce qui se passe chez les Etrangers sur les affaires de la Religion; vous serez soigneux de sonder les personnes de qualité chez qui vous aurez de l'accés, pour sçavoir s'ils ont de ces livres; & s'ils en ont, vous tâcherez de découvrir s'ils ont fait quel-

que

que effet sur leur esprit. Si cela est, vous tâcherez de les guerir des sinistres impressions que ces livres leur pourroient avoir donné. Si vous avez affaire à des consciences tendres, vous leur representerez qu'ils ne peuvent ni lire ni garder de semblables libelles, sans tomber dans un peché mortel ; mais si vous vous rencontrez avec des esprits fermes & assurez vous traiterez ces livres de bagatelles & d'impostures, & vous tâcherez de leur inspirer de la honte & du remords de s'être amusés à une telle lecture.

Comme le traitement qu'on a fait aux Huguenots en France en a obligé plusieurs de sortir du Royaume & de se répandre en differents païs, je ne doute point que vous n'en rencontriez un nombre considerable dans le Septentrion, qui ne manqueront pas de remplir tout l'Univers des plaintes qu'ils feront des rigueurs & des duretez qu'on a exercées contre eux, qui émouvront sans doute les esprits à une compassion indigne d'un cœur vrayement Catholique. Vous observerez soigneusement les mœurs & le naturel de tous ces refugiez. Sur tout vous prendrez garde s'il n'y en a point quelqu'un de plus dangereux que les autres, par son esprit, par son adresse & par la force de ses discours. Si vous en trouvez quelqu'un qui ait cette sorte de caractere, vous observerez toutes ses démarches, vous entretiendrez toûjours des espions à ses cotez, qui vous rapporteront tout ce qu'il dira, & vous serez soigneux d'écrire tous leurs rapports, afin de chercher quelque moyen de le rendre suspect.

Que si ces heretiques se trouvent être des gens plus prudens & plus circonspects que les François ne le sont ordinairement, vous tâcherez de les décrier en disant qu'ils sont sortis de France pour un autre sujet que pour celui de la religion. Vous serez aussi soigneux de sçavoir leurs noms, leurs emplois, la Province où ils sont nez ; & vous tâcherez de connoître leur genie & leur occupation. Vous nous manderez toutes ces choses en France, & nous nous informerons d'eux, de leurs familles, de leurs mœurs, & d'une partie de leur vie, dont nous vous envoyerons un abregé sur lequel vous pourrez bâtir leur histoire telle qu'il vous plaira, afin qu'en rendant leurs personnes suspectes, on puisse aussi tenir tous leurs discours pour suspects. Il ne faut point douter qu'un peu de verité sur ce qui les concerne, ne fasse croire tout ce que l'on y voudra ajoûter.

D'un autre côté, comme il n'est aucun homme de si grand merite, qui n'ait quelques petits defauts personnels ; vous serez diligent d'examiner quels defauts ils peuvent avoir, parce qu'il vous sera bien facile en suite de les faire passer pour de grands vices. Je sçay que vous ne manquez pas d'adresse pour donner aux choses la couleur qu'il vous plaît, partant il vous sera facile de faire passer pour des vices leurs plus grandes vertus. Tâchez sur toutes choses d'entrer dans leur confidence, & de les faire parler sur les points les plus delicats de la politique, ou de la Religion. Si traitant de la politique, ils s'enfoncent trop avant dans ces matières sans les entendre com-

me il faut, il vous sera facile de les faire passer pour des étourdis & des têtes legeres, à qui il ne faut ajoûter aucune foy : Mais si vous les voyez trop bien sensez, qu'ils parlent peu & que ce qu'ils disent soit judicieux, vous recueillerez, & de leur humeur, & de leurs paroles des raisons pour les faire passer pour des gens tres-dangereux, & dont il faut toûjours se defier.

Vous n'aurez pas moins de prises sur eux en matiere de Religion. S'ils n'en parlent qu'avec une mediocre connoissance, il vous sera facile de les faire passer pour des ignorans, qui n'ont qu'une certaine superficie d'instruction telle que leur ont pû donner leurs Ministres, qui n'ayant jamais étudié dans une bonne Theologie Scolastique, n'ont jamais été capables de leur enseigner rien de solide. Que si vous voyez qu'ils parlent de la Religion pertinemment, vous tâcherez de donner quelque sens sinistre à ce qu'ils disent, tellement qu'on puisse inferer de ce qu'ils diront qu'ils ont quelque penchant à l'Arianisme, ou à quelque autre des anciennes heresies. Car quoi qu'ils soient trés éloignés de semblables sentimens, l'humeur des peuples est pourtant telle, que si l'on accuse quelqu'un d'heresie ils le croyent fort aisément, puis ils le haïssent & le maltraitent comme un heretique.

Je prendray la liberté de vous donner un avis en passant, que les voyes qui sont bonnes pour décrier un homme auprés du peuple ne le seront pas pour le décrier auprés des Grands : De même aussi ce que les Grands haïssent, n'est pas toûjours l'objet de l'aversion du peuple,

c'est ce qui doit obliger un homme qui en veut perdre un autre auprès des Grands & auprès du peuple de ne se servir pas des mêmes moyens. Par exemple les Grands sont fort sensibles sur les interêts de leurs Etats, & regardent d'un oeil assez indifferent la Religion que plusieurs n'observent que pour la forme & la bien-seance seulement. Les peuples au contraire ne prennent pas garde de si prés aux affaires d'Etat: qu'un homme soit fin & rusé ou qu'il ne le soit pas, c'est ce qui ne les touche pas beaucoup. Mais sur le point de la Religion on les peut porter aux actions les plus inouies, dont nous avons vû des experiences de nos propres yeux.

Si donc vous trouvez dans les lieux où vous serez quelque Huguenot qui passe pour habile homme, ou qu'il y en vienne quelqu'un pendant que vous y resterez, vous tâcherez de les perdre auprés des Grands & auprés des peuples: Auprés des Grands, en leur faisant accroire qu'ils ont penetré dans leurs secrets, qu'ils les ont revelez, & qu'ils sont directement contraires à leurs desseins: vous donnerez la couleur à tous vos discours telle que vous trouverez expedient: ce ne sont pas des choses où l'on vous puisse donner aucun conseil, parce que cela doit dépendre de vôtre prudence, & de la connoissance que vous aurez des personnes, des temps & des lieux. Quand une fois vous aurez ébranlé l'esprit des Grands, ne les abandonnez jamais que vous ne les ayez entierement persuadez, & que vous n'ayez vû de vos yeux le dernier effet & le principal but de vos desseins.

Vous

Vous tâcherez toûjours d'avoir le commun peuple à vôtre dévotion par le moyen de quatre ou cinq des principaux d'entr'eux, à qui vous tâcherez de vous rendre recommandable, tant par la bonne opinion qu'ils auront de vous, que par plusieurs bons offices que vous leur rendrez, pourvû qu'ils ne soient pas d'une trop grande importance. Quand vous aurez gagné ces esprits, & que vous aurez reconnu le credit qu'ils ont sur le reste du peuple, & dequoy ils sont capables, vous leur direz que tels & tels sont des heretiques tres-dangereux; qu'ils ne doivent point être supportez dans un Etat bien policé; qu'ils sont capables d'entraîner les autres dans leurs vices, & d'attirer la colere du Ciel. Quand vous leur aurez dit cela, il ne faut point douter qu'ils ne le publient dans toutes les compagnies où ils se trouveront, & qu'à la fin celuy dont on voudra se défaire ne soit engagé dans quelque querelle faite à plaisir, alors on pourra porter le peuple à se jetter sur luy & à le mettre en pieces.

Il ne faudra pourtant pas se servir de cette fureur du peuple que dans une extremité, parce que c'est un remede fort incertain, & que d'ailleurs peut le peuple se trouver partagé. La haine des Grands est un moyen plus seur, ils ont des voyes pour ôter un homme du monde, sans bruit & sans éclat, d'abord qu'il est tombé dans leur disgrace: ou bien s'ils le veulent perdre ouvertement, les Juges sont la plûpart du temps dans leur dépendance, ils trouvent des témoins tant qu'ils en veulent & de cette maniere ils peuvent faire perir l'homme le plus

innocent, sans que personne en ose murmurer.

J'insiste un peu plus sur ce point que sur les autres, parce que nôtre Societé a un interest particulier que tous les habiles Huguenots soient retranchez du monde, ou qu'ils soient tellement décriez que personne ne leur ajoûte foy; parce qu'on a remarqué qu'ils sont de dangereux ennemis de la Societé, à laquelle ils s'attachent *mordicus*, comme on dit, sur tout en ce temps où la plûpart de leurs desolations ne sont venuës que de nous. Et quoy qu'exterieurement nous fassions semblant de les mépriser, & que cette politique soit assez bonne, nous devons extremement veiller sur leur conduite; car tel d'entr'eux est capable de nous faire bien du mal, & à l'Eglise Catholique aussi, si on leur donne le temps de s'insinuer dans l'esprit des peuples chez qui il se refugient.

Vous ferez bien d'en user de même envers tous ceux qui n'ayant que l'exterieur de Catholiques Romains, ne sont pas meilleurs que des heretiques. Souvenez-vous que Luther avoit été Moine, & Calvin Prêtre: que de même il se peut trouver parmi ceux qui se disent Catholiques des gens tres-pervers. En general toutes sortes de personnes d'esprit vous doivent donner de la défiance. Si elles sont élevées en autorité, vous devez tâcher de les attirer dans vos sentimens, & vous mettre tout à fait bien dans leurs esprits; & si tout ce que vous ferez n'est pas capable de vous attirer leur affection, vous dissimulerez avec eux, jusques à ce que vous trouviez quelque moment favorable qui vous puisse mettre l'esprit en repos de leur côté. Je crois vous parler assez intel-

intelligiblement, sans qu'il soit besoin de m'expliquer davantage.

Pour les personnes d'esprit qui sont dénuées d'autorité, ou bien dont le credit commence seulement; vous ferez vôtre possible de les aider, & de les avoir tellement à vôtre devotion, qu'ils n'ayent point d'autre volonté que la vôtre. Sur quoy il vous faut bien prendre garde de ne vous point méconter, ni vous laisser tromper par de belles apparences, de peur qu'en voulant favoriser une de vos creatures vouz n'aidiez à un ennemi secret, qui se servira de vous contre vous-même, aprés que vous l'aurez fait beaucoup plus grand qu'il n'étoit auparavant. On se trompe tous les jours en ces occasions, & nous voyons une infinité de personnes qui avancent celles qui doivent les ruiner. Si donc vous pouvez appercevoir que ces gens là vous puissent être contraires quelque jour, vous ne les épargnerez point, & vous ne serez pas si simple de laisser croître en puissance, ceux qui vous pourroient accabler. La moindre chose vous doit animer à leur perte, à laquelle vous devez vous porter d'autant plus genereusement, que leur perte doit être vôtre conservation & leur mort vôtre repos.

Vous trouverez diverses personnes entre les Etrangers, & même entre les Catholiques, qui déclament contre la politique de France, qu'ils traitent de cruelle & de barbare, de maltraiter les gens de la Religion jusques à les obliger de sortir de France, de se convertir, ou de vivre dans la derniere misere parce qu'ils professent cette Religion. Vous en trouverez d'autres encore qui la traitent d'imprudente, de por-

ter les sujets au desespoir, à cause des suites fâcheuses dont le desespoir est suivi, parce que le Royaume souffre quand une partie de ses sujets l'abandonnent, & portent l'invention des manufactures ailleurs, & avec les manufactures l'argent de France: que non seulement le Royaume pert en eux plusieurs bons sujets, mais qu'il se fait plusieurs ennemis qui pourront revenir quelque jour l'épée à la main au lieu dont ils sont sortis avec le bâton blanc. Ces raisons semblent assez fortes pour convaincre ceux qui les entendent qu'il est imprudent & injuste de les traiter de cette maniere;

Mais comme blâmer cette conduitte, c'est blâmer ceux qui en ont été les conseillers, ce qui est donner une rude atteinte à nos Peres Jesuites de France, qui ont été les grands mobiles de tout le changement qui est arrivé aux heretiques; vous employerez toute la force & la vigueur de vôtre esprit, pour prouver que cette conduite est non seulement conforme au zele que doivent avoir de bons Catholiques, mais encore à la prudence que doivent avoir de sages Conseillers d'Etat, qui ne doivent pas attendre que la Republique soit troublée, mais qui doivent prudemment en prevenir les troubles. Vous avouerez que veritablement les gens de la Religion vivoient fort paisiblement alors, & ne donnoient aucun sujet de plainte, mais que cette tranquillité venoit plûtôt de leur impuissance que de leur moderation. Vous ne manquerez pas de faire sonner bien haut que la rebellion est inseparable de l'heresie: vous prouverez cela par le recit que vous ferez des vieilles

guer-

guerres civiles, qui ont eu leur commencement en France en même temps que l'heresie du Calvinisme, & vous ne manquerez pas de citer là dessus les Auteurs les plus zelez en faveur de l'Eglise Romaine.

Et parce que les Auteurs les plus celebres, comme sont Messieurs de Thou & de Mezeray, ne sont pas si favorables aux Catholiques que divers autres, & qu'ils ne disent pas des Huguenots tout le mal qu'ils en pourroient dire ; vous direz touchant le premier, qu'il étoit à demi Huguenot dans le cœur, & que c'est ce qui l'a fait parler comme il a fait. Touchant le second, vous pourrez bien avancer, qu'il ne parle en faveur des heretiques que parce qu'ils luy ont fait une pension. Vous ne devez pas avoir peur qu'on vous donne un démenti ; car qui viendra en France rapporter à Monsieur de Mezeray les bruits qu'on fait courir de luy dans le Nort, ou qui rapportera dans le Nort les justifications de Monsieur de Mezeray ?

Ce doit être, au reste, un point fondamental que vous devez toujours être soigneux de poser, que la Religion Protestante est contraire à la puissance Royale, & qu'elle tend à changer en Republiques les Gouvernemens Monarchiques. Car bien que les Huguenots se soient assez défendus de cela, & que leurs raisons ayent été goûtées, il faut pourtant toûjours persister là dessus, qu'on ne peut s'asseurer sur la foy des heretiques : que ceux qui sont infideles à Dieu & à l'Eglise ne peuvent être fideles aux Princes leurs Souverains. Si une fois vous pouvez mettre en tête aux Princes

que tous les Protestans ont l'humeur Republiquaine, c'est assez pour les faire haïr, les faire regarder de travers & les faire maltraiter tant qu'ils vivront.

Si vous étes assez heureux pour avoir une fois en vôtre vie l'oreille de quelque Prince, ne manquez pas de luy proposer que la Politique de France telle qu'elle est aujourd'huy, peut servir de modelle à tous les Princes qui vivent: que le parti Huguenot étant mis à bas, ce Royaume va être un vray jardin de delices. Sur tout vous representerez aussi fortement que vous le pourrez, que les armes du Roy ne prosperent & ne sont victorieuses, que parce que ce grand Monarque s'est mis en devoir d'arracher l'heresie de son Etat, & de reduire tous ses sujets sous une seule croiance.

Je vous conseille, pour cet effet, de lire tous les Livres de M. Maimbourg, qui vous aprendront une partie de ce que vous aurez à dire: lisés surtout son Histoire du Calvinisme, il y a certains traits qui meritent d'être notez pour être d'importance. Que son changement de personnage ne vous rebutte point, car je vous assure qu'il est toûjours le même, & qu'il le sera jusques à la fin, quoique de Pere il soit devenu Monsieur. Vous apprendrez dans ces Livres comment & de quel biais il faut regarder les Heretiques, & ce qu'on peut dire pour les rendre odieux. Il est vray que vous y devez proceder avec discretion, & ne donner pas une si grande carriere à vôtre zele qu'il a fait, en quoy il a donné prise aux Heretiques, & sur tout à l'Au-

teur de la Critique Generale de son Histoire du Calvinisme, qui l'a tourné en ridicule.

Vous vous servirez donc de ses maximes, mais vous vous garderez bien de tomber dans ses emportemens; de peur que vous ne fussiez l'auteur de vôtre propre honte, qui peut-être ne vous seroit pas si particuliere, qu'elle ne pût être répanduë sur les autres. Il y a encore d'autres Auteurs dans lesquels vous pourrez vous instruire, mais souvenez-vous que toute cette lecture doit être conduite par la prudence, & ne doit être appliquée qu'aprés qu'on a bien examiné toutes les circonstances des temps, des lieux & des personnes. Gardez-vous de faire comme ont fait quelques-uns de nôtre Societé, qui poussez par un zele aveugle, ont avancé des choses en France, contre des François, manifestement fausses, aussi ont-ils esté dementis par la voix publique. On peut bien faire croire en Pologne les fables de la France, & debiter en France celles de Pologne: mais de debiter en France les fables de la France, & en Pologne celles de Pologne, s'est se faire moquer de soy de gayeté de cœur.

Si vous vous trouvez en quelque lieu où le nombre des Catholiques surpasse de beaucoup celuy des Protestans, vous examinerez soigneusement l'humeur de ceux-là, leur vigueur, dequoy ils sont capables, & s'ils pourroient bien prendre quelque genereuse resolution. Vous examinerez d'un autre côté les Protestans, pour sçavoir si ce sont des gens dont on puisse esperer la conversion, ou bien si l'on doit craindre que non seulement ils persistent

dans leur erreur, mais que de plus ils y entraînent les autres : selon toutes ces choses vous observerez diverses mesures.

Si les Huguenots sont en petit nombre, & qu'ils donnent quelque esperance de conversion; sans leur faire de plus mauvais traitement, faites seulement qu'ils soient privez des honneurs publics & d'une partie des privileges. Laissez faire au temps le reste de cet ouvrage, qui joint avec l'amorce des dignitez & des profits temporels, vaincra leur resolution. Si ceux de la Religion sont en petit nombre, & que pourtant ils ne laissent pas de témoigner beaucoup d'obstination dans leur erreur; s'il leur arrive même d'y vouloir entraîner les Catholiques & de les seduire, alors on pourra courir aux remedes les plus forts, pour empêcher le progrés de leurs attentats. Pour cet effet, comme j'ay dit, on sondera soigneusement les Catholiques qui demeurent avec eux, pour voir s'ils seroient d'humeur de reduire les Heretiques à renoncer à leur heresie ou à les exterminer. Si vous voyez qu'ils soient dans ces bonnes dispositions, ne les laissez pas refroidir en leur donnant le loisir de faire des reflexions, ou d'écouter des conseils pacifiques; au contraire émouvez-les par toutes sortes de ruses, & portez-les sans cesse & sans relâche à se défaire de leurs ennemis.

Vous ne devez pas craindre d'être traité en perturbateur du repos public, quand même vous auriez par vos sermons excité les devots Catholiques à quelque chose de semblable. Il est vray qu'à l'heure même que ces choses arrivent plusieurs personnes murmurent, mais

qu'y

qu'y a-t-il dans le monde qui n'excite quelque mécontentement dans les commencemens, il faut laisser crier les peuples, les laisser tempêter, & aller toûjours son droit chemin. Vous n'ignorez pas ce que disent nos Casuistes, qui promettent des degrez de gloire à ceux qui entreprendront de telles choses. Aprés tout les bruits s'appaisent, les clameurs des peuples prennent fin, mais jamais on ne voit finir les progrez de l'heresie quand une fois on a laissé prendre racine à cet arbre.

Je vous parlerois plus clairement, mais je crois que vous m'entendez assez. Si jamais vous trouvez les affaires en ces termes prenez bien garde de n'agir pas avec trop de précipitation de peur de les ruiner, en les voulant trop avancer. On a vû échoüer de tres-belles entreprises, pour avoir voulu venir à l'execution avant que d'avoir bien preparé les matieres. On en a vû d'autres qui ont été ruinées pour avoir manqué de cœur dans l'execution, quoy que toutes choses eussent été tres-bien pensées & ordonnées. Evitez donc ces deux extremitez : si vous méditez quelque grand dessein vous devez conserver en tout & par tout une presence d'esprit qui ne se démente jamais, & une force d'ame qui soit au dessus de toutes les frayeurs.

Si la necessité des affaires vous oblige de resider en quelques lieux où le nombre des Protestans égale celuy des Catholiques, il ne faudra pas marquer si-tôt en vouloir à la vie de ces premiers, à cause de l'incertitude du succés, dont le dommage pourroit retomber sur les Catholiques, & la honte avec le châtiment

ment sur les Auteurs des troubles : Mais on pourroit entretenir la haine & l'animosité entre les deux Partis, en representant aux Catholiques, qu'il leur est honteux que les Heretiques partagent avec eux le credit & l'autorité; au lieu que dans la plus grande partie de la Chrêtienté, les Catholiques dominent, & les Heretiques sont obligez de ployer le col sous le joug. Ce seroit quelque chose de rare si ce que vous leur direz ne les excitoit pas à vouloir s'ériger en maîtres comme ils sont par tout-ailleurs.

D'un autre côté, il faudra faire avertir les Protestans qu'ils ayent à se tenir sur leurs gardes, & que les Catholiques leur veulent joüer quelque mauvais tour. L'esprit des Protestans est déja fort défiant, ils croyent facilement qu'on les veut maltraiter, & ils regarderont les Catholiques de travers. Les Catholiques voyant les Protestans dans la défiance en prendront aussi, car celuy-là en est plus susceptible dont l'esprit est capable de joüer de mauvais tours à son ennemi. Ces défiances produiront des animositez secrettes, de ces animositez on passera à une haine ouverte, de la haine aux voies de fait, à la prise des armes & à des querelles qui ne se finiront gueres qu'on ne voye du sang répandu. Les esprits étant portez à cette aigreur, il sera tres-facile de pousser les Catholiques à faire main-basse sur les heretiques, lors que ceux-cy n'y penseront pas. Et si le parti des Catholiques étoit encore trop foible, de peur de manquer son coup, on pourroit faire venir des soldats étrangers qui feroient

tout ce qu'on voudroit, sous esperance du pillage comme on en a vû multitude d'exemples.

La crainte de quelque malheureux succés, ne doit pas vous rebuter de prendre dans le besoin quelqu'une de ces genereuses resolutions. Car supposons qu'ayant formé une telle entreprise, elle se découvre par la trahison ou par la foiblesse de quelqu'un des conjurez; n'a-t-on pas aujourd'huy des secrets merveilleux pour faire passer pour illusion les choses les plus constantes & les plus effectives? Pourvû que vous ayez l'assurance de nier tout; quand vous auriez des milliers de témoins contre vous; quand on vous objecteroit vos propres lettres, & vôtre écriture propre; quand vos confidens vous trahiroient, vous trouverez un million de bouches qui crieront avec vous que cela est faux, & qui donneront un démenti à toute la nature. Aprés ce qui est arrivé en Angleterre, qu'on fait pourtant aujourd'huy passer pour des contes faits à plaisir, on peut tout dire & tout faire: si les desseins réüssissent on les avoüera: s'ils manquent ce seront des songes & des illusions.

Si je ne craignois pas que ce memoire tombât quelque jour en d'autres mains que les vôtres, je vous découvrirois de grands mysteres pour fortifier vôtre esprit dans ces hardies resolutions; qu'il vous suffise pour le present de sçavoir que d'abord qu'on a oüi parler de Protestans, de Lutheriens, ou de Calvinistes dans le monde; on a formé le dessein de détruire cette Heresie, la plus dangereuse & la plus

plus préjudiciable de toutes à l'Eglise Romaine, si on ne pouvoit pas ramener ces errans par la voye de la douceur. Quiconque donc travaille à cette œuvre, sert la sainte Eglise nôtre Mere, & doit s'attendre d'en être recompensé, & en ce monde & en celuy qui est à venir. Il est vray aussi que celuy qui entreprendra ce grand ouvrage, doit conter que si le bonheur ne l'accompagne pas il sera desavoüé hautement, & qu'il portera seul la peine & la honte de sa temerité ; mais cette crainte n'est pas capable d'empêcher une belle ame qu'elle ne hazarde tout dans l'esperance d'acquerir de la gloire.

Si vous voyez que dans les lieux où vous serez, les Catholiques ne puissent être émûs par aucunes raisons à faire quelque acte extraordinaire, aprés en avoir fait quelques tentatives adroitement vous changerez de stile & vous les loüerez de leur moderation, vous improuverez les actions violentes : toutefois vous ne laisserez pas de leur dire en passant, qu'ils doivent prendre garde à eux, & veiller sur la conduite des Heretiques. Vous tâcherez aussi de vous bien entretenir avec eux, rendant visite aux Principaux d'entr'eux. ... mais je vous parlerai plus amplement de cela dans la suite.

Vous prendrez bien garde dans toute vôtre conduite de n'avoir rien de rustre ni d'emporté, afin que quand il vous arrivera de donner quelque conseil violent, on l'attribuë plûtôt à vôtre prudence, qui en a reconnu la necessité, que non pas à un temperament tumultueux, & à une passion sans bornes. Evitez d'un

d'un autre côté que cette moderation que vous témoignerez ne paroisse pas être affectée comme celle de plusieurs Moines, qui se font moquer d'eux. Faites ce que Machiavel conseille à son Prince, d'avoir tout le beau semblant de la vertu, sans vous incommoder au reste de ses regles & de ses maximes. Ayez l'esprit prompt à tourner à tous vents, & disposé à tout; mais que cela se fasse d'une maniere si naïve & si naturelle que personne ne puisse découvrir vôtre intérieur.

Je n'ignore pas qu'il est tres-difficile, & même impossible en quelque façon, de paroître indifferent pendant qu'on a le coeur rongé de souci, mais sçachez que ce qui est impossible au reste des hommes, doit être possible à nôtre Societé, autrement elle ne seroit pas ce qu'elle est. Souvenez-vous que la maîtresse rouë d'une machine, qui fait remuer toutes les autres, est celle qui se remuë pourtant le plus tranquillement, & qui fait le moins de bruit dans son mouvement. Il n'appartient qu'aux petits esprits de s'émouvoir de peu de chose, mais ceux qui ne sont capables que de quelque chose de grand, ne s'étonnent de rien & ne changent jamais de maniere d'agir.

Comme il sera peut-être besoin que vous vous rencontriez dans des villes, où non seulement le nombre des Lutheriens est le plus grand, mais encore où cette Religion domine, vous tâcherez de vous insinuer dans l'esprit des principaux & des plus affectionez à leur religion. Toute la terre sçait la grande animosité qui regne entre les Lutheriens

& les Calvinistes, vous ferez vôtre possible non seulement pour l'entretenir, mais encore pour l'augmenter. Vous leur ferez accroire que si jamais Calvin n'avoit été, ou s'il n'avoit jamais écrit comme il a écrit sur le point de la Prédestination & de la Providence, peut-être toute l'Europe seroit aujourd'huy Protestante : Mais que les grandes erreurs des Calvinistes, ont fait rejetter generalement tous les sentiments des Lutheriens, comme s'ils avoient été Heterodoxes.

Voilà ce que vous direz en substance pour les animer, & vous ne devez point douter que leurs esprits étant remplis de préjugez, ils n'ajoûtent foy à tout ce que vous direz contre le Calvinisme. Vous trouverez en eux, & principalement en une bonne partie de leurs Ministres, des personnes tres-préocupées, portées naturellement par leur éducation & par leurs interêts, à une haine implacable contre les Calvinistes. Vous loüerez la doctrine de leurs Pasteurs : vous parlerez honorablement de Luther : vous direz que les Ministres de France n'ont que du babil, au prix des Docteurs Lutheriens qui sont de veritables sçavans. D'autre part, vous ne devez pas oublier de leur dire, que les Huguenots ont parlé d'une maniere méprisante de leur sçavoir. Assurez là-dessus, & jurez que vous avez oüi dans leurs Sermons des choses tres-offençantes contre les Lutheriens, & contre leur croiance.

Je suis seur que si vous suivez mon conseil, vous les enflammerez si fort, que jamais ils

ne pourront être appaisez. Car comme generallement les Sçavans ne sçauroient soufrir qu'on s'oppose a leurs sentimens, & qu'ils remuent Ciel & terre pour noircir tous ceux qui les rejettent ; les Theologiens qui se croient au-dessus de tous les hommes, peuvent bien moins endurer qu'on les contredise, quelque modestement qu'on le fasse. Mais sur tout les Theologiens Allemans & Lutheriens, sont tres-échauffez pour soûtenir leur croiance : jusques là qu'ils ne veulent rien écouter, ni admettre aucune raison, & qu'ils ne peuvent répondre sans tomber dans les invectives.

Cette humeur dans laquelle ils sont, est un incident tres-favorable en general pour la destruction de l'heresie. Tant que les Lutheriens & les Calvinistes seront divisez, il ne faut rien craindre d'eux : Mais si une fois ils venoient à se réünir, ils feroient plus de peine à l'Eglise Catholique qu'ils ne luy en ont jamais fait tant par la voye des armes, que par celle de la plume. Mais à present ces partis paroissent si broüillez ; qu'il semble qu'on ne doive pas craindre qu'ils en viennent jamais à une entiere & parfaite reconciliation. Toutefois il ne faut pas tellement s'endormir là-dessus, qu'on neglige les justes précautions qu'on doit prendre, puis qu'on voit arriver dans le monde des miracles encore plus grands que celuy-là.

Depuis peu on a fait courir certains libelles manuscrits, qui apprennent aux Lutheriens le dessein qu'on a formé de détruire entierement tout ce qui porte le nom de Protestant, ce qu'on soûtient par des raisons as-

son vray-semblables & specieuses; & là-dessus on exhorte les Lutheriens de vouloir se réconcilier avec les Calvinistes, quand ce ne seroit que pour repousser leurs communs ennemis. Ce sont les Calvinistes qui font cette démarche; & afin que la diversité des sentimens ne fasse aucun obstacle à leur union, ils proposent que chacun aura la liberté de professer sa croiance, mais qu'il faut se joindre par l'interest qu'on a de se conserver mutuellement. Il s'est trouvé des Lutheriens Pacifiques qui ont goûté ces raisons, & qui ont tâché de les faire valoir, mais inutilement, par le soin qu'on a pris d'entretenir le feu secret de leur division.

Je ne veux pas vous dissimuler, que vous n'étes pas le seul qui travaillez à empêcher ce coup: divers personnages de nôtre Societé agissent tres-fortement pour augmenter toûjours la mes-intelligence: J'ay même dressé les memoires de quelques-uns, leur remontrant une bonne partie des choses que je vous écris. Sur toutes choses, je leur recommande comme à vous, de faire agir quelqu'un auprés de leurs Ministres qui les entretienne dans cette aigreur, en laquelle on pourra les engager de plus en plus, en leur faisant un point d'honneur de leur haine, à quoy les Allemans sont ordinairement fort sensibles. Vous avez été en Angleterre, & vous sçavez par quels artifices on anime tous les jours les Episcopaux contre les Presbyteriens; c'est à peu prés avec la même adresse qu'il faut animer les Lutheriens contre les Calvinistes. Et comme les premiers sont beaucoup plus puissans que

que les autres, & moins ennemis du S. Siege, il faut les exciter contre les Calvinistes par toutes sortes de raisons.

Mais parce que plusieurs Huguenots de France se retirent dans les Etats de leur domination, & qu'avec le temps eux ou leurs enfans sont capables d'attirer les Lutheriens dans leurs sentimens, pour faire quelque union d'interest, si l'on n'en peut faire de croiance; & que toute sorte d'union des heretiques est fort contraire à l'Eglise Catholique & à ses desseins; vous tâcherez de faire representer par des personnes qui soient en quelque consideration auprés des Princes & des Magistrats Lutheriens, ou bien vous le ferez vous-même, si cela vous est possible: Que les Huguenots de France ne peuvent être admis avec seureté dans aucun Etat, comme étant naturellement les plus mutins, les plus brouillons & les plus dangereux de tous les heretiques; & que si on leur laisse prendre pied en quelque part, on verra qu'ils se rendront tres-puissans dans l'Etat qui les aura tolerez, & qu'ils ne manqueront pas de changer la forme du gouvernement.

Je trouve que les heretiques prescrivent eux-mêmes la régle & le modele dont il se faut servir, dans tous leurs écrits contre les Jesuites. Vous n'aurez pas la peine d'inventer de nouvelles raisons, vous n'avez qu'à tourner contre eux, les propres paroles dont ils se servent contre nous. Il n'est pas necessaire que j'entre ici dans un détail que vous pourrez faire quand il vous plaira, & vous aurez cet avantage qu'on vous en croira beaucoup plûtôt qu'eux.

Vous vous souviendrez aussi de ne point permettre qu'ils s'établissent en aucun lieu, de peur que si vous leur en donniez le temps par vôtre negligence, vous ne pussiés pas en suite les en faire sortir, ou du moins que vous ne le pussiés pas faire facilement.

Voilà la maniere dont vous en devez user, tant avec les Princes & les Magistrats, qu'avec les Pasteurs Lutheriens. J'ay à vous dire encore un mot touchant le peuple, dont on peut retirer de grands services si on le sçait ménager : car il arrive assez souvent que les Princes, les Magistrats & les Pasteurs donnent les mains à des choses préjudiciables à l'Eglise Catholique, & qu'on peut se servir du peuple & de ses passions aveugles pour s'y opposer. Tâchez pour cet effet d'avoir toûjours des creatures parmi le peuple, qui vous rapportent à tout moment ses dispositions, & qui puissent luy faire prendre les resolutions que vous luy ferez insinuer par leur ministere : Et népargnez aux personnes dont vous vous servirez ni caresses, ni promesses, ni presens pour les avoir absolument dans vôtre dépendance.

Quand vous aurez gagné quelques-uns des principaux du peuple ou de ceux qui se font considerer par dessus le vulgaire, tant par leur vivacité d'esprit, leur facilité de parler, que par un genie naturellement hardi, & desireux de nouveautez ; vous les entretiendrez dans cette humeur par vos loüanges, qui ne manqueront pas de leur élever le cœur ; & d'un autre côté vous leur representerez ce à quoy les oblige le zele de la Religion Lutherienne. Vous leur ferez voir, que s'ils admettent les

Cal-

Calvinistes ils doivent craindre qu'ils ne corrompent la pureté de leur Religion. Vous leur ferez entendre que les Calvinistes sont plus dangereux que les Juifs & que les Turcs, parce que les erreurs de ceux-ci, sont d'une telle nature que les peuples en ont naturellement de l'aversion: Au lieu que le Calvinisme est un poison aussi doux que dangereux, dont il se faut d'autant plus garder, que ce venin se glisse imperceptiblement, & ne fait point connoître sa malignité qu'il n'ait gagné les parties nobles.

Quand vous aurez representé ces choses au long à ces personnes, il ne faut point douter que vous ne les ébranliez puissamment, & deux choses vous y aideront: La premiere, que vous aurez à faire à des Allemans qui ont naturellement de l'aversion contre les François; & la seconde, à des Lutheriens qui haïssent les Calvinistes, de sorte que ces deux qualitez d'Allemans & de Lutheriens, vous doivent faire esperer un heureux succés de vôtre entreprise. Car ces deux mots vous apprennent que vous avez affaire à des gens qui sont fort susceptibles de préjugez, & quand ils en ont une fois pris ils ne les abandonnent presque jamais.

Vous n'avez pas besoin de leur inspirer ces préjugez, vous les trouverez déja tout établis; c'est une peine épargnée pour vous. Quand vous aurez à vôtre devotion ces personnes qui s'érigent comme en Chefs du peuple, il ne faut point douter que vous n'ayez bien-tôt le peuple dans vos interêts, & que vous ne puissiez le porter à refuser absolument toutes

fortes d'assistances, & même la permission de sejourner parmy eux, aux Huguenots François. Que si le Magistrat le vouloit permettre, on pourra le faire opposer à sa volonté, user de menaces & luy faire craindre un soûlevement general. C'est une étrange chose qu'un peuple quand il s'est mis en tête de vouloir être l'appuy d'une Religion, car il est capable alors d'user de toutes sortes de violences sans garder aucune mesure. Il n'y a, comme je vous ay dit, qu'à bien étudier son humeur & ses inclinations, & en suite le faire agir en luy faisant voir que tout ce qu'on luy inspire favorise son humeur & son inclination.

Outre les raisons d'Etat & de Conscience qu'on fera valoir le mieux qu'on pourra; il ne sera pas hors de propos d'en apporter quelques-unes d'interest. Particulierement on dira, que les François ne manqueront pas d'attirer à eux le negoce & les affaires; que les Artisans ne manqueront pas non plus de s'attirer toutes les Manufactures; & que de cette maniere le pain sera ôté aux enfans de la maison, pour être donné aux étrangers. Adjoutez; qu'ils ne manqueront pas encore de semer la dissention & la discorde dans le païs par leurs rapports & leurs médisances; qu'ils voudront dominer & établir leurs coûtumes au lieu de se conformer aux mœurs & aux coûtumes des lieux où ils vont. Vous irez même plus avant, car vous étallerez toutes ces legeretez dont on les blâme par tout le monde, & ces galanteries qui tournent bien souvent au deshonneur des familles qu'ils frequentent familierement.

Vous ne devez pas faire difficulté de médire en general de toute la Nation Françoise, sans distinction de Religion. Ne le faites pourtant que quand vous aurez vû que n'ayant pû détruire les Huguenots comme Huguenots, il les faut au moins détruire comme François, au hazard que divers Catholiques en souffrent. Car l'amour que vous avez pour les François Catholiques, ne doit pas vous empêcher de décrier la Nation, puis que la tolerance accordée à quelques Catholiques chez les Lutheriens ne doit pas être ménagée, quand on court risque que les Reformez joüissent de la même faveur; veu qu'il y a beaucoup plus de sujet de craindre que les Lutheriens & les Calvinistes ne se réunissent un jour, qu'il n'y en a d'esperer que les Catholiques puissent convertir les Lutheriens.




Il n'est pas necessaire que je vous exhorte de cacher à tout le monde & sur tout aux Lutheriens, la connoissance de vôtre caractere, de vôtre ordre, & de vôtre profession. Non seulement vous pourrez cacher toutes ces choses, mais encore vous pourrez vous déguiser comme il vous plaira, de la maniere que vous jugerez qui sera la plus avantageuse à vôtre dessein, & qui vous exposera le moins à être reconnu. Touchant cet article vous devez vous connoître vous-même, & selon cette connoissance vous devez vous habiller; Car vous vous tourneriez en ridicule, si étant d'une humeur serieuse & severe, vous alliez vous vêtir en homme galant, & qui fait de la propreté & des modes son capital. Ce defaut de discernement a été cause que plusieurs

Jesuites ont été découverts en Angleterre, parce qu'ils s'habilloient d'une maniere si differente de leur humeur, que chacun jettoit les yeux sur eux : on entroit en suite dans des soupçons : on épioit leurs démarches : enfin ils se trouvoient saisis dans le temps même qu'ils croyoient s'être le mieux cachez.

Il ne faut pas que je finisse cette instruction, sans vous avoir parlé des Huguenots mêmes, qui dans le fond doivent être la butte où tous vos coups doivent tendre. Comme vous vous rencontrerez peut-être en des Villes, où le nombre des Calvinistes surpasse celuy des Lutheriens & des Catholiques, & que peut-être la necessité de vôtre employ vous obligera d'y faire quelque sejour ; vous vous garderez bien de dire qui vous étes, tant pour la seureté de vôtre personne que pour l'honneur de la Societé, que vous devez ménager autant que vous pourrez. Vous leur ferez croire seulement, que vous étes un Gentilhomme François Catholique, qui voyage dans l'Allemange & dans les Païs du Nort, pour des affaires importantes. Je dis que vous ne devez point nier d'être Catholique, parce que cette franchise sera prise en bonne part, & sera cause qu'on ne vous soupçonnera pas si-tôt ; & par ce moien ce que vous direz aux Calvinistes pour gagner créance sur leurs esprits, les persuadera plus aisément.

Voici donc ce que vous leur pourrez dire : que vous étes bien marri qu'on procede en France contre les gens de la Religion avec tant de rigueur & même d'injustice ; que tout

Catho-

Catholique Romain que vous étes, & que vous voulez être, vous ne sçauriez approuver une conduite qui peut faire douter si l'Eglise Catholique est la vraye Eglise. Vous déclamerez contre les conversions faites par argent & contre les cruautez exercées dans le Poitou. Les Arrêts même & les Declarations du Roy ne seront pas exemptes de vôtre critique. Si l'on vient à parler contre les Jesuites, & qu'on les accuse d'être les auteurs de la desolation des Réformez, vous serez le premier à fronder contr'eux, s'il est vray, ajoûterez-vous, qu'ils l'ayent fait; toutefois vous ferez semblant de n'en rien croire. Vous vous souviendrez, quand vous ferez toutes ces choses, de les faire d'une maniere si naïve & si naturelle, que chacun croye que vous parlez avec sincerité.

Vous aurez soin de rendre visite aux Principaux d'entr'eux, & de tâcher de gagner leur affection par vos civilitez, & par une conversation où le bon sens, la doctrine, & une honnête complaisance se trouvent avec une franchise apparente. Par ce moyen vous gagnerez les coeurs peu à peu & vous acquerrez du credit sur eux. Si vous étiez un jeune homme je vous prescrirois plus au long ce que vous devez faire; mais je croirois faire tort à vôtre prudence & à vôtre experience, si je m'arrêtois à vous donner des preceptes tels qu'on en donne à ceux qui sont novices dans le monde. Je vous confirme seulement par écrit ce qu'on vous a dit de vive voix, que vous viviez d'une telle maniere au milieu des Calvinistes qu'ils ne vous ayent jamais pour suf-

port ; au contraire qu'ils prennent une estroite confiance en vous.

Sur tout si vous voyez que là où vous vous rencontrerés il y ait de pauvres gens de la Religion qui se soient retirez de France, pour servir Dieu, comme ils disent, en liberté de conscience ; vous feindrez d'avoir une grande compassion de leur misere ; vous travaillerez pour leur faire avoir quelque employ ; vous les consolerez dans la douleur où ils pourront être ; & enfin vous les assisterez vous-même genereusement de vôtre propre argent, qui ne manquera pas de vous être remboursé. Vous n'aurez pas fait cela long-temps, qu'ils vous cheriront ; & c'est alors que vous prendrés vôtre temps pour découvrir tous leurs secrets, & pour en faire vôtre profit.

Selon l'importance des choses que vous apprendrez, vous ne manquerez pas de nous en donner avis en France, comme aussi d'en écrire à Rome en vôtre particulier. Car on pretend se servir de ce que les Huguenots diront pour les ruiner, afin qu'ils soient en quelque façon eux-mêmes les Architectes de leur ruine. Vous pourrez vous instruire de ceux qui sont sortis, des effets qu'ils ont emportez ; de ce qu'ils ont laissé ; de ce qu'ils pretendent faire ; quels amis, quelles correspondances ils ont ; par quels moyens ils pretendent gagner leur vie, & d'autres choses de cette nature, que ceux qui les disent avouent de bonne foy, comme ne croyant pas dire des choses de consequence : Mais un homme d'esprit trouve bien le moyen de s'en servir.

Songez qu'il faut que les Jesuites entendent les

les Confessions de toute la Terre. Ils arrachoient les unes par frayeur de conscience (comme vous voyez que la plûpart des Catholiques ne voudroient pas, pour tout ce qu'ils ont & qu'ils peuvent prétendre au monde, avoir caché volontairement la moindre circonstance à leurs Confesseurs) & d'autres par adresse, qui est ce qu'on appelle en François, *tirer les vers du nez.* Il me fache d'user de cette façon de parler proverbiale, mais je m'en sers parce qu'elle exprime assez bien ma pensée. C'est une Confession de cette derniere espece que vous devez tâcher de tirer des Huguenots, car ils ne vous en feroient pas par scrupule ou par frayeur de conscience.

Sur toutes choses vous vous informerez s'ils n'ont point quelque Protecteur, soit en la personne d'un Prince, soit en celle de ses Ministres. Vous sçaurez d'eux ce que ce Protecteur, au cas qu'il y en ait un, prétend faire en leur faveur. Si ce Protecteur ne vous est pas connu, vous vous informerez de son genie, de son humeur, & de ses inclinations; s'il est avare ou liberal; ménager ou prodigue; s'il aime à être honoré ou s'il vit sans façon avec tout le monde; s'il est credule ou s'il est défiant de son naturel; en un mot, vous vous en ferez faire une exacte peinture, dont vous retiendrez l'idée le mieux qu'il vous sera possible: & selon la connoissance que vous aurez de luy, vous pourrez prendre de justes mesures pour le faire changer de maxime, ou bien pour le perdre s'il ne veut pas changer.

Faites aussi tout vôtre possible pour sçavoir quelles personnes de qualité en France favo-

risent leur sortie, & leur donnent quelque assistance, parce qu'il est de la derniere importance qu'on sçache ici leurs noms pour y mettre ordre. Or cela se peut mieux apprendre là où vous étes que dans le Royaume, parce que l'on y observe plus de circonspection, & qu'on y vit avec plus de crainte; au lieu que dehors on s'émancipe de parler, parce qu'on croit que les choses qui se disent en conversation, n'auront point de suite, ce qui fait qu'on ne se tient pas tant sur ses gardes.

Vous vous informerez aussi du nom des Marchands François qui favorisent leur retraite & qui leur font tenir de l'argent; en quoy consistent leurs affaires & leur negoce, car on pourroit ainsi trouver les moyens de leur joüer quelque dangereux tour, qui les feroit repentir d'avoir été trop officieux. Sur tout vous n'épargnerez aucuns soins pour sçavoir si avec leurs marchandises, ils ne font point venir de Livres défendus; car on n'ignore pas en France que quelques soins qu'on prenne, on en fait toûjours venir quelques-uns, & c'est pourtant ce que l'on veut empêcher par toutes sortes de moyens.

Vous pourrez sçavoir aussi, pour peu que vous entreteniez de familiarité avec les Calvinistes refugiez en Allemagne, qui sont les Auteurs de ces Livres; car quoiqu'ils soient connus par leurs noms & surnoms ce n'est pas assez; on voudroit encore sçavoir s'ils n'ont point été poussez à écrire par des François même, qui leur peuvent avoir fourni & envoyé de France les memoires sur lesquels ils ont travaillé. Si par hazard vous en trouviez quelqu'un

qu'un, ne perdez pas l'occasion de faire connoissance avec luy, n'épargnez aucunes caresses ni civilitez pour entrer dans sa confidence pour le faire parler; & s'il a quelque secret d'importance sur le cœur, tâchez de sçavoir ce que c'est, & nous l'envoyez avant que le public en soit instruit.

Il ne faut pas que j'oublie avant de finir ce discours, de vous donner un avertissement qui vous épargnera bien de la peine. C'est que les François ont une certaine humeur dont ils ne sçauroient se dépouiller; elle est mêlée de légereté, d'impudence & de fourberie; rarément se trouvent-ils en quelque lieu qu'ils ne se fassent connoitre par quelque trait digne d'eux. Il est impossible que parmi ce grand nombre de Huguenots refugiez en Allemagne, il ne s'en trouve quelques-uns qui ayent ce grand caractere de la Nation. Cela étant, si vous vous trouvez en quelque Ville où les Lutheriens ou bien les Catholiques soient les plus forts, vous direz quand il arrivera à quelque Huguenot de faire quelque chose qui soit desaprouvé, & même condamné par les autres, que ces manquemens ne sont pas tant des defauts de la Nation que de la Religion Prétenduë Réformée, & là dessus vous aurez un champ vaste pour bien dire des choses. Mais si vous vous trouvez dans une Ville où quelque Huguenot François ait fait quelque action digne de reprehension, & que le parti des Calvinistes soit beaucoup plus fort en cette Ville-là que celuy des Catholiques ou des Lutheriens, vous changerez de batterie, & vous direz aux Calvinistes Allemans que les Calvinistes Fran-

 çois

çois les deshonorent comme menant une vie fort libertine, & que c'est ce qui rend tous les Réformez odieux aux Catholiques, parce qu'ils croyent qu'ils ne sont vertueux que par force. Quelques habiles qu'ils soient, je vous répons qu'ils donneront dans ce piége.

Ce ne sera pas encore assez, il vous faudra semer de la division entre les Huguenots François refugiez; ce qui vous sera tres-aisé à faire, en representant à ceux qui font une profession apparente, ou veritable, de vertu, d'honneur, & de pieté, que les débauches & les excés de leurs confreres ont attiré en general un mépris mêlé de haine sur tous les refugiez, & que s'ils ne donnent à connoître par quelque action d'éclat qu'ils ne veulent avoir aucun commerce avec les autres, ils seront tous enveloppez dans un même mépris & dans une même condamnation. Les Huguenots rigides, pour sauver leur honneur & leur reputation, feront une espece de séparation d'avec les Huguenots libertins, dont ceux-ci se sentant mortellement offensez, ils concevront une haine éternelle contre ceux-là, & tâcheront de leur faire piéce dans toutes les occasions.

Ne vous figurez pourtant pas qu'une entreprise de cette nature soit quelque chose de fort difficile. Puis qu'on a pû jetter des semences de divisions dans leurs Consistoires, leurs Colloques, & leurs Synodes; on peut bien les jetter parmy eux, presentement qu'ils ne composent plus aucun corps; que ce sont des parties separées de leur tout, & des pierres hors d'oeuvre. Or soyez sûr que d'abord qu'ils se-

ront divisez, rien ne sera capable de détourner leur ruine, il faudra qu'ils perissent necessairement; car puis que la dissention fait tomber les plus grandes Monarchies, c'est sans contredit qu'elle peut bien reduire à neant de petites communautez.

Les Calvinistes Allemans ne doivent être guere moins l'objet de vôtre aversion que les Calvinistes François, toutefois vous agirez à leur égard avec un peu plus de lenteur & de circonspection. Tout ce que j'ay à vous en dire ne s'est pû coucher tout en une fois sur le papier, j'attens au premier ordinaire & à la premiere commodité, de vous envoyer la suite de ces memoires, que j'ose esperer, tout habile que vous étes, qui vous feront de quelque utilité. Il y a des choses où vous devez agir selon que vous le jugerez à propos, & il y en a d'autres ausquelles vous devez vous soûmettre absolument, puis que telle est la volonté de vos Superieurs, à qui vous devez une obeïssance aveugle: C'est en leur nom que je vous parle & non pas au mien.

C'est sur tout de leur part que je vous fais sçavoir que vous devez corriger une humeur trop prompte & trop emportée qui vous domine. Et quoy que vos emportemens partent d'un zele que la Société approuve, elle ne peut pourtant approuver la maniere dont vous le faites paroître. Je ne sçay pas qui peut avoir fait ce rapport de vous, n'ayant jamais rien vû que de moderé dans vôtre personne, mais une seule parole est capable de donner une mauvaise reputation à un homme, & lors que nous croyons nos deffauts cachez, les murailles les

racon-

racontent & les oiseaux s'en entretiennent en l'air.

Que ce que je vous dis ne vous chagrine point, au contraire faites en vôtre profit, & je vous assure que la Societé ne vous oubliera point, mais qu'elle vous élevera au de-là de vos esperances. J'espere aussi que vôtre compagnon de voyage se rendra recommandable à la Societé, en la servant utilement. Outre la somme que nous vous avons fait toucher à Amsterdam, nous avons donné ordre qu'on vous delivre mille écus à Hambourg, qu'on vous fera tenir si vous l'agréez, à Dantzic. Ne manquez pas de me donner avis de tout ce dont je vous ai entretenu de bouche. Enfin pour conclusion, faites moy la faveur de croire que je suis sincerement, Mon Reverend Pere, Vôtre, &c. O. L.

Cette lecture fut écoutée avec un grand silence & une grande curiosité de tout le monde. Il n'y eut pas jusques à Madame de Brosses qui malgré son incommodité y voulût assister. Nous nous regardâmes tous quelques momens avec un silence morne, à la fin Mademoiselle de Sainte Phale le rompit la premiere en disant: En verité dés le premier moment que je vis Messieurs Simon & Joly, je crus bien que c'étoient des Jesuites, ou quelques autres Religieux travestis: mais jamais je n'aurois crû que nous étions avec des personnes de cette importance, qui étoient envoyez dans le Nort pour y jetter la discorde entre les Luthetiens & les Catholiques, entre les Lutheriens & les Calvinistes, & entre les Calvinistes mêmes, en alienant des Calvinis-

vinistes François, le cœur & les affections des Calvinistes Allemans, & en mettant les Calvinistes François aux prises les uns contre les autres.

Pour moy (ajoûta Mademoiselle Leonor) quoique je sois bonne Lutherienne, cent Peres comme luy n'auroient pourtant pû me faire haïr une aussi aimable Calviniste que vous. Je vous remercie, repondit Mademoiselle de Sainte Phale, mais je crois que vous ne connoissez guere les artifices des Jesuites, qui persuadent assez tout ce qu'il leur plaît, & qui n'auroient pas manqué de vous faire un tel portrait de mes defauts, que vous n'auriez pû me regarder de bon œil. Peut-être ne suis-je pas si facile à persuader (repondit Mademoiselle Leonor) qu'on me puisse ainsi faire voir ce qui n'est point.

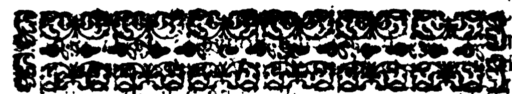
On auroit continué cette agreable dispute, si nous n'avions été interrompus par nôtre Maître de Navire, qui selon sa louable coûtume, vint gayement nous avertir que le dîner étoit prest : que le vent avoit changé & nous étoit devenu favorable ; en sorte que le lendemain matin nous pourrions arriver à Hambourg. Cette nouvelle nous réjouit comme vous pouvez croire, étant lassez de la Mer ; & nous allâmes dîner avec autant de joye que si on nous eut apprêté les mets les plus delicats. Il n'y eut que le Baron Danois à qui cette nouvelle déplut, parce qu'il voyoit approcher le moment auquel il faudroit se separer pour suivre chacun sa destinée. Le dîner se passa agréablement, pendant qu'on levoit les ancres, & que nôtre vaisseau s'étant mis

à la

à la voile, fendoit l'Elbe qui dans cet endroit semble un bras de Mer, ou une espece de Golfe. J'ay encore quelques curiositez à communiquer à mon Lecteur dans le Livre suivant; & aprés cela il me permettra de me reposer.

*Fin du Troisiéme Livre.*





# LES ENTRETIENS DES VOYAGEURS SUR LA MER

## SECONDE PARTIE

### LIVRE QUATRIÉME.

NOTRE repas étoit à peine achevé, que nous cherchâmes quelque nouveau sujet pour nous divertir. Pour moy (dit le Baron Danois) je n'en sçay point de meilleur que d'entendre le reste de l'histoire de Mademoiselle de Sainte Phale. Il me semble pourtant (luy dit malicieusement Mademoiselle Leonor) que vous ne devriez pas tant vous empresser d'apprendre des choses fâcheuses. Pour moy si j'étois homme (ajoûta sa sœur) je ne voudrois jamais sçavoir que j'ay un rival, beaucoup moins voudrois-

je

je apprendre que ce rival eſt aimé : Mais le comble de tous les maux, c'eſt quand on apprend une ſi fâcheuſe nouvelle de la propre bouche de ſa Maîtreſſe. Vous êtes encore plus Novices en amour que je ne penſois (leur répondit Mademoiſelle de Sainte Phale) ne voyez-vous pas bien que Monſieur le Baron n'eſt amoureux que par une eſpece de bienſeance, & qu'ainſi tout ce qu'il peut apprendre dans mon hiſtoire luy eſt fort indifferent. Il n'y a perſonne, repartit le Baron, qui puiſſe mieux juger que moy de ce qui ſe paſſe dans mon cœur. Je ſçay combien un funeſte éloignement me va cauſer de peine ; mais aprés ce que m'a dit Mademoiſelle de Sainte Phale, elle ne peut pas m'apprendre quelque choſe de plus terrible. Je ſuis comme les criminels qui ſçavent qu'ils ne peuvent éviter la mort, & qui trouvent l'attente du ſupplice plus cruelle que le ſupplice même, on leur fait même une eſpece de grace de leur ôter la vie promptement ; ainſi je recevray comme une faveur d'apprendre promptement une nouvelle qui me doit faire mourir. Cela pourtant ne s'accorde pas, repliqua Mademoiſelle de Sainte Phale, avec ce que vous aviez dit, que vous ne ſçaviez point de meilleur divertiſſement que d'oüir le reſte de mon hiſtoire.

Il me ſemble, dis-je aux uns & aux autres, que vous perdez bien du temps en des paroles inutiles ; laiſſons-là ces conteſtations & écoutons la ſuite d'une hiſtoire, qui veritablement m'a bien donné du plaiſir. Tout le monde s'étant joint à moy, Mademoiſelle de Sainte Phale qui eſt une des plus complaiſantes perſonnes qui

qui vivent, ne differa point de nous donner la satisfaction que nous demandions. Ce jour étoit si beau que nous allâmes tous sur le Tillac pour jouir de la douceur de l'air; on étendit un tapis sur lequel nous nous assimes à la façon des Turcs, & quand Mademoiselle de Sainte Phale vit que tout le monde étoit tranquille, & attendoit qu'elle parlât, elle poursuivit ainsi la suite de son histoire.

Je crois, dit-elle, que j'en étois restée à l'examen des peintures que le Solitaire nous montroit. La huitieme figure nous faisoit voir des Bergers qui s'entendoient avec les Loups, pour se liguer contre certaines pauvres Brebis paisibles, à qui ces Bergers enlevoient les meilleurs pâturages & ne leur permettoient point d'approcher des claires sources d'eaux; mais ils les vouloient obliger à se nourrir de certaines herbes rudes & nuisibles, & de s'abrûver dans des eaux puantes: En d'autres endroits du tableau ces Bergers tondoient la laine des Brebis, les tuoient & les devoroient: On remarquoit certaines Brebis qui ne vouloient point ouïr leur voix, dont ces Bergers horriblement dépitez, rompoient eux-mêmes la clôture de leurs Parcs, & abandonnoient ces Brebis à la discretion des Loups qui les devoroient cruellement: En un autre endroit du tableau, on voyoit comme les Loups n'ayant plus de Brebis à devorer se jettoient sur les Pasteurs & les devoroient eux-mêmes. Voici un emblême fort mysterieux pour moy, dis-je. Je vous le puis expliquer en un moment, repartit le Solitaire. Ces Pasteurs sont les Evêques qui prennent ce titre, le terme d'Evêque signi-

signifiant Pasteur. Les Brebis en general sont leurs Troupeaux, à qui ils enlevent la pâture de vie & les sources spirituelles qu'on ne trouve que dans l'Ecriture Sainte. Ces herbes nuisibles & ces eaux puantes, sont les Traditions & les Dogmes de l'Eglise Romaine. Ces Brebis qui ne veulent point oüir la voix de ces étranges Bergers sont les Réformez, qui les regardent comme des mercenaires & des brigands. Les Evêques outrez de dépit de voir que ces Brebis ne les veulent pas reconnoître, rompent eux-mêmes les Parcs, les abandonnent aux Loups qui sont les Jesuites, qui les reduisent en un déplorable état: mais ces Loups ne trouvant plus de Brebis à devorer, se jettent sur les Evêques mêmes & les devorent aprés leur avoir fait souffrir un million de maux: ce qui leur donne sujet de se repentir mais trop tard, de leur dureté contre les Réformez, & d'avoir donné les mains aux Jesuites pour leur ruïne.

La neuviéme peinture representoit un grand Crucifix, qui étoit presenté à une multitude de pauvres gens qui détournoient la tête en arriere pour ne pas adorer, ni même voir ce qu'ils appellent un sujet d'Idolatrie; mais quand on leur montroit quelques Croix d'or ou d'argent gravées sur de la monnoye, alors ils étoient vaincus & faisoient tout ce qu'on desiroit d'eux; à la reserve de quelques vieillards chagrins sur qui les Croix d'or, non plus que celles de fer, n'avoient aucun pouvoir. On avoit écrit en gros caracteres sur le portrait, LES VRAIS MIRACLES DE LA CROIX POUR LA CONVERSION DES HERE-

HERETIQUES. En un autre endroit du tableau on voyoit le Sieur de Marillac, Intendant & grand Convertisseur, ou au moins sa statuë que les Jesuites avoient fait ériger en quelques-unes de leurs Maisons. On le voyoit accompagné de Dragons, de Tresoriers & de Missionaires à tous étages. On portoit devant luy une Bourse au bout d'un bâton comme on porte une Croix devant les Legats, & de grandes Patentes qui prometroient à ceux qui se voudroient convertir, la Bourse pour cette vie & le Paradis pour l'autre, dont le dit Sieur Intendant vouloit se porter pour caution, mais on ne se fioit pas en luy ni en ses paroles. On voyoit aussi comme par forme de passe-temps, le dit Sieur de Marillac qui permettoit que les Dragons donnassent la question à leur mode, aux Païsans Huguenots pour les obliger d'aller à la Messe. On pouvoit remarquer en éloignement comment les Sieurs Maimbourg & Soulier étoient empêchez comme des Asnes embourbés, pour justifier la conduite de l'Intendant, ou pour en faire perdre la memoire; mais ils perdoient eux-mêmes leur temps & leur peine.

Le dixiéme tableau nous montroit un grand feu allumé en presence de quantité de gens, avec un Livre fameux intitulé, la Critique generale de l'Histoire du Calvinisme. Le feu étoit allumé & entretenu par des Jesuites, & ce pauvre Livre y paroissoit jetté en grande pompe & ceremonie; ce que l'on faisoit pour appaiser l'indignation d'un certain vieillard dépiteux qui étoit le Sieur Maimbourg. Mais

quoy

quoy que le Livre eut été brûlé & les cendres jettées au vent, il ne laissoit pas de paroître encore avec cette inscription, *Fous & aveugles, pensez-vous anéantir la verité en faisant brûler les Livres?* En même temps on voyoit que ce même Livre tomboit des Cieux avec quantité d'autres & qu'il étoit recueilli fort soigneusement, dont ceux qui avoient allumé le feu paroissoient être hors du sens, de rage & de colere.

L'onziéme tableau representoit un homme fort vieux, assis dans son étude avec un visage triste & rêveur: le Solitaire nous avertit que c'étoit le fameux Arnaud. Voyez-vous ce vieillard? il cherche d'accommoder sa conscience avec son interest; il faut qu'il resiste aux Jesuites & qu'il combatte les Huguenots; cette maniere d'agir differente l'embarasse. De plus il se voit accablé d'années & sa vie ne tient plus qu'à un filet; il redoute l'indignation du Roy & celle de Dieu; il voudroit bien les acorder ensemble: mais il se trouvera haï de l'un & de l'autre; il le voit bien en effet, car luy & tous les Jansenistes sont disgraciez; & d'autre part il est rejetté de Dieu qui ne veut point de tiedes, ni de neutres, ni de timides. Au dessus de sa tête on avoit écrit ces paroles, tirées de la seconde Epître de Saint Pierre & de celle de Saint Jude. *Celuj là est une fontaine sans eau, une nuée agitée par le tourbillon, un arbre qui est sans fruit & dont le fruit s'il y en a est corrompu: dans peu de momens il sera coupé & jetté au feu, car l'obscurité des tenebres luy est reservée éternellement.*

La

La douziéme peinture nous faisoit voir quelque chose d'assez semblable à ce qui nous est décrit dans l'Apocalypse Chapitre XVII. Car on voyoit une femme qui tenoit une coupe en ses mains, & qui étant environnée de Princes & de Rois aussi bien que de plusieurs peuples, les obligeoit à boire dans cette coupe, dont ces Princes & ces peuples devenoient d'une toute autre humeur qu'ils n'étoient auparavant. On en voyoit qui demeuroient comme ravis en extase : d'autres en devenoient stupides : quelques-uns en devenoient comme furieux & enragez, & tous en general oublioient ce qu'ils devoient à Dieu, à leur caractere & à eux-mêmes, pour commettre mille excés contre les bien-aimez de Dieu. Au dessus on avoit écrit ces paroles de l'Apocalypse. *C'est ici la grande Paillarde avec laquelle les Rois de la terre ont paillardé, & tous les habitans de la terre ont été enyvrez du vin de sa paillardise. Dieu a mis dans le cœur de ces Rois, qu'ils fassent ce qui luy plaît, qu'ils arrêtent une même chose, & qu'ils donnent leur Royaume à la Bête, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies.*

Ce tableau-là, dit le Solitaire, merite mieux que vous y fassiez reflexion qu'aucun autre, tant parce que c'est un tableau sacré, que parce que nous voyons en nos jours l'accomplissement de ce qu'il nous represente. Mais sur tout je vous prie de considerer la force de ces paroles : *Que les Rois de la terre font ce qu'il plaît à la grande Paillarde : qu'ils arrêtent une même chose avec elle, & qu'ils donnent leur Roynume à la Bête.* Je vous prie d'un autre côté d'exami-

xaminer l'état present des Princes Chrêtiens Catholiques, & vous verrez si l'Apocalypse n'est pas accomplie sur ce point.

Il avoit bien encore quelques autres tableaux qui étoient fort ingenieux, mais comme ils n'étoient qu'ébauchez il ne nous les montra point. Je ne vous rediray pas tout les entretiens que nous eumes, qui n'auroient pas fini si-tôt, si nous n'avions vû le Soleil prest à se coucher; ce qui nous obligea de dire adieu au Solitaire, que nous abandonnâmes avec regret, & qui nous fit promettre de luy rendre encore une visite. Son entretien nous avoit tellement plû, que nous luy promîmes de ne luy en rendre pas une seule, mais plusieurs: Madame de la Garde le pria tres-instamment de venir passer quelques jours dans sa maison où il seroit aussi libre que dans sa Grotte, mais il luy répondit constamment, qu'il n'abandonneroit jamais sa solitude qu'il n'eut vû terminer les persecutions de nos Eglises.

Enfin nous nous separâmes; & durant tout le chemin nous ne fîmes que nous entretenir de la rareté de cette avanture, en ce qu'étant allez visiter des Grottes inhabitables, nous y avions trouvé un homme d'esprit, de merite, de qualité & de la Religion, qui avoit élû ce domicile-là plûtôt que tout autre, afin d'y pouvoir vivre en repos & en tranquillité de conscience. Bon Dieu! en quel état est maintenant reduite la France, dit Madame de la Garde, qu'on commence à preferer les solitudes des deserts & les antres des Rochers à ses Villes & à ses Palais. Il ne faut pas trouver cela fort étrange, luy repartis-je; on ne trou-

vera pas dans les deserts, ni dans les antres des Rochers, des ennemis à chaque pas, qui nous tourmentent en mille manieres & qui nous sont plus cruels que les bêtes sauvages, ou les voleurs des grands chemins. Je suis de vôtre sentiment, me dit Madame de la Garde, on trouvera bien plus de pitié & de compassion dans les voleurs de grands chemins, que la plûspart de Messieurs du Clergé n'en ont envers ceux de la Religion, qu'ils persecutent à toute outrance.

Pendant que nous nous entretenions ainsi, nous arrivâmes insensiblement au Château sans nous appercevoir qu'il étoit nuit : aussi-tôt que j'eus mis pied à terre, on me presenta un homme que je reconnus pour appartenir à mon frere, qui me rendit une lettre de sa part. Cette vûë me donna de la surprise ; il le reconnut bien, car il me dit aussi-tôt, que ma presence ne vous étonne point, puis que je n'ay rien que de bon à vous annoncer. J'ouvris la lettre & je trouvay que ce n'étoit qu'une lettre de créance, par laquelle mon frere m'ordonnoit d'écouter tout ce que cet homme me diroit. Aussi-tôt je le tiray à part dans une chambre basse, & il ne tarda pas à satisfaire ma curiosité, quand je luy eus dit que mon frere n'avoit pas eu le loisir seulement depuis ma delivrance, de me reciter tout ce qui s'étoit passé chez nous depuis mon enlevement.

Puis que vous desirez, Mademoiselle, me dit-il, que je vous instruise succinctement de tout, je vay m'acquitter de ce devoir le mieux qu'il me sera possible. J'étois avec Monsieur de Ponsins mon Maître quand il arriva

au Château ; d'abord il vous demanda ; personne ne luy osoit rien dire ; cela le facha ; il alla luy-même vous chercher dans vôtre chambre qu'il vit fort mal en ordre, ce qui n'arrivoit jamais tant que vous y avez été : Enfin il vint luy-même dans la cuisine & demanda en furie, où est ma sœur ? qu'on me le dise promptement ou je feray du vacarme. On ne luy repondit encore rien, mais les servantes se mirent à pleurer si fort, qu'elles ne pûrent jamais dire un mot. Monsieur vôtre frere ne sçavoit ce qu'il devoit croire de ce silence & de ces pleurs ; jusqu'à ce que Monsieur Abelard (c'est un honnête homme de nos voisins fort affectionné à mon frere, ajoûta en passant Mademoiselle de Sainte Phale,) qui se rencontra en ce moment dans la cuisine luy dit, par ma foy, Monsieur, il ne faut plus vous le dissimuler ; on a enlevé Mademoiselle votre sœur. Et qui l'a enlevée ? répondit Monsieur de Ponsins avec précipitation. Messieurs de Rabours, l'oncle & le neveu par le commandement de Madame vôtre mere : & là-dessus il luy conta tout ce qu'il sçavoit de vôtre avanture.

Je ne vous sçaurois exprimer la douleur de Monsieur vôtre frere, qui fut obligé de s'asseoir & qui ne pût jamais proferer d'autres paroles que celles-ci, helas ma sœur ! ma pauvre sœur ! Il demeura dans une profonde rêverie environ une demie-heure, dont Abelard le tira en luy disant, Monsieur ne vous laissez pas aller à la douleur quand vous pouvez courir aux remedes ; il n'y a pas encore vingt-quatre heures que cela s'est fait, on la mene

à un Couvent qui est à quatre journées d'ici. Je m'en vay dans le Bourg, où je vous trouveray une douzaine de bons Cavaliers & vous partirez dés ce soir même. Il lui dit ensuite à l'oreille la route qu'il devoit tenir, en ayant été instruit par le vieux Rabours qui avoit une parfaite confiance en luy.

Ce conseil fit revenir Monsieur vôtre frere de son étourdissement, & le fit penser à soy. Il envoya donc Monsieur Abelard preparer tout son monde, & pendant ce temps là il monta dans sa chambre pour écrire une lettre sanglante à Madame vostre mere, dont il me fit tirer copie, ce qui fait que je l'ay retenuë par cœur, & si vous l'agréez, je vous la reciteray. Je luy témoignay qu'il me feroit plaisir, aussi-tôt il se mit en devoir de m'obeïr, & me dit, voici ce que cette lettre contenoit.

*MADAME,*

*Quoy que j'aye experimenté plus d'une fois l'inégalité de vôtre humeur & veu vos emportemens aveugles, je n'aurois pourtant jamais crû que vous fussiez tombée dans l'oubli de ce que vous vous devez à vous-même, & du soin de vôtre reputation, pour complaire à un Jesuite qui est assez décrié dans le monde. Vous avez fait enlever une fille digne, à cause de sa vertu, d'avoir une meilleure mere que vous ; & par l'enlevement de vôtre fille vous avez trouvé le moyen d'éloigner de vous vôtre fils unique, qui aime mieux tout abandonner que d'être le spectateur de choses aussi odieuses que celles que vous faites. Avez-*

*vous bien pensé, Madame, à tout ce qu'on en dira? Vous avez fourni matiere au peuple de dire que vous n'avez fait enlever vôtre fille, & écarté vôtre fils, que parce que vous craigniez leur vûe & leur penetration. Pour moy, Dieu me garde d'avoir aucun sentiment qui vous soit si desavantageux; mais vous sçavez bien, Madame, que chacun n'a pas la charité d'un fils, & que pour peu qu'on donne à parler aux méchantes langues, elles s'émancipent ensuite à de terribles choses. Je prie Dieu, Madame, qu'il ait plus de pitié de vous que vous n'en avez vous-même. Ce sont ici les dernieres paroles que vous aurez de vôtre fils, qui s'en va à l'armée pour éteindre avec sa vie les cruelles pensées qui luy rongent le cœur.*

Monsieur de Ponsins ayant fait cette lettre dans l'excès de sa colere, & ne sçachant presque ce qu'il faisoit, me la remit entre les mains, en m'ordonnant de la mettre en celles de Madame d'Ombreval, & d'examiner soigneusement sa contenance, n'ayant pas voulu me mener avec luy pour des considerations particulieres. Je ne manquay pas de m'acquitter de ma commission, quoy que j'eusse sujet de craindre que cela ne m'attirât quelque facheux accident. J'allay donc dans sa chambre d'abord que mon Maître fut remonté à cheval. Il trouva à la porte du Château Monsieur de Hautecour, qui venoit avec un cœur tout rempli de joye dans l'esperance de vous voir, & qui faillit à tomber roide mort quand il apprit ce qui vous étoit arrivé. Monsieur de Ponsins le consola le mieux qu'il put, & luy dit qu'il couroit aprés vos ravisseurs,

ayant

ayant une connoissance certaine de la route qu'ils tenoient : cette parole luy remit le coeur, & il suspendit sa tristesse pour donner lieu à sa colere.

Cependant Madame d'Ombreval à qui j'avois rendu la lettre de son fils, la regardoit avec des yeux étincelans de colere : Traître, me dit-elle, as-tu bien eu l'audace de te charger de ce que je lis ici. Je crois, Madame, répondis-je, n'avoir pas commis une grande faute d'avoir obeï à mon Maître, & de vous remettre une letere de sa part, dans laquelle il n'y peut rien avoir que de conforme au respect qu'il a pour vous. Elle me regarda d'un regard de travers, & ne me répondit rien. Je luy fis une profonde réverence sans luy rien dire, & je me retiray. Je sçûs cependant qu'elle avoit envoyé appeller Monsieur Abelard qui est un homme de bon conseil, & qu'elle luy avoit montré la lettre de mon Maître. Auriez-vous crû cela, luy dit-elle, de ce traître de Ponsins? ne m'a-t-il pas plus offensée que s'il m'avoit donné cent coups de poignard?

J'avouë, Madame, répondit-il, qu'il vous traite peu respectueusement : Mais de quoy n'est pas capable la juste douleur de voir une sœur enlevée, & jettée dans un Convent par force, & contre son gré? Ah Madame! ceux qui vous ont conseillé une telle action ne faisoient pas grand cas de tout ce qu'on en pourroit dire, & ne prenoient gueres d'interest en vôtre reputation. Je vois bien que vous êtes des gens de Ponsins, lui repartit Madame d'Ombreval. Non, repliqua-t-il, je n'en

suis nullement. Non, Madame, Dieu me garde d'approuver son procedé que je trouve tres-digne de reprehension. Mais aussi, Madame, je ne sçaurois avoir cette lâche complaisance, d'aprouver la violence que vous avez faite à Mademoiselle vôtre fille; car vous ne vous estes portée à cela que par les conseils d'un Jesuite, qui ne passe pour homme de bien que dans vôtre esprit seulement. Que voulez-vous qu'on dise de ce grand ascendant qu'il a pris sur vous, jusques-là qu'il vous rend une mere dénaturée? Je m'atens bien que vous me direz que le zele vous a fait faire cela. Mais y a-t-il quelque zele qui autorise les violences? Que ne dira-t-on point maintenant dans le monde, quand on apprendra que Madame d'Ombreval a fait enlever sa fille, obligé son fils de tout abandonner, & qu'un Jesuite est maintenant le Maître absolu de son esprit, & de son Château?

Madame d'Ombreval écoutoit attentivement Abelard, & goûtoit ses raisons sans luy répondre un seul mot, ce qui l'encouragea de continuer. Vous avez vécu, Madame, durant tout le cours de la vie de Monsieur d'Ombreval dans une si haute estime de tout le monde: Hé quoy! sera-t-il dit que cette haute estime ait été enterrée avec vôtre Epoux? & que vous même l'ayez mise dans la fosse où reposent ses os? Avez-vous bien pensé aux remords qui suivront ce que vous avez fait? car je prévois que Mademoiselle de Sainte Phale, se voyant enfermée dans un Convent contre son gré, s'y laissera mourir de regret. Pour Monsieur de Ponsins, il ne manquera pas

de trouver ce que je suis bien seur qu'il va chercher. Ainsi vous voilà privée, par un seul coup, de deux enfans aussi accomplis que vous en pouviez souhaiter. Aprés leur mort, à qui viendront les grands biens de Monsieur d'Ombreval & les vôtres ? sans doute aux Peres Jesuites, qui soûpirent aprés cette proye depuis long-temps : Et si le Pere Matthieu étoit homme à donner gloire à Dieu en disant la verité, nous apprendrions qu'il ne vous fait faire tout cela, que dans la vûë qu'il a de faire tomber vos biens d'une maniere ou d'autre, entre les mains de sa Societé.

Quoy qu'Abelard parlât à la volée, le hasard le fit parler juste. Madame d'Ombreval luy répondit froidement, si je n'étois persuadée que vous avez de l'affection pour moy, & pour ma maison, je croirois que vous prendriez plaisir à me venir offenser. Si ce que je dis vous fâche, je suis prest à me retirer, aprés vous en avoir demandé excuse, répondit-il. Mais, Madame, ajoûta-t-il, ne vous est-ce pas quelque chose de bien dur & de bien rude de vous voir seule ici, sans voir les enfans dont Dieu vous avoit benite, & qu'il vous avoit laissé pour vous consoler de la perte de vôtre Epous ? On diroit que vous avez pris plaisir à vous affliger vous-même, en vous rendant l'instrument de la persecution de vos enfans.

Mais, Abelard, que vouliez-vous que je fisse ? repartit Madame vôtre Mere : mon fils avoit seduit ma fille qui étoit devenuë plus qu'à demi-Huguenotte. Selon nos maximes j'ay crû qu'étant Huguenotte elle seroit damnée ; j'ay

donc voulu la sauver, je ne pouvois pas la ranger au bon chemin par des raisons, car son frere l'avoit tellement prévenuë qu'elle ne pouvoit plus être ramenée par la douceur; je l'ay envoyée dans un Convent, où je suis bien trompée si l'on ne surmonte son opiniâtreté avec le temps. Madame, dit Abelard, je suis bon Catholique, & partant je ne vous dois pas être suspect, mais je vous asseure que si Mademoiselle de Sainte Phale retourne à la Religion Catholique par la force qu'on luy fera, je ne l'en crois pas moins damnée que si elle avoit toûjours vécu dans la Religion Prétenduë Réformée; parce que je ne suis pas si ignorant, que je ne sçache bien que Dieu demande le cœur franc, libre, volontaire, & non pas un service forcé. Quand il eut dit cela il se retira pour laisser le temps à Madame d'Ombreval de digerer ses raisons.

Il n'y en eut point qui la touchât plus puissamment que celle qui regardoit son honneur, qu'elle avoit toûjours eu en tres-grande recommandation: cependant elle voyoit bien que sans penser en mal, elle avoit laissé prendre une si grande autorité à son Confesseur, qu'elle s'exposoit à faire discourir les personnes oiseuses & malicieuses. Elle ne pût s'empêcher de découvrir son cœur à Abelard, qu'elle fit venir le jour suivant dans sa chambre, & à qui elle demanda conseil. Je ne sçay quel conseil vous donner, dit-il, sinon de faire revenir vos enfans auprés de vous. Mais comment se pourra faire cela? dit Madame, ma fille entre peut-être dans le Couvent à l'heure que je parle; & pour mon fils, où l'envoyeray-je cher-

chercher ? je ne sçay encore s'il voudra revenir, & de quel œil voulez-vous que je le voye aprés la lettre injurieuse qu'il m'a écrite ? Ha ! Madame, je suis seur qu'il vous en demanderoit pardon de tout son cœur si nous étions assez heureux de l'avoir. Pour Mademoiselle vôtre fille, on vous la rendra quand vous le desirerez : vous n'avez qu'à écrire un mot de vôtre main, & on vous donnera toute sorte de contentement.

Dans cette conjoncture il arriva une chose fort favorable pour faire rentrer Madame d'Ombreval dans des sentimens plus équitables que ceux qu'elle avoit ; ce fut une longue & dangereuse maladie du Pere Matthieu, qui luy ôta la liberté de retourner au Château. D'autre part, Madame vôtre Mere, de peur de faire parler le monde, n'envoya jamais s'informer de sa santé ; outre qu'elle ne disoit pas tout le dépit qu'elle avoit contre luy, d'avoir abusé de la defference qu'elle avoit pour ses conseils, & d'avoir poussé si loin ses attentats. Elle entra une fois dans la chambre de Monsieur vôtre frere, & voyant sur la table une Bible elle l'ouvrit ; & il se trouva qu'à l'endroit où elle avoit ouvert, il étoit fait mention de David qui pleuroit Absalom & qui disoit, *Absalom mon fils ! mon fils Absalom !* Cet endroit qui luy convenoit assez, luy fit dire à l'imitation de David, *Ferdinand mon fils ! mon fils Ferdinand !* J'étois avec elle alors & je luy vis verser des larmes en abondance.

Enfin elle se tourna de mon côté, & me dit, Marc tu sçais bien où est ton Maître ? Oui, Madame, répondis-je. Et pourquoy ne l'as-

tu pas suivi, ajoûta-t-elle ? Parce, repartis-je, qu'il n'a pas pris toutes ses hardes, & qu'il est parti d'ici sans rien emporter, m'ayant laissé tout ce soin là. Ne ferois-tu pas bien mieux, continua-t-elle, de le faire revenir ? Vous avez plus de pouvoir que moy, lui dis-je, & vous sçavez ce qui l'a éloigné d'ici. Je ne pûs m'empêcher de témoigner quelque émotion, dont s'étant apperçûë, elle me demanda pourquoy j'étois troublé. C'est, répondis-je, parce que quand mon Maître partit d'ici il étoit si desesperé, que s'il ne trouve quelque occasion pour finir promptement sa vie, sa seule melancolie est capable de le mettre dans le tombeau ; & si cela arrive, je perdray le meilleur de tous les maîtres, & vous, Madame, le plus parfait de tous les fils.

Ton Maître, me dit-elle, m'a fort offensée, & je ne sçay si l'on peut plus maltraiter une mere qu'il a fait par la lettre qu'il t'avoit donné commission de me rendre. Je fis l'étonné en ce moment. Mon innocence, continua-t-elle, avec la pureté de mes intentions sont cause que je ne me sens pas outragée, comme peut-être je l'aurois été si ma conscience ne m'avoit justifiée. Je voudrois, dis-je, que mon maître fût ici, & je suis seur qu'il vous demanderoit pardon avec toute l'humilité requise & la douleur imaginable de la faute qu'il a faite. Et moy, dit-elle, je luy pardonnerois de bon cœur puis qu'il ne m'a offensée que par la tendresse qu'il a pour sa sœur.

Madame vôtre mere sortit de la chambre, & descendit dans le jardin où je la vis promener seule, plongée dans une profonde rêverie.

Ce

Ce n'étoit plus cet heureux temps, qu'elle se promenoit avec Monsieur d'Ombreval, ou qu'elle s'entretenoit agréablement avec ses enfans. Ce cruel souvenir luy rongeoit le cœur, comme elle ne le put dissimuler à Abelard qui vint la voir. Mais, Madame, luy dit-il, si Dieu vous rendoit vos enfans, n'auroient-ils plus rien à craindre auprés de vous? & le Pere Matthieu ne susciteroit-il plus de traverses à ces enfans que vous avez portez dans vos entrailles, & que vous ne pouvez maltraiter sans violer les loix les plus sacrées de la nature? S'ils sont d'une Religion differente de la vôtre, quel remede pensez vous apporter à cela? Sçachez qu'en matiere de Religion, plus on veut forcer une personne d'un esprit genereux comme est celui de Mademoiselle vostre fille, & moins elle cede. Je vous engage ma parole, repartit-elle, que je la laisseray en paix, & je consens de passer pour la plus inhumaine de toutes les meres, si j'en use jamais autrement.

Je ne vous assure pas, Madame, qu'elle doive revenir, je l'ose pourtant esperer, répondit-il. Aprés s'étre encore entretenu quelque temps avec Madame vostre mere, Abelard se retira. Ce jour là étoit le cinquiéme que mon maître étoit parti pour aller à vôtre sécours; il arriva le soir à Ponsins qu'il étoit presque nuit, & d'abord il alla se rendre chez Abelard, qui luy dit tout l'état des affaires du Chateau; ce qu'il avoit fait, & la maladie du Pere Matthieu, survenuë si à propos. Monsieur d'Ombreval luy raconta aussi toute l'histoire de vôtre delivrance, & comment vous

vous étiez retirée ici, en attendant de prendre d'autres mesures. Ils tinrent conseil ensemble sur ce qu'il faloit faire, enfin ils resolurent que Monsieur vôtre frere écriroit un mot de lettre à Monsieur Abelard pour me faire partir incessamment avec ses hardes, & pour lui dire qu'il les attendroit à deux lieuës de là.

Abelard porta ce billet à Madame vôtre mere qui luy dit, faites-le venir & me l'amenez : vous luy direz que je veux luy parler avant qu'il se separe de moy pour jamais, & qu'aprés cela il sera libre de faire tout ce qui luy plaira. Hé bien, Madame, il n'est qu'à une heure d'ici, je vous l'ameneray encore cette nuit. Il retourna chez luy, où toute la compagnie soupa, & aprés le souper ils allerent tous deux au Château : Madame vôtre mere les attendoit avec grande impatience.

Elle s'étoit preparée à le recevoir fierement, mais la maniere touchante dont Monsieur d'Ombreval se jetta à ses genoux, en les embrassant, sans pouvoir dire un mot, reveilla en elle cette voix de la nature, auprés de qui toutes les autres voix sont foibles & se taisent. Ha ! Ferdinand, dit-elle en le relevant, je n'ay desiré de vous voir que pour vous entendre vous condamner vous même : je ne veux point d'autre juge que vôtre propre conscience. Je pourrois bien alleguer des raisons pour ma justification, répondit-il, mais Madame, j'aime mieux faire un aveu sincere de ma faute. He bien! Ferdinand, si je fais revenir vôtre soeur, dit Madame d'Ombreval, & que je la laisse dans une entiere liberté de conscience, ne serez-vous pas content? N'est

ce

ce pas la grande amitié que vous avez pour elle qui vous a fait manquer de respect pour moy?

Monsieur de Ponsins l'en assura & parut être content de cette promesse là, cependant il gardoit encore le silence. Ah! je vois bien ce que vous craignez, Ferdinand, vous craignez que je ne change de sentimens, dit Madame vôtre Mere, mettez-vous l'esprit en repos de ce côté là, & sçachez que le Pere Matthieu, quand il ne seroit pas malade à la mort, m'a causé de trop mauvaises nuits, pour me servir une autre fois de ses conseils: je sçay combien ils sont empoisonnez: je vous jure que je ne m'en serviray plus. Je vous le jure en verité & en sincerité de cœur, & qui plus est, je prétens ne me servir plus d'autre conseil que du vôtre & que de celuy de vôtre sœur.

Puis que cela est ainsi, repartit mon maître, je ne craindray point de vous avoüer que ma sœur est delivrée, & je l'aurois amenée avec moy si j'avois crû trouver vôtre esprit en des dispositions si favorables. Mon maître fut obligé de lui conter tout le succés de cette avanture, dont elle parut bien aise, & elle souhaita de vour revoir au plûtot. Cette reconciliation faite, elle abandonna son ame à la joye & voulut encore faire la collation avec son fils avant que de se coucher. Il la satisfit sur toutes les demandes qu'elle lui fit, hormis sur celles qui demandoient plus de certitude si elle perseveréroit dans ces bons mouvemens. Cependant mon maître m'a dépêché ici pour vous donner avis de tout ce qui s'étoit passé, & pour mettre vôtre esprit en repos, si par

hazard l'état incertain de vos affaires vous causoit de la tristesse.

Ce fut là où finit la narration du valet de mon frere, que je congediay, & j'allay voir Madame de la Garde & ses deux incomparables filles qui se réjouïrent de l'heureux succés de mes affaires, dont nous remerciâmes Dieu. J'avois grande envie de retourner auprés de ma mere, mais Madame de la Garde me dit de ne me presser pas, & que je ferois bien auparavant de faire profession de la Religion Réformée. Je vous prêteray mon Chateau, dit-elle, j'ay un Ministre assuré, & vous n'aurez pour témoin que moy, mes gendres, & mes filles. Je la remerciay, & lui dis que je ne voulois pas l'engager dans uné mauvaise affaire, mais cela ne me servit de rien. Ma fille, me dit-elle, nous sommes à toute heure en danger de mourir : profitez du temps que vous avez pour faire une declaration de cette nature, car le moment pourroit venir que vous regretteriez de l'avoir laissé passer. Enfin je me rendis à ses raisons, & nous prîmes jour pour ce sujet au jeudi suivant; pour le lieu nous choisimes un cabinet de verdure qui étoit dans le jardin. Le Ministre en fut averti qui se rendit au jour nommé.

C'étoit un homme de l'âge de cinquante ans, de bonne mine, qui souhaita d'avoir auparavant un entretien particulier avec moy. Je luy exposay tous les motifs qui me faisoient souhaiter d'entrer dans la Communion de la Religion Réformée, dont il parut satisfait me voyant passablement instruite. Nous entrâmes donc tous au jardin qui est fort grand

&

& nous en fermâmes les portes soigneusement, de peur d'être surpris ou interrompus. Nous entrâmes dans le cabinet comme nous l'avions medité. La premiere chose qu'on fit ce fut de prier Dieu en general pour nôtre petite assemblée: en suite le Ministre fit un discours succint, à la verité, mais fort touchant sur la necessité qu'il y avoit de se convertir, & de la sincerité, & de la perseverance qu'il faloit observer dans les conversions. Quand il eut achevé ce discours s'adressant à moi, il me parla en ces termes.

Il n'est pas besoin que je vous represente ces choses, Mademoiselle d'Ombreval, ni que je vous les étale plus au long. Sçachez seulement que l'action que vous allez faire aujourd'huy, est d'un si grand poids, qu'il n'est rien dans tout l'Univers qui ne luy soit inférieur. Vous abandonnez une Eglise qui est environnée de pompe & de magnificence; qui a de son côté les Grands & les Puissans du monde; qui a sous soy plusieurs Peuples, Langues & Nations; qui se glorifie de l'antiquité, & qui est aujourd'huy plus florissante que jamais; pour entrer dans une Eglise où vous ne verrez que miseres, qu'opprobres & que douleurs; dont les membres ne sont qu'un petit nombre en comparaison de ceux de l'Eglise Romaine, & sont la baliûre & la raclure du monde; une Eglise qu'on accuse d'être nouvelle; en un mot, qui est aujourd'huy accablée de plus de desolations & de maux qu'elle n'a jamais été. Je vous demande encore une fois devant cette petite & sainte Assemblée, avez-vous bien pensé à ce que vous

vous faites? n'entre-t-il point dans vôtre dessein de passion humaine, ou de consideration du monde, qui vous oblige à abandonner la croiance dans laquelle vous avez été élevée, pour en embrasser une autre?

Cette question à laquelle je n'étois point preparée, croyant avoir satisfait le Ministre dans nôtre conversation particuliere, me surprit; neanmoins je pris courage & je me levay pour luy répondre. Je prens aujourd'huy Dieu à témoin devant vous; Dieu, dis-je, qui connoit le secret de mon cœur & mes pensées les plus cachées, si je ne quitte pas l'Eglise Romaine parce qu'elle est tombée dans plusieurs erreurs fondamentales quant à la foy, & qu'on ne peut y rester sans risquer son salut. Voilà le vray, voilà l'unique motif de mon changement sans en aller chercher d'autres dans le dépit ou dans les affections mondaines. Je veux bien aussi, & je consens que vous soyez des témoins qui vous éleviez contre moy au jour du jugement, lors que toutes nos plus secrettes pensées seront découvertes, si ma conversion n'a pas été sincere, ou si elle n'a pas été fondée sur des motifs legitimes.

Il n'est pas besoin de m'étaler ce que je pers selon le monde en abandonnant la Religion Romaine, ni de mettre devant mes yeux les malheurs qui m'attendent en embrassant la Religion Réformée. J'ay réflechi là dessus il y a long-temps, & Dieu m'a fait la grace de surmonter les attraits des douceurs que je pouvois trouver au monde, & de m'afermir contre les frayeurs des maux qui m'attendoient & qui me menaçoient si je me rangeois à la Com-

munion

munion des Saints. Je diray même que ces allechemens & toute cette prosperité de l'Eglise Romaine, m'en ont donné du dégoût & m'ont fait craindre d'y demeurer. Car je me souviens des instructions de mon Pere qui m'a souvent dit, Qu'on verroit arriver à l'Eglise Romaine en general, ce qu'on voit arriver tous les jours aux méchans en particulier, que Dieu permet qui s'élevent & qui triomphent sur la terre, pour rendre quelque temps aprés, leur ruïne & leur chûte plus épouventable. Je ne suis pas si simple, que je ne sçache bien que toutes ces delices & cette pompe de l'Eglise Romaine sont une marque qui en montre la fausseté, puisque ces delices & cette pompe précipitent les hommes dans les enfers. C'est ce qui m'a fait haïr l'Eglise Romaine, avant même que j'eusse la connoissance que j'ay de ses erreurs & de ses impietez. Et maintenant que je vois en elle toutes les marques & tous les caracteres de la Babylon mystique, je vous laisse à penser si je ne suis pas bien-aise d'en sortir, pour obeir à cette voix qui dit, *sortez de Babylon mon peuple, de peur que participant à ses pechez vous ne soyez participans de ses playes.* De maniere qu'encore qu'il n'y eut aucune forme exterieure d'Eglise, ni aucune Communion plus pure, comme il n'y en avoit point il y a trois siecles ou moins, à laquelle je pusse me joindre; je ne laisserois pas de souhaiter d'être separée d'elle, & de m'en separer de cœur, de peur d'être enveloppée dans sa condamnation, au jour que Dieu déployera sur elle ses terribles jugemens.

A plus forte raison dois-je souhaiter d'en

sortir

sortir à present, que je quitte une mer dangereuse pour entrer dans un Port de salut. Et comme la pompe & les delices de l'Eglise Romaine, m'ont fait douter premierement si elle étoit ce qu'elle se vante d'être, & en suite me l'ont fait haïr & mépriser; au contraire les afflictions de l'Eglise Réformée, & les grandes machinations de toutes les puissances de la terre contre son repos, me l'ont fait estimer, & en suite me l'ont fait aimer. C'est ce qui m'a fait chercher une instruction que je n'avois pas, & la demander à Dieu avec larmes & gemissemens. Il a eu pitié de moy, & s'est servi de mon pere & de mon frere pour me tirer d'un mauvais chemin, & pour me metre dans le bon & vray chemin qui mene au salut, sçavoir Jesus Christ qui est, comme il le dit lui-même, *le chemin, la verité & la vie:* qui nous delivre de la mort éternelle par sa mort seulement, & que nous devons regarder comme nôtre seul Mediateur, Intercesseur & Avocat, nous adressans à Dieu par lui en foy & en verité.

J'ay fait ma declaration à Monsieur le Pasteur avant que de venir ici, de tous les abus que je trouvois dans l'Eglise Romaine: c'est pourquoy je les rejette tous pour me tenir à la foy de l'Eglise qui est la vraye Epouse de J. C. & particulierement je me tiens à la confession de foy des Eglises Réformées de France, sans y rien ajoûter, ni en rien ôter, ni en rien changer, ou alterer. Voilà la foy dans laquelle je desire de vivre & de mourir: & j'espere fermement que Dieu qui par sa bonté a commencé cette bonne œuvre, la parachevera à sa gloire, & pour mon salut. Il y a long-temps que je

je soûpire aprés ce que je fais aujourd'huy, & maintenant je puis bien dire.

*La voici l'heureuse journée.*

Je finis là mon discours, auquel le Pasteur répondit; Mademoiselle, je vous ay entenduë avec beaucoup de joye, comme ont fait aussi les ames Chrêtiennes qui sont ici presentes. Et comment n'y auroit-il pas joye en la terre, puisqu'il y a joye dans le Ciel quand un pecheur vient à repentance, ou qu'une ame errante se convertit? Dans l'opinion donc que j'ay que vôtre conversion se fait de bonne fôy, & par un bon motif; Au nom & en l'autorité de nôtre Seigneur, je vous reçois membre de son Eglise. Il vous a marquée dés les temps éternels pour être sienne: dans cette qualité il vous a appellée par sa parole exterieurement, & plus efficacement par son esprit: de sorte que je ne fais que publier & donner à connoître aux hommes, ce que Dieu n'a pas même manifesté à ses Anges plûtôt qu'à ses fideles. Vous entrez aujourd'huy dans une carriere & bien épineuse & bien glorieuse: Vous souffrirez tout le temps de vôtre vie, mais enfin vous acheverez vos jours en paix & en joye: Vous allez avoir des ennemis sans nombre, mais l'issuë de vos combats sera glorieuse. Or veüille le Dieu de misericorde qui ne veut point la mort du pecheur, mais qu'il se repente & qu'il vive, augmenter en vous tous les dons de son Saint Esprit & de sa vertu d'enhaut, afin qu'ayant reçû ici bas des arrhes authentiques de la vie éternelle, il vous en fasse effectivement participante dans le Ciel.

Pensez bien serieusement je vous prie, qu'ayant

yant mis le pied dans ce chemin de la vie éternelle, vous ne pouvez plus l'en retirer : non pas même tourner la tête en arriere, pour vous souvenir ou pour regretter vôtre grandeur passée & vos anciennes commoditez. Puisque vous abandonnez toutes choses pour suivre le Seigneur Jesus, vous ne pouvez en bonne conscience retourner à ce que vous laissez, sans luy faire outrage ; & sans aliener vôtre cœur du Seigneur de gloire, qui ne veut point de cœurs partagez entre lui & le monde. *Mes petits enfans*, dit S. Jean, *n'aimez point le monde ni les choses qui sont au monde, si quelqu'un aime le monde l'amour du Pere n'est point en luy.* O que bien-heureuse est l'ame qui abandonnant toutes choses, fait de Jesus Christ son souverain bien & son tout ! Ayant dit ces choses il fit encore une priere à mon sujet, fort ardente & touchante, durant laquelle je versay mille larmes de joye. Madame de la Garde pleura aussi, elle & ses deux filles ; ses deux gendres en furent fort attendris ; enfin cette action fut concluë par le chant du Pseaume LXXXV. qui se commence,

*Avec les tiens Seigneur tu as fait paix.*

La benediction fut en suite prononcée, de laquelle, comme nouvelle venuë, j'eus une double portion : je veux dire que le Pasteur fit des vœux particuliers pour moy, & ayant fini il vint me saluer comme nouvellement entrée dans la Communion Reformée. Madame de la Garde le suivit avec ses deux illustres filles, qui me firent cent embrassemens : nous pleurâmes encore de joye & de tendresse. Messieurs d'Arbaux & de Chables me firent

rent aussi cent amitiez, que je vis bien qui partoient du cœur. Enfin nous sortimes tous du cabinet où nous laissâmes le Ministre seul, qui eut la generosité de me vouloir écrire une attestation comme j'avois fait abjuration des erreurs Romaines entre ses mains ; qu'il me reconnoissoit pour être un vray membre de l'Eglise, & qu'il prioit tous les freres en Christ de me reconnoître pour telle. Je le remerciay le mieux que je pûs, car il s'exposoit terriblement si j'étois venuë à perdre cette attestation, & si elle étoit tombée entre les mains de quelque personne dangereuse. Pour reconnoître en quelque façon sa maniere d'agir, je voulus l'obliger de prendre une bague assez considerable, mais il ne voulut jamais l'accepter, me répondant spirituellement, que ce n'étoit pas aux convertis à faire des presens aux couvertisseurs, mais que cette fonction appartenoit aux convertisseurs envers les convertis. Je luy dis que cela étoit bon dans la fausse Eglise, mais que dans l'Eglise veritable, on avoit des maximes contraires; toutefois il me fut impossible de vaincre sa resolution de ne rien prendre.

Aprés nous être promenez quelque temps, Madame de la Garde voulut remonter au Château, où nous trouvâmes dans la salle basse une superbe collation toute preparée. Je crois que vous me traitez, dis-je à Madame de la Garde, comme l'Enfant Prodigue quand il se reconnut & qu'il retourna dans la maison de son pere, car on tua le veau gras. Elle soûrit, & me répondit seulement ; vous vous mettez bien bas, cette comparaison ne vous convient

nulle-

nullement : Mais, continua-t-elle, pourquoy voulez-vous que puis qu'il y a joye au Ciel, il n'y ait pas aussi quelque joye en la terre pour vôtre conversion ?

La collation se passa joyeusement, & quand elle fut finie le Pasteur prit congé de nous. Je le vis partir avec regret, puis qu'il avoit été choisi de Dieu pour me recevoir dans son Eglise, & que j'étois son enfant selon l'ésprit, puis que Saint Paul luy-même appelle ses enfans, ceux que Dieu avoit fait entrer dans son Eglise par son ministere. Il nous promit de nous revenir voir dans quelques jours : j'eus bien du regret de l'avoir laissé partir sans luy avoir demandé son sentiment sur un scrupule que j'avois ; qu'en cas qu'il me falut revoir ma mere, si je devois luy avoüer nettement que j'étois Huguenote, ou bien luy témoigner que j'étois toujours Catholique Romaine. En l'avoüant, il y avoit du danger de retomber dans les mêmes inconveniens dont j'étois déja sortie, & peut-être dans de plus grands, dont possible je ne me tirerois qu'avec peine : Et en le niant, c'étoit blesser ma conscience, & avoir honte de Christ & de son Evangile : c'étoit même le renier en quelque façon devant les hommes.

Enfin je me resolus hautement, si ma mere me vouloit voir, & si mon frere me le conseilloit, de retourner auprés d'elle. Et si l'on me demandoit quelque déclaration de ma foi, j'étois disposée d'en faire une authentique sans biaiser, en me preparant aux plus cruels évenemens, aimant mieux faire souffrir mon corps que ma conscience. Je priay Dieu de

me

me fortifier dans cette resolution, & de me faire vaincre toute foible que j'étois, les ruses, les menaces, & toutes sortes de tentations, & mes propres infirmitez. Je confiay mes pensées à Madame de la Garde qui approuva mon dessein, & qui me confirma de plus en plus à l'executer.

Environ trois jours aprés, mon frere vint rendre visite à Madame de la Garde avec Monsieur de Haute-Cour; ce fut pour moy un redoublement de joye. Aprés les premieres caresses & les premieres civilitez, on leur declara que j'avois été admise, reçûë, & reconnuë pour un des membres de l'Eglise Réformée, & on leur raconta toute la maniere dont cela s'étoit fait. Jamais surprise ne leur fut si agreable. Dieu soit loüé, dit mon frere, vous m'avez tiré d'une grande peine. Je vous puis donc appeller ma sœur selon l'esprit en Jesus Christ nôtre Seigneur, aussi bien que selon la chair & le sang. Ce qui l'obligea à m'embrasser une seconde fois & à me donner la main d'association. Monsieur de Haute-Cour n'osa pas me témoigner si ouvertement la joye qu'il avoit de ce que j'avois fait; neanmoins il me protesta que jamais il n'avoit eu tant de contentement.

Enfin pourtant, Madame de la Garde, qui jugea que mon frere & mon Amant n'étoient pas venus sans avoir quelque chose d'importance à me communiquer, sortit adroitement avec tout son monde, de la chambre où nous étions. Mon frere prit cette occasion pour me dire que ma mere souhaitoit fort de me voir, & qu'il faloit que je me disposasse à m'en re-

tourner avec luy. Je suis prête à le faire, luy répondis-je, mais je vous assure que dans la profession que j'ay faite, je ne suis pas d'humeur à rien dissimuler, & que je diray hautement que je suis de la Religion. Mon frere à cette parole rêva quelque temps, à la fin pourtant il consentit à ce que je voulois faire, & m'assura que ma mere ne me donneroit aucun sujet de chagrin, ayant trop de remords de ce qu'elle avoit fait; outre qu'elle avoit tant de confusion du grand pouvoir qu'elle avoit laissé prendre au Pere Matthieu sur son esprit; qu'elle en étoit presentement malade, & sa maladie, continua-t-il, est une des raisons pour lesquelles je sollicite vôtre retour.

Mais mon frere, luy dis-je, n'est-elle point malade de la lettre injurieuse que vous luy écrivites ? A quoy pensiez-vous d'aller écrire de telles choses ? Je vous avoüe, répondit-il, qu'alors j'étois hors de moi-même, & que l'affliction où j'étois de vous avoir perduë pour jamais, me fit perdre patience. Toutefois cette maniere d'écrire ne fut point sans fruit, car elle fit ouvrir les yeux à ma mere, qui tout d'un coup apperçut combien, toute innocente qu'elle étoit, sa prévention pour le Pere Matthieu étoit capable de luy faire de tort; puis que pour plaire à cet homme, elle mettoit deux enfans, dont elle n'avoit jamais eu sujet de se plaindre, hors de sa maison; & qu'une action si dénaturée ne seroit jamais attribuée à un scrupule & à une delicatesse de conscience, mais à quelque chose de plus odieux. Peut-être que sans cette lettre, elle seroit toûjours la même envers vous & envers moy;

qu'elle

qu'elle a été tant que le Pere Matthieu a gouverné son esprit. Au reste je vous assure que la bonne femme ne m'en veut aucun mal, & que j'ay tous les sujets du monde d'être content des caresses qu'elle me fait. Je vous diray bien plus, que Monsieur de Haute-Cour m'étant venu voir, elle luy a fait toutes les civilitez possibles; elle l'a nommé le liberateur de sa fille; en un mot, elle luy a donné toutes les esperances qu'il pouvoit attendre de son consentement: voyant bien, ajoûta-t-elle, que l'union qui devoit être entre les Maisons de Roche-Blanche & d'Ombreval, étoit une chose arrêtée dans le Ciel, à laquelle les hommes s'opposeroient vainement.

Je ne pûs pas m'empêcher de rougir d'apprendre une telle nouvelle & sur tout en presence de Monsieur de Haute-Cour, qui s'apperçût de mon trouble, & qui prit ce temps là pour se jetter à mes genoux, & pour me dire qu'encore que sa passion & sa recherche eut été agréée de feu mon pere; que mon frere l'autorisât & qu'il eut obtenu de nouveau le consentement de ma mere, il ne vouloit pourtant me devoir qu'à moy-même. Je n'ay jamais eu d'aversion pour vous, luy dis-je, je me sens incapable d'en avoir: vous étes honnête homme: estimé par tout: vous avez du merite, je ne suis pas tout à fait aveugle. De plus vous avez pour vous le consentement de mon pere, de ma mere, & d'un frere que j'ay bien des raisons d'honorer & d'aimer. Il aime Mademoiselle vôtre sœur d'une maniere qui ne se peut exprimer, je vous laisse tirer de là toutes les favorables consequences

qu'il vous plaira, & souvenez-vous que c'est pour la seconde fois que vous m'avez fait expliquer mes sentimens, quoy qu'ils ne vous fussent pas inconnus. Prenez garde, ajoûtai-je en riant, d'y revenir une troisiéme fois, si vous ne voulez que je me plaigne de vous.

Ha, ma sœur, dit mon frere en riant, vous voudriez nous faire accroire que vous étes plus méchante que vous n'étes, si nous ne vous connoissions bien. Je ne pûs pas m'empêcher de rire à mon tour: Et pour rompre un entretien si peu serieux, je les remis sur le chapitre de mon retour. Monsieur de Haute-Cour n'y pouvoit consentir, étant toûjours en crainte pour moy: Mon frere y consentoit, car il disoit qu'il mettroit si bon ordre & qu'il auroit si bien l'œil à tout, qu'on ne me pourroit pas joüer le tour qu'on m'avoit joüé. Pour moy je le desirois de tout mon cœur, & je leur disois que puis que ma mere étoit déja à demi-vaincuë, le reste de cette victoire ne pouvoit appartenir qu'à moy.

Nous sortîmes tous trois de la chambre, & nous allâmes rejoindre Madame de la Garde, à qui nous découvrîmes le resultat de nôtre déliberation. Elle y consentit avec peine craignant les mêmes choses que Monsieur de Haute-Cour: Mais mon frere l'assura qu'il n'y avoit plus rien à craindre, puis que le Pere Matthieu étoit disgracié & de plus malade à la mort, ce qui l'empêchoit de reprendre sur l'esprit de ma mere l'empire qu'il avoit eu. Nous soupâmes ce soir là remplis de joye, & nous fimes cent petits jeux aprés le souper qui durerent presque jusqu'au matin. Chacun en

suite se retira dans sa chambre pour prendre quelques heures de repos.

Mon frere qui s'étoit couché fort tard, se leva pourtant d'assés bonne heure: il s'entretint quelque temps avec mon Amant: enfin ils envoyerent heurter à la porte de ma chambre pour sçavoir si j'étois levée. Il se trouva que je l'étois, & que je faisois serrer le peu de hardes que j'avois, par une femme de chambre de la Religion, fort honnête fille, que Madame de la Garde m'avoit donnée, & que j'ay toujours gardée depuis; elle est dans ce Vaisseau avec moy. Il paroit bien, me dit Monsieur de Haute-Cour, que le Château de Ponsins a pour vous de grands charmes; il me semble pourtant qu'aprés la maniere dont vous en étes sortie, vous n'avez pas tant de sujet de l'aimer. Je trouve, Monsieur, luy répondis-je, qu'il n'y a rien de si glorieux que de rentrer avec honneur dans un lieu, aprés en avoir été chassé avec honte, quand ceux qui vous ont chassé, touchez de remords, vous rendent justice, & vous font mille caresses pour vous faire oublier le mauvais traitement que vous en avez reçû.

Madame de la Garde entra dans ce moment dans ma chambre, & empêcha Monsieur de Haute-Cour de me repliquer. Pourquoy, ma fille, me dit-elle, vous pressez-vous tant de vous separer d'avec moy? demeurez au moins encore cette journée. Ah! Madame, répondis-je, si j'en croyois mon cœur, je demeurerois non seulement cette journée, mais tout le temps de ma vie. C'est dans cette maison que j'ay fait mon entrée dans l'Eglise du Seigneur, & ma

 pro-

profession ouverte du veritable Christianisme, ce seroit déja une grande raison pour me la faire aimer, & pour m'obliger d'y demeurer : Mais Madame, j'ay une mere à qui j'ay les obligations non seulement du sang & de la nature, mais encore de mille tendresses. Elle est malade, elle souhaite de me voir, je dois luy obeïr en toutes choses qui n'interessent point la conscience. Hé bien dit-elle, je vous donne congé de partir, mais je souhaite avoir encore un entretien particulier avec vous. Je me rendray, Madame, dans vôtre chambre, luy dis-je, dans peu de momens pour recevoir des instructions qui me seront comme des oracles.

Effectivement aprés que j'eus mis mes hardes en ordre, & dit encore trois ou quatre paroles à mon frere & à mon Amant, j'allay à la chambre de Madame de la Garde ; je la trouvay seule ; elle me reçut avec un embrassement qui fut suivi de plusieurs paroles tres-obligeantes. Ma chere fille, me dit-elle, j'admire la fatalité de cette avanture ; je vous connois depuis peu de jours, & toutefois je vous aime avec toute la tendresse dont je puis aimer mes propres filles, qui sont mon sang & ma chair. Neanmoins cette fatalité vous arrache d'auprés de moy dans le temps que je souhaitois le plus vôtre séjour. Il faut obeïr à la volonté de Dieu & s'y soûmettre : toutes choses vous rappellent auprés d'une mere qui vous aime : je ne veux pas vous dissuader de faire vôtre devoir ; je desire seulement, poussée par une charité maternelle & fraternelle, vous donner quelques avis qui ne peuvent manquer de vous être utiles, selon la conjoncture des affaires.

Pensez

Pensez ma fille, continua-t-elle, que vous êtes membre de l'Eglise veritablement Chrêtienne ; & que cette qualité de Chrêtienne Réformée, vous oblige à renoncer à tous les plaisirs du monde, qui suivent ordinairement la grandeur & qui semblent être comme attachez à l'Eglise Romaine: Je n'insisteray pas beaucoup sur ce point là, parce que vous êtes trop sage & trop prudente, pour ne vous pas dire ces choses à vous-même. Mais il y a un autre point sur lequel on vous a déja parlé, & pourtant je ne lailleray pas de vous en parler encore & de vous en dire tout ce que Dieu me met maintenant dans l'esprit. C'est sur la constance que vous devez avoir, car ayant embrassé la verité, vous êtes obligée de la conserver jusqu'à la fin avec une fermeté inébranlable.

On a remarqué ; & l'experience le confirme tous les jours, que quand quelqu'un a renoncé aux erreurs de l'Eglise Romaine pour embrasser la pureté de la foy, telle que la parole de Dieu nous l'enseigne, c'est alors que le diable & le monde se déchaînent contre cette personne là plus que jamais. Il semble même que Dieu permette qu'elle soit exposée aux plus rudes tentations, pour faire voir son iniquité & son hypocrisie, si elle a la foiblesse de retourner dans la fausse Eglise. Au lieu que les veritables enfans de Dieu, ayant toûjours leur devoir devant les yeux, ne manquent pas à un point aussi essentiel que celui de la perseverance : ils continuent jusqu'à la fin dans la crainte du Seigneur qui ne manque jamais de leur donner la force neces-

faire pour cela. Ainsi vous voyez qu'un même feu de persecution, & un même creuset des afflictions, font voir la difference qu'il y a entre l'or & la crasse qui se trouve avec l'or, & qu'on ne peut bien distinguer lors qu'on le tire des mines: Mais comme le feu distingue l'or d'avec la terre ou la crasse, ainsi les calamitez distinguent les enfans de Dieu d'avec les hypocrites, & les souffrances manifestent ce qui étoit inconnu durant la prosperité.

Ne vous figurez pas que vous ayez à souffrir seulement de la part des ennemis de la foy, veritablement ils feront du pis qu'ils pourront contre vous, s'ils vous ont jamais en leur pouvoir, & le moins qu'ils fassent c'est de vous confisquer vos biens, tellement que vous serez contrainte d'estre fugitive & vagabonde. Vous croirez peut-être en vous retirant vers les gens de nôtre Communion, y recevoir quelque consolation & quelque soulagement à vos maux. Mais voici la douleur & de quoy gemir, vous ne les trouverez pas tous tels que vous vous figurez; peut-être croyez-vous que faisant profession d'une Religion qui recommande si hautement la charité, le zele, l'humilité, & le renoncement au monde, leurs mœurs sont conformes à leur croiance? Rien moins que cela, desabusez-vous & croyez que le nombre de ceux qui sont pourvûs des vertus Chrêtiennes est tres-petit, au prix de ceux qui en font de beaux & grands discours, sans les mettre en pratique.

O Dieu! quel scandale ne concevrez-vous point, de voir les gens de la Religion pour

la plûpart, mener une vie si peu conforme à l'Evangile, sur tout si vous allez dans les païs étrangers, où les fleaux de l'adversité n'ont pas encore été sentis ! Vous trouverez de l'orgueil là où vous attendiez de l'humilité, de la dissolution au lieu de la modestie, de la dureté au lieu de la charité, & enfin de la froideur & même de l'irreverence au lieu de zele. Combien de fois ne gemirez-vous pas en vous-même de voir ces choses ? j'ay connu des gens qui aprés avoir resisté à la perte des biens, aux menaces, à la misere, & à la prison, avoient presque succombé en voyant le grand déreglement des Réformez par tout le monde.

En tel endroit pourrez-vous vous retirer, où l'on vous épiera avec plus de soin & plus de malignité que si vous étiez toûjours restée Catholique. Vos plus grandes ennemies seront les femmes (il faut que je dise ceci à la honte de notre sexe) qui en vous voyant jeune & bien faite, ne pourront pas croire qu'une personne de vôtre âge & de vôtre qualité, ait pû se resoudre à tout abandonner pour le repos de sa conscience. On fera là-dessus mille histoires & mille contes de vous selon que l'envie & la jalousie les suggereront : Il s'en trouvera d'autres qui vous rapporteront tout ce qu'on aura dit, en y ajoûtant des commentaires malins, pour vous chagriner ou pour vous obliger à témoigner quelque aigreur. On en viendra même jusques à vous choquer en vôtre presence par des railleries grossieres ou malignes selon l'esprit des personnes, ou par des affronts qu'on vous fera ouvertement :

De sorte que de là où vous attendiez la joye & la consolation, de là viendront vos douleurs & vos larmes.

J'ay connu des personnes d'honneur & de merite qu'un même sujet que celui dont il s'agit à vôtre égard, obligea de chercher un azyle hors du Royaume parmy les Réformez: mais ils furent bien trompez quand ils virent que ce n'étoient des Réformez que parce que le hazard de la naissance les avoit fait venir au monde tels; & qui s'ils fussent nez Anabaptistes, Papistes, ou Juifs, n'auroient pas voulu changer de croïance quelque connoissance qu'ils eussent eu des defauts de leur Religion originelle, de peur de passer pour inconstans. Sur un fondement si damnable, ils haïssent ceux qui se convertissent: qui a jamais oui parler d'une telle dépravation? J'ajoûte pourtant foy à ceux qui me l'ont dit, qui sont des gens tres-sinceres & tres-pieux, qui ne voudroient pas décrier ceux de leur Communion, si eux-mémes ne se décrioient par leur conduite & par leurs manieres de faire.

Je vous dis ces choses afin que vous ne soyez pas surprise quand vous vous trouverez parmy des Réformez dont vous verrez la vie si differente de leur Foi; & afin que vous n'ayez pas mauvaise opinion de leur croïance, en voyant leurs mauvaises œuvres par lesquelles ils deshonorent, & portent les hommes à deshonorer le Pere qui est aux Cieux, bien loin de les porter à le glorifier. Pour moy, comme je m'attens au premier jour à quelque grande calamité, vû la fureur & le déchaînement present de nos ennemis, je prepare

con-

continuellement mon esprit & celuy de mes filles aux plus étranges évenemens, sçachant bien qu'un mal qu'on a prévu ; & auquel on s'est preparé a perdu plus de la moitié de sa force.

Enfin, ma fille, je finiray en faisant des voeux pour vôtre prosperité. Veuille nôtre bon Dieu vous augmenter toûjours les dons de son Saint Esprit, priez-le, cherchez-le dans la prosperité, & vous le trouverez favorable dans l'adversité: si les hommes vous affligent il remplira vôtre ame d'une joye inénarrable: s'ils vous font soufrir de rudes tourmens, il apliquera un baume salutaire sur vos plaies, & s'ils vous dépouillent des biens perissables il vous comblera de ses biens éternels: Je le souhaite de toute mon ame. Au reste pour vous souvenir de moy, je vous supplie de recevoir ce petit present. A l'instant elle me presenta plusieurs livres de devotion fort proprement reliez. Je voulus m'étendre en remercimens, mais elle ne voulut jamais le permettre : j'emportay donc moy-même avec bien de la joye le present qu'elle m'avoit fait, pour le serrer dans ma cassette.

Quand cela fut fait, nous allâmes pour prendre le diner qui ne fut pas accompagné de tant de joye que le souper du jour precedent : aprés le repas je fis mes adieux : Je ne vous parleray pas ici des larmes que nous versâmes tous : jamais je n'aurois crû que ma separation d'avec Madame de la Garde m'eût dû faire tant de peine : je n'eus guere moins de regret de laisser ses deux illustres filles, qui me firent aussi des presens à l'exemple de leur mere. Elles monterent en carosse pour m'ac-

compagner : Messieurs d'Arbaux & de Chables monterent à cheval, pour tenir compagnie à mon Amant & à mon frere qui étoient venus aussi à cheval, quoy qu'ils eussent fait venir un Carosse avec eux : ils vinrent jusqu'à une lieuë & demie de chemin, où il se fit un redoublement de larmes entre ces Dames & moy, & de civilitez entre nos Messieurs. Mon frere & mon Amant firent leurs civilitez en particulier, à Madame de la Garde & à ses filles, à cause de l'interest qu'ils prenoient en moy : aprés plusieurs remerçimens de ma part & beaucoup de tendresse que ces demoiselles continuerent de me témoigner, nos carosses se separerent. Je restay seule dans le mien avec ma femme de chambre, admirant comment, par une surprenante revolution des choses de ce monde, je retournois contre mon opinion & toute apparence, libre & tranquille, par le même chemin par où j'avois passé accablée d'ennuy, lors qu'on m'eut enlevée. Pour mon Amant & mon frere ils avoient voulu être à cheval pour éviter toute fâcheuse avanture, & s'étoient fait acompagner par deux hommes bien resolus & bien armez.

Je ne vous diray rien de ce qui se passa sur nôtre route, jusques à ce que nous arrivâmes chez nous. Mon frere fit arrêter le carosse à quelques pas hors de la porte du Château, parce qu'il ne vouloit pas que ma mere fut avertie de nôtre venue. Nous mîmes donc pied à terre, & mon frere fit d'abord défense qu'on avertit ma mere : nous montâmes par un escalier dérobé, & je trouvay ma mere qui sortoit de son cabinet, avec une pâ-
[illegible]

leur & une langueur qui m'étonna fort : Je me jettay à ses genoux en luy disant, Dieu me fait une grande grace de pouvoir embrasser vos genoux, avec la satisfaction que j'ay de sçavoir que vous n'étes plus irritée contre moy. A cette surprise ma mere fit un grand cri, & fut obligée de s'asseoir, n'ayant pas la force de se soûtenir, enfin quand elle fut un peu revenuë, elle me dit : Justine ma fille, Justine mon enfant, laissez moy dire que Dieu me fait une grande grace de revoir mes chers enfans auprés de moy, aprés avoir fait tant de choses aveuglement pour les éloigner; venez ma fille que je vous embrasse, aprés cela vienne la mort quand elle voudra, je la prendray en patience.

Je voulois rester à ses genoux, mais elle m'obligea de me lever, & de m'asseoir auprés d'elle. Son étonnement avoit été si grand qu'elle n'avoit point remarqué Monsieur de Haute-Cour ni mon frere. Je crois, dit-elle au premier en le saluant, que c'est uniquement à vôtre bon-heur que ma fille est redevable de ce que le dessein que j'avois de la renfermer dans un Couvent, n'a pas reüssi; car le Ciel ne vouloit pas souffrir qu'une personne qui vous est chere vous fût enlevée; il vous la fait trouver; il vous la fait ramener; enfin il vous la destine, les hommes ne peuvent pas s'opposer à ses Arrêts. Vous m'avez témoigné il y a peu de jours, que vous n'aviez point de plus forte passion que de l'avoir pour épouse, je vous la donne donc, & je luy commande en qualité de mere, & la prie en qualité d'amie, de ne vous plus regarder que

comme son Epoux. Je vous fais, ma fille, ce commandement & cette priere d'autant plus volontiers, & avec d'autant plus de raison que Monsieur de Roche-Blanche, Madame sa femme, vôtre defunt Pere, & vôtre frere, à qui depuis sa mort vous devez de la defference, ont bien voulu cette union.

Madame, luy dis-je, laissez moy joüir de la consolation de vous voir, sans penser à autre chose. Je crois bien, dit-elle, en soûriant legerement, que vous étes bien-aise de me revoir, mais un bonheur ne doit pas mettre d'obstacle à un autre plus grand; & aprés tout, ma fille, je vous dois une reparation: Je vous donne à celuy à qui vous aviez peut-être déja donné vôtre coeur, cela vous doit faire oublier vôtre enlevement; & d'autre part je dois une recompense à Monsieur de Haute-Cour, puis qu'il m'a rendu ma fille; quoy que peut-être il travaillât plus pour sa satisfaction que pour la mienne.

Je vous avoue que j'avois de la confusion & même du dépit, que toutes ces choses se passassent en presence de mon amant: ma mere qui s'apperçût de mon trouble se leva, & aprés avoir recommencé ses civilitez avec Monsieur de Haute-Cour & ses caresses à mon frere; j'ay envie, dit-elle, de donner dès à present un peu de joye à mon cœur, aprés qu'il a été livré à de si cruelles afflictions. Et de ce pas elle envoya convier les deux Rabours & Abelard; & leur fit l'honneur de les faire manger avec nous. Tout le reste de ce jour se passa en joye jusques au souper où l'on me fit asseoir auprés de Monsieur de Haute-Cour.

Vous

Vous pouvez plus aisément vous imaginer ce que nous nous dîmes qu'il ne me sieroit bien de vous le dire. Ma mere dès les même soir donna la commission à mon frere de partir le lendemain pour aller querir Monsieur & Madame de Roche-Blanche, avec Mademoiselle de Garissolles leur illustre fille ; & pendant son absence elle voulut garder Monsieur de Haute-Cour comme pour gage. Mon frere accepta cet employ avec joye, & partit des le lendemain de grand matin pour se rendre à Roche-Blanche.

Depuis la mort de mon pere, je n'avois pas passé de momens si doux que je faisois alors. J'étois fort bien avec ma mere qui me traitoit plûtôt en bonne amie qu'en fille : j'en étois aimée tendrement : je l'aimois de la même maniere : je voyois tous les jours mon Amant : il n'y avoit ni jalousie, ni obstacle qui traversât cette douceur. Une chose pourtant me chagrinoit, c'étoit de voir une tristesse dans le coeur de ma mere, qu'elle tâchoit de dissimuler, & dont pourtant elle ne pouvoit être si bien la maîtresse qu'elle ne jettât de temps en temps de grands soûpirs. Je m'avisay de luy demander la raison d'une si grande melancolie, dont je craignois que mon changement de Religion ne fut le sujet. Elle reconnut ma crainte, & voulut bien m'en delivrer en me disant, je vois bien, Justine, que vous croyez que vos sentimens touchant la Religion m'affligent. Non assurement, je ne suis point marrie de vous voir Huguenotte ou prête à le devenir. Que direz-vous si je vous avoüe qu'il y a des momens où je trouve que vous avez bien fait ; &

où j'envie vôtre condition.

Une parole si imprévûë me rendit muette pour quelques momens, mais un moment aprés je lui répondis, Madame, je vous confesse que j'ay rejetté entierement la Religion Romaine, & que j'ai embrassé la Protestante, dans laquelle j'espere de mourir, selon que Dieu m'en asseure par sa grace: Mais, Madame, souffrez que je vous dise un mot de la sainte Ecriture que mon Pere & mon frere m'ont dit souvent en me parlant de Dieu, *si aujourd'huy vous oyez sa voix, n'endurcissez point vôtre cœur*. Quand ils me le disoient, j'étois comme vous étes à present, dans les doutes & dans l'incertitude de quel côté je devois me tourner. Ils me conseillerent de prier Dieu pour sçavoir ce que je devois faire, & de ne croire pas mon propre sens. Je le fis, & Dieu me détermina enfin à faire ce que j'ay fait, dont je luy rens & luy rendray mes actions de graces éternellement. Outre cela mon frere me fit present d'un Nouveau Testament que je lûs & relûs plusieurs fois; nous eûmes quelques conferences ensemble; enfin l'esprit de Dieu mit la derniere main à ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher. Faites la même chose, Madame, & croyez que ce n'est pas sans mystere que vos Prêtres & vos Confesseurs vous défendent de lire l'Ecriture Sainte, c'est parce que sa grande lumiere est plus que suffisante pour découvrir toutes leurs erreurs & tous leurs abus. Certainement, repliqua ma mere, c'est une merveilleuse parole que celle que vous venez de me citer, *si aujourd'huy vous oyez ma voix, n'endurcissez point vôtre cœur*.

*cœur.* Oüi, Madame, vous la trouverez ainsi écrite au Pseaume xcv. où David exhorte ses peuples de ne point resister à la voix & à la volonté de Dieu s'ils l'entendoient parlant à leur cœurs par son Esprit, ou à leurs yeux par ses ouvrages magnifiques. Et saint Paul fait application de ce passage, dans le chapitre 3. de l'Epitre aux Hebreux, à ceux à qui Dieu fait resplendir les premieres étincelles de sa verité, soit par sa parole ouïe ou meditée, soit par de saintes speculations; car ces choses sont autant de voix de Dieu contre lesquelles personne ne peut roidir son cœur, ni fermer son oreille, sans se rendre tres-criminel devant lui.

Madame, si vous l'agréez, ajoutai-je, je vous apporteray le Nouveau Testament que mon frere me donna. Aportez le moi, me dit-elle, & si vous voyez Monsieur de Haute-Cour faites-le venir, car je ne veux pas luy faire un mystere de nos entretiens. Je courus pour m'aquiter de la commission qu'on me donnoit: je fis appeller mon Amant à qui je dis en deux mots les dispositions de ma mere, & je le suppliay de m'aider à la persuader, ce qu'il me promit avec bien de la joye: nous entrâmes ensemble. Monsieur, luy dit ma mere, vous sçavez l'estime & l'affection que j'ay pour vous, parlez-moy je vous prie avec sincerité & sans user d'aucune complaisance avec moi. Ma fille m'a avoüé qu'elle faisoit profession d'une même Religion que vous, je ne l'en aime ni ne l'en estime pas moins, il y a même des momens où je trouve qu'elle a bien fait, & si j'avois été en sa place j'en aurois fait autant.

autant. Pour vous dire tout en un mot, plus je vay en avant, & plus je découvre d'abus dans la Religion Romaine: Mais je n'ay pas assez de connoissance pour sçavoir encore ce que je dois faire, car d'abandonner une croiance dans laquelle on est né & dans laquelle on a vécu, c'est ce qui ne se doit faire que pour des causes fort importantes: De persister aussi dans une religion dont on reconnoit la fausseté, c'est ce qui ne se peut faire sans choquer la conscience. Ces considerations tiennent mon esprit en balance, de grace aidez-moy à me determiner.

Madame, répondit Monsieur de Haute-Cour, puisque vous voulez que je vous parle avec sincerité, je ne m'amuseray pas à vous exagerer la pureté & la verité de la Religion Réformée, ni les erreurs de la Romaine, car c'est une chose que je ne pourrois pas faire en plusieurs heures, ni même en plusieurs jours. L'Eglise Romaine erre en plusieurs points fondamentaux, sur lesquels elle se défend par des raisons si captieuses & si foibles, que ce ne seroit jamais fait si je vous les voulois raporter toutes. Je prendray la chose d'un autre biais, & je vous prouveray que vous ne devez pas faire difficulté d'abandonner cette Religion, puisque ceux mêmes qui vous exhortent à la perseverance dans la Religion Romaine, sont tres-peu persuadez qu'elle soit la veritable.

Ne vous a-t-on pas dit mille fois que la Confession auriculaire étoit d'une necessité absolue, y ayant des anathemes terribles prononcez contre tous ceux qui celeront quelque chose à leur Confesseur? Je ne vous diray pas

que

que la necessité de cette Confession au Prêtre ne se trouve point dans l'Ecriture Sainte quoi qu'on pretende l'y trouver en tordant quelques passages, & que si l'Eglise primitive l'a admise, elle n'en a jamais fait une necessité indispensable comme l'on fait maintenant. Quelle necessité y a-t-il, Madame, qu'un Prêtre sçache tout ce qui se passe dans un cœur, dont venant à découvrir les foiblesses, les craintes & les scrupules, il luy fait faire en suite ce qu'il veut, & sur tout il s'en sert pour attirer des biens & des avantages aux Eglises & aux Monasteres? C'est ce qui donne occasion à la plûpart de ceux qui connoissent les abus de la Confession, de ne confesser que ce qu'ils jugent convenir à leurs affaires. Sur tout ceux qui ont des Confesseurs Jesuites, s'ils soint sages, ne leur avouent jamais tout ce qu'ils sçavent, tout ce qu'ils font, ni tout ce qu'ils pensent; parce qu'ils n'ignorent pas que leur secret seroit revelé à d'autres personnes qu'à leur Confesseur, malgré les grandes peines spirituelles & corporelles prononcées contre tous ceux qui reveleront les Confessions. Souvenez-vous bien, Madame, de toutes les questions que vous aura fait vôtre Confesseur, & vous trouverez aprés avoir examiné les penitences & les satisfactions qu'il vous ordonnoit, qu'il se servoit admirablement bien de vôtre Confession pour tirer de vous une chose ou une autre, ou bien pour s'emparer peu à peu de vôtre esprit. Voilà donc un article que l'Eglise Romaine n'enseigne que pour son interest propre & particulier: j'entens un interest du monde sans

conter

conter les autres maux qui arrivent de la Confession, qui sont du moins aussi grands que ceux pour lesquels elle fut autrefois interdite dans l'Eglise Grecque, par le Patriarche de Constantinople Nectarius.

Le Purgatoire encore n'est-ce pas une invention trouvée pour maintenir l'abondance dans les cuisines des Prêtres & des Moines, par les remedes qu'ils ont inventez pour arrêter ce mal, je veux dire les Messes pour les morts & les pelerinages ? Où est l'homme qui croyant que son ame soufrira durant plusieurs milliers d'années, ne soit épouventé de cette pensée, & qui ne fasse de tres-amples donations pour faire chanter nombre de Messes croyant être racheté par ce moyen là ? Qui ne voit que cela sent son invention humaine ? car le Purgatoire n'est *inventé* que pour faire valoir la Messe, & la Messe que pour faire valoir la cuisine ; d'où il s'ensuit que la Religion Romaine en partie, n'est inventée que pour faire vivre delicieusement & pompeusement le Clergé. C'est ce qui donne occasion à divers Catholiques Romains de se moquer du Purgatoire & de la Messe, adherans à la Religion Romaine exterieurement pour le profit, vivans au reste sans Religion ; parce qu'ils croient que toutes les Religions ressemblent à la Romaine, & ne sont inventées que pour tenir les peuples dans la regle & dans la crainte, sans qu'il faille se servir d'armées ou de citadelles pour ce sujet.

Touchant la Messe, si l'on pouvoit connoître le nombre des Prêtres qui s'en moquent, il se trouveroit que peut être de cette grande

quan-

quantité que l'on en voit il n'y en auroit pas seulement la centiéme partie de Catholiques. S'ils s'imaginoient que Christ y est present réellement, & qu'ils crussent avoir la puissance de changer l'hostie en Jesus Christ pour le manger, ils se disposeroient bien d'une autre maniere qu'ils ne font pas à celebrer la Messe ; il n'y en auroit pas un d'eux qui ne tremblât, sçachant qu'il tient entre ses mains Christ le Fils de Dieu, Dieu & homme, le Monarque des Anges, celuy qui les jugera au dernier jour, & celuy qui peut les châtier sur le champ même de leurs offenses envers luy. D'ailleurs ils ne feroient pas ce qu'ils font, & ne feroient pas ce qu'on leur voit faire s'ils étoient bien persuadez qu'ils tiennent entre leurs mains le Sauveur du monde, qui est jaloux de sa gloire. En un mot, ajoûta Mademoiselle de Sainte Phalé, Monsieur de Haute-Cour nous dit les mêmes choses en substance que Monsieur de B. V. disoit l'autre jour contre le P. Maimbourg qui aprouve dans son livre la défense que le Roy avoit faite aux Catholiques de se convertir, & à ceux qui s'étoient faits tels de retourner dans leur premiere croiance ; & nous fit voir, aussi bien que Monsieur de B. V. l'abus de cette ordonnance ou de cette declaration.

Ma mere l'écouta avec grande attention, aussi lui exposa-t-il toutes ses pensées d'une maniere si honnête & si douce ; & avec tant de netteté & de jugement, qu'elle l'écouta sans l'interrompre. Nous eûmes souvent des entretiens de cette nature ; enfin je reconnus

que ma mere étoit plus qu'à demi-vaincuë quand elle fit ôter toutes les images qui étoient dans sa chambre & les fit porter dans un galetas, & qu'au lieu de cela elle se fit donner la Bible de Monsieur Desmarets dont mon pere se servoit : je luy en lisois des chapitres à toute heure. Monsieur de Haute-Cour luy en faisoit des expositions sur le champ, & luy faisoit voir ce qui étoit crû & usité en l'Eglise Romaine contre l'Ecriture.

Une fois elle prit mon Nouveau Testament, & lût ces paroles que mon frere avoit écrites au commencement, *Voici je me tiens à la porte & je frappe, si quelqu'un entend ma voix & m'ouvre j'entreray chez luy, & je souperay avec luy, & luy avec moy.* Sçavez-vous bien, Madame, dit Monsieur de Haute-Cour, ce qu'il faut entendre quand il est dit que Christ se tient à la porte & qu'il frappe? c'est quand il touche un cœur comme il fait le vôtre, & qu'il luy fait connoître par de frequentes admonitions, qu'il faut venir à luy. Ecoutez donc sa voix & ouvrez luy la porte de vôtre cœur, vous conformant à sa volonté, & vous confiant en ses saintes promesses. Si vous le faites, J. Christ viendra chez vous, il soupera avec vous & vous avec luy, c'est à dire qu'il aura une parfaite communion avec vôtre esprit, & qu'il vous donnera les Arrhes de sa gloire.

Vos raisons, répondit ma mere, sont assurement fortes, mais les Catholiques ne peuvent-ils pas les tourner à leur avantage comme vous ? & les Prêtres ne les peuvent-ils pas interpreter en faveur de leur Eglise, comme vous faites en faveur de la vôtre ? Ils le peuvent

veut faire, répondit-il, mais sans raison. Car J. Christ nous invite de luy ouvrir, il n'y a que luy qui veüille venir à nous, parce qu'il veut avoir une communion aussi étroite avec nous, que le chef la peut avoir avec les membres. Ce n'est donc qu'à luy à qui nous devons ouvrir la porte de nôtre coeur, en le reconnoissant pour seul Sauveur & Mediateur, & il ne faut pas l'ouvrir aux Saints, ni aux Saintes, ni même à la Vierge Marie, qui a bien enfanté le Sauveur, mais qui n'a pas pour cela la vertu de sauver les hommes. Ouvrons donc ces portes de nos coeurs à Jesus Christ seul: ouvrons les entierement, & invitons-le à venir habiter chez nous: ayons une sainte confiance en ses promesses, & nous serons unis avec luy éternellement. Au contraire, fermons ces portes du coeur, à tout autre qu'à luy, c'est à dire ne mettons nôtre confiance qu'en son seul merite. Il est aisé de voir que c'est là le but de nôtre Seigneur: Et c'est ce qu'enseigne expressément l'Eglise Reformée qui exhorte toutes personnes d'oüir la voix de Christ, de luy donner entrée, & de ne la donner à aucun autre. Au lieu que dans l'Eglise Romaine, on invite les coeurs à ouvrir leurs portes aux Saints & aux Saintes, & sur tout à la Bien-heureuse Vierge. D'où il s'ensuit que pour oüir la voix de Christ & luy ouvrir sa porte, il faut adherer à une Eglise dans laquelle le merite de Jesus Christ soit reconnu seul necessaire & efficacieux pour le salut des ames: or nôtre Eglise est cette Eglise là.

J'eûs en ce moment une curiosité, que je

ne pûs m'empecher de faire paroître, je demanday à ma mere, d'où luy venoit un si grand changement, & qu'étant autrefois une Catholique si zelée, elle étoit devenue depuis peu de jours demie-Huguenotte. Dieu fait son œuvre, répondit-elle, par des moyens merveilleux. Bien souvent il permet que nous fassions de faux pas où nous sommes tout prests de tomber, & tout d'un coup il nous rend le sens & le discernement; nous faisant retirer nôtre pied du mauvais chemin. Sur tout, ma fille, ce qui m'a le plus desabusée, c'est que le Pere Matthieu, en qui je me confiois entierement m'a été connu tout d'un coup. Ce fut luy qui m'exhorta de mettre ma fille dans un Convent, de faire des traitemens à mon fils qui l'obligeassent de s'éloigner de moy: il n'eut pas même la patience que mon fils fut parti, qu'il commença de me solliciter de donner mes biens à leur Societé: dans cet instant même, vôtre frere m'écrivit la lettre du monde la plus sanglante & la plus injurieuse, qui me fit entrer dans une colere que je ne sçaurois vous dépeindre. Deux jours aprés j'examinay cette lettre, & je trouvay qu'il n'étoit pas si coupable que je me l'étois figurée, & que je donnois lieu innocemment à des emportemens qui me parurent assez justes. Vous sçavez assés la suite de cette affaire, je ne vous en parleray pas davantage.

Me voilà donc revenue de la bonne opinion que j'avois de mon Confesseur; je me souvins alors de plusieurs autres particularitez qui me firent connoître le naturel de ce personnage. La premiere chose que je souhaitay de faire,

ce fut de rappeller mes enfans, & en suite de ne me servir plus d'autres conseils que des leurs, puis que Dieu m'avoit fait cette grace de me les donner vertueux & sages. Environ ce temps là je fus obligée d'entrer dans la chambre de feu vôtre pere, pour y chercher certains papiers dont j'avois besoin; je ne pûs m'empêcher de lire dans ses livres; j'en trouvay plusieurs qui traitoient de controverse, mais entre autres j'y en vis un petit, manuscrit qui me fit reconnoitre en le lisant le caractere de son esprit & de sa main; selon que j'en pûs juger. Il l'avoit composé sur la fin de ses jours: ce petit livre portoit pour titre, *Les Marques de la vraye Eglise, nouvellement verifieés en nos jours.*

Je puis dire que cette lecture me changea entierement, car elle me desabusa de bien des choses. Premierement ce livre marquoit expressement les passages qui predisent que l'Eglise doit être exposée à mille souffrances, & contenoit divers beaux raisonnemens sur ce sujet. En second lieu, il venoit aux preuves de cette verité par tous les maux qu'on avoit fait à l'Eglise ancienne. Il passoit en troisiéme lieu, à ceux qu'on avoit fait à tous les Protestans par des guerres, des massacres, des prisons, des supplices, &c. En quatriéme lieu, il verifioit comment l'Eglise Réformée étoit la vraye Eglise, que la fausse Eglise tâchoit d'opprimer, & qu'il luy arrivoit comme à l'Eglise ancienne, & selon que Jesus Christ avoit prédit. Enfin, il montroit d'une maniere indubitable, que l'Eglise Romaine qui se servoit de fourberies, de vio-

lences, d'argent & de toutes sortes de mauvaises voyes, ne pouvoit être la veritable Eglise, puis qu'elle se servoit des mêmes moyens dont le diable s'est toûjours servi pour faire regner le mensonge entre les hommes. C'étoit sur ce dernier article qu'il insistoit le plus. La conclusion de ce livre étoit une exhortation à ceux qui s'étoient separez d'une Eglise, qui ne pouvoit pas s'empêcher de témoigner par ses manieres, qu'elle avoit mauvaise opinion d'elle-même, de n'y retourner jamais, s'ils ne vouloient être les auteurs volontaires de leur propre ruine: & à ceux qui étoient encore sous sa sujettion de n'y demeurer pas davantage, & d'ouvrir les yeux, puis que l'Eglise Romaine découvroit elle-même ses propres foiblesses.

Ce manuscrit me toucha plus que n'auroient fait beaucoup de Predications, de sorte que je resolus de m'informer plus amplement du veritable moyen de faire mon salut, si Dieu m'en donnoit la commodité. Durant ce temps vôtre frere étoit revenu, & avoit fait sa paix avec moy. Je luy confiai l'état de mon ame, & je vous laisse à penser s'il s'épargna pour me persuader tout à fait, ce qu'il n'a pourtant pas pû faire absolument par le scrupule que je me fais d'abandonner une Religion dans laquelle j'ay été élevée.

Aprés qu'elle eut achevé de parler, Monsieur de Haute-Cour luy répondit, Madame, j'approuve bien qu'avant de vous ranger à la vraye Eglise, vous pensiez bien serieusement à ce que vous faites; mais souvenez-vous que tout vôtre temps ne se doit pas passer en ces incer-

incertitudes. Car, Madame, Dieu ne veut point de cœur partagé ; il déclare hautement qu'il ne peut souffrir les tiedes ; c'est ce qu'il dit à l'Ange de l'Eglise de Laodicée. *Je connois tes œuvres, c'est que tu n'es ni froid ni boüillant, à la mienne volonté que tu fusses froid ou boüillant, mais parce que tu n'es ni froid ni bouillant, mais que tu es tiede, je te vomiray hors de ma bouche.* Non seulement cette tiedeur doit être interpretée à l'égard de la devotion, mais aussi à l'egard de la foy ; car comme Dieu rejette ceux qui sont tiedes à l'égard de la piété, aussi bien que ceux qui sont froids ; ainsi rejette-t-il ceux qui ont des irresolutions à l'égard de la vraye foy, de même que ceux qui sont plongez dans l'erreur. Permettez-moy, Madame, de vous dire que l'état de vôtre ame ne sçauroit plaire à Dieu ; car en l'état où elle est, elle n'est ni froide ni boüillante, mais elle est tiede : or c'est une terrible parole que celle-ci, *je te vomiray hors de ma bouche ;* car c'est un arrest de rejection. Dieu disoit aux Israëlites, *Jusques à quand clocherez-vous des deux côtez ? si Baal est Dieu suivez-le, & si l'Eternel est Dieu rendez à lui seul vos adorations.* En l'état où vous étes, Madame, vous n'étes ni Catholique, ni de la Religion ; & partant vous ne pouvez être sauvée ni dans la Religion Catholique, ni dans la nôtre, car Dieu ne veut point de cœur neutre : Mais, Madame, voulez-vous que je vous donne un bon conseil, aprés vous avoir fait voir le danger où vous étes ; adressez-vous à Dieu par vos ardentes prieres, & ce sera luy qui vous déterminera, qui vous vain-

cra & qui vous attirera à soy par des voyes douces & efficacieuses : vous vous soûmettrez à luy avec plaisir, *car son joug est doux & son fardeau est leger.*

Monsieur de Haute-Cour parla fort à mon gré ; car il émût ma mere, qui luy témoigna que ses conseils l'avoient touchée, & qu'elle vouloit les suivre. Nous passames ainsi quelques jours ensemble, jusqu'à ce que nous vîmes arriver dans un même carosse, Monsieur & Madame de Roche-Blanche, Mademoiselle de Garissolles & mon frere. Ma mere, qui depuis leur autre voyage avoit perdu son mari, les reçut avec beaucoup d'amitié, mais aussi avec quelques larmes ; & peu s'en falut qu'ils ne pleurassent avec elle : s'ils ne l'avoient quittée pour venir à moy, je crois qu'ils l'auroient fait ; je ne vous diray pas toutes les caresses que j'en reçûs. Enfin j'eus pourtant la liberté d'embrasser Mademoiselle de Garissolles à qui ma mere avoit déja témoigné sa tendresse, je crois que si on ne nous avoit pas separées nous serions encore jointes ensemble.

Dés ce premier jour Monsieur & Madame de Roche-Blanche parlerent d'affaire avec ma mere : nos mariages furent entierement conclus & les conditions en furent arrêtées : on nous appella pour nous dire cette nouvelle qui ne nous affligea pas : nous nous fîmes reciproquement des presens. Cela se passa sans beaucoup de ceremonies, puisque les parties étoient d'accord, on resolut pourtant de tenir nos mariages cachez jusques à ce qu'on eût mis ordre aux affaires : Monsieur de Roche-Blanche

che & Monsieur de Haute-Cour se resolurent d'agir toûjours de concert avec mon frere & ma mere. Le soir nous fumes d'aussi bonne humeur qu'on le puisse être dans une maison de deüil, où l'on vient de conclurre un double mariage, dont tout le monde est content.

Le lendemain ma mere nous entretint tous des dispositions de son esprit, dont Monsieur ni Madame de Roche-Blanche ne furent point surpris, non plus que Mademoiselle de Garissolles, parce que mon frere les en avoit déja avertis. Nous nous preparions tous à luy alleguer plusieurs raisons, mais elle ne nous donna pas le temps de parler & nous dit: Je suis resolue & déterminée : je veux mourir dans la Religion Réformée. La mort heureuse, tranquille & pieuse de mon Epoux me fait souhaiter une même fin; d'ailleurs, Monsieur de Haute-Cour a vaincu tous mes scrupules, ses raisons m'ont touchée & Dieu m'a persuadée. Ma fille a déja fait ce que je devrois avoir fait avant elle, si Dieu astreignoit la conduite de sa providence à l'ordre de la nature : Mais je vois bien que comme j'étois plus obstinée qu'elle, Dieu a voulu faire preceder sa conversion pour être en suite un instrument de la mienne. Vous sçavez ma resolution, je vous supplie maintenant de me donner conseil, touchant la maniere dont je dois agir pour faire mon abjuration, & ouvertement mon entrée dans la vraye Eglise.

Les avis furent fort partagez, enfin on se tint au mien. Je dis que dans quinze jours on devoit faire la Cene chez Madame de la Garde, où se devoit trouver ce Ministre qui avoit

reçu mon abjuration *incognito*, à cause de l'injuste rigueur qu'on exerce maintenant contre ceux de la Religion : que nous pouvions y aller ma mere & moy, comme pour remercier Madame de la Garde des bontez qu'elle avoit eu pour moy, mais en effet pour faire la même action que moy ; & que cette Dame étoit si genereuse & si devote qu'elle ne manqueroit pas d'accepter cette proposition avec joye: que nous pourrions en suite communier, ce que je n'avois point encore fait & que je desirois fort de faire : qu'au reste tout cela se pouvoit faire avec le plus grand secret du monde. Tout le monde applaudit à ce que je disois, & pour ce jour nous crûmes avoir fait une grande affaire.

Le troisiéme jour se passa encore en conversations. Monsieur & Madame de Roche-Blanche m'enleverent à Monsieur de Haute-Cour pour leur raconter l'histoire de mon enlevement. Sur quoy Monsieur de Roche-Blanche, qui est un vieillard de belle humeur, me dit ; Quand on choisira des Heros de Roman du nombre & du rang des Calvinistes, vous y aurez une bonne part, ma fille, car vôtre vie renferme en peu de jours des choses assez curieuses, & qui font voir que les avantures heroïques n'ont pas toutes leur fondement dans la cervelle & l'imagination des Auteurs. Mais que dira-t-on, Monsieur, repondis-je en riant, quand on sçaura que l'on a raillé l'Heroïne du Roman ? cela est tellement contre les regles, que si un Auteur avoit avancé quelque chose de semblable il seroit berné sans misericorde.

Mada-

: Madame de Roche-Blanche repondit à son mari ; Je crois que qui vous laisseroit faire, vous écririez quelque Roman Comique, qui effaceroit celuy de Monsieur Scarron : mais s'il plaît à Dieu, nous ne vous en laisserons pas le loisir. Nous eûmes sur ce sujet une conversation fort divertissante, & je m'estimay bien-heureuse d'avoir un beau-pere & une belle-mere de belle humeur, car je les regardois déja en cette qualité : il nous fut impossible tout ce jour d'être serieux. Pour ma mere, elle eut un entretien fort tendre avec Mademoiselle de Garissolles, qu'elle prit en une si grande affection, qu'elle ne se souvenoit presque pas laquelle de nous deux elle avoit mis au monde. Je regardois avec joye cette grande tendresse bien loin d'en avoir de la jalousie ; outre que Monsieur & Madame de Roche-Blanche avoient des sentimens pour moy dont j'avois tout sujet d'être contente.

Le soir au souper, Madame de Roche-Blanche pria fort ma mere de venir avec elle dans sa maison : ma mere s'en défendit, mais il falut enfin qu'elle cedat à la fermeté de celle qui la prioit. Il fut donc resolu que Monsieur & Madame de Roche-Blanche, ma mere, Mademoiselle de Gariffolles & moy, nous ferions le voyage ; & que mon frere avec Monsieur de Haute-Cour resteroient à Ombreval, pour donner ordre à quelques affaires. Bien qu'il me fût un peu rude de partir sans mon Amant, je ne laissay pas de me bien divertir durant toute la route. Je trouvay le Château de Roche-Blanche, les jardins & toutes choses, en un meilleur état que je ne

m'étois figurée : nous demeurâmes quatre ou cinq jours en ce beau lieu où nous fûmes traitées admirablement : nous y fîmes diverses parties de promenade & de divertissement. Enfin il falut se separer parce que le temps du voyage que nous voulions faire chez Madame de la Garde approchoit. Nous fîmes nos adieux ma mere & moy, avec bien des larmes comme si nous eussions préveu que là finiroient nos joyes, & que nous ne nous reverrions plus en ce même état, ce qui ne fût que trop veritable. Monsieur de Roche-Blanche nous fit escorter par quatre Cavaliers : A quatre lieuës de chez nous nous trouvâmes mon Amant & mon frere qui venoient au devant de nous, & qui aprés nous avoir saluées se mirent dans nôtre Carosse, & nous arrivâmes à Ombreval à l'entrée de la nuit.

Ces quatre Cavaliers demeurerent chez nous encore trois ou quatre jours, parce qu'ils nous devoient servir d'escorte jusques chez Madame de la Garde, où nous arrivâmes justement la veille de leur devotion. Ce fût une joye extréme quand elle me vit. Ma mere & elle se reconnurent pour s'être vûës à Paris dans le temps qu'elles étoient filles, mais comme elles étoient de Religion differente & qu'elles n'étoient pas d'une même Province elles ne se connoissoient plus par les noms de Mesdames de la Garde & d'Ombreval : ce fut un renouvellement d'amitié & une joye si grande que je ne sçay comment nous n'en mourûmes pas, ainsi qu'on dit qu'il est arrivé quelques fois. Sur tout quand Madame de la Garde apprit de moy en confidence, que

ma

ma mere étoit là pour faire abjuration de la Religion Romaine.

Afin de donner moins de soupçon aux domestiques, on avoit assigné un autre jour que le Dimanche pour faire la Cene, outre que le jardin étoit un endroit admirablement propre pour cela. Le même Ministre devant qui j'avois fait ma declaration étoit arrivé dés le soir precedent : il fut aussi prompt à faire ce qu'on exigeoit de luy à l'egard de ma mere comme il l'avoit été en mon endroit. Le soir même il eut un long entretien avec ma mere, dont il fut fort satisfait ; de sorte que le lendemain étant venu, ma mere fut reçûe membre de l'Eglise avec une commune joye, avec les mêmes formalitez & devant les mêmes témoins, sinon qu'elle ne voulût point recevoir d'attestation de sa conversion. Un peu aprés le Ministre fit une Prédication assés courte mais bonne & sçavante, dont je restay fort édifiée ; & ma mere qui se souvenoit encore des fadaises des Predicateurs de Rome, le fut encore plus que moy. Jamais nous n'avions assisté à aucune Prédication, ni elle ni moy, de sorte que nous reçûmes la parole de Dieu comme des ames alterées & affamées. Nous communiames en suite avec plus de devotion & de pieté mille fois, que nous n'avions eu lors que nous faisions nôtre Communion à la Messe, tant la connoissance de la verité est necessaire pour faire une bonne Communion. Le chant des Pseaumes, les prieres, la liturgie, qui se font en langue vulgaire, ce que nous n'avions point accoutumé d'entendre, nous consoloient extremement. Sur tout une

chose ravit ma mere, sçavoir le Cantique de Simeon qu'on a coûtume de chanter à la fin de la Communion, parce qu'elle trouva que les paroles luy en convenoient merveilleusement bien.

Quand tout fut fait, ma mere dit à Madame de la Garde, helas! que durant ma vie j'ay été privée d'une singuliere consolation, d'avoir été privée de la connoissance de la veritable Religion! O combien sont criminels ceux qui veulent détruire un culte si saint, si spirituel & si édifiant! Aprés le contentement indicible que j'ay reçû je puis bien dire, & me faire l'application de ce que nous avons chanté; *Seigneur laisse aller ta servante en paix, car mes yeux ont vû ton salut.* Vienne la mort quand elle voudra je l'attendray avec joye, & j'espere que Dieu ne me laissera pas long temps languir dans ce monde, puisque je desire d'aller goûter la pleine joüissance de ces biens dont il m'a fait goûter les arrhes presentement. Madame, répondit Madame de la Garde, nous devons dire ce que nôtre Seigneur disoit avant que d'entrer dans sa Passion, *Pere non point ce que je veux, mais ce que tu veux!*

Nous demeurâmes encore tout ce jour chez Madame de la Garde, & nous partîmes le lendemain, quoy que ce fut malgré la volonté de cette obligeante Dame, que ma mere remercia le mieux qu'elle pût. Si je pleuray à l'autre fois que je me separay d'elle, je pleuray encore plus celle-cy dans le pressentiment que j'avois de mes malheurs à venir. Ma mere ne voulut point souffrir qu'on

nous

nous accompagnat. Durant tout le voyage nous nous entretînmes de l'avantage que le culte des Réformez avoit par dessus celuy des Papistes, pour exciter une ame à la pieté. Pour moy, dit ma mere, plus je m'examine & plus j'admire la conduite de Dieu: vous vous souvenez, Justine, comment j'étois emportée en matiere de Religion: j'ay vû le temps que si j'avois crû que vous seriez un jour Protestante, je crois que je vous aurois étouffée au berceau, & voici que maintenant Dieu vous a choisie pour être un instrument de ma conversion. Madame, luy repartis-je, celuy qui change les persecuteurs en Apôtres & Martyrs, a bien pû faire de vous, qui étiez fortement attachée à l'idolatrie Romaine, un des membres de son Eglise: nous voyons quelquefois qu'il fait des miracles de cette nature, pour montrer l'efficace merveilleuse de son Esprit qui fléchit les cœurs les plus obstinez.

Ce fut par de semblables discours que nous nous entretinmes durant le chemin, jusques à ce que nous arrivâmes chez nous, où nous congediâmes les Cavaliers qui nous avoient escortées, aprés les avoir satisfaits au delà de leurs esperances. Madame de Brosses, qui comme je vous ay dit, étoit une sœur de mon Pere mais d'un second lit, & qui étoit mariée en Pomeranie, vint recueillir en France une succession qui luy étoit échûë d'une sœur, & ne manqua pas de nous donner la consolation de la voir. Elle fut ravie de la conversion de ma mere. Je ne vous diray pas toutes les caresses qu'elle fit à Monsieur de Haute-Cour, à mon frere & à moy.

Au milieu de toutes nos joyes, ma mere commença de se trouver mal, & au bout de deux jours elle empira d'une telle maniere que nous craignîmes beaucoup pour sa vie, & malheureusement ce qui n'étoit qu'une crainte douteuse, fut changé en une cruelle certitude. Malgré la violence de la maladie, ma Mere eut toûjours la connoissance, le discernement & le discours tout-à-fait justes: elle crût bien dés le premier moment qu'elle se mit au lit qu'elle n'en releveroit jamais, c'est pourquoy elle se prepara à la mort courageusement. Dispensez-moy, dit Mademoiselle de Sainte Phale en laissant couler quelques larmes, de vous raconter toutes les circonstances de cette mort, dont le souvenir me penetre le coeur: je vous diray seulement qu'elle mourut en vraye Chrêtienne Réformée: qu'elle rendit à Dieu ses actions de graces de ce qu'il luy avoit fait connoître sa verité, & en suite de ce qu'il la retiroit du monde aussi-tôt aprés, sans luy laisser voir les maux qu'on devoit faire souffrir à son Eglise, & dont peut-être elle auroit eu sa part à souffrir. Elle m'exhorta fortement à la pieté, & à la perseverance dans la vraye Religion; & se faisant apporter ses joyaux qui étoient assurement de grand prix, elle fit present à mon frere & à Monsieur de Haute-Cour d'une bague considerable à chacun: en suite elle partagea le reste en deux parts, dont elle m'en donna une, & l'autre fut destinée pour Mademoiselle de Garissolles, & remise à mon frere pour ce sujet.

Ayant fait ce partage elle disposa de ses autres biens, instituant mon frere son heritier,

tier, à des conditions dont j'avois sujet d'être contente & mon Epoux aussi. Elle ne voulut plus penser en suite qu'à son salut : il falut qu'incessamment Monsieur de Haute-Cour, mon frere & moy, nous luy lûssions ou quelques chapitres de l'Ecriture Sainte, ou bien quelques-unes des *Consolations de l'ame fidelle contre les frayeurs de la mort.* Comme elle voyoit que de temps en temps il faloit laisser couler des larmes, que nous ne pouvions retenir; Elle nous dit, *Mes enfans, je n'ay pas besoin de vos larmes, mais de vôtre constance.* Mon frere n'avoit guere plus de fermeté que moy, ni Monsieur de Haute-Cour non plus; toutefois nous fîmes nos efforts pour nous vaincre, mais il nous fut impossible, car ma mere expira entre nos bras en disant ce qu'elle avoit toûjours accoûtumé de dire, *Seigneur laisse aller ta servante en paix, car mes yeux ont vû ton salut.*

De vous dire l'état où nous nous trouvâmes c'est ce qui m'est impossible : Helas! combien de fois enviay-je la condition de ma mere! Vous concevez bien que j'avois un grand sujet d'être affligée. Bien nous en prit que Madame de Brosses étoit chez nous, qui donna ordre à tout ce qui peut arriver dans une maison, quand elle tombe dans une telle desolation; car pour Monsieur de Haute-Cour il étoit si occupé auprés de moy qui semblois devoir suivre ma mere dans le tombeau, qu'il étoit incapable de pourvoir à quoy que ce fût; outre qu'il avoit conçu une veritable affection pour ma mere, comme elle en avoit aussi une tres grande pour luy. Quant à mon frere que

ma mere avoit si tendrement aimé, il fut si frappé de cette perte, qu'il demeura quelques jours sans pouvoir ni reposer ni manger que par force.

Madame de Roche-Blanche & Mademoiselle de Garissolles arriverent heureusement pour le tirer de cette letargie. Leur venuë nous fit verser de nouvelles larmes aux uns & aux autres. Nous fîmes ensevelir ma mere sans aucune ceremonie auprés de mon pere, comme elle l'avoit ordonné; enfin nous en fîmes tant, & nous gardâmes si peu de mesures, que chacun non seulement dans le Château, mais encore dans le bourg, sçavoit que ma mere & moy étions de la Religion: ce qui parut encore plus évidemment quand on n'appella aucun Prêtre pour venir voir ma mere dans son lit de mort, ni aussi pour la faire ensevelir en terre Catholique & sainte, comme ils l'appellent. Toutes ces choses avoient fait grand bruit, & avoient mis en campagne bien du monde contre nous; jamais je n'ay pû sçavoir tout ce qu'on avoit déliberé de nous faire.

A peine y avoit-il deux jours que Madame de Roche-Blanche étoit arrivée, qu'elle reçût une lettre de son mari, par laquelle il luy donnoit avis qu'il y avoit un dessein formé pour m'enlever, & que je devois être sur mes gardes. Le jour suivant cet avis fut confirmé, mais on disoit de plus que Mademoiselle de Garissolles devoit être enlevée avec moy, & qu'on nous devoit enfermer en deux Convens differens. Nous fûmes bien étonnées d'apprendre les risques que nous courions, & par force

ce il nous falut cesser de pleurer pour penser à nôtre seureté.

Nous recevions tous les jours de méchantes nouvelles de divers endroits ; mais la plus fâcheuse fut qu'on nous manda que certain personnage venoit de la part du Roy me demander, & m'ôter à mon frere & à mon Amant : qu'il devoit outre cela inquiéter mon frere au sujet de ses biens. Madame de Brosses s'offrit à nous emmener hors du Royaume & nous conduire en Pomeranie où nous pourrions être en asseurance ; la proposition fut acceptée à mon égard. Pour Mademoiselle de Garissolles, il fut resolu qu'elle s'en retourneroit chez elle, & que peut-être ne viendroit-on pas la ravir par force d'entre les bras de son pere & de sa mere. Nous n'eûmes pas beaucoup de temps à perdre, je partis le jour suivant avec Madame de Brosses. Je puis bien dire que mes yeux sont une source de larmes qui ne peut tarir, car j'en versay en quantité quand je me separay de Madame de Roche-Blanche, de mon Epoux & de Mademoiselle de Garissolles. Monsieur de Haute-Cour vouloit m'accompagner à toute force, mais je luy défendis de le faire par toute l'autorité que j'avois sur luy, car j'apprehendois qu'il ne s'attirât quelque fâcheuse affaire sur les bras. Je ne voulus pas même que mon frere vint avec moy, de peur qu'on ne dît qu'il m'avoit fait sortir du Royaume.

Il falut donc m'éloigner des personnes qui m'étoient les plus cheres ; & bien loin de voir finir mes tristes avantures, en éprouver encore de plus terribles. Je sortis pourtant de

France assez heureusement sans être reconnuë de personne, ayant pris l'habillement de ma Femme de chambre à qui j'avois donné le mien : toutes mes hardes sortirent de même par l'adresse de Madame de Brosses, qui sçût si bien faire qu'on ne visita point mes ballots : Et sans une maladie qui l'attaqua en chemin, je crois que nous serions déja arrivées en Pomeranie. Enfin nous vinmes à Amsterdam, où je trouvay le valet de chambre de mon frere avec des lettres pour ma tante & pour moy, tant de mon Amant que de mon frere.

Ces lettres m'aprirent bien des choses qui seroient trop longues à déduire, car c'est une autre histoire; je diray seulement que parmi plusieurs tristes nouvelles, je sçûs que mon frere, mon Epoux & Mademoiselle de Garissolles sortoient de France & venoient se rendre en Pomeranie : que je ne manquerois pas de les voir au plûtôt; & que la volonté de Monsieur & de Madame de Roche-Blanche étoit que quand nous serions rejoints, nous fussions mariez aussi-tôt; de sorte que je crois trouver à Hambourg ces trois personnes que l'amour, l'estime & la nature m'obligent de cherir & d'honorer.

Voilà, conclut Mademoiselle de Sainte Phale, jusqu'où s'étend mon histoire, que je pourrois à bon droit nommer tragique & triste; car pour quelques momens de joye que j'ay eu, j'ay ressenti milles douleurs, & versé des larmes sans nombre. A l'heure que je vous parle, mon coeur est si partagé entre la crainte & l'esperance touchant les nouvelles que je dois apprendre à Hambourg, que vous

le

le plaindriez si vous pouviez connoître tout ce qui s'y passe.

Quand elle eut fini sa narration, chacun la remercia & témoigna la satisfaction qu'il avoit euë d'entendre le recit de ses avantures, qui nous fournirent la matiere d'une conversation sur les divers accidens ausquels on est exposé en cette vie. Les deux belles Hambourgeoises prirent occasion aussi de faire de nouveaux complimens à Mademoiselle de Sainte Phale, & de luy offrir leur maison, leur pere fit aussi la même chose de fort bonne grace. Le Baron Danois pria Mademoiselle de Sainte Phale, puis qu'il étoit obligé de perdre toutes les esperances qu'il avoit pû concevoir, de luy donner au moins une part dans son amitié; à quoy elle répondit en personne civile & qui entendoit le monde.

Cependant le jour se passa, & comme nous avions bien fait du chemin, on se donna le bon soir dans l'esperance d'être le lendemain à Hambourg: on soupa fort legerement & l'on se coucha. Le lendemain étant venu, chacun s'équippa comme devant mettre pied à terre. Il étoit environ neuf heures du matin quand nous découvrîmes cette fameuse ville, & à dix heures & demie nous entrâmes dans le port. Nous y descendimes, & pendant que nous étions occupez à donner chacun quelques ordres pour nos hardes, un Carosse vint à l'endroit où nous étions: nous ne primes pas garde à ceux qui étoient dedans ni eux à nous, mais l'action d'un laquais qui vint se jetter aux pieds de Mademoiselle de Sainte Phale, la surprit fort. Ah! Joli-Bois, s'écria-t-elle, où est

ton

ton maître ? Il est dans ce Carosse qui vient s'informer sur le port si vous étes venuë. A l'instant il nous quitta pour aller parler à Monsieur d'Ombreval son maître, qui fortit du Carosse avec Monsieur de Haute-Cour, & Mademoiselle de Garissolles. Jamais je n'ay vû deux Gentilshommes de si bonne mine, ni une Demoiselle si bien faite, excepté Mademoiselle de Sainte Phale. Le premier qui nous aborda fut Monsieur de Haute-Cour, qui dans l'impatience de saluer l'objet de ses voeux, courut à Mademoiselle de Sainte Phale, pendant que Monsieur d'Ombreval saluoit Madame de Brosses. A cause d'elle & de Mademoiselle de Sainte Phale, ces Messieurs nous firent des complimens à tous. Je n'aurois jamais fait si je rapportois tout ce qui se dit pendant qu'on alloit chercher des Carosses pour la plupart d'entre nous, qui nous porterent jusques à une Auberge des plus fameuses de Hambourg.

Nous y étions en assez bonne compagnie ; nous nous y reposâmes quelques jours des fatigues de la mer, & le Marchand de Hambourg nous y vint prier d'aller à une maison de plaisance qu'il a à la campagne sur le bord de l'Elbe. Ce fut là que nous fûmes regalez, durant tout un jour avec quelques Dames des principales de Hambourg qui parloient François, & de tres-belles personnes, d'une magnificence inexprimable, il y avoit aussi de jeunes hommes fort bien faits, en un mot il ne manquoit rien à l'Assemblée.

Il faut bien avoüer que la joye & l'amour ont des vertus admirables. Mademoiselle de Sain-

Sainte Phale est naturellement gaye, toutefois elle avoit une certaine langueur dans les yeux quand elle étoit séparée de son Amant, qu'elle perdit dés le premier moment qu'elle le vit. Pour Mademoiselle de Garissolles, c'étoit assurement une fille autant digne d'être aimée qu'aucune autre, & en qui la sagesse, la modestie & la pieté se rencontroient avec l'esprit, la beauté, la Noblesse & la jeunesse, ce qui est une chose assez rare. Nos deux belles Hambourgeoises la prirent en affection comme elles avoient fait Mademoiselle de Sainte Phale. Messieurs d'Ombreval & de Haute-Cour quitterent leurs maîtresses pendant quelques momens pour dire cent galanteries aux deux belles Hambourgeoises, ce qui donna lieu à une conversation fort divertissante.

Sur la fin du jour chacun reprit le chemin de l'Auberge, où nous nous entretînmes longtemps du regal qui nous avoit été fait. Les autres jours nous eûmes tous ensemble divers entretiens qui ne nous plurent pas moins que ceux que nous avions eu sur la mer. Entre autres la matiere de nos conversations fut un jour, sur ce qu'on vouloit établir un Gouvernement despotique en France à la façon des Turcs, qu'on essayoit d'imiter en plusieurs maximes & manieres de faire. Un de la compagnie prouva particulierement que cet entretien & cette instruction que la jeune Noblesse trouvoit dans les Compagnies que le Roy avoit établi depuis peu dans plusieurs villes de son Royaume, n'étoit que pour en faire une espece de Janniffaires.

Un autre jour cette question fut agitée; Si les

les François aspiroient à la Monarchie Universelle, & si les moyens dont ils se servoient étoient utiles à leurs desseins. On dit beaucoup de choses touchant la conduite de l'Empire & de la France, & des intelligences des François dans l'Empire; de leur adresse à faire naître des querelles entre les Princes & à gagner leurs principaux Ministres.

Un troisiéme jour, on discourut de la foiblesse de la France, qui n'étoit puissante qu'en apparence & dans l'esprit des Etrangers, mais en effet fort foible en elle-même, ses peuples étant mécontens & si ruinés qu'ils ne pouvoient plus souffrir les grands impôts dont on les accabloit tous les jours. On alleguoit encore comme une preuve de sa foiblesse, les mécontentemens des Grands, du Clergé, de la Noblesse, & la haine que portent à la France tous ses voisins, qui n'attendent que quelque revolution pour la desoler; sans parler des autres fleaux de Dieu, comme peuvent être la famine & la peste.

Au quatriéme jour, un Allemand de Strasbourg nous raconta une histoire assez triste, d'un Ministre nommé Sebastien Smid, assez consideré tant pour sa science que pour ses bonnes mœurs & sa pieté. Aprés que cette ville se fut renduë au Roy de bonne grace, & que ce Ministre vit qu'on ne laissa pas pourtant de manquer de parole en beaucoup de choses qu'on avoit promis; il en fut saisi d'un tel regret, qu'il resolut au peril de sa vie de décharger son cœur. Pour cét effet en un jour celebre il prit pour texte ces paroles de Daniel. Chap. VIII. vers. 23. 24. 25. *Et en la fin de*

*de leur regne quand le nombre des déloyaux sera accompli, il s'élevera un Roy felon de face & entendu en subtilitez, & sa force sera renforcée non point toutefois par sa force, & il gâtera à merveilles, & prosperera, & exploitera, & détruira les puissans, & le peuple des saints. Même tout ainsi qu'il l'aura entendu & qu'il aura fait prosperer la tromperie en sa main, il se magnifiera en son cœur, & en gâtera plusieurs par prosperité; il resistera contre le Seigneur des Seigneurs, mais il sera débrisé sans main.* Et au Chap. XI. du même livre vers. 22. 23. 24. 28. 30. 31. 32. 33. *Il sera le chef d'un accord, mais aprés les convenances faites avec luy il usera de tromperie, il montera & se renforcera avec peu de gens, il entrera en la Province paisible & aux lieux gras d'icelle, & il fera des choses que ses peres n'ont point faites, ni les peres de ses peres, il dispersera le pillage, le butin, & les biens des Provinces, & machinera contre les Forteresses, & ce jusques à un temps. Il retournera donc en son païs avec grandes richesses, & son cœur sera contre la sainte Alliance. Il se dépitera contre la sainte Alliance, il exploitera, & il s'entendra avec les Apostats de la sainte Alliance, & les forces seront de son côté, & on soüillera le Sanctuaire qui est la Forteresse, & on ôtera le sacrifice continuel, & on y mettra l'abomination qui causera la desolation, & il fera pecher par flatterie ceux qui se porteront méchamment en l'Alliance, mais le peuple de ceux qui connoîtront leur Dieu se fortifiera & exploitera.*

Ce Ministre montra comment ces choses avoient été accomplies en Alexandre le Grand, j'entens ce qui étoit dit dans le Chap. VIII. Tou-

Touchant ce qui étoit dit dans le Chap. XI. il montra aussi comment elles avoient été accomplies en Antiochus l'Illustre, grand Persecuteur de l'Eglise des Juifs: Mais il fit voir en suite que les paroles du Saint Esprit pouvoient avoir plus d'un objet, & que les Persecuteurs de l'Eglise Juive étoient des types des Persecuteurs de l'Eglise Chrêtienne ; ce qui le fit entrer dans un detail dont il auroit bien pû se passer, faisant des applications assez claires & palpables quand il vint à examiner si en nos jours on ne voyoit point un accomplissement des paroles de Daniel.

En un mot il en dit tant, qu'on en fit rapport au Gouverneur, qui le fit prendre, mettre sur un cheval & conduire à Paris bien escorté, & depuis personne n'a plus entendu parler de lui. Plusieurs d'entre les Réformez l'ont blâmé d'en avoir usé de la sorte, & quelques-uns l'ont loüé ; je n'entreprendray pas d'alleguer ici les raisons des uns ni des autres; je diray seulement qu'on me montra une Apologie en faveur de ce personnage, qui est assurement une piece curieuse & forte. Si j'avois eu le temps de la copier je l'aurois adjoûtée ici pour finir cette seconde & derniere partie de nos entretiens.

*Fin de la Seconde & derniere Partie des Entretiens des Voyageurs sur la Mer.*

## PAUTES à CORRIGER

1. *Part. Pag.* 241. *lig.* 16. *aprés* sont, *lisez*, pas. *pag*, 247. *lig. dern. aprés* de, *lisez*, ton Fils, me nétoyera de. 2. *Part. pag.* 47. *lig. penult. aprés* perir, *lisez*, par l'Inquisition. *pag.* 203. *lig.* 27. peut le peuple, *lisez*, le peuple peut.

---

## AVERTISSEMENT

On avertit ceux qui aiment la Musique qu'on en trouve un assortiment general à Amsterdam, Chez Estienne Roger, Marchand Libraire, sçavoir des Traitez pour apprendre la Musique, à Chanter, & la Composition, des Airs & Operas François à une & plusieurs voix, avec & sans Instrumens, des Airs & Cantates Italiens, à une & plusieurs voix avec & sans Instrumens, des livres de Messes & Mottets, à une & plusieurs voix avec & sans Instrumens, des Pieces pour les Flutes, les Haubois, le Chalumeau & les violons, à la Françoise à 1. 2. 3. & 4. parties, des Pieçes à l'Angloise & à l'Italienne pour les mêmes, à 1. 2. 3. 4. 5. & 6. Parties; des Sonates pour les violons & autres Instrumens à 2. dessus, Basse & 1. Basse-continuë, des Sonates pour les mêmes à fortes parties, des Sonates aussi pour les mêmes à 1. dessus & 1 Basse-continuë, des Sonates & airs pour 1. & 2. violes de gambe avec & sans Basse-continuë, des Pieces pour le Claveßin, l'orgue, la guitarre, le Luth &c. On trouve aussi les-dits livres à Londres, chez François & Paul Vaillant Marchands Libraires dans le Strand.

78793155

J.G. Aspin
4.5.79
£58.00 UED.

